



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

gal. sp. 12 y

Baudian

LE MORVAND.

LE
MORVAND,

OU

ESSAI

GÉOGRAPHIQUE, TOPOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

SUR CETTE CONTRÉE,

PAR

M. J.-F. BAUDIAU,

**CURÉ DE DUN-LES-PLACES, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ NIVERNAISE DES LETTRES,
SCIENCES ET ARTS, DE LA SOCIÉTÉ ÉDUENNE, ETC.**

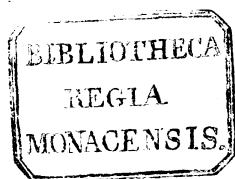


NEVERS,

IMPRIMERIE DE I.-M. FAY, RUE DES ARDILLIERS, 13.

HÔTEL DE LA FERTÉ.

—
1854



LE MORVAND,

OU

ESSAI GÉOGRAPHIQUE, TOPOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

SUR CETTE CONTRÉE.



CANTON DE MOULINS-ENGILBERT.

Ce canton, situé entre ceux de Luzy et de Château-Chinon, occupe le versant sud-ouest des hautes montagnes du Morvand. Il se compose de dix communes, dont quatre, celles d'Isenay, de Montaron, de Maux et de Vandenesse, sont assises en dehors du sol granitique, et, par conséquent, hors des limites que nous nous sommes tracées; aussi n'en parlerons-nous que brièvement. Son territoire, en partie gras et fertile, en partie maigre et presque stérile, produit du vin, du blé, du seigle.... et des châtaignes. Il est arrosé par plusieurs rivières et ruisseaux, tous affluents de l'Aron. Cette dernière est bordée d'excellentes prairies, où l'on engraisse une grande quantité de bétail. Le canal du *Nivernais* offre un débouché facile et très-avantageux aux produits de la contrée.

On trouve dans ce canton de belles carrières de pierre de taille, un établissement thermal assez fréquenté, une fonderie considérable de projectiles pour l'artillerie de

terre et de mer, une ferme-modèle avec une école d'agriculture, et une vacherie expérimentale.... Des routes magnifiques le parcourent en tous sens et le font communiquer avec tous les pays voisins. L'ère celtique, l'époque gallo-romaine, le moyen-âge... y ont laissé de nombreuses traces de leur passage, ainsi que nous le verrons en parlant des diverses localités.

I.

MOULINS-ENGILBERT, *Molinæ Angelberti, Molendini.*

Cette petite ville, autrefois le siège d'une puissante chàtellenie, d'un grenier à sel, puis chef-lieu d'un district, et enfin d'un canton seulement, qui renferme dix communes, est située sur la limite sud-ouest du Morvand, dans un bassin étroit et dominé de toutes parts par des collines. Les rivières de Gara et de Guignon, qui y ont leur confluent, et s'en vont ensuite dans l'Aron sous le nom de Moulins ou d'Anizy, la rendent aquatique et l'exposent aux inondations. La commune compte environ trois mille deux cents habitants et comprend une superficie de quatre mille soixante-seize hectares, dont mille deux cent cinquante-deux sont couverts de forêts.

La ville de Moulins-Engilbert, ainsi que son nom l'indique suffisamment, doit son origine à d'anciennes usines, que mettaient en mouvement les eaux des deux petites rivières dont nous venons de parler. Quant à son surnom d'Engilbert que, dans son bouillant patriotisme, elle avait échangé en 1793 contre celui de République, il vient d'une ancienne famille dont le sombre manoir la dominait au nord.

Assis à la pointe d'un rocher de granit, le château du seigneur Angilbert, dont il reste plusieurs tours à demi-ruinées et quelques pans de murs noirs et déchiquetés, que le lierre enlaidit de ses mille bras, était, par sa situation et par les ouvrages de défense qui le protégeaient, une des plus redoutables forteresses féodales du Morvand. L'entrée, aux deux côtés de laquelle se trouvaient les cachots, était fermée d'une double porte en fer et défendue par des tours armées de crénaux et percées de meurtrières.

En pénétrant dans l'intérieur, on se trouvait incontinent sur la place d'armes, qu'entourait une ceinture de hautes murailles hérissées de tours, puis on entra dans la cour d'honneur. D'obscurs souterrains régnaient sous toute l'étendue du noble édifice.

On croit communément que cette forteresse ne fut pas bâtie sur un sol vierge, mais qu'elle remplaça une antique villa, dont l'existence est d'ailleurs attestée par des médailles, des débris de tuiles à rebords et de poterie romaine qu'on découvrit autrefois alentour. Elle fut acquise en 1216, avec ses dépendances, de messire de Bursay, par Hervé de Donzy, comte de Nevers, qui l'érigea en châtellenie et mit dans son ressort un grand nombre de fiefs. Ses successeurs y placèrent dans la suite un capitaine-gardien avec plusieurs hommes d'armes sous ses ordres, pour veiller à la défense du pays (1).

Attirés par l'importante et agréable situation de ce château et par sa position au centre des terres nivernaises, ces seigneurs y faisaient eux-mêmes souvent leur résidence. Ils y donnèrent, à diverses époques, des fêtes

(1) Jean du Blessois remplissait cette charge en 1367, et Imbart Sallonnier au commencement du siècle suivant. Etienne du Pontot était gouverneur en 1523. Lazare Sallonnier, nommé par lettres patentes de Charles II de Gonzague du 3 septembre 1606, fut remplacé par Jacques, son fils, le 5 juillet 1535.

splendides, auxquelles on voyait accourir la haute noblesse de la province. C'est là, au milieu d'une cour brillante, que fut célébré, en 1290, le mariage de Louis I^{er} de Flandre avec Jeanne, comtesse de Rhetel. Si on en croit quelques écrivains, ce serait encore dans ce château qu'aurait eu lieu, en 1424, celui de Bonne d'Artois, veuve de Philippe de Bourgogne, avec Philippe-le-Bon. Mais il est plus probable que la célébration s'en fit à Decize.

Charles de Bourgogne y convoqua, en 1463, les états du Nivernais pour la rédaction de la coutume. L'assemblée se réunit chaque jour, pendant la durée des séances, dans la grande salle, et y arrêta tous les articles du nouveau code, à l'exception des neuf derniers, sur lesquels on ne put s'entendre. Jean, son frère et son successeur, eut l'honneur d'y recevoir Louis XI après la bataille de Sermages en 1475. Marie d'Albret, comtesse douairière de Nevers, s'étant rendue de Decize à Moulins-Engilbert en 1523, fut reçue par Etienne du Pontot, capitaine-gouverneur de la ville, à la tête de ses hommes d'armes, et par le clergé et les habitants *en grande liesse*. On lui offrit, selon l'usage du temps, six tasses d'argent artistement ciselées, dont elle se montra *moult reconnaissante* (1).

C'est autour de cette forteresse féodale que se forma peu à peu la ville. Celle-ci n'était encore, au onzième siècle, qu'une bourgade de peu d'importance; elle se développa lentement pendant le cours du suivant. Mais, au treizième, elle se trouva à même de se libérer à prix d'argent du lien de la servitude, et s'érigea en commune.

L'affranchissement donna un nouvel essort à son commerce et à son industrie; sa prospérité s'accrut. Les habitants en profitèrent pour se clore de murs, et mettre ainsi leur fortune à l'abri d'un coup de main. Ils s'adressèrent donc, par l'entremise des échevins, à Marguerite

(1) Copie manuscrite du procès-verbal de réception.

de Flandre, et en obtinrent, en 1386, la permission nécessaire. Dès-lors ils se mirent à l'œuvre et élevèrent, du côté où les fortifications du château laissaient le bourg à découvert, une muraille *de six cents toises de long*, sur treize mètres environ de haut et deux d'épaisseur, et la flanquèrent de huit ou dix grosses tours. Ils creusèrent, en outre, des fossés qu'inondaient les eaux du Guignon. Deux portes, armées de tourelles à crénaux et de machicoulis, dont l'une se nommait *porte Notre-Dame*, l'autre *porte Saint-Antoine*, et un guichet, donnaient entrée dans la place. Le tout formait, en y comprenant le château, une enceinte de deux mille mètres environ. Néanmoins, ces fortifications ne l'empêchèrent pas de tomber au pouvoir de l'armée bourguignonne du comte de Roussy, en 1474. Mais la victoire remportée par le duc de Bourbon à Sermages, l'année suivante, la délivra des ennemis.

Sous l'ancien régime, la ville était administrée par un corps municipal composé de trois échevins, dont l'un avait le titre de maire, et de douze notables. Le grenier à sel, établi au quatorzième siècle, était régi par l'un président, un grenetier, un contrôleur et un greffier. François I^{er}, par lettres patentes du 10 janvier 1510, en abandonna *les proufit, revenu et aultres droits de gabelle*, à Charles de Clèves, ce qui fut confirmé dans la suite à ses successeurs. En 1566, il s'y trouvait environ quinze muids de sel. On prélevait, sur le prix de vente de chaque minot, *douze deniers tournois* pour les pavés d'Orléans, *huit* pour les réparations de Saint-Étienne de Bourges, *quinze* pour le paiement des juges du présidial de Saint-Pierre-le-Moutier, et *vingt* pour les manants et habitants de Moulins-Engilbert (1).

(1) Extrait du procès-verbal de la prise de possession du grenier à sel par Jacques de Lalande, fermier général des greniers à sel des généralités de Bourges et de Tours.

La justice se rendait en cette ville au nom des ducs de Nevers, dans un bailliage et une prévôté dont le ressort s'étendait sur un bon nombre de paroisses. Le personnel se composait d'un juge-lieutenant, d'un juge criminel-assesseur, d'un prévôt, d'un procureur fiscal, d'un greffier et de plusieurs sergents. Les appels se portaient à la pairie de Nevers, de là au parlement de Paris, et les cas royaux à Saint-Pierre-le-Moûtier.

En 1367, une sentence emportant peine capitale et rendue par le juge de Beunas, près de Maux, y fut confirmée en ces termes et suivie de l'exécution : « Pierre Lamiche, clerc, garde dou scel de madame la comtesse de Flandre, d'Artois et de Bourgouingne, en la prévôté de Moulins-Engilbert, salut.

» Saichent tous que en la présence de Odile Quotignon, clerc, et des tesmoins cy-dessoubs, a esté admenez en jugement Guillaume. Le Gros dou Rié, prisonnier en la terre et justice de Bunais, pour cause qu'il a esté fatteur corpable, consentans et aidens de la bature faicte en la personne de Jehan Le Moëz, autrement dict le marchand de Monz-en-Genebrey, tellement que la mort en est ensuyvie; et ha iceluy Guillaume a esté lehue en jugement la confession que il ha faicte sur ce, parmi laquelle il est trovez consentans, facteur et aidens doudict omicide, et laquelle confession il n'a en rens contredicte; mais la approuvée, cognue et confessée en jugement en présence desdicts tesmoins et de plusieurs aultres saiges existens en court, pardevant honorable homme et saige Pierre de Molins, garde de la justice dudict lieu de Bunais, por religieuse et honeste fresre Jehan de Taloye, segretain de Comagny, maistre et gouverneur de la maison, terre et justice de Bunais. Laquelle confession ainsi vehue, lehue et cognue, ledict prisonnier, *en son absence*, a esté jugez et condamnez a estre justicié à mort, c'est assavoir de treysner et de pandre, auquels jugement et

condamnation, ledict juige et garde de ladicte justice de Bunals ha mis et interposé son décret et assentement, et incontinent ledict jugement ainsi faict, maistre Denys, borrel de Nevers, ha iceluy prisonnier prins, et li ha liez les mains pardevant comme à meurtrier, et un chevestre mis au col, et incontinent la menez es forches, et en la présence doudict juré et desdicts tesmoins et de plusieurs aultres, ledict prisonnier ha esté treysnez à la quehue d'un cheval, menez ès forches et panduz comme meurtrier, jusque ha ce que complissement de justice en ha esté faicte.....

» Donné le vi^e jour du mois d'aoust, l'an M^{CC}CLXVII (1). »

A la suppression du bailliage ducal et de la prévôté, en 1790, il fut créé dans cette ville un canton avec justice de paix dont le ressort comprenait huit paroisses (2). La châtellenie elle-même fut remplacée par un district avec tribunal civil de première instance, duquel dépendaient le canton de cette ville et ceux de Châtillon-en-Bazois, de Luzy, de La Roche-Milay et de Montigny-sur-Canne. Ce district ayant été supprimé à son tour, au mois de février 1800, ses dépendances concoururent à former l'arrondissement communal de Château-Chinon. Néanmoins, Moulins-Engilbert conserva le tribunal pendant dix ans.

On ne peut douter que la foi chrétienne n'ait été implantée de bonne heure dans l'endroit, puisque, dès le huitième siècle, il existait un prieuré à peu de distance. Cependant la ville ne fut érigée en paroisse qu'en 1361. Jusque-là elle avait formé l'annexe de Commagny,

(1) Les témoins de cette affaire furent Pierre Lamiche, l'aîné; Pierre Lamiche, le jeune; Hérard de Ville-Morier, Hugues Lamoignon, Jean Berthelon, Perrin de Roiches, Jean du Chastaul, Guillaume de Villestot, Louis de Mary, écuyer; Jean Duplessoiz, Olivier de Chaumelles, Jeannon de Bresces, Mathé du Prestrain.....

(2) C'étaient Moulins-Engilbert, Commagny, Onlay, Préporché, Saint-Honoré, Vandenesse. Sermages et Maux,

dont le prieur conserva la collation en sa qualité de curé primitif (1). Quelque temps après, l'évêque de Nevers l'érigea en archiprêtre, et mit dans son ressort vingt-quatre paroisses (2), l'abbaye de Bellevaux, la chartreuse d'Apponay, quatre prieurés (3) et deux léproseries (4).

L'église paroissiale, bâtie au centre de la ville, ne fut primitivement que la chapelle du château avec lequel elle communiquait par une galerie souterraine. Elle est dédiée à saint Jean-Baptiste, dont la fête donnait lieu autrefois à un grand concours de fidèles le 24 juin de chaque année. L'apport et le louage de domestiques qui ont encore lieu ce jour-là, en sont un souvenir permanent. Son style est celui du seizième siècle ou de la renaissance. Elle ne manque pas d'élégance, mais sa dimension est sans proportion avec la population de la paroisse. Le chœur, percé de fenêtres ogivales, jadis ornées de beaux vitraux peints,

(1) Les curés connus sont : Jacques Larrivée, en 1548; Jean de Grandrye, doyen de Saint-Léonard de Corbigny, aumônier et *clerc oratoire de la reine Marie*, en 1554; Philibert Chauvelin, nommé en 1570, mourut le 8 novembre 1597; Jean Choppin, décéda en 1612; Gaspard Roux n'administra la paroisse que onze ans. Il eut pour successeurs, Jacques Gornillat, mort en 1648; Jean Pougault, prieur de Saint-Michel de Lyon, et ancien curé de Maux, mourut après onze ans d'exercice du ministère pastoral à Moulins. Nicolas Guiller, nommé l'année suivante, laissa son poste à Joseph Vigouroux, en 1699, et celui-ci à Jean-Baptiste Robert, en 1633. François Isambert fut pourvu de cette paroisse en 1772, et la gouverna jusqu'en 1804. Edouard-Aubin Ruby, qui lui fut donné, l'année suivante, pour successeur, laissa ce poste en 1821, et fut remplacé par François Bossu, qui mourut en 1842. M. Philippe Meslier, ancien curé de Moux, est actuellement doyen de Moulins-Engilbert.

(2) Ces paroisses étaient, outre Moulins-Engilbert, Anzy, Avrée, Chevannes, Codde, Commagny, Glux, Isenay, Limanton, Maison-en-Longue-Selve ou Fours, Maux, Montaron, Montigny-sur-Canne, Nourry, Onlay, Pouligny, Préporché, Remilly, Saint-Gratien, Saint-Honoré, Saint-Michel-en-Longue-Selve, Sauzay, Savigny-sur-Canne, Thaix et Vandenesse.

(3) Chevannes, Commagny, Mazilles et Saint-Honoré.

(4) Celles de Moulins-Engilbert et de *Mulliac*, lieu aujourd'hui inconnu. Quelques personnes ont cru néanmoins que cette léproserie pouvait se trouver près de Saint-Gratien.

serait remarquable si l'architecte ne s'était mis, en plaçant la tour au-dessus, dans la nécessité de lui donner une dimension trop exigüe. Cette tour, surmontée d'une haute flèche en bois, portait, au siècle dernier, à chaque angle, la statue d'un évangéliste. Elle renferme trois belles cloches dont l'harmonieux accord frappe agréablement l'oreille. Plus d'un voyageur a suspendu momentanément sa course pour écouter le son doux et mâle tout à la fois qui s'échappait du beffroi. C'est, sans contredit, la plus belle sonnerie du Morvand.

La nef, composée de quatre travées avec voûtes à nervures, est élevée de plusieurs degrés au-dessus du sol. Les piliers cylindriques sont sans chapiteaux. Au sud, il existe un beau collatéral, et au nord, trois chapelles, dont l'une sert de baptistère. Les deux autres étaient jadis connues sous le nom de *Chapelle-de-Champcourt* et de *Chapelle-de-Grandrye*. Le 29 août 1570, Sébastienne Chevalier, veuve d'Antoine Courtois, bourgeois de la ville, fonda dans la première une grand'messe, le vendredi de chaque semaine, pour le repos de son âme, à perpétuité, et qui devait se célébrer à neuf heures du matin. Elle légua pour cela une rente de dix livres, à laquelle elle en ajouta bientôt trois autres de *une livre* chacune : 1° afin que le célébrant récitât, à l'issue de la messe, à deux genoux et le plus dévotement que faire se pourrait, la passion de notre Seigneur Jésus-Christ; 2° pour faire dire, devant celle de Grandrye, un *Libera* et un *De profundis* chaque samedi, après les grandes vespres; la troisième était faite au profit de la fabrique, afin que les administrateurs fussent plus enclins à surveiller l'exécution de ses volontés (1).

Sous l'unique collatéral de l'église règne une belle crypte romane, qui servait à la sépulture des chanoines du chapitre de Notre-Dame, qui avait été fondé dans cette

(1) Archiv. de M. Lorry, de Moulins-Engilbert.

partie de l'édifice, en 1378, par Philippe de Moulins, secrétaire des rois Charles V et Charles VI, et successivement évêque d'Évreux et de Noyon. Cette communauté se composait de six membres, dont l'un prenait le titre de prévôt. Le fondateur l'avait dotée de tous les biens qu'il possédait dans les environs et s'était réservé la collation des prébendes (1). La bulle d'érection, accordée par Clément VII, fut mise à exécution par Maurice de Coulanges, vicaire-général de Nevers, et depuis évêque de cette ville (2).

En 1551, Antoine Courtois légua à *chaque chanoine allant en procession aux quatre fêtes de la sainte Vierge, savoir : la Purification, l'Annonciation, la Nativité et la Conception, six deniers ; au coultre tenant la croix, autant ; au courrault, trois*. Claude Goussot fonda aussi une rente de *six sous* pour être distribués de même le jour de l'Assomption.

Le chapitre avait la collation de la chapelle de La Maison-Dieu de la ville et de celle de *Saint-Nicolas et Saint-Marc*, qui dépendait de l'ancienne léproserie. Le chapelain de cette dernière avait droit à la moitié des dîmes dues aux seigneurs de Solières dans la paroisse de Sainte-Péreuse. Parmi les domaines qui appartenaient à la collégiale, nous citerons *Le Grand-Macé*, terre en toute justice et mouvante en fief de la baronnie de Châillon-en-Bazois. En 1538, les chanoines élurent et présentèrent au seigneur féodal en qualité *d'homme vivant et d'homme mourant* (3),

(1) La maison de Pracontal jouissait de ce droit à la fin du siècle dernier.

(2) Archiv. de la *Société archéologique de l'Yonne*.

(3) Comme les communautés religieuses ne mouraient point, les seigneurs féodaux exigèrent, pour ne pas perdre leurs droits de mutation, que tout fief leur appartenant, reposât sur la tête de l'un des religieux, afin qu'à sa mort il fût déclaré ouvert ou changeant de possesseur ; c'est ce qu'on appela *l'homme vivant et l'homme mourant*.

Pierre Perraudin, l'un d'eux, pour en faire foi et hommage et en recevoir l'investiture en payant une somme de six écus sol. Dix ans après, le fief se trouvant de nouveau ouvert par sa mort, ils nommèrent pour la même fin Philibert Chauvelin, qui reçut également l'investiture de cette seigneurie au moyen de cinq écus (1).

L'église de Moulins-Engilbert, comme tant d'autres, fut pillée et dévastée par les vandales de 1793. Les jolies verrières qui représentaient les diverses circonstances du martyre du patron, et qui étaient renommées par le brillant des couleurs et le fini du travail, furent brisées. Il ne resta du magnifique arbre de Jessé, qui s'épanouissait à la rosace, que quelques personnages et la fleur sur laquelle le souffle du Seigneur s'est reposé. Les niches furent dépouillées de leurs statues. Après ces tristes exploits d'une sottise fureur, les révolutionnaires se retirèrent, emportant les vases sacrés et tout ce qui put offrir quelque appas à leur patriotique rapacité.

Outre le chapitre dont nous venons de parler, Moulins-Engilbert possédait deux autres communautés, l'une d'hommes et l'autre de femmes. La première était un couvent de Picpus (2) ou religieux du tiers-ordre de Saint-François, autrement dits *pénitents*. Leur maison se trouvait à l'extrémité du faubourg de James, au sud, où elle se fait encore remarquer par son caractère claustral.

Ce couvent avait été fondé en 1629, par Gabriel Reullon, juge-lieutenant en la châtellenie de Moulins, et par Marguerite Robert, sa femme, qui le dotèrent, par leur testament du 23 octobre de la même année, de tous les biens dont ils seraient possesseurs au jour de leur

(1) Archiv. de M. Lorry.

(2) Picpus est le nom d'un village de la banlieue de Paris, où ces religieux possédaient leur principal établissement, et d'où ceux de Moulins avaient été tirés,

décès (1). L'église conventuelle, construite dans le style de la renaissance, était un édifice vaste et spacieux. Elle avait été consacrée, en 1638, par Eustache de Chéry, coadjuteur et neveu d'Eustache du Lys, évêque de Nevers. La maison du Clerroy, insigne bienfaitrice de l'établissement, y avait droit de sépulture. L'ainé de cette noble famille portait le titre de *père spirituel* des religieux. Cette église, convertie en étable depuis la première révolution, a été enfin changée en habitation (2).

En 1776, le père Anastase Laurent, procureur du couvent, fit, au nom du *très-révérénd père gardien*, Jean-Marie Fournel, et de toute la communauté, foi et hommage pour le fief de Metz-Linard au comte de Château-Chinon, et pour ceux de Champcourt et de Morillon au duc de Nevers, et prêta *le serment d'usage* (3).

Le second établissement, situé au faubourg Rolin, était un couvent d'Ursulines, fondé en 1635 par celles de Nevers. Les bâtiments, dont les murs sont baignés par les eaux du Gara, se font remarquer par leur masse, bien qu'ils ne soient plus aussi considérables qu'autrefois. Leur construction date de 1715. La chapelle, bâtie dans le goût de cette époque, occupe l'extrémité de l'aile du sud-est. Les cloîtres existent en partie.

En 1789, le feu ayant pris dans la pharmacie, se communiqua rapidement aux appartements voisins, et dans un instant l'aile du nord se trouva embrasée. Sans le voisinage de la rivière et la promptitude des secours, toute la maison eût été infailliblement consumée par les flammes. La partie incendiée a été démolie. Deux religieuses périrent dans cette terrible circonstance, et leurs compagnes, au

(1) *Album du Nivernais*, tome II. p. 216; *notice manusc.*

(2) Archiv. de Château-Chinon.

(3) *Ibid.*

nombre d'environ soixante (1), furent contraintes, l'année suivante, d'abandonner cet asile de leur vertu, pour se jeter de nouveau au milieu d'un monde qu'elles avaient quitté volontairement. Elles possédaient alors le patronage de la cure de Sermages, qu'elles avaient acquis du chapitre de Nevers, et la plus grande partie des dîmes et des fiefs de l'endroit, tels que Sermages proprement dit, Chaumes, Villacot..., dont elles firent foi et hommage au comte de Château-Chinon en 1777.

Après l'expulsion des religieuses, le couvent servit aux séances municipales et à celles du district. Le tribunal civil de l'arrondissement de Château-Chinon y siégea aussi jusqu'en 1810. Quinze ans plus tard, un petit séminaire y fut établi par les soins de Mgr Millaux, évêque de Nevers, et y resta cinq ans. Il est actuellement occupé par la gendarmerie, la mairie de la ville et l'hôpital. Celui-ci y a été transféré, vers 1836, d'une très-modeste maison bâtie en dehors de l'enceinte de la ville, derrière les bâtiments du grenier à sel et du bailliage, au sud, où il se trouvait antérieurement. Il y existait une petite chapelle aussi pauvre que le reste des édifices. Les biens de la léproserie, située sur les hauteurs qui dominent Moulins, au sud-est, lui avaient été réunis au dix-septième siècle. Cet hôpital est gouverné par six sœurs de la congrégation de Nevers, qui s'occupent aussi de l'éducation des jeunes filles.

Plus heureuse que la ville de Château-Chinon, sa voisine, la petite cité de Moulins-Engilbert eut le bonheur de traverser l'époque de nos dissensions religieuses sans en ressentir les terribles conséquences. Elle le dut aux conseils de Louis de Gonzague, duc de Nevers, qui, en 1568, y

(1) En 1720 on comptait, dans cette maison, soixante religieuses professes et plusieurs novices. Elles tenaient alors un nombreux pensionnat de jeunes filles.

fonda une rente annuelle de cent cinquante livres pour marier une fille pauvre, et l'empêcha de se jeter dans le parti de la ligue. C'est sans doute en considération de cette conduite que l'armée calviniste, victorieuse à Arnay-le-Duc, la traversa en 1570 sans l'inquiéter, pour fondre sur l'abbaye de Bellevaux, qu'elle brûla après en avoir égorgé les moines. Déjà six ans auparavant, les régiments de Rivollis et de Sarelabotz y étaient passés, sans qu'elle eût eu à déplorer aucun acte de pillage. Henri IV, en reconnaissance de sa fidélité, y avait transféré, en 1591, le bailliage royal d'Autun, qui y séjourna pendant cinq ans (1).

Depuis le renversement de la domination ducale, les Moulinois n'ont pas toujours été aussi calmes et aussi pacifiques. En 1793, ils se montrèrent ardents patriotes et quelque peu hostiles à la religion de leurs pères. Ils changèrent alors le surnom antique de leur ville en celui de *République* (2), et prêtèrent une oreille complaisante au cynique Laplanche, en mission dans le département avec Collot-d'Herbois. Soulevés en 1831, sous prétexte de la taxe du pain, ils excitèrent une émeute formidable, à laquelle les populations du voisinage, appelées par le son du lugubre tocsin, prirent une part active. Les autorités de l'arrondissement, assistées des brigades de gendarmerie de Château-Chinon, de Châtillon-en-Bazois et de Luzuy, furent méconnées et insultées. Un escadron de cavalerie, accouru de Nevers en toute hâte, rétablit l'ordre. Les principaux émeutiers furent arrêtés et traduits devant le tribunal de police correctionnelle, qui en condamna plusieurs à la prison.

La position de la ville de Moulins-Engilbert au fond d'une vallée, et au confluent de deux petites rivières,

(1) *Gallia Christiana*; MARTIN, *Chronique de Vézelay*, p. 206; NÉE DE LA ROCHELLE, *le Nivernais*, tome II, p. 215.

(2) Elle fut alors nommée *Moulins-la-République*.

souvent grossies par la fonte des neiges, l'expose aux inondations. Celle du 3 mai 1836 fut effrayante. Surpris pendant la nuit, les habitants n'eurent que le temps de se réfugier aux premiers étages ou de gagner les toits de leurs habitations. Le lendemain, les rues ressemblaient à autant de torrents, où il était impossible de s'engager sans périr. Il fallut alors que les plus intrépides montassent, à défaut de bateaux, dans des cuiviers à lessive pour porter des secours et des vivres aux prisonniers de l'inondation.

Le commerce de Moulins-Engilbert n'est entretenu actuellement que par six foires importantes, qui y furent fondées par les comtes de Nevers, et par un gros marché de bétail, qui s'y tient tous les mardis depuis la Toussaint jusqu'à Pâques. On y trouvait autrefois des fabriques de serge, de crépon et de drap, qui occupaient beaucoup de bras, et que notre luxe moderne a fait tomber. Le faubourg de la *Brosse* possède une carrière de pierres semées de coquillages et rangées parmi les marbres, à cause du poli dont elles sont susceptibles. Leur couleur, d'un gris d'ardoise, se rapproche beaucoup du marbre de Chouin. Celui de la *Rue-Chaude* fut consumé, au quinzième siècle, par un violent incendie, et celui de James en 1706.

Sur une colline, à l'est, près de la route d'Autun, les curieux visitent avec intérêt un petit lac en forme d'entonnoir et autrefois très-profond; il se nomme *Lieut-Mer*. On s'accorde à le regarder comme le cratère d'un ancien volcan (1).

Moulins-Engilbert est la patrie de Philippe de Moulins, secrétaire de Charles V et de Charles VI, et fondateur du chapitre de cette ville; il mourut évêque de Noyon en 1407; de Michel de Cotignon, chanoine et archiprêtre de

(1) On remarque à l'entour d'autres petits cratères presque comblés et des matières calcinées.

la cathédrale de Nevers, auteur du *Catalogue historial* des évêques de ce siège; il naquit en 1563; de Jean Sallonnuyer, inventeur du flottage en trains, auquel le comte de Soissons, seigneur de Château-Chinon, et Henri IV, adressèrent des lettres autographes de félicitation; de Pierre de Cotignon, sieur de La Charnaye, qui publia, en 1638, un poème de plus de cinq mille vers sur les travaux et la vie de Jésus-Christ; de Michel Alloury, docteur en Sorbonne; ce savant ecclésiastique fut relégué, pour s'être opposé à la bulle *Unigenitus*, à Saint-Mâlo en Bretagne, où il mourut en 1684; de Pierre de Frasnay, auteur de *fables sybaritiques et ésopiques* et de la sombre légende des bois de Faye; de Germain Chauvelin, avocat général en 1715, puis président à mortier, chancelier de France, et enfin ministre des affaires étrangères en 1723; il mourut disgracié à Issoire, à l'âge de soixante-quatorze ans; enfin de Robert de Chevannes, gentilhomme courageux et fidèle, qui revendiqua, dans les journées des 5 et 6 octobre 1789, l'honneur de mourir le premier pour son roi (1).

Au sud de Moulins-Engilbert, au sommet d'une hauteur couverte de vignes, on aperçoit l'antique village de Commagny (2), autrefois le siège d'une paroisse importante et d'un ancien prieuré, le plus riche des sept qui formaient les dépendances de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun. La première comprenait toute la banlieue de la ville, le faubourg de James et la ville elle-même avant son érection en paroisse; le second fut fondé, au huitième siècle, sous l'invocation de saint Hilaire, dans une terre donnée à l'abbaye par la reine Brunehaut. C'était une maison conventuelle où vivaient, vers 1354, environ dix religieux chargés de la desserte de plusieurs églises et chapelles. Le prieur devait à la maison-mère, le jour de sa prise de

(1) Voyez l'article de Lormes.

(2) *Commagniacum*.

possession, *une chape bonne et suffisante*, qui était représentée par une somme de cent cinquante livres.

Guillaume, prieur de Commagny, fut élu, en 1336, par le chapitre général avec ceux de Saint-Pierre-le-Moûtier, d'Anzy et du Feste, pour gouverner le monastère de Saint-Martin pendant six ans, au lieu et place de l'abbé qui en avait compromis le temporel par de folles dépenses. Guillaume de Corvol, l'un de ses successeurs, se donna, en 1454, une bien triste célébrité. Le jour de la fête de saint Mathieu, il s'éleva, entre lui et le sacristain du prieuré, une querelle grave qui eut du retentissement. On était alors à l'époque des vendanges.

Ce dernier ayant fait apporter au pressoir du prieuré une partie du produit des vignes attachées à son office, les vigneron de Guillaume de Corvol firent observer au moine *qu'il fallait tailler le marc* encore une fois afin de lui faire rendre davantage. Mais comme il leur répliquait avec vivacité que, *par leur faute et retard*, il avait déjà perdu un *ponson* de vin, arriva le prieur qui lui demanda avec brusquerie ce qu'il faisait là. « Je suis ici venu, répondit le sacristain, pour pressourer ma vendange. » — « Le prieur, contredisant que il ne mettrait ja rien sur son pressour, » le moine ajouta « que se venoient deux ou trois p....., ils seroyent ben reçeus. »

La réponse était peu révérencieuse ; mais Guillaume s'oublia lui-même d'une façon encore plus répréhensible. Il ordonna d'abord au moine de se rendre dans la prison du monastère. Sur son refus d'obéir, « parce que, disait-il, il n'était ne larron, ne meurtrier, et que il n'y entrerait ja ; » — « le prieur, mal meu, s'en vint à la personne dudict sacristain, et lui donna sur le visaige et sur la teste dix ou douze coups de poing, à telle mainière qu'il eut le visaige taint et enfléz, et à grant effusion de sang par le nez, et incontinent fist prendre le sacristain par les sergens et les vallés séculiers, et le fist mettre en prison, où il demoura

déjà, lors jusqu'au lendemain vespres sans boire ne mangier (1). »

La réprimande avait excédé de beaucoup les règles de la correction fraternelle, et surtout de la charité chrétienne; aussi Guillaume fut cité à comparaître devant le chapitre général de l'ordre; mais il fit défaut. Condamné et excommunié en pleine assemblée, loin de se soumettre à des peines qu'il n'avait que trop légitimement encourues, cet homme, altier autant qu'irascible, se moqua ouvertement des censures qui le frappaient, et poussa l'esprit de révolte si loin, qu'il calomnia scandaleusement l'abbé, son supérieur, et le frappa avec aussi peu de ménagement que son inférieur. Puis bientôt ne gardant plus de bornes, il se mit à dilapider les biens de son monastère par des dépenses folles et criminelles, et par des affranchissements inconsidérés. Il en vint jusqu'à commettre plusieurs meurtres (2).

L'abbé de Saint-Martin, justement indigné, déclara, en représailles de ses forfaits et de ceux de Philibert de Corvol, son frère, par une sentence solennelle, tous les membres de cette famille exclus de bénéfices quelconques du monastère, et incapables d'être admis dans son sein durant quatre générations.

Après cinq ans d'une scandaleuse rébellion, Guillaume se soumit, et obtint, après avoir fléchi le genou devant l'abbé, s'être remis à sa discrétion et à celle du chapitre, après avoir renoncé à tout appel et fait serment d'obéissance, d'être absous et relevé de l'excommunication. On lui conserva même la possession de son prieuré, à condition toutefois de réparer ses dilapidations. Il dut sans

(1) *Actes des Chapitres généraux*; M. BULLIOT, *Hist. de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun*, tome 1, p. 315 et suiv.

(2) M. BULLIOT, *Hist. de Saint-Martin*, tome 1, p. 315 et suiv.

doute ce doux traitement à l'influence de sa famille. Robert Hurault, l'un de ses successeurs, affranchit, en 1547, une pauvre fille serve et orpheline, nommée Marie Rault, moyennant quarante sous. La charte, qui en fut dressée, observe que toute fille serve et orpheline comme elle, avait droit à cette faveur en payant la même somme. Étienne Tapon, chanoine de Nevers, prit possession du prieuré le 9 juillet 1566, et le laissa, douze ans après, à André Paradis.

Le prieur de Commagny jouissait de la haute, moyenne et basse justice dans toutes les dépendances de son monastère; il était collateur de la cure du lieu, de celle de Moulins-Engilbert et de toutes les chapelles de l'église, de celles de James, de Sainte-Marie, près d'Achun, qui lui avaient été confirmées, en 1161, par l'évêque Bernard de Saint-Saulge.

L'église prieurale, aujourd'hui simple chapelle, est située dans une belle position d'où elle domine toute la vallée. L'autel paroissial était dédié à saint Laurent, dont la fête donnait lieu autrefois à un concours remarquable de fidèles. L'édifice, bâti dans de belles proportions, remonte au douzième siècle, ainsi que l'atteste le style de sa construction. Le chœur, formé de l'abside et du transept, est très-intéressant. Sur le point d'intersection, s'élève une tour romano-byzantine avec des fenêtres géminées. La nef, vaste carré sans voûte ni plancher, est à peu près insignifiante. Cette église, aujourd'hui très-dégradée, finira, à la honte de notre siècle, par s'écrouler entièrement. Le prieuré, qui lui est contigu, est lui-même en partie ruiné. On y remarque une haute tour et des fenêtres du quatorzième siècle. Au-dessous se trouve une source encore en grande vénération parmi le peuple, et dite vulgairement *fontaine de Saint-Gevras*, à cause d'une statue de saint Gervais qu'on remarque en tête. Elle est réputée pour sa prétendue efficacité contre les coliques.

Dans les temps de sécheresse, on plongeait la statue du saint dans l'eau pour obtenir de la pluie.

Il existait autrefois en ce lieu un fief avec justice et seigneurie qui mouvait de l'abbaye de Saint-Martin. Hugues de Commagny, chevalier, en fit foi et hommage en 1263. Geoffroy de Champallement, seigneur d'Arcilly, et Donnons, son épouse, reconnurent qu'ils lui devaient, chaque année, une rente de quarante-sept sous de *fort Nivernais*, que l'abbé Guillaume consentit à prendre à sa charge. En reconnaissance de cet acte de bienveillance, et pour le remède de leurs âmes, Geoffroy et Donnons léguèrent au monastère deux portions de la forêt de *Bertrey* et de *Lavanroylle*, et autant dans celle de *La Faye* située près de *Vauzelles*. Ils y ajoutèrent encore une rente de sept mesures d'avoine de *coutume*, à prendre sur la mense de Regnaud Le Sourd, une poule et quatre deniers de cens dus par Moreau de Chambaul (1).

La seigneurie du hameau de James (2), qui couronne une hauteur entre Commagny et Moulins-Engilbert, était au prieur, qui la possédait dès les temps les plus reculés. Il y avait, au douzième siècle, une chapelle dédiée à la sainte Vierge, et dont la collation lui appartenait aussi. Quelques écrivains ont avancé qu'il y exista autrefois un prieuré de Bénédictines; mais rien ne vient à l'appui de cette opinion. On y remarque une belle carrière de pierres calcaires micacées qui fournit de la taille aux diverses localités du voisinage.

Champcourt, à l'ouest de Moulins, ancien fief avec justice unie à celle de la châtellenie, était tenu, en 1480, par Charles Le Tors, écuyer, seigneur de Villacot. L'année suivante, le comte de Nevers prit sous sa garde et sa protection le possesseur et toutes ses seigneuries, et ordonna

(1) *Hist. de Saint-Martin*, tome II, p. 111.

(2) *De Juvind.*

à ses officiers de veiller avec soin à ce qu'il ne fût lésé ni dans sa personne, ni dans ses biens. Pierre Le Tors, son fils, marié à Étiennette de Loron, en était investi en 1550. Il passa ensuite à Claude de La Perrière, seigneur de Frasnay et du Marais, qui en donna dénombrement en 1576. Les Picpus de Moulins en jouissaient à la fin du siècle dernier, ainsi que du Meix-Linard qui mouvait du comté de Château-Chinon. Le moulin de La Brosse, situé aux portes de la ville, était aussi une dépendance de cet ancien comté.

Chevannes-Bureau, au sud, tire son surnom d'une ancienne famille qui le possédait au seizième siècle. Philippe Bureau, qui en était seigneur en 1580, vendit, la même année, une rente de *neuf minées* de seigle et d'avoine à Jean Beaunez, de Préporché. La famille Robert, dont il fut la possession, en porte encore aujourd'hui le nom.

Mary (1), situé dans une vallée, près de la rivière de Dragne ou Vandenesse, a pris sans doute cette dénomination de sa position dans un lieu autrefois aquatique et marécageux. Ce castel était jadis le siège d'une seigneurie en toute justice qui relevait de la châtellenie. Il appartenait, avec ses dépendances, à une famille féodale qui prit part aux diverses expéditions de la Palestine. Odon de Mary et Flandine, son épouse, près de partir pour ce lointain voyage, en 1176, firent du bien à l'abbaye de Regny. Ils laissèrent cinq enfants : Hugues, Guillaume, Godefroy, Marie et Elisabeth.

Guy, un de leurs descendants, ayant embrassé l'état monastique à Saint-Martin d'Autun, fut pourvu du prieuré du Colombier, mais sa vie ne fut rien moins qu'édifiante. Accusé par-devant l'abbé, en 1454, de simonie, de désordres de mœurs et de détournement de chartes

(1) *Maristum*.

royales très-importantes, et cité à comparaitre devant le chapitre général de l'ordre, il n'en tint compte; c'est pourquoi il fut, en son absence, condamné à une grosse amende et excommunié.

Jean de Mary, son frère, seigneur du lieu, et Jean de Mary, sire de Villaines, son parent, se chargèrent de le venger d'un châiment bien mérité. Ils se mirent donc à tendre des pièges aux religieux de Saint-Martin, et en tuèrent ou maltraitèrent horriblement plusieurs. Poussé à bout par tant d'excès, l'abbé prononça contre cette famille la même sentence que contre celle de Corvol. Le coupable revint, quelque temps après, à résipiscence; toutefois on n'usa pas envers lui de la même indulgence. On leva, il est vrai, la sentence d'excommunication, mais il fut privé de son bénéfice, dégradé de l'ordre et de l'habit de Saint-Martin, et dut restituer, dans dix jours, tous les titres et papiers qu'il avait distraits.

Cette terre appartenait, en 1630, à Jean-Baptiste du Clerroy, chevalier de Saint-Louis et seigneur de Niaux et de Villars. Jacques céda, vingt-quatre ans plus tard, diverses pièces de terre et de prés aux *manants* des environs, à titre de cens et de bourdelage, et laissa deux fils, Charles et Jean-Baptiste. Ce dernier épousa Magdeleine du Crest, qui lui apporta une part de la terre d'Estevaux, dont il se disait seigneur en 1692 (1). Mary est actuellement la propriété de M. Charles Bonneau du Martray, qui y fait sa résidence.

La Mothe-du-Plessis, Le Pavillon et Varennes appartinrent long-temps à la famille Sallonnier. Jeanne, mariée le 9 septembre 1716 à Nicolas de Ganay, lui porta en dot le second de ces fiefs et celui du Vault. Varennes avait donné son nom à une branche qui vient de s'éteindre (2).

1) Archiv. de Château-Chinon et de Poil.

(2) Voyez l'art. de Sermages.

Le fief de Villaines (1), sur la Vandenesse, à l'est, a été ainsi nommé d'une antique métairie romaine. On y remarquait autrefois une maison-forte, dont il ne reste plus qu'une motte. Cette seigneurie fut long-temps possédée par la maison de Mary. Jean, qui en était investi en 1454, se disait sire de Villaines. François-Léonard du Crest, chevalier de Saint-Louis, en était possesseur à la fin du dix-septième siècle. Il avait épousé Magdeleine Jacquinet de Commagny, de qui il tenait sans doute cette terre.

II.

ISENAY, *Isenum, Isnacum.*

Cette petite commune, peuplée de cinq cent quinze habitants et renfermant une superficie de deux mille dix-sept hectares (2), est formée de deux anciennes paroisses. Elle n'appartient au Morvand ni par sa situation, ni par la nature du sol; néanmoins nous lui donnons place ici pour ne pas laisser incomplète la description historique du canton. Nous ferons de même pour Maux, Montaron et Vandenesse.

Isenay est agréablement situé sur une hauteur, d'où il domine la vallée de l'Aron et le canal du Nivernais. Son nom vient, dit-on, d'un ancien temple d'Isis, divinité palenne, dont le culte était autrefois célèbre dans les Gaules, et surtout en Egypte. Pourtant on ne trouve aucune antiquité dans les environs, si ce n'est au nord-est, où

(1) *Villula*, diminutif de villa.

(2) Trois cent six sont en bois.

l'on remarque un *barow* ou tumulus qui n'a point été fouillé (1). Ce village ne renferme que sept ou huit habitations, au milieu desquelles est bâtie l'église paroissiale, dédiée à sainte Magdeleine. C'est un petit édifice de style roman, qui n'a d'autre mérite que celui de l'antiquité ; il date du commencement du douzième siècle. Au-dessus du portail de l'ouest, qui est de même époque, s'élève un petit clocher en bois, construit vers 1830, et qui fut frappé de la foudre huit ans plus tard. Le presbytère ayant été aliéné dans le cours de la première révolution, on en bâtit un nouveau en 1831.

La paroisse, ainsi que celle de Sozay, qui lui est actuellement réunie, faisait jadis partie de l'archiprêtré de Moulins-Engilbert. Le patronage de la cure appartenait alors au prieur de Mazilles, et celui de Sozay à l'abbé de Saint-Léonard de Corbigny. L'ancienne église de cette dernière, changée en édifice profane, était sous l'invocation de saint Jean-Baptiste (2). Ces deux paroisses furent pendant dix ans dans la dépendance du canton qui avait été créé à Montigny-sur-Canne, dont le curé les desservit de 1804 à 1828.

Au sud d'Isenay, sur la rive droite de l'Aron, on remarque le hameau de Mazilles (3), avec un port assez fréquenté avant l'établissement du canal, qui cotoie la rivière, sur la rive opposée. Cette localité est très-ancienne. Il y existait autrefois un prieuré de bénédictins, dans la dépendance de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, et dont l'église était dédiée à l'illustre évêque de ce nom. Ce monastère avait été fondé au commencement du neuvième siècle, par un noble et illustre seigneur, que l'histoire ne désigne que sous le nom d'Ithier. La garde-gardienne, qui

(1) Il se trouve à mi-côte, entre Isenay et Baudin.

(2) La décollation.

(3) *Mazillæ*.

appartenait aux anciens comtes de Nevers, laisserait supposer que le fondateur pourrait être un de ces seigneurs (1). Quoiqu'il en soit, il fut confirmé, en 888, à Saint-Germain par le roi Charles-le-Gros, et, en 1151, par le pape Eugène III. Le pontife cite en même temps cinq églises qui étaient déjà dans sa dépendance, savoir : Montaron, Saint-Jacques, Thaix, Vandenesse et de *Viridi Prato* (2).

Le prieur était seigneur du lieu et jouissait du droit de haute et basse justice. Il devait à l'abbaye-mère, au jour de la Toussaint, une rente de quinze livres quatre sous, et les frais du dîner des moines le même jour. L'abbé Guy de Munois changea cette dépense en une seconde rente de dix-huit livres, ce qui portait la redevance annuelle à trente-trois livres et quatre sous. Celle-ci devait être payée, au plus tard, un mois après l'échéance, sous peine d'excommunication (3).

Le plus ancien des prieurs connus est Odon, qui vivait en 1230. Il fut condamné, huit ans plus tard, comme fauteur d'hérétiques et dépouillé de son bénéfice, qui passa à Hugues. A cette époque, l'abbaye de Saint-Germain se trouvant grevée de dettes, le prieur de Mazilles fut taxé, en 1256, à deux cents livres, somme considérable pour le temps, et qui montre que ses revenus étaient assez élevés. A Hugues succéda Guillaume de Moutterant, qui gouvernait la maison en 1275, puis Hugues de Thiant (4) et Antoine de Dyo, sous lequel les bâtiments du monastère, sans en excepter l'église, furent dévorés par un incendie, qui en fit

(1) Le comte Landry, à la prière de l'abbé Achard, déchargea, vers la fin du onzième siècle, les habitants de Mazilles de la rente qui lui était due pour ce droit.

(2) Dom VIOLE, *Hist. manuscrite de Saint-Germain*.

(3) *Ibid.*

(4) Il était prieur en 1332.

un monceau de ruines. Ce sinistre, causé par l'imprudence d'un serviteur, eut lieu le jour de Pâques, 18 avril 1462, à huit heures du matin. La violence des flammes fut telle, qu'on ne put rien sauver (1). L'abbé de Saint-Germain, se trouvant heureusement, ce jour-là, au prieuré, fut témoin du désastre. Il se chargea de le réparer, et fit reconstruire à neuf tous les édifices (2). Les moines étaient alors au nombre de huit.

Claude de Thiarl, qui gouvernait le monastère en l'an 1500, fut le dernier prieur régulier. La commende s'empara alors de la maison et la conduisit rapidement à sa ruine. Claude de Charmes, qui lui succéda à titre de prieur commendataire en 1508, réduisit les moines à deux seulement, savoir : un religieux pour faire l'office et un sacristain pour l'assister.

Le 8 septembre 1551, le visiteur, Nicolas de Marçonville, étant venu à Mazilles, trouva les bâtiments conventuels en si mauvais état, si délabrés, qu'il saisit tous les revenus sur François de Thiangés, pour lors prieur et vicaire général de Nevers, et les affecta aux réparations. Il allait même nommer un *commissaire ad hoc* aux frais du titulaire, sans l'intervention de Philippe Cormiot, prieur de Coulonges, et de Jacques de Reughy, seigneur du Tremblay, qui se rendirent garants de l'exécution de ses ordres. L'église possédait alors deux beaux reliquaires, dont l'un renfermait des restes vénérés de saint Germain, de saint Fabien, de saint Sébastien, de saint Etienne, de saint Laurent et un morceau de la vraie croix; et l'autre des ossements de saint Thibault et de plusieurs martyrs (3).

Edme Nigot succéda, peu de temps après, à François

(1) *In tantum quod nihil penitus remansit.*

(2) *In meliori statu quam prius fuerant.*

(3) Dom VIOLE, *Hist. manuscrite de Saint-Germain.*

de Thilanges ; car il était déjà prieur en 1558. Jacques de Charry, religieux de Cluny, était revêtu de ce titre en 1597, et Pierre de Carobe en 1620. Trois ans plus tard, ce dernier paya à l'abbaye de Saint-Germain six années arriérées de la rente de trente-trois livres quatre sous.

Au sud-ouest d'Isenay, dominant comme lui la vallée de l'Aron et ses grasses prairies, s'élève la belle tour du Tremblay, surmontée d'un toit pyramidal. Elle est à triple étage et hérissée de nombreuses meurtrières. Charles VII en approuva la fondation, pour protéger le pays que l'armée anglo-bourguignonne venait de ravager, et retirer les pauvres gens des environs, qui devaient faire guet-et-garde autour en temps de guerre et entretenir à leurs frais ses anciens fossés (1).

La terre du Tremblay avait le titre de baronnie et était possédée en franc alleu. De son donjon mouvaient plusieurs fiefs, comme Baudin, La Bretonnière, Le Bailly, Pron, Chaumigny et Montigny en partie. Le seigneur de ce dernier devait, chaque année, au suzerain, *une livre quatorze sous cinq deniers, trois boisseaux d'avoine et trois poules* (2). Sa haute justice s'étendait sur Isenay et ses dépendances et sur la partie orientale de la commune de Montigny-sur-Canne. Au lieu dit encore *La Justice* se trouvait un signe patibulaire pour la punition des criminels. Le moulin d'Isenay, près duquel viennent s'entasser les bois des environs, dont le transport s'effectue par le canal, était banal, ainsi qu'une partie du cours de la rivière d'Aron. Au nord-ouest, il existait deux vastes étangs, actuellement convertis en prairies.

Gaucher de Corvol, chevalier, était seigneur du Tremblay et d'Isenay en 1327. Jeanne, l'une de ses descendantes, porta cette terre, dans la première moitié du seizième

[1] Le *Nivernais*, tome II, p. 218.

[2] Ancien terrier.

siècle, à Jacques de Reugny, écuyer, seigneur de Montécot et de Raget, qui vivait encore en 1554. Charles, leur fils, en était possesseur vingt-deux ans plus tard. Il avait épousé Catherine de Loron, dame de Limanton en partie, dont il eut plusieurs enfants. Anne-Edouard de Reugny laissa, de son union avec Gabrielle de Monjardin, entre autres, deux filles, savoir : Anne-Elisabeth, mariée à Nicolas-Antoine-François-Xavier, marquis de Fussey, seigneur de Chissey et d'Ebaugis, auquel elle porta le Tremblay, et Gabrielle, dame de Poussery et de Montaron, qui épousa Pierre-Etienne Bruneau de Vitry, seigneur de Chanlevrier. Cette terre est actuellement la propriété de M. Petit, ancien maire de Paris, qui l'a acquise de la famille de Vitry.

Le territoire d'Isenay, le versant de l'Aron surtout, est un sol calcaire très-fertile. On tire sur les hauteurs beaucoup de minerai pour les fourneaux de Vandenesse.

III.

MAUX, autrefois MOYES, *Mesium*, *Mala*.

Comme la précédente, cette commune est formée de deux anciennes paroisses et ne compte néanmoins que six cent sept habitants. Son territoire, boisé et quelque peu marécageux, est partie calcaire et partie argilo-siliceux. Il est coupé en sens divers par trois routes, qui laissent le chef-lieu, composé de l'église, du presbytère et de deux autres habitations seulement, dans une espèce de triangle, sans communication. Au bas de ce village coule un petit ruisseau, qui alimentait un vaste étang, actuellement desséché. Sous la chaussée se trouvait un ancien moulin banal, dont il reste encore des ruines.

L'église paroissiale, dédiée autrefois à saint Didier, évêque, est aujourd'hui sous l'invocation de l'archange saint Michel. Ce petit édifice, de style roman et terminé en abside, remonte au douzième siècle. La seigneurie du clocher appartenait jadis aux barons de Chandieu, et le patronage de la cure au chapitre de Nevers. On trouva, il y a quelques années, en démolissant le maître-autel, un petit trésor composé de mille pièces de monnaie à l'effigie de François I^{er}, et des comtes de Gien et de Châteauroux (1). La paroisse, l'une des vingt-quatre de l'ancien archiprêtré de Moulins-Engilbert, était gouvernée, en 1569, par *messire* Léonard Buysson, qui partageait alors les dîmes avec le seigneur laïc de l'église.

Le siège de la seconde paroisse ou annexe était à Abon (2), village situé à l'ouest, sur la rive droite du Venon, qui coule au fond d'une fertile vallée. C'était un prieuré-cure, dont la collation appartenait à l'abbé de Saint-Léonard de Corbigny, et qui relevait de l'archiprêtré de Châtillon-en-Bazois. Le prieur était décimateur et seigneur haut-justicier du lieu. Pierre Alloury, qui possédait ce bénéfice en 1570, a laissé quelques manuscrits historiques. Paul Sallonnier, chanoine de l'église collégiale de Moulins-Engilbert, en était investi en 1739, et Sébastien Pellé de Chausse en 1774. L'église prieurale, aujourd'hui simple chapelle, était dédiée à saint Donat, évêque de Besançon, dont la fête donne encore lieu à un concours de fidèles, mais beaucoup moins considérable qu'au siècle dernier. La fontaine voisine était alors en grande vénération parmi le peuple, qui lui attribuait la vertu de guérir de la fièvre intermittente, si fréquente dans les environs, et de diverses autres maladies.

Il existait anciennement dans cette commune plusieurs

(1) *Album du Nivernais*, tome II, p. 213.

(2) *Abbonis villa, de Alto bono*.

siefs et seigneuries, parmi lesquels celui de Chandiou (1), vieux manoir féodal en ruine, à un kilomètre à l'est de Maux (2), tenait le premier rang. Cette terre était une baronnie mouvante des ducs de Nevers, à cause de leur châtellenie de Moulins-Engilbert, et comptait quelques arrières-siefs, entre autres celui du chef-lieu de la commune, compris dans le ressort de sa haute justice. L'auteur du *Souvenir du bon vieux temps* et l'*Album du Nivernais*, racontent que le baron de Saint-Péreuse était tenu à foi et hommage envers celui de Chandiou, et que, pour accomplir ce devoir, il devait se présenter à la porte du château, sans épée ni éperon, une jambe et la tête nues, mettre un genou en terre, baiser le verrou de la porte et donner la liberté à un roitelet... Cette assertion n'est pas fondée, au moins quant au sief de Saint-Péreuse proprement dit, qui n'a jamais été dans la dépendance de celui de Chandiou.

Cette seigneurie avait donné son nom à une antique famille aujourd'hui éteinte. Jean de Chandiou, chevalier, qui en était possesseur en 1543, avait épousé Claude de Fournay, parente de Charles de La Tournelle, sire de Villaines. Claude de Bigny, écuyer, seigneur de Poissons, en était investi en 1608, et Jean Sallonnier vers la fin du même siècle. Elle appartenait, au commencement du suivant, à Jean-François de La Ferté-Meun, qui la laissa à Jacques-Louis, son fils.

La famille Alixant, dont les armes étaient : « D'azur au chevron d'argent, accompagné de trois étoiles de même, posées 2 et 1, » prenait, au dix-septième siècle, le titre de seigneur de Maux, que porta aussi une branche de celle de La Ferté-Meun.

(1) *De Campo Deo* ou *Deorum*.

(2) Voyez l'art. de Saint-Péreuse, note deuxième, p. 309.

Buunas, autrefois Bunais (1), castel du quinzième siècle, situé dans la vallée du Venon, à l'ouest de Maux, était une ancienne terre ayant droit de justice haute et basse, qui appartenait à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, à laquelle elle fut donnée par Charles-le-Chauve, et confirmée, en 924, par le roi Raoul (2). Elle était attachée à la mense de l'abbé. En 1334, Jean de Marigny, pour se décharger du soin de pourvoir à la fourniture des vêtements, pelisses, karengs et autres menues dépenses des moines, la leur céda avec tous ses revenus, émoluments, tailles, corvées, usages, censives, coutumes, main-morte, hommes serfs, menages, maisons, terres, prés, forêts, vignes, décimes, pêche (3)... En 1367, Guillaume Le Gros du Rlé fut condamné par Pierre de Molins, garde de la justice de Bunais, à être traîné à la queue d'un cheval et pendu ensuite, pour avoir battu Jean La Moez, mort des coups qu'il lui avait portés. Ce jugement fut exécuté à Moulins-Engilbert, où maître Denis, bourreau de Nevers, s'était rendu (4).

Jean de Châtillon-en-Bazois fonda, en 1256, l'anniversaire de son père et de sa mère, à Saint-Martin, qui l'assit sur la grange de Bunais, moyennant l'abandon qu'il fit au monastère « des droits de justice, cens, coutume, juridiction..... sur les hommes, meix, finage et territoire d'Urcey (5), savoir : Deux mines d'avoine, une trousse de foin, trois sous trois deniers, un septier de vin et quatre corvées, dont une avec un charriot attelé de six bœufs, qui lui étaient dus, chaque année, par les habitants de cette mense ou hameau. » Il céda aussi aux religieux le fief que la veuve de Guy de Digoine tenait en ce lieu, où les filles

(1) *Buunaduum*.

(2) M. BULLIOT, *Hist. de Saint-Martin d'Autun*, tome II, p. 25.

(3) Charte de concession.

(4) M. BULLIOT, *Hist. de Saint-Martin d'Autun*, p. 222 et suiv.

(5) Aujourd'hui Urcier.

ne pouvaient se marier, ni les fils embrasser l'état ecclésiastique sans sa permission. Il s'engagea, en outre, à ne plus les inquiéter pour la justice qu'il prétendait sur les hommes et les terres de la *ville dou Rié*, ni sur celle des deux meix de *lou Grant-Marzy* (1), et à ne rien demander des coutumes, censives, hommes et revenus qu'ils possédaient à Beunas, à Abon, à Montchamois, à Vauvelle, à Mont.... Ce dernier hameau est le lieu d'habitation de M. François de Bèze, issu de la famille du fameux ministre calviniste de ce nom, mais dont les sentiments religieux sont bien différents. La Chaume-Grenot est la propriété de la maison Jourdan du Mazot, ainsi nommée d'un ancien fief situé dans la commune de Brassy, qui appartient encore à une branche de cette famille.

Mont-en-Genevray (2), aujourd'hui Rochefort, au sud de Maux, était une seigneurie qui mouvait du roi, à cause de sa *grosse tour et boulevard* de Saint-Pierre-le-Moûtier. Pierre de Nourry, chevalier, qui en était possesseur au quinzième siècle, la donna au chapitre de la cathédrale de Nevers, qui la perdit par sentence de justice. Elle appartenait, en 1620, à Dominique Sallonyer, et quinze ans plus tard, à Jean, son fils. Une branche de la famille Guillier en portait le nom.

IV.

MONTARON, de *Montarone*, de *Monte erranti*.

Au premier coup-d'œil, on est porté à croire que ce nom vient de la position du village sur une hauteur voisine de la rivière qui coule à l'ouest, et qu'il signifie *Montagne-*

(1) Probablement le Grand-Macé.

(2) *Mons in Bosco*.

sur-Aron ; mais l'expression latine ne se prête pas à cette étymologie. Cette commune , située à treize kilomètres environ au sud de Moulins-Engilbert , fit partie , pendant dix ans , du canton qui avait été créé à Montigny-sur-Canne en 1790. Elle renferme sept cent cinquante-six habitants auxquels un vulgaire ignorant donnait autrefois l'épithète injurieuse de *sorciers*. Son territoire est baigné , au nord , par le ruisseau de *Chèvres* , et traversé , à l'ouest , par la route de Moulins-Engilbert à Decize. Le sol , généralement argileux , renferme quelques parcelles de calcaire.

A Poussery , vieux manoir seigneurial du quatorzième siècle , bâti sur le ruisseau dont nous venons de parler , qui inonde ses anciens fossés , se trouve la ferme-modèle du département avec une vacherie expérimentale et une école d'agriculture pratique (1).

La paroisse de Montaron est ancienne. Déjà elle existait depuis long-temps , lorsque , en 1151 , le pape Eugène III la confirma au prieur de Mazilles qui la faisait desservir par ses moines , et en conserva toujours le patronage (2). Elle était une des vingt-quatre qui composaient jadis l'archiprêtré de Moulins-Engilbert. L'église , placée sous le vocable de la sainte Vierge (3) , est bâtie à l'extrémité orientale du village. L'abside , au-dessus de laquelle s'élève la tour avec une haute flèche , est une construction romane du commencement du douzième siècle. On croit que cette église fut , comme celles de Montigny-sur-Canne , de Cercy-la-Tour , de Saint-Honoré et autres , brûlée par les calvinistes en 1570. Le presbytère , vaste édifice construit quelques années seulement avant la première révolution , a été rendu à la paroisse par le marquis de Leusse , à condition qu'il ne serait jamais habité que par un prêtre

(1) Elle est , depuis son établissement vers 1840 , sous la direction de M. Salomon , habile agriculteur.

(2) Dom VIOLE , *Hist. de Saint-Germain d'Auzerre*.

(3) L'Assomption.

catholique ; ses dépendances sont considérables. Cet homme éminemment pieux , a fondé une rente en blé pour les pauvres de la commune. A la fin du siècle dernier , le curé de Montaron avait établi dans sa maison une imprimerie qu'il dirigea lui-même pendant plusieurs années.

Le hameau de Pouligny , dont le nom vient , selon quelques écrivains , de celui d'Apollon , était autrefois le siège d'une seconde paroisse qui formait l'annexe de Montaron. La collation de ce bénéfice appartenait au prieur de Semelay. L'église a totalement disparu. Chevannes-Vandenesse , dans la vallée , à l'est , était un ancien prieuré dans la dépendance de celui de Saint-Révérien. Son église était sous l'invocation de l'apôtre saint Barthélemy ; comme la précédente , elle n'existe plus. Le prieur jouissait du droit de haute et basse justice.

La principale seigneurie de la paroisse était celle de Poussery , dont la haute justice s'étendait sur Montaron , Creule , Drazilly-le-Bazois et Pouligny-le-Chigy (1). Elle était mouvante du comté de Château-Chinon , et appartenait , en 1504 , à noble Philippe de Ferrières , baron de Prêle , qui en donna dénombrement à Philippe-le-Beau. La maison de Reugny du Tremblay en jouissait au siècle dernier. Gabrielle , fille d'Anne-Édouard , la porta à Pierre Bruneau , baron de Vitry , seigneur de Chanlevrier , qui en fit hommage en 1773. Le marquis de Leusse l'a laissée à M. de Raigecourt , son gendre.

Ponilly , au sud , fief mouvant des ducs de Nevers , jouissait , par accord fait entre Perrin de Challon , damoiseau , fils de Hugues de Thil , et le comte Louis I^{er} de Flandre , en 1296 , de la justice jusqu'à soixante sous ; la haute appartenait au seigneur féodal. Il passa ensuite à Hugues de La Perrière , puis à Philippe , son fils , chevalier , qui fit hommage de sa maison-forte du lieu en 1380.

(1) L'autre partie de Pouligny dépendait du marquisat de Vandenesse.

V.

ONLAY, *Unliacum*, *Unlayum*.

Peu de villages occupent une position plus âpre que celui d'Onlay. De toutes parts, ce ne sont que des montagnes qui ne permettent aucune échappée de vue. Celles de La Gravelle, qui s'élèvent en face, du côté de l'est, vous écrasent de leur masse; on respire à peine (1). Pourtant ce lieu renferma autrefois une villa romaine. En 1838, M. Marie, curé de la paroisse, en faisant exécuter des fouilles dans le jardin de son presbytère, découvrit d'abord des médailles, des tuiles à rebords, des débris de poterie; bientôt apparurent des tronçons de colonnes de marbre, des fresques aux brillantes couleurs, des restes d'une belle mosaïque, des statuettes..... Parmi ces monuments d'une civilisation détruite, gisaient plusieurs squelettes avec des fragments d'armes profondément oxidés. Dès lors, on ne put plus douter qu'un noble citoyen romain n'eût péri en cet endroit avec ses gens, en se défendant contre les barbares qui ravagèrent la Gaule tout entière au cinquième siècle. Mais on se demandait comment les ennemis de l'Empire avaient pu arriver dans ces parages isolés. La difficulté fut levée, lorsqu'on se rappela qu'au lieu dit les *Gouttes-du-Pont*, il existait, en effet, autrefois un pont servant à un ancien chemin romain qui descendait du Beuvray.

La commune d'Onlay, peuplée de sept cent quatre-vingt-dix habitants, renferme une superficie de dix-neuf

(1) Cette position est moins sévère que nous nous l'étions figurée, d'après l'impression d'une visite faite en 1836.

cent cinquante-quatre hectares, dont le quart environ est en bois (1). Elle forme une paroisse jadis comprise dans le ressort de l'ancien archiprêtré de Moulins-Engilbert, et qui remonte à une époque très-reculée, puisque, en 1033, elle avait déjà son église. Celle-ci occupe un tertre au pied duquel se trouve une source thermale ferrugineuse, qui a été analysée en 1843. Elle est dédiée à la sainte Vierge (2), et semble dater du quinzième siècle. C'est un édifice bas et sombre qui n'a que le chœur de voûté. Les anciens possesseurs de la terre de La Montagne en étaient seigneurs laïcs, et prenaient, comme tels, une partie des dîmes de la paroisse. Le patronage de la cure appartenait au chapitre de Saint-Cyr, qui l'avait reçu pour sa *subsistance*.

Les curés de cette paroisse jouissaient autrefois, dans celle de Villapourçon, d'une rente en argent qui leur avait été léguée par les sires de La Roche-Milay. L'un d'eux, nommé Humbert (3), possédait, selon l'usage du temps, un troupeau de porcs, qu'il envoyait pacager dans les bois du voisinage; c'était au treizième siècle.

Un jour que, par la *négligence et incurie du pâtre*, ces animaux s'étaient avancés plus loin que de coutume, ils furent surpris par les gens du baron de Roussillon dans ses forêts et confisqués. Le curé d'Onlay connut bientôt le chemin qu'avait pris son cher troupeau; il le réclama en vain. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis l'événement, et Humbert ne pensait plus à ses porcs, lorsque Eudes de Roussillon, étendu sur un lit de douleur d'où il ne devait pas descendre vivant, lui légua, par son testament du vendredi après la fête de saint Mathieu 1298, en réparation de cette injustice, une somme de dix livres

(1) Quatre cent soixante-neuf hectares.

(2) L'Assomption.

(3) *Presbyter de Unlayo*.

tournois (1), et fit, en même temps, des legs plus ou moins considérables à toutes les églises et à tous les monastères des environs (2).

Onlay possède un petit établissement religieux, fondé en 1842 par la maison du Clerroy, et tenu par trois sœurs de la congrégation de Nevers.

La seigneurie du village, avec haute et basse justice, était un fief mouvant du château de La Montagne, et possédé autrefois par les suzerains eux-mêmes. Les comtes de La Roche-Milay jouissaient aussi de divers droits féodaux dans cette paroisse, entre autres de quelques rentes sur le hameau de Tard, et du droit de pêche jusque sous la roue du moulin de cet ancien fief, dont le castel, bâti dans le flanc d'une montagne, est armé d'une haute tour. Le seigneur de Tard assista, en 1589, au siège du château du Monceau, près de Poil. M. Martin, ancien officier de cavalerie, qui en porte le nom, en est actuellement propriétaire.

Niault, manoir seigneurial bâti dans une agréable vallée, au nord-est d'Onlay, remplaça, au siècle dernier, une maison-forte, dont une tour subsiste encore. Les alentours sont agréables. On y remarque une très-jolie chapelle terminée en abside et dédiée à la sainte Vierge (3). Elle fut elle-même reconstruite en 1828.

La terre de Niault, seigneurie en toute justice, mouvante de la châtellenie de Moulins-Engilbert, appartenait, au quinzième siècle, à la maison d'Anglure. Elle passa ensuite dans la noble famille qui en jouit encore aujourd'hui. Jean-Baptiste du Clerroy, chevalier, seigneur de Mary, de Villars, d'Estevaux... en était possesseur en 1630. Il avait

(1) On estime que le sou tournois valait alors près de trois francs de notre monnaie, ce qui porterait la somme au moins à six cents livres.

(2) Voyez l'art. de Roussillon.

(3) La Nativité.

épousé Magdeleine du Crest, dont il eut, entre autres enfants, Jacques, qui lui succéda dans ses seigneuries, et les laissa, à son tour, à Jacques-Joseph, comte de Clerroy, ancien capitaine au régiment de la Sarre, qui rebâtit le château (1). Le dernier rejeton de cette maison, Louis-Marie-Auguste, comte du Clerroy, chevalier de Saint-Louis, mourut en 1838, plein de jours et de vertus, et fut inhumé dans le cimetière d'Onlay, où on remarque son tombeau. Sa veuve, Marie-Mélanie Dupuy de Semur, a été la fondatrice du petit couvent de la paroisse.

La maison du Clerroy était originale de l'ancienne province du Maine, et portait : « D'azur, à un mouton passant d'argent couronné d'or (2). » Elle avait jadis, comme insigne bienfaitrice du couvent de Picpus de Moulins-Engilbert, droit d'inhumation dans l'église du monastère. L'aîné de la famille prenait alors le titre de *père temporel* des religieux.

Le Vault, hameau situé sur une hauteur, au sud-ouest, près de la rivière de Dragne, était un fief avec justice, qui reconnaissait la même mouvance que le précédent. Jean Sallonnier, écuyer, seigneur du Pavillon, et *juge ordinaire en la ville de Moulins-Engilbert*, le laissa à Jeanne, sa fille, qui avait épousé, le 26 juillet 1626, Jacques de Ganay, écuyer, seigneur de La Vallée. Jérôme, issu de cette union, en jouissait encore en 1674, et Jacques-Antoine-François-Xavier, marquis de Ganay, brigadier des armées du roi et gouverneur d'Autun, en 1700 (3). Le Vault est actuellement la propriété de M. Miron, président du tribunal civil de Bellac.

(1) Archiv. du château de La Montagne.

(2) *Armorial de la généralité de Moulins en Bourbonnais*.

(3) Archiv. du château de Visigueux.

VI.

PRÉPORCHÉ, *Pratum porcorum.*

Comme celui de Villapourçon, le nom de Préporché indique que l'endroit était autrefois destiné à la païsson des porcs. Nous avons montré ailleurs que cette industrie était très-répandue chez les anciens Gaulois, et même chez nos pères au moyen-âge. Ce village, chef-lieu d'une commune de douze cent douze habitants, et dont le territoire compte deux mille neuf cent cinquante-trois hectares de superficie (1), est situé à huit kilomètres environ, au sud-est de Moulins-Engilbert, près de la route de cette ville à Luzy. Il est peu considérable et mal bâti. Dans la partie supérieure s'élève l'église paroissiale, dédiée à l'apôtre saint Pierre. Elle fut brûlée en 1570 par les huguenots et rebâtie ensuite sans style et sans voûte. La tour, placée au-dessus du chœur, est restée dépourvue de sa flèche. Elle renferme deux cloches, fondues vers 1840. La nef, percée de bales en forme de meurtrières, le portail de l'ouest... annoncent que la primitive construction remontait au onzième siècle. Un malencontreux cintre en plâtre a fait disparaître, à l'intérieur, ces antiques ouvertures, qui témoignaient de l'ancienneté de l'édifice. Il est à désirer que cette injure faite à l'art architectural disparaisse bientôt.

La paroisse de Préporché, l'une des vingt-quatre qui formaient le ressort de l'ancien archiprêtre de Moulins-Engilbert, remonte à une haute antiquité; mais il serait

(1) Cinq cent vingt-trois hectares sont en bois.

difficile de préciser l'époque de son érection. Le patronage de la cure appartenait autrefois au chapitre de Nevers, qui paraît en avoir fait plus tard l'abandon aux Picpus de Moulins-Engilbert, décimateurs avec le curé et les seigneurs de Villars et de La Montagne (1).

Le territoire de cette commune produit des châtaignes et des noix. Il est partie granitique et partie argilo-siliceux. Son voisinage de l'antique *Aquæ Nisinei* le fit connaître des Romains, dont le souvenir nous est retracé dans les noms de diverses localités, tels que le chef-lieu, Villars (2), Mont-Jou (4), Ville-Chiens, aujourd'hui Vénitiens (3)... Les habitants de ce dernier hameau étaient tenus, d'après un titre de 1574, de se rendre, tous les ans, à Moulins-Engilbert pour faucher le *Pré-du-Comte*, moyennant six deniers chacun par jour et la nourriture.

Préporché renfermait ci-devant plusieurs fiefs, tous mouvants de la châtellenie des ducs de Nevers. Celui de Corcelles (5) a donné son nom à d'anciens seigneurs. Ce nom rappelle l'existence d'une maison de plaisance. Mont-Jou, lieu consacré autrefois à Jupiter, était jadis le siège d'une seigneurie qui fut long-temps possédée par la maison Le Bault; Guyot, Jean et Philibert, écuyers, frères, en jouissaient par indivis en 1494. Ils la vendirent, vingt-neuf ans plus tard, à Jacqueline Aubry, veuve de Guillaume de Grandry, seigneur de La Montagne. Le 28 septembre 1716, Claude Sallonnyer de Montbaron céda une partie de cette terre, à titre de cens et moyennant trois mille livres, à Charlotte Duruisseau, veuve de Guil-

(1) *Notice manuscrite.*

(2) Ce nom indique que là se trouvait autrefois une villa romaine, *Villare*.

(3) *Mons Jovis*

(4) *Villa Canum*. C'était une métairie où l'on nourrissait une meute pour la chasse.

(5) *De Curtello.*

laume Alloury, et unit la justice à celle de La Montagne (1).

Morillon, sur la Vandesse, où se trouvait un pont pour le passage de la voie romaine, qui de Saint-Honoré se dirigeait sur Alluy, a été possédé par la maison de Chargère. Les religieux du tiers-ordre de Saint-François, de Moulins-Engilbert, en étaient seigneurs à la fin du siècle dernier. Il y existait jadis une chapelle, qu'ils avaient fondée pour leur utilité lorsqu'ils s'y rendaient. Ce fief fut vendu en 1791 comme propriété nationale. Il appartient aujourd'hui à M. Antoine-Eugène de Chabannes, qui l'a acquis en 1845.

Villars, au nord-est, petit hameau bâti sur l'emplacement d'une ancienne villa romaine, était une seigneurie en toute justice, qui entra, au seizième siècle, dans la maison du Clerroy et n'en sortit plus (2). Près des Gauthés, à l'entrée d'un bois, se trouve une motte dont l'histoire ne dit rien. Ce fut, sans doute, une maison-forte ruinée dans nos dissensions civiles. Au hameau des Gariots, il existait naguère une *communauté* nombreuse, qui vient de se dissoudre. C'est la dernière de toutes celles qu'on remarquait autrefois en Morvand. Cette division a laissé la plupart des *parsonniers* dans la détresse. Leur misère triste et silencieuse, dit M. Dupin aîné (3), contrastait avec la bruyante gaité des Jault. Le maître de la communauté, comme un porte-drapeau de la vieille garde, a emporté et conserve, en manière de trophée, dans sa nouvelle demeure, le *pot* ou marmite en fonte qui servait pour toute la famille.

(1) Archiv. de La Montagne.

(2) Voyez l'art. de Moulins-Engilbert et celui d'Onlay.

(3) Le *Morvand*, p. 47.

VII.

SAINT-HONORÉ-LA-MONTAGNE,

De Sancto Honorato sub Monte.

Comme celle de Préporché, qui en est limitrophe, la commune de Saint-Honoré occupe le flanc occidental de monts très-élevés, parmi lesquels on remarque la *Vieille-Montagne*, dont la tête empanachée (1) commande tous les environs. De son sommet on jouit du point de vue le plus ravissant peut-être de toute la contrée. Lorsque en 1843, par une belle matinée d'été, nous poussâmes, en compagnie de quelques amis, notre promenade jusqu'à sa cime, nous fumes saisi d'admiration en contemplant le beau spectacle qui se déroulait sous nos regards.

Là, placé à une élévation de cinq cent quarante-deux mètres au-dessus du niveau de la mer, nous parcourûmes d'un œil stupéfait les vallées grasses et fertiles du Nivernais et les plaines sablonneuses et boisées du Bourbonnais. Derrière le lointain horizon, à plus de cinquante lieues de distance, se dressaient les montagnes d'Auvergne, ces géants de la nature.

Tandis que nos regards couraient ainsi sur la plaine sans obstacles, nous foulions aux pieds les ruines d'un vieux monument touchant lequel les archéologues sont divisés. Quelques-uns ont cru que ce fut autrefois un temple païen; d'autres ont avancé que ces restes étaient les débris d'une forteresse élevée pour la défense de

(1) Elle est couronnée de grands arbres qui s'aperçoivent de très-loin.

Bibracte. Plus modeste et plus vrai, nous y avons reconnu la main de la féodalité. L'histoire et la tradition, d'accord avec nous, disent que là fut autrefois l'habitation des premiers maîtres du pays. Ceux-ci abandonnèrent ce séjour difficile au quatorzième siècle, alors que les guerres seigneuriales, interdites par nos rois, n'imposaient plus à chacun la nécessité de s'enfermer dans des forteresses inexpugnables.

La commune de Saint-Honoré est peuplée de douze cent trente-trois habitants et comprend deux mille cinq cent dix hectares de superficie, dont le tiers est en bois (1). Son territoire produit beaucoup de céréales, des châtaignes et un peu de vin. La paroisse, jadis l'une de celles qui formaient les dépendances de l'archiprêtré de Moulins-Engilbert, doit son origine à un ancien prieuré fondé en 1106 par Hugues de Châtillon, seigneur de La Montagne, sous l'invocation de Saint-Honoré, qui le donna au monastère de La Charité-sur-Loire (2). Le patronage de la cure appartenait au prieur ainsi que les dîmes du lieu. Messire Dieudonné de Chandon, prieur en 1733, jouissait du droit de haute et basse justice dans le bourg, ainsi que dans le hameau de Montjournal. Il céda cette dernière, la même année, au seigneur de La Montagne pour les dîmes de ce hameau. Nous trouvons un acte de foi et hommage rendu à l'un de ses prédécesseurs en 1647, par Christophe de Sève, chevalier, pour un fief qui mouvait de ce bénéfice.

L'église prieurale, aujourd'hui simplement paroissiale, est bâtie sur le côté nord du bourg. Elle est de style roman et dédiée à Saint-Loup, évêque de Troyes. Le chœur, terminé en abside, est flanqué de deux chapelles,

(1) Huit cent quatre-vingt-six hectares sont en forêts.

(2) NÉE DE LA ROCHELLE, *Mémoires*. La maison du prieur est voisine de l'église, au sud.

dont l'une, celle du nord, appartient au château de La Montagne. Au-dessus s'élève une tour bysantine renfermant deux cloches fondues vers 1838. La nef, qui n'est que cintrée en bois, est ornée de six grands tableaux représentant divers sujets du Nouveau-Testament, mais peu estimés (1). Cette église fut brûlée, en 1570, par les huguenots et rebâtie dans le style primitif. Un arrêt du parlement défendit, en 1776, d'y faire de nouvelles inhumations. Le cimetière, qui lui est contigu au nord, fut abandonné en 1843. Près du nouveau, qui n'est séparé de l'église que par la voie publique, on découvrit jadis des conduits souterrains et des ossements humains, qui furent déposés en ce lieu par suite d'un combat ou d'une grande mortalité.

Il existe à Saint-Honoré un petit établissement religieux, fondé en 1833 par le comte Viel de Lunas, et composé de deux sœurs de la *Sainte-Famille*.

Si on en croit la tradition et quelques antiques manuscrits, cette localité daterait des temps les plus reculés, et le disputerait en ancienneté à la plupart de nos villes françaises, car sa fondation remonterait à l'ère celtique. A l'époque de la conquête romaine, elle aurait eu déjà quelque importance et se serait appelée *Arbandata*, nom qui rappellerait les vertus guerrières de ses habitants et leur adresse à tirer de l'arc. Mais bientôt entraînée dans la révolte du Morvand contre les aigles victorieuses, elle aurait attiré sur elle toute la sévérité des envahisseurs de la patrie et aurait été ensevelie sous ses décombres.

Arbandata ne serait peut-être pas sortie de ses ruines, sans la source chaude qui coulait au pied de la colline

(1) Ce sont : 1^o Saint Jean-Baptiste dans le désert; 2^o Jésus-Christ chassant les vendeurs du temple; 3^o l'adoration des Mages; 4^o Jésus-Christ bénissant les enfants; 5^o la purification; 6^o la Samaritaine au puits de Jacob.

où elle était assise. Les Romains, grands amateurs des thermes, ne l'eurent pas plutôt découverte, qu'ils y fondèrent un établissement public, composé de huit ou neuf puits, dans lesquels ils enfermèrent la source curative. Ils encadrèrent ensuite ces puits et les divers conduits qui les reliaient entre eux avec des marbres tirés, selon toute apparence, de la carrière de Champ-robert, et nos montagnes se trouvèrent dotées d'un de ces établissements qui attestaient le luxe et la somptuosité de Rome. Les nouveaux thermes et la ville qui se forma autour s'appelèrent les Eaux-de-Nisiné (1), en l'honneur de celui qui les avait découverts ou qui présida à l'exécution des travaux.

Les Romains, pour compléter leur œuvre, établirent différentes voies publiques, afin de faciliter l'arrivée des étrangers. L'une montait au Beuvray et se portait ensuite sur Autun; l'autre courait vers Decize par Apponay, et la troisième ouvrait une communication directe avec Nevers et tout le pays de la *Nivernie*, du côté du nord-ouest. On remarque encore des fragments de cette dernière à Morillon, et entre Anizy et Moulins-Engilbert. Après avoir passé la rivière d'Aron, elle se bifurquait, et se dirigeait, d'une part, sur Decize par la forêt de Vincence, et de l'autre, vers le centre du Nivernais (2).

Peu de temps après leur fondation, les thermes de Saint-Honoré devinrent le but d'un grand concours de baigneurs. Les Romains s'y rendaient en foule. L'empereur Probus et le grand Constantin voulurent eux-mêmes les visiter, ce qui contribua à donner un nouvel éclat à la ville qui commençait à sortir de ses ruines, et qui renferma, dit-on, dans la suite plusieurs milliers d'habitants (3).

(1) *Aque Nisinei*; carte de Peutinger; le *Nivernais*, tome II, p. 185.

(2) Voyez la page 23 du tome I.

(3) Le *Nivernais*, tome II, p. 185; *Notice inédite*.

Après une prospérité de quatre siècles, selon les uns, et de sept, selon les autres, les bains et la cité disparurent sous la fureur des barbares. Leur destruction, dans le sentiment des premiers, fut l'œuvre des Vandales et autres peuples du nord de la Germanie, qui fondirent sur les Gaules au commencement du cinquième siècle (1). Dans l'opinion des seconds, elle serait due aux Sarrasins, qui, en 734, brûlèrent Autun et Saulieu.

Quoi qu'il en soit, la ville et les eaux de Nisiné, renversées du même choc, restèrent ensevelies sous leurs décombres. A peine quelques chaumières vinrent-elles, long-temps après, marquer l'emplacement de la première. Quant aux thermes, ils demeurèrent complètement oubliés sous une masse de terrains accumulée par les siècles, et qui comptait plusieurs mètres d'épaisseur, lorsque, le 21 septembre 1820, on en fit commencer le déblai. Cette opération mit au jour une quantité considérable de fragments de marbre, de tuiles à rebords, de briques romaines, de vases, sur lesquels on lisait encore le nom de l'ouvrier (2); des statuettes, des médailles d'or et d'argent des empereurs Vespasien, Trajan, Antonin-le-Pieux, Marc-Aurèle, Commode, Septime-Sévère, Aurélien, Gallien, Dioclétien, Constantin-le-Grand....

On ne peut douter raisonnablement aujourd'hui que ces thermes ne soient l'*Aquis Nisineii* de la carte de Peutinger. Leur position géographique, les anciennes voies qui y aboutissaient, leur distance en milles romains de la cité d'Autun, tout le démontre. Si le savant d'Anville n'a pu retrouver ni fixer leur emplacement, c'est que les découvertes faites à Saint-Honoré n'étaient pas même soupçonnées de son temps. On ne peut rien conclure contre l'existence de la ville, de ce qu'on ne rencontre pas dans

(1) Voyez la deuxième partie, tome 1, p. 100.

(2) *Biturix fecit.*

ce lien des ruines considérables ; car il faudrait, pour la même cause, révoquer en doute celle de plusieurs grandes cités gallo-romaines, dont il ne reste plus rien, témoin la ville d'Alise (1).

Les eaux thermales du Morvand furent analysées, en 1786, par le docteur Regnault, de Lormes ; en 1804, par le médecin Pillien, et neuf ans plus tard, par le savant Bacon, qui les soumit à l'appréciation du célèbre Vauquelin. M. Henri Ossian, membre de l'académie de médecine de Paris, leur a fait subir une nouvelle analyse en 1851, d'où il résulte que leur chaleur naturelle est de trente-un à trente-deux degrés centigrades ; qu'elles sont sulfureuses, alcalines et sensiblement iodurées ; qu'elles présentent quelque ressemblance, dans leur composition chimique, avec celles de la chaîne des Pyrénées ; enfin, qu'elles agissent d'une manière efficace contre les gastralgies, les laryngites chroniques, les maladies de l'utérus et des intestins.

Il se tient à Saint-Honoré, le 15 de mai et de novembre, des foires dont l'établissement est dû aux seigneurs du lieu. La première fut accordée en 1556, par lettres patentes du roi Henri II, à la prière de Charles de Grandry ; et la seconde, par Henri IV, en 1598. Elles avaient lieu

(1) Nous visitâmes, le 5 août 1851, le beau plateau du Mont-Auxois, où se trouvait cette antique capitale des Mandubiens. Nous avons admiré, les *Commentaires* de César en main, l'exactitude de la description qu'il en donne ; son emplacement sur un sommet très-élevé, *admodum edito loco* ; les deux rivières qui coulent de chaque côté de la montagne, *cujus collis radices, duo ex duabus partibus flumina subluébant* ; cette plaine de trois mille pas environ, qui s'étendait au bas de la ville, et nommée aujourd'hui plaine des *Laumes* ; ces autres collines, de même hauteur, qui entouraient la ville, *reliquis ex partibus, colles, mediocri interjecto spatio, pari altitudinis fastigio oppidum cingebant.....* ; tout est vrai, tout est exact. Eh bien ! quelques tuiles à rebords, quelques briques, quelques morceaux de pierres brutes, çà et là entassées par les cultivateurs, quelques fragments de voies antiques, sont tous les monuments qui attestent, à part l'histoire et la tradition, l'existence de cette grande ville.

autrefois sur la place du château, d'où leur vient le nom vulgaire de *foires de la Montagne*. Les seigneurs percevaient des droits sur chaque pièce de bétail qu'on y conduisait, et permettaient ordinairement aux marchands forains de se bâtir des *loges* pour étaler les objets de leur commerce, à condition de payer chacun un *gâteau* par foire (1). Un marché, également fondé par eux, avait lieu tous les jeudis. La halle où il se tenait, fut renversée, le 24 juin 1773, par un terrible ouragan qui emporta aussi le toit de beaucoup de maisons.

Au sud de Saint-Honoré, sur une hauteur, apparaît, à travers sa ceinture d'arbres, le château de *La Montagne*, ainsi nommé en souvenir de son ancienne situation sur le pic qui se dresse en face, à l'est. C'est une vaste construction élevée, au dernier siècle, par Jean-Marie Sallonnier de Montharon, sur l'emplacement d'une maison-forte qui datait du quatorzième, et dont il reste encore une partie des fossés. La salle à manger et le salon sont richement décorés (2). A l'extrémité de l'aile du nord, se trouve une chapelle où sont inhumés plusieurs membres de la maison d'Espeuilles.

Les alentours du château sont magnifiques, et les écuries d'une élégance remarquable. Au-dessous, il existe une poterie établie en 1847, et dont les produits sont renommés pour leur beauté et leur qualité.

La terre de La Montagne, jadis composée de quatorze cent trente arpents de forêts, où le prieur et les habitants de Saint-Honoré avaient droit d'usage et de pacage, de onze domaines et de treize étangs, savoir : sept grands et six petits (3), était une châtellenie qui mouvait en fief,

(1) *Terrier* de 1696.

(2) Sur le palier de l'escalier d'honneur, on remarque un groupe représentant une chasse au sanglier avec ce cri : « A moi, Morvand. »

(3) La justice de l'*Étang-Rapine* appartenait aux Picpus de Moulins-Engilbert, qui la vendirent au seigneur en 1660.

pour les deux tiers, des sires de Châtillon-en-Bazois, et pour l'autre tiers, des ducs de Nevers. Elle comptait elle-même dans sa dépendance plusieurs fiefs, tels que Antrezy, Champclos, Dennecy, Frémouzet, Le Gay, Onlay..... Sa haute justice, décorée du titre de bailliage, avait dans son ressort la paroisse de Saint-Honoré, celles de Préporché, d'Onlay et de Semelay en partie.

Les possesseurs de cette terre étaient seigneurs laïcs de ces églises, et jouissaient des droits de guet-et-garde pour leur château, de banvin, d'étalage, de poids et mesure, de foires et de marchés, de banalité pour leur moulin du Seuld, de pêche, de chasse, même dans plusieurs forêts dépendantes du comté de La Roche-Milay..... Ils possédaient, en outre, des droits utiles et honorifiques dans les paroisses de Commagny, de Moulins-Engilbert, de Maux et de Blimes (1).

La maison de Châtillon-en-Bazois, qui tenait La Montagne en fief au onzième siècle, fut la fondatrice de plusieurs paroisses et prieurés, comme Saint-Honoré et Semelay. Hugues I^{er}, l'un de ses membres, en fit foi et hommage au comte de Nevers, en 1106: Hugues III, sire de Jalligny, reconnut, en présence de l'évêque de Nevers, en 1241, que son château était *jurable et rendable à grande et petite force* de la comtesse Mahaut, veuve d'Hervé de Donzy (2). Guillaume de Grandry (3), gentilhomme de la chambre du roi, baron de Saint-Péreuse, jouissait de cette terre en 1520. Il avait épousé, en premières noces, Marie Bataille, et en secondes, Jacqueline Aubry, qui acheta, après sa mort, le fief de Montjou, et fit refaire le terrier de la châtellenie en 1537. Charles, leur fils, chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre et

(1) *Terrier de 1696.*

(2) *Le Nivernais*, tome II, p. 190.

(3) *Aliàs*, Grandrye et Grandris.

son ambassadeur chez les Grisons, et Gaspard Des Jours, seigneur du Monceau, leur gendre, la possédaient par indivis en 1550. Le premier assista, onze ans plus tard, comme élu de la noblesse, avec Guy Coquille, aux états généraux d'Orléans. Il laissa deux filles, Élisabeth, qui épousa noble et puissant seigneur Paul Damas, auquel elle porta la baronnie de Saint-Péreuse, la seigneurie de Grandry....; et N., mariée dans la maison de Chandon.

Anne, issue de cette dernière union, n'ayant point eu de postérité de Pontus de Cibrant, légua, par son testament du 1^{er} novembre 1639, La Montagne avec toutes ses dépendances, à Christophe de Sève, chevalier, son neveu, qui en donna dénombrement huit ans après, et la laissa à Charles, son fils. Celui-ci acquit, en 1658, le fief d'Eschenault de Jean Mathieu, écuyer, et fonda, au moyen d'une rente de dix livres, *deux messes hautes* qui devaient être célébrées, chaque année, à perpétuité, les jours de saint Christophe et de saint Charles, pour son père et pour lui, dans la chapelle du château.

Noble Antoine Genoud, chevalier, qui tenait cette terre de Geneviève-Antoinette de Sève, son épouse, la vendit, le 16 janvier 1714, à Claude-François Sallonnyer de Montbaron, écuyer, seigneur d'Argoulais. Celui-ci s'était uni à Françoise André de Charancy, dont il eut trois fils et une fille (1). Jean-Marie, le plus jeune, resta, par la mort de sa sœur et de ses deux frères, dont l'un fut tué à la bataille d'Attenheim, en 1744, et l'autre à celle de Raucourt, deux ans plus tard, seul possesseur des grands biens de sa maison. Il rebâtit le château, et mourut en 1781 à La Montagne, sans postérité, laissant pour héritiers les enfants de Paul, comte de Chabannes, et de Marie-

(1) Il mourut le 11 janvier 1743; Marie-Paule, sa fille, l'avait précédé dans le tombeau. Il avait épousé, en secondes nocces, Marie-Magdeleine de Girard de Vannes, dame d'Espeuilles, dont il n'eut pas de postérité.

Magdeleine Sallonnyer, sa cousine-germaine (1). Le vicomte Louis-Antoine vendit la châtelainie, le 16 septembre 1786, tant en son nom qu'en celui de ses frères et sœurs, à *hauts et puissants seigneurs* Antoine-Pierre Viel, chevalier, comte de Lunas, et Antoine-François Viel de Lunas, chevalier, marquis d'Espeuilles, d'une famille originaire de Normandie (2), pour une somme de quatre cent seize mille livres. Le fils de ce dernier, M. Louis-Antoine-François, marquis d'Espeuilles, sénateur, est actuellement propriétaire de La Montagne. Il a épousé Marie-Julie-Suzanne-Françoise de Roquefeuille, nièce du célèbre vicomte de Châteaubriand.

La Queuldre, à l'est, sur la voie romaine, était une ancienne seigneurie en toute justice et de franc alleu, qui appartenait, au milieu du treizième siècle, à Geoffroy de Rupelle. Agnès, sa veuve, et Guillaume, son fils, la vendirent, en 1274, à Robert des Barrois. Pierre de Chargère et Edouard Pautrolot de Grillon, écuyers, qui la possédaient en 1767, soutinrent alors un long procès contre le seigneur de La Montagne pour le droit de préséance à l'église de Saint-Honoré, et le perdirent, parce que ce dernier démontra, par des titres authentiques, que ses prédécesseurs étaient, comme fondateurs, seigneurs du clocher. Charles de Chargère, chevalier de Saint-Louis, était seigneur de La Queuldre et de Saint-Honoré en partie, lorsque la révolution éclata. Malade et gardé à vue dans son manoir, situé dans la partie supérieure du bourg, il répétait souvent à ses féroces gardiens : « Vous n'aurez ma croix que lorsque vous m'aurez arraché la vie, et je ne vous rendrai mon épée que

(1) Voyez l'article de Saint-Hilaire, tome 1, p. 900.

(2) Ses armes sont : « De gueules à une ville encointe de murs, flanquée de tours, le tout d'argent, maçonné de sable, au chef cousu d'azur, chargé d'un croissant d'argent entre deux étoiles de même. »

lorsque je vous l'aurai passée au travers du corps. » Il avait épousé Marie-Magdeleine de Chargère, sa parente, dont il eut un fils qui suivit Louis XVI en émigration, et deux filles qui furent renfermées avec leur mère, pendant la terreur, dans les prisons de Moulins-Engilbert. Marie-Gabrielle-Pierrette, la plus jeune, épousa, en 1805, Louis Bouez d'Amazy, auquel elle porta les biens de Saint-Honoré (1).

La fontaine de Tussy est très-renommée parmi le peuple, qui lui attribue une grande vertu contre diverses maladies. On y accourt surtout pour obtenir la guérison de la fièvre intermittente. Le malade doit s'y rendre lui-même, de nuit et sans être aperçu d'*âme qui vive*. Arrivé près de la source, il s'arrête, et lui dit mystérieusement : « Bonjour fontaine, donne-moi ton bonheur comme je te donne mon malheur. » Puis formant rapidement trois fois le signe de la croix au-dessus avec le sou d'offrande qu'il doit laisser, il se retourne brusquement, lance la pièce de monnaie par-dessus son épaule gauche, et disparaît. Cette pratique superstitieuse est, sans aucun doute, un reste du paganisme. Les six cents médailles romaines, découvertes en 1853 au fond d'un des puits de l'établissement thermal, n'y auraient-elles pas été déposées autrefois dans le même but ?

VIII.

SERMAGES, *Sarmagum*, *Sermagiæ*.

Cette commune, située au nord de Moulins-Engilbert, sur la route de cette ville à Château-Chinon, est peuplée

(1) Elle est morte le 20 juillet 1853. Son fils, M. Ernest d'Amazy, a vendu cette propriété vers 1840.

de sept cent quinze habitants. Elle est célèbre par la bataille qui s'y livra le mardi 20 juillet 1475, entre les troupes de Louis XI, commandées par le duc de Bourbon, et celles de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne et comte de Château-Chinon, à la tête desquelles se trouvait le maréchal comte de Roussy. Cette sanglante affaire, où deux mille morts restèrent sur le terrain et où autant furent faits prisonniers par l'armée royale, se donna au nord du chef-lieu, sur les hauteurs connues depuis sous le nom de *Champs-de-la-Bataille*, ce qui constitue un monument toujours subsistant du fait. Nous ne relaterons pas ici les détails de ce combat que nous avons rapportés ailleurs (1).

Sermages, dont le territoire comprend une superficie de deux mille deux cent huit hectares (2), ne remonte civilement qu'à l'année 1841. Jusque-là, il avait fait partie de la commune de Moulins-Engilbert, sous le titre de *faubourg Saint-Pierre*. Mais il se glorifie, comme paroisse, d'une haute antiquité. Déjà, en 1121, ce village avait son église, qui fut donnée, la même année, par l'évêque Fromond au chapitre de sa cathédrale. Celui-ci céda, au dix-septième siècle, le patronage de la cure aux Ursulines de Moulins-Engilbert, qui l'exercèrent jusqu'en 1789. Elles partageaient, comme dames du clocher, les dîmes avec le curé et les comtes de Château-Chinon, desquels mouvaient féodalement tous les fiefs de la paroisse.

L'église, dédiée à l'apôtre saint Pierre, se fait remarquer par sa haute flèche en bois. Elle est du style roman du commencement du douzième siècle et fort propre, mais petite. Le chœur, terminé en abside, est, avec les deux chapelles qui s'y trouvent, la seule partie voûtée. La nef n'a qu'un cintre. Les quatre arceaux qui portent

(1) Voyez tome I, p. 148.

(2) Quatre cent quatre-vingt-deux sont en bois.

la tour, sont de l'époque de transition. Près de l'édifice, au sud, se voit l'ancien presbytère, qui fut aliéné dans la première révolution. Le nouveau, bâti vers 1827, époque où un titre paroissial fut donné à Sermages, qui avait perdu le sien en 1801, occupe une jolie position au nord-ouest. Denis Petit, le plus ancien curé connu de l'endroit, prit possession de ce bénéfice en 1570, et fut installé par l'archiprêtre de Moulins-Engilbert. On trouve en ce lieu un établissement religieux fondé en 1840, par l'abbé Bergeras, et confié à quatre sœurs de *Saint-Joseph* de Bellay.

Cette paroisse renfermait autrefois plusieurs fiefs avec justice et seigneurie, savoir : Sermages proprement dit, Chaumes, Champ-Martin, Moncey, Villacot.... Le premier appartenait, en 1480, à Charles Le Tors, seigneur de Saint-Hillier et de Champcourt, qui le laissa à Guyot et Henri, ses fils, écuyers. Ceux-ci en firent foi et hommage au comte de Château-Chinon en 1504. Le plus jeune épousa Jeanne de Chaumes, qui lui apporta ce fief. Pierre Le Tors était possesseur de Sermages en 1550, et Claude de La Perrière, vingt-deux ans plus tard. Villacot donna son nom à une antique famille qui en jouissait en 1365. Il semble tirer lui-même le sien d'une villa romaine. Ce fief entra, au siècle suivant, dans la maison Le Tors et eut toujours depuis les mêmes seigneurs que le chef-lieu. Il passa avec lui, au dix-septième, dans la possession des Ursulines de Moulins-Engilbert, qui en donnèrent dénombrement au comte de Château-Chinon 1770, et en firent encore foi et hommage sept ans plus tard.

Champ-Martin, à l'est, appartenait, au siècle dernier, à Claude Gaucher, qui en portait le nom. François-Marie, son fils, en fit foi et hommage en 1773.

Moncey, castel bâti dans le flanc d'une montagne, sur le Guignon, était une possession de la maison de Champs de Saint-Léger, de laquelle il passa par alliance à noble

Jean des Ulmes, qui en était seigneur en 1699. Une seconde union le donna à Claude Gaucher de Champ-Martin, dont le fils, François-Marie, en fit foi et hommage au comte de Château-Chinon en 1773. *Noble homme* Michel de Cotignon le renouvela cinq ans plus tard.

Varennès, au sud-ouest, a été long-temps possédé par la maison Sallonnier. Le dernier membre de la branche, qui en portait le nom, est mort récemment au château de La Vaudelle, près de Sermages.

IX.

VANDENESSE, *Vaudisca*, *Vandenessa*.

Ce bourg, le plus considérable du canton, est agréablement situé sur la rivière de même nom qui l'enferme dans un demi-cercle. La route de Moulins-Engilbert à Decize le traverse du nord au sud, et passe la Vandenesse sur un beau pont en pierre, fondé en 1838. Il se divise en trois parties : le *Bourg*, au centre ; la *Boudelle*, au sud-est, et *Le Care*, au sud-ouest. Selon quelques écrivains, il a été ainsi nommé de sa position sur la rivière, qui elle-même tirerait sa dénomination de deux mots celtiques, *vand*, montagnes, et *isca*, rivière, c'est-à-dire Rivière-des-Montagnes. Il doit son importance actuelle à un haut-fourneau qui remplaça une ancienne verrerie située à quelques pas au nord. L'église paroissiale est construite dans le style roman du onzième siècle ; mais elle est si misérable, qu'elle déshonore un endroit aussi bien bâti que Vandenesse ; elle est d'ailleurs complètement insuffisante pour la population, qui se monte à près de douze cents habitants. L'édifice, dédié à saint Saturnin, se com-

pose d'une abside au-dessus de laquelle s'élève une tour mesquine, et d'une nef presque en ruine. Près du portail, au sud-ouest, il existe un petit couvent fondé en 1846 par la munificence de Marie-Élie-Charles de Talleyrand-Périgord, prince de Chalais. Il est tenu par trois sœurs de Nevers.

Sur le côté sud du bourg, au centre d'une prairie, on remarque un manoir seigneurial qui fixe tout d'abord les regards de l'étranger qui arrive à Vandenesse. C'est un édifice du quinzième siècle, composé de plusieurs tours reliées entre elles par des constructions irrégulières et d'époques différentes. Il est bâti en forme de demi-lune autour d'une cour d'honneur, où l'on arrive en passant sous un grand portail hérissé de meurtrières. Les anciens fossés sont complètement nivelés avec le sol. Tous les sujets de la seigneurie étaient autrefois tenus au guet-et-garde autour de ce château et à toutes les redevances féodales ordinaires.

Il se tient à Vandenesse un petit marché le vendredi de chaque semaine et quelques foires nouvellement établies.

Le territoire de la commune est partie calcaire et partie argilo-siliceux. Il comprend une superficie de trois mille deux cent cinquante hectares ; la moitié environ est couverte de vastes forêts qui s'exploitent en charbon pour l'alimentation du haut-fourneau dont nous avons parlé, et de celui de Chèvres, situé au sud-est, sous la chaussée d'un vaste étang de même nom.

La paroisse, à laquelle est réunie celle de Noury, fut érigée, en 1032, par l'évêque Hugues-le-Grand de Champallément. Elle était primitivement desservie par les religieux du prieuré de Mazilles, dont l'ancien *Pont-aux-Moines*, situé en face du château, au sud, rappelait le souvenir. Le pape Eugène III en confirma, au prieur, en 1151, le patronage, ainsi que celui de la chapelle Saint-Jacques, bâtie dans les forêts, entre Vandenesse et Saint-Honoré.

Celle-ci se composait aussi d'une abside et d'une nef simple ; mais la construction en était soignée.

Guillaume Thollet, homme bon, mais trop faible, était curé de cette paroisse lorsque la révolution de 1789 éclata. Élu et proclamé évêque constitutionnel du département de la Nièvre, le 23 novembre 1791, il fut sacré à Paris le 27 mars de l'année suivante, et prit, le 3 avril, possession de l'antique siège de saint Eulade. En 1795, il assista à la réunion des évêques schismatiques qui eut lieu à Paris le 13 novembre, et souscrivit la deuxième lettre encyclique dans laquelle ces intrus soutenaient la légitimité de leur élection.

Le concordat de 1801 étant heureusement venu mettre fin aux malheurs de l'Église de France, Guillaume Thollet se dépouilla sans regret d'une dignité qu'il lui eût été donné de conserver légitimement, et alla finir ses jours au milieu de ses anciens paroissiens qu'il administra de nouveau jusqu'à sa mort arrivée en 1805 (1). Revenu de son erreur, il expia sa faute dans les larmes de la pénitence, et mourut regretté.

L'ancienne terre de Vandenesse, seigneurie en toute justice, dont la mouvance excita un long et dispendieux procès en 1648, entre les officiers du comté de Château-Chinon et Pierre du Bois de Fiennes, fut érigée avec ses annexes, savoir : Noury, Givry, Pouligny et Anizy, en marquisat, par lettres patentes de Louis XIV de l'année 1664. Elle appartenait, aux douzième et treizième siècles, à une famille de ce nom, et en 1420, à Étienne de Noury, chevalier, seigneur du lieu, dont la petite-fille épousa Louis de Beaufort, comte d'Alais et marquis de Canillac, qui en fit foi et hommage en 1473, à Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, à cause de son comté de Château-Chinon. La fille de ce dernier la porta ensuite

(1) On assure qu'on lui offrit alors un évêché.

à Jean de Chabannes, dit de Vandenesse, et surnommé le *Petit-Lion*, fils puîné de Geoffroy, seigneur de La Palisse, qui en renouvela l'hommage en 1504. Ce jeune gentilhomme, que le duc de Bourgogne avait fait son conseiller et son chambellan, n'était pas moins distingué par sa valeur que par sa naissance. Dans la campagne d'Italie, sous Louis XII, il commandait deux mille hommes de pied. A la bataille d'Aignadel, en 1509, il eut l'honneur de faire prisonnier Barthélemy Alviano, général des Vénitiens, et montra beaucoup de courage à celle des Géants. Enfin, il fut tué à la retraite de Robec, en Italie, en 1524, en même temps que le chevalier Bayard, son ami (1).

Françoise de Chabannes porta cette terre, en 1578, à Jean d'Olivier, seigneur du Monceau, duquel elle passa à Pierre du Bois de Fiennes. Celui-ci, qui la possédait encore en 1648, la laissa à Louis, son fils, qui obtint son érection en marquisat. Léonard du Crest en était seigneur en 1692, et Élie-Charles de Talleyrand de Périgord, prince de Chalais, grand d'Espagne de première classe, en 1789. M. Marie-Élie-Charles, fils de ce dernier, est aujourd'hui propriétaire de Vandenesse.

Noury (2), au nord, près des forêts, était autrefois le siège d'une paroisse à la collation du chapitre de Saint-Cyr, et qui dépendait aussi de l'archiprêtré de Moulins-Engilbert. Sa vieille église n'existe plus. A l'ouest de ce hameau, près de la route, on remarque un ancien monument de forme quadrangulaire, vulgairement dit *Tour-de-Noury*. Quelques archéologues ont cru y reconnaître les restes d'un temple païen, d'autres les ruines d'une chapelle chrétienne. Mais il est plus probable qu'il appartenait à la féodalité. De l'autre côté du chemin, se trouve un tumulus semblable à celui que nous avons signalé à Isenay.

(1) ANQUETIL, *Hist. de France*, 1845, tome II, p. 304.

(2) *Norriacum*.

La terre de Noury, seigneurie en toute justice, relevant aussi du comté de Château-Chinon, avait donné son nom à une ancienne famille féodale, qui a possédé, outre ce fief, ceux de Vandenesse, de Chevannes, de Cervon, de Mont-en-Genevray..... Elle portait : « D'azur au sautoir cantonné de quatre couronnes à l'antique, le tout d'or. » Noury et Givry, sur une hauteur dominant la vallée de l'Aron, ont toujours eu, depuis le quatorzième siècle, les mêmes seigneurs que Vandenesse.

X.

VILLAPOURÇON, *Villa Porcorum*.

Ce nom rappelle un lieu consacré, à l'époque gallo-romaine, au nourrissage des porcs, une métairie spécialement destinée au soin de ces animaux, en un mot une porcherie. Peut-être même pendant l'ère celtique cet endroit était-il déjà affecté à ce genre d'industrie. Strabon rapporte, en effet, que, dès les temps les plus reculés, les Gaulois s'adonnaient à élever de nombreux troupeaux de porcs. Nous avons vu ailleurs qu'au treizième siècle, les forêts du Morvand étaient parcourues en tout sens par ces animaux en grand nombre, et que cette industrie n'était pas une des moindres ressources des châteaux, des monastères et des presbytères.

La commune de Villapourçon est, après le chef-lieu, la plus considérable du canton. Elle renferme, en effet, deux mille sept cent quarante habitants et une étendue de cinq mille cent soixante-onze hectares, dont les forêts couvrent environ le tiers (1). L'aspect général du pays est

1) C'est-à-dire quinze cent soixante-quatre hectares.

très-sévère et le sol fort maigre. Le ruisseau de *Landragne*, l'une des sources de la Vandenesse, est le seul cours d'eau qui mérite d'être cité. Les montagnes boisées de *La Gravelle* et de *Prenelay*, qui dominent le chef-lieu à l'est, sont les plus élevées du Morvand.

La paroisse, bien qu'enclavée de toutes parts dans le diocèse de Nevers, faisait néanmoins partie autrefois de celui d'Autun, et relevait de l'archiprêtré de cette ville. Le patronage de la cure appartenait alors à l'évêque et la seigneurie du clocher aux comtes de La Roche-Milay (1). Les dîmes de treize hameaux étaient perçues par le prieur de Vanoise, qui était, en conséquence, tenu aux frais de réparations du chœur de l'église et du presbytère. Mais Antoine Racouchot ayant vendu ce droit, en 1614, à René de Rousselé, baron de La Roche-Milay, pour une rente en blé, ce seigneur et ses successeurs furent dès-lors chargés des mêmes obligations ; mais ils s'en acquittaient probablement fort mal, car nous trouvons plusieurs sommations faites par les curés de la paroisse pour les y contraindre. Les dîmes des autres hameaux se partageaient entre le curé et les seigneurs du Mouceau et de Neully (2).

L'église, au sud-ouest de laquelle se trouve le presbytère, est de style roman et dédiée à saint Symphorien, martyr d'Autun, dont on fait la fête le 22 août. Elle se compose d'un chœur en abside, d'une grande nef et de deux chapelles. Tout l'édifice offrait un bien triste et bien misérable aspect en 1843. Le clocher ayant été abattu dans la première révolution, la cloche était encore déposée sur le cimetière. Nous croyons que depuis on y a érigé une tour.

Quelques meurtres commis à Villapourçon, mais qui ne sont, sans doute, que le fait d'un petit nombre de personnes, ont suffi néanmoins pour donner une très-mauvaise

(1) Archiv. de l'évêché d'Autun.

(2) Archiv. de La Roche-Milay.

réputation aux habitants. En 1817, l'abbé Marceau, alors curé de la paroisse (1), mort quelques années après à quatre-vingt-six ans, fut attaqué, au milieu de la nuit, par une bande de voleurs, qui avaient réussi à se faire introduire sous prétexte d'une lettre à remettre. Ils étaient gens connus. Le chef de ces brigands s'avance, et veut frapper le vieillard avec le sabre dont il était porteur; mais l'arme homicide atteint le ciel du lit, qui pare le coup. Alors le prêtre saisit le bras du meurtrier, lui arrache l'instrument de mort, qu'il tourne contre ses agresseurs, et les contient jusqu'à ce que les cris de la servante, qui s'était échappée à la faveur des ténèbres, viennent les forcer à prendre précipitamment la fuite.

Peu de temps après fut assassiné le meunier de Fragny. Sa femme et son fils, laissés pour morts, revinrent néanmoins à la vie, et purent dénoncer à la justice leurs meurtriers, dont l'un fut saisi dans sa cheminée. Ce misérable s'était associé au vol, mais non à l'assassinat; il avait même voulu en détourner ses barbares complices; c'est pourquoi il ne fut condamné qu'à vingt ans de travaux forcés, tandis que les sept autres portaient leur tête sur l'échafaud, qui avait été dressé à Château-Chinon (2). S'il n'y eût qu'une victime proprement dite immolée par ces hommes inhumains, ce fut le résultat de la patience avec laquelle les deux autres supportèrent le supplice du feu, et peut-être encore plus de l'éveil donné par une petite domestique, qui s'était sauvée inaperçue par le trou de l'arbre du moulin.

A l'époque des états-généraux de 1789, les habitants réunis votèrent une adresse où perce déjà un esprit avancé, et dans laquelle ils émettaient le vœu que les députés du tiers ne se missent point à genou à l'ouverture des séances,

(1) Il avait été précédemment curé de Glux.

(2) Voyez le tome I, p. 198.

attendu que cette position est humiliante pour la nation et ne convient pas pour ses représentants (1).

Sous le régime féodal, la commune de Villapourçon formait une importante seigneurie jouissant du droit de châtelainie, et dont la haute justice avait le titre de bailliage, en vertu d'une concession faite en 1327 par Louis II de Crécy, comte de Nevers, à Girard de Châtillon, chevalier, baron de La Roche-Milay et seigneur du pays, à condition toutefois que les appels se portaient à Moulins-Engilbert et non à La Roche. La famille Dubosc de Neuilly a été long-temps en possession de l'office de bailli de cette justice (2). L'ancienne maison-forte des seigneurs, autour de laquelle les *justiciables et manants* du lieu étaient *tenus au guet-et-garde en temps de guerre et d'imminent péril*, était située au lieu dit *La Cour-Basse*. Après sa destruction, attribuée par les uns aux Armagnacs, en 1412, et par les autres aux troupes de Charles-le-Téméraire, en 1474, les sujets de la châtelainie furent condamnés au même devoir envers la forteresse de La Roche-Milay.

Le seigneur châtelain jouissait, dans toute l'étendue de la terre, des droits de mesure, de banvin, de taverne, de pêche, de chasse, de dîmes, de banalité pour ses moulins de Fragny et de Faulin, et pour la *rivière de Landragne*, jusqu'à sa sortie de la paroisse (3). Girard de Châtillon accorda, en 1303, à tous ses sujets de Villapourçon, des droits d'usage et de pacage, de prendre bois mort, mort-bois et pièces à bâtir dans la forêt de La Gravelle, autrefois dite *Faulin*, qui s'étendait sur quatre paroisses (4),

(1) Archiv. de la Nièvre.

(2) Archiv. de La Roche-Milay.

(3) *Ibid.*

(4) C'étaient Villapourçon, Glux, Saint-Léger-de-Fougeret et Château-Chinon.

et se composait de deux mille arpents de haute futaie. René de Rousselé affranchit les habitants de Fragny de la main-morte en 1580.

La châtellenie de Villapourçon se divisait en plusieurs fiefs qui en étaient mouvants. Celui de Cussy a donné son nom à une branche de la famille Dubosc, qui l'a longtemps possédé. Neully avec Maltaverne, dont la justice appartenait autrefois aux religieuses de Mareigny-les-Nonains, à cause de leur terre de Milay, était à la même famille; une autre branche porte aussi ce nom. Faulin, où se trouvait anciennement une verrerie dite *Ronon*, était tenu en fief, en 1690, par Jean de Jacquinet, écuyer, seigneur de Commagny et autres lieux. Il laissa, de son union avec Charlotte Vaget, deux enfants, François de Faulin, et Élisabeth (1). Il y avait alors en ce lieu une chapelle fondée sous l'invocation de saint André; Jean Haubyn, prêtre, en était pourvu au seizième siècle. Dom Potentien de La Place, bénédictin de Cluny, en prit possession en 1573 (2).

Le Mouceau et Montserain appartenaient, en l'an 1700, à Louis de Cotignon, écuyer, sieur de Moncey, qui en fit foi et hommage, la même année, au château de La Roche-Milay. Rangère, avec justice, était possédé, en 1510, par Guillaume de Grandry, chevalier, seigneur de La Montagne, qui en donna dénombrement, et l'affranchit en faveur de Pierre de Rangère et de Gaspard Berthier, son gendre, moyennant quatre-vingt-cinq *écus sol*, une rente annuelle de six livres, une poule et un boisseau et demi d'avoine. Christophe de Sève renouvela ce devoir en 1647. Sanglier, situé au bas d'une haute montagne de même nom, était tenu par Honorat Piard ou Picard, en 1577 (3).

(1) Titre manusc.

(2) Titre de prise de possession.

(3) *Terrier de La Roche-Milay*, 1706; *Terrier de La Montagne*, 1696.

Au-dessus du hameau des Butheaux, bâti de l'autre côté des forêts, au nord-est, on remarquait autrefois un énorme bloc de rocher dit vulgairement la *Chaise-à-Butheaux*, et formant une sorte de siège gigantesque. Quelques écrivains l'ont regardé comme un monument druidique, et ont prétendu que ce nom venait du celtique *but* ou montagne, et du grec *theos*, dieu, d'où ils concluent que ce lieu dut être consacré autrefois aux dieux de la Gaule. Ce hameau a donné son nom à une ancienne famille aujourd'hui très-nombreuse dans les environs.

CANTON DE MON TSAUCHE.

Le territoire de ce canton, composé de trente-quatre mille sept cent soixante-sept hectares de superficie, occupe la partie la plus centrale du Morvand. Il présente, en général, un aspect quelque peu sauvage; mais la vallée de la Cure, en particulier, est triste et ingrate. Ce ne sont que des roches, des genêts et des landes stériles. Le marais des Sétons, vaste plaine tourbeuse qui en forme le centre, ne produit guère que de la bruyère. La rivière de Cure, qui le traverse du sud au nord, n'y est encore qu'un gros ruisseau. Nous avons parlé, à la page 10 du premier volume, d'un projet d'étang qui changerait cette plaine insalubre en un lac de plus de quatre cents hectares d'étendue, sur une profondeur de dix-huit mètres au-dessus du radier de la bonde de fond. On estime que la masse d'eau contenue dans cet immense réservoir serait d'environ trente-cinq millions de mètres cubes. Les dépenses, nécessitées par l'acquisition des terrains et l'exécution des travaux, sont portées à sept cent soixante mille francs.

L'ère celtique a laissé quelques souvenirs dans ce can-

ton ; l'époque gallo-romaine y est attestée par deux anciennes voies qui le traversaient, l'une au sud, et l'autre au nord ; par des camps retranchés.... La féodalité y avait fondé quelques castels de peu d'importance. Il ne se composa d'abord que de cinq paroisses, savoir : Montsauche, Alligny, Gouloux, Saint-Agnan et Saint-Brisson ; mais la constitution de l'an VIII, en supprimant le canton qui avait été créé à Ouroux, y ajouta cette commune et celles de Chaumard, de Gien-sur-Cure, de Moux et de Planchez. Cette ancienne division civile a servi de base, en 1849, à l'établissement des deux doyennés qu'il renferme actuellement.

I.

MONTSAUCHE, *Mons sauciorum*, *Monsauchies*.

Malgré ses dix-huit cent trente-six habitants, la commune de Montsauche n'est que la troisième de sa circonscription cantonale. Aussi ne doit-elle l'honneur d'avoir été choisie pour chef-lieu qu'à sa position centrale. Son territoire, traversé dans toute sa longueur par la Cure, est un des lieux les plus maigres du Morvand. Sa superficie est de quatre mille six cent vingt-six hectares (1).

Le bourg de Montsauche, jadis modeste village, où l'étranger n'arrivait que très-difficilement, est encore aujourd'hui peu considérable, mais assez bien bâti. De belles routes y amènent la vie et le commerce. Il s'y tient actuellement quatre foires annuelles ; la première ne date

(1) Quatorze cent quatre-vingt-un sont couverts de forêts.

que de 1824. Son nom, formé de deux mots latins, rappelle et sa situation sur le flanc méridional d'une montagne boisée dont la rivière baigne le pied à l'est, et un fait d'armes que nous avons déjà cité (1), et que nous croyons devoir rapporter ici plus au long.

Sur un plateau entouré de forêts, qui s'élève de l'autre côté de la Cure, on rencontre un hameau composé d'environ vingt chaumières; il se nomme Champ-Gazen, par corruption de ces deux mots latins : *Campus Gallorum*, que le peuple a conservés presque sans altération, car il prononce : Çamp-Garren. C'est là que s'était réfugiée, comme dans un lieu inaccessible aux vainqueurs des Gaules, une nombreuse tribu celtique dont le nom du lieu, d'accord avec la tradition, a perpétué le souvenir. Attaqués néanmoins par le lieutenant *Æmilius*, à la tête des cohortes romaines, les Gaulois furent taillés en pièces et leurs tentes brûlées. On croit retrouver un monument de ce fait dans le nom de Palmaroux, qui ne serait qu'une altération de ces deux mots latins : *Palma Romanorum*, et dans la tradition, qui rapporte qu'au sud-est de Champ-Gazon, il exista autrefois une ville qui fut détruite sans qu'il en restât de vestiges. Mont-Élème, autre hameau bâti sur le flanc d'une montagne voisine, au sommet de laquelle on observa, dit-on, des traces de castramétation, rappellerait lui-même le nom du vainqueur.

Si on en croit l'auteur d'un manuscrit anonyme, les Romains auraient eu, dans cette sanglante affaire, un bon nombre de soldats blessés, et se seraient vu contraints d'établir, au lieu où est bâti Montsauche, près d'une source limpide qui coule du flanc de la colline, une sorte d'ambulance pour déposer momentanément les soldats mis hors de combat, d'où serait venu le nom de *Mons*

(1) Voyez le tome I, p. 72.

sauciorum, et dans la suite Montsauche ou Montagne-des-Blessés. Nous rappellerons ici, à l'appui de ce que nous venons de dire, que les Romains ne manquaient jamais de donner aux lieux qu'ils avaient fréquentés leur nom ou quelque autre qui rappelât leur présence.

Dans la partie supérieure du bourg, se trouve l'église paroissiale dédiée à l'apôtre saint Barthélemy. C'est un édifice bas, étroit et mesquin, qui déshonorerait un simple village. Le chœur date du quinzième siècle, et la nef du seizième. Sur un des murs qui soutiennent le clocher en bois, placé sur le milieu de la construction, on lit le chiffre de 1580. L'évêque Bertrand de Senaux y donna la confirmation, le 3 novembre 1704, à une multitude de fidèles accourus des paroisses du voisinage. Le prélat arrivait de Paris, et avait confirmé, la veille, à La Roche-en-Breny. On croit que de cette époque jusqu'à 1825, il ne reparut plus d'évêques à Montsauche; mais alors Mgr Millaux y administra le même sacrement aux habitants de cette paroisse et de celles de Gouloux et de Saint-Brisson qui s'y étaient réunis en foule. Ses successeurs ont visité depuis Montsauche régulièrement tous les cinq ans.

La fête de saint Barthélemy y attirait autrefois, le dimanche qui suit le vingt-quatre août, un concours considérable qui a dégénéré en apport. Nos pères se réunissaient pour prier et invoquer les saints; mais nous, c'est dans le but d'une joie folle et tumultueuse! L'affaiblissement de la foi, en enlevant aux pèlerinages ce qu'ils avaient de bon et de louable, ne nous a laissé que l'abus! La *Saint-Barthélemy* était naguère comme le champ de bataille où les jeunes gens du voisinage vidaient leurs querelles. Jamais ce jour ne se passait sans que l'on vit s'engager une de ces luttes sanglantes où le bâton jouait le principal rôle. Rangés en deux camps, nos Morvandeaux se menaçaient long-temps de la parole et du geste, et se

précipitaient enfin les uns contre les autres avec une fureur qui rappelait les temps de barbarie. Presque toujours la préférence accordée par une jeune fille recherchée en mariage, devenait, entre les deux rivaux et leurs amis, la cause de ces rixes détestables.

L'ancien cimetière, qui entoure l'église et qu'ombragent deux tilleuls séculaires, fut abandonné en 1846, et le nouveau, situé à l'est, béni solennellement le dimanche 3 novembre de la même année.

La paroisse de Montsauche semble ne pas remonter plus haut que le quinzième siècle. Jusque-là, son territoire avait été divisé entre celles de Brassy, d'Ouroux, de Planchez et de Saint-Brisson. Elle faisait jadis partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré d'Anost. Le patronage de la cure appartenait alors au grand-chantre de la cathédrale, et les dîmes, à raison de vingt gerbes l'une, au curé. Celui-ci jouissait, en outre, de plusieurs héritages ruraux attachés à son presbytère, et d'une forêt qui a pris de là le nom de Bois-au-Saint.

Ces biens ayant été aliénés en 1791, une vertueuse dame, Charlotte-Ferdinande de Choiseul, comtesse douairière de Sérent, issue des anciens seigneurs du pays, se chargea, en 1840, du soin d'améliorer le sort du curé de la paroisse, de la fabrique et des pauvres. Elle légua, en conséquence, par son testament du 16 mars de la même année, une rente perpétuelle de *trois cents francs* au premier, moyennant *quatre-vingt-seize messes annuelles*; une autre de *deux cents francs* à la fabrique, et une pareille aux pauvres, à condition qu'elle serait déposée, chaque année, entre les mains du curé pour être par lui seul distribuée. Toutes ces rentes doivent, par la volonté expresse de la testatrice, durer autant que l'exercice du culte catholique dans la paroisse et cesser avec lui. Cette clause prouve tout l'attachement de la noble dame à la religion de ses pères, et son horreur pour l'hérésie.

Alligny-en-Morvand, Saint-Parize-le-Châtel et Sermoise, près de Nevers, ont été dotés de semblables rentes.

Nous lisons dans les archives de la commune, qu'en 1747, Montsauche perdit onze cents pièces de gros bétail enlevées par l'épizootie qui désola l'Europe, et qu'un loup, sorti de la forêt d'Argoulais, emporta, le 15 avril 1785, un pauvre berger au fond des bois. A la nouvelle de ce triste événement, la population, réunie au son lugubre du tocsin, se rendit sur les lieux et opéra une battue qui n'eut d'autre résultat que la découverte des habits de la victime. Une seconde battue, faite trois jours après, amena enfin celle du corps du malheureux enfant qui fut trouvé gisant sous de la feuillée. La bête s'était contentée de lui sucer le sang par deux cicatrices, l'une à la gorge et l'autre aux reins. Cette circonstance, et les vêtements découverts loin de là sans altération et posés comme de main d'homme, furent, parmi le peuple, une source féconde de conjectures ridicules.

Sous le régime féodal, Montsauche renfermait plusieurs fiefs, dont le principal avait le titre de baronnie sous le nom d'Argoulais, hameau situé à l'ouest, au fond d'une vallée et près d'un grand étang. Ce fief comprenait le bourg de Montsauche lui-même, qui en devint plus tard le chef-lieu, le hameau de Roche et une partie des finages de Bonin, de Mallerin et de Savault. Le château se trouvait dans les prairies, au sud, où l'on remarque encore des vestiges de fossés. Cette terre et ses annexes appartenaient, en 1473, à Guyot de Boisserand, chevalier, et à Étienne de Loron, écuyer, qui en firent foi et hommage au comte de Château-Chinon. Jacques de Loron et François de Laurégard renouvelèrent ce devoir en 1504.

Elle passa ensuite à Jacques d'Esguilly, baron de Chassy, dont la fille unique épousa, en 1587, François I^{er}, comte de Choiseul, seigneur de Chevigny. C'est de cette époque que date l'établissement de cette ancienne famille en

Morvand (1). Jean, issu de cette union, eut d'Anne de Frasnay, fille d'Edme, baron d'Anizy, neuf enfants. Antoine de Choiseul, le sixième, reçut en partage les seigneuries de Bussière et de Montsauche. Il servit avec distinction, sous le nom de baron d'Esguilly, dans le régiment du maréchal du Plessis-Praslin, et fut nommé, dans la suite, gouverneur de la ville et du comté de Château-Chinon (2).

A sa mort, ses biens passèrent à son fils, Jean-Edme, marquis d'Esguilly, qui les laissa, à son tour, à François-Bernard-César, marquis de Choiseul, né de son mariage avec Marie-Catherine de Beaumont. Celui-ci acquit, en 1743, la baronnie d'Alligny, et obtint du duc de Nevers la translation de son bureau de contrôle de Saulieu à Montsauche, qui devint dès-lors le chef-lieu de toutes ses seigneuries du voisinage (3). Il était mort en 1762, époque où son fils, Louis-Marie-Gabriel-César, baron de Choiseul, commandeur des ordres du roi et ambassadeur à la cour de Sardaigne, fit foi et hommage d'Argoulais au marquis de Mascrani, devoir qu'il renouvela huit ans plus tard. Le nouveau seigneur avait épousé Marie-Jeanne-Françoise de Girard de Vannes (4), dame de Charnoy, de Sermoise...., et en eut, entre autres, une fille, Charlotte-Ferdinande de Choiseul, dont nous avons parlé plus haut, et qui s'unit au comte de Sérent, issu d'une noble et très-ancienne maison de Bretagne. Celui-ci donna dénombrement des seigneuries de sa femme au comte de Château-Chinon, en 1778, et fut élu de la noblesse aux états-généraux de 1789.

La révolution l'ayant forcé de quitter sa patrie, il passa

(1) Voyez le tome 1, p. 290.

(2) Il avait épousé Marie de Pernes, fille de Louis, seigneur de Rochefort-sur-Armençon, de Pibrac.....

(3) Il s'était uni à Charlotte de Fondras.

(4) Voyez le tome 1, p. 285.

en Angleterre d'où il revint en 1795 avec l'armée des émigrés, et périt, le 30 juillet, dans la funeste journée de Quiberon, sur les côtes du Morbihan. Il ne laissa qu'une fille qui épousa Louis-François-Auguste duc de Rohan-Chabot, prince de Léon, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de la monarchie, et périt elle-même d'une manière horrible, en 1815, après quelques semaines seulement de mariage. Comme elle se préparait pour une brillante soirée que donnait le comte d'Appony, ambassadeur d'Autriche, le feu prit à ses vêtements et la dévora avant qu'elle pût être secourue.

Frappé dans ce qu'il avait de plus cher, le duc, son époux, résolut de quitter un monde où il n'avait trouvé qu'illusion et chagrin, et entra dans l'état ecclésiastique. Nommé à l'archevêché d'Auch, il fut bientôt transféré à celui de Besançon, et enfin créé cardinal du titre de la Sainte-Trinité, le 5 juillet 1830. Il mourut, trois ans après, le 8 février, d'une maladie inflammatoire qu'il avait contractée par suite d'une prédication chaleureuse en plein air, au village de Chénecey. La comtesse de Sérent, sa belle-mère, lui a survécu jusqu'en 1845. Elle soutint, vingt ans auparavant, contre les habitants de Montsauche, anciens usagers dans ses forêts, un long procès, en vertu duquel ils ont été expulsés moyennant une faible indemnité. A sa mort, les débris de l'ancienne terre d'Argoulais et Montsauche, consistant en deux forêts et un gros domaine dit la *Verrerie*, en souvenir d'une usine qu'on y remarquait autrefois, sont passés à M. Albéric-César-Guy, comte de Choiseul, son neveu.

La terre de Montsauche, proprement dite, était mouvante des ducs de Nevers. Il y existait un arrière-fief dont la maison seigneuriale se remarque encore au sud-ouest de l'église. Il appartenait, en 1540, à Émillen de Calimus, écuyer, seigneur de Glux-sur-Tarnin et des Plats, et passa ensuite à François de Charry, puis à Barthélemy

Rousseau, qui en jouissait en 1660, et le laissa à François, son fils, capitaine d'infanterie et officier commensal de la maison du roi, en 1696. Il fut possédé plus tard par les familles Thiroux et de La Genetoie, d'Autun.

Tous les hameaux du sud-est relevaient directement du comté de Château-Chinon et du bailliage d'Ouroux. A Mont-Élème, se trouvait un fief particulier qui avait donné son nom à une branche de la famille Millin. Ceux des Trapls et d'Outre-Cure appartenaient à la maison de Bourbon-Busset.

Palmaroux, hameau bâti autour d'un manoir seigneurial couronnant un monticule, à l'est, était un ancien fief mouvant de la châtellenie de Liernais, et qui avait été démembré de la seigneurie de Gouloux, en faveur de Jacques Guillemette, procureur d'office de la justice du lieu. L'abbesse de Rougemont accorda, en 1571, moyennant *douze écus sol de belle-main, trois porcs gras estimés dix écus*, et une rente annuelle et perpétuelle de *douze deniers* payable, chaque année, à la Notre-Dame de mars, à Gasparde Guillemette, le droit de prendre toute sorte de bois pour *ses nécessités* dans la forêt de Serre, d'y conduire ses porcs *au sortir de l'auge de mars*, et son gros bétail. Celle-ci avait épousé Mathurin des Blins, dont elle eut un fils, Claude-Charles, qui s'unit à Élisabeth de Montsaunin, de la famille des comtes de Montal, et une fille, Marie-Anne, qui donna sa main à Pierre Pelletier. Le premier laissa deux filles, Gabrielle, mariée à François Dorlet, écuyer, sieur de Courcelles, et officier commensal de la maison du roi, et Marie-Anne, qui épousa en 1674 Paul Bouffet, aussi écuyer, seigneur de Vignoux, conseiller du roi et son procureur près le siège présidial de Bourges.

Jean-Baptiste Dorlet ayant hérité de Palmaroux, le laissa à l'aînée de ses filles, épouse de noble Jean-Baptiste Gagnereau de Saint-Victor, chevalier de Saint-Louis et

ancien capitaine d'infanterie, dont le fils, François-Félix de Palmaroux, mort en 1827, a été long-temps juge de paix du canton (1).

Nataloux, situé à un kilomètre plus bas, près de la Cure, que l'on passe sur un pont en pierre fondé en 1851, au lieu dit anciennement le *Pont-d'Anas*, était une petite seigneurie annexée à celle de Gouloux, et qui mouvait aussi de Liernais. Elle appartenait à l'abbesse de Rougemont, qui céda, en 1558, à Aubert Thibault, le jeune, moyennant une somme dite de *belle-main* payée comptant, et une rente perpétuelle de *deux boisseaux d'avoine*, à la mesure de Nataloux, des droits d'usage et de pacage, semblables aux précédents, dans ses forêts encore aujourd'hui appelées *Bois-l'Abbesse*. Louise d'Avaucourt vendit ce fief et celui de Gouloux, vers 1680, à Charles de Montsaulnin, comte de Montal, dont les descendants les ont possédés jusqu'à la fin du siècle dernier (2).

L'ancien pavillon seigneurial est encore armé d'une haute tour hérissée de meurtrières. Il passa avec ses dépendances, vers 1640, à titre de fief simple, à Pierre Pelletier, par son mariage avec Marie-Anne des Blins. Jean, leur fils, sieur du Las, était procureur d'office de la justice de Montsauche pour *haut et puissant seigneur Jean-Edme*, comte de Choiseul. M. Étienne Pelletier, ancien conseiller général et maire de la commune, a fait reconstruire ce manoir vers 1824.

(1) M. Charles Leclerc de Ruffey, ancien capitaine et officier de l'ordre impérial de la Légion-d'Honneur, lui succéda. Il est aujourd'hui le doyen des juges de paix du département.

(2) Voyez les articles de Dun-les-Places et de Saint-Brisson.

I.

ALLIGNY-EN-MORVAND, autrefois ALIGNY,

Elianiacum, Aligneium.

Au fond d'une pittoresque vallée, qu'arrose la petite rivière de Taraine ou Tarnin et qu'entourent de toutes parts de gracieux mamelons, on rencontre le joli village d'Alligny, chef-lieu d'une commune peuplée de deux mille sept cents habitants, et dont la superficie est de quatre mille huit cent quatre-vingt-cinq hectares (1). Il est assez bien bâti, mais dispersé sur la rive droite de la rivière. Au centre, s'élève l'église paroissiale dont la haute flèche domine toute la vallée. Cet édifice, dédié à saint Hilaire, évêque de Poitiers, est enfermé dans le cimetière qu'ombragent plusieurs ormes séculaires. Il se compose d'un chœur bâti dans le style ogival du quinzième siècle, et d'une nef appuyée de deux collatéraux, mais d'une construction à choquer le goût le moins délicat. Cette dernière a été reconstruite en 1837, et agrandie en 1852. Entre ces deux parties, il existe de lourds et disgracieux piliers qui supportent le clocher et interceptent ou gênent singulièrement la vue. De chaque côté, on remarque une chapelle dont la construction date de la même époque que le chœur. Celle du nord, sous laquelle régnait autrefois un caveau, était seigneuriale.

Cette église se trouvait, antérieurement à 1462, au bas de la courbe de La Palue (2), sur le chemin de Champ-Comeau, à un demi-kilomètre au nord. On voit encore au

(1) Neuf cent soixante-seize sont en bois.

(2) Courtépée écrit : la Combe de La Palue.

clocher des matériaux de l'ancienne construction, qui était de style roman. La porte de l'ouest, démolie en 1852, avait aussi été bâtie avec des débris de l'édifice primitif. L'écusson aux armes de Jean de Fontette, gravé sur la cloche et sculpté sur les murs, a fait penser que cette église avait été transférée en ce lieu par ce seigneur, pour la mettre plus à portée de son château, que l'on remarque au fond d'un petit bassin, à l'ouest. Ce manoir, aujourd'hui bien délabré, était autrefois armé de six tours, quatre rondes et deux pentagones, qui furent rasées, au seizième siècle, par ordre d'Henri IV. Les fossés, de *cent pieds de long* sur chaque face et de *quinze de profondeur*, existent encore en partie et sont pleins d'eau. L'ancienne chapelle castrale était dédiée à saint Louis (1).

Cette vieille demeure des sires d'Alligny se trouvait elle-même à un kilomètre environ au nord du village, sur un monticule qui commande le cours de la rivière, vis-à-vis de Champ-Comeau. Ses ruines, connues sous le nom de *Tour-d'Ocle*, montrent qu'elle était considérable.

Près de l'église, au nord, on remarque un joli couvent tenu par trois sœurs de la *Providence* de Portieux. Il fut fondé, en 1845, par la comtesse de Sérent, pour le soin des malades et l'éducation des jeunes filles. Un autre établissement, composé de trois frères de la *doctrine chrétienne*, pour l'instruction des garçons, y a été fondé vers 1850, par le zèle pieux de M. de Chambure, propriétaire de La Chaux. Ainsi Alligny n'a rien à envier, sous le rapport de l'éducation de la jeunesse, aux pays les plus favorisés.

Ce village est connu par une famille de cultivateurs dont l'ancien *Meix-Jeannin* (2) rappelait le souvenir, et qu'il-lustra le célèbre Pierre Jeannin, président du parlement de Dijon, homme d'une prudence et d'une sagesse con-

(1) *Terrier* de 1649.

(2) Il était attenant au village même, au nord.

sommées, l'ami et le confident de Henri IV. Il naquit en 1540, à Autun, où son père s'était retiré depuis quelques années seulement, pour exercer sa profession de tanneur, et mourut en 1622, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il y avait encore à Alligny, en 1760, des paysans de ce nom que ne méconnut pas la princesse Marie-Louise-Christine Jeannin de Castille, marquise de Montjeu, son arrière petite-fille. Elle avait épousé Anne-Marie-Joseph de Lorraine, prince d'Harcourt et duc de Guise. Ce seigneur se plaignant un jour à un gentilhomme de sa connaissance de ce que, disait-il, sa femme avait fermé la porte des chapitres nobles à ses enfants (1) : « Du moins, lui répondit-elle avec fermeté et une légitime vivacité, je vous ai aussi fermé celle de l'hôpital. »

La paroisse d'Alligny remonte à une haute antiquité. Il en est parlé dès le commencement du douzième siècle. Elle faisait jadis partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré d'Anost. Le patronage de la cure appartenait au chapitre de Saint-Andoche de Saulieu, et les dimes au curé du lieu, à celui de Saint-Léger-de-Fourches et aux barons d'Alligny, de Conforgien et d'Iland (2). Les hameaux de La Chapelle, de La Chaux, du Creuzot (3), de Fétigny et des Grosses-Pierres étaient alors alternatifs entre ces deux paroisses (4).

L'importance de celle d'Alligny fixa l'attention de

(1) Pour être admis dans un chapitre noble, il fallait compter seize quartiers de noblesse, huit du côté paternel, et huit du côté maternel.

(2) Elles se percevaient à raison d'une gerbe sur vingt-une. Les trois quarts de celles du *vaux d'Alligny* et de La Sarrée appartenaient au curé, et le reste au seigneur de Conforgien. Celles de Jarnoy, de La Cremène, de La Place, de Champ-Comeau, de Pensièrre, de Mont, de La Pierre-Écrite, de Ruère....., se partageaient de même entre le curé et le baron d'Alligny. Celles de La Chaux, des Grosses-Pierres, de La Chapelle, du Creuzot, de Fétigny, étaient perçues alternativement par le curé d'Alligny et celui de Saint-Léger-de-Fourches et le seigneur d'Iland.

(3) Ce hameau dépend aujourd'hui de Gouloux.

(4) Alligny et Saint-Léger-de-Fourches.

Mgr Milaux, qui obtint, en janvier 1827, son érection en cure de deuxième classe. Cet excellent évêque en fit autant pour plusieurs autres paroisses de son diocèse (1). La pieuse comtesse de Sérent a encore amélioré le sort du curé en lui léguant, par son testament de l'an 1840, moyennant quatre-vingt-seize messes par an, une rente perpétuelle de *trois cents francs*. Comme à Montsauche, la fabrique de l'église et les pauvres n'ont pas été oubliés; elle a affecté une seconde rente de *deux cents francs* à la première, et une pareille aux derniers, toujours avec la condition que le tout serait administré par le curé et cesserait avec l'exercice du culte catholique dans la paroisse.

Dans le flanc des montagnes du nord-ouest, est un petit hameau nommé La Cremène. On croit qu'il tire son nom de deux mots latins, *castrum romanum*. En effet, au sommet d'un mamelon voisin, on remarque une enceinte carrée, formée par d'anciens fossés encore bien visibles, et que la tradition a toujours regardée comme un retranchement romain. Si le sentiment de quelques écrivains, qui prétendent que le nom d'Alligny vient de celui d'un lieutenant appelé Elianus, est vrai, on pourrait supposer que ce camp aurait été occupé par lui et que la pacification de l'endroit fut son œuvre.

Sur la crête des mêmes montagnes, dont la principale est celle du Grand-Habre, qui compte six cent quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer, et où l'on remarque un signal, se trouvent plusieurs groupes de chaumières habitées par des gens presque tous pauvres; ils portent le nom général de Valottes et les habitants celui de *Valottins*, que, par extension, on donne à tous les *couvreurs en paille*, qui, chaque année, pendant la belle saison, quittent la commune pour aller, dans les provinces

(1) Savoir : Cervon, Arleuf, Ouroux, Châteauneuf, Entrains, Saint-Étienne et Saint-Pierre de Nevers. Il n'en a point été érigé depuis cette époque.

voisines, réparer les toits de chaume. La Bresse et le Bourbonnais sont les pays où ils se rendent en plus grand nombre. Ils ne rentrent qu'avec l'hiver.

La seigneurie d'Alligny était une très-ancienne baronnie qui occupait autrefois les deux rives de la Taraine, et mouvait en fief des ducs de Bourgogne, puis de ceux de Nevers (1). Au quatorzième siècle, elle fut partagée en deux parties ayant pour limites le cours de la rivière, qui resta banale entre les deux seigneurs. Les hameaux de la rive gauche furent annexés à la terre d'Iland. Ceux de la rive droite formèrent un fief particulier qui continua de porter le titre de baronnie d'Alligny et s'étendait sur le nord de la commune de Moux (2). Tous les sujets, comme retrayants de la forteresse seigneuriale, étaient tenus, d'après l'ordonnance du duc Jean-Sans-Peur, au guet-et-garde à l'entour en temps de guerre et d'imminent péril, et aux réparations des fossés, du pont dormant.... Ils étaient mainmortables, serfs et de serve condition, taillables au jour de saint Barthélemy, à peine de *sept sous*. Ils devaient, en outre, cinq corvées, deux à bœufs et trois à bras, le cens à la fête de Notre-Dame de mars, et le droit d'indire dans les quatre cas ordinaires. Gens de *Potte*, ils ne pouvaient faire d'assemblées, ni jeter d'impôts sur eux-mêmes, ni construire de moulins, de *battoirs* ou autres *engins*, ni sonner du hautbois, sans la permission du seigneur. Ils étaient tenus de conduire leurs fournées aux moulins banaux de *Jarle* et de *l'Étang-Neuf*, sous peine de la confiscation de la farine.

(1) *Terrier* de 1649; Archiv. de La Chaux.

(2) Ses dépendances étaient, dans la commune d'Alligny, le chef-lieu, *Champ-Comeau* en partie, *La Chaux* aussi en partie, *Champcreux*, *La Cremène*, *Le Creuzot*, *Fontaine-Blanche*, *Les Grosses-Pierres*, *Les Guttès-Bonin*, *Fétigny* en partie, *Jarnoy*, *La Placc*, *Prescepan*, *Les Valottes*; dans celle de *Moux*, *Le Breul*, *La Fragniau*, *Les Magnès*, *Les Roseaux*, *Le Cerné*..... Ces derniers étaient mouvants du comté de Château-Chinon.

Le seigneur était justicier haut et bas, pouvait instituer bailli, juge-lieutenant, greffier, sergent..., connaissant de toutes sortes de causes, même emportant la peine capitale (1). Il jouissait des droits de banvin, de taverne, de langues d'aumailles, de mesure, de messerie ou une gerbe par feu en *ça la rivière*, et par moitié avec le seigneur d'Iland au-delà (2).

Les habitants de la rive gauche étaient tenus aux mêmes devoirs et aux mêmes redevances envers ce dernier.

La terre d'Aligny appartenait, au douzième siècle, à une noble famille de même nom. Hugues de *Aligneo* partit en 1147 pour la Palestine, et fonda à son retour, en 1150, près du village, un hôpital rural dont le nom de l'étang de *La Maladière* (3) rappelle le souvenir. Seguin, son oncle, était alors doyen du chapitre d'Autun. Jean II, son petit-fils, laissa de Dagueneone, son épouse, Jean III du nom, Seguin, Philippe, Poncet et Girard dit Bezors. Celui-ci s'étant fait moine à Saint-Martin d'Autun, ses frères, réunis en cette ville, en 1284, lui constituèrent, pour sa part de patrimoine, une rente viagère de huit livres tournois. Ils s'obligèrent, en outre, à payer, tous les ans, au monastère et à l'église de Saint-Martin, chacun cinq sous de la monnaie ayant cours en Bourgogne, et assignèrent le tout sur le moulin et l'étang dits de *Champ-Comeault*, sis dans le *parochiage d'Aligny*. Ils donnèrent aussi plusieurs pièces de terre au presbytère pour la célébration annuelle et perpétuelle de trois messes pour le remède de l'âme de leur père et de leurs ancêtres (4).

A Jean III succéda Ancellus, puis Philibert, qui fut le

(1) Le signe patibulaire se trouvait au *Champ-des-Fourches*, autrement dit *Le Meurot*.

(2) Archiv. de Chassy.

(3) C'est actuellement une prairie.

(4) M. BULLIOT, *Hist. de Saint-Martin*, tome II, p. 137; COURTÉPÉZ, tome VI.

favori du duc de Bourgogne. Pierre et Henri d'Aligny affranchirent en 1388, le presbytère et ses dépendances. Jean IV fut un seigneur violent et cruel. L'histoire lui reproche la mort d'un grand gruyer qu'il étrangla dans son château. Il reconnut plus tard ses torts, se condamna lui-même à une dure pénitence, et donna, pour la rémission de ses péchés, la terre d'Auxan à la collégiale de Saulieu, où il fut inhumé, et des fonds à diverses autres églises. Il se présente naturellement ici aux esprits droits une réflexion juste, c'est que si ces temps de despotisme féodal ne furent pas toujours, ainsi que notre siècle, exempts de crimes, ils avaient au moins sur notre époque un avantage bien réel, qui consistait en ce que les grands coupables, reconnaissant leurs fautes, s'efforçaient ensuite de les réparer, tandis que de nos jours on persévère dans le désordre avec un cynisme révoltant, et qu'on punit souvent un crime commis envers le prochain par un autre crime sur sa propre personne, le suicide. D'où vient cette différence entre les coupables des deux époques, sinon que dans le cœur des uns gisait le trésor précieux de la foi qui, tôt ou tard, triomphait des passions, tandis que dans les autres il ne règne qu'un froid scepticisme ? Qu'on ne vante pas exclusivement notre civilisation moderne !

Jean laissa deux filles : l'une fut mariée à Jean de Fontette, dont nous avons parlé plus haut, et qui fut armé chevalier par Charles-le-Téméraire à la bataille de Liège, en 1468 ; l'autre épousa Pierre Quarré de Château-Renaud, fils de Jean, échançon du duc de Bourgogne. Le premier obtint en 1495, de Charles VIII, deux foires pour Alligny ; le second fit passer cette terre à ses descendants, dont plusieurs se sont distingués dans l'épée, dans la robe et les lettres. La branche à laquelle appartenait la baronnie en porte encore le nom.

Aliéné au seizième siècle, Alligny fut possédé successi-

vement par les maisons de Mazoncle et Andrault de Langeron. Gaspard Quarré en ayant fait retrait en 1637, fit renouveler le terrier douze ans plus tard. Il était fils de Jean, qui défît près de Nolay, avec sa seule compagnie d'ordonnance, le régiment de Ténissey et enleva la cassette du duc de Mayenne. Il se distingua lui-même en qualité d'avocat-général au parlement, et acquit par sa science, son brillant esprit et son inébranlable fermeté, une réputation méritée. Ses harangues, imprimées en 1677, fournissent, dit Taisand (1), une preuve irrécusable de son profond savoir et de son zèle ardent pour la justice. Ce seigneur découvrit, en 1640, au hameau de La Place, une mine de plomb argentifère, qu'il fit exploiter infructueusement; car, pour une dépense de douze cents livres, il ne retira qu'un lingot d'argent de cinquante écus. Plusieurs tentatives ont été faites depuis, mais toujours avec aussi peu de succès. La galerie, qui a trois cents mètres de profondeur, court sous une montagne voisine du lieu.

Gaspard laissa la baronnie à Pierre, son fils, brigadier des armées du roi et grand-bailli de Charollais, qui la revendit pour dettes en 1675, à Arthur de Colombier, duquel elle passa à Pierre Berbis de Cromey. Elle fut acquise en 1743, par François-Bernard-César, marquis de Choiseul, seigneur de Montsauche, de Bussière....., dont le fils, Louis-Marie-Gabriel-César, refit le terrier en 1779. Charlotte-Ferdinande de Choiseul, comtesse de Sérent, l'a transmise par son testament à Albéric-César-Guy, comte de Choiseul, son neveu.

Au nord-ouest d'Alligny, de l'autre côté de la montagne du Grand-Habre, se trouve l'ancien fief de La Chaux mouvant autrefois partie de la baronnie et partie de la tour d'Iland. Ce hameau, situé en tête d'une vallée, fut autrefois plus considérable, ainsi que l'attestent les

(1) *Vie des plus célèbres jurisconsultes.*

diverses ruines que l'on observe aux environs. On y remarque une maison de campagne avec de belles dépendances, qui forme la résidence habituelle de M. Eugène Pelletier de Chambure, conseiller général de la Nièvre. C'est bien ici qu'on doit appliquer la maxime d'un de nos célèbres compatriotes (1) : « Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. » Cette vallée, naturellement maigre, triste et sauvage, a subi, sous la main intelligente du digne possesseur, une si heureuse transformation, qu'on peut la compter au nombre des plus belles propriétés du Morvand. L'art a vaincu la nature.

La Chaux appartenait, en 1339, à Jean de Bourbon, seigneur de Montperroux (2), dont un canton de bois rappelle le nom. Elle passa, dans la suite, à Saladin de Montmorillon, qui en fit dénombrement en 1598. Un siècle plus tard, elle était possédée par Mathurin Pelletier de Chambure, écuyer, seigneur de Saint-Léger-de-Fourches en partie. Jeanne-Baptiste Martenne, sa petite-fille, la porta en mariage à François de Maurepas, au souvenir duquel se rattache une aventure tragique.

Épris d'un coupable amour pour sa belle-sœur, ce seigneur résolut de se défaire de son épouse, et une arme à feu dut servir à l'exécution de ce barbare dessein. Tant il est dangereux d'ouvrir son cœur à la passion ! Une nuit donc il saisit l'arme homicide, et lâche, à travers une porte, le coup qui doit atteindre sa victime. Mais ce jour-là les deux sœurs occupaient la même couche, et c'est l'objet innocent d'une passion désordonnée que la balle va frapper.

A cette triste nouvelle, la justice accourt pour saisir le coupable ; mais l'épouse outragée, ne consultant que son bon cœur, parvient à faire échapper ce mari barbare,

(1) M. Duris aîné, *Comices agricoles*, p. 14.

(2) Voyez l'article de La Roche-en-Breny, au canton de Saulieu.

qui put, sous l'habit de paysan, gagner les frontières de la Suisse. La dame de La Chaux, sans doute pour se soustraire à de trop funestes souvenirs, vendit ce fief, le 9 septembre 1750, à Pierre Serpillon, bourgeois de Saulieu, pour trente-un mille livres et un *poinçon de vin de Santenay*. Cette terre, après avoir changé encore plusieurs fois de maîtres, est rentrée dans la famille de ses antiques possesseurs.

Au hameau de *La Chapelle*, situé sur l'ancien chemin de Montsauche à Saulieu, à un kilomètre de La Chaux, il existait autrefois une chapelle rurale, dédiée à saint Franchy, qu'on y invoquait contre les maladies des troupeaux, d'où lui était venu le nom vulgaire de *Chapelle-des-Brebis*. Il s'y est tenu jusqu'en 1849 un apport le lundi de la Pentecôte. On découvrit la même année, près de ses ruines, des tombes en grès renfermant encore des ossements humains et que l'on déterra. Les villageois des environs ont cru que cette prétendue violation des tombeaux avait attiré depuis sur leurs champs la grêle et les tempêtes.

Fétiigny, dans la vallée de la Taraine, au nord d'Alligny, est un hameau considérable qui formait, avec Montabon et Matafroy, une seigneurie en toute justice mouvante de la tour d'Iland, dont les habitants étaient retrayants. On pense qu'il y exista autrefois une maison-forte ou château. Cette terre appartenait, par indivis, aux sires d'Alligny et au chapitre d'Autun.

En passant sur la rive gauche de la Taraine, nous rencontrons, outre les fiefs de Champ-Comeau, de Bazolles et de Ruère, qui relevaient d'Iland, les seigneuries de Beaumont (1), de Pensière et de Réglois. La première, ainsi nommée de sa situation au sommet des montagnes, avait le titre de baronnie. Elle était annexée

(1) Bellomons.

à celle de Conforgien, et donnait droit à une partie des dîmes de la paroisse. Celle de Pensièrre, hameau bâti sur les hauteurs de l'est, était une dépendance de Launay, et appartenait à la maison Loppin de Montmort. On y remarque plusieurs fours à chaux entretenus par une veine de pierres calcaires d'un kilomètre de long, gisant au milieu d'un sol profondément granitique. C'est un quasi-phénomène dont nous abandonnons l'étude aux géologues.

Un peu plus au sud, se montre La Pierre-Écrite (1), autre hameau traversé par la route d'Autun à Saulieu, et bâti comme ceux-ci au sommet des montagnes. Il a été ainsi nommé d'un monument antique dont l'origine semble remonter aux Gaulois. C'est une pierre carrée sur laquelle sont sculptées en relief cinq figures grotesques, qu'on croit être les membres d'une même famille. Autour apparaissent encore, bien que dégradés par le temps, divers caractères hiéroglyphiques, que quelques savants ont regardés comme une épitaphe.

En 1809, Jean Machin, habitant du lieu, étant sorti de nuit de sa maison, fut attaqué subitement par un animal furieux qui lui sauta au visage. Cet homme, sans perdre son sang-froid et sa présence d'esprit habituelle, saisit la bête dans ses bras, la presse fortement contre sa poitrine pour éviter ses morsures, et l'entre ainsi dans sa chaudière. Éveillée en sursaut, sa fille se précipite en bas de sa couche, et saisissant un grand couteau, le plonge dans le cou de l'animal, qu'elle tue entre les bras de son père. Le lendemain, on reconnut que c'était une hyène échappée de quelque ménagerie.

En avançant encore vers le sud, on arrive à Réglois, où se trouve une source chaude nommée vulgairement *Chaudes-Aigues*. On y remarque un castel armé d'une haute tour avec meurtrières. La terre de ce nom appartenait en

1) *Petra Scripta*.

1412, à Renand de Thoisy, châtelain de Roussillon et receveur général du duc de Bourgogne. Elle passa, plus tard, dans la maison de Clugny, qui la vendit en 1503 au chapitre d'Autun. Celui-ci fut bientôt contraint de l'aliéner pour la rançon de François I^{er}. Elle fut alors acquise par l'évêque d'Autun, et cédée, en 1563, par Pierre de Marcilly-Cypierre, à Jean Quarré, dont le fils, Antoine de Réglois, vivait en 1630. Jean de Clugny en était seigneur au milieu du siècle suivant. C'est aujourd'hui la propriété de M. Raudot, ancien représentant du peuple à l'assemblée législative.

La commune d'Alligny est connue par ses excellents navets. Les plus renommés sont ceux de Jarnoy, hameau situé dans le flanc de la montagne, à l'ouest du chef-lieu.

III.

CHAUMARD, autrefois *Chaumoys*.

Il a été émis sur l'étymologie de ce nom, comme sur celle de tant d'autres, divers sentiments. Plusieurs raisonnant d'après la physionomie du mot tel qu'on l'écrit actuellement, ont avancé que Chaumard, quant au nom, avait une origine commune avec le faubourg *Marchaut* d'Autun, et y ont placé, en conséquence, une ancienne manufacture d'armes (1). L'auteur anonyme d'un manuscrit de 1768, dit, à l'appui de cette opinion, qu'au seizième siècle, le comte de Château-Chinon ne pouvant tirer presque aucun revenu des produits de ses immenses forêts, avait voulu établir des forges à fer pour les consommer; que

(1) Ils écrivent *Calidus Mars*.

ses employés, en se livrant à la recherche du minéral nécessaire à l'alimentation des futures usines, avaient découvert, dans les environs de Chaumard, des monceaux de scories, qu'il donne comme une preuve matérielle du fait.

Sans contester l'existence des prétendues scories, dont pourtant nous n'avons trouvé nulles traces, nous n'admettons pas cette martiale étymologie; car on doit se défier des interprétations basées uniquement sur l'orthographe d'un nom.

En effet, nous lisons dans un mandement de Pierre II de Barrière ou de Mirepoix, évêque d'Autun, de l'an 1379, que Chaumard s'appelait alors *Chaumoy*, d'où nous concluons que ce nom vient plutôt de la position du village sur le flanc d'une montagne nue qui le domine au nord, et que couronne le hameau des Quatre-Vents (1). Pour se convaincre de l'exactitude de ce que nous avançons, il suffit de changer dans ce nom, tel qu'on l'écrivait au quatorzième siècle, l'y en n, et on le trouve dans toute sa nudité native (2).

La commune de Chaumard est située sur les deux rives de l'Yonne, qui se grossit, au bas du village, de la rivière d'Houssière et coule dans une vallée très-étroite et très-profonde. Elle renferme mille quatre-vingt-un habitants et comprend une superficie de mille neuf cent vingt-trois hectares (3). Comme paroisse, elle remonte au moins au douzième siècle. Elle dépendait autrefois, au civil, de l'ancien marquisat de La Tournelle et de l'élection de Château-Chinon; au spirituel, elle faisait partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré d'Anost. La collation de ce bénéfice appartenait à l'évêque et les dîmes au curé

(1) Archiv. nation.

(2) *Calvus Mons* ou Chauve-Mont.

(3) Quatre cent soixante-cinq sont en bois.

et aux marquis de La Tournelle, qui affermaient ordinairement leur portion au premier pour une somme de deux cent soixante-quatre livres (1).

L'église, dédiée à saint Pierre, fut reconstruite au seizième siècle. On ne conserva alors de l'ancien édifice que la base du clocher, sorte de grosse tour qui s'élève entre le chœur et la nef. La fontaine, connue sous le nom du patron, jouissait autrefois d'une grande vénération parmi le peuple. On a prétendu qu'à cette source se rattachaient des souvenirs druidiques. Chaumard est aujourd'hui une des cinq paroisses qui composent le doyenné d'Ouroux.

Sous la féodalité, cette commune renfermait plusieurs fiefs mouvant du comté de Château-Chinon. Celui du chef-lieu était possédé au quinzième siècle par des seigneurs de son nom. Simon le Chaumaroy vivait en 1504.

Aringette, hameau situé dans une gorge sur la rive opposée de l'Yonne, avait jadis un port où venait s'entasser tout le bois de moule des environs. C'était là que commençait alors le flottage. La seigneurie du lieu, fief en toute justice avec une ancienne maison-forte, dont on ne retrouve plus de traces, appartenait, au quinzième siècle, à une famille de ce nom. Ferri d'Aringette, sieur de Razout, la vendit vers 1479. Antoine de Breullard en donna dénombrement à Château-Chinon vingt-cinq ans plus tard, et Pierre V de La Tournelle en 1550.

Blaizy, autre hameau bâti dans la vallée, à l'ouest de Chaumard, au confluent du ruisseau flottable de Mignage et de l'Yonne, a eu aussi des possesseurs de même nom. Claude de Blaizy, écuyer, tenait un fief à Saint-Péreuse au quinzième siècle.

Les Quatre-Vents, ainsi nommés de leur situation au sommet d'une haute montagne, étaient une dépendance

(1) Archiv. de Château-Chinon.

des ducs de Nivernais, et relevait de leur châtellenie de Montreuillon. Cour-Germain était autrefois alternatif avec Ouroux. Il en était de même de Bussière et de Vauchisson, qui appartiennent actuellement à cette dernière commune.

IV.

GIEN-SUR-CURE.

Près des sources de la rivière de Cure, à douze kilomètres au sud de Montsauche, dans un climat très-froid et presque stérile, mais bien découvert, est bâti le village de Gien, chef-lieu d'une petite commune peuplée de trois cent quarante-cinq habitants, et dont l'étendue n'est que de onze cent trois hectares (1). Il est divisé en deux parties séparées par un vallon, où se trouve un grand étang qui fait tourner un moulin. Celle du nord occupe le flanc d'une montagne élevée de six cent soixante-dix-huit mètres au-dessus du niveau de la mer. L'autre, qui renferme l'église paroissiale, est traversée par une route construite en 1852. Au sud, on remarque les vestiges d'un ancien et vaste étang servant autrefois au flottage qui commençait alors au bas du village.

Le territoire de cette commune confine, au sud-est, avec le département de la Côte-d'Or, et, au sud-ouest, avec celui de Saône-et-Loire. Le hameau de Chèvres, composé de quelques chaumières seulement, fait partie de trois communes, de trois cantons, de trois départements et d'autant de diocèses.

La paroisse de Gien, jadis l'une des six qui formaient

(1) Cent soixante-onze sont en bois.

les dépendances de l'ancien canton d'Ouroux , est actuellement la cinquième de ce doyenné. Elle était ci-devant du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré d'Anost. Le patronage de la cure appartenait à l'évêque auquel l'avait confirmé, au dix-septième siècle, une sentence du bailliage royal de Saint-Pierre-le-Moûtier. Les dîmes, de quinze gerbes l'une, étaient perçues par le curé et le marquis de Roussillon.

Supprimée à l'époque du concordat , cette paroisse resta unie à celle de Moux jusqu'en 1845 , que son ancien titre lui fut rendu. Le presbytère ayant été vendu dans la première révolution , on en éleva un autre en 1851, dans une jolie position, au sud-est de l'église. Celle-ci est bâtie sur un plateau qui ne compte pas moins de six cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est dédiée à saint Léger, évêque d'Autun, dont on célèbre la fête le 2 octobre. C'est un édifice roman de petite dimension, mais fort propre. Sa construction date du douzième siècle. Sur le cimetière qui l'entoure, on remarque de gros ormes qui rappellent le souvenir du grand Sully. Il n'est sorte d'anecdotes amusantes qu'on ne raconte sur les curés de cette petite paroisse.

Sous le régime féodal, Gien formait une dépendance du comté de Château-Chinon, et ressortissait de l'élection et du grenier à sel de cette ville. La principale seigneurie du pays dépendait de l'ancienne baronnie de Roussillon, et servit de cinquième clocher pour l'érection de cette terre en marquisat, au dix-septième siècle. Elle fut ensuite cédée aux seigneurs de Menessaire, qui la firent aussi servir à la même fin. Jacques de Clugny donna dénombrement de la partie nord-est annexée à sa baronnie, en 1504.

Le fief de La Coupe-Launay et celui des Ligerons appartenaient à la maison Loppin de Montmort, de Launay. Les habitants du premier de ces hameaux étaient jadis fort redoutés de leurs voisins, à cause de leur réputation

de prétendue sorcellerie. On ne les désignait que sous le nom de *Vaudois*, et on leur attribuait une grande puissance en fait de maléfices. Le second tire son nom d'une famille qui l'habitait naguère. Un terrible incendie a réduit La Coupe-Launay en cendres au mois d'avril 1854.

V.

GOULOUX, *Gubiliun*, *Govilis*.

Ce village, situé dans une vallée qui s'avance du nord au sud, entre deux chaînes de montagnes boisées, à huit kilomètres, à l'est de Montsauche, est très-ancien. Il était traversé autrefois par un chemin romain, l'un des premiers qui furent construits dans les Gaules. C'était, dit Ammien-Marcellin, la voie la plus courte entre Autun et Sens; mais elle était pleine de dangers à cause des immenses forêts qui la couvraient (1). Flavius Silvanus, fameux général d'infanterie, et fils d'un capitaine gaulois, la suivit, vers 354, avec huit mille auxiliaires, pour aller combattre les barbares du côté de Sens. Ce lieutenant s'étant laissé proclamer Auguste par ses soldats, fut poignardé, l'année suivante, par Ursicin qui avait été envoyé contre lui. L'empereur Julien prit aussi cette route en 356, pour se porter contre les Germains qui dévastaient le Sénonais et la Champagne. Le moine Héric raconte que saint Amatre, évêque d'Auxerre, se rendant, en 417, à Autun, s'arrêta à *Gubiliun*, qui ne peut être, dit Courtépée, que le village de Gouloux (2).

(1) *Per compendiosas vias, verum suspectas, quâ tenebris multis umbrabantur.* (Lib. 16, cap. 9.)

(2) *Descript. de Bourg.*, tome vi.

La commune de ce nom renferme six cent vingt-sept habitants auxquels de malicieux voisins attribuent des penchants à l'avarice. Son territoire, composé de deux mille cent quarante-quatre hectares d'étendue, est rocheux et presque stérile, au sud. Plus fertile au nord, il est, en revanche, souvent désolé par les gelées du printemps. Le ruisseau flottable de Caillot, qui l'arrose, sort d'un étang de même nom, et se jette au bas du village, après avoir formé une belle cascade de sept ou huit mètres de haut, dans la rivière de Cure, sous le *Pont-Dupin*, vulgairement dit du *Saut*. Ce pont, entièrement construit en granit tiré des forêts voisines, se compose d'une seule arche ayant douze mètres d'ouverture et autant sous clef. Il est accompagné de belles levées qui joignent deux montagnes, et offrent une masse de cent quatre-vingts mètres de long. Sa construction date de 1839. Le 20 septembre de la même année, on y plaça douze médailles, dont quatre concernent la famille d'Orléans. Quatre autres représentent : 1° Napoléon I^{er}; 2° l'amiral de Rigny; 3° le comte Lobau; 4° M. Dupin..... L'ordonnance royale qui lui conféra le nom de Pont-Dupin, est datée du 17 avril 1840. La route impériale qui traverse ces parages avait été classée, deux ans plus tôt, sous le n° 77 bis.

Gouloux ne fut érigé en paroisse qu'au dix-septième siècle. Il fut alors placé dans la dépendance de l'archiprêtre de Quarré-les-Tombes. Jusque-là, il avait formé l'annexe de Saint-Brisson; aussi la collation du nouveau bénéfice fut-elle réservée au curé de cette paroisse en qualité de curé primitif. L'ancienne chapelle rurale, alors dédiée à la sainte Vierge (1), fut placée sous l'invocation de saint Joseph. Jean de Charry, officier commensal de la maison du prince de Condé, et procureur fiscal de la

(1) Le 8 septembre, jour de la Nativité, est encore fêté par le peuple; il s'y tient un petit apport.

seigneurie du lieu pour les religieuses de Rougemont, avait fait, en 1674, une fondation importante dans cette église que l'on venait de reconstruire. L'édifiée est propre et tout voûtée; néanmoins, comme il n'avait pas de clocher, les habitants étaient souvent en butte à de piquantes plaisanteries qu'ils ont fait cesser en 1846, en élevant, en avant du portail de l'ouest, une tour avec une haute flèche couverte d'ardoises. Le chœur fut, en même temps, agrandi de trois mètres.

La paroisse ayant été supprimée en 1801, avait été successivement réunie à Saint-Brisson et à Montsauche. En 1835, on lui rendit son titre, et on bâtit un nouveau presbytère.

Gouloux avec Nataloux et Palmaroux, hameaux de la commune de Montsauche, formait au septième siècle, sous le nom de *Govilis*, une vaste terre en toute justice, possédée par Corbon, noble seigneur qui la laissa à Varé, son fils. Celui-ci la donna, en 706, à l'abbaye de Flavigny, de laquelle elle passa aux religieuses de Rougement, dont le souvenir s'est conservé jusqu'à nos jours dans le nom des *Bois - l'Abbesse*. Les habitants possédaient, dans cette forêt, des droits d'usage et de pacage qui leur avaient été accordés au seizième siècle.

Le couvent aliéna d'abord une partie de cette terre, en 1525, pour la rançon de François I^{er}. Lucas de Vésigneux, qui l'avait acquise, en fit foi et hommage au comte de Nevers, et la laissa à Sébastien son fils. Jacqueline, nièce de ce dernier, porta ce fief à Saladin de Montmorillon. Il passa de même à César, comte de Bourbon-Busset, dont le fils, Jean-Louis, seigneur de Vésigneux, en donna dénombrement en 1651. Charles-Albéric, marquis de Montmorillon, est encore propriétaire d'une partie de cette ancienne terre.

Palmaroux ayant été aussi, vers ce temps-là, démembré de la seigneurie, les religieuses ne possédaient plus à

Gouloux que le chef-lieu, les fiefs de Fontaine-Melon, des Ichards et celui de Nataloux, qu'elles vendirent, dans la dernière moitié du dix-septième siècle, à Charles de Montsaunin, chevalier, qui les unit à sa seigneurie de Montal. Gouloux fut un des cinq clochers qui servirent à l'érection de cette terre en comté. Le terrier, refait par Jean Garnier, notaire au Mez-Garnier, datait de 1665. On remarquait naguère, au Mez-Robelin, un petit manoir qui fut habité par une famille Parent, dont un bois rappelle encore le nom.

Lebeau, jeune bandit qui s'était rendu coupable d'assassinat sur le meunier de Monbez, son ancien maître, fut, pendant plusieurs mois, un objet de terreur pour les habitants de Gouloux et des communes environnantes. Saisi enfin au mois de février 1853, la justice qu'il avait long-temps bravée, lui demanda compte de sa conduite sauvage. Comme cela arrive souvent, l'immoralité fut le principe de ses excès.

VI.

MOUX, *de Musco, Maol.*

Le chef-lieu de cette commune, qui compte mille sept cent soixante-seize habitants et comprend une superficie de quatre mille trois cent soixante-huit hectares (1), est situé au pied des hautes montagnes qui formaient la séparation des anciennes provinces de Bourgogne et de Nivernais. Il n'est pas considérable, mais bien bâti. Au centre, s'élève l'église paroissiale dédiée à saint Denis, premier

(1) Neuf cent soixante-sept sont couverts de bois.

évêque de Paris, et apôtre des Gaules. Elle est de style ogival et à voûtes d'arêtes au-dessus desquelles règne un vaste grenier qui servait autrefois à renfermer le produit des dîmes. La construction en est assez soignée ; mais elle est loin d'être suffisante pour la population. Le petit clocher en bois, placé sur le milieu de l'édifice, fut reconstruit en 1830, et frappé de la foudre la même année. Sa forme antérieure était celle d'un dôme. Sur le cimetière, on remarque plusieurs gros ormes dont l'un, vieillard décrépit, s'abattit en 1825 sur le pignon de l'ouest, et le démolit en partie. Le presbytère, situé en dehors du village, à l'est, a été construit vers 1835. L'ancien se trouvait au hameau de La Velle, qui de là se nommait, au quatorzième siècle, le *Meix-du-Presbytère* (2). Il était entouré d'un canal qui lui donnait l'aspect d'une maison-forte.

La paroisse de Moux, jadis du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré d'Anost, est aujourd'hui l'une des cinq qui composent le doyenné d'Ouroux. C'était un prieuré-cure qui dépendait de Saint-Symphorien, monastère fondé au sixième siècle dans la cité éduenne. Un chanoine régulier y résidait anciennement et remplissait les fonctions pastorales qui, plus tard, furent confiées à un prêtre séculier nommé par le prieur. Les revenus de ce bénéfice, évalués à quatre mille livres, consistaient particulièrement dans le produit des dîmes qui se percevaient à raison d'une gerbe sur vingt, et dans celui d'une importante métairie dont le prieur avait la haute et basse justice. Dans le courant du dix-huitième siècle, une violente épidémie ravagea cette paroisse, et força d'improviser un nouveau cimetière qui fut abandonné après la cessation du fléau. La maladie sévissait avec tant de fureur, le nombre des mourants était si considérable, que le gouvernement commit deux méde-

(2) Archiv. de Dijon.

cins pour étudier les symptômes du mal et soigner les personnes atteintes. Un drapeau noir flottait au clocher en signe de deuil et d'affliction publique.

A l'ouest du chef-lieu, on remarque le Mont-Moux, haut de six cent quatre-vingt-seize mètres, et dont le sommet, hérissé de forêts, domine tous les environs (1). Il existe à sa cime quelques restes de retranchements que la tradition locale a toujours nommés le *Camp-de-Gésar*. Dans la plaine marécageuse, située au pied, du côté du nord, on trouve d'autres vestiges de castramétation, qu'un terrier de Menessaire de l'an 1426 appelle le *Champ-des-Gaulois* (2). C'est là, en effet, ainsi que nous l'avons rapporté ailleurs (3), que s'était réfugiée une peuplade de Celtes que les Romains défirent auprès de l'ancien fief de La Pommereau, qui de là prit le nom de Palmerot qu'il portait autrefois (4).

Le territoire de la commune de Moux présente deux aspects bien différents. La partie du sud-est, qui dépendait de la Bourgogne, et comprend le chef-lieu et les hameaux de La Velle-sous-Moux, de Chassagne, des Perruchots, de Bize, de Guise, de Chaumlen et de Goix, est la moins élevée et la plus riante. L'autre, vulgairement dite *Sur-les-Bois*, est parsemée de montagnes, de buissons et de marais, dont le principal est celui des Sétons, que nous avons décrit plus haut (5). Elle relevait du Nivernais et était comprise dans les possessions des comtes de Château-Chinon. On y trouve les anciens fiefs de la Pommereau,

(1) Au commencement de ce siècle, un pauvre marchand de pourceaux trouva une mort violente dans le chemin sombre qui cotoie cette montagne, au nord. L'opinion publique accusa de ce crime un cabaretier chez lequel il avait logé.

(2) *Campus Gallorum*.

(3) Voyez tome I, p. 72.

(4) *Palma Romanorum*.

(5) Voyez tome I, p. 10.

des Roseaux , de Montlignon , des Magnés , des Marchands , de la Corne-au-Cerf , de Chevigny , du Breul ou les Suisses , du Cerné , des Parthiots , de La Follié , de Gutte-Ronde et de La Fragniau. Elle est arrosée par la rivière de Cure et le ruisseau de Marconnay. La Taraine et le ruisseau de Chazelle , son affluent , baignent la première.

Sous la féodalité , la commune de Moux était presque exclusivement divisée en deux seigneuries , dont l'une , celle de la partie bourguignone , était unie au marquisat de Menessaire , et l'autre à la baronnie d'Alligny. En 1350 Huguenin des Granges , chevalier , et Guillemette , son épouse , reconnurent que tout ce qu'ils possédaient à *Moux-près-Aligny* , ils le tenaient en fief-lige du duc de Bourgogne. Hugues de Champrou ou de La Bruyère était en 1377 *seigneur haut , moyen et bas justicier de Moux , du meix du presbytère , du moulin et de l'étang de Chazelle , et de celui de Preneuil* (1). Guillaume de Clugny , baron de Menessaire , en fit refaire le terrier en 1426. Jacques de Fussey ayant réuni en 1608 les habitants dans le même but , ceux-ci reconnurent qu'il avait droit de justice haute , moyenne et basse avec *juridiction sur toutes causes civiles , mixtes et criminelles* jusqu'à punition corporelle inclusive-ment ; qu'eux-mêmes avec leurs femmes et leurs enfants , nés et à naître , étaient serfs et de serve condition , main-mortables , taillables , corvéables , à peine de quatorze sous d'amende pour le premier défaut , s'il n'y avait cause légitime , et de trois livres cinq sous pour le second ; qu'ils étaient tenus de conduire , à moins d'encourir une autre amende de soixante sous , les tierces et les dimes du seigneur dans ses granges , et de porter , sous réserve d'une pareille condamnation , au château de Menessaire , la langue de toute pièce de gros bétail qui se tuait dans l'étendue de la terre , vingt-quatre heures après qu'elle avait été abattue ;

(1) Archiv. de Dijon.

que le baron jouissait du droit d'indire dans les quatre cas ordinaires ; de *fors mariage*, ou de la moitié de la dot d'une fille qui se mariait hors de la seigneurie sans sa permission (1), et, en outre, du droit de taverne, de poids et mesure, de banalité pour le moulin et le ruisseau de Chazelle....

Ils confessèrent encore qu'ils étaient *gens de pote*, c'est-à-dire ne pouvant tenir de marché, ni d'assemblée, ni sonner du tambour, du hautbois.... sans son bon plaisir. Mais chaque habitant, *tenant feu et lieu*, avait droit d'usage et de pacage dans les forêts seigneuriales de l'*Espinoy* et de *Mont-Moux*, d'y conduire ses porcs au sortir de l'*auge de mars*, d'y prendre le bois mort et le mort-bois, toute pièce nécessaire pour *maisonner*, et même d'enlever le branchage après *les mouliers* (2).

On croit que l'ancienne maison-forte de cette seigneurie couronnait autrefois une montagne voisine ; peut-être occupait-elle l'emplacement du camp de César, au sommet du Mont-Moux. Le fief de Chaumien, situé sur le flanc de cette montagne, au sud, mouvait en partie du comté de Château-Chinon. Les dimes de ce hameau, qui se percevaient, à raison de vingt gerbes l'une, sur le seigle, l'orge, l'avoine...., appartenaient au marquis de Roussillon. Paul de Clugny, seigneur de Menessaire, vendit Chaumien à messire de Buy, au seizième siècle. Le sieur de Blanot le possédait au dix-huitième.

Chassagne (3), autre hameau considérable bâti également dans le flanc d'une montagne (4), à l'est de Moux,

(1) Ils se rachetèrent de ce droit en 1621, moyennant une rente annuelle de quatorze sous par feu.

(2) Archiv. de Menessaire.

(3) *Cassania*.

(4) Elle est élevée de six cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer.

était autrefois alternatif entre cette paroisse et celle d'Alligny, et situé dans la *justice et directe* d'Iland-lès-Saulieu. Les habitants, bien que *francs-bourgeois*, étaient tenus, comme retrayants de la tour de cette seigneurie, au guet-et-garde en temps de guerre et à une partie des frais d'entretien des fossés, du pont dormant... de ce château. Le fief de Chassagne et ceux de Gutte-Ronde et de Chevigny, avec les deux moulins situés sur la rivière de Cure et le ruisseau de Marconnay, appartenaient, au dernier siècle, à la maison de Montmort, de Launay. L'avocat Merle fit foi et hommage de celui de la Corneau-Cerf au comte de Château-Chinon, en 1775. Louis-Marie-Gabriel-César, comte de Choiseul, en fit autant pour le Breul (1), le Cerné, les Magnés et les Roseaux. La ferme des Latois, au sud-est de Moux, est célèbre à cause du camp que les partisans de l'empereur Napoléon I^{er} y avaient établi en 1815 (2). La Coupe-Baudeau doit son nom à une famille qui habite encore la commune.

VII.

OUROUX, *Horreum romanum, Oratorium.*

Ce bourg, que plusieurs géographes placent au nombre des villes, est bâti sur un plateau formé par plusieurs montagnes adossées les unes aux autres, à huit kilomètres au sud-ouest de Montsauche. Quelques écrivains

(1) Cet ancien fief est nommé vulgairement *Les Suisses*, à cause d'une fabrique de fromage de Gruyère qui y avait été établie jadis par des gens de cette nation.

(2) Voyez le tome I, p. 195.

font venir son nom du mot *oratorium*, c'est-à-dire oratoire ou chapelle, ce qui ne reporte sa fondation qu'au temps de la féodalité et à l'établissement de la religion chrétienne dans le Morvand. Mais il est hors de doute qu'Ouroux est plus ancien, et qu'il existait à l'époque gallo-romaine. Des restes de murs, découverts hors de son enceinte actuelle, ainsi que des débris de tuiles à rebords, de briques et de poteries romaines, en sont une preuve convaincante. Nous devons donc tenir pour certain que là se trouvait autrefois une station militaire importante et un magasin de vivres et de fourrage pour les troupes qui suivaient l'antique voie qui traversait le pays; en un mot, un grenier d'abondance ou *horreum*, d'où est venu le nom que cette localité porte actuellement. Tout nécessitait, on doit en convenir, un établissement de ce genre à Ouroux. Sa position, à trente-six kilomètres d'Autun, dans une contrée alors inculte et déserte, et, par conséquent, sans ressources, le commandait.

Ce bourg, par suite de sa situation même sur une voie militaire très-fréquentée, et l'un des principaux passages de la Bourgogne dans le Nivernais au travers de la chaîne des montagnes du Morvand, devait naturellement voir fondre sur lui les hordes de barbares qui ravagèrent autrefois les Gaules. En effet, des couches de charbon, ensevelies à un mètre sous le sol, et le récit des écrivains, nous apprennent son ancienne destruction et le genre de désastre qu'il subit.

Sur ses ruines fut construit, dans la suite, un oratoire, l'un des plus anciens du Morvand. Il était dédié à saint Georges, martyr, et jouissait d'une certaine célébrité au neuvième siècle. La statue de ce saint se voit dans l'église paroissiale, où elle est encore l'objet de la vénération populaire. Les reliques de saint Barnabé et de saint Clément attiraient aussi, à Ouroux, une foule de fidèles accourus de tous les environs, et telle fut l'origine des

trois foires qui portent encore ces noms (1). Ces assemblées tombèrent bientôt dans le domaine seigneurial, et tous ceux qui y conduisaient du bétail devaient une redevance comme à Château-Chinon. Les registres paroissiaux nous rappellent qu'en 1747, à celle du 23 novembre, on ne vit, par suite de la terrible épizootie qui venait de désoler le Morvand et presque toute l'Europe, pour tout bétail, que sept chèvres.

Ce bourg, que l'on dit avoir été autrefois fermé de murailles, est chef-lieu d'une commune peuplée de deux mille sept cent vingt-neuf habitants répartis sur une superficie de six mille cinquante-cinq hectares (2). Son territoire est, après celui de La Roche-Milay, le plus vaste du Morvand. Fertile dans les vallées, il est maigre et presque stérile sur les montagnes. La rivière de Chalaud et le ruisseau de Mignage sont les deux seuls cours d'eau qu'on y rencontre. Il y existe plusieurs étangs dont le plus considérable est celui du bourg, qui formait jadis un fief mouvant du comté de Château-Chinon. Il appartenait, en 1480, à messire de Beauchamp, duquel il passa, peu de temps après, à noble Philippe de Bussière. Celui-ci en fit foi et hommage en 1504. François Goguelat l'ayant acquis en 1733, en renouvela l'hommage quarante ans plus tard.

La paroisse d'Ouroux, l'un des vingt-six doyennés dont se compose le diocèse de Nevers, est très-ancienne.

(1) La plupart des anciennes foires, ainsi que l'indique d'ailleurs le nom latin *feriæ* qui remplaça le *nundinæ* des Romains, n'ont pas d'autre origine. En effet, l'expression *feria* signifie, dans sa première acception, une fête, une solennité. Or, nous la trouvons généralement employée, au douzième siècle, pour désigner une foire. Philippe I^{er}, dans une charte de l'an 1117, s'exprime ainsi : « *Nundinæ, quas vulgariter ferias appellamus*; et Louis VI, dans une autre de 1195, dit : « *Feriam quoque quam alio nomine nundinas dicunt*. (L'abbé Dubois, *Hist. de Morimond*, p. 442.)

(2) Mille sept cent quarante-quatre sont en forêts.

Elle dépendait jadis du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré d'Anost. Le patronage de la cure appartenait alors au chapitre de Saint-Lazare, auquel il avait été donné en 1379 par l'évêque Pierre II de Barrière ou de Mirepoix. Cette concession fut confirmée, deux ans après, par le pape Clément VII, par une bulle datée de Villeneuve-d'Avignon, l'an IV^e de son pontificat, à condition d'y entretenir un vicaire perpétuel et de lui donner une *portion congrue suffisante*. Le dernier curé nommé par l'évêque, fut Jean Millon, et le premier vicaire perpétuel, envoyé par le chapitre, Guillaume de Vergogney. Dans le mandement donné le 19 juillet 1380, pour son institution canonique, l'évêque d'Autun, après l'exposition des motifs, ajoute qu'il y avait dans la paroisse *vingt-trois villages et deux cent quarante-huit feux, en comptant deux feux de femmes veuves pour un; que tout paroissien tenant feu et lieu, devait au curé, chaque année, à la saint Remi, un bichet de seigle à la mesure d'Ouroux, à l'exception des habitants de Buxeul et de Vauchechion, qui n'en devaient qu'un demi par feu, parce qu'ils étaient alternatifs avec Chaumoys ou Chaumard; qu'il lui était dû, en outre, un denier à Noël et à la fête de saint Germain, et quatre à Pâques et à la Toussaint; plus, des poules de coutumes (1)....*

Les dîmes se partageaient entre l'hôpital de Château-Chinon pour les huit seizièmes, le curé pour quatre, les seigneurs de Bussière pour trois, et la fabrique pour un. Les vicaires perpétuels contestèrent souvent les droits de l'hôpital et plaidèrent pour cela jusqu'en parlement. Mais toujours condamnés, ils durent enfin se contenter de leur quart. Ils affermaient ordinairement la portion qu'ils n'avaient pu s'arroger, une somme de sept cent quatorze livres.

(1) *Poullakia de coustumis....* (Archiv. nation.)

Au dix-huitième siècle, un hypocrite, nommé Delalonde, parvint, sur de fausses lettres de prêtrise, à tromper la bonne foi des collateurs de la cure, et exerça à Ouroux, pendant huit mois, un ministère impur et sacrilège. Mais l'imposture ayant été enfin découverte, ce misérable fut chassé honteusement (1). L'importance de la paroisse lui a valu l'avantage d'être érigée en cure de deuxième classe en 1827. M. l'abbé Charles Violette, actuellement chanoine honoraire et curé de Saint-Jacques de Cosne, a joué le premier du nouveau titre. Mgr Dominique-Augustin Dufêtre l'éleva, en 1849, à la dignité de doyenné, et mit dans sa dépendance les paroisses de Chaumard, de Gien-sur-Cure, de Moux et de Planchez. M. Lazare Louvrier est le premier doyen d'Ouroux.

L'église paroissiale, bâtie au centre du bourg, est dédiée à Saint-Germain d'Auxerre. Cet édifice est loin d'être beau. Le chœur, la seule partie qui soit voûtée, fut reconstruit en 1408, dans le style ogival; mais sa structure est lourde et peu soignée. Il en est de même de la plupart des églises du Morvand. La nef, triste et sombre, paraît plus ancienne. La porte latérale, de caractère gothique, est seule bâtie en pierre étrangère au pays. En avant du portail de l'ouest s'élève le clocher, qui semble n'être qu'une imitation imparfaite du roman du onzième siècle. La foudre étant tombée, vers le commencement du dix-neuvième, sur cette partie de l'édifice, tua trois sonneurs peu physiciens (2). L'ancien cimetière a été

(1) *Registre paroissial d'Ouroux.*

(2) Nos Morvandéaux s'exposent souvent à de pareils accidents, en courant sans discernement au clocher dans le but d'éloigner la tempête. L'expérience et les conseils donnés n'ont pu leur apprendre encore que lorsqu'un nuage, chargé d'électricité, est suspendu au-dessus du clocher, il est souverainement imprudent de sonner. Le mouvement de la cloche, en ébranlant l'air, peut occasionner la rupture du nuage et attirer ainsi sur le

abandonné vers 1850 et un nouveau établi à l'ouest. Le presbytère se trouve à Jalois, hameau situé à cinq ou six cents mètres au sud du bourg.

Il existe à Ouroux un petit couvent de religieuses tenu par quatre sœurs de la congrégation de Nevers. Sa fondation date de l'année 1842. Deux ans après, le 23 juin, il fut dévoré par un incendie allumé par l'imprudence d'un voisin.

Sous l'ancien régime, Ouroux était le chef-lieu d'une importante châellenie annexée au comté de Château-Chinon et dont le ressort s'étendait sur toute cette paroisse, sur celles de Planchez, de Frétoy, de Gien-sur-Cure, de Moux en partie et de Montsauche aussi en partie. Les appels de son bailliage se portaient à Saint-Pierre-le-Moutier. On pense que l'ancien manoir des comtes se trouvait à l'est du bourg, près d'un monticule nommé autrefois le *Château-des-Dames*.

A la suppression de la justice seigneuriale, en 1790, il fut créé en cet endroit un canton qui se composait des cinq premières communes citées plus haut et de celle de Corancy; mais il n'y exista que dix ans. Alors Ouroux passa sous la dépendance de Montsauche.

On trouvait autrefois dans cette commune plusieurs fiefs, tous mouvants du comté de Château-Chinon. Le plus important était celui de Bussière (1), situé dans une gorge, au sud-ouest, non loin des bords de l'Yonne. C'était une terre en toute justice avec une maison-forte aujourd'hui en ruines. Philippe Descureur en était possesseur en 1480. Nicolas de Bussière, son fils, en fit

sonneur ou sur le pays de graves malheurs. Bien qu'une cloche reçoive dans sa bénédiction une vertu spéciale contre les tempêtes, Dieu n'est pourtant pas tenu de paralyser sans cesse l'effet des causes naturelles pour protéger notre imprudence ou notre témérité.

(1) *Buzeria*.

foi et hommage à Château-Chinon en 1504. Elle passa ensuite à Jacques d'Esguilly, baron de Chassy, dont la fille épousa, en 1587, François I^{er} de Choiseul, seigneur de Chevigny. Antoine, leur petit-fils, fut la souche de la branche de la maison de Choiseul, qui porta le nom de Bussièrè. L'ancien fief de Vauchisson appartenait, en 1504, à Denis de Rodon, écuyer. Il fut uni, dans le même siècle, à la seigneurie de Bussièrè.

Fonteny, hameau considérable bâti dans les montagnes, au nord, a été ainsi nommé des sources nombreuses qui sourdent aux environs. Il y existait autrefois une justice seigneuriale dont les dépendances étaient Boulois, La Maison, Queurlin et Savault en partie. Le nom latin de ce dernier hameau, *Sacra vallis*, rappelle et sa situation dans une jolie vallée qu'arrose la rivière de Chalaut dite du Boulard, et son antique consécration aux dieux de la Gaule. On remarquait anciennement quelques monuments druidiques dans les environs. La religion chrétienne, après avoir chassé les idoles et leur culte, consacra à son tour le pays à la sainte Vierge; elle y était encore naguère l'objet d'une grande vénération, sous le nom de Notre-Dame de Savault. La chapelle qui lui est dédiée couronne une montagne conique d'où elle domine toute la vallée. René Perruchot, mort curé de Diennes en 1842, s'y étant retiré dans les mauvais jours de la première révolution, y administra le sacrement de baptême à une multitude d'enfants que de pieux parents lui apportaient secrètement.

La seigneurie de Fonteny était possédée en 1473 par Jean Le Tors, bourgeois de Nevers, qui en fit foi et hommage, la même année, à Charles-le-Téméraire. Henri, son fils, seigneur de Sermages, renouvela ce devoir trente-un ans plus tard. Les dîmes de ses dépendances appartenaient autrefois au curé d'Ouroux et au baron d'Argoulais, seigneur de Savault en partie. Celui-ci

n'avait que le tiers qu'il tenait en fief des comtes de Château-Chinon.

L'ancienne voie romaine qui traversait la commune, de l'est à l'ouest, a été remplacée en 1848 par une route qui suit la même direction. Deux autres routes parcourent en sens opposé le territoire d'Ouroux.

VIII.

PLANCHEZ, *Planci Villa, Plancheium, de Planchore.*

Il est peu de communes en Morvand où l'atmosphère soit plus froide et le sol aussi maigre qu'à Planchez. La neige apparaît une grande partie de l'hiver aux sommets des montagnes qui couvrent son territoire (1), et il ne s'écoule guère de mois dans l'année sans qu'il y gèle. Les orages, attirés par ses vastes forêts, dont l'étendue est de deux mille six hectares (2), détruisent souvent ce que le froid avait épargné. Nous voudrions pouvoir porter un témoignage différent d'une localité qui nous a vu naître ! Cette commune renferme seize cent quinze habitants, et

(1) Les montagnes les plus élevées sont : le *Crot-de-Montmorey*, *Mons moræ*, haut de six cent neuf mètres. On remarque, à son sommet, de beaux vestiges de la voie romaine qui allait d'Autun à Entrains par le centre du Morvand. Le peuple l'appelle encore le *chemin ferré*, et prétend qu'elle fut construite par les fées dans une seule nuit et avec un seul tablier plein de pierres. Le point culminant des bois de *Seraut* compte sept cent seize mètres, et celui des *Élans* sept cent vingt.

(2) La superficie générale de la commune est de quatre mille trois cent soixante-cinq hectares.

la paroisse deux mille deux cent trente fidèles ; à cause de Frétoy , son ancienne annexe , qui lui est réuni.

Les Planchéens passent généralement pour être peu civilisés ; leur patois est un des plus grossiers de la contrée. Leur costume était encore naguère celui de leurs aïeux ; mais le luxe a commencé , pour le malheur du pays , à s'y introduire. Il augmentera la gêne et la misère dans lesquelles la plupart vivent. Nous pouvons ajouter qu'il n'est pas de population plus superstitieuse en Morvand. De toutes parts , on raconte gravement les maléfices des sorciers , les danses sataniques des sabbats , les rencontres de meneurs de loups , les apparitions des revenants et des démons..... Voici , entre mille , une aventure que nous avons entendu , dans notre enfance , maintes fois rapporter. Elle était arrivée , disait-on , à un villageois du hameau des Fèvres.

« Un jour , maître Pierrot , ami du cabaret , comme l'est tout vrai Morvandean , s'était attardé après la grand'messe , et regagnait sa chaumière à une heure fort avancée de la nuit. L'hôtesse , en femme prudente et peu pressée de se séparer de ses *pratiques* , avait voulu le retenir jusqu'au lendemain. Elle lui avait représenté , à plusieurs reprises , qu'un voyage nocturne , par des chemins de traverse et dans les bois , n'était pas toujours sans danger. « On ne sait ce qui peut arriver , disait-elle , à une pareille heure , et un homme seul est *bien court*. » Mais Pierrot , naturellement peu timide , et dont la tête était d'ailleurs échauffée par les nombreuses rasades de vin de Bourgogne qu'il avait vidées en compagnie de quelques *connaissances* , n'avait cédé à aucune remontrance ; il avait même répondu à l'aubergiste , dont les sollicitations devenaient de plus en plus pressantes : « Je me moque du diable comme du reste , » et il était parti.

» Il avait déjà marché long-temps , et avait franchi le ruisseau flottable de Martelé au moyen d'une frêle plan-

che (1), sur laquelle il s'était engagé quelques fois avec plus de précautions ; il avait vu avec indifférence ces longues piles de bois qui n'attendaient plus que la main du flotteur pour couler dans l'Yonne, et avait gravi le sommet du Grot-de-Montmorey sans se mettre en peine de l'apparition des fées sur la voie ferrée qui le traverse de l'est à l'ouest. Il était arrivé sans encombre dans une vallée tapissée de prairies et entourée de forêts. Le chemin, creusé par le torrent et ombragé de deux rangées d'arbres, était plein de ténèbres. Notre homme y pénètre avec intrépidité, au risque de s'y refroidir les sens.

» Tout à coup la lune se dégage des nuages qui voilaient son disque, et à sa lueur incertaine, Pierrot aperçoit devant ses pas un grand mouton noir que le hasard semblait avoir conduit en ces lieux. Cette rencontre inattendue parut être une bonne fortune au voyageur. Le saisir, le charger sur ses épaules, fut l'affaire d'un moment. « Il est, dans la vie, des heures de bonheur, » se disait notre villageois, et il poursuivit sa route avec son fardeau, ne soupçonnant pas quelle bête il portait.

» Il cheminait ainsi depuis quelque temps ; il avait traversé la forêt, tout préoccupé de son heureuse trouvaille ; déjà il n'était plus qu'à une faible distance de sa chaumière, lorsque le malencontreux animal, d'une voix mêlée d'un affreux grognement, lui dit à l'oreille : « Je suis assez loin, moi, il faut que tu me reportes au lieu où tu m'as trouvé », et cette injonction fut aussitôt accompagnée des plus terribles menaces.

» A ces paroles, les cheveux de Pierrot, malgré lui, se hérissent sur sa tête ; il hésite ; les menaces redoublent. Enfin, il fallut obéir. Rebroussant donc chemin, il s'enfonce de nouveau dans la forêt avec son triste fardeau, qui devenait de plus en plus lourd, car la bête infernale

(1) Le pont n'a été construit que vers 1848.

pesait sur lui de tout son poids. Enfin il arrive. Lorsqu'il eut déposé le faux mouton, il se sentit soulagé comme s'il eût rejeté une montagne ou un rocher. Alors la même voix, d'un ton rauque, lui dit : « Tu es heureux d'avoir dans ta poche l'objet maudit qui s'y trouve, car, sans cela, je t'eusse emporté. » C'était son chapelet.

» Notre Morvandeau ne s'arrête pas à écouter plus long-temps, et bien qu'il lui semble que les jambes lui soient entrées dans le corps, il se met à courir jusqu'à ce qu'il arrive dans sa maison. Son visage était alors ruisselant de sueur, et une pâleur mortelle en avait changé les traits. Il entre et tombe mort. Le lendemain seulement il put raconter l'événement de la veille et jura que jamais on ne l'y reprendrait plus. »

Le village de Planchez est situé au sommet des montagnes qui s'élèvent entre Château-Chinon et Montsauche, près de la jonction de deux routes qui lui ouvrent une communication facile avec les pays voisins. Quelques antiquaires prétendent que son nom vient d'un citoyen romain possesseur d'une villa, dont on a cru naguère retrouver des vestiges. En effet, on découvrit, dans ces derniers temps, un vaste souterrain présentant tous les caractères des constructions romaines, et dont les parois étaient garnies de cavités qui semblaient avoir été destinées à renfermer des urnes cinéraires. La position de ce village sur l'ancien chemin qui descendait du Beuvray et se portait sur Saulieu, et près d'une voie militaire, donne quelque poids à ce sentiment.

Planchez est presque tout couvert en chaume; aussi a-t-il éprouvé, à diverses époques, de grands désastres occasionnés par l'incendie. En 1807, la partie méridionale et l'église furent dévorées par les flammes. Un quart de siècle plus tard, le samedi 28 juillet 1832, à huit heures du matin, le feu se manifesta sur le toit d'une chaumière de la partie opposée. Comme il régnait, depuis plusieurs semaines, une

grande sécheresse, et que le vent du nord-est soufflait violemment, l'incendie se propagea avec une étonnante rapidité, et en un instant tout le village, à l'exception de sept habitations, fut couvert de flammes. A onze heures, le terrible élément avait achevé de dévorer sa proie. Ainsi en trois heures, maisons, au nombre de soixante-sept, granges, étables, bûchers, haies sèches ou vives, tout avait disparu, il ne restait que des décombres. Au sifflement horrible des flammes succéda alors le lugubre fracas des murailles calcinées, qui s'écroulaient en lançant dans l'air des tourbillons de fumée noire où se jouaient des milliers d'étincelles. A cet effrayant spectacle se mêlaient les cris déchirants des mères et des enfants réduits à la plus affreuse détresse, sans abris, sans pain, sans vêtements. Par une sorte de prodige, l'église, qu'on venait de reconstruire, resta seule debout au milieu d'un déluge de flammes.

Un malheur si profond émut les âmes les moins compaissantes et les secours de tout genre arrivèrent en abondance. A la fin de l'année, tout était à peu près réparé. En 1844, un autre incendie consuma quatre des habitations qui avaient échappé en cette circonstance. L'année suivante, un pareil sinistre détruisit vingt-deux maisons du hameau de la Fiolle, situé entre Ouroux et Planchez. Dans la nuit du 25 au 26 mars 1854, un quatrième incendie, dont on ignore la cause, réduisit en cendres les trois-quarts de La Chaise, hameau de cent feux, bâti de l'autre côté des forêts, à l'est du chef-lieu. Ce nom, tiré du latin *Casa*, marque un endroit mal construit tel qu'était en effet ce village. Au mois de septembre 1849, le choléra s'y étant déclaré, y fit vingt victimes.

La paroisse de Planchez, autrefois du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré d'Anost, est, si l'on en croit quelques écrivains, une des plus anciennes des environs. A l'époque de l'érection de celle de Montsauche, elle dut abandonner,

pour former ses dépendances, plusieurs hameaux, dont Mont-Elème est le principal. Le patronage de la cure appartenait jadis au chapitre de la cathédrale de Saint-Lazare, et les dîmes au curé du lieu et aux comtes de Château-Chinon. Planchez fit partie pendant dix ans du canton qui avait été créé en 1790 à Ouroux. C'est encore aujourd'hui une des cinq paroisses de ce doyenné. Le vénérable Charles Morey, curé de Corancy, la desservit pendant un veuvage de dix ans, qui commença à la mort de l'abbé Dessause, en 1816.

D'après une antique tradition, l'église ne fut primitivement qu'une chapelle rurale dédiée à saint Jean-Baptiste, dont la fête donne encore lieu actuellement à une assemblée le 24 juin de chaque année. On pense qu'elle fut bâtie par les comtes de Château-Chinon pour le bien spirituel des bûcherons occupés dans leurs forêts, et pour y entendre eux-mêmes la messe lorsqu'ils prenaient le plaisir de la chasse dans les environs. A l'époque de son érection en église paroissiale, elle fut mise sous l'invocation de saint Sulpice-Sévère, archevêque de Bourges; on célèbre sa fête le 17 octobre.

Cet édifice annonce la pauvreté du pays. D'abord reconstruit au seizième siècle, il se composait alors d'un chœur à voûte ogivale, d'une nef et d'un petit clocher en bois placé entre ces deux parties. Réparé sur le même plan après l'incendie de 1807, il était devenu depuis longtemps insuffisant pour le nombre des fidèles de la paroisse. On dut enfin penser à son agrandissement. La nef fut donc abattue en 1830 et remplacée par une autre plus vaste et appuyée de deux bas-côtés dont elle est séparée par des colonnes en bois. Tout est mesquin dans cette construction. Une des cloches, enlevée dans les mauvais jours de la première révolution, portait, dit-on, le millésime de 1115. Celle qui se trouve actuellement au beffroi, fut cassée à la naissance du duc de Bordeaux, et refondue en partie aux

frais de la famille royale. Le nouveau cimetière, situé dans le flanc de la montagne dite le *Brûlé*, à l'ouest, fut inauguré au commencement de ce siècle.

Il se tenait autrefois à Planches deux foires qui tombèrent par défaut de commerce.

Sous la féodalité, la commune était une dépendance du comté de Château-Chinon, et ressortissait du bailliage d'Ouroux. Ses immenses forêts, sous le nom de *Bois-du-Comté*, faisaient partie du domaine privé des seigneurs. Elles appartiennent aujourd'hui au comte de Béarn, ancien ambassadeur, qui les tient du duc de Choiseul-Praslin, son beau-père. Celui-ci les avait acquises vers 1825, de la famille Bureau, de Paris, à laquelle elles avaient été cédées à prix d'argent par les chanoinesses de Mascransy.

Ces forêts couvrent près de la moitié du territoire de la commune; mais elles étaient encore plus considérables au commencement du dix-septième siècle. Anne de Montafié, comtesse douairière de Château-Chinon, en ayant vendu, en 1624, toute la superficie sans réserve de baliveaux ni de modernes, les habitants, qui y possédaient des droits d'usage et de pacage, réclamèrent contre cette dilapidation préjudiciable à leurs intérêts, et obtinrent par compensation, moyennant une rente annuelle et perpétuelle de deux sous par arpent, une partie du sol qu'ils défrichèrent; de là ces vastes champs, au nord, encore appelés les *Ventes*, nom que l'on donne vulgairement aux forêts en exploitation (1).

Les anciens droits d'usage et de pacage si utiles, nous dirions mieux si indispensables dans notre contrée, et dont nos malheureux Morvandaux ont été, à la faveur des révolutions, totalement dépouillés, donnèrent lieu, ainsi qu'il a été dit ailleurs (2), en 1848, à une émeute

(1) Archiv. nationales et de Château-Chinon.

(2) *Voyez* tome I, p. 208.

formidable que l'on ne calma qu'en faisant de prudentes concessions qui ont été retirées plus tard. Jusque-là, nos Planchéens, en souvenir de ces droits, avaient exploité eux-mêmes les bois moyennant une faible rétribution, et enlevaient ensuite le branchage pour leur utilité. Mais alors le propriétaire ayant fait réduire *la rame* en charbon, la population tout entière, appelée au son lugubre du tocsin, se porta, armée de piques, de faux, de cognées..., sur le chef-lieu, et fit entendre de redoutables menaces. Les femmes, chargées de pierres, se montraient plus ardentes que les hommes qu'elles animaient de la parole et du geste. Le sous-préfet de Château-Chinon, accouru au bruit du soulèvement avec la garde nationale de cette ville, qu'il avait laissée prudemment à Planchot, parvint à apaiser les émeutiers en promettant son intervention auprès du noble possesseur de ces forêts.

Si nous avons quelques conseils à donner, nous dirions aux riches : Soyez bons, bienfaisants envers le peuple des campagnes, sachez relâcher quelque chose de vos droits, et vous le trouverez toujours respectueux et bien disposé envers vous. Le paysan du Morvand, abandonné à lui-même, n'est pas l'ennemi du riche. Nulle part peut-être un grand nom n'inspire plus de vénération et de respect. Si parfois des paroles caustiques s'échappent de ses lèvres, ce n'est que contre celui qui est sorti de ses rangs depuis peu, contre le parvenu. Nous dirions ensuite aux hommes du peuple : Respectez le riche et sa propriété comme vous voulez qu'on respecte votre petit jardin, votre pré, votre champ. Il y a toujours eu des riches, et il y en aura toujours. Un bon riche est une seconde providence pour le pauvre et l'artisan.

Dans la forêt d'*Houssière*, près de l'ancien fief de Bou-tenot, on remarque de vieilles ruines nommées le Châtelet, ce qui semble indiquer l'existence en ce lieu d'un

manoir seigneurial, ou d'un rendez-vous de chasse. Quelques antiquaires ont pensé que ces débris pourraient avoir appartenu à un temple palen. A Château, au nord, se trouvait jadis une maison-forte dont il ne reste que le nom. Lautechau (1) rappelle le souvenir d'un poste militaire établi sur la montagne voisine pour la sûreté des voyageurs qui suivaient la voie romaine qui parcourait ces parages. Le fief de Chaumont (2), bâti près d'une vaste forêt de même nom, s'appelait autrefois Pierre-Large. Celui de Grosse (3), adossé à un monticule sur lequel on allumait, le premier dimanche de carême, un grand feu autour duquel toute la jeunesse des environs se livrait à une joie folle, appartenait en partie à l'ancienne abbaye de Regny. Il lui avait été donné avec les bois, prés, terres et étang de Seraut jusqu'aux *Landes* (4), en 1177, par Hugues II, seigneur de Château-Chinon, du consentement d'Aremburge, son épouse, et de leurs trois enfants, pour fonder son anniversaire. Étienne de Bagé, évêque d'Autun, Thibault, évêque de Nevers, et Seguin, abbé de Corbigny, confirmèrent cette donation en y apposant leurs sceaux (5).

Le hameau des Fèvres, ainsi nommé de ses anciens habitants, et celui des Petits-Jeans, autrefois Grosse-Dessous, sont situés dans un climat très-insalubre. On croit qu'au lieu appelé les *Grand' Cornes*, il exista un dolmen druidique. A Planchot, ou Planchez-Dessous, se trouvait un fief dit *Charton*, dont Jacques Martin fit foi et hommage à Château-Chinon, en 1773.

Le comte de Béarn a fondé à Planchez, en 1854, un établissement religieux, composé de trois sœurs de Nevers.

(1) *De alto castro.*

(2) *Calvus mons.*

(3) *De Grosso.*

(4) Aujourd'hui les *Élans*.

(5) Dom Georges VIOLE, *Hist. manuscrite de Regny.*

IX.

SAINT-AGNAN-LA-CHAPELLE, *Sancti Aniani Capella*.

Cette commune, située dans l'ancienne province de Bourgogne, à l'est de Montsauche, forme, de ce côté, la limite du département de la Nièvre et confine avec ceux de la Côte-d'Or et de l'Yonne. Sa population est d'environ huit cents habitants et sa superficie de deux mille trois cent quatre-vingt-sept hectares, dont huit cent cinquante-huit sont en bois. Son territoire, maigre et marécageux, présente un aspect triste et sauvage. Le 13 août 1791, un an à peine après son adjonction au département de la Nièvre, elle voulut rompre ses nouveaux liens pour s'unir à celui de la Côte-d'Or. La municipalité prit à cet effet une délibération qui fut favorablement accueillie à Dijon et transmise ensuite à l'assemblée constituante ; mais ces démarches n'eurent pas le même succès à Paris. Renouvelées quelques années après, elles furent repoussées de nouveau.

Au douzième siècle, cet endroit n'était encore qu'un désert, que des landes couvertes de bois, de broussailles et de bruyères. On n'y voyait alors qu'une ferme, nommée plus tard *Grange de Saint-Agnan* (1), que l'évêque d'Autun, Etienne de Bagé, donna, en 1136, à Guillaume I^{er}, deuxième abbé de Fontenet (2).

(1) *Sancti Aniani Grangia*.

(2) Cette abbaye, ordre de Cîteaux, avait été fondée, en 1118, dans la paroisse de Touillon, de l'ancien diocèse d'Autun, par Rainard, seigneur de Montbard, et oncle de saint Bernard. Elle comptait, en 1789, quarante-cinq abbés.

Pendant long-temps les moines n'en retirèrent que du beurre, des veaux et des porcs pour l'approvisionnement de la maison. Ils y envoyaient, chaque année, pour le soin et la garde des troupeaux, des frères convers, qui s'y bâtirent une chapelle pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux, et la dédièrent à Saint-Aignan, évêque d'Orléans. L'abbé ayant trouvé dans la suite des colons laborieux, leur donna des terres à défricher, moyennant une rente annuelle de *deux sous par journal* et la dime de toutes les céréales à raison d'une gerbe sur vingt. Ces gens travaillèrent d'abord avec activité, défrichèrent des landes et bâtirent des chaumières auxquelles ils donnèrent leurs noms (1). Mais bientôt découragés par la stérilité de leurs champs, plusieurs abandonnèrent leur petit domaine et allèrent chercher ailleurs des terres moins ingrates.

La chapelle de Saint-Aignan demeura jusqu'au milieu du dix-septième siècle sans titre paroissial. Les habitants se rendaient, le dimanche, pour l'audition des saints offices, dans les églises du voisinage le plus à leur portée. Enfin, fatigués de cet état de choses, ils s'adressèrent en 1650 à l'évêque d'Autun, et obtinrent que leur communauté fût érigée en paroisse. Le prélat plaça le nouveau bénéfice dans le ressort de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes, et en donna la collation à l'abbé de Fontenet. Celui-ci la céda en 1740 au comte de Montigny, auquel il avait déjà abandonné la seigneurie de Saint-Aignan.

Pour subvenir aux besoins du pasteur accordé à leurs vœux, les habitants s'obligèrent à lui donner une gerbe

(1) Tels sont les Amands, les Blancs, les Cordins, les Guenifets, les Michots, les Gros, les Pompons..... Tous les habitants étaient tenus au guet-et-garde envers la ville de Saulieu et à une partie des frais de réparation des fossés et des murailles de cette place.

de seigle sur quarante, par feu, du beurre aux rogations, du fil.... François Bazin, bourgeois de Saulieu, possesseur d'une partie de la terre, voulut améliorer le sort du curé et légua à cet effet, en 1686, une somme de *deux mille livres*, qui devait être employée en biens fonds et à condition qu'il serait célébré, chaque semaine, pour le repos de son âme et de celles de ses ancêtres, une messe à laquelle on inviterait, au prône du dimanche précédent, tous les paroissiens, et qu'on dirait en même temps un *Pater* et un *Ave* à cette intention (1).

On acheta avec cette somme deux *belles métairies* qui coûtèrent dix-huit cents livres, et qu'on engagea bientôt à Guy Chartraire, comte de Montigny, pour une rente de quatre-vingt-dix. Cette rente fut portée plus tard, d'après l'estimation de l'abbé de Fontenet, à cent dix. Enfin en 1747, le curé et les fabriciens réunis en firent cession perpétuelle et irrévocable, moyennant trois cent quarante livres par an payables au curé.

Le village de Saint-Agnan, composé seulement du château, reconstruit vers 1842, du presbytère et de trois autres habitations, est situé en tête d'une prairie, à l'entrée d'une forêt et près d'un vaste étang au-dessous duquel se trouvaient autrefois des tanneries, et aujourd'hui un simple moulin. L'église paroissiale, dédiée au saint évêque dont l'endroit porte le nom, a été rebâtie en 1836, mais sans caractère architectural. C'est un édifice presque aussi large que long, et d'un aspect peu gracieux. Au-dessus du portail s'élève le clocher, si on peut appeler de ce nom la construction dont il s'agit. Derrière cette église se trouvait l'ancien cimetière, attestant par sa petitesse extrême la faible population d'autrefois. Le nouveau se voit au sud-est, sur la lisière

(1) Archiv. paroissiales. COURMAYEUR, tome VI.

de la forêt. Le presbytère est misérable. Il existait, au dernier siècle, dans l'église de Saint-Agnan, une célèbre confrérie de Saint-Hubert, fondée en 1741 par le seigneur du lieu avec l'approbation de l'évêque diocésain. Son établissement avait pour but de porter chaque habitant de la paroisse, à l'imitation du saint patron de cette association, à la pratique des *vertus morales et chrétiennes* (1). Elle se composait du curé, directeur, du seigneur, capitaine-né, d'un lieutenant, d'un enseigne, d'un secrétaire et d'un trésorier. Ces quatre derniers étaient choisis parmi les confrères résidant dans la paroisse. Aucun des membres ne pouvait plaider sans la permission du capitaine, qui employait, avant de l'accorder, tous les moyens possibles de conciliation. Au jour de la fête de saint Hubert, tous les confrères devaient se *trouver en armes au château de Saint-Agnan* pour aller à la chasse dans l'endroit indiqué par le capitaine. Celui qui tuait un chevreuil ou un sanglier, était tenu de l'en prévenir aussitôt, sous peine de se voir *sa médaille enlevée et son nom rayé du registre* (2).

A deux kilomètres environ au nord du village, on remarque les ruines d'une ancienne chapelle dédiée à saint Pierre, et où les curés de la paroisse et les habitants se rendaient souvent en procession. On voit encore, de temps en temps, quelques fidèles à genoux sur ses débris. Près de là, sur le ruisseau, se trouve une chaumière vulgairement appelée le *Moulin-Brûlé*, avec un vaste étang aujourd'hui desséché. Au-dessous de la chaussée sont des monceaux de scories, qui perpétueront long-temps le souvenir d'une forge à fer et d'une fonderie établies autrefois en ce lieu par le comte de Montigny. Ce seigneur avait aussi formé au Pavillon, ancienne ferme

(1) Charte de fondation.

(2) *Ibid.*

située dans les bois, au sud, un haras de douze étalons et de deux cents juments, qui tomba à cause de la mauvaise qualité des foins et de la fraîcheur des eaux (1).

Près de la *Métairie-Brûlée*, au sud-est, dans les prairies, il existe une source chaude dite le *Bouillon*; elle est très-utile aux gens du pays pendant l'hiver. La vallée, qui de là s'étend jusqu'à Échamps, est une des plus sauvages du Morvand.

A l'est, entre le hameau des Guenifets, incendié vers 1805, par une méchante femme, et celui de La Cour-de-l'Agré (2), se trouvait naguère un magnifique dolmen nommé la *Grosse-Pierre*. C'était, assure-t-on, un des plus remarquables du Morvand. Il portait, à sa surface, une forme humaine profondément gravée et diverses espèces de vases bizarres. Comme tant d'autres, il ne put trouver grâce en 1842 sous le marteau d'ignorants tailleurs de pierre. Un peu plus à l'est, sur le chemin de La Roche-en-Breny, on rencontre Le Jarnoy, hameau le plus ancien de la commune. C'est là que résidaient habituellement les frères convers dont nous avons parlé. Les Champs-de-Bornoux, ancienne dépendance du comté de Chastellux et de la paroisse de Quarré-les-Tombes, ne font partie de la commune que depuis 1828. Ils n'ont même été réunis à la paroisse qu'en 1846.

La terre de Saint-Agnan, seigneurie en toute justice mouvante des évêques d'Autun, à cause de leur comté de Saulieu, dont elle était un démembrement, passa en mains laïques au dix-septième siècle. Les habitants, comme retrayants de la forteresse sédoleucienne, étaient tenus au guet-et-garde envers elle, et à une partie des frais de réparation des fossés de la ville. Elle apparte-

(1) COURTÉPÉE, tome VI.

(2) On pense que le nom *Agré* est un corrompu du mot abbé, et qu'il rappelle le souvenir de la possession monastique de Fontenet.

nait en 1680, à François Bazin. Cet homme vertueux la laissa à Germain et François Chartraire, ses neveux, qui acquirent le droit de haute justice. Guy, comte de Montigny, lieutenant du roi dans la ville et château de Semur, fut un gentilhomme d'une activité rare. Les divers établissements dont nous avons parlé, et la confrérie de Saint-Hubert, avaient été fondés par lui. En 1750, époque de sa mort, il possédait, outre la terre de Saint-Agnan (1), le comté de Montigny (2), érigé en 1706, en faveur de Marc-Antoine Chartraire, son père, le marquisat de Ragny, les seigneuries de Blerre-lès-Semur, de Forléans, de Saulx; celle de Bourbilly, si connue à cause de madame de Sévigné..... Le comte de Montigny, son fils, trésorier général des états de Bourgogne, et Guy Chartraire, marquis de Bourbonne, président au parlement, son gendre et son neveu, jouirent de Saint-Agnan après lui. La veuve de ce dernier possédait encore cette terre en 1789. C'est aujourd'hui la propriété de M. Le Goux, qui l'a acquise d'un sieur Odio, orfèvre à Paris, et a fait rebâtir le château.

X.

SAINT-BRISSON-AUMAIRE, *Sanctus Bructius*.

Ce village est situé sur le versant occidental d'un plateau qui s'élève entre la route de Nevers à Dijon et celle de Lormes à Saulieu, près d'un vaste étang servant au flottage des bois, et dans un climat très-froid, comptant six cent

(1) Il en porta nom.

(2) C'est Montigny-sur-Armençon.

quatre-vingt-deux mètres au-dessus du niveau de la mer. Il doit son nom à saint Brice, évêque de Tours, auquel son église paroissiale est dédiée. Son surnom (1) vient d'une ancienne terre qui occupait la partie septentrionale de son territoire. Une plaine marécageuse et aride en rappelle encore le souvenir.

Saint-Brisson est chef-lieu d'une commune de treize cent soixante-huit habitants, et qui comprend deux mille neuf cent onze hectares de superficie (2). Il se compose d'environ trente habitations divisées en deux groupes par les dépendances du presbytère, vaste édifice reconstruit en 1785 par l'abbé Riolet. La partie haute, à laquelle appartient cette maison, fut incendiée le 28 avril 1847. On y remarquait autrefois un manoir seigneurial qui fut détruit par le même genre de sinistre. L'emplacement se nomme encore le *Château-Brûlé*. La partie basse, où se trouve l'église, en possédait un autre, dont la construction ne remontait qu'au dix-septième siècle. Une seule tour, de forme hexagonale, en ornait la façade. De nombreuses meurtrières en défendaient l'entrée. Un pan de mur s'étant écroulé en 1843, il en sortit un nombre assez considérable de pièces d'or à l'effigie de nos rois. L'église, selon une opinion très-probable, ne fut, dans l'origine, qu'une chapelle rurale desservie par le chapitre de Saint-Andoche de Saulieu auquel fut donné, plus tard, le patronage de la cure. Le chœur, formé de trois absides, fut reconstruit en 1686 par Charles de Montsaunin, chevalier, comte de Montal. Dans le caveau qui règne sous cette partie, et dont l'entrée est fermée par une pierre avec deux anneaux en fer, furent déposés dans la suite deux membres de sa famille. La nef, vaste carré sans architecture, a été rebâtie vers 1840. Le clocher en bois, qui s'élevait sur le milieu

(1) Il est aujourd'hui peu connu.

(2) Douze cent trente-neuf sont couverts de forêts.

de l'édifice, a été remplacé par une tour surmontée d'une flèche, mais d'une mauvaise exécution. En avant du cimetière, on remarque un gros orme dont le tronc a sept mètres de circonférence. A l'est, sur le chemin de Saulieu, un établissement religieux va être fondé aux frais de la comtesse de Canillac (1).

La paroisse faisait jadis partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes; elle est très-ancienne. Gouloux, qui en formait autrefois l'annexe, était un bénéfice à la collation du curé de Saint-Brisson. Jean Laligant fut appelé, en 1674, en vertu de ce droit, à ratifier la fondation que Jean de Charry, officier commensal de la maison du prince de Condé et procureur fiscal de la seigneurie de Gouloux, venait de faire dans l'église de cette paroisse. Antoine Tixier, l'un des curés les plus zélés et les plus pieux de Saint-Brisson, était revêtu en même temps de la dignité d'archiprêtre de Quarré-les-Tombes. Le *Vernet-Saint-Brice*, au nord, et le *Bois-au-Saint*, à l'est, étaient des dépendances du presbytère.

A l'ouest, on rencontre une vaste forêt, que traversait anciennement, dans toute sa longueur, le chemin romain de Corbigny à Saulieu. Elle se nomme *Forêt-Chenue*. On en tire beaucoup de granit pour les constructions du voisinage. Le pont de Gouloux tout entier est formé de blocs arrachés de ses flancs. Le plus remarquable des rochers qu'elle renferme est le *Fort-Chevresse*, que plusieurs archéologues regardent comme un dolmen druidique (2). Plus vigilants que beaucoup d'autres, les nobles

(1) Cette dame a fait refaire à neuf le dallage de l'église en 1851; le chœur, qui s'élevait de quatre degrés au-dessus de la nef, a été baissé de deux. Elle nourrit habituellement quatorze pauvres de la commune. Nous aimons à signaler de pareils actes de bienfaisance.

(2) *Le Nivernais*, tomes I et II.

propriétaires de ce bois se sont toujours opposés à la destruction de ce monument d'un autre âge. Dans une gorge, près du ruisseau de Vignan, il existe quelques ruines à peine apparentes ; on les nomme vulgairement *Maison-Monsieur*. C'est là que s'était retiré, après la révocation de l'édit de Nantes, un jeune huguenot issu de la maison de Fontenay d'Uxeloup, qui possédait un fief dans la commune. Le souvenir d'impudiques enlèvements par lesquels il déshonorait les familles, s'est conservé jusqu'à nos jours dans les environs.

L'ancienne terre de Saint-Brisson, seigneurie en toute justice et de franc alleu, forma, en 1680, un des cinq clochers qui servirent à l'érection du comté de Montal. Moins d'un siècle après, le duc de Nivernais l'érigea elle-même en châtellenie à la prière de Marie-Anne de Montsaunin de Montal, comtesse de La Rivière, à condition qu'elle la tiendrait de lui en fief-lige et qu'il serait payé, *de deux ans en deux ans*, à son acquit, une somme de cinquante livres pour marier une fille pauvre. Cet accord eut lieu le 14 octobre 1762 et fut confirmé par lettres-patentes du roi du 6 février de l'année suivante, qui furent enregistrées en parlement le 26 mars. Par suite de cet arrangement, Saint-Brisson devint l'une des trente-deux châtellenies du duché de Nivernais et le siège d'un bailliage seigneurial qui avait dans son ressort le comté de Montal et toutes ses dépendances. Paul Desmolins fut le premier bailli de cette justice, dont les appels se portaient à la pairie de Nevers et de là au parlement de Paris, et les cas royaux à Saint-Pierre-le-Moutier.

On croit que la terre de Saint-Brisson fit autrefois partie des domaines du bienheureux Varé, qui la donna avec Gouloux aux monastères de Saint-Andoche de Saulieu et de Saint-Prix de Flavigny. En 1620, elle appartenait à Adrien de Montsaunin, écuyer, seigneur des Aubuz.

Celui-ci la laissa à ses trois enfants Charles des Aubuz (1), Charles de Montal, et Élisabeth, qui fut mariée à Claude-Charles des Blins, sieur de Palmaroux, puis, en secondes noces, à François de Fontenay, seigneur d'Uxeloup. Ils la partagèrent quelque temps après. Le premier eut le fief des Petites-Fourches, dont le nom rappelle le souvenir d'un signe patibulaire élevé en ce lieu pour la punition des criminels. On y remarque un manoir bâti à l'anglaise par le comte de La Rivière, et une chapelle particulière. C'est la résidence de la famille de Canillac. Élisabeth eut la seigneurie des Grandes-Fourches, et Charles de Montal, celle du bourg, à laquelle il joignit, dans la suite, les deux autres (2). Marie-Anne de Montal, son arrière-petite fille, porta, le 16 avril 1736, Saint-Brisson, les comtés de Montal, de Vénaré, les baronnies de Thôtes, de Courcelles-les-Semur et d'Iland, les seigneuries de Dun-les-Places, de Gouloux, de Nataloux, de Ménétreux, de Genouilly, de Giverdon, du Donjon..., à haut et puissant seigneur Paul-Charles de La Rivière, vicomte de Tonnerre et de Quincy (3). Le comte de Montal, son père, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de ses armées...,

(1) Il épousa Bénigne Boulenet, dont il eut un fils, nommé François, qui s'unit lui-même à Huguette Fehenneret, fille du président du grenier à sel de Saulieu.

(2) Voyez l'article Dun-les-Places.

(3) La maison de La Rivière était originaire du Nivernais et tirait son nom d'une ancienne seigneurie située près de Couloutre. C'était une des plus anciennes de la province. Ses armes étaient : « De sable à une bande d'argent. » Guyot de La Rivière fit, en 1147, le voyage de la Terre-Sainte. Elle forma de bonne heure diverses branches qui s'établirent en Bourgogne, en Champagne, en Bretagne, en Normandie.... On compte parmi ses membres un grand-maitre souverain des eaux et forêts de France, deux premiers chambellans des rois Charles V et Charles VI, un ministre favori de ces princes, des généraux, des capitaines et lieutenants de compagnies d'ordonnance, des gouverneurs de places-fortes et de provinces, des chevaliers des ordres du roi et de Jérusalem..... (Archiv. du château de Saint-Brisson.)

mourut dans ses terres de Bourgogne, le 22 août 1758, et fut déposé dans le caveau de l'église de Saint-Brissson. Vingt ans plus tard, elle perdit son époux, qui décéda au château de Thôtes, fort regretté de ses amis et de ses sujets; elle ne lui survécut que quatre ans.

De cette union étaient nés trois enfants. L'aîné, Charles-Gabriel, comte de La Rivière, seigneur de Saint-Brissson, de Thôtes, de Montal...., épousa Marie-Marguerite Chevalier, fille de Louis, seigneur de Montgneront..., conseiller du roi au parlement de Paris (1). Élisabeth-Pauline de La Rivière, sa fille (2), s'unit à *haut et puissant* seigneur messire Charles de Montboissier-Beaufort-Canillac, dit le vicomte de Canillac, patrice romain, prince de l'Église, contre-amiral, officier de la Légion-d'Honneur (3)...., mort à Paris, le 21 mai 1836, laissant trois enfants, MM. Charles-Pierre-Maurice, marquis de Montboissier, Héraclius-Hugues-Augustin, comte de Montboissier, décédé en 1851, et M^{lle} Ringarde-Natalie de Canillac.

Il se tient annuellement à Saint-Brissson trois foires; celle du 1^{er} avril est la plus ancienne et la plus considérable. Il y a ce jour-là louage de domestiques pour tous les environs.

(1) Jeanne-Françoise de La Rivière, sa sœur aînée, fut mariée en 1765, à François-Pierre Le Roux d'Argent, comte de Morges, chevalier d'honneur au parlement de Dauphiné, seigneur d'Aillières et de douze autres terres. Marie-Françoise-Gabrielle, la plus jeune, fut chanoinesse du chapitre noble de Neuville-en-Bresse.

(2) Il eut aussi un fils, Henri-Charles-Marie, comte de La Rivière, qui mourut célibataire à Londres, en 1829. C'est lui qui bâtit le château.

(3) La maison de Montboissier est originaire du Limousin. Elle a donné deux papes à l'Église, savoir : Pierre Roger I^{er}, de Beaufort-en-Vallée, sous le nom de Clément VI, en 1330, et Pierre Roger II, son neveu, fils de Guillaume, comte de Beaufort, sous celui de Grégoire IX, en 1370. Huit de ses membres ont été revêtus du cardinalat. Canillac était une seigneurie ayant le titre de marquisat.

Sur la route de Nevers à Dijon , entre Saint-Brisson et Gouloux , au sud-ouest , on rencontre la croix Grenot , qui limite le territoire de ces deux communes. Les hameaux de La Rue-Beugnon , de La Rue-Naudin et de L'Hâte-au-Sergent , tirent leurs noms de leurs anciens habitants. Ces familles existent encore dans la commune.

CANTON DE CORBIGNY.

Formé du Morvand et des Vaux d'Yonne , le canton de Corbigny , l'un des six dont se compose l'arrondissement de Clamecy , présente deux aspects différents. A l'est , le pays est âpre et rude , le sol hérissé de montagnes boisées , et entrecoupé de profondes vallées , c'est le Morvand. A l'ouest , au contraire , l'œil se promène avec satisfaction sur des plaines spacieuses , sur d'agréables coteaux , ce sont les Vaux d'Yonne. Ici , le sol , gras et fertile , produit abondamment du vin , du blé , et toutes sortes de céréales ; là , maigre et presque stérile , il ne répond aux vœux du cultivateur qu'à force de travaux et d'engrais. L'Yonne , l'Anguison et le ruisseau d'Auxois , tous trois flottables , traversent le canton du sud-est au nord-ouest. Le canal du Nivernais ouvre un puissant débouché à son commerce ; de belles routes y entretiennent une active circulation.

Le canton de Corbigny renferme quinze communes et treize paroisses. Celles de Cervon , de Gâcogne , de Mhère , de Mouron et de Vauclaux seules sont situées sur le sol granitique. Les auteurs du *Gallia Christiana* et plusieurs géographes placent le chef-lieu lui-même en Morvand. Mais l'aspect de ses environs , l'éloignement des montagnes , prouvent qu'ils parlaient d'un pays qu'ils ne connaissaient pas. Néanmoins l'histoire de Corbigny est

tellement liée , soit au civil , soit au spirituel , avec celle de notre contrée , que nous n'avons pu nous dispenser de publier la notice historique de cette petite ville.

Le pays de Corbigny faisait partie , au septième siècle , du comté d'Avallon , et le territoire de la plupart des communes du voisinage était sous la dépendance de Corbon , illustre et noble seigneur dont nous parlerons bientôt. Plus tard il devint la possession des hauts et puissants barons de Lormes et enfin des comtes de Château-Chinon.

I.

CORBIGNY-SAINT-LÉONARD ,

Corbonii Villa , Corboniacum , Corbiniacum , Corbiniacus Curtis .

Cette ville , autrefois siège d'un bailliage et d'une prévôté , puis chef-lieu d'un district et enfin d'un canton seulement , est assise dans la gracieuse vallée de l'Anguisson , à la jonction des routes de Nevers à Dijon et de Clamecy à Luz y . Elle est bâtie sur un sol légèrement incliné vers l'est , près de la rive gauche de la rivière que l'on passe sur un pont à deux arches . Ses rues sont généralement étroites et tortueuses ; mais la Grande-Rue est bordée de belles maisons . Au centre est une place triangulaire où se trouve l'Hôtel-de-Ville , construction du quatorzième siècle . L'édifice le plus remarquable est , sans contredit , l'ancienne abbaye de Saint-Léonard , qui couronne un monticule , au nord .

Corbigny , avec sa banlieue , forme une commune de deux mille cinquante-trois habitants . Son territoire compte

dix-neuf cent cinquante hectares de superficie. L'origine de cette petite cité ne se perd pas, comme celle de tant d'autres, dans la nuit des temps. C'est une ville toute monastique et qui ne date que de la féodalité.

A la fin du septième siècle, ce n'était encore qu'une riche villa appartenant à Corbon, auquel le pays doit son nom. Ses dépendances faisaient alors partie de la terre d'*Anthouin* (1), dont la dénomination se retrouve presque, sans altération, dans celle d'Anthien, et ce n'est qu'un siècle et demi plus tard que le nom de *Corboniacum* ou Corbigny prévalut (2).

Corbon laissa à sa mort tous ses domaines, au nombre de dix-huit terres (3), à Varé ou Vidrade, son fils unique, que ses vertus ont fait mettre au rang des bienheureux. Celui-ci, plus jaloux des biens éternels que des richesses de la terre, renonça bientôt au monde et devint abbé de Flavigny et de Saint-Andoche de Saulieu. Quelques auteurs ont prétendu néanmoins qu'il ne prit jamais l'habit religieux et que son titre d'abbé ne fut qu'honorifique. Quoi qu'il en soit, il est certain que Varé se dépouilla de tous ses biens et qu'il les légua, par son testament passé à Semur-en-Auxois, le 6 des ides de février 706, aux abbayes de Saint-Prix de Flavigny, de Saint-Andoche de Saulieu, de Sainte-Reine d'Alise et de Saint-Ferréol.

La terre d'Anthouin s'étant trouvée dans le lot du monastère de Flavigny, l'abbé Manassès-le-Grand résolut,

(1) *Anthonius*.

(2) NÉE DE LA ROCHELLE, *Mémoires*, p. 282 et 285.

(3) Ces terres étaient, selon le père Roverius ou Royer : *Anthonius* ou Anthien; *Enliscomus*, Lichy; *Dunsatium*, Douxas; *Viriaticum*, Viri; *Valentingæ*, Valentines; *Vallis Grovaria*, Vauxgrois; *Juliacum*, Jailly; *Pagatiacum*, Pazy; *Cassaniola*, Chassigny; *Wldonacum*, Aunay; *Careacum*, Quarré-les-Tombes; *Cappas*, Chappes; *Cassiacum*, Chassy; *Dégentiacum*, , *Roscella*, La Roche; *Palatiolum*, Palaiseau; *Govilis*, Gouloux; *Sipitiacum* et *Sapiliacum*, Savilly; *Villa Coloneta in Ariaco*, Héry.

en 776, d'y bâtir un prieuré de son ordre, et s'adressa, en conséquence, à Charlemagne pour obtenir la permission nécessaire. Ce prince vertueux accorda l'autorisation qu'on lui demandait et l'accompagna d'une châsse de pur argent, renfermant des reliques du Saint-Sépulcre et de saint Jacques.

Des circonstances graves et imprévues s'opposèrent sans doute au dessein de l'abbé de Flavigny, car le prieuré d'Anthouin ou de Corbigny ne fut fondé que près d'un siècle plus tard, et ce fut saint Égile, l'un de ses successeurs, et depuis archevêque de Sens, qui présida à cette fondation (1).

Le pieux abbé, après avoir pris l'avis de Salocon, chœurévêque d'Autun, partit de Flavigny le lendemain des solennités de Pâques, et vint, accompagné de maçons et de plusieurs autres personnes de l'art, *au lieu de Corbigny*, où il éleva, à côté de la villa de Corbon, un oratoire en l'honneur du prince des apôtres et y plaça douze moines tirés de son monastère. Un religieux d'une haute extraction, nommé Wilfride, frère de la reine, fut placé à leur tête en qualité de prieur. Égile leur abandonna *la terre d'Anthouin, ses circonstances et dépendances* pour leur subsistance et leur recommanda, sous peine de désobéissance grave, de se rendre chaque année et *individuellement*, à l'abbaye de Flavigny, avec injonction de ne la quitter que lorsque l'abbé et les moines, ayant jugé de leur vie et de leurs mœurs, le leur commanderaient (2). Il leur était permis, en allant et en revenant, de séjourner à Mhère, qui dépendait du monastère (3).

(1) Dom PLANCHER, *Hist. de Bourgogne*, tome 1er, p. 109 et 110; COURTÉPÉE, tome 1er, p. 106; NÉE DE LA ROCHELLE, p. 283.

(2) *Ibid.*

(3) ROVERIUS, *Hist. de Réaumaüs; Gallia-Christ.*, tome IV.

Saint Égile prévoyant peut-être déjà ce qui arriva plus tard, avait cru pouvoir l'empêcher en prononçant, en présence des moines du nouveau monastère, prosternés et tremblants à ses pieds, ce terrible anathème : « Si un jour quelque frère infidèle, imbu d'un fiel d'amertume et poussé par le feu d'une abominable jalousie, venait à mépriser et à violer nos prescriptions, et était assez téméraire pour entreprendre, dans l'occasion, de soustraire à l'obéissance et dépendance du monastère de Flavigny cette maison de Corbigny et les domaines qui y sont attachés, pour quelque motif que ce soit, qu'il périsse, lui et ses complices, sous le poids d'une éternelle malédiction, et s'il n'en fait une sincère pénitence, qu'il partage, pour l'éternité, le sort malheureux de l'infâme Jéroboam, qui abandonna le culte du vrai Dieu, et entraîna les enfants d'Israël dans son apostasie sacrilège (1). »

L'abbé, après avoir ainsi tout prévu, tout réglé, reprit le chemin de son monastère.

Qui l'aurait cru ? Les moines de Corbigny, en fils rebelles et au mépris de si terribles anathèmes, laissèrent à peine passer un siècle sans consommer la prévarication prévue par le saint fondateur, et se proclamèrent, vers l'an 998, libres et indépendants. Pour arriver plus sûrement à leur but, ils élurent pour supérieur Robert-le-Diable, frère de Landry, comte de Nevers, homme rusé et entreprenant, auquel la vivacité de caractère et son dérèglement de mœurs valurent ce surnom.

Le nouvel abbé, car il prit ce titre dès qu'il eut en main le gouvernement du prieuré, approuva non-seulement l'esprit de révolte des moines, mais les poussa rapidement dans un schisme complet. Pour empêcher toute pensée de retour à l'obéissance envers la maison-mère, Robert leur

(1) ROVERIUS, *Hist. de Néaumaïs*.

fit jurer solennellement qu'ils ne se prêteraient jamais à une composition ou arrangement quelconque.

Si on s'en rapporte à une vieille chronique manuscrite, que les circonstances rendent fort croyable, l'époque qui suivit l'émancipation ne fut rien moins que favorable à la nouvelle abbaye. Son temporel fut dilapidé en grande partie par des cénobites peu scrupuleux, qui se partagèrent ses revenus et lui causèrent un désastre aussi déplorable qu'auraient pu le faire de véritables ennemis (1).

Affligé de ce triste état de choses, Helmuin, évêque d'Autun, pieux et zélé prélat, rassembla, en 1034, dans sa ville épiscopale, un concile ou synode pour traiter de diverses affaires ecclésiastiques et de celle-là en particulier. Les pères, faisant justice de l'insubordination et de la licence, replacèrent le monastère sous la dépendance de Flavigny et abolirent le titre d'abbé.

Choqués de cette décision, les moines refusèrent de s'y soumettre, et en appelèrent au Saint-Siège, qui confirma, en 1059, le titre d'abbé au *doyen* Lambert, et proclama, par une bulle, l'indépendance du monastère. Un demi-siècle plus tard, en 1107, le pape Pascal II, à la prière de l'abbé Hugues I^{er}, renouvela les privilèges accordés par Nicolas II, et Corbigny ne fut plus troublé dans la possession de son titre d'abbaye ni dans son indépendance.

Vers ce temps-là, les moines firent venir *du pays du Mans*, les reliques de saint Léonard et de saint Valérien, et les déposèrent dans leur église qui en prit le nom. La ville elle-même, par reconnaissance, l'ajouta dans la suite au sien. En effet, lors de leur translation solennelle, la foi et la confiance des fidèles, accourus en grand nombre, obtinrent diverses guérisons miraculeuses dont le bruit se répandit au loin. Une indulgence plénière, en forme de

(1) Chronique d'un moine bénédictin de Corbigny.

jubilé, fut attachée par les souverains pontifes à la visite du lieu où reposait le précieux dépôt, au jour anniversaire de la translation, et on faisait, à cette fin, le lundi de Pâques de chaque année, une procession solennelle où l'on portait les restes vénérés des deux saints confesseurs. Tous les fidèles qui désiraient gagner la grâce du jubilé, étaient tenus d'assister à cette solennité. Aussi voyait-on accourir à la cérémonie de ce jour une foule considérable de pèlerins de pays très-éloignés. Les curés des paroisses du voisinage s'y rendaient, bannières déployées, à la tête des fidèles confiés à leurs soins. Les étrangers passaient souvent plusieurs jours à Corbigny en attendant qu'arrivât le moment de se rendre à Vézelay pour une pareille cérémonie en l'honneur de sainte Marie-Magdeleine (1). C'est à ce concours que la ville dut son agrandissement et sa prospérité (2).

Les seigneurs, rivalisant de zèle avec le peuple, ambitionnaient l'honneur d'être inhumés dans un sanctuaire aussi révérent, ou au moins d'obtenir une part aux prières des moines, et, pour cette fin, se dépouillaient volontairement d'une partie de leurs biens en leur faveur. C'est ainsi que, sous l'abbé Galo ou Walo, Hugues Le Roux de Champallement, près de partir pour la Palestine, donna à Dieu, à saint Pierre, et aux confesseurs Léonard et Valérien, pour le remède de son âme, son domaine en franc-alleu de Montreuillon (3). De leur côté, les marchands, attirés par l'espoir du gain, y affluaient et y faisaient fleurir le commerce et l'industrie.

Au milieu de tant de sujets de distractions, les moines se relâchèrent dans l'observation de la règle de saint Benoît.

(1) On sait que la *fête des pardons* avait lieu le dimanche de l'octave de Pâques.

(2) Chronique déjà citée; NÉE DE LA ROCHELLE, p. 281.

(3) Chronique citée; *Rituel d'Autun*; GODESCARD; COURTÉPÉE, *passim*.

Ils se montrèrent enfin si indociles envers Hugues II, leur abbé, qu'il en fit parvenir, en 1156, ses justes doléances jusqu'aux pieds du souverain pontife; c'est pourquoi le pape, par une bulle de la même année, ordonna à ces religieux insubordonnés de mieux observer la règle, et d'obéir ponctuellement à leur supérieur sous les peines qu'il lui plairait d'imposer aux contrevenants. Par une autre bulle, datée de l'an 1158, Adrien IV confirma l'acquisition de la terre de *Longchamp*, et renouvela expressément la séparation de Flavigny prononcée par ses prédécesseurs.

Le grand concours d'étrangers et de gens de toute espèce qui se rendaient chaque année à Corbigny, eut un autre inconvénient, ce fut d'introduire dans le pays un certain nombre de *poplicains*, sorte de manichéens qui y firent des prosélytes et y excitèrent des troubles. Mais on les rechercha bientôt avec un soin extrême, et on sévit contre eux avec non moins de rigueur. Tétrice, leur chef, tiré violemment du fond d'une grotte, où il s'était caché, fut brûlé sur la place publique en 1166. Ce terrible châtiment effraya ces sectaires insensés qui abjurèrent leurs erreurs, et on n'en parla plus. Néanmoins, l'hérésie ne fut pas complètement éteinte, puisque l'on découvrit encore de ces fanatiques entêtés en 1198 (1).

A part ces inconvénients, les pèlerinages furent extrêmement avantageux à Corbigny qui, jusque-là, n'avait été qu'une *méchante bourgade* composée en grande partie de serfs attachés au service des moines, ou attirés par leurs aumônes. Il prit, dès-lors, une apparence prospère, et son développement fut si rapide, qu'il devint bientôt un bourg riche et important. En 1173, un siècle seulement après la translation des reliques de saint Léonard, les habitants, voulant mettre les fruits de leur industrie et de

1) Chronique manuscrite.

leur commerce à l'abri des pillages alors si fréquents, s'adressèrent à leur seigneur-abbé, qui était Seguin de Château-Chinon, homme aussi éminent par sa science et sa vertu que par la noblesse de son origine, et en obtinrent la permission de fermer leur bourg de murailles (1). Seguin s'adressa lui-même au comte de Nevers, qui avait la garde-gardienne de son abbaye, et se fit autoriser à fortifier le bourg et le monastère, mais avec promesse par serment que l'un et l'autre seraient *remis entre ses mains ou celles de ses successeurs*, lorsque les moines en seraient requis (2).

Sept ans plus tard, un affreux incendie, dont la cause est demeurée inconnue, réduisit en cendres l'abbaye et le bourg, dont il ne resta rien, ce qui ne surprendra pas, si on se rappelle qu'à cette époque les constructions étaient presque exclusivement en bois. Le monastère fut, pour ainsi dire, anéanti. Cette même année, Rainaud de Bar s'y fit religieux et donna, du consentement de sa femme et de ses enfants, à l'abbé et aux moines, sa forêt de *Chereau*, pour y prendre *bois mort et mort-bois et y faire pacager leurs porcs*, moyennant une rente de *vingt sous* payable à Robert, son fils aîné, au jour de l'octave de saint Léonard (3).

L'abbé Seguin s'occupa activement du soin de tirer son monastère de dessous ses ruines; mais la mort le prévint dans ces funestes circonstances, et le força de léguer l'achèvement des travaux à Guillaume I^{er}, son successeur.

En 1192, Mathieu, chapelain de l'église Saint-Seine, donna au monastère, *pour fonder son obit et régaler ce jour-là les moines*, sa vigne de Mincy. Sept ans après, Thibaut, comte de Champagne, légua, pour la célébra-

(1) Chronique manuscrite; Archiv. nation.: *NÉE DE LA ROCHELLE*, p. 285.

(2) *Ibid.*

3. *NÉE DE LA ROCHELLE*, p. 285; *Gallia Christiana*, tome IV, p. 176.

tion d'une messe quotidienne, une rente de dix livres sur le revenu des foires de Bar. Innocent III, de son côté, confirma au monastère, en l'an 1200, la possession de tous ses biens, et lui accorda de nouveaux privilèges (1).

La reconstruction des édifices claustraux avait occasionné de grandes dépenses et fait contracter des dettes. En 1228, l'abbé Gauthier, pour dégrever la maison, eut recours à un acte d'affranchissement, et proposa à ses sujets de se racheter de la servitude. Ces derniers étaient alors, comme la plupart des habitants de notre belle France, *serfs et de serve condition, mainmortables, taillables à volonté, corvéables....*, envers leur seigneur-abbé, état dégradant dont ils se tirèrent moyennant une somme de cinq cents livres, monnaie de Provins, et une rente annuelle de dix sous par personne. Dès-lors, ils s'érigèrent en commune, se donnèrent des échevins et formèrent un corps municipal. L'année suivante, le pape Grégoire IX confirma la charte d'affranchissement et le titre de *bourgeoisie à perpétuité* conféré à chaque habitant.

Vers ce temps-là, il s'éleva, entre le monastère et la comtesse Mahaut, un différend assez grave concernant le droit de gîte dû aux comtes de Nevers à Germenay, à Héry et à Ardant. L'abbé Simon I^{er}, qui avait succédé à Gauthier, le termina heureusement en 1248, et obtint, l'année d'après, du pape Innocent IV, pour lui et ses religieux, le privilège de célébrer dans leur église l'office divin à voix basse, même pendant un interdit général, pourvu qu'ils ne le fussent pas eux-mêmes nomément.

Nous avons déjà vu que les moines de Corbigny n'avaient pas toujours été des modèles de régularité. Le scandale va se renouveler sous le gouvernement de l'abbé Guillaume II de Viviers. Ces cénobites commencèrent par user assez

(1) *Gallia Christiana*, tome IV, p. 476.

largement de leurs biens, et se donnèrent des allures toutes mondaines. Il s'ensuivit bientôt un oubli presque complet de la discipline monastique, et un relâchement déplorable succéda à l'antique observance de la règle. Guillaume, qui aurait dû être le modèle de ses moines en même temps qu'il était leur supérieur, ne se montra ni plus fidèle à ses devoirs, ni plus scrupuleux observateur des statuts de son ordre. En un mot, le désordre était devenu tel, que l'évêque d'Autun, Henri de Bourgogne, crut qu'il était temps d'user d'un châtiment rigoureux, et il excommunia l'abbé et les religieux. Cet acte de vigueur attéra les coupables. Ils demandèrent l'absolution au souverain pontife, qui commit l'abbé de Saint-Germain d'Auxerre pour absoudre son confrère; celui-ci, à son tour, réconcilia ses moines (1). Le pape fit plus. Par son bref du 11 des calendes de janvier 1254, il daigna même, *de crainte qu'ils ne succombassent sous le joug*, adoucir pour eux la sévérité de la règle (2).

L'année suivante, la comtesse de Nevers, Mahaut de Bourbon, légua au monastère, sur son château de Monceaux, une rente de *cent sous*, payable à la Saint-Remi, et voulut que l'évêque d'Autun excommuniât ses successeurs, s'ils étaient infidèles à la payer exactement. Renaud de Montreuillon y fonda aussi le sien, en 1268, pour une autre rente de *cinq sous de forts nivernais*, ce qui fut accepté par l'abbé Guy I^{er}. Quinze ans plus tard, le prieur Philippe Maréchaux légua, en présence de Jean, vicaire perpétuel de Saint-Seine, et de Guillaume, curé du *Crucifix* (3), *quarante sous* de revenu et une certaine quantité annuelle de vin pour la pitance des moines, afin qu'ils célébrassent la fête de Saint-Léonard, du 26 décem-

(1) *Gallia Christiana*.

(2) Chronique citée.

(3) Peut-être Crux-la-Ville.

bre, aussi solennellement que la première. Il y ajouta encore une rente de *quarante sous* pour fonder son anniversaire et celui de son père et de sa mère.

Le monastère et la ville passèrent des jours de calme et d'une paix profonde sous le gouvernement d'Étienne I^{er}, en 1290, de Bertrand, en 1298. L'abbé Réginald ou Regnault acquit, en 1307, de Jean Claveau, de Tannay, et d'Isabelle, son épouse, *les droits de foire; de poids et de marchandise*, qu'ils possédaient à Corbigny. Jean I^{er}, son successeur, eut un long démêlé concernant la justice du hameau de Viry avec l'abbé de Cervon; mais enfin un arrangement amiable termina les débats en 1315.

Treize ans après, un autre différend vint troubler la paix des moines; il s'agissait des fiefs de *La Mothe* et de *Vauxgroix*, autrefois propriétés des religieux, mais alors au seigneur de Lormes. Une transaction, qui eut lieu en 1328, entre le baron et l'abbé Philippe I^{er}, régla que ces terres resteraient au premier et que les dimes appartiendraient au monastère. Un autre traité, passé avec le comte de Nevers, en 1331, portait : « qu'ils se tenaient quittes mutuellement, eux et leurs sujets, des forfaitures, amendes, intérêts... encourus de part et d'autre. »

Alexandre I^{er} de Digoine ayant convoqué, en 1350, un chapitre général des prieurs dépendants de son abbaye, arrêta, d'accord avec eux, que les meubles d'un moine décédé seraient vendus et ses dettes payées avec le prix avant que le prieur pût rien toucher. Il acheta, vers ce temps-là, de Jean de Vignes, la prévôté de Corbigny, moyennant une prébende monacale, et fonda, au moment de mourir, *pour le repos de son âme, trois messes* par semaine qui devaient être célébrées par le prieur et le céliér du monastère.

Alexandre II de Digoine, neveu et successeur du précédent, reçut une fondation importante pour son monastère. Guillaume Quarteron, chanoine d'Autun, lui légua la terre

de la *Grande-Sainte-Camille* pour quatre anniversaires qui devaient se célébrer aux *Quatre-Temps*.

En 1407, comme le tumulte des guerres de l'époque commençait à se faire sentir par toute la France, les habitants de Corbigny, considérant que l'ancienne ceinture de murailles tombait en ruines, et n'offrait plus la sûreté nécessaire contre un coup de main, résolurent de se fortifier de manière à pouvoir résister, et se défendre contre les moyens d'attaque depuis peu en usage. Ils recoururent donc, comme autrefois, à leur seigneur-abbé pour obtenir l'autorisation nécessaire. Hugues III de Maison-Comte le leur permit moyennant une somme de quinze livres, qui fut affectée aux réparations de l'église du monastère, et approuva l'impôt de *petite pinte* sur le vin et d'une *maille* sur le pain que les échevins et les notables avaient voté pour couvrir les dépenses.

On sait que dans ces circonstances, la France se divisa entre deux factions puissantes, dites l'une des Armagnacs et l'autre des Bourguignons. L'abbé Hugues III, que le chroniqueur que nous suivons appelle *virum pessimum*, c'est-à-dire homme pervers, embrassa chaudement le parti des premiers, tandis que les moines et la ville tenaient pour les seconds. En 1423, le bailli de Sens, qui soutenait les Armagnacs, s'étant présenté devant la place avec cinq cents hommes de troupes, que des recrues portèrent bientôt à neuf cents, s'empara du monastère, où il pénétra *traîtreusement* par la porte de l'abbé, ce qui nous explique la qualification de perfidie donnée à ce dernier. De là, il assiégea la ville et la tint serrée pendant trois mois sans pouvoir néanmoins s'en rendre maître; mais elle eut beaucoup à souffrir dans ces périlleuses circonstances. Plusieurs bourgeois furent tués; d'autres, faits prisonniers, ne furent rendus à leurs familles qu'en payant une forte rançon. On arrêta les troupeaux, on insulta les femmes....

Lassés de tant de vexations, les Corbinicois (1) résolurent de tenter un suprême effort. Ils organisèrent une vigoureuse sortie et accablèrent les ennemis dans le *château* ou *grand fort* de l'abbaye, et les obligèrent à abandonner leur proie. Mais avant de déloger, ces pillards dévastèrent le monastère et y mirent le feu. On crut généralement que la ville avait été sauvée par la puissante protection de saint Léonard, dont l'étendard flottait entre l'écusson aux armes du comte de Nevers et celui du duc de Bourgogne, son frère, au-dessus de la porte qui regardait l'abbaye, pendant tout le temps que dura le siège.

Justement effrayés du danger qu'ils avaient couru, eux et leur ville, les habitants poursuivirent leur projet de fortifications avec plus de zèle, et firent confirmer, en 1435, par l'abbé Alexandre III de Digoine, l'impôt de *courtepinte* sur le vin et d'une *maille* sur le pain *dans la ville et à une lieue à la ronde*, à condition que leurs murailles seraient moins hautes que celles du monastère. La même année, le pape Eugène IV, par une bulle expédiée de Florence, accorda, pendant l'espace de vingt ans, à tous les fidèles contrits et confessés, qui visiteraient l'église de l'abbaye *aux mystères de Notre-Seigneur et aux fêtes de la sainte Vierge, de saint Pierre et de saint Léonard*, et qui contribueraient, par leurs aumônes, à la restauration du monastère, *trois ans d'indulgences*. Le cardinal Rolin, Bonne d'Artois, comtesse de Nevers, et Perrinet Grasset, seigneur de la Mothe-Josserand, figurent parmi les principaux bienfaiteurs de cette époque. Les réparations ne furent achevées qu'en 1451, sous l'abbé Guillaume II des Ruaux, *l'ami et le père* de ses moines plutôt que leur supérieur. Il ne fut élu qu'après un serment solennel fait à Dieu, aux saints apôtres Pierre et Paul, et à saint

(1) On dit vulgairement Corbigeois ; mais cette expression est contraire aux règles ordinaires et surtout au latin *Corbiniacenses*.

Léonard, par lequel ces derniers s'engageaient à ne nommer que celui qu'ils croiraient le plus utile, *tant au spirituel qu'au temporel*, à leur église, et à refuser leurs suffrages à celui qui les aurait sollicités de quelque manière que ce fût.

En 1461, comme le cloître menaçait ruine, noble Jean Bondault, seigneur de Marcilly, donna, pour le réparer, une somme de quatre-vingts livres, et Antoinette Damise, son épouse, un grand nombre de *riches ornements*. Les moines, en reconnaissance de cet acte de générosité, s'engagèrent à dire tous les jours, après vêpres, pour le *remède* de leurs âmes et de celles de leurs parents, un *De profundis* avec les oraisons convenables. Cette même année, les habitants de Corbigny convinrent qu'ils ne pourraient construire, dans la suite, de nouvelles murailles ni ouvrir de portes sans le consentement de l'abbé. Il fut aussi arrêté qu'à eux appartiendrait la présentation du capitaine-gouverneur de la ville, et au seigneur son institution.

A la mort de l'abbé Guillaume, en 1477, les moines, alors au nombre de treize, élurent Bertrand II de la Teillaye, issu des seigneurs du voisinage, et déjà titulaire de Saint-Martin de Nevers. Mais Jean Bongars lui disputa sa dignité l'espace de trois ans. Durant ces débats, les religieux avalent nommé deux grands vicaires pour la *conservation des intérêts* de leur église et de leur monastère (1).

Si on en croit les auteurs du *Gallia Christiana* (2), Alexandre IV Bongars aurait transféré, en 1495, la ville de la rive droite de l'Anguison sur la gauche. Nous ne connaissons aucun monument à l'appui de cette assertion. Toutefois les habitants reconnurent, six ans après, sous Paul de La Platière, que le moulin de l'*Étang* était banal,

(1) Guillaume III Provère, Benoît de Grancey, Jean II de Gentils, et Claude de Senneterre, sont qualifiés d'usurpateurs.

(2) Tome iv.

et qu'ils étaient tenus d'y moudre sous peine de trois livres d'amende et de la confiscation de leur farine, à condition néanmoins que le meunier irait *quérir leurs fournées*.

Jusqu'ici les moines de Corbigny avaient été en possession du droit d'élire leurs abbés; mais ils le perdirent à la mort du dernier, arrivée le 3 juin 1508, pour ne plus le recouvrer. François de Clèves fut le premier que la volonté du roi appela au gouvernement du monastère. Il consentit, en 1515, moyennant une somme de *neuf cents livres*, à faire remise aux bourgeois de Corbigny de diverses redevances féodales, tels que les droits de *joyeux avenement*, de *marc d'argent pour fors-mariage*, de *jambes de porcs*, de *quartier de gigot* et *aultres suivant les temps anciens*, auxquels ils étaient encore assujétis; mais en même temps ils reconnurent que la *justice continuerait à se rendre, dans la ville et les faubourgs, au nom seul de l'abbé et des moines*; que ces derniers jouiraient du *banvin* pendant tout le mois d'aôut; que le *ban des vendanges*, les *dîmes* des paroisses de Saint-Seine et de Saint-Jean leur appartiendraient ainsi que tous les *droits de foires* à raison de *deux sous* pour bête ferrée, de *vingt deniers* pour non ferrée, de *cinq sous* par porc, de *quatre deniers* pour chèvre et mouton et enfin de *cinq* par chaque aune d'étoffe; que le sergent préconiseur de l'abbaye aurait seul le droit de distribuer aux *foiriers* les bâtons marqués à l'aune; que les bouchers devraient la langue de toute grosse pièce de bétail qu'ils abattraient, et que les tanneurs et mégissiers, qui se serviraient des eaux de la rivière, paieraient chacun *deux sous* par an (1).

François de Clèves étant mort en 1525, le roi nomma pour le remplacer Guy Baudreuil, chef du conseil de la maison royale de Longueville. Ce nouvel abbé avait donné, deux ans plus tôt, son nom à notre célèbre compatriote

(1) Chronique citée.

Guy Coquille. Sous Jacques Baudreuil, son neveu et son successeur, en 1537, on fit l'inventaire des reliques déposées dans le trésor de l'église du monastère. Il fut alors constaté qu'elles consistaient en *une dent* de saint Jean-Baptiste, *une* de saint Pierre, enchâssées en deux morceaux de vermeil ; en un vase transparent renfermant du lait de la sainte Vierge, et les deux bras de saint Léonard avec le chef de saint Valérien.

La même année eut lieu, à Corbigny, une cérémonie qui mit en mouvement toutes les populations du voisinage ; il s'agissait de la consécration de la nouvelle église de Saint-Seine dont on venait d'achever la reconstruction. On vit accourir dans cette ville une foule de fidèles de tout âge et de toutes conditions qui voulurent en être témoins. L'évêque de Béthléem était le prélat consécrateur. Cet édifice devait recevoir, vingt-six ans plus tard, de tristes mutilations.

En effet, le 29 janvier 1563, sous l'abbé Charles de Senneterre, le calviniste Nazot, maréchal-de-camp de la compagnie de La Fayette, et les capitaines René de Monceau, sieur de Blannay, et Louis de Blosset, seigneur de Pressy, s'étant présentés de nuit, avec leurs gens, sous les murs de la place, y furent introduits au point du jour par la trahison des huguenots de la ville qui n'attendaient que le moment favorable pour la livrer à la secte.

On frémit à la seule pensée des horreurs qu'ils y commirent. L'abbaye fut pillée et dévastée, les reliques des saints furent brûlées et les cendres jetées au vent, les églises profanées et mutilées, les saintes hosties foulées aux pieds et les vases sacrés enlevés ; les chartes, les ornements sacerdotaux, en un mot, tout ce qui ne convenait pas à la rapacité sacrilège des sectaires impies, fut jeté au feu. Le vol et le pillage étaient des amusements puérils pour ces monstres, il leur fallait du sang. Aussi égorgèrent-ils sans miséricorde tous les prêtres et les moines qu'ils purent

découvrir. Le capitaine-gouverneur lui-même n'échappa au carnage qu'en se sauvant en chemise.

Installés dans la ville, ces forcenés en restèrent maîtres jusqu'en 1585, qu'ils en furent dépossédés. Toutefois, ils y conservèrent le libre exercice de leur culte encore pendant un demi-siècle. Leur temple se trouvait à l'extrémité du faubourg Saint-Jean, dans la maison des *Quatre-Bouts*. Le lieu dit *Bougnon*, et vulgairement les *Ministres*, rappellèrent le souvenir de ce culte.

Chose singulière ! l'abbaye, devenue vacante, fut donnée, en 1601, à Nicolas de Choiseul-Praslin, qui faisait profession ouverte de la religion prétendue réformée. Mais il en sentit lui-même l'inconvenance, et résigna, deux ans après, ce bénéfice à Martin Couvet, qui permuta, à son tour, en 1626, avec Hérard de Rochefort. Celui-ci fut le premier abbé commendataire laïque de Saint-Léonard, car ce monastère fut livré le dernier de France à la lèpre connue sous le nom de commende.

Comme il tombait en ruine, Hérard ne fut confirmé dans sa possession qu'à condition de le rebâtir à ses frais, et d'y entretenir douze religieux. Ce seigneur fonda, en 1629, sur la rive droite de la rivière, près du pont, un couvent de Capucins dont on voit encore les bâtiments, et où il fut inhumé en 1644 ; son épitaphe lui donnait le titre de *nouveau fondateur* du monastère de Corbigny. Il établit, la même année, dans cette ville, une maison d'Ursulines, colonie de celles d'Auxerre. Leur monastère se trouvait près des anciens fossés, à côté du *Château-Gaillard*. Sœur Marie-de-Jésus y mourut, un peu plus tard, dans une grande réputation de sainteté.

Après avoir été possédée, dans l'intervalle de quelques années, par Hérard II de Rochefort, neveu du précédent ; par Henri Sponde, évêque de Pamiers, et par Jean Sponde, aussi neveu de ce dernier, qui se la passèrent comme un bien de famille, l'abbaye fut enfin donnée à Louis-Armand

de Bourbon, prince de Conti. Celui-ci y introduisit la réforme de Saint-Maur, et la céda, pour se marier, en 1654, à Melchior Arod de Sennevas, dont il est dit : *qu'il fit du bien et du mal* (1).

A la mort de ce dernier, en 1694, le roi donna l'abbaye à René Pucelle, sous-diacre, conseiller de grand'chambre au parlement de Paris, et neveu du maréchal Catinat. Pendant qu'il tint le monastère, le jansénisme pénétra parmi les moines et les poussa à la révolte contre l'autorité du saint-siège. Ils protestèrent, en effet, contre la bulle *Unigenitus*, et en appelèrent au pape mieux informé et au futur concile. Cet abbé mourut en 1745, après une possession de cinquante-un ans, et eut pour successeur Jean Omelane, conseiller du duc d'Orléans, qui fut lui-même remplacé par Roux de Bonneval. Celui-ci fut le dernier titulaire de Saint-Léonard (2).

Le monastère avait alors pour administrateur, sous le titre simple de prieur, un religieux actif nommé dom Landel, qui présida à la reconstruction des édifices actuels, dont la beauté, autant que le grandiose, attire d'abord l'attention de l'étranger qui arrive à Corbigny. L'église, qui forme l'aile droite, est de style grec, et se fait remarquer par sa grandeur. Elle n'était pas encore complètement achevée, lorsque la révolution de 1789, vint expulser les huit religieux qui habitaient ce petit palais.

Cette magnifique maison a été affectée, depuis cette époque, à divers usages. Hôtel du district en 1790, elle devint, en 1807, le siège d'un haras nombreux. Le petit séminaire diocésain, qui y avait été établi en 1834, a été remplacé lui-même par une succursale de la maison des frères de la *doctrine chrétienne* de Nancy.

(1) Chronique citée.

(2) Claude de Pagani, chevalier de Saint-Louis, seigneur de La Chaise, de Pressy et de Cheraut, était gouverneur de Corbigny en 1780.

L'abbaye de Saint-Léonard comptait dans sa dépendance plusieurs prieurés, entre autres ceux d'Abon, d'Asnan, de Chevannes-Gazeau, de Frasnay, d'Héry, de Maison-Dieu, de Ruages, de Sainte-Camille, de Saint-Franchy-les-Frasnay, de Saint-Georges-d'Anlezy, de Saint-Germain près Lormes, de Saint-Germain près Monceaux, de Saint-Privé, de Sardy..... L'abbé avait, en outre, le patronage des cures de même nom, nommait aux deux paroisses de la ville, à celles de Brain, de Diroles, de Mhère, de Maison-Dieu et de ses annexes, de Monceau-les-Vézelay, de Saint-Léger-du-Bois, de Saint-Martin-du-Puy, de Saizy, de Sauzay, de Vauclaix.....

La ville de Corbigny renfermait autrefois, comme nous venons de le voir, deux paroisses. Celle de Saint-Seine, la principale et la seule aujourd'hui existante, était le siège d'un des vingt-cinq archiprêtres du diocèse d'Autun. Cette ciconscription archipresbytérale comprenait, outre l'abbaye de Saint-Léonard, celle du Reconfort, la chartreuse du Val-Saint-Georges, le chapitre de Cervon, plusieurs prieurés et vingt-six paroisses (1). L'église Saint-Seine, édifice du commencement du seizième siècle, est à trois nefs séparées par des piliers ronds et sans chapiteaux. Sa largeur, presque égale à sa longueur, la rend quelque peu disgracieuse. Le maître-autel, formé avec des marbres d'Italie, a été tiré de l'ancienne abbaye; le lutrin, qui est un beau morceau de sculpture, y a été transféré du Val-Saint-Georges. Au côté gauche du portail, s'élève une grosse tour qui semble n'avoir point été achevée.

La paroisse de Saint-Jean se trouvait dans le faubourg

(1) C'étaient, outre les deux de la ville, Anthien, Chitry, Ceryon, Empury, Flez-Cuzy, Gâcogne, Lormes, Mhère, Magny, Montceaux, Moulinot, Montsabot, Mouron, Neuffontaines, Nuars, Pouques, Ruages, Saint-Aubin, Saint-Martin-du-Puy, Saizy, Teigny, Vauclaix, Vignol.....

de ce nom. L'église subsiste encore, mais on n'y célèbre la messe que le jour de saint Jean-Baptiste. C'est un édifice roman du douzième siècle, en somme très-peu remarquable. On y voyait autrefois une haute flèche qui offusqua les regards du représentant Fouché, à son entrée à Corbigny, en 1793. Ce grand niveleur, qui plus tard devint duc d'Otrante, la fit abattre sous prétexte qu'elle blessait l'égalité.

Corbigny a donné son nom à une ancienne famille dont les armes, pareilles à celles de la ville, étaient : « D'azur à trois corbeilles d'or, posées 2 et 1. » Robert de Corbigny, vassal de Lormes, fut, ainsi qu'il a été dit ailleurs (1), excommunié en 1225, pour avoir ravagé les terres de l'abbaye de Regny. C'est la patrie de Guillaume Insard, archidiacre d'Auxerre ; de Pierre Lepaige, conseiller et aumônier ordinaire du roi, mort abbé de Cervon, en 1661 ; d'Édouard Bargedé, vicaire général, puis évêque de Nevers en 1705 ; du père Girard, savant jésuite ; du lieutenant-général Gudin, tué devant Smolensk, en 1812.....

II.

CERVON, *Cervidunum*, *Cerdunum*.

La commune de Cervon, la plus importante du canton, est assise sur un sol partie calcaire et partie granitique, à six kilomètres au sud-est de Corbigny. Sa population est de deux mille cent quatre-vingt-onze habitants et sa

1) *Voyez* tome I, p. 133.

superficie de cinq mille quatre cent six hectares, dont mille neuf cent vingt-deux sont occupés par les forêts. Au sein de celles du sud, de l'autre côté de l'Anguisson, on trouve les ruines de l'ancien manoir de Tressoles; elles ne consistent plus guère qu'en une motte entourée d'une ceinture de fossés et quelques fondements de murs. Ce château avait donné son nom à une noble famille éteinte depuis long-temps. Agnès de Tressoles, qui fut peut-être le dernier rejeton de cette antique maison, avait épousé Jean Saulnier, chevalier, seigneur de Toury-sur-Abrion, conseiller et chambellan du roi, maître d'hôtel d'Isabeau, duchesse de Bourbonnais, et bailli de Saint-Pierre-le-Moûtier, mort en 1389. A peu de distance, au nord-est, du côté de Montlifié, il existe une pierre qui jouit d'une grande célébrité dans les environs : elle se nomme vulgairement *Belle-Pierre*. C'est un bloc de trois mètres de long, ayant la forme d'un sarcophage et gisant en terre à un mètre de profondeur. Le peuple le regarde comme le tombeau d'une sainte issue de la famille de Tressoles; aussi s'y rend-on en pèlerinage contre diverses maladies. Le chêne séculaire qui s'élevait naguère sur le bord de la fosse, était chargé d'ex-voto et d'emblèmes chrétiens. Nous avons trouvé autour, en 1851, plusieurs petites croix ornées de guirlandes de fleurs, et diverses autres offrandes champêtres. On raconte qu'un jour on entreprit d'arracher le prétendu monument du creux où il est placé, mais qu'alors on le voyait s'enfoncer de plus en plus; que des douze bœufs employés à cette opération, un seul, un *bœuf noir qui n'avait pas voulu tirer*, s'en retourna avec ses deux cornes. Il existait aussi dans cette forêt, à l'est des ruines de Tressoles, une chapelle rurale dont il reste encore quelques vestiges.

Le bourg de Cervon est un des plus considérables et des mieux bâtis de la contrée. Il est assis sur un beau plateau qui forme la limite du sol granitique et du terrain calcaire.

De là, la vue se porte agréablement, d'un côté sur les Vaux d'Yonne, et de l'autre sur les vaporeuses montagnes du Morvand. A l'extrémité septentrionale de sa vaste place, où aboutissent plusieurs routes et où se tiennent ses six foires, s'élève l'église paroissiale, dédiée à saint Barthélemi, apôtre. Elle date des onzième et douzième siècles. La construction en est irrégulière et semble composée de parties ajoutées les unes aux autres sans de trop grandes précautions de goût ni de symétrie. Le chœur et le sanctuaire portent tous les caractères de l'architecture de transition, c'est-à-dire du douzième siècle. Les arcades sont à ogives naissantes et les fenêtres en plein-cintre. Six larges pilastres cannelés, tels qu'on les observe fréquemment dans les églises de Bourgogne, en soutiennent les voûtes. Un ancien caveau, destiné à la sépulture des chanoines de cette collégiale, règne au-dessous.

La grande nef, appuyée de deux collatéraux, est d'une construction si grossière, que l'on comprend difficilement comment l'architecture a pu descendre ici à ce degré de barbarie. Les piliers, extraordinairement massifs, sont sans ornements ni moulures qui en relèvent la pesanteur. Les arcades et les fenêtres sont en plein-cintre. Enfin tout y annonce le roman du onzième siècle dans sa plus grande rudesse.

Le portail principal est la partie la plus curieuse. Il est surmonté d'archivoltes soutenues par des colonnes couronnées de chapiteaux historiés, représentant Daniel dans la fosse aux lions, et la chaste Suzanne délivrée par ce prophète encore enfant. Dans le tympan on remarque le Christ bénissant le monde à la mode grecque. Il est accompagné des figures symboliques des quatre évangélistes. Les draperies, très-fines et très-serrées, rappellent parfaitement le style byzantin (1).

1 M. BOURASSÉ.

La paroisse, autrefois du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Corbigny, ressortissait partie de l'élection et du grenier à sel de Château-Chinon et partie de Vézelay. Son importance la fit ériger en cure de deuxième classe en 1827. Déjà neuf ans auparavant, Charles-Louis-David Lepeletier, comte d'Aunay, maréchal-de-camp des armées du roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et de l'ordre souverain de Jérusalem, avait singulièrement amélioré le sort des curés de Cervon. Ce noble et vertueux chrétien « désirant consacrer par un témoignage authentique de sa libéralité, son attachement à la religion de ses pères, et concourir autant qu'il était en lui à la réparation des pertes de l'église de France, » fit, le 14 septembre 1818, « donation entre vifs pure, simple et irrévocable, à titre de fondation perpétuelle, inaliénable, incessible avec promesse de toutes garanties de fait et de droit, » d'une rente de *cinq cents francs*, hypothéquée sur le domaine de La Chaume. Cette rente « libre de toutes charges, rachetable au capital de dix mille francs en biens fonds, situés dans l'étendue de la commune, » doit durer autant que le culte catholique dans l'endroit (1).

Cervon doit son origine à une ancienne abbaye fondée par le saint prêtre Eptade, que le peuple nommait saint Tatas.

Nous avons vu ailleurs (2) que le beau plateau où est bâti ce bourg n'était encore, en 502, qu'une sombre forêt, peuplée de bêtes fauves, et où la hache n'avait

(1) Cette donation, reçue par Coppin, notaire à Corbigny, fut autorisée par le roi Louis XVIII, le 19 juillet 1820, et acceptée le 31 du même mois par Jacques Thiéblot, alors curé de Cervon. Une autre rente de cinq cents francs fut fondée en même temps par le noble comte en faveur du curé d'Aunay.

(2) Tome I, p. 91.

jamais pénétré. C'est là que notre saint, après avoir traversé les déserts du Morvand, vint se réfugier pour échapper à l'honneur de l'épiscopat. Il y vécut quelque temps dans une retraite absolue, uniquement occupé de Dieu et de l'éternité. Mais découvert enfin, le bruit de ses vertus et de ses austérités se répandit bientôt dans tous les environs, et lui attira un certain nombre de disciples, ce qui l'obligea de bâtir un monastère pour les loger.

Cette maison acquit de l'importance. En 843, sous l'épiscopat d'Althée, le roi Charles-le-Chauve la donna à l'église Saint-Nazaire d'Autun. Sécularisée au douzième siècle, elle fut changée en un chapitre de dix chanoines dont le supérieur prenait le titre d'abbé. Les autres dignitaires étaient le prévôt, le chantre et le trésorier. Le nombre des membres de cette communauté fut ramené dans la suite à six chanoines et deux étudiants. Les revenus en dîmes et en terres s'élevaient à la somme de cinq mille huit cent quinze livres, et se partageaient en neuf prébendes de cinq cent vingt-cinq livres sept sous huit deniers chacune. L'abbé en levait deux. Les chanoines étaient logés séparément dans des maisons nommées *domaines*, et estimées, avec leurs dépendances, à cent cinquante livres de revenu à valoir sur les prébendes (1). Les charges se montaient ordinairement à mille quatre-vingt-six livres douze sous, savoir : cinq cents livres dues au curé de la paroisse, deux cent cinquante au vicaire, deux cent quarante-deux pour décimes et quatre-vingt-quatorze livres douze sous pour deux fondations.

Le chapitre était seigneur haut justicier du bourg en partie et de ses dépendances. Il percevait les dîmes de

(1) Ces domaines, dont la plupart existent encore, se font remarquer par leur uniformité. Celui du doyen, dit *l'abbaye*, se trouvait près du portail occidental de l'église.

cette paroisse (1), et celles de Magny et de Moutron dont il avait la collation. L'élection de l'abbé ou doyen (2) se faisait à la pluralité des voix par les chanoines réunis. Le nouveau dignitaire entraît, immédiatement après son élection et sans qu'il fût besoin d'attendre l'approbation de l'ordinaire, en possession de sa charge, et nommait à toutes les prébendes.

Les évêques d'Autun firent, à différentes reprises, des tentatives pour s'attribuer la nomination du doyen, notamment en 1707, à la mort de Roch du Verdier (3). Les chanoines, en vertu de leur droit, se réunirent aussitôt pour lui donner un successeur, et nommèrent, en effet, Pierre Bernard, l'un d'eux. De son côté, l'évêque Bertrand

(1) Les Bénédictins de Nevers jouissaient aussi à Cervon d'un droit de *dimmes*, et l'abbaye du Reconfort de deux rentes, l'une de sept livres, assise sur les terres connues sous le nom de *Gagnagium*, et l'autre de vingt sous sur le *ban*, les *amendes* et le *cens* que les comtes de la province avaient coutume de recevoir en la *ville de Cervon*; elles lui avaient été léguées par la comtesse Mahaut, en 1244.

(2) Les abbés connus sont : 1^o Hugues de Faucogney, en 1266.....; 2^o Guillaume Macé, *mestre des arts*, bachelier en décrets, chanoine d'Auxerre et vicaire général d'Autun, élu en 1458; 3^o Jean I^{er} de Nevers, en 1468; 4^o Jean II Saulnier, chanoine et official d'Autun, sénateur clerc au parlement de Bourgogne, en 1482; 5^o Nicolas de Bèze, oncle du fameux Théodore, en 1507; 6^o Charles I^{er} de Montsaunin, en 1534; 7^o Philippe Arnoux, en 1563; 8^o Charles II de Montsaunin, en 1570; 9^o Jean III de Rochery, en 1578; 10^o Jean IV Genest, docteur de la faculté de théologie de Paris, protonotaire du saint-siège, prévôt de Tannay, chanoine, official et archidiacre de Nevers, élu en 1615; 11^o Hérard I^{er} de Rochefort, abbé commendataire de Saint-Léonard, de Vézelay, de Saint-Germain..., qui se démit en 1630; 12^o Hérard II de Mocquot, par la résignation du précédent; 13^o Claude I^{er} de La Madeleine de Ragny, évêque d'Autun, en 1645; 14^o Jacques de Foucher, en vertu de la démission du précédent; 15^o Pierre I^{er} Lepaige, aumônier ordinaire et conseiller du roi, en 1648; 16^o Claude II Lepaige, en 1651; 17^o Roch du Verdier, nommé vers 1666; 18^o Pierre II Bernard, élu en 1707; 19^o Antoine de Mesgrigny, bachelier en Sorbonne, en 1723.....; 20^o Jean-Baptiste-René de Percy, dernier titulaire, mourut curé de Dun-les-Places, en 1823, à l'âge de soixante-quinze ans.

(3) Il était natif de Cervon, et fils d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

de Senaux confia cette charge à Jean de Barraud, chanoine et curé de Cervon, qui soutint son prétendu droit jusqu'à sa mort arrivée en janvier de l'année suivante. Le 13 du même mois, le prélat lui donna pour successeur Claude Feuillet, curé de Corancy; mais les chanoines soutinrent avec fermeté la cause de Bernard, et firent enfin prévaloir leurs droits. Celui-ci étant mort le 10 mai 1723, ses collègues élurent le lendemain, à sa place, Antoine de Mesgrigny, bachelier en Sorbonne, auquel le candidat épiscopal opposa encore sa nomination; mais le droit triompha de nouveau, et dès-lors toute contestation cessa (1).

Cervon fut autrefois fermé de murs. En 1334, le chapitre, effrayé des brigandages que commettaient les bandes qui couraient alors les campagnes, s'adressa à Louis II de Crécy, comte de Nevers, auquel appartenait la garde-gardiennne de l'abbaye, et en obtint la permission de la clore de murailles. Deux siècles plus tard, le 1^{er} février 1537, Marie d'Albret accorda aux chanoines des provisions de sergent pour la défense de leur église (2).

L'abbé eut plusieurs démêlés, notamment en 1315 et 1350, avec les religieux de Saint-Léonard, pour la justice du hameau de Viry; mais le plus sérieux de tous fut avec les habitants de Mouron, concernant la desserte de leur église en 1667. L'affaire, portée d'abord à l'officialité diocésaine, puis au tribunal du métropolitain de Lyon, se termina, trois ans après, par une sentence qui condamna le chapitre, en sa qualité de collateur et décimateur de la paroisse, à y administrer ou faire administrer les sacrements, et à y célébrer la messe tous les dimanches et fêtes, à l'exception des jours de Pâques, de la Pentecôte, de la

(1) *Gallia Christiana*; Histoire manuscrite.

(2) *Gallia Christiana*, tome IV; *Album du Nivernais*, tome II.

Toussaint, de Noël et de saint Barthélemy, patron de l'église matrice de Cervon, où les paroissiens de Mouron furent tenus de se rendre pour assister à la messe collégiale obligatoire, et d'offrir, en ce dernier jour, pendant l'office, aux abbé et chanoines, un flambeau de cire blanche de deux livres (1).

Par suite d'une convention faite au seizième siècle, entre les habitants de Mhère et les chanoines, un de ceux-ci devait se rendre, chaque dimanche, à sept heures du matin, dans l'église de cette paroisse pour y célébrer une première messe (2).

La commune de Cervon renfermait autrefois plusieurs terres avec justice haute et basse dans la mouvance du comté de Château-Chinon. Outre les dépendances du chapitre, il existait dans le bourg un ancien fief qui eut des seigneurs de son nom. Guyot de Cervon, écuyer, en était possesseur en 1391 ; il portait : « D'or à trois lionceaux couronnés de même, et une molette en cœur. » Lazare, l'un de ses descendants, épousa, en 1580, Claudine de Certaines. On y voyait alors une maison-forte autour de laquelle les habitants devaient faire guet-et-garde. Ce fief fut possédé dans la suite par les maisons de Noury, d'Aunay, de Vauban, de Mesgrigny.....

Le hameau de Certaines, situé à l'est, a été le berceau d'une noble famille, dont des armes sont : « D'azur à un cerf passant d'or. » On y remarque un vieux manoir presque en ruine, et aujourd'hui habité par des laboureurs. A côté se trouvent deux petits pavillons qui servaient l'un de chapelle, et l'autre d'auditoire. La terre de ce nom appartenait, au quinzième siècle, à Nicolas de Certaines, chevalier, mort en 1492. Jeanne d'Avantoys, sa veuve,

(1) Archiv. du château de Coulon.

(2) Archiv. de la fabrique de Mhère.

se remaria à noble Lancelot d'Aveine, écuyer, qui donna dénombrement au comte de Château-Chinon en 1504, au nom de Guillaume et Jean, ses beaux-fils. Le plus jeune ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut pourvu de la cure de Cercy-la-Tour. Guillaume, l'ainé, épousa Anne Robin, dame de Martigny, et en eut, entre autres enfants, Étienne, chevalier, qui s'unit à Barbe de Baroing. Cette alliance fit entrer la seigneurie de Villemolin (1) dans la maison de Certaines, qui l'a toujours conservée depuis.

Étienne mourut en 1585, après avoir partagé la terre de Villemolin avec Jeanne de Baroing, sa belle-sœur, femme de Hubert de Champignoles, gouverneur de Château-Chinon, et laissa sa veuve avec trois enfants : Loup, Guillaume (2) et Léonarde ou Claudine. Onze ans plus tard, l'ainé fit retrait du fief de Certaines que sa mère avait engagé à Guillaume de La Perrière, et en donna dénombrement au comte de Château-Chinon en l'an 1600. Il soutint, vers ce temps-là, contre le duc de Nevers, un procès pour la justice du moulin banal de sa seigneurie, situé sur la rivière d'Anguisson, et le gagna. Loup avait épousé, le 10 novembre 1608, Jeanne de Martines, fille d'Edme, seigneur de Fricambault, qui lui apporta cette terre, et en eut cinq enfants (3). Edme

(1) Cette ancienne terre, avec un château moderne, est située au sud-est d'Anthien. Elle faisait autrefois partie des domaines de Corbon, seigneur de Corbigny. Son nom et les objets antiques découverts aux environs, annoncent que le manoir seigneurial occupe l'emplacement d'une villa romaine. Nous y avons vu un bas-relief représentant un sacrifice de taureaux et qui semble avoir appartenu à un temple païen. On y remarque une magnifique chapelle gothique nouvellement construite. Villemolin était mouvant partie du comté de Château-Chinon, partie de la baronnie de Lormes-Challon, et comprenait la seigneurie du clocher d'Anthien. Léonard Archambaut de La Corcelle en était possesseur en 1504.

(2) Il épousa Edmée de La Croix, dame du lieu et de Vauclaix.

(3) 1^o Edme; 2^o Edme, chevalier de Malte; 3^o Pierre, chevalier, seigneur de Fricambault; 4^o Antoine, abbé en 1666; 5^o Anne, mariée à Pierre de Rolland.

l'aîné, chevalier, s'unit en 1652, à Marie, fille de Pierre Pitoys de Quincize, et veuve de Michel de Torcy, seigneur de Cervon en partie et de Lantilly, qui lui donna huit fils (1). Charles, le puîné, chevalier, ayant eu en partage Certaines, Cervon, Vauclaux, Magny, Villemolin..., obtint de Louis XIV leur érection en comté sous le premier nom.

Pierre-Jean, chevalier, comte de Certaines, seigneur de Villemolin, de Mouasse....., donna dénombrement de ces fiefs au marquis de Mascranl, en 1772, et les laissa à Armand, son fils, issu de son union avec Françoise de Cotignon (2). Certaines ayant été vendu en 1794 comme bien national, n'est pas rentré depuis dans la maison de ses anciens maîtres.

Près de ce hameau, sur l'Angulson, on rencontre l'ancien fief de Montbaron, dont Claude de Paganl, écuyer, seigneur de La Chaise-les-Saint-Léonard et d'Eugny, fit foi et hommage au comte de Château-Chinon, en 1686. Françoise, fille de Louis de Sauvage, le porta, dans la suite, à Jacques Le Prestre. Il appartient aujourd'hui à M. Dupin aîné.

Cuzy, castel du dix-septième siècle, bâti sur le flanc d'une colline, à l'est de Cervon, formait, avec les domaines et les bois qui l'environnent, une seigneurie en toute justice dont Jean de La Forest et Jean de Coignard firent aveu à Château-Chinon en 1450. Nobles Guillaume de La Forest et Claude Coignard, leurs fils, renouvelèrent ce devoir en 1504. Les descendants du premier embrassèrent les erreurs de Luther et de Calvin, et s'en montrèrent fort entêtés. Anne, son arrière-petite-fille, porta cette

(1) 1^o N. de Certaines, garde-du-corps en 1674; 2^o Charles, qui épousa Marie Le Baële; 3^o Louis, capitaine; 4^o Gabriel, capitaine de dragons; 5^o Edme-Élie, seigneur de Fricambault; 6^o Charles; 7^o Pierre; 8^o Armand.

(2) Armand porta, du vivant de son père, le titre de marquis de Certaines. Archiv. de Château-Chinon.

terre à Pierre Le Roy, chevalier, baron d'Allarde, et s'unit, après la mort de ce seigneur, en 1689, à Louis de Jaucourt, sire de Dourdey, d'une maison non moins attachée à la secte.

Nicolas-François Le Roy, écuyer, issu du premier mariage, fit dénombrement de Cuzy en 1698, au prince de Carignan, qui lui reconnut le droit d'instituer juge, greffier, sergent, garde-bois..... Jacques-Louis de La Ferté-Meu, dit le comte de Soltères, en était possesseur au commencement de ce siècle. On y voyait autrefois une maison-forte autour de laquelle les sujets de la seigneurie devaient faire guet-et-garde. Le fief de La Cueuldre, qui en est voisin, eut toujours les mêmes maîtres.

Le Pontot, dans la vallée, au nord, était le siège d'une autre seigneurie avec haute et basse justice, et relevait aussi du comté de Château-Chinon. Le manoir actuel fut rebâti au seizième siècle sur les ruines d'un château-fort dont il reste encore une tour isolée et percée de barbacanes. Une seconde tour, de forme hexagonale et renfermant un escalier en spirale, donne entrée en cette maison.

Ce fief appartenait, au quinzième siècle, à une famille qui en portait le nom, et dont les armes étaient : « Écartelé au premier et dernier d'azur, au lion d'argent, à la bande de gueules brochant sur le tout ; au 2 et 3 losangés d'argent et d'azur. » Guillaume et Péronnet du Pontot en firent foi et hommage en 1459. Jean, chevalier, seigneur de Cervon en partie, de Mhère, de Vauclaix..., renouvela ce devoir en 1504. Léonard était bailli du Nivernais seize ans plus tard. Noble Charles du Pontot, gentilhomme de la chambre du roi, remplissait cette charge en 1555.

Marie Panon, veuve de messire Stample, était dame du Pontot en 1717. Bien que cette famille fut protestante, elle possédait une chapelle dans l'église de Cervon, entre

deux piliers. La fille de Paul Stample porta cette terre, vers le milieu du dix-huitième siècle, à noble G. de Paris, issu lui-même d'une famille calviniste. Jean-Étienne, leur fils, mort dans l'erreur de la secte, la vendit en viager, le 27 décembre 1799, à Nicolas-François Gueneau-Guillemain, homme de loi, dont les descendants la possèdent encore (1).

Près du Pontot, au nord, du côté de Gémigny, on découvrit naguère quinze squelettes qui paraissaient être d'hommes d'environ vingt-cinq ans. On pense qu'il y eut, au seizième siècle, un combat livré en ce lieu entre les catholiques et les calvinistes. Nous avons vu au château une ample collection de médailles des empereurs Claude, Gallien, Posthume, Victorin Salonin....., trouvées aux alentours, ce qui prouve que l'endroit fut fréquenté des Romains.

Douxas, Valentines et Viry (2), à l'ouest, étaient des dépendances de la villa de Corbon, seigneur de Corbigny, duquel elles passèrent à Varé, son fils. Le premier de ces fiefs, tous trois mouvants de la baronnie de Lormes, a donné son nom à une ancienne famille. Jean de Douxas du Cloiseaux était seigneur de La Mothe-de-Montener, près de Magny, en 1504. Au quatorzième siècle, l'abbé de Corbigny et celui de Cervon eurent de longs démêlés pour la justice des deux autres. Près de Gibbon se trouvait autrefois une chapelle de saint Jean-Baptiste, où il se faisait un pèlerinage le jour de la fête de ce saint. Vers 1836, on trouva, en enlevant des décombres, un vase en cuivre plein d'anciennes pièces de monnaie en or et en argent.

Lantilly, dans la vallée de l'Anguisson, à l'ouest, tire

(1) Archiv. de Château-Chinon et du Pontot.

(2) *Dunsatium, Valentines, Viriacum.*

son nom de Leutullus, citoyen romain, possesseur du lieu. Il y existe un manoir seigneurial situé autrefois, dit-on, à quelque distance de là, où on en verrait encore des vestiges. Cette terre, avec justice haute et basse, était mouvante en partie du comté de Château-Chinon et de la baronnie de Lormes-Challon. Elle appartenait, en 1504, à noble Jean de Torcy, et en 1647 à Paul-Léonard de Rémigny, baron de Joux, qui la tenait de son épouse. Marie-Françoise, sa fille, la fit rentrer dans la maison de ses anciens possesseurs, en épousant Pierre de Torcy, son cousin. Louis-Antoine, leur fils, étant mort sans postérité, Lantilly passa à Claude-Robert Dugon, comte de Boislamy, seigneur de Marcellange, de Monche..... son neveu, qui en fit foi et hommage en 1771. Elie, vicomte Dugon, renouvela ce devoir dix ans plus tard. Cette terre appartient actuellement à la baronne Baillyet.

La Chaume, ancien fief situé sur la rive gauche de l'Anguisson, avait donné son nom à une famille aujourd'hui éteinte. Pierre de La Chaume en fit dénombrement à Château-Chinon en 1504. Sa petite-fille, morte dans une grande réputation de sainteté, fut enterrée dans l'église de Cervon. On raconte qu'ayant été rencontrée un soir en prières au pied d'une croix érigée dans un lieu voisin de son manoir, édifice du seizième siècle, par trois soldats huguenots de Corbigny qui couraient la campagne, ces forcenés lui crevèrent les yeux et la précipitèrent ensuite dans une mare d'eau, d'où elle se retira néanmoins. La Chaume appartient depuis long-temps à la maison d'Aunay, qui a hypothéqué sur cette propriété la rente de cinq cents francs faite par elle au curé de Cervon.

Marcilly, hameau considérable bâti sur la rive droite de l'Yonne, possède une chapelle dédiée à la sainte Vierge, où les fidèles de la paroisse se rendent en procession dans les temps de calamités. Il est surtout connu à cause de son château, édifice du commencement du quinzième

siècle, qui domine le cours de la rivière. Presqu'en face on remarque un beau pont construit récemment pour le passage de la route de Clamecy à Luz y. Ce château, bâti par Jean de Salazart, gentilhomme espagnol, se compose d'un corps de bâtiment rectangulaire et flanqué de quatre tours, et d'une aile longeant la cour d'honneur, au nord. Tout autour les murs sont hérissés de meurtrières. Des fossés et l'Yonne en défendaient l'approche. Sur la porte d'entrée était sculpté l'écusson aux armes des seigneurs.

La terre de Marcilly, avec titre de baronnie et droit de haute justice, appartenait, au quatorzième siècle, à la maison de Salazart, dont nous venons de parler. En 1461, elle était possédée par noble Jean Bondault, écuyer, qui en donna dénombrement et fit du bien à l'abbaye de Saint-Léonard. Il était alors gouverneur d'Avallon et de Château-Chinon, et fonda, peu de temps après, la chapelle de Saint-Jean-Baptiste de Tavenaut.

Pierre de Carreau, auquel il la laissa, en fit foi et hommage en 1490. Une alliance la fit ensuite passer à Antoine de La Forest, chevalier, seigneur de Cuzy, qui en jouissait au commencement du dix-septième siècle ; sa fille la porta à Pierre Leroy, baron d'Allarde.

Antoine de Bretagne, issu d'une famille calviniste, ainsi que Marguerite de Loron, dame de Ruère, son épouse, en étaient possesseurs en 1702, et la laissèrent à Joseph-André et Marie, leurs enfants. Marcilly appartient, depuis le milieu du dernier siècle, à la maison Lepeletier d'Aunay.

La commune de Cervon renfermait encore quelques autres fiefs, tels que Pressy-sur-Anguisson, Montlifé, Maré-les-Bois, où il existait autrefois un castel....

III.

GACOGNE, *Vasconium*.

Au sommet d'une colline qui commande la jolie vallée de l'Anguisson et dominée elle-même par la montagne de Grand-Mont, au nord, apparaît le village de Gacogne, chef-lieu d'une commune de treize cent quarante-un habitants, et d'une étendue de deux mille quatre cent soixante-cinq hectares (1). Il se compose de huit ou dix habitations seulement, au centre-desquelles est bâtie l'église paroissiale, dédiée à saint Pierre-ès-Liens. C'est un édifice très-propre, mais sans intérêt sous le rapport de l'art architectural. La nef est la partie la plus ancienne (2). Le chœur fut reconstruit au quinzième siècle. Au-dessus du portail de l'ouest, s'élève une tour surmontée d'une flèche en bois; elle fut fondée en 1837. Tout auprès se trouve le presbytère dont la réédification eut lieu dix ans plus tard. L'un et l'autre furent brûlés par les huguenots de Corbigny, en 1570 (3). Sur la place publique, se voit un sully d'une grosseur prodigieuse. A deux cents mètres, à l'est, on remarque une belle maison d'école bâtie en 1846.

Au pied de la colline qui porte ce village, sur la route de Nevers à Dijon, est situé le manoir de Raffigny, si

(1) Six cent trente-six sont en bois.

(2) On y remarque deux tableaux accordés par le gouvernement de Louis-Philippe, et dont l'un représente saint Laurent, patron secondaire de la paroisse.

(3) Archiv. de la cure.

connu à cause de son possesseur. La principale façade, devant laquelle règne une belle terrasse, d'où la vue plane sur la vallée, est armée de deux tourelles du seizième siècle. Dans la cour d'honneur, au milieu d'une touffe d'arbres verts, il existe une petite chapelle dédiée à sainte Barbe, où le curé de la paroisse célèbre de temps en temps; on s'y rend aussi en procession le jour de la Fête-Dieu et aux Rogations. Derrière le château, et s'étageant sur le flanc de la montagne qui le couvre au nord, est un parc de vingt-cinq hectares d'étendue. Le visiteur, en suivant les allées sinueuses et ombragées d'un luxuriant feuillage qui parcourent en tout sens ce somptueux enclos, se trouve subitement devant un tronçon de colonne de granit couvert de saules pleureurs (1). Ce monument funèbre, élevé par la piété fraternelle, est destiné à rappeler le souvenir d'un homme de bien, Philippe Dupin, l'avocat le plus distingué du barreau de Paris, bâtonnier de l'ordre, ancien député du département de l'Yonne et membre du conseil général de la Nièvre; il mourut à Pise, le 14 février 1846, dans sa cinquante-unième année. Sur le point culminant de la colline, s'élève parallèlement avec le clocher de Gâcogne, un beau belvédère à trois étages, d'où la vue se porte au loin sur le Nivernais, à l'ouest.

La paroisse, ancien démembrement de celles de Mhère et de Vauclaux, faisait jadis partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Corbigny. Le patronage de la cure appartenait au chapitre de Saint-Lazare, et les dîmes au curé, aux chanoines de Cervon et au seigneur de Château-Chinon. Elle formait alors une dépendance du comté de cette ville, ressortissait de son élection, de son grenier à sel et du bailliage de Lormes-Château-Chinon. De 1790

(1) Ce bloc de rocher a été tiré de la commune de Dun-les-Places.

à 1800, elle fut une des six paroisses qui composaient le canton de Brassy.

Les curés de Gâcogne étaient autrefois en possession de la desserte de la chapelle Saint-Jacques de Lormes, qui valait cent cinquante livres de rente. Ils étaient tenus, en conséquence, d'y célébrer au moins une messe par semaine. En 1726, François Parizot, curé de cette paroisse et chanoine de Cervon, ayant obtenu en cour de Rome ce bénéfice, dont son prédécesseur avait fait un abandon volontaire à l'hôpital de la ville, intenta aux administrateurs un procès qui fut porté jusqu'en parlement (1). Le vénérable abbé Jourdier, curé de Savigny-sur-Canne en 1789, a gouverné cette paroisse quarante-deux ans. Il mourut en 1844, dans sa quatre-vingt-huitième année.

La fête de saint Laurent, patron secondaire de l'église, donnait lieu à un apport naguère plus considérable. Nous ne savons comment le culte de cet illustre martyr s'établit dans le pays, à moins qu'il n'ait été titulaire de l'ancienne paroisse de Ruère, située dans une gorge, au pied de la montagne dite *Le Haut-du-Banquet*, à l'est (2), et réunie depuis long-temps à Gâcogne. Néanmoins elle avait encore, en 1695, ses registres particuliers quoique desservie par le curé de cette dernière. Il ne reste rien de sa vieille église. Les hameaux de La Forgeot et de La Prâte étaient alternatifs avec Mhère (3).

Le sol de Gâcogne est plus fertile que celui de beaucoup d'autres communes du Haut-Morvand. La température y est aussi généralement plus douce. Son territoire était traversé par une antique voie romaine dont il existe divers fragments au nord. Sur son extrême limite septen-

(1) Notice manuscrite sur Lormes.

(2) Voyez l'article suivant.

(3) Vauprange était aussi alternatif entre ces deux paroisses.

trionale, au lieu dit *Les Crots* ou les Fossés, se trouvait un camp retranché établi par les Romains pour la sûreté des voyageurs qui traversaient ces endroits solitaires. A Jailly (1), hameau qui en est peu éloigné, on découvrit autrefois des tuiles à rebords, des débris de vases, des statuettes, des médailles..... preuve certaine de l'existence d'un établissement romain en ce lieu. On y vit plus tard une chapelle rurale bâtie par les moines de Corbigny, anciens possesseurs de ce fief. Jailly était, au septième siècle, une terre appartenant à Corbon, seigneur de Corbigny. Son fils, le bienheureux Varé, la donna à l'abbaye de Saint-Prix de Flavigny, de laquelle elle passa aux moines de Saint-Léonard.

Retombée en mains laïques, elle forma un fief mouvant de la baronnie de Lormes-Château-Chinon. Elle appartenait, en 1709, à Gilles Rousset, écuyer, qui en portait le nom, et la laissa, en 1768, à Etienne et Marie de Jailly, ses enfants, issus de son union avec Marie de Borne. Cette famille possédait un hôtel dans la ville de Lormes, près de la porte Fouron. Le fief de Saugny, qui en est voisin, était possédé en 1546 par Sébastien de Rabutin, écuyer, seigneur de Montal, et premier huissier de la chambre du dauphin. Il passa dans la suite à la famille Petitier dont une branche, qui vient de s'éteindre, prenait le nom.

Lavaux (2), joli hameau ainsi nommé de sa situation dans une vallée à l'ouest de Gâcogne, était un troisième fief qui a long-temps appartenu à la maison Girard de Vannes. Marie-Jeanne-Françoise, unique héritière de cette famille, le porta, vers le milieu du dix-huitième siècle, à Louis-Marie-Gabriel-César de Choiseul. Cette localité est la patrie d'un ancien conventionnel, Le Fiot de Lavaux, qui se fit remarquer par l'exaltation de ses

(1) *Julliacum*.

(2) *Vallis*.

opinions et vota la mort de Louis XVI. Il était issu d'une famille de procureurs au comté de Château-Chinon.

Raffigny et ses dépendances, dont la justice était unie au bailliage de Lormes, étaient possédés au dix-septième siècle par Edouard Camus, écuyer; il existe un acte de foi et hommage fait par lui au comte de Château-Chinon. Cette terre passa ensuite à la famille Gudin de Vallerins, et en 1817 à M. André-Jean-Jacques Dupin, grand'croix de l'ordre impérial de la Légion-d'Honneur, membre de l'Académie française, ancien procureur général à la cour de cassation, président de la chambre des députés en 1830, de l'assemblée constituante en 1848....., qui la tient de son épouse, et l'a singulièrement augmentée par diverses acquisitions. Il a, en outre, agrandi le château, rebâti à neuf tous les domaines et planté le parc.

Sur la route, à l'est de Raffigny, on rencontre le hameau de La Roche, ainsi nommé des rochers de granit qui le touchent (1). C'était autrefois une terre appartenant au chapitre de Cervon, qui en était seigneur haut justicier. La principale habitation du lieu portait encore naguère une crosse et une mitre, sculptées en relief, attestant la possession monastique. Pierre Le Flot, notaire royal et élu en l'élection de Château-Chinon, était procureur des chanoines pour cette terre en 1701. Le port de *La Roche*, sur l'Anguison, se couvre, chaque année, d'une masse considérable de bois de moule qui s'écoule dans l'Yonne.

Le village de Ruère, dont nous avons parlé, et le hameau de Parjot, situé dans son voisinage, formaient une seigneurie en toute justice dont Jean et Philibert Bongars, seigneurs de Sardy, firent foi et hommage à Château-

(1) L'un de ces rochers se nomme la *Roche-du-Bouc*, à cause d'un bouc qui y passa tout un hiver, et sut se défendre contre la voracité des loups qui l'attaquèrent plusieurs fois. (Le *Morvand*, par M. Dupin, p. 33.)

Chinon en 1504. Elle entra ensuite dans la maison de Loron, famille calviniste qui se livra à de graves excès pendant les guerres de religion du seizième siècle (1). Marguerite de Loron la porta en dot à Antoine de Bretagne, chevalier, baron de Marcilly, issu lui-même d'une famille huguenote; mais il avait alors abjuré ses erreurs. Il en jouissait en 1702. Joseph-André et Marie, ses enfants, la possédaient encore au milieu du dix-huitième siècle.

IV.

MHÈRE, *Mansio*, de *Mahore*.

Située sur la rive droite de l'Yonne, à seize kilomètres environ au sud-est de Corbigny, la commune de Mhère est, par son importance, la quatrième du canton. Elle renferme treize cent six habitants, répartis entre un grand nombre de hameaux. Son territoire, l'un des plus accidentés du Morvand, compte deux mille cinq cent vingt-cinq hectares de superficie (2). Il est borné à l'est par une chaîne de montagnes sombres, qui le sépare de la commune d'Ouroux. Le principal sommet, dit le *Haut-du-Banquet*, forme l'extrémité septentrionale de cette chaîne. Sa tête chenue, qu'arrose une source d'eau vive, est élevée de cinq cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce nom rappelle le souvenir des joyeux festins que se donnaient autrefois à sa cime les bons villageois des environs, et à la composition desquels chacun concourait à l'envi pour sa part. Ils sont loin de

(1) Voyez l'article de Domécy-sur-Cure.

(2) Quatre cent cinquante-six sont en bois.

nous ces temps de noble franchise et de cordiale allégresse, où nos aïeux, sans appréhension pour le lendemain, sans soucis politiques, sans défiance envers leurs voisins, se livraient à toute la gaité de leur caractère, sans oublier néanmoins les devoirs sacrés de l'honneur et de la religion ! Toutes nos révolutions ont eu pour résultat de changer la simplicité des mœurs antiques, sans augmenter la somme de notre bien-être matériel.

La commune de Mhère était traversée anciennement par un chemin romain qu'a remplacé la route de Lormes à Château-Chinon. Il y existe une sorte d'abîme, dite la *Gassaude*, où le peuple prétend que des cloches furent autrefois précipitées, et où on les entend, dit-on, sonner d'elles-mêmes à l'heure des offices, aux principales solennités de l'année. Le chef-lieu est situé entre des montagnes, sur le flanc méridional d'une colline qui le couvre au nord. Il ne se compose que de huit ou dix habitations au milieu desquelles on aperçoit à peine sa vieille église dépourvue de clocher depuis long-temps. Cet édifice religieux est un des plus misérables du Morvand. Sa reconstruction date du quinzième siècle. Les hugenots, aux ordres des seigneurs de Coulon, le brûlèrent en 1565. Sur l'ancien cimetière, on remarque de gros ormes qui rappellent les temps du grand Sully. Le nouveau champ du repos, fondé au nord du village, fut inauguré en 1851.

Mhère, selon quelques archéologues, tire son nom de Mercure, messager des dieux chez les païens, dont le culte aurait eu quelque célébrité anciennement dans l'endroit. Cette étymologie paraît peu vraisemblable. Nous croyons avec plus de fondement qu'il vient du mot latin *mansio*, dont on fit plus tard *meix*, et aujourd'hui hameau. L'histoire rapporte, en effet, que les moines de Corbigny y possédaient, au neuvième siècle, une métairie où ils entretenaient des frères convers pour la garde des troupeaux et la culture des champs. Il est expressément

relaté dans la chronique de la fondation du monastère de cette ville, que les religieux, qui devaient se rendre chaque année, individuellement à l'abbaye-mère, pourraient s'arrêter un jour à Mhère, soit en allant, soit au retour (1).

Il se tient dans ce village cinq foires par an. Celle du 17 mai, qui dure deux jours, et celle du 16 août furent établies par les anciens comtes de Château-Chinon. Ces seigneurs percevaient en conséquence des droits sur le bétail qu'on y conduisait. Quatre autres foires ont lieu au hameau d'Enfer, dont nous parlerons bientôt.

La paroisse de Mhère doit aussi son origine à un ancien oratoire fondé par les moines de Saint-Léonard au neuvième siècle (2); c'est pourquoi l'abbé en conserva toujours la collation. Elle faisait jadis partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Corbigny. Néanmoins, nous remarquons que l'archiprêtre d'Anost en fit la visite en 1766 (3). Les dîmes se partageaient entre le collateur et le possesseur de la terre de Boue, autrefois Boueix, qui étaient tenus l'un et l'autre aux réparations du chœur de l'église et du clocher, et entre le curé du lieu, le comte de Château-Chinon et le baron de Chassy. Les hameaux d'Enfer, de L'huis-Bobier, du Pont-de-Pannecière et de Pré-Germain étaient alors alternatifs avec Montigny-en-Morvand. Comme l'Yonne limitait les anciens diocèses d'Autun et de Nevers, il s'ensuivait que ces localités étaient aussi tantôt d'un évêché tantôt d'un autre. Vauprange, situé dans la vallée de l'Anguisson, au nord, et où l'on remarque un beau moulin construit sur le mode anglais, en 1852, par M. Charles Lagrange, chevalier de l'ordre de la Légion-d'Honneur, était aussi alternatif avec Gâcogne.

(1) ROVENIUS, *Hist. de l'abbaye de Réaumaüs*.

(2) Il eut autrefois le titre de prieuré.

(3) Archiv. de la fabrique de Mhère.

Par contrat passé entre les habitants et le chapitre de Cervon, un chanoine de cette collégiale était tenu d'aller, chaque dimanche, à Mhère, pour célébrer, à sept heures du matin, une première messe, afin que nul fidèle ne fût contraint de manquer l'office divin (1).

En vertu d'une seconde convention faite vers le même temps, il fut arrêté que le curé mènerait, aux jours des rogations, la procession à la croix de chaque hameau, et que les paroissiens lui offriraient cinq œufs par feu, ou deux deniers s'ils étaient pauvres (2). Une semblable transaction avait eu lieu pour la Passion, qui devait se réciter pour la conservation des fruits de la terre, et pour l'entretien de la lampe du Saint-Sacrement.

On voit par ce qui précède, que l'usage établi en Morvand de donner la gerbe de passion au curé pour la récitation de cette partie du saint Évangile, et de lui offrir un morceau de beurre ou une douzaine d'œufs au pied des croix pendant les rogations, est le résultat d'un contrat ou quasi-contrat.

Sous le régime féodal, la commune de Mhère était partagée entre trois élections, trois greniers à sel, sept justices seigneuriales et deux diocèses. Si, en 1790, l'assemblée constituante s'était bornée à faire des réformes politiques et à retrancher des abus comme ceux-ci, et n'eût pas, en dépassant son mandat, sapé les bases de la société et les fondements sacrés de la religion, elle eût opéré le bonheur de la patrie et mérité des bénédictions. Pendant ces temps de troubles, Mhère fit partie du canton qui avait été créé à Brassy. Son territoire se divisait alors, comme nous venons de le voir, en plusieurs seigneuries jouissant de la haute ou de la moyenne et basse justice. Une partie du chef-lieu et

(1) Archiv. de la fabrique.

(2) *Ibid.*

Vauprange relevaient directement du comté de Château-Chinon ; l'autre partie avec Boue et Montbaron formait une terre dont messire de Popillon fit foi et hommage au quatorzième siècle. Péronnet du Pontot renouvela ce devoir en 1459, et Jean, son fils, en 1504. Elle resta toujours unie depuis à la seigneurie de ce nom.

Tous les hameaux qui avoisinent le cours de l'Yonne, dépendaient de la baronnie de Chassy. Celui d'Enfer, situé sur une hauteur et traversé autrefois par le chemin romain de Château-Chinon à Lormes, en était comme le chef-lieu. C'est là que se tiennent encore les quatre foires de cette ancienne seigneurie. Celle du 5 mai, qui dure deux jours, et celle du 9 octobre, datent de plus de trois cents ans. On prétend que celle *des feux* se tenait autrefois auprès du château de Chassy et qu'elle fut transférée à Enfer par suite d'une rixe sanglante où le seigneur faillit trouver la mort en voulant interposer son autorité. Ce hameau a été dévoré en partie, en 1852, par un incendie. Près de là, est celui de Paradis, où il ne se fait aucun commerce, ce qui fait dire par mode de plaisanterie « qu'il fait meilleur à vivre en enfer qu'en paradis. » Le Pont-de-Pannecière est connu à cause de la rigole qui porte une partie des eaux de l'Yonne dans le canal du *Nivernais*. A Bussy-les-Chassy se trouvaient jadis une chapelle rurale dédiée à saint Jacques, et un fief particulier mouvant de la baronnie. Celui de Jault porta d'abord le nom de Vault à cause de sa situation.

Prélouis, autrefois Préluis, hameau considérable bâti dans une vallée, à l'ouest de Mhère, avait pour seigneur, en 1504, Denis de Rodon, qui en fit foi et hommage à Château-Chinon et l'unit à son fief de Vauchisson.

V.

MOURON-EN-MORVAND.

Assise, comme la précédente, sur la rive droite de l'Yonne, qu'on passe sur un pont en pierre de trois arches, et à douze kilomètres environ au sud-est de Corbigny, la commune de Mouron est, par sa population et son étendue, la plus petite du canton. Elle ne renferme, en effet, que deux cent quatre-vingt-sept habitants et une superficie de neuf cent quatre-vingt-un hectares, dont quatre cent quatre-vingt-dix sont en forêts. Elle fit partie, pendant dix ans, du canton qui avait été créé à Cervon.

La paroisse, jadis du diocèse d'Autun, était à la collation du chapitre de Cervon, auquel les dîmes appartenaient aussi. En 1667, comme elle n'avait plus de presbytère depuis les guerres faites par l'autorité des seigneurs de Coulon, partisans fanatiques du calvinisme, elle se trouvait sans pasteur. Les chanoines, chargés, comme décimateurs, d'y célébrer l'office divin et d'administrer aux fidèles les sacrements, s'acquittaient fort mal de ce devoir.

Après plusieurs plaintes infructueuses, les habitants résolurent, d'un commun accord, d'en appeler à l'autorité ecclésiastique, et citèrent les collateurs par-devant l'officialité diocésaine, à l'effet d'obtenir une meilleure desserte de leur église, dont ils s'étaient approprié les revenus évalués à six cents livres. Le chapitre soutenait que cette église n'était qu'une chapelle, et qu'en conséquence, il n'était pas tenu à un service régulier. Mais ils prouvèrent qu'elle était bien et dûment paroissiale, attendu qu'on y trouvait des fonts baptismaux, trois autels, une

piscine et un chœur d'église. Ils démontrèrent, en outre, qu'avant les guerres de religion, Mouron possédait un presbytère dont on voyait encore *les ruines auprès de l'église*; qu'en 1476, il y avait un curé, puisqu'il fut cité, la même année, pour déposer dans l'affaire d'un prisonnier évadé, qui s'était réfugié chez lui.

Par tous ces motifs, les chanoines de Cervon furent condamnés à administrer les sacrements aux fidèles de Mouron et à célébrer régulièrement dans leur église les offices religieux, à l'exception des quatre grandes solennités de Pâques, de la Pentecôte, de la Toussaint et de Noël. Ces jours-là, les paroissiens devaient se rendre à *l'église matrice de Cervon* pour l'audition de la messe.

Le chapitre ne se soumit point à cette sentence et en appela au métropolitain de Lyon, qui confirma la décision des premiers juges, en exceptant encore la fête de Saint-Barthélemy, patron de la paroisse de Cervon. L'archevêque ordonna que ce jour-là les habitants de Mouron, ayant à leur tête leur vicaire perpétuel, se rendraient à *la messe collégiale obligatoire*, et offriraient, pendant l'office public, *aux abbé et chanoines un cierge de cire blanche de deux livres* (1).

Les chanoines, disons-le, ne montrèrent, en cette circonstance, ni dignité, ni justice. Ils persistèrent, malgré cette double condamnation, dans leur refus de célébrer l'office paroissial à Mouron. S'ils y disaient quelquefois la messe, ce n'était jamais qu'une *messe basse et sans prône*, dont la piété des fidèles ne pouvait être satisfaite. Ceux-ci s'adressèrent donc de nouveau à l'évêque d'Autun, qui leur envoya un prêtre à traitement fixe de *vingt et une livres par mois, payable par le chapitre par douzième et d'avance*; mais il ne voulut point acquitter cette dette. Les habitants se virent alors dans la nécessité de recourir au bailli de

(1) Archiv. de Coulon. pièces juridiques.

Saint-Pierre-le-Moùtier, qui ordonna la saisie des dîmes et les attribua au vicaire perpétuel (1).

L'église, dédiée à la sainte Vierge (2), n'offre aucun intérêt architectural. Elle ne possède qu'un petit clocher en bois placé sur le milieu du toit. Les seigneurs de Coulon y avaient droit de préséance, parce qu'elle se trouvait dans les limites de leur haute justice. Leur manoir, vaste construction du seizième siècle, fut rebâti sur les fondements d'une ancienne maison-forte, autour de laquelle les sujets de la seigneurie étaient tenus de faire guet-et-garde en temps de péril. Il est situé sur une hauteur d'où la vue se porte au loin vers l'ouest, et se compose d'un grand corps de logis, armé de tours et de cavaliers, et flanqué de deux ailes parallèles. On remarque encore à l'entour les vestiges des anciens fossés. Vis-à-vis de la grande porte de la basse-cour, jadis fermée de murailles avec deux colombiers en pied, s'élevait autrefois un poteau avec carcan, et au lieu dit la *Justice de Coulon*, près du chemin de Montreuillon à Corbigny, un signe patibulaire à deux piliers. Le seigneur avait droit d'instituer juge-lieutenant, procureur d'office, greffier, prévôt, sergent, *gardes-bois*.....

Sous les fondements d'une tour isolée, démolie en 1846, juste trois cents ans après sa construction, on trouva une pierre carrée (3), sur laquelle on lisait :

L'an mil cinq cent quarante-six,
Au quinziesme de mai,
Assis ton fondement fut par François
De Montsaunin le petit-fils,
Qui jours ne comptait que vingt-six.

(1) Archiv. de Coulon, pièces juridiques.

(2) L'Assomption.

(3) Cette pierre, couverte d'une inscription en lettres gothiques, est déposée au château.

Au seizième et au dix-septième siècle, ce château était un but de réunion pour toutes les familles calvinistes des environs. Un appartement de l'aile du nord servait de prêche. On l'a toujours appelé depuis *la Salle-des-Commandements*, parce que sur le devant de la cheminée on voit, en effet, le décalogue, selon le texte biblique, écrit en lettres d'or.

La terre de Coulon, dont la mouvance appartenait en commun au comte de Château-Chinon et au baron de Lormes-Challon, avait, au treizième siècle, des seigneurs de son nom (1). Guillaume de Montsaulnin, chevalier, en était possesseur en 1504. François, son petit-fils, dont nous venons de parler, étant mort vers 1575, Catherine de Fontenay, sa veuve, la vendit à Julitte Mige, veuve elle-même de Paul Tixier, ancien élu du Nivernais. Ce nom était jadis très-connu à cause de la célèbre sentence du parlement de Paris, dite *arrêt des Tixier*, qui déclarait tous les pays de la rive droite de l'Yonne exempts de la forclusion.

Cette seigneurie passa ensuite dans la maison de Blosset, famille extrêmement entêtée des erreurs du calvinisme et qui commit les plus graves excès dans les environs. Elle avait à ses ordres une troupe de fanatiques qui pillèrent et dévastèrent les églises, égorgèrent des prêtres et des religieux, et jusqu'à de pauvres femmes catholiques. Louis de Blosset, petit-fils de ce capitaine qui souilla Corbigny de tant de crimes, donna dénombrement de Coulon au comte de Château-Chinon en 1675. Ce seigneur ne fut que trop fidèle imitateur des déportements de ses ancêtres; mais ses propres excès ne l'enrichirent pas; car, à sa mort, toutes ses terres furent vendues, à l'exception

(1) Jean et Hugues de Coulon, chevaliers, seigneurs de Maison-Comte, près de Corancy, vivaient en 1504.

de cette dernière, qui resta à Élisabeth Semelé (1), sa veuve, pour ses reprises de dot.

Françoise Semelé, nièce et héritière de la précédente, porta Coulon au baron de Jaucourt, seigneur de Saint-Andeux (2), homme non moins dévoué à la secte. A son décès, en 1730, elle fut accusée d'être morte elle-même dans l'hérésie, c'est pourquoi sa mémoire fut flétrie et ses biens confisqués par le bailli de Saint-Pierre-le-Moutier au profit du roi. Mais ses neveux, Gédéon et Jeanne-Marie Maziller de Rivière, Paul Étignard, avocat au parlement, bailli de Château-Chinon; Jacques Étignard de Cussy; Paul, Marie-Gasparde et Élisabeth, tous trois issus de la même famille, poursuivirent la réhabilitation de sa mémoire et obtinrent, en leur qualité d'héritiers naturels de la défunte, que sa succession leur fût adjugée. Ils firent paraître dans cette affaire un chanoine de Cervon et le curé de Vauclaux, qui déclarèrent qu'ayant demandé à Françoise Semelé, dans ses derniers moments, si elle mourait dans la religion catholique, apostolique et romaine, elle avait fait *une inclination de tête* en signe d'affirmation. L'édit de Louis XV est du 4 février 1740 (3).

M. Étignard de La Folotte de Neully, propriétaire actuel de Coulon, a fait de ce lieu une demeure délicateuse.

Tavenault ou Thavenault, hameau d'environ vingt feux, situé sur l'Yonne, au nord-ouest, possède un vieux manoir en ruines, dont une partie date du quinzième siècle et l'autre du dix-septième. L'ancienne chapelle de Saint-Jean-Baptiste, qui lui était contiguë, avait été bâtie en 1425, par Jean Bondault, écuyer, gouverneur de Château-Chinon et d'Avallon. L'année suivante, ce seigneur fit

(1) Elle était elle-même issue d'une famille calviniste.

(2) Voyez l'article de cette commune.

(3) Archiv. de Coulon.

dénombrement de ses terres de Tavenault, du Bruys et de Marcilly, et la dota, du consentement d'Antoinette Damise, son épouse, de toutes les dîmes qu'il possédait à Montigny-en-Morvand, consistant en douze minées de froment, de seigle et d'avoine, en quinze charretées de foin et quarante-une boisselées de terre (1), et se réserva, pour lui et ses successeurs, la collation de ce petit bénéfice.

En 1499, Pierre Le Roy de Carreau, écuyer, son neveu et son héritier à cause de Paule de Marot, sa femme, ajouta à cette donation une rente perpétuelle de *soixante sous* sur le moulin de Marcilly, ce qui en porta le revenu à quatre cents livres. Le pape Alexandre IV, par une bulle datée de l'année suivante, attacha à la visite de la chapelle *plusieurs indulgences et dévotions*, qui attirèrent long-temps à Tavenault un concours remarquable de fidèles aux deux fêtes du patron. En vertu de ces diverses fondations, le prêtre, pourvu de ce bénéfice, était tenu d'y célébrer *chaques dimanche et lundi de l'an*, pour les bienfaiteurs, une messe suivie d'un *Libera*, d'un *De profundis* avec les oraisons convenables. Il devait, en outre, y faire *les offices solennels* les jours de Pâques, de la Pentecôte, de la Fête-Dieu, de la Toussaint, de Noël, et aux principales fêtes de la sainte Vierge, savoir : la Purification, l'Annonciation, la Compassion, l'Assomption et la Nativité, ainsi qu'aux deux solennités de Saint-Jean-Baptiste et le 23 août, jour anniversaire de la dédicace de la chapelle (2).

Joachim de Carreau ayant vendu à réméré, en 1632, les dîmes et autres revenus de cette chapelle, à Blaise Cornu, abbé de Bellevaux, le service divin y fut momentanément interrompu. Mais Paul Millin, curé de Guipy, qui avait

(1) Voyez le tome I, p. 284.

(2) Archiv. de la sous-préfecture de Château-Chinon.

obtenu ce bénéfice en cour de Rome , poursuivit Anne de La Forest, dame de Tavenault (1), et la fit condamner le 5 juin 1668 , aux *requêtes du palais*, à la restitution de tous les biens, revenus et arrérages de la dicte chapelle. La sentence fut confirmée en 1680. Les vicaires perpétuels de Mouron obtinrent, un peu plus tard, que ce bénéfice fût annexé à leur cure (2).

Sur une hauteur qui domine la rive opposée de l'Yonne, en face de Tavenault, s'élève la tour d'Épiry, qui fut le séjour de l'immortel Vauban. En 1809, l'empereur Napoléon I^{er}, qui professait un véritable culte pour toutes les gloires, y fit poser une plaque de marbre noir avec cette inscription en lettres d'or : « Ici fut la demeure de Vauban ; il y médita les travaux qui l'ont rendu immortel. La France reconnaissante a déposé le cœur de ce grand homme non loin des restes de Turenne, sous le dôme des Invalides (3). »

VI.

VAUCLAIX, autrefois VAUCLOIX, *Vallis clausa*.

Ce petit village, chef-lieu d'une commune de cinq cent cinq habitants, avec une superficie de quatorze cent trente-huit hectares, est pittoresquement assis sur le flanc oriental d'une colline, à la jonction de trois vallées où viennent se croiser les routes de Nevers à Dijon et de Château-Chinon à Lormes. Son nom n'est pas formé de *vallée claire*, ainsi que l'ont pensé quelques étymologistes, mais bien de

(1) Elle était petite-fille du vendeur.

(2) Archiv. de Château-Chinon.

(3) Voyez l'article de Bazoches, au canton de Lormes.

vallée clause. En effet, Vauclaix est dominé de tous côtés par de hautes montagnes boisées, qui ne laissent à l'Anguisson et à son affluent qu'un étroit passage vers le sud-ouest.

L'église paroissiale, qui occupe, avec le presbytère, le point culminant de la colline et d'où elle commande toute la vallée, est dédiée à sainte Magdeleine. C'est un petit édifice roman de la fin du onzième siècle et dont l'abside seule est voûtée. On voit dans la nef quelques inscriptions rappelant de pieuses fondations. Le portail de l'ouest, formé de deux colonnes avec des chapiteaux extrêmement frustes supportant une voussure basse, se ressent de la rudesse de l'époque. On pense que cette église fut bâtie par les moines de Corbigny, anciens seigneurs du pays, qui en conservèrent le patronage jusqu'en 1789. La paroisse faisait alors partie de l'archiprêtré de cette ville et du diocèse d'Autun. Le *révérend père* Luc Pirandré, religieux de l'ordre du Mont-Carmel et curé de Vauclaix en 1710, eut pour successeur Philibert Bouché, homme d'un grand mérite, qui était en même temps honoré du titre d'archiprêtre de Corbigny. Le 4 mai 1719, il installa, en cette qualité, Augustin Bussy, nouvellement pourvu de la cure de Lormes.

Au quatorzième siècle, époque de l'érection de Gâcogne en paroisse, Vauclaix perdit une partie de son territoire et plusieurs hameaux, entre autres ceux de Jailly et de Lavaux (1).

Sous le régime féodal, la commune se divisait en plusieurs fiefs avec haute justice, mouvants du comté de Château-Chinon à cause de la baronnie de Lormes. Celui de Vauclaix proprement dit, auquel était attachée la seigneurie du clocher, appartenait, au quinzième siècle, à Pierre de La Croix, dont les armes étaient :

(1) Voyez l'article de cette commune, p. 160.

« D'azur , au poisson d'argent , ombré de sable , mis en fasce , et accompagné de trois besants d'or , posés 2 et 1. » Ce gentilhomme laissa deux enfants , Jacqueline , mariée , vers 1502 , à Simon de Chaumarroys , et Jean , qui donna dénombrement de cette terre avec son beau-frère , deux ans plus tard. Edmée de La Croix la porta , en 1582 , à Guillaume de Certaines , chevalier. Ce seigneur en fit foi et hommage à Françoise de Longueville , comtesse douairière de Château-Chinon. A l'époque de l'érection de Certaines en comté , Vauclaix fut un des cinq clochers qui servirent à cette fin (1).

La maison du Pontot possédait aussi en cette commune , un fief en toute justice dont Jean du Pontot , chevalier , fit dénombrement à Château-Chinon en 1504. Celui de Vannes , dans les montagnes , au sud-est , était mouvant des ducs de Nivernais. Une branche de la famille de Girard en prenait le nom au dix-septième siècle. Marie-Françoise , fille de noble Pierre-Jacques Girard de Vannes , seigneur de Charnoy , de Sermoise et autres lieux , le porta , vers 1755 , à *très-haut et très-puissant* seigneur Louis-Marie-Gabriel-César , chevalier , comte de Choiseul , dont les descendants l'ont toujours possédé depuis.

CANTON DE LORMES.

Ce canton , l'un des plus importants de notre contrée , est compris partie dans le Haut et partie dans le Bas-Morvand. Il produit du vin , du froment et beaucoup d'autres céréales. On y rencontre de nombreux cours d'eau , presque tous flottables et affluents de la rivière de

(1) Archives nation.

Cure. Les différents âges qui ont précédé notre époque, y ont laissé des monuments de leur passage : ce sont des dolmens, des camps retranchés, des vestiges de voles antiques, de villas romaines, des ruines de manoirs féodaux, de monastères..... Ce canton en forma jadis deux : l'un appelé *Intrà-Muros*, avait Lormes pour chef-lieu et renfermait dix paroisses (1); l'autre, nommé *Extrà-Muros*, avait son siège à Brassy et en comptait six.

I.

LORMES, autrefois l'ORME, *Ulmus*, *Ulmi*.

Cette ville, située sur la lisière occidentale du Morvand, compte trois mille deux cent trente-sept habitants. Elle est bâtie dans une gorge où deux petits cours d'eau, le *Ruisseau-du-Goulot* et le *Ruisseau-Cornillat* (2), viennent se réunir pour se précipiter ensuite, de cascades en cascades, jusqu'au fond de la vallée, à l'ouest (3). Elle se compose presque uniquement d'une longue rue, courant

(1) C'étaient Lormes, Anthien, Bazoches, Empury, Magny, Mont-Sabot, Neuffontaines, Pouques, Saint-André et Saint-Martin-du-Puy.

(2) Le premier, qui sort d'un étang de même nom, au sud, alimentait le *Grand-Étang-de-la-Ville*, aujourd'hui desséché. Sous la chaussée de ce dernier se trouvait alors un moulin banal, nommé aussi le *Moulin-de-la-Ville*. Ces deux étangs appartenaient autrefois à la famille Rousseau, qui les tenait en fief des comtes de Château-Chinon, et les vendit, le 13 mars 1666, aux chartreux du Val-Saint-Georges. Le second rappelle le nom d'une ancienne famille lormoise, dont un membre, Pierre Cornillat, était, en 1459, procureur de Jean de Challon, seigneur de la ville. Un autre, Guyot Cornillat, possédait, dans le siècle suivant, le fief de La Mothe-de-Montener.

(3) Ils forment la principale source de la petite rivière d'Auxois, qui sert au flottage des bois des environs de Lormes.

du sud au nord, et nommée jadis *Rue-Martay*, et aujourd'hui *Grande-Rue*. Au sommet de la montagne de *Saint-Alban*, haute de quatre cent soixante-dix mètres au-dessus du niveau de la mer, s'élève l'église paroissiale près de laquelle se trouvent le presbytère (1) et un petit groupe de maisons. De là, on jouit d'un charmant point de vue. Au sud, l'œil se promène sur une longue suite de montagnes qui semblent, ainsi que des vagues gigantesques, se poursuivre et s'entre-choquer. A l'ouest, il plane avec stupéfaction sur les Vaux d'Yonne et de Montenoison, vallées grasses et fertiles qui se déploient indéfiniment. A l'est, la vue est très-bornée à cause des montagnes boisées qui dominent la ville.

Lormes tire évidemment son nom des longues avenues d'ormes qui ornaient autrefois ses abords. Au dix-septième siècle, une promenade, plantée de cette espèce d'arbres, se nommait encore l'*Ormerie*. Comme toutes nos petites villes du Morvand, elle doit son origine à un manoir féodal qui lui-même devait la sienne à une villa romaine, fondée près de l'ancienne voie militaire qui traversait le centre du Morvand. Des tronçons de colonnes de marbre, des débris de vases antiques, de tuiles à rebords, des restes d'une mosaïque, découverts autrefois dans les environs, ainsi que des statuettes, des médailles des empereurs Trajan, Commode, Septime-Sévère, Aurélien, Constance-Chlore, Gratien, Titus et de Fausta, en sont une preuve évidente. Comme la villa, le château a disparu depuis long-temps, mais son souvenir s'est conservé dans le nom d'un quartier de la ville bâti plus tard à l'entour de ses ruines, et qui s'appelle le *Vieux-Château*. Des souterrains sur lesquels on cultive, des vestiges d'anciens fossés où l'on a construit, quelques pans

(1) Le conseil municipal a voté, en 1853, vingt mille francs pour sa reconstruction.

de murs d'enceinte, une vieille tour des fortifications, dite *Tour-au-Loup*, en attestent en outre l'existence.

La chapelle castrale, dédiée à Notre-Dame est encore debout et sert au culte. Elle eut, jusqu'en 1789, un prêtre forain attaché à sa desserte. Ce bénéfice valait cent cinquante livres, et était à la collation des comtes de Château-Chinon, seigneurs de cette partie de la ville.

Lormes ne se composa donc originairement que de la forteresse féodale et des édifices nécessaires au logement des gens d'armes et autres personnes attachées au service des nobles châtelains. Mais les guerres seigneuriales dans lesquelles on pillait, on incendiait et on égorgeait, firent bientôt sentir la nécessité de se réunir et de se mettre à l'abri sous les murs des manoirs, alors bien fortifiés, pour s'y retirer au besoin, et tels furent les commencements de cette petite ville qui fut longue à se développer. Néanmoins, au douzième siècle, elle avait déjà acquis assez d'importance pour qu'il y fût créé une paroisse. Nous lisons, en effet, dans le *Gallia Christiana*, qu'en 1125, le roi Louis-le-Gros écrivit, par l'ordre du pape Honorius II, à l'évêque d'Autun, de donner la nouvelle église au prieur de Notre-Dame de La Charité-sur-Loire (1), ce qui consistait dans la collation de ce bénéfice. Pourtant le patronage de la cure appartenait, dans ces derniers siècles, à l'évêque diocésain. La paroisse faisait partie de l'archiprêtré de Corbigny. Le plus ancien curé que nous connaissions, est *messire* Boillot, qui vivait en 1620 (2).

(1) *Mandans ut ecclesiam de caritate, ex præcepto Domini papa, de ecclesia de Ulmo investiat.* (Tome IV, p. 339.)

(2) A sa mort, arrivée en 1667, Devaux et Baillard, chanoines de Cervon, desservirent Lormes pendant trois ans. J. de Montlevrain, son vicaire, lui succéda en 1670, et administra la paroisse trente-un ans. Pierre Maurage, nommé après lui, mourut le 13 mars 1719, à l'âge de quarante-trois ans. Augustin Bussy, qui avait été pourvu par les échevins, le 23 septembre 1717, de la chapelle de Saint-Nicolas,

L'église, par sa seule position au sommet de la montagne de Saint-Alban, ainsi nommée de l'illustre martyr auquel elle est dédiée (1), parle de Dieu. Ne rappelle-t-elle pas, en effet, le Sauveur du monde se retirant, de temps en temps, sur les montagnes pour prier et méditer ? Mais l'accès en est difficile et incommode en hiver, surtout pour les vieillards. Elle se compose de deux parties bien distinctes par le genre d'architecture. La nef, avec ses deux bas-côtés étroits, ses piliers massifs et grossiers, sa tour basse et lourde, ses deux portes en plein-cintre, annonce, au premier coup-d'œil, une construction du commencement du douzième siècle. Le chœur, terminé par un large pignon percé de trois fenêtres symboliques, est séparé des bas-côtés par des piliers cylindriques et sans chapiteaux, au sommet desquels naissent des nervures prismatiques, et date du seizième. Les deux chapelles du sud, dont l'une est dédiée à la sainte Vierge, et l'autre à saint Nicolas, sont de la même époque. Celle du nord ne fut fondée qu'en 1620. Le maître-autel, tiré de l'ancienne chartreuse du Val-Saint-Georges, est un assez beau morceau de sculpture ; il a été doré en 1852. Le nouveau cimetière, presque contigu à l'église, à l'ouest, fut établi en 1839.

vacante par le décès de Vincent Millereau, passa du titre de vicaire à celui de curé et fut solennellement installé le jeudi 4 mai 1719, par Philibert Bouché, curé de Vauclaux et archiprêtre de Corbigny. Il mourut le 26 juillet 1742, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Paul Bussy, son neveu, assermenté en 1791, lui ayant succédé, administra la paroisse jusqu'en 1802, époque où il mourut, étant âgé de quatre-vingt-six ans. N. Migeat fut nommé à la cure de Lormes l'année suivante, et devint successivement grand-vicaire de Bourges et chanoine de Moulins en Bourbonnais, où il est mort. Étienne Méreau, homme simple, mais puissant en œuvres, ancien curé de Marigny, fut transféré à Lormes en 1815, et y mourut en 1832. Il a été comme le fondateur de l'hôpital, pour lequel il laissa six mille francs. M. Jeannot, ancien supérieur du petit séminaire de Nevers, fut appelé à lui succéder, et passa en 1841 à la cathédrale, dont il est aujourd'hui chanoine. M. Jean Bion, ancien curé de Saint-Andelain et de Villapourçon, gouverne actuellement la paroisse.

(1) Sa fête se célèbre le 22 juin.

Il se tint à Lormes, en 1177, une nombreuse et brillante assemblée de seigneurs qui se disposaient à partir pour la Terre-Sainte. On remarquait parmi eux plusieurs prélats et abbés, entre autres, Étienne II, évêque d'Autun, Thibaut, évêque de Nevers, Guillaume, évêque d'Auxerre, et Seguin, abbé de Corbigny. Guy Besors, chevalier, seigneur de Villarnoult, ayant donné usage et pacage dans sa terre de Menemois, près de Quarré-les-Tombes, à l'abbaye de Regny, fit alors confirmer cette concession par Hugues, baron de la ville, qui légua lui-même au monastère *les bois, près, terres de Serault*, près de Planchez, et fit, à son tour, ratifier cette donation par l'abbé de Corbigny, son parent (1).

On rapporte à cette époque la fondation de la maison-Dieu que l'on remarquait autrefois au faubourg *Saint-Jacques*, au sud (2), et celle de la maladrerie ou léproserie de *Saint-Lazare*, située au nord de la ville, sur l'ancien chemin de La Vallée. Cet hôpital était gouverné par des dames séculières qui se dévouaient au soin des malades. Nos nombreuses et admirables congrégations de femmes n'existaient pas alors.

Près de l'établissement de charité se trouvait une antique chapelle dédiée à l'apôtre saint Jacques, d'où est venu au faubourg le nom qu'il porte. Elle avait été fondée et dotée elle-même par les nobles barons de Lormes, afin de donner asile aux nombreux pèlerins qui, chaque année, passaient par la ville pour aller et venir de Saint-Jacques-de-Compostelle. Quelques personnes ont pensé qu'elle avait été bâtie par Hugues III, au retour d'un de ces pèlerinages. La collation de ce bénéfice appartenait aux comtes de Château-Chinon.

(1) Archiv. nationales; dom G. VIOLE, *Hist. manuscrite de Regny*.

(2) Ce faubourg était traversé, dans toute sa longueur, par l'ancienne route de Château-Chinon et de Corbigny.

Un arrêt du parlement lui avait attribué, en 1695, les biens de la léproserie, devenue inutile par la cessation de la lèpre. Cette chapelle étant devenue, à son tour, inutile par suite de l'oubli des pèlerinages, le marquis de Mascrani en fit, en 1726, une cession irrévocable *aux supérieures, administrateurs et dames de charité de la maison-Dieu, pour le soulagement des pauvres malades* (1). Le curé de Gâcogne, qui jouissait de ce bénéfice, à condition d'y célébrer au moins une messe par semaine (2), en fit un abandon volontaire. Mais François Parizot (3) l'ayant obtenu en cour de Rome, intenta à l'hôpital un procès qui fut porté jusqu'en parlement. Pourtant on vint à un accommodement avant la sentence judiciaire, et l'établissement en resta paisible possesseur.

On tient pour certain que Lormes fut affranchi par Hugues III, peu de temps après son retour du château de Druye-en-Puisaye, où il signa, avec les autres barons du Nivernais, le jour de l'Assomption 1223, l'acte d'affranchissement que la comtesse Mahaut, veuve d'Hervé de Donzy, venait d'octroyer à ses sujets d'Auxerre. Les habitants, devenus libres, s'érigèrent en commune et se donnèrent des échevins et un corps municipal, composé de douze notables, pour administrer les affaires publiques. Comme l'enceinte du château n'était plus suffisante pour s'y retirer en temps de péril, et qu'à cette époque la patrie était désolée par des troupes d'aventuriers, les Lormois résolurent de se fermer de murs. Ils élevèrent donc, avec la permission de leur seigneur, autour de leur bourg, une ceinture de murailles qu'ils flanquèrent de vingt-une tours, et creusèrent des fossés larges et pro-

(1) Notice manuscrite.

(2) Ce bénéfice, qui n'était d'abord que de cinquante livres, en valait alors cent cinquante.

(3) Il était curé de cette paroisse et chanoine de Cervon.

fonds, dont il existait encore en 1772 des portions considérables que Louis XV leur abandonna pour une rente annuelle envers l'État (1).

Ces fortifications commençaient à la porte *Saint-Alban* (2), située presque vis-à-vis de la rue *Saint-Pierre*, renfermaient l'ancienne chapelle de ce nom (3), passaient au-dessous du *Champ-de-l'Étape* (4), entre le four banal et le château, et venaient joindre la porte *Saint-Jacques* au sud. De là, le mur se dirigeait vers la porte *Fouron*, à l'est (5), en renfermant l'ancien couvent d'Ursulines qui se trouvait derrière l'Hôtel-de-Ville, puis revenait par les jardins et la *Rue-Montigny* (6) au point de départ. Ainsi, l'église paroissiale et une grande partie de la ville actuelle se trouvaient en dehors de l'enceinte, dont l'étendue était peu considérable.

La porte *Saint-Alban*, la plus remarquable des trois, séparait le faubourg de ce nom. Elle était à herse et précédée d'un pont-levis. Au-dessus de l'arcade, qui ne laissait qu'un étroit passage pour la circulation, il existait une vaste pièce servant autrefois d'habitation au *capitaine-gardien* de la ville. Dans la partie supérieure, où se plaçait le guetteur de nuit, se trouvait l'horloge publique, qui fut transférée, en 1840, à l'Hôtel-de-Ville, qu'on venait de bâtir. De chaque côté de cette porte on

(1) Archiv. nation.

(2) Elle fut démolie en 1840.

(3) Cette chapelle se trouvait près de la promenade, sur le côté nord de la rue *Saint-Pierre*, qui a été ainsi nommée de l'apôtre auquel elle était dédiée. Un prêtre forain y célébrait, chaque dimanche, une messe basse et recevait un traitement de cent cinquante livres.

(4) C'est aujourd'hui une jolie promenade qui sert aussi de champ de foire.

(5) Elle se trouvait sur le chemin de Brassy.

(6) Cette rue fut ouverte par M. Heuillard de Montigny, officier de la Légion-d'Honneur et ancien président de chambre à la cour royale de Bourges.

remarquait une tourelle servant à sa défense ; il reste encore un pan de celle de l'ouest.

Malgré le soin que les Lormois avaient apporté pour protéger leur ville contre toute attaque, elle fut prise en 1412 par les Armagnacs, qui brûlèrent ses deux châteaux. Le plus ancien ne sortit plus de ses ruines ; mais le duc de Bourbon, seigneur de Château-Chinon et de la partie méridionale de Lormes, bâtit, peu de temps après, une grosse tour carrée, qui, de son nom, fut appelée *Tour-de-Bourbon*. L'autre manoir, fondé par Jean III de Challon, après le partage de la baronnie, qui eut lieu, ainsi que nous le dirons bientôt, en 1355, fut réparé par Jean IV, son petit-fils. Ce château, situé presque en face du premier, sur la rive opposée du ruisseau, se composait alors d'un grand corps de logis flanqué de quatre grosses tours et d'un donjon. Il était défendu, au sud, par un ravin profond, et sur les trois autres côtés, par une muraille hérissée de plusieurs tours, qui se reliait avec les fortifications de la ville. L'entrée se trouvait au nord, sur le Champ-de-l'Étape. Le portail était précédé d'un pont-levis et surmonté d'une espèce de pavillon carré avec des machicoulis. Une chapelle, bâtie à l'angle nord-est de la cour, complétait cette forteresse féodale.

En 1459, Pierre de Longueil, évêque d'Auxerre, fit apposer ses armes sur la porte du château et saisir tous les revenus de la terre pour refus de foi et hommage. « Nous vous mandons, écrivait le prélat à Étienne Le Muet, seigneur de Corbelin et son lieutenant au bailliage de Varzy, et commettons par ces présentes, que vous, la tour, chastel, ville, terre, justice et signorie de Lormes, ensemble tous ses droicts et appartenances mouvants de nous en fief, à cause de notre église d'Auxerre, et que tient à présent, comme l'on dit, noble et puissant seigneur, messire Jehan de Challon, chevalier, seigneur de Vitteaux....., empêchez et mettez, ou faites empêcher et

mettre réaulment et de faict en notre main pour défaut de homme et devoirs à nous non faicts (1)..... »

Le bailli de Varzy se rendit en effet à Lormes le vendredi 11 janvier 1459, et opéra la saisie du château et de toutes ses dépendances en apposant sur la principale porte les armoiries de « *révérend père en Dieu* monsignor l'évesque d'Aucerre, » et fit signification publique à Pierre Putas, *soy-disant lieutenant du chastelain de Lormes en tant que touche faict de justice* ; à Pierre Cornillat, procureur, à Guy Colin, greffier, et à Etienne Galvet et Guillaume Berthier, sergents, de cesser leurs fonctions à peine de vingt livres d'amende (2).

On croit qu'en 1467, alors que Charles-le-Téméraire parcourait le Morvand avec une armée d'Anglais et de Bourguignons pour faire reconnaître ses droits par ses sujets du comté de Château-Chinon, il attaqua la ville de Lormes et la brûla.

Au seizième siècle, l'hérésie de Calvin avait infecté un certain nombre d'habitants, car, selon Courtépée, la ville était *empoisonnée de huguenots*. Néanmoins ils entrèrent dans le parti de la Ligue et se montrèrent tout dévoués à sa cause. Cette détermination, honorable dans son principe, faillit leur coûter cher. Le lundi de Pâques 1591, comme la ville était presque déserte, par suite de la multitude d'hommes qui s'étaient rendus à la fête de Corbigny, Champommier, gouverneur de Clamecy, parut sous ses murs avec les gens de son gouvernement et somma les habitants de lui en ouvrir les portes. Il crut un instant avoir la place à bon compte ; car il était loin de penser que Lormes, comme la ville de Beauvais, cent dix-neuf ans auparavant, renfermât des héroïnes prêtes, ainsi que Jeanne Hachette et ses courageuses compagnes, à le

(1) *Gallia-Christiana*, tome iv.

(2) *Ibid.*

défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il forma donc le siège de la place, et commença à battre les murailles avec deux canons et quatre couleuvrines, puis il donna l'assaut. Alors les dames lormoises parurent sur la brèche et firent pleuvoir sur les assaillants une grêle de pierres mêlée de cendres chaudes et d'eau bouillante. Les hommes, de retour de la fête de Corbigny, parvinrent, à la faveur des ténèbres, à entrer dans la ville, et dès-lors on ne désespéra pas de la sauver (1).

Le lendemain, comme le sleur de Champommier continuait à battre les murailles, les habitants organisèrent une vigoureuse sortie et tuèrent un grand nombre d'ennemis. Des fouilles, opérées au siècle dernier, dans le lieu du combat, mirent au jour une quantité remarquable d'ossements humains mêlés à des débris de chevaux, ce qui fournit une preuve matérielle du fait. Le gouverneur fut forcé de se retirer honteusement avec ses gens du côté de Brèves, dont il s'empara (2).

Louis XIII, pour honorer le courage viril des dames de Lormes, porta un décret ordonnant qu'à la procession commémorative du mardi de Pâques (3), les femmes précèderaient les hommes, ce qui s'est toujours observé depuis cette époque.

Au mois de septembre suivant, le maréchal d'Aumont, qui venait de traiter indignement la ville ligueuse de Château-Chinon, se présenta, à son tour, devant la place. Les habitants, effrayés par le malheur de leurs voisins, n'opposèrent aucune résistance au vainqueur. Celui-ci se vengea sur le château de Lormes-Challon de l'attachement de ses maîtres au parti de la Ligue et le ruina; mais il

(1) Notice manuscrite.

(2) *Ibid. Le Nivernais*, tome II, p. 189; NÉE DE LA ROCHELLE, *Mémoires*, p. 213.

(3) C'était le jour de la levée du siège.

fut reconstruit peu de temps après sur un nouveau plan. C'était un parallélogramme de grande élévation et très-solide, portant à chaque angle une tourelle à cul-de-lampe, ce qui lui donnait un aspect singulièrement original. Il servait de caserne pour la gendarmerie, lorsqu'il fut, en 1811, consumé par un incendie (1).

D'Aumont, après avoir fait prêter serment de fidélité à Henri IV par les échevins, les notables et les divers officiers des bailliages de la ville, sortit par la porte *Saint-Alban* pour se ruer sur Pierre-Perthuis, dont il prit et rasa le château. Il alla ensuite attaquer Avallon, d'où il fut vigoureusement repoussé.

En 1645, les Ursulines de Corbigny fondèrent à Lormes un établissement qui se composait de huit sœurs et de deux converses. Mais ce couvent n'y subsista pas long-temps, car il fut réuni, avec tous ses biens, à la maison-mère vers 1712. On voit encore derrière l'Hôtel-de-Ville, une espèce de cellier, qu'on dit avoir été la chapelle. Jean de Mesgrigny, baron de Lormes-Challon, n'en avait approuvé la fondation, dit une chronique, qu'à la condition que les dames de la ville et leurs filles pourraient y entrer *quand bon leur semblerait*. Mais ceci ne nous semble pas probable, puisque cette maison se trouvait dans les possessions des comtes de Château-Chinon. Toutefois si cette clause avait été apposée, elle n'aurait pas peu contribué, sans doute, à la chute du couvent, qui fut suivie, en 1790, de celle de la maison-Dieu. L'hôpital qui existe actuellement, est dû particulièrement aux bienfaits du vénérable abbé Méreau, curé de la ville pendant seize ans et demi. Ce pieux ecclésiastique légua à cette fin, peu de temps avant sa mort arrivée le 7 mai 1832, une somme de six mille francs,

(1) Ce château existe encore en partie, mais dépouillé de tout son aspect féodal. Une petite rue coupe aujourd'hui le corps de bâtiment en deux. Il se fait remarquer seulement par son élévation.

à condition qu'il y aurait dans le futur établissement un lit pour un *malade curable* des paroisses de Marigny-l'Église, de Chalaud ou de Saint-Martin-du-Puy, qu'il avait administrées. La fondation eut lieu deux ans après (1). On acquit pour cela une maison qui avait servi de caserne provisoire et qu'on a beaucoup augmentée, notamment en 1852, époque où l'on bâtit la chapelle avec le produit d'une souscription. Celle-ci fut bénie le 16 août de l'année suivante, par monseigneur Dominique-Augustin Dufêtre. La maison est dirigée par six sœurs de Nevers, qui y ont ouvert une nombreuse école de filles. Un établissement de frères de la *doctrine chrétienne* de Nancy, sortis de la succursale de Corbigny, y a été fondé en 1851, par les soins de M. Jean Bion, curé de la paroisse depuis quinze ans.

A la fin du siècle dernier, Lormes ne comptait encore que cent soixante-quatorze maisons, la plupart *si mal bâties et si peu élevées*, qu'un homme pouvait facilement atteindre le bord inférieur du toit (2). Son aspect était alors triste et monotone; aujourd'hui encore, malgré les grandes améliorations apportées dans les constructions, cette petite ville n'offre rien de récréatif. Son commerce est peu développé; il est entretenu seulement par douze foires dont la plupart furent fondées par les anciens seigneurs qui percevaient des droits féodaux sur toute pièce de bétail qu'on y conduisait, et celui de minage sur chaque mesure de froment et autres céréales qui se vendaient à sa halle. Celle-ci était située sur la *place de l'Hôtel-de-Ville*, qui de là se nommait alors *place du Marché*. Il se tient aussi à Lormes un petit marché le jeudi de chaque

(1) Anne Millereau, décédée à Avallon en 1853, y fonda aussi, au moyen de douze mille francs, un lit pour un malade de Pouques et un autre pour Empury.

(2) Notice manuscrite.

semaine. La mesure en usage, dans toute la châtellenie, était de trente livres.

La justice se rendait autrefois en cette ville au nom des barons, dans deux bailliages seigneuriaux dont l'un siégeait à la Tour-de-Bourbon, et l'autre dans les dépendances du château de Lormes-Challon. Les appels du premier se portaient à Saint-Pierre-le-Moûtier, et ceux du second à la pairie de Nevers, et de là au parlement de Paris. Chacun d'eux avait alors un signe patibulaire à quatre piliers pour la punition des criminels. Les exécutions capitales se faisaient au sommet d'une montagne conique, située au nord de la ville, et qui de là prit le nom de *Montagne-de-la-Justice*; elle fut autrefois couverte de vignes. En 1754, deux insignes scélérats, nommés Flanquet et Santerre, y furent roués vifs pour avoir volé les vases sacrés de l'église de Pouques et assassiné une pauvre femme. La juste sentence qui les frappa, fut rendue par le bailli de Lormes-Challon, assisté d'un juge-lieutenant et d'un assesseur criminel. Il existait aussi, près de ce dernier bailliage, une gruerie ou tribunal pour les délits commis dans les forêts.

A la suppression des institutions féodales, Lormes perdit ses deux bailliages seigneuriaux; mais on lui donna en compensation une justice de paix et le tribunal civil de première instance du district de Corbigny, qui y siégea jusqu'à la création des arrondissements communaux en l'an 1800.

Cette ville est la patrie de Hugues III, fondateur de la chartreuse du Val-Saint-Georges; de Charles de Montsaulnin, comte de Montal, général renommé pour la défense des places, qui vit le jour au château des Aubuz, en 1619, et mourut à Dunkerque, à l'âge de soixante-dix-sept ans (1); de Charles-François Robert de Chevannes, che-

(1) Voyez l'article de Dun-les-Places.

valier de Saint-Louis, maréchal-de-camp des armées du roi. Il naquit à Moulins-Engilbert; mais il adopta ensuite Lormes pour sa demeure, et y mourut le 27 janvier 1823, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Tout le monde connaît cette courageuse apostrophe qu'il adressa, le 6 octobre 1789, à une troupe de forcenés qui se ruèrent, à six heures du matin, sur le château de Versailles où il commandait en qualité de maréchal-des-logis des gardes-du-corps. Les portes qu'il avait fait barricader, ayant été enfoncées, il avait été repoussé, d'appartements en appartements, jusqu'à la chambre du roi. Ne pouvant plus tenir contre la fureur de ces misérables, il ouvre, et se présentant à eux : « Je suis, dit-il, le commandant du poste, à moi appartient l'honneur de mourir le premier pour la défense du roi; mais, pour Dieu, respectez ce bon prince qui ne veut que votre bien. » Ces nobles paroles et sa fière contenance sauvèrent Louis XVI, qui l'en remercia publiquement et le nomma colonel de la garde constitutionnelle (1).

Lormes était autrefois le siège d'une très-ancienne et très-puissante châtellenie ayant le titre de baronnie et mouvant en fief du duché de Nivernais. On serait porté à croire que cette terre appartint, dans l'origine, à l'église d'Auxerre, puisque nous voyons d'abord Guillaume III, comte de Nevers, en faire foi et hommage, en 1471, au vénérable Alain, évêque de ce siège; puis Hugues de Lormes se reconnaître, après de longs démêlés, *homme-lige* de ces prélats, *sauf la fidélité due aux comtes de Nevers*; et enfin, Pierre de Longueil, en saisir, en 1459, en vertu de son droit de suzeraineté, tous les revenus. Nous lisons dans la *Gaule chrétienne* et dans l'*Histoire des évêques d'Auxerre* de l'abbé Le Bœuf, que le baron de Lormes devait, cha-

(1) Notice manuscrite.

que année, à l'église cathédrale de *Saint-Étienne*, un cierge de cinquante livres, en signe de vassalité.

Le plus ancien seigneur connu de cette terre, est Seguin de Lormes (1), qui vivait au onzième siècle ; il fut le fondateur de l'église paroissiale. Hugues III (2), l'un de ses descendants, donna, en 1219, usage et pacage pour cent porcs dans toute sa châtellenie, à l'abbaye de Regny, et une rente de douze minées de seigle et de froment aux chartreux d'Apponay, à la mesure de Châtillon-en-Bazois, et payables à la Toussaint (3). Mais la fondation la plus importante de toutes, celle qui couronna les innombrables bonnes œuvres de cet illustre seigneur, fut, sans contredit, la chartreuse du Val-Saint-Georges, qu'il bâtit, la dernière année de sa vie, près de Pouques (4). Personne n'a fait un plus noble et plus saint usage *des biens temporels dont le Seigneur tout bon et miséricordieux lui avait fait une assez large part* (5). Il fallait qu'il fût, comme on l'a dit de lui, « un homme de teste, de résolution et d'une extrême dévotion, » pour répandre tant de bienfaits.

Rien ne peint mieux la puissance des barons de Lormes que le grand nombre et l'importance des fiefs qui mouvaient de leur châtellenie. Ils étaient situés en Bourgogne et en Nivernais. Plusieurs même se trouvaient jusqu'au cœur de cette dernière province (6).

(1) *Sequinus ab Ulmo*. Voyez tome I, p. 241 et suiv.

(2) *Hugo ab Ulmis*. Voyez tome I, p. 123, 124, 125, 242 et suiv.

(3) Ces douze minées valaient un muid ou quarante-huit boisseaux. Ses ancêtres étaient parents des sires de Châtillon, et c'est sans doute à ce titre qu'il possédait plusieurs seigneuries dans le Bazois, entre autres celle de Biches, sur laquelle il avait assis cette rente.

(4) Voyez l'article de cette commune.

(5) Charte de fondation.

(6) Ces fiefs étaient, entre autres : Les Aubuz, Auxois, Frefontaine, Grandpré, Sonne, La Grange-des-Gaux, La Vallée, Marnay, Lussery, Vaurin, Certaines, Cervon, La Chaume, La Cueuldre, Cuzy, Lantilly, Douxas, Beauregard, Monbaron, Le Pontot, Valentines, Vellerot, Pressy,

La baronnie, après avoir été long-temps possédée par la maison de Lormes (1), passa par alliance, dans la première moitié du treizième siècle, à celle de Mello (2), puis à celle de Brienne, en 1319 (3). Elle appartenait, trente-six ans plus tard, par indivis, à Gauthier IV de Brienne, duc d'Athènes, par suite de son mariage avec Jeanne de Brienne, sa cousine, et à Jean III de Challon, baron de Vitteaux, seigneur d'Arlay et d'Argueil.

Ces deux seigneurs la firent partager, en 1355, par quatre commis ou fondés de pouvoir, qui étaient : pour le duc d'Athènes, *honorable homme et sage maistre* Guillaume Chetaut, son bailli, et Jean Largentoul, son receveur ; pour Jean de Challon, André de Noyers, aussi son bailli, et Guillaume Doumot, bourgeois de Vitteaux. Ceux-ci, assistés de maître Millereau, tabellion public et juré de la cour d'Autun, de sire Pierre, curé de Pouques, de Jean Quatreuf, de Jean de Monschen et de plusieurs autres personnes, sortirent de la ville *le lundy enprès la feste de saint Germain et saint Remi, de l'an de grâce mil trois cent cinquante-cinq, et le troisieme de la pontificalité de noustre tres saint pere et signor, monsignor Innocent,*

Magny, La Mothe-de-Montener, Montigny, Pouques, Vassy, Anthien, Le Chemin, Villemolin, Pazy, La Chaise-les-Saint-Léonard, Surpalis, Préligny, Ugné, Mouron, Coulon, Tavenault, Mhère, Boueix, Prélouis, Vauclaux, Gacogne, Jailly, Laforgeot, Parjot, Ruère, Raffigny, Lavault, Vauprange, La Roche, Saugny, Brassy, Brassiot, Le Breuil, Vieillefou, Orfeuille ou Worfeil, Gouvault, Razout, Lhuis-Blin, Mouchelnot, Le Mont, Montour, Le Meix et Valleteys, Lavault, Le Mazot, Vaux-Grois, Dun, Les Places, Vermot, Bois-Cheptel et Lhuis-Tripier, Saint-Marc, Bonnaré, Chaumeçon, Crot-de-Fou, Mazingnen, Montcrecon, Plainefax, Les Gaux, Pressy, Le Bouquin, Corbigny, Chitry, Guipy, Héry, Ars, Créé, Colmery, Germainay en partie, La Grenouillère, Sardy, La Trouillière...., en Nivernais; Bornoux en partie, Menemois, Montgaudier, Saint-Germain-des-Champs, Marcheseuil, Le Meix en partie, Montmardelin...., en Bourgogne. Quelques-uns furent cédés en 1705 au duc de Nevers.

(1) Tome I, p. 241 et suiv.

(2) *Ibid*, p. 244.

(3) *Ibid*, p. 246.

par la permission divine, pape sixiesme, et se rendirent entre le bois de la Chassignotte et le grand cloux de la vigne du pressour de Lormes, à peu de distance de la ville d'Anthien, où ils plantèrent une première borne. De là, passant par la ville de Lance, ensuite près de Montigny, de la chartreuse du Val-Saint-Georges, de l'étang de Germigny, ils arrivèrent au chemin de Corbigny qui traversait le bois de Buchesne; puis se dirigeant enfin près du four de Vaurin et au-dessous de Marnay, en la Come-de-Noiron, à la Fontaine-d'Arvault, à la Maison-Aise, ils rentrèrent à Lormes par le chemin du Goulot, la Croix-Châtin et le moulin de la ville.

Tout ce qui se trouva à dextre, en hommes, femmes, tailles, corvées, censives, bourdelages, champarts, terrages, usages, vignes, terres, prés, bois, rentes, redevances, corruaiges, justice et signorie, mainmorte et tous aultres domaines, en quelconque chouse que ce soit, comme qu'ils soient nommés et appelés, appartenrent au duc d'Athènes. De même tout ce qui était à senestre devint la propriété de Jean de Challon.

La ville fut elle-même partagée entre les deux seigneurs. Deux bornes, plantées le dimanche 4 octobre de cette année 1355, l'une au bout de la quarric de la maison de Jean Bartholomet, sur le ru de la Fontaine du Marché, et l'autre audevant de la halle, sur l'oisle des fousés du chastau, en formaient les limites. Toutes les maisons bâties en contre mont, sur le chemin de Brassy, à dextre et à senestre, avec leurs ouches et courtils, formèrent le lot du duc d'Athènes; celui de Jean de Challon se composa des maisons situées au nord de ces dernières, ou autrement de la rue Martay et de ses annexes (1). Il fut, en outre, arrêté que les moulins, foulons et four banaux resteraient communs pour tous les habitants; que le sei-

(1) La chartreuse du Val-Saint-Georges jouissait de divers droits de cens sur toutes les maisons de cette rue.

gneur de Château-Chinon ne pourrait en faire construire d'autres dans la partie de la ville qui lui appartenait, sans encourir une *amende de quinze livres de terre*, au choix de Jean de Challon; que les eaux des étangs, des fossés et le ruisseau seraient à la disposition de ce dernier comme avant le partage, et qu'il aurait le droit de prendre du bois pour le chauffage du four banal dans les usages et autres forêts sans que le seigneur de Château-Chinon pût y apporter *détorbe* ni empêchement; que les habitants des deux nouvelles terres jouiraient du droit d'usage et de pacage dans ces mêmes forêts, qu'ils pourraient y prendre leur chauffage, le bois nécessaire pour *édifier, construire et réparer* leurs maisons, y conduire leur bétail et y engraisser leurs porcs; que les sujets de chaque baronnie seraient soumis à leur seigneur sans être tenus envers l'autre à *aucun devoir ni redevance pas plus que si jamais il n'avait eu droit sur eux*.

Après le partage de la ville, les commissaires prirent le chemin de Brassy, passèrent sur la chaussée de l'*Étang-Chaumaille* et s'avancèrent jusqu'au bois de *Montbion*, attribuant toujours la partie à *dextre* au duc d'Athènes, et à *senestre* à Jean de Challon, auquel le premier avait donné le choix pour l'amener au partage (1).

De cette époque Lormes forma deux seigneuries en toute justice, qui conservèrent l'une et l'autre le titre de baronnies, mais reconnurent bientôt des ressorts différents. Car la première, sous le nom de *Lormes-Château-Chinon*, fut annexée à cette châtellenie, devint avec elle un franc-alleu et fit partie de son élection et de son grenier à sel. La seconde fut appelée *Lormes-Challon*, du nom de la puissante famille qui la posséda; elle resta dans la mouvance ou la dépendance des comtes de Nevers, et passa, plus tard, dans le ressort de l'élection et du grenier à sel de Vézelay.

(1) Titre de partage.

On peut consulter l'article de Château-Chinon (1) pour la chronologie des premiers barons de Lormes et des possesseurs de la partie méridionale de la ville. Nous ne donnerons ici que la notice des seigneurs de Lormes-Challon.

Jean III de Challon, qui tenait cette terre de son épouse, Marguerite de Mello, fille puînée de Dreux IV, et veuve de Maurice VII de Craon, était issu de Hugues I^{er}, seigneur d'Arlai, de Vitteaux et d'Argueil, qui testa en 1332, et de Béatrix de La TourDupin (2). Il bâtit, quelques années après le partage dont nous venons de parler, le château et le laissa, avec toutes ses dépendances, à Henri, le puîné de ses cinq enfants, qui reçut, en 1395, l'acte de foi et hommage de Guillaume, sire de Chastellux, pour le fief de Montcrecon, près de Saint-Martin-du-Puy. Henri mourut, deux ans plus tard, dans la guerre contre les Turcs, sans postérité, laissant pour héritier Jean IV, son neveu, fils de Hugues. Le nouveau seigneur ratifia, selon l'usage, en 1397, la fondation du Val-Saint-Georges. Vers ce temps-là, Philippe-le-Hardi le nomma son lieutenant-général aux duché et comté de Bourgogne. Il avait épousé Jeanne de Baux, fille et unique héritière de Raimond V, prince d'Orange, dont il eut cinq enfants. Louis, l'aîné, continua la série des princes d'Orange (3). Jean V, le puîné, eut en partage la baronnie de Lormes, le comté de Joigny, les seigneuries de

(1) Voyez tome I, p. 241.

(2) La maison de Challon ou Châlons était illustre par elle-même et par ses brillantes alliances. Elle descendait des comtes de Bourgogne et de Châlons-sur-Saône, qui étaient eux-mêmes issus des ducs de la province. Ses armes étaient : « De gueules à une bande d'or. »

(3) Philibert, l'un de ses descendants, ayant quitté le service de François I^{er} pour passer sous les drapeaux de Charles-Quint, devint général des armées de ce prince. Il fut tué, le 3 août 1530, en Toscane, à l'âge de vingt-huit ans, et laissa une fille unique qui porta ses titres et ses biens dans la maison de Nassau.

Vitteaux, de l'Isle-sous-Montréal..... et confirma en 1441, comme son père, la fondation du Val-Saint-Georges. Vingt ans plus tard, il accorda aux habitants de Saint-Martin-du-Puy usage et pacage dans ses forêts. C'est sur lui que fut saisie en 1459, la baronnie avec tous ses revenus par le bailli de Varzy.

Jean V mourut en 1480 et fut inhumé avec sa femme, Jeanne de la Trémouille, dame de Pierre-Perthuis et de Grignon, dans l'église de Sainte-Magdeleine, à Vézelay, où ils avaient fondé leur anniversaire. Il laissa quatre fils, Charles, comte de Joigny, Léonard, qui donna en 1490 souffrance à Jacques de Pont pour son fief de Razout, Antoine, évêque d'Autun, et Bernard. Le prélat légua, par son testament de l'an 1500, la terre de Lormes à Charlotte de Challon, sa nièce, fille du comte de Joigny. Il mourut dans sa ville épiscopale le 5 mai de la même année, après avoir gouverné cette église pendant seize ans, et fut inhumé à Saint-Lazare (1).

La donataire épousa Adrien de Sainte-Maure, comte de Nesle, dont elle eut plusieurs enfants, qui portèrent simultanément le titre de barons de Lormes. Edmée-Barbe, sa fille aînée, ayant épousé Antoine de Jaucourt d'Inteville, lui fit passer cette terre et celle de Grignon. Ce seigneur fut tué à la bataille de Marignan, en 1515, et Jean, son fils, au siège de Metz, en 1552 (2). Celui-ci laissa de son mariage avec Gabrielle d'Estaing (3), Joachim de Jaucourt d'Inteville, qui fut chevalier des ordres du roi, conseiller d'État, et mourut sans postérité, et Claude, qui épousa René de Bellanger, seigneur de Beauvais. Ils jouirent ensemble de la baronnie au moins jusqu'en 1588, époque où cette dame intenta une affaire aux habitants pour

(1) Archiv. de Vésigneux. *Rituel du diocèse d'Autun*, 1833, p. LIV

(2) *Courtière*, tome V, p. 530.

(3) Pièces manusc.

leurs bois communaux. Le 27 octobre de la même année, les parties firent un traité qui dépouillait les usagers des deux tiers de leurs droits; mais, par une transaction du 31 décembre 1609, et une seconde du 2 janvier 1651, ils furent reconnus possesseurs légitimes de la totalité de ces forêts.

Joachim de Bussy, gentilhomme de la chambre du roi, son conseiller au parlement de Paris, baron de Briet, de Spoy, de Grignon, seigneur de Couchey et de Montmartin, neveu des précédents, possédait la terre de Lormes-Challon en 1626. Charlotte Subert de Bussy d'Inteville, sa fille, vendit cette seigneurie et celles de Briet, d'Émery, de Montmartin, de Mompelonne....., à Jean, marquis de Mesgrigny, chevalier, vicomte de Troyes, baron de Vandœuvre, conseiller du roi en tous ses conseils, premier président au parlement de Provence, qui en jouissait en 1645. Charles-Hubert, son fils, en était encore possesseur en l'an 1700.

Une nouvelle alliance fit passer la baronnie à Léon Le Boutiller de Chavigny, chevalier, comte de Beaujeu, seigneur d'Aix-les-Angillons, qui vivait en 1747, et la laissa au comte de Blangy. Celui-ci la céda, vers 1772, à Joseph-François Le Lièvre, marquis de La Grange, dont les enfants inquiétèrent de nouveau, en 1802, les habitants de Lormes pour leurs bois communaux, et les entraînèrent dans un long procès qui fut porté successivement devant les tribunaux de Clamecy, de Nevers et d'Auxerre (1). Mais cette fois encore les Lormois en furent quittes pour des dépenses et des démarches; la justice triompha du mauvais vouloir (2). Le marquis de La Grange et la baronne Du Prat, sa sœur, vendirent, peu de temps

(1) Cette ville était alors le siège d'une cour d'appel.

(2) Pièces de la procédure.

après, en détail, les débris de cette ancienne seigneurie.

La commune de Lormes renferme une superficie de cinq mille cent soixante-douze hectares, dont deux mille deux cent quatre-vingt-quatre sont en forêts. Dans celles du nord-est il existait naguère deux beaux dolmens nommés vulgairement la *Roche-au-Loup* et la *Pierre-de-la-Vierge*. Le premier était situé dans un lieu entrecoupé de montagnes et de vallées profondes, d'un aspect extrêmement sauvage. Il se dressait au centre d'une demi-lune, où l'on reconnaissait facilement, dit un vieux manuscrit, le travail de l'homme. Le bloc supérieur portait à sa surface *l'empreinte bien caractérisée* d'un cadavre humain couché à la renverse, ayant les pieds à l'orient et la tête à l'occident. Ces deux monuments druidiques ont été, comme tant d'autres, brisés pour daller les trottoirs de la capitale.

Au pied de la montagne de la Justice, vers le nord-ouest, on rencontre le manoir seigneurial des Aubuz, qui semble dater du quinzième siècle. Il est encore armé de ses quatre tours, dont deux sont de forme carrée, et entouré de fossés pleins d'eau. Ce château et ses dépendances, constituant une terre avec justice haute et basse, mouvante de Lormes-Challon, appartenaient, en 1590, à Claude de Montsaulnin, issu d'une famille morvande (1). Il portait : « De gueules aux trois léopards d'or, passant l'un sur l'autre. » Noble Adrien, son fils, ayant épousé Gabrielle de Rabutin, dame de Montal, en eut trois enfants, Charles des Aubuz, Charles de Montal, célèbre général des armées de Louis XIV, et Élisabeth, qui fut dame de Saint-Brissson en partie. Les descendants du second ont possédé les Aubuz jusqu'à la fin du dernier siècle.

La commune renfermait plusieurs autres fiefs moins importants, savoir : 1° Boussegré, qui appartenait en 1647

(1) Voyez l'art. de Château-Chinon-Campagne, tome 1er, p. 256.

à François de Marchand, écuyer, sieur de Belleroye et gendarme du dauphin, et que Jean, son fils, cavalier en la compagnie *du gouverneur de Montal*, vendit en partie, en 1678, aux religieux du Val-Saint-Georges, pour une somme de six cents livres payée *en pistoles d'or, escus blancs et aultre monnoye ayant cours dans le royaume*; 2° La Vallée, dont Guillaume Guillemenot fit foi et hommage à Château-Chinon en 1473; 3° Fréfontaine, aujourd'hui propriété de M. Heuillard de Montigny, ancien président de chambre à la cour royale de Bourges, maire de la ville; 4° Marnay, que quelques-uns disent avoir été le lieu de naissance de saint Eptade, fondateur de l'abbaye de Cervon; 5° Grandpré, belle maison de campagne située au nord, sur la route de Lormes à Avallon; 6° Sonne, hameau bâti dans les forêts, à l'est; 7° La Grange-Journaux, où l'on découvrit autrefois des antiquités romaines; elle appartenait, au seizième siècle, à la maison du Pontot, qui se disait seigneur de Lormes; 8° Lécorchien, dans la vallée, au nord; 9° Vaurin, au fond de celle de l'ouest; 10° Lussery.....

II.

BAZOUCHES, *Bazochiæ*.

Cette commune, assise partie sur le terrain granitique et partie sur le sol calcaire, occupe une fertile vallée où coule un petit ruisseau qui se jette dans la Cure à Pierre-Perthuis. Sa population est de huit cent trente-huit habitants, et sa superficie de quatorze cent soixante-cinq hectares (1). Elle forme une paroisse jadis comprise dans

(1) Cinq cent quatre-vingt-quinze sont en forêts.

les limites de l'ancien diocèse d'Autun, dans la circonscription de l'archiprêtré de Corbigny, et la dépendance de l'élection et du grenier à sel de Vézelay. La collation de ce bénéfice appartenait à l'abbé de Cure, auquel elle fut donnée en 1164 par l'évêque Henri de Bourgogne. Les dîmes se partageaient entre le collateur, le curé et le seigneur. Saint-Aubin-des-Chaumes, petite commune érigée en paroisse en 1841, et dont l'église couronne les hauteurs de l'ouest, en était autrefois l'annexe.

En 1792, Bazoches avait pour vicaire un jeune prêtre nommé Ducrot et originaire d'Empury. Sa piété et son zèle étaient au-dessus de tout éloge. Le serment à la constitution civile du clergé révoltait sa conscience, il le refusa courageusement. Une telle détermination, on le sait, ne laissait que le choix entre l'exil ou la mort. L'abbé Ducrot, conformément à la loi du 26 août de la même année, sollicita un passeport pour l'étranger et l'obtint. Mais retenu par le désir d'être utile aux fidèles de la paroisse, il ne partit pas immédiatement. Il en coûte tant au cœur d'un bon prêtre d'abandonner son troupeau au moment du danger !

Bientôt découvert, il fut arrêté et traduit devant le tribunal criminel de la Nièvre, qui le condamna à l'exposition publique et à dix ans de détention. Au mois de février 1794, on le tira de son cachot pour le déporter à Brest, où il mourut martyr de la fol, n'étant encore âgé que de trente-un ans.

Le village de Bazoches est situé au fond de la vallée de ce nom, à dix kilomètres environ au nord de Lormes, près de la route de cette ville à Vézelay. On y remarque quelques maisons du quinzième siècle. L'église paroissiale, dédiée à saint Hilaire, évêque de Poitiers, est bâtie sur un tertre et se compose d'un assemblage de constructions de diverses époques. Le clocher, placé sur le portail de l'ouest, est la partie la plus ancienne. Ses baies géminées

et en plein-cintre annoncent le douzième siècle. La haute flèche qui le surmontait, ayant été abattue par la foudre, n'a point été réparée. La nef, avec ses voûtes à nervures, semble postérieure de deux cents ans. Il existe sur le côté du nord, une chapelle mise d'abord sous l'invocation de saint Antoine et de saint Franchy, puis sous celle de saint Blaise, et dont la première pierre fut posée en 1668 par Anne de Veilhan, comtesse de Melun et dame de Bazoches. Le chœur, de forme hexagone, fut reconstruit, vingt ans plus tard, par la munificence du maréchal de Vauban (1). Il est flanqué de deux chapelles, dont l'une, celle du nord, est consacrée à la sainte Vierge, et l'autre à saint Sébastien, martyr, patron du bienfaiteur, qui avait établi dessous un caveau destiné à la sépulture des membres de sa famille. Son cœur y reposa depuis sa mort, arrivée en 1707, jusqu'en 1809.

A cette époque, l'empereur Napoléon I^{er}, juste appréciateur des mérites de ce grand homme, la gloire du Morvand et l'honneur de la France entière, l'en fit retirer pour le transporter sous le dôme des Invalides, à Paris. On remarqua alors que le caveau renfermait plusieurs cadavres. La cérémonie d'exhumation se fit en présence des sous-préfets de Clamecy et d'Avallon, des gardes nationales de ces villes, du comte Lepeletier d'Aunay, allié à la famille du maréchal, et de toutes les notabilités des environs. Grand fut l'étonnement des habitants de la commune quand ils virent le prix que le chef de l'État attachait à des restes mortels auxquels eux-mêmes n'avaient pas pensé.

En 1569, les huguenots de Vézelay pillèrent cette église et y mirent le feu en se retirant. L'ancien cimetière a été supprimé en 1840 et un nouveau établi dans la vallée,

(1) Archiv. du chât. de Bazoches.

au nord. Vingt ans auparavant la pieuse marquise de Vibraye avait fondé, dans la partie supérieure du village, une petite communauté composée de trois sœurs de *Saint-André* de Poitiers, ou *Filles de la Croix*, pour l'éducation de la jeunesse et la visite des malades, et la dota, outre l'approvisionnement de vin et de bois, d'une rente de neuf cents francs en argent. Honneur à ceux qui font un aussi digne usage de la fortune que la Providence leur a départie.

A l'est de Bazoches, aux abords d'un bois semé de chênes séculaires, qui lui donnent l'aspect d'une forêt vierge, se trouve l'ancien manoir des seigneurs du pays. Ce château est célèbre pour avoir été la résidence de l'immortel Vauban (1). A l'exception des fossés, qui ont été comblés et changés en parterres, il conserve toute sa physionomie féodale d'autrefois, tels que donjon, tours crénelées, meurtrières..... On voyait en 1748, dans la cour, quatre pièces de canon que le grand dauphin, l'élève de Bossuet, par un privilège unique jusque-là, avait données au maréchal, le 18 novembre 1688, et qui avaient été tirées de Philisbourg. « Ordonnons, dit ce prince, au sieur marquis de la Frezelière, lieutenant-général, de remettre quatre pièces de calibre, à son choix, au sieur de Vauban, surintendant des fortifications de France, à prendre dans les arsenaux de Manheim, de Hebeilberg ou de Philisbourg, que nous lui accordons pour lui marquer l'estime particulière que nous faisons de son grand mérite et de la satisfaction que nous avons des singuliers services qu'il a rendus au roi, notre très-honoré seigneur et père, pendant cette campagne, dans l'armée qui était sous nos ordres en Allemagne. »

(1) Un appartement, auquel on a donné le nom de *Chambre-du-Maréchal*, renferme l'armure complète de ce guerrier et les meubles qui servaient à son usage particulier.

La terre de Bazoches était une très-ancienne seigneurie qui mouvaït noblement des ducs de Nevers à cause de leur châtellenie de Neuffontaines, et primitivement à cause de celle de Monceaux-le-Comte. Louis XIV, pour récompenser les éminents services du maréchal de Vauban, l'érigea, vers 1685, avec Neuffontaines, Pierre-Perthuis, Pouilly et Vauban, en comté sous ce dernier nom, et éleva sa haute justice au rang de bailliage. Ce prince magnifique en fit autant pour la terre de Saint-Sernin en Mâconnais, en faveur d'Antoine Le Prestre de Vauban, chef de la branche aînée (1).

Au douzième siècle, Bazoches appartenait à Guillaume Goëth, dont une fille épousa Hervé III, baron de Donzy (2). Ce fief était possédé, à la fin du treizième, par une famille qui en portait le nom. Jean de Bazoches, chevalier, fit de grandes largesses aux monastères du voisinage. Par son testament de l'an 1291, il donna, « au cas qu'il décédât avant le départ des croisés pour la Terre-Sainte, au gentilhomme qui ferait pour lui et en son nom ce voyage, l'armure de son corps et cent livres tournois. » Il voulut que messire Arnould, son frère, si c'était son intention et son désir, jouît par préférence de ce legs, et nomma, à son défaut, Guy de Chastellux, fils aîné de Marie du Vault, sa seconde femme (3). Celui-ci ayant épousé Laure de Bazoches, fille et héritière de son beau-père, en eut deux fils du nom de Jean et une fille appelée Simone. L'aîné lui ayant succédé dans toutes ses seigneuries, obtint du comte de Nevers, en 1334, l'érection de Bazoches et de Marigny en châtellenie, et mourut peu de temps après, laissant ses domaines à Simone, sa sœur, dame de Bordeaux. Jean de Bourbon, chevalier, seigneur

(1) FELLER, *Biographie des hommes illustres*.

(2) NÉE DE LA ROCHELLE, *Mémoires*, p. 334.

(3) Archiv. de Chastellux.

de Montperroux, en fit foi et hommage, en 1354, au nom de Laure de Bordeaux, son épouse. Cette dame n'ayant point eu de postérité, bien qu'elle eût été mariée trois fois, institua, par son testament de l'an 1384, son neveu, Guillaume de Beauvoir, son légataire universel, et mourut la même année (1). Agnès de Chastellux, arrière-petite-fille de ce dernier, porta Bazoches et Le Bouchet, en 1473, à Antoine du Follet, chevalier, seigneur du lieu. Jeanne, leur fille unique, fit rentrer, dix-neuf-ans plus tard, ces deux terres dans la maison de leurs anciens possesseurs par suite de son union avec Philippe, sire de Chastellux, son cousin germain. Mais elles en ressortirent bientôt pour n'y plus rentrer, car elles formèrent la dot de Charlotte de Chastellux, qui épousa, vers 1510, Robert d'Anlezy, puis, trois ans après, Antoine de Boutillat, chevalier, seigneur d'Apremont, et enfin Saladin de Montmorillon, sire de Bellecagne (2).

Charlotte, issue de cette dernière union, fit passer Bazoches, Le Bouchet et Le Mont-de-Marigny, vers 1540, à Gabriel de La Perrière, écuyer, seigneur de Billy et de Dumphlun. Louise, fille de Louis, les porta à Ludovic de Viesvre, chevalier, sieur de Launay. Une nouvelle alliance donna Bazoches à Antoine de Veilhan, comte de Giry (3), dont la fille, nommée Anne, épousa en 1661 messire Armand, comte de Melun. Celui-ci vendit la terre, quatorze ans plus tard, à Sébastien Le Prestre, chevalier, seigneur de Vauban et gouverneur de la citadelle de Lille, pour une somme de soixante-neuf mille livres. L'acquéreur en paya, en outre, cinq mille cinq cents au duc de Nevers, pour ses droits féodaux.

(1) Voyez l'article de Chastellux.

(2) Ce seigneur s'unit, en troisièmes noces, à Jacqueline de Vésigneux, dame du lieu.

(3) Il avait épousé Antoinette de Viesvre.

Après la mort du maréchal, en 1707, ses deux filles, issues de son mariage avec Claude Lepeletier d'Aulnay, se firent le partage de ses biens. Jeanne-Françoise, l'aînée, épouse de Louis Bertin de Valentine, marquis d'Ussé, eut le comté de Vauban et toutes ses dépendances (1). Charlotte, la puînée, mariée à Jacques de Mesgrigny, chevalier, comte de Villebertin, hérita d'Aunay, d'Epiry, de Cervon.....

En 1748, le marquis d'Ussé vendit Vauban à Pierre Millereau, et Bazoches et ses annexes, à messire Angran d'Alleray, pour trois cent trente mille livres. La fille de ce dernier porta ces seigneuries au marquis de Vibraye, d'une famille originaire de Sologne (2).

Sur les hauteurs, au sud de Bazoches, on rencontre le hameau de Champignolles, avec un ancien manoir seigneurial. Il formait au treizième siècle une terre avec justice dans la dépendance de la baronnie de Chastellux. Jean de Fallenai, écuyer, en était possesseur en 1274. Ermengarde, son épouse, dame de Beaumont, Jacques et Jeanne, ses enfants, en vendirent une partie, dix ans après, à Jean de Bazoches. L'autre portion constitua un fief qui donna son nom à une ancienne famille. Guillaume de Champignolles en fit dénombrement à Chastellux en 1403. Philippe, son petit-fils, épousa, en 1460, Marguerite de La Courcelle, qui lui apporta en dot la terre de Villemolin. Hubert, l'un de leurs descendants, était, un siècle plus tard, gouverneur de la ville et du comté de Château-Chinon. Mais alors cette maison ne possédait plus

(1) Savoir : Bazoches, Neuffontaines, Pierre-Perthuis, Pouilly.....

(2) La maison Hurault de Vibraye se recommande à l'estime publique par ses sentiments d'honneur, de religion, de bienfaisance, et par l'ancienneté de sa noblesse. Raoul Hurault de Chiverny fut secrétaire de François I^{er} et receveur-général des finances du royaume. Philippe, son fils, comte de Chiverny, était revêtu de la dignité de chancelier de France sous Henri III. Robert Hurault de Chiverny fut abbé commendataire de saint-Martin d'Autun, et Jacques, évêque de cette ville, en 1505.

Champignolles, puisque ce fief fut saisi féodalement en 1486, par Jean de Chastellux sur nobles Pierre et Antoine Compain, écuyers. Sébastien de Vésigneux en acquit encore une partie en 1525. Le reste, sous le nom de Vauban, passa dans la famille Le Prestre, qui l'a rendu célèbre. Émery en était seigneur en 1590. Il laissa, entre autres, deux enfants, Pierre, sieur de Vauban, qui épousa Françoise du Crest, dame d'Estevaux et de Montarmin, et a été la souche de la branche aînée, qu'illustra Antoine Le Prestre, seigneur de Saint-Sernin, mort en 1731, après cinquante-huit ans de service, pendant lesquels il assista à quarante-quatre sièges, reçut seize blessures et perdit dans les combats deux frères, deux oncles et onze cousins germains (1); Albain ou Urbain, le second, s'unit à Edmée Corminolt et se retira avec elle à Saint-Léger-de-Fourcheret, près de Quarré-les-Tombes, où elle mit au monde, le 14 mai 1633, le célèbre Sébastien Le Prestre, maréchal de France, si connu sous le nom de Vauban (2). Son acte de baptême se trouve dans les registres de cette commune (3).

Paul Le Prestre, major de la citadelle de Lille et cousin de notre illustre compatriote, lui vendit en 1684 sa maison de Vauban et ses dépendances pour une somme de quatre mille sept cent cinquante livres. Le marquis d'Ussé revendit ce fief, en 1748, à Pierre Millereau; ses descendants en sont encore possesseurs (4).

(1) Louis XIV érigea en sa faveur la seigneurie de Saint-Sernin en Maconnais en comté, sous le nom de Vauban. Anne-Joseph, comte de Vauban, son petit-fils, s'illustra aussi à la guerre. Il mourut à Paris, le 20 avril 1816.

(2) Elle eut aussi une fille nommée Charlotte, qui testa en faveur du maréchal, en 1682.

(3) Voyez tome I, p. 174, et l'article de Saint-Léger de Fourcheret ci-après, où nous rapportons cet acte.

(4) Jacques Millereau, notaire à Lormes, épousa, vers 1625, Magdeleine Le Prestre.

Il existe , au sud-ouest de Bazoches , une chapelle rurale dédiée à saint Roch , qu'on y invoque contre les maladies épidémiques des hommes et des animaux. La fête de ce saint donnait lieu autrefois à un apport considérable , que la force publique a fait cesser à cause des désordres qui s'y commettaient. Là , comme dans plusieurs autres endroits , nos jeunes batailleurs se livraient à des rixes sanglantes , dans lesquelles presque toujours quelques-uns d'entre eux trouvaient la mort.

III.

BRASSY , autrefois BRACY , *Braciacum*.

Située à l'est de Lormes et à douze kilomètres de cette ville , dont elle est séparée par de vastes forêts , la commune de Brassy est la plus étendue de tout le canton et la plus peuplée après le chef-lieu. Elle renferme deux mille cent vingt habitants et compte cinq mille cinq cent vingt-sept hectares de superficie (1). Son territoire , traversé par la rivière de Chalaud et la route de Lormes à Saulieu , est généralement aquatique , marécageux et insalubre , surtout vers le centre. La fièvre intermittente y règne souvent. Au sud-ouest , particulièrement à Lhuis-Guyolot et au lieu dit le *Bois-du-Fossé* , on remarque des vestiges de l'antique voie romaine qui se dirigeait d'Autun à Entrains par le centre du Morvand , et des restes d'un camp retranché ou poste militaire établi en ces lieux déserts pour la sûreté des voyageurs et des convois (2).

(1) Deux mille cent vingt sont en bois.

(2) Le nom de Bois-du-Fossé en est une preuve toujours subsistante.

La paroisse de Brassy, l'une des quarante-deux qui formaient le ressort de l'élection et du grenier à sel de Château-Chinon, faisait autrefois partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes. C'est sans contredit une des plus anciennes du voisinage. Elle doit son origine à un prieuré de Bénédictins fondé au onzième siècle, sous l'invocation de Notre-Dame (1), par Henri de Clamecy, seigneur du pays, qui le donna au célèbre monastère de La Charité-sur-Loire (2). C'était encore, au treizième, une maison conventuelle où vivaient plusieurs religieux. Le prieur avait la collation de la cure, ainsi que le patronage de celle de Bussières-Cordois, et de la chapelle Saint-Germain de Chastellux, alors simple annexe de Saint-André en Morvand (3). Mais il perdit ce dernier en 1677, époque de son érection en paroisse. Antoine d'Arlay de Potillon, alors prieur commendataire, s'opposa vivement à l'exécution du projet; mais l'évêque d'Autun passa outre et donna le patronage de la nouvelle cure au comte de Chastellux.

L'ancien monastère se trouvait près de l'église, au nord. On croit en reconnaître des vestiges dans les souterrains d'une maison voisine. Le prieur était décimateur dans toute la paroisse, à condition de payer la portion congrue du vicaire perpétuel ou curé. Il possédait, en outre, une métairie assez étendue qui fut vendue dans la première révolution, et jouissait de la haute et basse justice qui était unie à celle de l'ancien bailliage seigneurial.

En 1165, il s'éleva un débat assez sérieux, concernant la terre de Saint-Martin, entre les moines de Brassy et ceux de Saint-Germain-de-Modéon. Chaque monastère

(1) L'Annonciation.

(2) Cartulaire du prieuré de La Charité, p. 58.

(3) COURTÉPÉE, tome VI.

prétendant au droit de propriété, il fut impossible de s'entendre, et il fallut recourir aux supérieurs respectifs. L'abbé de Mou-tier-Saint-Jean et le prieur de La Charité durent, en conséquence, se rendre sur les lieux pour statuer sur cette affaire. Les moines eux-mêmes se trouvèrent au rendez-vous le jour fixé et exposèrent leurs motifs. Étienne *de sancto Jone*, prieur de Brassy, était accompagné de Jean, chapelain du lieu, de Simon de Brison, de Vaast de Montour, de Besin de Lavault, de Constant de Rasout, de Martin du Viviers et de Renaud, prieur de Dompierre. Celui de Saint-Germain de Modéon, dans le voisinage duquel se trouvait la terre dont il s'agit, s'y présenta aussi assisté de ses moines.

Les arbitres ayant ouï les raisons alléguées de part et d'autre, et vu les titres à l'appui, réglèrent que, *pour rétablir la paix entre les deux monastères*, la terre en litige appartiendrait en toute propriété aux religieux de Saint-Germain, à charge de solder *sept livres et demi d'argent comptant* au prieur de Brassy, et de lui payer, chaque année, au jour et fête de Notre-Dame de mars, une rente perpétuelle de trois sous. A défaut de paiement, les moines recouvreraient tous leurs droits sur la terre de Saint-Martin (1).

Le village de Brassy est situé au fond d'une vallée aquatique qui en rend le séjour insalubre. Il n'est pas considérable et assez mal bâti. Son nom est tiré de sa situation. La plus ancienne de ses deux foires, celle du 20 juin, fut fondée par les seigneurs du lieu. Au centre du bourg s'élève l'église prieurale, aujourd'hui simplement paroissiale. Sa fondation remonte au moins au commencement du douzième siècle. Elle est dédiée à saint Gervais et à saint Protais, dont on fait la fête le 19 juin; mais les habitants célèbrent en famille celle de

(1) ROVERIUS, *Hist. de Réaumaïs*.

la Toussaint. Le chœur, autrefois de style roman et terminé en abside, fut reconstruit au seizième siècle dans le goût de la renaissance. Il est vaste et éclairé par quatre grandes fenêtres à meneaux, une à l'est, deux au sud, et une au nord. La première pierre fut posée le 7 mai 1546, par discrète personne messire François Bailly, curé de céans, et l'ouvrage achevé le pénultième jour d'octobre de l'année 1549 (1). Au côté droit de l'autel, on remarque un ancien *ciborium* délicatement travaillé et couronné par un pélican symbolique. De ce côté, il existe une chapelle bâtie sous le vocable de saint François, et aujourd'hui consacrée à la sainte Vierge. Au-dessus de l'arcade en plein-cintre qui forme l'entrée, on voit un bas-relief représentant Jésus-Christ entouré de ses apôtres, et à chaque extrémité le buste ici d'un homme, là d'une femme, placé comme support. Ce sont les figures de François d'Orléans, comte de Château-Chinon, et de Jacqueline de Rohan, bienfaiteurs et seigneurs laïcs de l'église.

Le 14 mai 1848, vers une heure du soir, comme les fidèles venaient de sortir de l'office divin et regagnaient leurs foyers, un affreux incendie, allumé par imprudence, consuma l'église, le presbytère, la mairie et cinq habitations particulières avec leurs dépendances. La cloche, rouge, prête à fondre, se précipite en bas du beffroi enflammé, et se brise sur les dalles de l'église. La tour, alors bâtie entre le chœur et la nef, se fendit du haut en bas, ce qui en nécessita la démolition. Elle fut reconstruite sur le portail de l'ouest, en 1852, dans le style roman, par les soins de l'architecte Paillard, de Nevers. Sur le cimetière, qui entoure l'édifice, se trouvent de gros tilleuls qui servirent de préservatif contre l'incendie au reste du

(1) Inscription murale. La tombe du fondateur se voit encore dans le chœur, devant le grand autel.

village. En 1671, ce cimetière ayant été profané, l'évêque d'Autun l'interdit, et pendant toute une année, les inhumations se firent à Montsauche (1).

On croit qu'il exista autrefois une chapelle rurale sur la montagne du *Haut-du-Puy*, vulgairement l'*Haut-du-Peut*, à l'est, et une autre dans les environs de l'ancien fief de Prélart, à l'ouest, où se trouvait une fontaine alors dite de *Saint-Gervais*. Une seconde source, entourée d'une superstition toute païenne et nommée la *Fontaine-des-Parces* ou *Parques*, guérit, dit-on, de la fièvre, de la colique et du mal de tête.

Brassy avait pour curé, en 1789, un vénérable prêtre, nommé Charles-Gabriel Laumain, qui a gouverné la paroisse pendant soixante ans au moins. Il y est mort le 14 octobre 1834, dans sa quatre-vingt-huitième année. Ce digne ecclésiastique, dont la mémoire est encore en vénération, se retira, pendant les mauvais jours de la révolution de 1789, au hameau de Lhuis-Bouché, situé dans une vallée, au nord, où il administrait, pendant la nuit, les sacrements à une foule de fidèles accourus des environs. On remarquait encore naguère, dans la forêt voisine, un berceau de feuillage où il célébrait le saint sacrifice. La commune de Brassy formait jadis une importante seigneurie qui relevait directement du comté de Château-Chinon et autrefois de la baronnie de Lormes. La justice se rendait alors au chef-lieu, dans un bailliage dont le ressort s'étendait sur toute cette paroisse, sur celle de Dun en partie et sur Montgaudier-en-Bourgogne. Il avait été réuni, dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, à celui de Lormes-Château-Chinon. En 1790, il fut remplacé par une justice de paix ou canton qui comprenait les paroisses de Brassy, de Chalaud, de Dun-les-Places, de Gâcogne, de Marigny-l'Église et de Mhère.

(1) Archiv. paroissiales.

A cette époque la commune renfermait plusieurs fiefs tous mouvants du comté de Château-Chinon, et ressortissant la plupart de la justice du bailliage. C'étaient, outre le prieuré, *Brassiot*, le *Breuil*, *Lhuis-Blin* (1) et *Vieille-Fou*, qui appartenaient à la famille Petitier, dont divers membres portèrent ces noms. Noble Jacques Petitier, sieur du Breuil, était, en 1699, président en l'élection de Château-Chinon. Ceux de *Gouvault*, d'*Orfeuille* ou *Vorfeil*, et de *Meuloy*, étaient possédés par la famille de Borne, originaire de Montreuillon. Les armes de cette maison sont : « De gueules à la bisse d'or, tortillant en pal. » Noble Guillaume Borne, sieur de Gouvault, en fit foi et hommage en 1473. Claude, l'un de ses descendants, était, en 1680, gendarme du roi. Il eut, entre autres, un fils qui fut seigneur de Gouvault et d'Orfeuille, et une fille mariée à Gilles Rousset de Jailly, seigneur du lieu. Son petit-fils, mort en 1791, a laissé un *Traité de la langue française*, imprimé en 1783, et quelques essais poétiques sur le patois morvandean. Le fief de Meuloy appartenait, en 1703, à Ambroise de Thomassin. Celui d'Orfeuille fut autrefois possédé par une branche de la maison de Popillon. L'ancienne maison-forte de cette seigneurie se trouvait à un kilomètre, à l'ouest de Brassy, dans un bois où on en remarque encore les restes. On pense qu'elle fut ruinée par les Armagnacs.

Le Mazot, au sud-ouest, a donné son nom à la famille Jourdan, dont un membre fut député à la Convention nationale, où il se distingua par sa fermeté et ses opinions modérées; il refusa de voter la mort du roi. Razout, au sud, sur la rivière de Chalaud, formait avec Mallerin une seigneurie en toute justice dont Claude d'Aringette fit foi

(1) Ce hameau s'appelait autrefois *Les Blins*, du nom d'une ancienne famille qui en possédait la seigneurie au seizième siècle. (Voyez p. 72.)

et hommage au comte de Château-Chinon et au baron de Lormes-Challon en 1450. Ferri, son fils, le renouvela en 1479. Léonard de Challon donna acte de souffrance pour ce fief, onze ans plus tard, à Pierre Fourny, écuyer, sieur de Tourny, mari de Jeanne d'Aringette, et à Jacques Du Pont, son beau-frère, seigneur de Bonnetré. Noble Lucas de Vésigneux l'ayant acquise en 1504, unit la justice de ce fief à celle de Mazignen. Les habitants étaient serfs, mainmortables et de poursuite, taillables à volonté et tenus au guet-et-garde autour du château de Vésigneux. Razout a donné son nom à une famille qui a fourni plusieurs baillis à Saint-Martin-du-Puy. Louis de Razout, chevalier du roi et capitaine des villes haute et basse de Chalus, vivait en 1680, année où il fut chargé par Magdeleine de Bermondet de faire dénombrement de ses seigneuries au comte de Château-Chinon.

Valletoys (1), le Meix, fiefs en toute justice, Vieilfou avec la moyenne et la basse seulement, appartenaient, en 1330, à Guillaume de Saint-Aubin, chevalier, seigneur de Chalaut, de Dun....., qui les laissa à Hugues, son fils, dont la fille, Laure, épousa Jean de Michaugues, écuyer, qui se disait *sire de Valletoys*. Ce gentilhomme affranchit, en 1438, Jeannot Le Bouhier, de Valletoys, et ses descendants, pour trente francs d'or. Noble Guillaume Barbier de Vignes possédait ces trois fiefs à la fin du quinzième siècle. Lucas, son fils, seigneur de Vésigneux, unit la justice à celle de Mazignen.

Vauxgroix (2), au nord, fit partie des domaines du bienheureux Varé, au septième siècle. Ce fief, qu'il avait donné à l'abbaye de Flavigny, en 706, passa ensuite à celle de Saint-Léonard de Corbigny, qui le perdit bientôt

(1) *Vallis tecta*.

(2) *Vallis grovaria*.

et n'y conserva, ainsi qu'à Plainefax qui en dépendait, qu'un droit de dîmes. Il y existait autrefois un petit castel (1).

Montour a donné son nom à une famille d'Avallon qui le possédait au commencement de ce siècle. On y remarquait alors une chapelle seigneuriale. Prélart, dans les bois, à l'ouest, a aussi donné le sien à une autre famille, dont un membre est aujourd'hui maire de La Villette, près de Paris. Polquemignon, bâti au fond d'une vallée couverte de forêts, était une dépendance de la baronnie de Lormes-Challon. François Mazillier, juge gruyer de cette seigneurie, y possédait un fief en 1647.

L'étang de Lavault, ainsi nommé d'un hameau voisin, au nord-est, fut donné en 1219, avec le moulin et le *battoir* bâtis sous la chaussée, ainsi que la pêche dans toute la vallée au-dessus de Bracy, à l'abbaye de Regny, par Hugues III de Lormes, seigneur de la paroisse. Les deux usines ayant été dévorées par les flammes en 1694, furent réparées, la même année, par Léonard Poinclard, maçon de la Haute-Marche, pour quarante livres. On n'en voit plus de vestiges aujourd'hui. L'étang et la terre de Chaux, situés dans la commune de Dun-les-Places, furent aliénés en 1785 à Gilles Gillot, notaire à Lavault, par l'abbé Jean du Chastel, pour une rente annuelle et perpétuelle, non rachetable, de trois cents livres.

Bonin, hameau de plus de cent feux, bâti au sommet des montagnes de l'est, est partagé entre les communes de Brassy et de Montsauche. Ses habitants, généralement peu civilisés, sont le jouet de leurs voisins, qui leur prêtent divers ridicules, comme de s'être insurgés contre la neige,

(1) Ce fief appartenait, au dernier siècle, à la maison de Neully, de Coulon, dont une fille l'a porté à M. Garcement de Fontaine, qui en est aujourd'hui propriétaire.

d'avoir semé du sel..... La montagne de Montrecou, qui domine ce hameau, au sud, et celle de Dronne, au sud-est, sont des plus élevées du Morvand.

IV.

CHALAUT, *Kalomons*.

Cette commune, la plus petite du canton, est située à douze kilomètres, au nord-est de Lormes. Sa population est de trois cent quatre-vingt-dix habitants, et sa superficie de mille vingt hectares, dont plus de la moitié est couverte de forêts (1).

Chalaut est connu par la défaite des Normands, en 843. Elle eut lieu, suivant la tradition, sur la hauteur des Plats, qui dépend actuellement de la commune de Marigny-l'Église. Quelques écrivains ont avancé que, dans le courant du cinquième siècle, il s'y était déjà livré une bataille contre d'autres barbares. Nous avons rapporté ailleurs les motifs sur lesquels ils appuyent leur opinion; ils nous paraissent peu concluants (2). Ils croient, en outre, retrouver dans le nom de la ferme des *Goths* le souvenir d'un des peuples qui envahirent alors les Gaules; mais nous aimerions mieux voir dans cet ancien fief, dont le nom s'écrivait primitivement *Gaux*, un repaire d'une bande de ces fainéants qui couraient autrefois le pays et qu'on appelait *Galls* ou *Gaux*.

La paroisse de Chalaut, jadis de l'élection et grenier à

(1) Elles occupent cinq cent vingt-trois hectares.

(2) Tome I, p. 92.

sel de Vézelay, du diocèse d'Autun et de l'archiprêtre de Quarré-les-Tombes, est, malgré sa petitesse, une des plus anciennes du Morvand. Son territoire, aujourd'hui si exigu, fut autrefois plus considérable ; Marigny-l'Église et Saint-Martin-du-Puy, se sont agrandis à ses dépens. Le patronage de la cure appartenait à l'évêque et les dîmes au curé et aux seigneurs de Vésigneux, à raison de vingt gerbes l'une. Le 20 février 1769, François Chicot, qui gouvernait alors la paroisse, abandonna, avec la permission de l'ordinaire, sa portion de dîmes et tous les biens attachés à son presbytère, au comte de Bourbon-Busset, seigneur du pays et de Vésigneux, pour une rente annuelle et perpétuelle de cinq cent vingt livres. C'est en vertu de cette transaction, que les descendants de ce seigneur donnent annuellement *deux cents francs* au curé de Chalaut. Son successeur, le vénérable Boussière, dont la mémoire est encore en vénération dans l'endroit, fut arrêté pour refus de serment en 1793, et emprisonné pendant quinze mois à Nevers, d'où il fut transporté, par la Loire, jusqu'à Nantes, où il mourut à fond de cale. Il avait alors soixante-deux ans.

Le village de Chalaut est agréablement situé sur le flanc d'une haute montagne boisée, presque à sa base, et au confluent du ruisseau des Gaux, dans la rivière dont nous avons parlé. Les habitants avaient autrefois droit d'*usage et pacage*, de prendre le *bois mort et le mort-bois*, pièces à bâtir dans la forêt de La Pommerée. L'église paroissiale, d'abord dédiée à saint Germain et aujourd'hui à saint Fiacre, est bâtie en dehors du village, qu'elle domine au sud. On y arrive par une belle rampe d'escalier en pierres de granit. Ce gracieux édifice, de style roman, avec abside et transept, a été élevé en 1848, sur les plans et sous la direction de l'architecte Paillard, de Nevers. La tour, sous laquelle se trouve le portail, est de même style, et domine toute la vallée. Sa construction date de 1850.

Cette église est due au dévouement du curé de la paroisse, M. Charles-Adrien Grand, natif de La Charité-sur-Loire. Les dépenses s'élevèrent à vingt-cinq mille francs et furent couvertes, aux deux tiers, par des quêtes que ce digne ecclésiastique fit dans le diocèse de Nevers et ceux du voisinage. Elle remplaça une antique chapelle romane, dont la construction, lourde et défectueuse, remontait au onzième siècle. L'édifice, ainsi qu'un vieillard courbé sous le poids des années, succombait enfin sous l'action du temps et menaçait d'une ruine prochaine. De quelle reconnaissance les habitants de Chalaut ne doivent-ils pas entourer leur pasteur ! Sans lui, bientôt privés du temple élevé par la main de leurs ancêtres, ils eussent été, ainsi que le Prophète pleurant sur les ruines de Jérusalem, forcés de gémir sur ses décombres sans pouvoir y porter une main réparatrice !

L'église de Chalaut, la seconde du canton, fut solennellement bénite le vendredi 23 novembre 1848, par Mgr Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, qu'entourait une foule d'ecclésiastiques et de fidèles. Au sud-est, coule une faible source, dédiée à saint Fiacre et qui jouit d'une grande réputation parmi le peuple. On lui attribue la vertu de guérir de la colique.

Chalaut était autrefois le siège d'une ancienne terre en toute justice, qui mouvait noblement des ducs de Nevers, à cause de leur châtellenie de Monceaux-le-Comte, dont la mesure était en usage dans l'endroit, et qui avait *une lieue et demie de long sur une demie de large*. Le manoir, déjà en ruines en 1510, se trouvait à l'est du village, près du cours de la rivière. Il n'en reste plus qu'une motte autour de laquelle se dessinent encore les anciens fossés.

Tous les sujets de la seigneurie étaient serfs et de serve condition, corvéables, mainmortables, taillables à volonté une fois par an, le jour de saint Luc. Chacun d'eux.

tenant feu et lieu, devait au possesseur trois corvées, cinq deniers de blairie, deux poulets *prêts à chaponner* au jour de sainte Magdeleine, une poule de coutume le jour de *carême prenant*, deux boisseaux d'avoine..... Tous étaient tenus de conduire leurs fournées, sous peine de la confiscation de la farine, au moulin situé sur la rivière banale, dans laquelle il était défendu de pêcher à moins d'une amende arbitraire. Au dix-septième siècle, plusieurs particuliers furent condamnés à payer chacun cent livres au seigneur, pour cause de contravention à cette défense.

Le fief de Chalaut appartenait, en 1320, à Guillaume de Saint-Aubin, chevalier (1). Jean, son fils, chambellan du roi et du duc de Bourgogne, acquit, en 1384, de Hugues, son aîné, seigneur de Saint-Moré, les terres du Meix-de-Saint-Germain, de Montmardelin, d'Ouches, de Crot-de-Fou..., et les joignit à celles de Chalaut et du Mont-de-Mârnigny, qu'il possédait déjà; puis les droits de Guillaume de La Tournelle, son frère utérin, dans les seigneuries de Chachy, de Champagne et de Saint-Gervais, et enfin, en 1410, ceux de Pierre de Cussigny, son beau-frère, dans les maisons-fortes de Chalaut et de Domecy-sur-Cure. Il mourut dans une extrême vieillesse, laissant ses vastes domaines à Girard de Châteauneuf, à Philibert de Dangeul et à Hugues du Blé, ses gendres. Les enfants de ces derniers vendirent Chalaut, en 1440, à Claude de Beauvoir, sire de Chastellux. Bernard de Cussigny, seigneur de Mâcon-les-Saulieu, céda, en 1478, au fils de l'acquéreur, en considération de *ses bons et agréables plaisirs et services*, un droit de mouvance en arrière-fief qui lui appartenait. Philippe de Chastellux revendit Chalaut, à *perpétuité*, le 10 septembre 1510, à Sébastien

(1) Églantine du Boischat ou Bouchet, sa veuve, se fit, dans la suite, religieuse au Reconfort. Elle avait eu d'une première union avec Étienne de La Tournelle, deux fils, Jean et Guillaume.

de Vésigneux, pour mille livres tournois, mais en s'en réservant la mouvance en arrière-fief. César-Philippe abandonna ce droit au duc de Nevers en 1650. A partir de cette vente, les habitants de la paroisse devinrent retrayants de Vésigneux, et furent, par conséquent, tenus au guet-et-garde envers cette maison-forte. En 1716, la comtesse de Nevers et de Brabant fit saisir féodalement les revenus de la seigneurie par François de La Rivière, gouverneur de Clamecy et de Montceaux, pour *devoir non fait*.

Dans le village même de Chalaut se trouvait un arrière-fief que l'on dit avoir appartenu à la famille du fameux Théodore de Bèze. N. Desfourneaux, qui en était possesseur à la fin du dernier siècle, partit en 1793, en qualité de simple volontaire, et parvint, par son talent et son courage, au grade de général de division (1). Le castel de cet arrière-fief se fait encore remarquer par sa haute tour au bas du village, sur le chemin des Gaux, ancienne ferme dont nous avons parlé, et qui appartenait jadis aux chartreux du Val-Saint-Georges. Couan, au nord, fut possédé par le poète Madelénat, de Saint-Martin-du-Puy. Le fief du Meix, situé sur la rive droite de la rivière, à l'est, fut démembré, en 1510, de la terre de Chalaut et réuni à celle du Mont-de-Marigny.

V.

DUN-LES-PLACES, *Dunum*.

Le mot *Dun* est celtique et signifie hauteur, montagne ou retranchement. L'ancien village qu'il désigne, aura sans doute été ainsi appelé de sa situation dans un ancien camp retranché, dont nous parlerons bientôt. La commune de ce nom, l'une des plus considérables du canton, est assise

(1) Chronique manuscrite.

sur un sol très-accidenté et très-pittoresque, à dix-neuf kilomètres à l'est de Lormes. Elle renferme une population active et intelligente, composée de dix-neuf cent cinquante habitants. Son territoire, entouré de toutes parts de montagnes boisées, occupe une superficie de quatre mille cinq cent onze hectares (1). La Cure, qui l'arrose du sud au nord, coule entre deux rives bordées de rochers âpres et escarpés, et le divise en deux parties. Celle de la rive droite dépendait autrefois de la Bourgogne, de l'élection et du grenier à sel d'Avallon. La gauche était du Nivernais et relevait de l'élection et du grenier à sel de Château-Chinon (2). Ces deux parties n'avaient donc rien de commun au civil; elles n'étaient unies que pour le spirituel. Chacune suivait la coutume de sa province et reconnaissait, en conséquence, des usages différents. A gauche, il existait un impôt sur le vin; à droite, cette liqueur était franche. Aussi les *Iverniches* (3) passaient souvent la rivière pour boire à bon marché.

La paroisse de Dun date d'une époque bien reculée. Elle doit son origine à un ancien prieuré, dédié à l'évangéliste saint Marc et dépendant autrefois de l'abbaye de Moûtier-Saint-Jean. Le patronage de la cure appartenait à l'évêque, et les dîmes au curé et aux seigneurs de Montal, mais ceux-ci n'avaient droit qu'à un quart qu'ils tenaient en fief des comtes de Château-Chinon (4). Jeanne de Corbigny en fit foi et hommage en 1504, et Saladin de Montmorillon, seigneur de Dun et de Vésigneux, vers 1542.

La série des curés de cette paroisse ne nous est connue

(1) Treize cent trente-deux sont en forêts.

(2) Les appels des sentences judiciaires se portaient, pour la partie de Bourgogne, au bailliage d'Avallon, et pour la partie nivernaise, à Saint-Pierre-le-Moûtier.

(3) C'était le nom qu'on donnait, sur la rive droite, aux habitants de la rive gauche; il signifiait *Nivernistes*.

(4) Ce quart valait ordinairement quatre-vingt-seize mesures de seigle et cent quarante d'avoine.

qu'à partir de 1634 (1). Gabriel Baron, docteur en théologie, nommé en 1675, était un homme remarquable par sa science et ses vertus. Il fut l'organe de son évêque, qui l'honora du titre d'archiprêtre de Quarre-lès-Tombes et de supérieur des Ursulines de Lormes. Il était le conseil de ses confrères dans le saint ministère. Le savant Bocquillot, dans une lettre qu'il lui adressa, et qui depuis a été imprimée, dit *qu'il croyait être du nombre de ses amis et le tenait à grand honneur* (2).

Il répara son église et bâtit, en 1682, la tour, où il plaça deux nouvelles cloches, qu'il bénit le dimanche 30 avril 1684. Il accepta de nombreuses fondations, faites par ses paroissiens, acheta, le 17 août 1697, la chapelle du prieur de *Saint-Marc* et ses dépendances des religieux de Moûtier-Saint-Jean, où il s'était transporté, et laissa, quatre ans après, en 1701, sa paroisse, pourvue d'une riche dotation, pour passer à la cure de Saint-Seine de Corbigny. Depuis cette acquisition, qui fit de Dun l'un des plus riches bénéfices du Morvand, ses successeurs prirent le titre de *prieurs et seigneurs de Saint-Marc*. Ce fief ecclésiastique jouissait en effet du droit de haute justice et de toutes les autres prérogatives de l'époque.

(1) J. Guallardot, en 1634; Simon Ernault, en 1672; Gabriel Baron, en 1675; Claude Taupin, en 1701; Georges Regnault, en 1703; Jean Morizot, en 1705; C. Clergeaut, en 1727; il fut bienfaiteur de l'hôpital de Château-Chinon, où il se retira; P. Coulon, en 1739; il rebâtit le presbytère, qu'il rapprocha de l'église, vers 1765; Laizon, en 1739; il fut transféré à Montsauche; Antoine Bouteille, en 1772; Paul Houdaille, en 1772; Roumier, prêtre constitutionnel, en 1793; Guillaume Tardy, en 1803; il fut envoyé, trois ans plus tard, à Bazoches, où il mourut le 10 mai 1832; François La Salle administra sans mission, en 1807; Jean-Baptiste de Percy, ancien abbé de Cervon, fut nommé curé de Dun la même année; Pierre Cliquet prit possession en 1825, et fut transféré à La Celle-sur-Loire; J.-F. Baudiau, précédemment curé de Montigny-sur-Canne, passa à Dun le 1^{er} juillet 1844. Il bénit, le dimanche 1^{er} septembre suivant, la première pierre de l'église monumentale des Places.

(2) Le motif de cette lettre fut une critique de son ouvrage, intitulé : *Les Règles*, faite par le curé de Dun.

Le village de Dun, ancien chef-lieu de la commune, aujourd'hui simple hameau, est d'une haute antiquité. Il est bâti dans l'enceinte d'un camp retranché, entre la rivière de Cure et le ruisseau de *Saint-Marc*, qui bondissent au fond de deux ravins étroits, escarpés et de grande profondeur, et se réunissent au pied de la montagne de ce nom en l'enfermant dans une espèce de presqu'île. Le côté du sud, le seul accessible, était coupé par deux fossés larges et profonds, qui couraient d'un précipice à l'autre. Outre les vestiges encore bien sensibles qui en restent, en avant et en arrière du village, divers noms d'héritages, tels que les *Champs-de-la-Barre* et du *Fossé*, le *Bois-du-Murot*....., en attestent l'existence. Quelques vieilles chartes parlent aussi des fossés de Saint-Marc. Nous avons vu ailleurs que les druides des environs et une nombreuse tribu celtique s'y étant retirés autrefois, y continuèrent leurs odieux sacrifices encore quelque temps après la soumission des Gaules, et qu'il fallut la présence des cohortes romaines pour y mettre fin (1).

A deux cents mètres environ, au nord du village, on remarque l'ancienne église paroissiale, actuellement abandonnée. Elle est dédiée à saint Martin, dont on célèbre la fête le 11 novembre, et se compose d'un chœur en abside et voûté à anse de panier, d'une nef sans caractère, d'une chapelle sous le vocable de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs (2), et d'une tour carrée qui s'élève sur le portail.

Louise de Montmorillon, dame de Vésigneux et de Dun, fit peindre, à la mort de César, comte de Bourbon-Busset,

(1) Voyez tome I, p. 73.

(2) La famille Rousseau de Vermot y avait droit de sépulture. Noble Philibert Rousseau, sommeillier de la reine régente Marie de Médicis, aïeule de Louis XIV, y fut inhumé le 6 septembre 1667. On lit sur sa tombe que lui et Catherine Martin, sa femme, avaient fait *fondation et don à la fabrique de cette église*.

son époux, en 1631, les *cordons et écussons de ses armes* tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'édifice. On en fit autant pour le comte de Montal, en 1696. Cette église servit d'abord au prieuré et ne devint paroissiale que lorsque les moines abandonnèrent leur séjour de Dun. Une antique chapelle, qui se trouvait sur le flanc ouest de la montagne du *Haut-du-Château*, servait alors aux fidèles pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

La position de l'édifice, à l'extrémité du territoire de la commune et en dehors de toute habitation, a donné lieu à diverses conjectures, entre autres à une légende populaire qui mérite, par sa naïveté, de trouver place ici :

« Comme on voulait bâtir l'église au centre de la paroisse, près du hameau de Mezauguichard, il arriva que chaque matin l'ouvrage de la veille se trouvait entièrement ruiné. Après maintes tentatives infructueuses, le chef de l'entreprise, découragé, ne sachant plus à quel saint se vouer, allait abandonner truelle et marteau, tout enfin, lorsqu'une pensée lumineuse lui vint subitement à l'esprit.

« De par le Bon-Dieu, mes amis, s'écrie-t-il, je vais lancer mon marteau en l'air, nous bâtirons l'église où il tombera ; » et aussitôt fait que dit, le marteau, lancé par une main vigoureuse, disparut subitement aux regards des spectateurs.

» Qu'était-il devenu ? tel était le sujet de l'inquiétude de tous. Les jours, les semaines et les mois s'écoulaient, et le marteau ne reparaisait pas. On désespérait de le retrouver, lorsqu'un jour un taureau, qui paissait dans d'épaisses broussailles, à plus de deux kilomètres de l'endroit, se mit tout-à-coup à beugler, et d'une manière si insolite, qu'on accourut pour voir. Que trouva-t-on ? Oh ! heureuse surprise ! le marteau si désiré et le taureau à genoux auprès ! Personne ne douta que ce ne fût le lieu où Dieu voulait que s'élevât son temple, et aussitôt on se mit à l'œuvre et l'église fut bâtie. »

Plus de six siècles s'étaient écoulés depuis sa fondation ; aussi le vieil édifice chancelait sous les ravages du temps. Il était d'ailleurs devenu insuffisant pour le nombre des fidèles de la paroisse , et il fallait penser à le reconstruire. L'autorité spirituelle exigeait, en 1843 , des réparations devenues urgentes. A cette époque , M. Marie-Augustin-Xavier Feuillet, chevalier de la Légion-d'Honneur, ancien officier de marine et possesseur de la terre du Parc, était maire de la commune. Son ambition avait toujours été de marquer les dernières années de sa vie par quelque acte éclatant de générosité et de laisser à ses administrés un puissant souvenir de son *passage au milieu d'eux*.

Bientôt son choix est fait, il veut les doter d'une magnifique église, et parer en même temps à l'inconvénient d'une situation désavantageuse. Le hameau des Places, dont le nom était allié à celui du chef-lieu, et qui occupe le centre de la commune, devait naturellement fixer ses regards ; il fut choisi pour l'exécution de son noble projet. La position de ce village, alors composé de vingt-trois chaumières et de cent cinq habitants, sur un agréable plateau, dominé par deux montagnes coniques, l'une au sud et l'autre au nord, et qu'allait traverser une belle route, invitait d'ailleurs à ce choix.

Tout étant donc réglé, le dimanche 1^{er} septembre, on bénit et on posa la première pierre du futur monument. Huit médailles, accordées par le gouvernement, furent, en même temps, scellées dans les deux principaux blocs de granit des angles du pignon de l'ouest par M. Dupin, député de l'arrondissement de Clamecy, et procureur général à la cour de cassation (1). Pendant

(1) Ces médailles représentent : 1^o la famille d'Orléans, alors régnante ; 2^o le serment du 9 août 1830 ; 3^o le mariage du duc d'Orléans ; 4^o ce prince lui-même ; 5^o le baptême du comte de Paris ; 6^o la princesse Marie ; 7^o L'arc de triomphe de l'Étoile ; 8^o le Luxor. Le fondateur y ajouta celle de M. Dupin.

toute la cérémonie civile et religieuse, qui avait attiré une foule considérable aux Places, deux canons, placés sur le sommet du Haut-du-Château, à cinq cent quatre-vingt-dix mètres au-dessus du niveau de la mer, firent entendre de continuelles détonations que répétaient au loin les échos des bois et des vallées. Un enthousiasme extraordinaire régnait parmi tous les assistants.

On travailla pendant sept ans sans désespérer; carriers, charretiers, tailleurs de pierres, maçons, charpentiers, tout était en mouvement. Mais rien n'égalait le zèle et le courage du digne fondateur, qui commença son œuvre gigantesque à soixante-onze ans. Nous l'avons vu, pendant tout ce temps, visitant chaque jour, bien qu'éloigné de deux kilomètres, le chantier de construction, donnant le coup-d'œil du maître à chaque chose en particulier, encourageant individuellement tous les travailleurs, franchissant ensuite les vallées, grimpant aux sommets des montagnes, haletant de fatigue et de sueurs, pour remplir la même mission auprès des ouvriers des carrières ! Honneur à un si beau zèle, gloire à un si noble dévouement !

Mais chose vraiment digne de remarque et qui, en remplissant de joie le cœur du fondateur, le dédommageait en quelque sorte, des peines, des soucis et des dépenses extraordinaires qu'il s'imposait si généreusement, c'est que, durant tout le temps des travaux, il n'arriva aucun accident ni aux hommes, ni aux animaux employés en grand nombre à la construction. Et cependant que de dangers imminents pour les uns et les autres dans le transport de si lourds matériaux ; par des chemins raides et escarpés ! Avec quels périls, sans cesse renaissants, on hissait ensuite, à des hauteurs considérables, les blocs de granit qui sont entrés dans la composition de l'édifice.

Enfin, après tant de travaux et de peines, la magnifique basilique des Places, l'honneur du Morvand, la gloire

du fondateur, touchait à son complet achèvement; déjà une croix, ruisselante d'or, brillait à la pointe de granit du clocher. Le temps de la consacrer solennellement à Dieu était donc arrivé. Mgr Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, qui avait toujours entouré la nouvelle construction de sa haute protection, se rendit aux Places, dès la veille du jour fixé pour la cérémonie, afin de clore une retraite prêchée par les révérends pères bénédictins du monastère de Sainte-Marie-de-la-Pierre-qui-Vire (1), et de bénir une croix monumentale élevée sur le sommet du Haut-du-Château (2). Le lendemain, mardi 9 septembre, le prélat, assisté de MM. Crosnier et Lejeune, ses vicaires généraux, et de plus de cent vingt prêtres accourus de son diocèse et de ceux de Dijon et de Sens, consacra la nouvelle basilique avec toutes les cérémonies d'usage, sous l'invocation de sainte Amélie, dont l'église célèbre la fête le 30 mai (3).

Une foule immense, qu'on évalua à huit ou dix mille âmes, parmi lesquelles on remarquait M. Dupin aîné, président de l'assemblée nationale, le préfet du département, assisté de ses sous-préfets, plusieurs représentants

(1) Le révérend père Jean-Baptiste Muard, fondateur et premier supérieur, et le père Bernard Moreau.

(2) La retraite, donnée à l'occasion du jubilé universel, produisit d'heureux fruits de salut. Onze cents personnes, ayant à leur tête le digne fondateur du monument, s'approchèrent avec édification de la sainte table, et deux cent cinquante reçurent le sacrement de confirmation.

(3) Elle a été transférée, par ordonnance épiscopale, sur la demande motivée du curé de la paroisse, au 9 septembre, jour anniversaire de la consécration. Le maître-autel, qui fut consacré en même temps que l'église, renferme des reliques de saint Mathieu, apôtre et évangéliste, de saint Firmin, évêque d'Amiens et martyr, de saint Théodule, martyr, de sainte Solange, vierge et martyre en Berri, enfin de saint Andoche, prêtre et martyr, et premier apôtre du Morvand. Ces reliques sont déposées dans une boîte en plomb, avec un procès-verbal sur parchemin signé de l'évêque.

du peuple, des présidents de tribunaux....., et trois brigades de gendarmerie, s'était rendue à cette solennité. Jamais les montagnes du Morvand n'avaient vu de plus nombreux et plus brillants équipages. Les places, les chemins, les champs étaient encombrés; on eût dit les Champs-Élysées de la capitale en un jour de fête.

Dans cette grande solennité, l'Église et l'État, par un touchant accord, s'unirent pour reconnaître la prodigieuse générosité du fondateur. Pie IX, sur la requête du curé et des habitants (1), lui faisait remettre, avec un bref particulier, la décoration de chevalier de son ordre pontifical; et l'empereur Napoléon III, alors président de la République, la croix d'officier de l'ordre de la Légion-d'Honneur.

(1) « *Beatissime Pater : Provoluti ad Sanctitatis vestræ pedes pastores fidelesque à parochiâ vulgò dictâ Dun-les-Places, in diœcesi nivernensi, summâ cum humilitate exponunt se nunc usquè parochialem ecclesiam habuisse miseram, exiguam, duobusque loci fidelium millibus prorsus insufficientem. Hæc cum aliundè in extremo vasti territorii parochialis angulo poneretur, tam pueris quàm senibus, in hieme præsertim altis dum nivibus sui obruuntur montes, erat accessu valdè difficilis.*

» *A longo tempore omnes de suâ dolebant impotentia ad ecclesiam ampliorem summâque Dei majestate digniorem ædificandam, jamque spes evaserat omnis, cum alma Providentia, quæ omnibus paternâ invigilat curâ, rem in se suscepit.*

» *Habent ergò humiles Sanctitatis vestræ filii communitati suæ præpositum nomine Mariam-Aug.-Xav. Feuillet, virum divitem, stirpe ex antiquâ oritur, navalibus bellis conspicuum, equestrique ordine insignitum. Hic, divino motus impulsu, lapidibus quadris summisque curis et sumptibus, insignem inter cæteras Galliarum basilicas, intra septem annos, condidit ecclesiam.*

» *Nullam cum gratiam, pro tanto beneficio, conferre valerent pastores fidelesque suprâ dicti, in mentem feliciter incidit ut provolverent ad pedes Sanctitatis vestræ, illam obsecrantes ut, in suâ sollicitudine paternâ, dignaretur insignem hunc Ecclesiæ Christi benefactorem in aliquem Sanctæ sedis equestrem ordinem coaptare. Hoc summo honori esset viro benefico.*

» *Insuper, in omnimodâ humilitate asseverabunt filii vestri, Beatissime Pater, de cæterò dignum esse ut Sanctitas vestra hoc illi præstet; apostolicam enim sedem magnâ semper prosecutus est reverentiâ; sed in illis luctuosis præsertim diebus, in quibus, ab ingratis rejectus filiis, Optime Pater, vitam*

La basilique des Places, construite sur les plans de l'architecte Lenormand, de Paris, et sous la surveillance d'un habile appareilleur, Auguste Delassasseigne, de Vézelay, présente la forme d'une croix latine. Son style est le roman du onzième siècle, dont la sévérité s'harmonise admirablement avec l'aspect âpre du pays. Tous les arcs-doubleaux, tous les formerets, toutes les fenêtres sont en plein-cintre. Elle se compose de trois nefs formant cinq travées, et séparées par des piliers carrés et flanqués de colonnes cantonnées en croix qui soutiennent les voûtes d'arêtes, dont la principale compte douze mètres cinquante centimètres sous clef, et les autres six mètres vingt-huit centimètres (1); d'un transept de vingt-six mètres soixante centimètres de développement; d'une

agebas exsulem à patriâ, publicè et alacri animo præclaras Sanctitatis vestræ virtutes celebrabat vir bonus, venerandamque ejus imaginem summo ponebat loco, dicere solitus : « Volo meam, auspice maximo et optimo ponti- » fice Pio nono, ædificari ecclesiam..... »

BREF DU PAPE.

Pius PP. IX. « Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem. Illustria virtutum ornamenta, ac præsertim religionis studium, quo magnopere commendaris, et probata tua ergâ Nos et hæc sedem devotio ac fides Nobis suadent, ut aliquo te honoris titulo coremus, qui et rectè factorum præmium sit, et ad persequendum institutum laudis cursum incitamentum. Te igitur præcipuo honore augere volentes....., te hisce litteris Equitem ordinis Piani secundæ classis eligimus et instituimus, teque in splendidum illum æquitum cætum coaptamus. Tibi proindè concedimus, ut vestem Equitum secundæ classis proprium, ac proprium item insigne gestare possis, quod teniâ sericâ cærulei coloris, duplici lineâ rubrâ extremis oris distinctâ, sinistro pectoris latere ex aliorum more pendeat. Ut verò illustrius habeas paternæ Nostræ benevolentie testimonium, idem insigne tibi tradi mandamus.

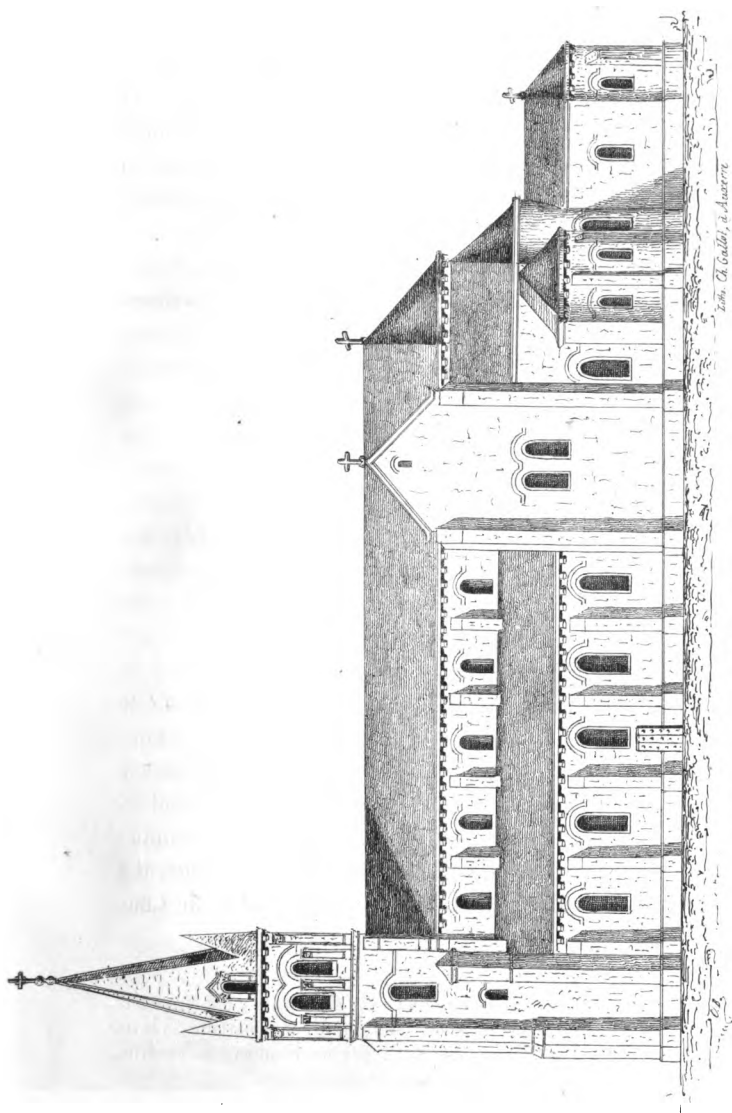
» Datum Romæ, apud S. Petrum sub annulo Piscatoris, diē VIII^æ augusti M DCCC LI, pontif. nostri qn. sexto. »

(1) Ces voûtes, d'une admirable exécution, sont en briques à plat, fabriquées dans un fourneau élevé tout exprès dans les pâturages communaux, au sud-ouest du Parc.

abside, dont la demi-coupole est soutenue par six colonnes monolithes de cinq mètres d'élévation, et d'un déambuloire autour duquel rayonnent trois chapelles symboliques. Celle du milieu est dédiée à la sainte Vierge et renferme le tombeau du fondateur. La tour, placée en avant de la nef principale, forme narthex à sa partie inférieure, et s'élève en s'allégeant d'étage en étage; elle est surmontée d'une belle flèche octogone en granit qu'accompagnent quatre cornes tumulaires, posées sur les angles. Sa hauteur, du sol à la croix, est de trente-sept mètres (1). Une tourelle engagée, renfermant un escalier en spirale, d'une belle exécution, conduit au beffroi. Trois portes donnent entrée dans le monument, et quarante-trois fenêtres garnies, au chevet, de verrières à sujets, dans le transept, de riches mosaïques ou grisailles, et dans les nefs, de vitraux romains incolores, n'y laissent pénétrer qu'une lueur douce et mystérieuse. La longueur totale de l'édifice est de cinquante-trois mètres cinquante-cinq centimètres, et la largeur, dans la nef, de dix-huit mètres trente centimètres. Le tout est construit en pierres de taille de granit, de grand appareil, posées par assises régulières reliées entre elles avec du ciment romain de Corbigny. On n'y rencontre pas un seul moëllon.

Le fondateur en fit donation entre vifs à la commune le mardi 2 septembre, juste huit jours avant la consécration. Dans l'acte, reçu par M^e Edme-Eugène Tardy, notaire à Lormes, en présence de MM. Augustin-Joseph Crosnier, vicaire général du diocèse, André-Jean-Jacques Dupin, président de l'assemblée nationale et procureur général à la cour de cassation, Louis-Henri-Victor, comte de Cha-

(1) Savoir : Du sol au carré, vingt-cinq mètres; et de la plate-forme à la boule de pierre qui couronne la flèche, douze. Elle serait parfaite, si cette dernière, dont les angles sont dissimulés par des boudins bien nourris, avait trois ou quatre mètres de plus d'élévation.



Église de Dun-les-Places.

bannes , et Jacques-François Baudiau , curé de Dun , le donateur s'exprime en ces termes : « Dieu m'ayant inspiré la pieuse pensée de lui ériger un temple dans un lieu éloigné de tous les grands centres de population , et de rendre cet honneur à son culte à une époque où l'impiété et le désordre menaçaient d'envahir la société , j'ai voulu que cette église fût dédiée à la patronne d'une reine qui donnait sur le trône l'exemple de toutes les vertus et dont le pape Grégoire XVI avait dit : « La reine des Français est une sainte. »

» Aujourd'hui mon œuvre étant à peu près terminée , je suis en mesure de réaliser mon intention , qui est de faire don de cette église à la commune de Dun-les-Places , où j'ai ma résidence et dont je suis maire , pour que ladite église soit et demeure consacrée à tout jamais au culte paroissial de ladite commune.

» En conséquence , je déclare , par ces présentes , faire donation entre vifs à la commune de Dun-les-Places , en toute propriété , de ladite église sise aux Places , susdite commune , et des terrains adjacents qui l'entourent et qui m'appartiennent..... »

L'acte porte que la concession est faite à condition , 1° qu'on ne pourra élever aucune construction dans l'enceinte de la place qui entoure l'édifice ; 2° que le fondateur et donateur sera inhumé , au jour de sa mort , dans la chapelle du chevet ; 3° qu'il sera célébré , tous les ans , aux fêtes de chacun de ses trois patrons , Marie , Augustin et Xavier , une messe pour le repos de son âme , et une autre messe solennelle au jour anniversaire de la consécration ; 4° enfin qu'il lui sera permis d'avoir un banc convenablement placé à l'église pour les membres de sa famille qui assisteront à l'office divin.

A l'extrémité septentrionale de la commune , de l'autre côté du village de Dun , on remarque une chapelle rurale couronnant une hauteur boisée , aux flancs hérissés de

rochers, et dont la rivière de Cure baigne le pied. Elle est, ainsi que nous l'avons dit plus haut (1), dédiée à l'évangéliste saint Marc, qu'on y honore d'un culte tout particulier. C'était autrefois un prieuré simple dépendant de l'abbaye de Moûtier-Saint-Jean et attaché à l'*office du réfectoirier*. Cette chapelle et ses dépendances, qui se composaient de *cent cinquante arpents* en bois, prés et terres, justice haute et basse, lui avaient été donnés par les barons de Lormes afin de fonder un anniversaire pour le repos de leurs âmes. En 1634, noble Jean de La Maison, prieur de Saint-Marc, fit couper les bois et répara la chapelle. Néanmoins, quarante-six ans plus tard, elle tombait en ruines, et il fallut la reconstruire à neuf. L'entreprise, faite le 29 mars 1680, à Fr. Rondeau, maçon de la Haute-Marche, par les moines de Moûtier-Saint-Jean, moyennant trois cents livres, portait que l'édifice aurait vingt pieds de long sur quinze de large, non compris les murs de deux pieds d'épaisseur, et qu'il serait transporté auprès de la fontaine du saint (2). La reconstruction eut lieu, mais la translation, nous ne savons pour quel motif, ne fut point exécutée.

En 1851, cette chapelle était sur le point de s'écrouler totalement. Son ancienneté et les traditions qui s'y rattachent, la sauvèrent encore d'une destruction imminente. Le curé de la paroisse ouvrit alors une souscription et la remit, au moyen d'une dépense de sept cents francs, dans un parfait état de restauration. On voit, à l'intérieur, un joli bas-relief représentant Jésus-Christ et ses douze apôtres avec leurs divers attributs.

La fête de saint Marc attirait autrefois un grand concours de fidèles à Dun-les-Places. Aujourd'hui encore, malgré que ces sortes de pèlerinages soient tombés presque partout,

(1) Voyez tome 1, p. 73.

(2) Archives de Dijon. Titres de Moûtier-Saint-Jean.

douze ou quinze cents personnes visitent ce lieu, le dimanche qui suit le 25 avril, et viennent demander la guérison du mal de tête, de la fièvre intermittente, des douleurs rhumatismales (1)..... Chaque pèlerin arrive avec un bâton de coudrier ou de houx, qu'il jette devant la porte de la chapelle, après en avoir fait dévotement trois fois le tour et avoir demandé la récitation de l'évangile du jour ; puis il se rend à la fontaine, qui coule à mi-côte, à l'est. Là, s'installant sur le gazon, il déjeûne dans la société des gens de sa connaissance, et toujours avec les provisions dont il s'est muni au départ. L'eau de la source, d'une admirable limpidité, est alors la seule boisson admise. Les personnes valides en usent comme d'un préservatif efficace et les malades comme d'un remède certain. Les infirmes s'en lavent les membres souffrants ; ceux qui n'ont pu s'y rendre, s'en font apporter par leurs voisins. Dans les temps de calamités, la paroisse y va processionnellement pour en obtenir la cessation.

En 1680 les religieux de Moûtier-Saint-Jean affermèrent leur terre de Saint-Marc à Gabriel Baron, curé de Dun, pour une rente annuelle de vingt livres seulement, à condition de *les héberger, eulx et leurs chevaulx, lorsqu'ils viendraient à Dun, et de leur fournir les ornements nécessaires pour célébrer la sainte messe dans la chapelle de Saint-Marc, s'ils en avaient la dévotion.* Ils lui vendirent enfin le tout, dix-sept ans plus tard, pour une somme de quatre cents livres (2). Revendue, comme bien national, au district de Corbigny, le 22 juin 1791, cette propriété fut adjugée à Léonard Houdaille, de Marigny-l'Église, pour dix mille cinq cent cinquante francs en *assignats* (3).

(1) Les nourrices y portent souvent, pendant le cours de l'année, les enfants *qui viennent mal*, ou au moins des linges qu'elles leur destinent.

(2) Archives de Dijon.

(3) Archives de la Nièvre.

Au sud-ouest des Places, se trouvait un autre bien ecclésiastique possédé par l'abbaye de Regny, qui l'avait aussi reçu des anciens barons de Lormes. Il se composait de cent vingt hectares de superficie, et se nomme *Chaux* (1). Le pape Alexandre III en confirma la possession au monastère en 1165, sous la dénomination de *Grange-de-Calz-en-Morvient*, et Innocent III en 1199. L'ancien étang de même nom, de cinquante boisselées d'étendue, et la métairie furent détruits, en 1359, par les Anglais, après le sac de Saulieu. Il en coûta *cent francs d'or* à l'abbé pour réparer le premier (1).

Le 8 avril 1785, Jean-Marie Du Châtel, aumônier de la reine et abbé commendataire de Regny, vendit cette terre et ses dépendances à François et Gilles Gillot, frères, pour une rente annuelle et perpétuelle, *non rachetable, de trois cents livres*, à la réserve des lots et ventes au profit de l'abbaye en cas d'aliénation ou *autre acte équipolent*. Cette concession fut ratifiée, le 22 août suivant, par les religieux capitulairement assemblés, en présence de Nicolas Le Prieur, abbé de Marcilly et vicaire général de l'ordre de Cîteaux, et confirmée par lettres-patentes de Louis XVI en 1786 (3).

La contrée de Bornoux, autrefois Bournoult, ainsi nommée du principal des cinq hameaux qu'elle renferme, forme à peu près le tiers de la commune. Elle occupe une vallée rocheuse au bas de laquelle coule la rivière de Cure qui la séparait jadis du Nivernais. Elle se divisait jadis en Bornoux-le-Bas, qui est un endroit très-tempéré, et en Bornoux-le-Haut, qui est très-froid. Le premier seul a retenu ce nom; l'autre est

(1) Les Sarrées et les Airsottes, près du Mezauguichard, en dépendaient.

(2) *Gallia Christiana*; Dom VIOLE, *Hist. manuscrite de Regny*.

(3) Lettres-patentes, Titre original.

divisé en trois hameaux appelés du nom de leurs habitants, Lhuis-Châtelain, Lhuis-Laurent et Lhuis-Meunier. C'était, sous l'ancien régime, comme Saint-Marc et Chauv, une terre ecclésiastique et de roture qui appartenait au commandeur de Pontaubert (1). Sa haute justice avait le titre de bailliage et ressortissait de celui d'Avallon. Le bailli rendait ordinairement ses jugements sur la place publique de Bornoux-le-Bas, sous un orme qui a disparu. Cela rappelait le souvenir de saint Louis rendant la justice sous les arbres de Vincennes. Ces sentences, prononcées en plein air, à la face du soleil, lumière universelle, qui semblait éclairer la conscience du juge, avaient quelque chose de poétique et d'émouvant.

En 1580, les habitants reconnurent, par acte authentique, devoir, chaque année, le jour de sainte Magdeleine, un denier de cens par arpent de leurs champs, *qui étaient autrefois en haute futaie*, au commandeur J. de Malain. Hugues de Rabutin, son successeur, leur céda, en 1629, quarante arpents de terres, dites *les Cachots*, pour vingt-quatre sous et quatre deniers de cens annuel (2). Ils avaient droit d'usage et de pacage dans les bois du *Buzon*, du *Ravan* et du *Réchargier*, dépendants de la seigneurie, ainsi que dans la Forêt-au-Duc, en payant *dix deniers dijonnais* par feu. Ce dernier droit fut accordé, vers 1480, par Louis XI à Guillaume Fassy et à Huguenin Dussieu. Comme retrayants d'Avallon, ils étaient tenus au guet-et-garde envers cette ville et à une partie des frais d'entretien de ses fossés.

Le hameau des Matres, bâti dans les bois, ne fait partie de la commune que depuis 1825; il ne fut même réuni à la paroisse qu'en 1846. Jusque-là, il avait appartenu à

(1) On appelait terre de roture celle où il n'y avait point de manoir seigneurial avec tours, fossés et pont-levis.

(2) Archiv. de l'Yonne.

Quarré-les-Tombes. C'était autrefois une dépendance du comté de Chastellux. Les habitants devaient faire guet-et-garde autour de la forteresse seigneuriale, *à peine de douze deniers par chaque défaut*, payer cinq sous tournois de bourgeoisie par feu, au jour de saint André, un sou de cens par arpent de terre, à la fête de saint Remi, et une poule de coutume, ainsi que les dimes et les tierces, à raison d'une gerbe sur vingt (1). A l'ouest de la métairie de Breuil, d'où l'on a tiré les beaux monolithes de l'église des Places, se trouvait un dolmen remarquable portant à sa surface une forme humaine bien caractérisée et d'une grandeur au-dessus de la moyenne. Il a été détruit en 1849. Dans la forêt du même nom, qui appartient à l'État (2), les étrangers visitent avec intérêt la *Roche-du-Chien* ou du *Loup*, dont l'élévation est d'environ trente-trois mètres. Elle a été ainsi nommée à cause du bloc qui la couronne. Ce rocher, le plus curieux du Morvand, est placé sur le ruisseau de Vignan, ne laissant, entre lui et ce torrent, que l'espace strictement nécessaire pour le passage de la route qui traverse ces lieux sauvages. Il s'élève perpendiculairement et par blocs surperposés, surplombe même sur le chemin de manière à effrayer les passants. A sa gauche, se dressent deux autres rochers de même élévation, taillés à pic, et présentant avec lui l'aspect d'une immense forteresse féodale en ruines. La forêt du Breuil a été elle-même cédée à Dun, en 1825, en échange d'une partie de celle au Duc.

Les Places, aujourd'hui chef-lieu de la commune, étaient le siège d'une seigneurie qui relevait directement des comtes de Château-Chinon, et dont la justice était unie au bailliage de Brassy. Elle comprenait, dans ses dépen-

(1) Archiv. d'Avallon.

(2) Elle compte cinq cent quarante-un hectares de superficie.

dances, les hameaux des Bourdeaux, du Mezauguedefroy et de Mezauguichard, ainsi nommés de leurs anciens habitants. Le village des Places a été incendié plusieurs fois.

Le Montal, situé sur la route, à l'est, possédait encore naguère une grosse tour seigneuriale dont il reste à peine quelques vestiges actuellement. Il formait une terre à laquelle le fief de Dun fut uni en 1680, époque où Louis XIV l'érigea en comté en faveur de Charles de Montsaunin, chevalier, qui en portait le nom. Sa haute justice prit dès-lors le rang de bailliage et de gruerie, et siégea au Mezaugueux, qui en devint le chef-lieu (1). C'est là que se trouvait le four banal de la seigneurie et que se tient encore, le 5 juillet de chaque année, une bonne foire accordée par le grand roi. Le moulin, auquel les sujets de la terre devaient conduire leurs fournées sous peine de la confiscation de la farine, était situé sur la Cure; il porte encore le nom de Montal.

Cette seigneurie fut donnée, en 1546, par François d'Orléans, comte de Château-Chinon, à Sébastien de Rabutin, sieur de Saulgny et premier huissier de la chambre du dauphin, qui lui en fit foi et hommage la même année. Ce gentilhomme, issu d'une noble maison de Bourgogne, fut enterré dans l'église de Dun, dont il se disait le *premier paroissien* (2). Gabrielle, sa petite-fille, porta le Montal, vers 1608, en dot à noble Adrien de Montsaunin, écuyer, seigneur des Aubuz, qui en renouvela l'hommage l'année suivante. Charles de Montal, leur fils,

(1) Tous les sujets devaient annuellement *cinq sous de bourgeoisie* et étaient tenus au guet-et-garde autour du manoir seigneurial. Le pilori était au village de Dun.

(2) La maison de Rabutin, aujourd'hui éteinte, remontait à Mayeul, qui vivait en 1147. Le château de ce nom, détruit depuis long-temps, était situé dans la paroisse de Changy en Charollais, au milieu d'un bois. Sainte Jeanne-Françoise de Chantal a illustré cette famille. (*Voyez* ci-après l'article de Monthelon.)

dont les armes étaient : « De gueules aux trois léopards d'or passant l'un sur l'autre, » fut un des premiers lieutenants-généraux de Louis-le-Grand, qui aimait à répéter que ses ennemis *le respecteraient toujours dans ses places*. Le maréchal de Vauban, qui savait apprécier les hommes, l'appelait *le héros du Morvand* (1). Il fut successivement gouverneur de Charleroi, de Maubeuge et du Mont-Royal.

En 1673, Guillaume III, prince d'Orange et de Nassau, vint assiéger la première des ces villes, où il commandait avec le titre de maréchal-de-camp ; mais avant de l'investir, il donna diversion aux Français en simulant une marche sur Tongres. Trompé par ces manœuvres, le brave Montal quitta son poste pour courir se renfermer dans la place qu'il croyait menacée. Bientôt revenu de son erreur, il en ressortit, lui soixantième, fut assez heureux pour rentrer à Charleroi, et força l'ennemi d'en lever le siège ; Louis XIV l'en récompensa par le grade de lieutenant-général.

Il acheta en 1680, afin de compléter le nombre des cinq clochers nécessaires pour l'érection de sa terre de Montal en comté, la seigneurie de Dun, moyennant une somme de trente-sept mille livres. Ce fief s'étendait sur une partie de Bonnaré et mouvait du comté de Château-Chinon à cause de la baronnie de Lormes. Le possesseur devait au suzerain une rente de *treize chandelles de cire longues d'une grande coudée et de la grosseur du doigt*. Il appartenait, au treizième siècle, à Robert de Corbigny, chevalier, et au milieu du suivant, à Guillaume de Saint-Aubin, seigneur de Châlaut et de Mazignen, qui le laissa à Jean et Hugues, ses fils. Laure, fille de ce dernier, le porta en dot, vers 1420, à Jean de Michaugues. Guillaume Barbier de Vignes en donna dénombrement au comte de

(1) Voyez le tome I, p. 174.

Château-Chinon en 1470, et Lucas de Vésigneux, son fils, dix ans plus tard. La justice de Dun était alors réunie à celle de Mazignen, dont elle ne fut distraite que deux cents ans après, pour être encore annexée à celle de Montal (1).

Saladin de Montmorillon, chevalier, seigneur de Vésigneux et de Dun à cause de Jacqueline, sa femme, obtint, en 1571, du roi Charles IX, une foire *pour estre tenue, entretenue audit Dun le jour et feste de saint Marc, pourvu qu'audict jour il n'y eut d'autres foires, à quatre lieues à la ronde, auxquelles elle put nuire et préjudicier* (2). Il était dû au seigneur pour chaque bœuf, vache, cheval ou poulain..... qu'on y conduisait, vingt deniers; pour brebis et mouton, quatre (3).

Le comte de Montal mourut le 24 septembre 1696, à Dunkerque, où il se trouvait avec son régiment, et n'eut pas le temps de recevoir le bâton de maréchal de France que le roi lui destinait. Il était alors dans sa soixante-dix-septième année. Huit ans auparavant, Louis XIV lui avait donné quatre pièces de canon qu'il avait déposées dans son château de Thôtes. Il eut de Gabrielle de Soulages-Frédault quatre enfants (4), dont l'aîné, Louis, marquis

(1) Archiv. de Vésigneux.

(2) Les lettres-patentes, scellées *du grand sceau de cire verte avec las de soie verte et rouge*, furent données au château de Blois par le roi, en son conseil de Montescot, au mois d'août, et celles d'attache par le lieutenant-général du bailliage de Saint-Pierre-le-Moûtier, du consentement du procureur du roi près ce siège. La publication de ces pièces fut faite à Château-Chinon, à Saulieu, à Lormes, à Vézelay, à Saint-Martin-du-Puy..... Cette foire a lieu actuellement le 28 avril au lieu du 25, et se tient aux Places depuis 1852.

(3) Archiv. de Vésigneux.

(4) 1^o Louis; 2^o François, chevalier de Malte; 3^o François-Ignace, abbé commendataire de Regny, de Chatrisse et de Fontaine-Daniel, quitte le petit collet et épouse, en 1687, Charlotte-Marie Baillet; il fut tué devant Landau, quatre ans après; 4^o enfin Marie Cassandre, qui s'unit, en 1669, à François-Eustache Marion, chevalier, comte de Druy, lieutenant-général des armées du roi.....

de Montal, qui devait lui succéder, le précéda de neuf ans dans le tombeau. Celui-ci laissa sa veuve, Marguerite-Henriette de Saulx de Tavannes, avec quatre fils et trois filles (1).

Charles-Louis, l'aîné, prit, à la mort de son père, le titre de marquis de Montal, et porta celui de comte après son aïeul, dont il fit revivre la gloire militaire. Le roi l'éleva au grade de lieutenant-général le 1^{er} août 1734, le nomma, la même année, gouverneur *des ville et château de Guise*, et chevalier de ses ordres le 2 février 1745. Il fut élu de la noblesse aux états de Bourgogne en 1733 et 1736, et mourut le 22 août 1758, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Marie-Anne, sa fille aînée, issue de son mariage avec Marie-Anne Colbert de Villacerf (2), avait épousé en 1736 *haut et puissant seigneur* Paul-Charles de La Rivière, chevalier, vicomte de Tonnerre et de Quincy, auquel elle fit passer le comté de Montal et les grands biens de sa maison. Cette dame ayant obtenu, quelques années après la mort de son père, l'érection de sa seigneurie de Saint-Brissou en châtellenie, y transféra le bailliage de Montal (3).

Le Parc, autrefois Le Part-les-Gouloux, hameau considérable bâti sur un plateau élevé de cinq cent soixante-seize mètres, était une seigneurie avec fief et arrière-fief mouvante des ducs de Nevers à cause de leur châtellenie de Liernais. Le possesseur avait droit de haute et basse justice, de chasse *pour toutes sortes de gros et menu gibier*,

(1) 1^o Charles-Louis; 2^o Louis, marquis de Montal, mort célibataire en 1743; 3^o Pierre-Claude; 4^o Jacques; 5^o Charlotte-Gabrielle, mariée à Agathe-Ange-Ferdinand de Brun, marquis de Roche;..... 6^o Marie-Nicole, chanoinesse, et Louise-Mélanie, ursuline.

(2) Il en eut, en outre, deux fils morts jeunes, et une seconde fille, Marie-Geneviève, qui épousa Antoine-Marie Du Bois, marquis de la Rochette.....

(3) *Voyez* à l'art. Saint-Brissou, la suite des seigneurs de Montal.

de pêche dans la rivière de Cure et de banalité pour son moulin du Bouquin (1). Les habitants jouissaient eux-mêmes du droit d'usage et de pacage dans toutes les forêts de la terre (2); mais ils ne pouvaient tenir d'autre bétail que celui du seigneur, et devaient, en outre, par feu, cinq sous de bourdelage pour *Fontaine-Blanche*.

Ce fief appartenait, au treizième siècle, à Robert de Corbigny, chevalier, seigneur de Menemois et de Dun. Jeanne, l'une de ses descendantes, le porta, vers le milieu du quinzième, à noble Adrien de Perreaux, sieur du Cluseau. Elle fit en 1504 foi et hommage d'une partie des dîmes de Dun au comte de Château-Chinon. Charlotte, sa petite-fille, laissa de son union avec Joseph-Daniel, chevalier, vicomte de Bony, deux enfants, Anne-Gabriel et Marie, qui virent vendre cette terre par décret le 5 septembre 1685. Elle fut adjugée à Auguste de Culon, seigneur de Sery et de Vignes-le-Bas. Celui-ci la revendit, pour dettes, le 4 mars 1720, une somme de trente-cinq mille cinq cents livres, à Claude-Louis Lombard, chevalier, vicomte d'Erménonville, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Gédéon-François, fils de ce dernier, l'aliéna à son tour en 1736. Elle fut alors acquise par Pierre Pitoys, écuyer, seigneur de Quincize, grand bailli d'épée au bailliage royal de Saint-Pierre-le-Moûtier et gouverneur de Château-Chinon. Il ne la garda que quinze ans et la repassa à Pierre de Mallet, conseiller du roi au *souverain siège* de la table de marbre de Dijon, qui y joignit la métairie de Breuil et ses dépendances. François-Samuel Rigolier, conseiller au parlement de Dijon, seigneur du Parc à cause de Reine-Pierrette de Mallet, sa femme, fit bâtir la chapelle du château en 1769. Cette

(1) L'étang de ce nom comprend une étendue de quatorze hectares, et peut nourrir deux milliers de poissons et plus.

(2) Ces forêts ne se composaient alors que de mille arpents.

terre fut acquise en 1816 par M. Marie-Augustin-Xavier Feuillet, fondateur de la basilique des Places.

Vermot, gracieux manoir bâti dans le flanc d'une haute montagne boisée, était un autre fief mouvant du comté de Château-Chinon. Près du château se trouve une chapelle dédiée à la sainte Vierge, et sous laquelle il règne un caveau renfermant trois sarcophages en pierre. Cet édifice, reconstruit vers 1825, sert aujourd'hui à un petit établissement religieux tenu par deux sœurs de la *Providence* de Portieux et fondé en 1852 par la veuve du général Jacques-Lazare, baron de Candras, tué dans la déroute de Russie, en 1812.

Cet ancien fief appartient, de temps immémorial, à une vertueuse famille qui fut bienfaitrice de la paroisse. En 1667, noble Philibert Rousseau, sieur de Vermot, sommelier de la chapelle de la reine régente Marie de Médicis et dont la tombe se voit dans la vieille église, y fit une fondation. Anne Rousseau donna, en 1694, à la cure, *en l'honneur et pour la gloire du Seigneur*, tous les biens qu'elle possédait à Dun. Le prix de la vente de ces propriétés servit à l'acquisition du prieuré de Saint-Marc et de ses dépendances. Noble Jean Rousseau de Vermot, capitaine d'infanterie au régiment de Berri, légua, l'année suivante, plusieurs pièces de terre pour fonder deux grand'messes, *à perpétuité*, tous les premiers jeudis et vendredis de chaque mois, l'une en *l'honneur du Saint-Sacrement de l'autel*, l'autre pour le *repos de son âme*, de celles de ses ancêtres, et de tous les confrères et sœurs de la *confrérie du Très-Saint-Sacrement*. Jeanne-Charlotte Rousseau de Vermot, baronne de Candras, est l'unique rejeton de cette famille (1).

En 1698, le 10 décembre, un terrible incendie consuma

(1) Voyez les articles de Lormes et de Montsauche.

le hameau de Bonnaré tout entier ; un autre dévora celui du Parc, en 1787. Un loup enragé ayant traversé la commune en 1808, occasionna la mort à plusieurs personnes qui succombèrent atteintes d'hydrophobie. Dans la nuit du 24 mai 1848, un jeune bandit, nommé Joseph Valtat, de Saint-Léger-de Fourcheret, dépouilla l'église de Dun de tous ses vases sacrés. Reconnu pour l'auteur du crime, il fut condamné, deux ans après, à dix années de travaux forcés.

VI.

EMPURY, *Emporium*.

Ce nom rappelle le souvenir des foires ou marchés que les Phéniciens, avec lesquels les Gaulois étaient en relation d'affaires, nommaient *Emporion*. Aussi quelques écrivains, d'accord avec la tradition locale, placent à Empury le siège d'une ville ou d'un bourg celtique qu'ils disent avoir été considérable et renommé par ses foires et son commerce. Aucun monument, il est vrai, ne vient à l'appui de ce sentiment, mais nous avons déjà montré que l'on ne peut rejeter l'existence d'une ville gauloise uniquement à cause de l'absence des preuves matérielles, puisque les constructions d'alors étaient presque exclusivement en bois, et qu'il aura suffi d'un incendie pour en faire disparaître les vestiges. En 1599, le comte de Bourbon-Busset, seigneur de Vésigneux, voulut faire revivre, en quelque sorte, les anciennes assemblées d'Empury, et obtint du roi Henri IV deux foires qui devaient s'y tenir aux deux fêtes de saint Aubin, savoir : le 1^{er} mars et le 11 juillet. Mais les jours prospères de cet endroit

étaient sans doute à tout jamais passés, car elles ne prirent pas ou plutôt elles tombèrent à défaut de commerce. Aujourd'hui ce village est sans mouvement et sans vie.

Empury est assez agréablement situé dans une vallée fertile qu'arrose le ruisseau flottable de Brinjame, affluent de la Cure, sur un monticule qui en domine le cours. Il est divisé en deux parties, dont l'une se nomme le *Bourg* et l'autre *Empury-le-Vieux*. Le premier possède l'église paroissiale, dédiée à saint Laurent, martyr. La nef, autant qu'on puisse en juger par le portail de l'ouest, est une construction de la fin du onzième siècle. Le chœur fut rebâti au commencement du seizième. Louise de Montmorillon, dame de Vésigneux, ayant perdu son époux, le comte César de Bourbon-Busset, fit peindre *les cordons et écussons* de ses armes sur les murs de l'édifice, *tant à l'intérieur qu'à l'extérieur*.

La commune d'Empury compte environ quatre cents habitants et comprend une superficie de onze cent soixante-dix-neuf hectares, dont trois cent trente-huit sont en bois. C'était autrefois une dépendance de l'élection et du grenier à sel de Vézelay. La paroisse faisait alors partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Corbigny. La collation de ce bénéfice appartenait à l'évêque et les dîmes au seigneur et au curé. Celui-ci était chargé de la desserte de la chapelle Notre-Dame de Lormes et recevait annuellement une somme de cent cinquante livres. Il était tenu, en conséquence, d'y célébrer, chaque dimanche, une première messe.

Neuchèses, au sud, fut autrefois le siège d'une autre paroisse de laquelle dépendait le hameau de La Brosse. En 1517, Lucas de Vésigneux et Guillemette de Cussigny, son épouse, affranchirent gratuitement, *pour l'amour de Dieu*, Barthélemie et Marguerite Tharé, *paroissiennes de Neuchèses*. L'église et le cimetière ont disparu depuis longtemps; il n'en reste plus de traces.

Le territoire de cette commune se partageait jadis en plusieurs fiefs avec justice et seigneurie, mouvants du duché de Nivernais. Celui d'Empury, proprement dit, dont les habitants étaient *serfs et de serve condition, mainmortables, corvéables et taillables à merci une fois par an*, fut uni, au quinzième siècle, à la baronnie de Vésigneux. Au bois de La Roche se voient encore les ruines de l'ancien manoir seigneurial. Des monceaux de scories, gisant auprès, font penser qu'il exista en ce lieu une ancienne usine métallurgique. Le moulin Demain, situé sur le ruisseau de Brinjame (1), qui sort de l'étang de Rincieux, était banal; chaque habitant devait y conduire sa fournée à peine de la confiscation de la farine.

Brugny a donné son nom à d'anciens seigneurs. Renaud, écuyer, fit foi et hommage de la maison-forte du lieu au comte de Nevers en 1331. Adrien de Digoine, baron de Saint-Martin, donna dénombrement de ce fief et de celui de Demain en 1519. Les habitants devinrent, dans la suite, ainsi que ceux d'Empury, retrayants de la forteresse de Vésigneux, et furent, comme tels, tenus à une partie des frais d'entretien de ses fossés. On croit qu'il existait autrefois une chapelle près de ce hameau.

VII.

MARIGNY-L'ÉGLISE, *Mariniacun*.

Situé au sommet d'une chaîne de montagnes qui s'avance entre les rivières de Cure et de Chalaut, le bourg de Marigny est le plus considérable et le mieux bâti du

(1) Il a pris ce nom d'un hameau situé près de son confluent dans la Cure.

canton (1). Son nom est, selon un ancien manuscrit, formé de celui de Macrin, noble citoyen romain, qui posséda une villa à Marigny-la-Ville (2). Des tuiles à rebords, des urnes cinéraires, des médailles découvertes en ce lieu viennent puissamment à l'appui de cette opinion, et prouvent que ce hameau jouit du droit d'ainesse sur le bourg, son voisin, où il se tient deux foires par an. Celle du 30 juin fut fondée par lettres-patentes de l'an 1626, et accordée à la prière d'Hercule de Chastellux, seigneur du pays. Il semble, qu'en vertu d'un ancien traité fait en 1331, entre Jean, sire de Chastellux, et le comte de Nevers, il y existait autrefois un marché dont on n'a plus de souvenir.

La commune de Marigny, située à seize kilomètres environ à l'est de Lormes, renferme dix-huit cent dix habitants. Son territoire, d'une superficie de trois mille huit cent quatre-vingt-cinq hectares, dont le tiers environ est en forêts, est très-accidenté. Près du hameau de la Chaume-au-Renard, au sud, on remarquait un dolmen fort curieux, brisé en 1840; dans le bois de *Haute-Roche*, qui de là semble avoir pris son nom, se trouvent d'énormes blocs de granit appelés la *Roche-des-Fées*, et que visitaient autrefois fréquemment les étrangers. Dans la forêt qui domine, au nord, le hameau de Mazignen, il existait deux autres blocs portant à leur surface une effigie humaine avec des formes bizarres de vases, que la tradition attribuait aux druides. La hauteur des *Plats*, au sud-ouest, est célèbre par la défaite des Normands, en 843. Au quatorzième siècle, on y voyait une maison-forte dont il ne reste plus de traces. Un autre château, connu sous le nom de *Roche-Berthaut*, s'élevait autrefois au confluent de la Cure et du Chalaud, dans l'angle qui s'avance entre ces deux rivières. Ses anciens fossés, encore bien visibles,

(1) Il fut nommé, en 1793, Marigny-la-Montagne.

(2) *Macrini Villa*.

s'inondaient à volonté au moyen d'un barrage placé en aval. De gros anneaux en fer, scellés dans des blocs de granit, ont été découverts naguère au fond du lit de la Cure.

Sur les hauteurs vulgairement dites *les Chamiaux* (1), et d'où la vue se porte au loin sur le Nivernais et l'Avallo-nais, se trouvait jadis une tour appelée le *Télégraphe*. Sa construction ne paraissait pas ancienne ; mais elle était renommée à cause du charmant coup-d'œil dont on jouissait du haut de sa plate-forme.

La paroisse, autrefois du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes, était une dépendance du comté de Chastellux, de l'élection et du grenier à sel de Vézelay. On croit que son église, dédiée à Saint-Pierre-ès-Liens, fut fondée au commencement du quatorzième siècle, par Jean, sire de Chastellux, et dotée en 1331 d'une rente de cinquante livres tournois. Le chœur et le clocher furent reconstruits à l'époque de la renaissance (2). La nef, plus récente et sans caractère, fut notablement agrandie en 1828. Néanmoins, l'église est loin d'être suffisante pour la population. L'unique chapelle qu'on y remarque, au sud, fut bâtie, en 1643, par François Simon, curé du lieu. Il donna, la même année, aux *révérends pères* Minimes d'Avallon, une somme de douze cents livres, à condition que l'un d'eux se rendrait, chaque premier dimanche du mois, à Marigny, pour confesser et prêcher. Guillaume Roy, l'un de ses prédécesseurs, natif de Queuzon-le-Roy, aujourd'hui Laurey,

(1) *Campi alti*. Le nom du joli bouquet de bois qui couronne un mamelon voisin, rappelle celui de Jean de Bourbon de Montperroux, qui portait le titre de sire de Chastellux en 1356.

(2) La tour était autrefois surmontée d'une flèche de seize mètres de haut, que la foudre abattit. Elle n'a pas été relevée dans son ancienne forme.

avait déjà légué, en 1534, une rente annuelle et perpétuelle, assise sur le pré du *Ruas*, pour fournir, chacun an, le pain et le vin de la messe, pour administrer les paroissiens le jour de *Pasques*, et faire chanter, après la procession du dimanche, un *Libera* et un *De profundis* avec la collecte pour le repos de son âme (1). César-Philippe, comte de Chastellux, y fonda lui-même, en 1663, moyennant une somme de cent livres, qui devait être employée en biens fonds, une messe, pour être célébrée, le 19 octobre, à perpétuité. Le curé devait donner, ce jour-là, à dîner à ses confrères de Quarré-les-Tombes, de Chastellux, de Saint-André et de Saint-Germain-des-Champs, chez lesquels avaient été faites de semblables fondations (2).

La seigneurie du clocher appartenait autrefois aux sires de Chastellux; mais ils la vendirent, au dix-septième siècle, au baron de Vésigneux, ainsi que le quart des dîmes qui leur revenait (3). Le chapitre d'Autun avait le patronage de la cure, et levait aussi un quart des dîmes. Le reste se partageait entre le commandeur de Pontaubert et le curé.

Cette paroisse était administrée, au moment de la première révolution, par un vénérable prêtre nommé Gagnard, qui mourut martyr de la foi, à Nantes, en 1794. Il était alors dans sa soixante-huitième année. Étienne Méreau, son neveu et son ancien vicaire, appelé à lui succéder en 1801, a laissé de précieux souvenirs dans l'endroit. Il fut transféré à Lormes quatorze ans après,

(1) Ursin Amory, curé de Marigny et natif de Montarin, près de Quarré-les-Tombes, fut affranchi, lui et toute sa famille, en 1569, par Jean de La Forêt, seigneur de Menemois, pour cent cinquante écus d'or et une rente annuelle de cinq sous.

(2) Archiv. de Chastellux.

(3) Il était tenu, en conséquence, aux réparations du chœur de l'église.

et y mourut en 1832, laissant à ses anciens paroissiens de Marigny, de Chalaut et de Saint-Martin, un gage de son viell attachement dans la fondation d'un lit pour un malade pauvre dans l'hôpital de cette ville.

Marigny était autrefois le siège d'une seigneurie en toute justice, possédée d'abord à titre de franc-alleu. Mais, en 1334, Jean, sire de Chastellux, qui l'avait reçue de ses ancêtres, consentit à la tenir en fief-lige du comte de Nevers, à condition qu'il lui serait payé huit cents livres tournois en argent, somme considérable pour le temps; *que les villes et terres de Marigny, de Bazoches et leurs dépendances seraient érigées en châtellenie, qu'il serait établi deux foires et un marché tous les mercredis audit Marigny; qu'il aurait lui-même le droit de banvin et de mesure dans toute cette châtellenie; qu'il pourrait évoquer les causes par-devant le bailli de Monceaux-le-Comte, établir un sergent de ce bailli sur toutes ses terres avec privilège exclusif, réduire à dix sous toutes les amendes de soixante encourues par ses sujets....*

Cette seigneurie, dont la justice, unie au bailliage de Chastellux, fut soustraite au ressort de Saint-Pierre-le-Moûtier, en 1766, comprenait plusieurs fiefs. Celui du bourg appartenait en partie, en 1277, à Guy Besors, chevalier, baron de Villarnoult, qui le vendit, la même année, à Jean I^{er}, sire de Chastellux. Marigny-la-Ville fut cédé, trente-deux ans après, à Guy, son fils, par Jeanne de Ville-Urbain et Jean, sire de Charny.

Crot-de-Fou-en-Morvand, autrefois Crot-de-Fol, jolt hameau ainsi nommé de sa situation au fond d'une vallée, près de la rive gauche de la Cure, qu'on passe sur un pont à deux arches, était un fief en toute justice, dont la mouvance fut long-temps un sujet de contestation entre les sires de Chastellux et les barons de Lormes-Challon. Les habitants étaient serfs et de serve condition, mainmortables, taillables à volonté..... Ils jouissaient jadis

du droit d'usage et de pacage dans la Forêt-au-Duc, au moyen d'une redevance annuelle de quatre deniers dijonnais par feu. Hugues du Meix, possesseur de ce fief en 1320, le laissa à sa fille Mahaut, femme de Hugues de Saint-Aubin, sire de Saint-Moré. Celui-ci le vendit, en 1384, à Jean, son frère, seigneur de Chalaut, qui le repassa de même, dix-sept ans plus tard, à Philippe de Merry, auquel le prince d'Orange, baron de Lormes, fit remise de ses droits féodaux. Claude de Beauvoir, sire de Chastellux, l'unit à la principale seigneurie en 1420.

Sur la rive opposée de la rivière, un peu plus bas, se trouvent La Verdière et un moulin de même nom, qui dépendaient de la terre de Saint-Aubin, près de Saint-Brancher. Le meunier, Clément Forestier, reconnu, en 1535 que sa maison était située dans la justice de Guy de Fontenay et qu'il devait moudre, sans prendre de mouture, tous les grains de son château de Saint-Aubin.

Courotte, dans le flanc d'une montagne, s'appelait autrefois *Ville-de-Courotte* (1), et jouissait de la haute justice. Achille de Chastellux en portait le nom en 1617.

Le Mont-de-Marigny, sur une montagne, au nord-ouest, avec arrière-fief, forma une partie de la dot d'Églantine, fille d'Artaud III, sire de Chastellux, qui épousa, en 1239, Hervé de Pierre-Perthuis (2). C'est ce seigneur qui bâtit le moulin situé au pied de la montagne, sur le Chalaut. Églantine du Boischat ou du Bouchet porta cette seigneurie, au commencement du quatorzième siècle, à Guillaume de Saint-Aubin (3). Leurs descendants la vendirent, en 1421, à Claude de Beauvoir. Philippe, sire de Chastellux, son petit-fils, y réunit en 1510 le fief du

(1) *Curiati villa*. (Arch. de Chastellux.)

(2) Voyez l'article de Chastellux.

(3) Voyez l'article de Chalaut.

Meix-de-Chalaut, et la donna en dot à Charlotte, sa fille, femme de Saladin de Montmorillon. Une seconde union fit passer le Mont à Gabriel de La Perrière, seigneur de Billy et de Dumphlun, puis à Paul de Remigny, baron de Joux, qui le céda, en 1643, à Louise de Montmorillon, dame de Vésigneux. Ses descendants en ont joui jusqu'en 1789.

Queuzon, dans la vallée de même nom, n'était presque encore qu'un désert, lorsque Geoffroy de Verseaux, seigneur du Meix-de-Saint-Germain, le vendit, en 1419, à Claude de Beauvoir. Une colonie de Picards, amenée de la Thierache par Olivier de Chastellux, en 1612, défricha les landes et peupla ces parages.

Sur l'ancien chemin de Chalaut, au sud-ouest, on rencontre une métairie d'humble apparence, nommée les Plats. C'était autrefois une petite terre avec justice tenue en fief, au quatorzième siècle, par une famille qui en portait le nom. Guillaume des Plats, écuyer, qui la possédait en 1360, la laissa à Guillaume Doré, son gendre, seigneur de Glux-sur-Tarnin, dont la petite-fille épousa Émilien de Calimus, sieur de Montsauche. Ce dernier la vendit, en 1543, à Louis de Chastellux. Le curé de Marigny jouissait d'une rente de soixante sous sur cette justice.

Mazignen, hameau considérable, bâti au fond d'une vallée et entouré de hautes montagnes couvertes de forêts, est divisé en trois groupes d'habitations qui formaient jadis autant de fiefs. Celui du nord, sous le nom de Mazignen-Montlois, était une dépendance du comté de Chastellux. Mazignen-Coutaule, au sud, relevait de la baronnie de Lormes-Challon. Enfin, Mazignen-Busset, au centre, était une seigneurie mouvante du comté de Château-Chinon, et pour laquelle il était dû au suzerain une rente noble de quinze livres. On y voyait encore, au moment de la révolution de 1789, le signe patibulaire de sa haute

justice, à laquelle étaient réunies celles du Meix-de-Brassy et de Rasout (1).

Cette terre appartenait, en 1350, à Guillaume de Saint-Aubin, seigneur de Chalaut. Laure, sa petite-fille, la porta, vers 1420, à Jean de Michaugues, écuyer. Guillaume, leur fils, la vendit, vingt-sept ans après, à Louis Tard, et celui-ci à noble Jean Cordier. Guillaume Barbier de Vignes en fit foi et hommage à Château-Chinon en 1470, et la laissa à Lucas de Vésigneux, son fils, et à Odile de Montjeu, son gendre. Les descendants du premier possèdent encore les forêts de sa dépendance.

Les orages, attirés par les bois, causent souvent à Mazignen de grands dégâts. La plupart des habitants quittent leurs chaumières, pendant l'été, pour aller à Paris travailler, et suppléent ainsi à l'insuffisance du produit de leurs maigres terres.

La famille Bachelin, de Marigny, fut affranchie, en 1510, par la maison de Chastellux. Girard de Villenau, chevalier de Saint-Louis et major de la ville de Landau, ses deux enfants, et Edmond, son frère, chanoine de Wissembourg, habitants de la paroisse, le furent, en 1708, par la comtesse Judith de Barillon.

VIII.

POUQUES, autrefois POQUES, *Poca, Poquiax*.

Au pied des montagnes de Lormes, du côté du nord-ouest, se trouve une vallée riante et fertile en vin, en blé et autres céréales. Elle forme le territoire de la

(1) Célle de Dun-les-Places, qui lui était aussi unie, en fut distraite en 1680.

commune de Pouques, dont la population est de huit cent soixante-quatorze habitants, et la superficie de treize cent soixante-six hectares (1). Le sol est en partie granitique et en partie calcaire, mais cette dernière nature de terrain nous a paru dominante. Le chef-lieu est assis sur un tertre ayant pour base des roches primitives. Au bas, coule un petit torrent qui se dessèche pendant l'été. L'église paroissiale, dédiée à saint Pierre-ès-liens, date du douzième siècle, au moins quant à l'abside. Sur le portail principal s'élève une grosse tour, surmontée d'une flèche en bois, qui fut frappée de la foudre en 1694. Les réparations du *santuaire*, *chœur* et *cancelle*, étaient à la charge des décimateurs de la paroisse, savoir : Le commandeur de Pontaubert, pour la moitié ; les chartreux du Val-Saint-Georges et le curé, chacun pour un quart. Le commandeur Pierre de Boresdon céda, au dix-septième siècle, sa portion de dîmes au prieur du monastère pour une rente annuelle et perpétuelle de deux cent cinquante-six *quartes de seigle*, à la mesure de Lormes.

En 1754, deux Lormois, profondément scélérats, Flanquet et Santerre, s'étant introduits de nuit dans l'église, enlevèrent tous les vases sacrés, et mirent le feu à la sacristie en se retirant. Ce sacrilège, resté impuni, les enhardit. Ils attaquèrent une pauvre femme, et l'assassinèrent lâchement. Reconnus cette fois pour les auteurs du crime, ils furent traduits pardevant le juge criminel du bailliage de Lormes-Challon, et condamnés au dernier supplice qu'ils subirent sur la montagne de la Justice, d'où ils purent jeter un suprême regard sur le théâtre de leurs désordres. Bailli de Foudras, commandeur de Pontaubert, étant venu, quelque temps après, visiter l'église, qu'il trouva *en bon état*, fit don d'une somme de cent livres pour acheter de nouveaux vases. Une pierre, scellée dans

(1) Trois cent un sont en bois.

le mur de la sacristie, rappelle les bienfaits du curé de cette époque ; un de ses prédécesseurs, *sire Pierre*, assista comme témoin aux partage et bornage de la terre de Lormes en 1355. Le cimetière ayant été profané en 1701, fut interdit par l'évêque, auquel appartenait le patronage de la cure. Les sépultures se firent alors à Magny. La paroisse dépendait jadis du diocèse d'Autun, de l'archiprêtre de Corbigny, de l'élection et du grenier à sel de Vézelay.

Il existe à Pouques un établissement religieux composé de trois sœurs de la *Croix-de-Saint-André*, fondé en 1853 par l'abbé François Monsingeon.

Au fond de la vallée, à un kilomètre vers le sud, on rencontre les restes de l'ancienne chartreuse de Notre-Dame-du-Val-Saint-Georges, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Elle fut fondée en 1235 par Hugues III, baron de Lormes et seigneur de Château-Chinon, et par Elvis de Vergis, son épouse, *pour leur salut, celui de leurs parents, et pour le bien spirituel de leurs prédécesseurs vivants et morts*. Le lieu qu'elle occupait, était à cette époque, une sombre forêt nommée *Espesse*. Nous allons rapporter la charte de fondation ; elle fera mieux connaître qu'une simple narration, les sentiments pieux qui animaient le digne fondateur, et toutes les précautions qu'il prit pour procurer le bien des moines et assurer la conservation de son œuvre.

« Hugues, seigneur de Lormes, à tous ceux qui ces présentes lettres..... verront, salut.

» Comme il arrive trop souvent que les hommes oublient, avec le temps, les faits les plus importants, il est prudent et même nécessaire de confier à l'écriture ce que, avec l'aide du Seigneur, on fait ici-bas, surtout lorsque cela est destiné à traverser les siècles, afin de prévenir les graves inconvénients qui pourraient résulter d'un tel oubli.

» C'est pourquoi le Seigneur tout bon et tout miséricordieux, qui, par sa grâce, m'a revêtu de puissance en ce monde et m'a fait une assez large part dans les biens de la terre, m'ayant, bien que pécheur, inspiré, par la vertu de son divin esprit, le désir de lui procurer au plus tôt des fils spirituels, et à moi des enfants adoptifs, en leur bâtissant, dans mes domaines, un temple pour prier Dieu, une maison convenable pour les loger, et en leur procurant tout ce qui est nécessaire à leur subsistance, et cela pour qu'un jour je puisse, par la miséricorde du divin Rédempteur, être reçu avec eux dans le temple céleste et habiter éternellement dans les tabernacles des saints.

» Suivant donc cette divine inspiration, après y avoir mûrement réfléchi et m'être assuré que, parmi les maisons religieuses qui existent dans le diocèse, il ne s'en trouve aucune de Chartreux, et qu'ainsi cet ordre y est inconnu, j'ai, en conséquence, résolu, avec un vif transport de joie, d'en fonder une à mes frais et dépens, de la doter convenablement en terres, bois et autres héritages, suivant la règle de cet ordre, afin que les frères qui y serviront Dieu, puissent, tout en y joignant les aumônes et offrandes que les fidèles de Jésus-Christ, avec l'aide du Seigneur, ont coutume de faire aux maisons nouvellement établies, vivre commodément.

» Je fonde donc, pour l'honneur et la gloire de Dieu, de notre sauveur Jésus-Christ et de sa benoîte mère, de saint Jean-Baptiste, de saint Georges, martyr, et de tous les saints, une maison de l'ordre nommé plus haut, qui portera le nom de *Sainte-Marie-du-Val-Saint-Georges*, et je la bâtis pour le salut de mon âme, de celle de la noble Elvis, mon épouse, et de nos parents, et pour le bien spirituel de tous nos prédécesseurs vivants et morts.

» Je lui donne la forêt d'*Espesse* avec ses dépendances, l'étang et le moulin avec les terres et les prés situés au-dessus et au-dessous; la forêt de *Combriens* en descendant vers le

village de Poques; les maisons *Essecaz* avec leurs enclos et appartenances jusqu'au parc de Lormes, ainsi qu'ils sont bornés par la voie publique; les terres cultivées ou incultes que je possède en la ville de Poques et ses dépendances, et spécialement toutes les terres depuis *Champagne* jusqu'à *Brives* et à *Combes*; cellès qui sont situées entre les forêts d'Espeffe et de Combriens, en allant à Mani; les prés du *Breuil* et de la *Flèche*, qui sont au-dessous; tous les cens, champarts..... de la paroisse de Mani, et généralement tout ce que les frères pourront acquérir par achat, donation..... de mes feudataires, hommes libres ou serfs de leur voisinage..... Je leur permets d'admettre parmi eux les hommes de quelque condition qu'ils soient avec leurs biens mobiliers ou immobiliers.

» Je leur donne, à perpétuité, pour leur chauffage, un plein usage dans la forêt de *Montivim*, et pour les bois de bâtisse, dans celle de *Monschen*; et si cela ne suffit, je leur en accorde encore dans celle *Desgaz*, et dans toutes les autres *trembles* et *vernes*; en un mot, tout ce dont ils auront besoin, à leur volonté.

» En vue du respect qui est dû à Dieu, pour l'honneur de l'ordre et pour le bien de la paix, dont je désire que cette maison jouisse à perpétuité, je défends, sous peine d'exhédération et perte non-seulement des biens, mais encore des corps, à tout noble ou roturier de ma juridiction de se porter à quelque acte de violence contre le prieur ou quelqu'un des frères, de renverser ou brûler leur maison ou leurs granges, d'y commettre des vols, des homicides ou autres méfaits, de s'emparer de leurs biens ou de leur enlever quoi que ce soit.....

» Qu'aucune femme, si ce n'est au jour de la dédicace de l'église, n'approche des portes et enclos des maisons et des granges des frères. Si quelqu'une, par nécessité, passe auprès de ces édifices, qu'elle ne s'y arrête pas, non plus que dans les bois qui les avoisinent; mais qu'elle

suive son chemin et passe rapidement, si elle ne veut encourir la confusion et la honte.

» Que personne ne se permette de chasser, de quelque manière que ce soit, dans les forêts ou autres propriétés dépendantes de cette maison. S'il arrivait que, par hasard, on y prit quelque gibier, on le portera de suite à l'établissement qui nourrira les lépreux avec les chairs de l'animal et gardera la peau.

» Si quelqu'un osait contrevenir sciemment à une seule de ces défenses, qu'il soit châtié si sévèrement par le seigneur de la terre et ses gens, que personne, à l'avenir, n'ait l'audace de se rendre coupable du même crime ou du même délit.

» Je veux que cette maison, ses biens et ses gens, soient exempts, dans toute l'étendue de ma terre, de toute espèce de redevances, sous quelque nom qu'elle se produise; ma volonté ferme est qu'elle reste et demeure partout et toujours libre, franche, intègre et tranquille.

» Je me reconnais tenu de la défendre par moi-même et les miens, comme ma propre personne, et de plus, de poursuivre, moi-même et à mes dépens, en justice tous ceux qui la tourmenteraient, si, à Dieu ne plaise, il se trouvait quelqu'un qui l'osât. Je veux et j'ordonne que les seigneurs de Lormes, mes successeurs, quels qu'ils soient, en fassent autant à perpétuité.

» S'il arrivait que le prieur ou les frères perdissent, par quelque cause que ce fût, une partie quelconque de leurs biens, de leurs revenus ou autre chose à eux appartenant, de manière qu'ils ne pussent jouir intégralement et paisiblement de tout ce qui leur aurait été donné, le seigneur de Lormes, quel qu'il soit, sera tenu de leur livrer des terres pour celles qu'ils auraient perdues, ou des revenus équivalents aux dommages qu'ils auraient soufferts. S'il ne le faisait promptement et ne conservait l'établissement dans la possession de tous ses biens, fran-

chises et autres avantages contenus dans mes lettres de fondation , je prie et requiers mes vénérables pères en Jésus-Christ et seigneurs les évêques d'Autun et de Nevers , présents et futurs , de lancer , après l'avoir prévenu pourtant , l'interdit sur la personne et sur tous les domaines du seigneur de Lormes , jusqu'à ce qu'il ait pleinement réparé tous les dommages causés à ladite maison.

» Je prie également monseigneur le comte de Nevers et ses successeurs , lorsqu'ils en seront requis , de contraindre sans miséricorde , soit pour l'amour que nous devons tous à Dieu , soit en vertu du désir que j'en exprime , le seigneur de Lormes à ces susdits devoirs et réparations.

» Pour preuve et garantie de tout ce que dessus , moi et Elvis , ma noble épouse , qui approuve et ratifie ces dispositions , nous avons dressé la présente charte que nous avons munie de notre sceau et déposée dans la maison même pour y être gardée à perpétuité.

« Et moi Elvis , épouse de monseigneur le fondateur de ladite maison , pour l'amour de Dieu et de Notre Sauveur Jésus-Christ , et en l'honneur de la benoite Vierge , sa mère , et de tous les saints , et aussi pour la rémission de mes péchés et de ceux de mondit seigneur le fondateur , j'approuve en notre Seigneur et ratifie tous ces vœux si salutaires et ces œuvres si pieuses de mondit époux et seigneur , en un mot , tout ce qui est écrit et rapporté plus haut , et j'en fais de grand cœur un abandon perpétuel.

» En témoignage de ce , j'ai jugé convenable d'apposer mon sceau aux présentes.

» Fait l'an de grâce de Notre Seigneur MCCXXXV. »

La même année , le comte de Nevers , duquel les biens concédés relevaient en fief-lige , ratifia la fondation de la chartreuse en ces termes :

« Nous Guy , et Nous Mathilde , comte et comtesse de Nevers et de Forez , certifions à tous les fidèles du Christ ,

qu'ices présentes lettres verront, que nous les avons écoutées avec une vive attention pendant qu'on en faisait la lecture devant nous, et que nous en avons pesé toutes les dispositions. Sur ce, Nous, dont toutes les choses sus-énoncées relèvent en fief-lige, en vue de Dieu et pour la rémission de nos péchés, et aussi en considération de la prière que nous en ont faite lesdits noble Hugues, seigneur de Lormes, et Elvis, son épouse, concédons et approuvons, ratifions et confirmons, à perpétuité, cesdites concessions au prieur et aux frères de la maison du Val-Saint-Georges et à leurs successeurs. Nous voulons aussi que toutes les franchises et tous les biens, tant mobiliers qu'immobiliers, desdits frères soient protégés et garantis, comme les nôtres même, contre tous ceux qui, ne plaise à Dieu, entreprendraient de les usurper; promettons les défendre et maintenir de tout notre pouvoir, ce à quoi nos successeurs seront tenus après nous, afin que tous nous ayons part aux prières et autres bonnes œuvres qui se feront dans cette dite maison à toujours. Pour preuve et garantie de tout ce que dessus, nous avons apposé nos sceaux aux présentes.»

Guy de Vergy, évêque d'Autun, prélat issu d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de Bourgogne et proche parent de Hugues, approuva aussi la fondation du monastère, dont l'achèvement touchait à sa fin, et confirma aux moines la possession des terres, prés, bois, dîmes, rentes en blé, en vin et deniers, usages, pacages et autres droits, franchises, libertés.....

« Si quelqu'un, ajoute ensuite l'illustre prélat, avait la témérité de contrevenir à ce qui vient d'être arrêté, ou de l'enfreindre en quelque manière que ce fût, qu'il encoure la colère et la malédiction du Dieu tout-puissant, et s'il ne fait pénitence de son forfait, qu'il soit privé de la participation au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ au grand jour du jugement, mais que Dieu accorde, au contraire, à tous les bienfaiteurs des bons

frères , et à tous ceux qui les aideront et les protégeront dans la possession paisible des biens qui leur ont été et leur seront légués dans la suite , la paix , le pardon de leurs fautes en cette vie et la gloire éternelle en l'autre.

» Amen. »

L'évêque et le chapitre apposèrent aussi leur sceau à cette pièce.

Telles sont les précautions que l'on croyait devoir prendre dans des temps où la volonté des grands tenait lieu de loi. C'est à toutes ces garanties que le monastère dut l'avantage de traverser une longue suite d'années sans désastres et dans une prospérité toujours croissante (1). Néanmoins, au seizième siècle , un vaste incendie le consuma tout entier et en fit un monceau de ruines. Quelle main impie alluma la torche qui causa un si terrible embrasement ? Tout porte à croire que cet acte de barbarie fut l'œuvre des calvinistes qui se faisaient un jeu criminel des plus graves excès. Peut-être l'incendie suivit-il le combat livré à peu de distance de l'établissement , entre Magny et le Pontot.

Voici quelles étaient , avant le désastre , les dispositions du monastère ; elles feront juger de son importance et de sa splendeur à cette époque.

Au nord , se trouvait le portail d'entrée précédé d'une longue avenue d'arbres qui conduisait au village de Pouques. A côté , s'élevait une belle église gothique surmontée d'une haute flèche octogone ; elle était destinée aux nombreux serviteurs attachés à l'établissement et aux étrangers. En avançant , on pénétrait dans une grande cour au milieu de laquelle jaillissait une source abondante. A gauche , on remarquait un vaste corps de bâtiment armé de deux tours avec un beau jardin devant la façade de l'est , c'était le logement du prieur. A droite , se déve-

(1) Voyez tome I , p. 125

loppait un autre bâtiment parallèle consacré aux gens de métier, comme forgerons, menuisiers, tonneliers, couvreurs et autres serviteurs de la maison.

Au fond de la cour, au milieu d'un groupe de six autres corps de bâtiments, composés de la salle du chapitre, du réfectoire, du logement du procureur, de celui du coadjuteur....., se trouvait l'église de la communauté, de même style que la précédente. C'était un édifice vaste et bien bâti, où l'on voyait le tombeau du fondateur, celui de sa noble épouse, et de plusieurs autres bienfaiteurs du monastère. Le portail et la fenêtre du sanctuaire étaient remarquables. Au-dessus du chœur s'élevait le clocher de forme carrée, et derrière s'étendait le cimetière décoré d'une croix en pierre.

Après avoir traversé ce groupe d'édifices, on entra dans une seconde cour entourée de beaux cloîtres, et de treize cellules de religieux ayant chacune son jardin clos de murs..... Une longue ceinture de murailles enveloppait le tout.

De ce vaste et magnifique établissement, il ne reste que l'habitation du prieur et quelques ruines de l'église conventuelle (1). Les revenus du monastère s'élevaient, au moment de sa chute, à quarante-un mille livres provenant de vingt domaines, de divers cantons de bois, tels que les *Tours*, le *Deffend*, le *Pignon*, le *Vernet-Saint-Jean*, les *Gaux*, le *Verneau* (2)....., de plusieurs clos de vignes, des dîmes de Pouques, de Magny....., de champarts, de bourdelages et d'un droit de cens sur une grande partie des maisons de la ville de Lormes-Challon.....

(1) L'autel se trouve dans l'église de Lormes, et le lutrin dans celle de Corbigny.

(2) Le 14 mai 1650, les religieux gagnèrent un long procès contre les *villains* de la vallée, concernant le bois du Verneau. Le mot vilain est formé du latin *villanus* ou habitant d'une métairie. Nous dirions actuellement villageois.

L'histoire de Notre-Dame-du-Val-Saint-Georges nous est peu connue, par suite de l'incendie des archives qui eut lieu sur la place publique de Corbigny en 1792. Des soixante-huit prieurs environ qui l'ont gouvernée, c'est à peine si les noms de sept ou huit nous sont restés (1). A l'époque de leur dispersion, les religieux étaient au nombre de quinze. Quelques mois auparavant, ils firent présent d'un magnifique drapeau tricolore à la garde nationale de Lormes, dont ils pensaient peut-être se faire un appui au milieu de la tourmente révolutionnaire, qui devait, plus tôt qu'ils ne le supposaient encore, les jeter dans le tourbillon du monde.

La seigneurie de Pouques, mouvante de la baronnie de Lormes-Challon, appartenait en partie, en 1566, à Julitte Mige, dame de Coulon, qui la laissa à Marie de Blosset, sa nièce, issue d'une famille calviniste, dont nous avons eu plusieurs fois occasion de parler. Les Chartreux en firent l'acquisition au dix-septième siècle.

Montigny, au sud-ouest de Pouques, formait anciennement une terre en toute justice, qui appartenait, pour les trois quarts, aux seigneurs de Lormes-Challon; l'autre quart, connu sous le nom de *La Mothe-de-Montener*, était à ceux de Lormes-Château-Chinon. Cette dernière partie, qui dépend actuellement de la commune de Magny, possédait une maison-forte dont on remarque des vestiges dans un bois voisin. Jean de Douxas du Cloiseau en fit foi

(1) Ce sont : 1^o Dom Bruy de Pierrevive, en 1590; 2^o dom Robert Caillo, en 1621; il avait pour procureur dom Antoine Hubert; 3^o dom Fulgence Dandignier, prieur en 1669, et dom François Gerron, procureur; 4^o dom Crespin de Biney, prieur en 1672; dom Emmanuel Vuault, procureur en 1674, et dom Eustache Marie, en 1674; 5^o dom Jacques Messier, en 1687, et dom Étienne Baudot, procureur; 6^o dom François Gerron, en 1693, et dom Hugues Mullot, procureur; 7^o dom Jean-Baptiste Regnier, en 1761; 8^o dom Hilarion Vuilemin, en 1776, et dom Joseph de Montenard, procureur.

et hommage, en 1504, à Philippe-le-Beau, roi d'Espagne et comte de Château-Chinon; Guyot Cornillat renouvela ce devoir quelques années après. Luxery, au sud, appartenait, à la même époque, à noble Claude Dubois, qui le tenait de Jeanne Bouilla, sa femme.

Vassy, au nord, fief mouvant de Lormes-Challon, passa, en 1687, aux Chartreux du Val-Saint-Georges, par l'acquisition qu'ils en firent de Philibert Armand, écuyer, sieur d'Arcilly et *maior* d'Abbeville, et de Martine Proutheau, son épouse.

IX.

SAINT-ANDRÉ-EN-MORVAND, *De Sancto André.*

Ce village, d'un aspect misérable, est bâti dans une position élevée qui le fit nommer en 1793 *La Montagne-André*, au confluent de la Cure et du ruisseau de *Chaloire* (1), qui coulent dans deux vallées étroites et profondes et en rendent l'accès difficile de trois côtés. L'église paroissiale occupe l'extrémité du plateau d'où elle domine les environs. Le chœur, plus élevé que la nef, fut reconstruit au seizième siècle par Louis, sire de Chastellux. Il porte le clocher. Sur le côté du sud, il existe une chapelle que se réserva le bienfaiteur, et où fut déposé en 1549 le cœur de Jeanne de La Roëre, son épouse. La nef est la partie la plus ancienne. Sous le badigeon, qui en recouvre les murs, se trouvent des écussons aux armes de la maison de Chastellux, dont l'un porte, dit-on, le millésime de 1101. Dans le vitrail d'une

(1) Ce ruisseau sépare le département de la Nièvre de celui de l'Yonne.

fenêtre, au nord, on voit d'autres armoiries qu'on croit être celles de l'ancienne abbaye de Cure; elles sont : « D'azur au cœur de gueules, et au chef d'argent. » Le portail de l'ouest, avec un porche en bois, est d'une construction grossière qui rappelle la fondation primitive. L'espèce de bas-relief qui le surmonte, présente quatre figurines grotesques.

Près de l'église, au sud-est, se trouve le presbytère, dominant la vallée de la Chaloire. Il fut affranchi avec ses dépendances en 1499, par Philippe de Chastellux, en faveur de Philippe de Champenoys, curé de Saint-André, à charge par lui et ses successeurs, de dire, pour le repos de l'âme de ce seigneur et de celles de ses prédécesseurs, un *Libera* avec les collectes *Inclina* et *Fidelium*, chaque dimanche, à l'issue de l'office divin, et une messe, à perpétuité, le *vendredi après les brandons*. Louis, son fils, amortit, à son tour, cette maison et ses biens en 1545, à condition que l'on chanterait, aussi à perpétuité, pour le remède de son âme, les vigiles et une messe le jour de saint Louis, son patron. César-Philippe, comte de Chastellux, fonda lui-même dans l'église de Saint-André, en 1663, au moyen d'une somme de cent livres, qui devait être employée en biens fonds, une messe perpétuelle pour le 6 avril, jour du décès de son père. Le curé devait donner à diner, après l'office, à ses confrères de Quarré-les-Tombes, de Marigny-l'Église, de Saint-Germain-des-Champs et de Chastellux, tenus d'y assister.

On découvrit en 1826, dans le jardin du presbytère, un squelette d'une grandeur extraordinaire. Les tibias dépassaient d'un tiers en grosseur et en longueur ceux d'un homme de taille commune. A côté gisaient des fragments d'épée.

La paroisse de Saint-André, jadis l'une des cinq qui formaient les dépendances du comté de Chastellux, faisait alors partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de

Quarré-les-Tombes. Elle renferme actuellement quatorze cent-cinq habitants. Son territoire, dont la superficie est de deux mille deux cent quatre-vingt-trois hectares (1), est divisé en deux portions presque égales par la Cure, qui le traverse de l'est à l'ouest. Celle de la rive gauche, qui comprend le chef-lieu, Athées, Le Moutat, Urbigny.... dépendait du Nivernais et ressortissait du bailliage royal et siège présidial de Saint-Pierre-le-Moutier, de l'élection et du grenier à sel de Vézelay; celle de la rive droite, où se trouvent les hameaux de Ville-Urbain (2), d'Ouches, de Verdot, de Cerée, de la Grange-Loiselot, appartenait à la Bourgogne, relevait du parlement de Dijon, de l'élection et du grenier à sel d'Avallon. Le patronage de la cure était à l'évêque d'Autun, mais l'abbé de Cure le lui disputait (3). Les dîmes se partageaient entre ce monastère, le curé du lieu et celui de Chastellux, dont la paroisse formait autrefois l'annexe de Saint-André; aussi le titulaire de cette dernière avait-il le droit d'y officier solennellement le jour de la fête de Saint-Germain, qui en est le patron.

Tous les habitants de la paroisse étaient retrayants de la forteresse de Chastellux et tenus, en conséquence, au guet-et-garde et à une partie des frais d'entretien de ses fortifications. En 1622, César de Bourbon-Busset, baron de Vésigneux, entreprit de faire décharger ceux d'Urbigny et de Ville-Urbain de cette obligation, et entama un procès qui dura dix ans. Une sentence, rendue par la chambre des requêtes de Dijon en faveur du seigneur féodal, n'ayant pas mis fin aux contestations, les parties s'en remirent au jugement du prince de Condé, qui décida,

(1) Sept cent-soixante-dix sont en bois.

(2) *Villa Urbani*, vulgairement Villurbain.

(3) Un état des revenus du monastère de Vézelay, pour l'année 1521, montre que l'abbé prétendait aussi au droit de collation sur cette paroisse.

le 3 octobre 1632, que les habitants de ces hameaux feraient guet-et-garde au château de Chastellux, *de vingt-cinq jours en vingt-cinq jours, à raison d'un homme par hostel*. Ceux de la rive droite, ou de Saint-André-Bourgogne, étaient, en outre, retrayants d'Avallon et soumis aux mêmes devoirs envers cette place, puis encore au droit d'indire, dont étaient exempts ceux de la rive gauche. En 1543, Louis de Chastellux ayant été promu à l'ordre de la chevalerie, qui était l'un des quatre cas où cette redevance onéreuse devait se payer, les habitants d'Ouches s'y refusèrent. Ils furent alors traduits *aux assises d'Avallon*, et condamnés à acquitter cette dette féodale. Ceux de Cérée (1) se rachetèrent, en 1617, du droit de guet-et-garde, en payant, chaque mois, huit sous par homme; mais ils se reconnurent, trois ans plus tard, obligés de contribuer aux frais d'entretien des fortifications du château.

Au treizième siècle, la plupart des fiefs dont se composait la paroisse, sortirent de la maison de Chastellux, qui ne conserva que le droit de suzeraineté. Ceux de Saint-André, proprement dit (2), d'Athées, d'Urbigny, de Ville-Urbain..... appartenaient, en 1324, à Gaucher II de Savoisy, chevalier, lequel en fit foi et hommage à Jean II, sire de Chastellux. Neuf ans après, Jean et Guyot, ses fils, écuyers, se partagèrent ses domaines. L'aîné eut toutes les possessions de Saint-André, *tout le parochiage et ville de Saint-Germain-des-Champs.....* Le lot du second se composa de la maison de Savoisy et de ses dépendances, *des villes de Menemois, Nemois, Montchanin, et tout le parochiage de Quarré-les-Tombes en hommes et femmes serfs, justices et seigneuries.....*

Athées-en-Morvand passa, quelque temps après, dans

(1) On croit que ce nom est formé de celui de Cérès, divinité païenne qui présidait aux moissons.

(2) Saint-André mouvait en arrière-fief du château de Ruères.

la maison de Toucy. Louis en était seigneur en 1382. Oudot d'Athées le posséda ensuite. Le baron de Vésigneux l'ayant acquis au quinzième siècle, l'unit à cette terre dont il ne fut plus séparé. Ce gros hameau, bâti sur une hauteur, au sud de Saint-André, a été incendié en 1852. Ville-Urbain a eu des seigneurs de son nom. On voyait encore naguère, à l'entrée d'un bois voisin, les ruines de leur manoir. Jeanne de Ville-Hurbain, femme de Guillaume de Crusay, en était dame en partie lorsqu'elle vendit Marigny-la-Ville, en 1334. Mlle Compain, Jean de Laforest, Philippe des Choux, François David, possédèrent ensuite ce fief. Enfin, il passa dans les maisons de Vésigneux et de Chastellux, qui le partagèrent en 1613. Elles en firent de même pour Cérée, ancienne seigneurie située dans les bois, au nord-ouest, près de la route de Quarré à Vézelay. Cette terre était possédée, en 1380, par Jean Palatin de Dyo, chevalier; il la tenait de Jeanne de Plaisy, son épouse. Jacques Bongars la vendit, en 1539, à noble Christophe Digny, seigneur de Saint-Martin-du-Puy et de Risaucourt.

Le fief de Loiselot a long-temps appartenu à la famille du Blé, originaire de Bourgogne. Nous la croyons éteinte; du moins, il n'en reste aucun membre dans le Morvand. Une branche en portait le nom. Narbois et Verdôt étaient des dépendances de l'abbaye de Cure, qui les avait reçus de la maison de Chastellux. Ouches formait une terre en toute justice, dont Perrault de Villiers, écuyer, était seigneur en 1350. Guyot de Digoine en donna dénombrement à Chastellux, un siècle plus tard, et la laissa à Didier de Mandelot. Celui-ci l'échangea pour Island-le-Saulsois, à Philippe de Chastellux, qui l'engagea, en 1515, à Étienne de Thourène, bailli de Vézelay, pour mille livres. Nicolas Drouin, abbé de Cure, l'acquit onze ans après; mais Charles de Challon, son successeur, la revendit en 1536. Enfin, le chapitre d'Avallon en devint seigneur en 1559.

Près de ce hameau, dans les bois, il existe des ruines romaines que M. le comte Chastellux fit explorer en 1838. Les fouilles mirent bientôt au jour des tuiles à rebords, des médailles, des débris de vases, des fragments de marbre, puis une magnifique salle de bains, ornée de peintures à fresque, et enfin une belle mosaïque que l'on voit encore au château. On découvrit en même temps plus de vingt squelettes dont l'un tenait à la main un tronçon d'arme. Qui pourrait douter que ces hommes n'aient péri, vers le cinquième siècle, en se défendant vigoureusement contre les hordes de barbares qui ravagèrent alors les Gaules?

Au sud-est de Saint-André, près de l'ancien fief du Moutat, on remarquait autrefois un petit ermitage, dit l'auteur d'une notice manuscrite, qui servit, au dix-septième siècle, d'asile à un homme d'une haute extraction, mais dont le nom est toujours resté un mystère. Il s'y était retiré, pense-t-il, pour échapper à *la fureur des catholiques*. En admettant cette supposition, le solitaire du Moutat n'aurait été qu'un huguenot entêté en butte à des représailles blâmables, il est vrai, mais trop justement mérités par les sectaires (1).

X.

SAINT-MARTIN-DU-PUY, *Sancti Martini ecclesia de Podio*.

Sur une hauteur d'où lui est venu son surnom (2), à huit kilomètres au nord-est de Lormes, est bâti le village de Saint-Martin, chef-lieu d'une commune peuplée de

(1) Voyez l'article de Corbigny.

(2) Puy, en ludesque, signifie montagne; de là le Puy-de-Dôme.

quatorze cent six habitants, et comprenant une superficie de trois mille soixante-dix hectares. Il se divise en deux parties appelées vulgairement Saint-Martin-le-Haut et Saint-Martin-le-Bas. La première renferme l'église paroissiale. Au sud, sont de vastes forêts de quatorze cent quatre hectares d'étendue. Le droit d'usage et de pacage dans ces bois, aujourd'hui communaux, fut cédé aux habitants, en 1461, par Jean V. de Challon, baron de Lormes, moyennant *vingt-six écus d'or de bellemain*, et une rente annuelle et perpétuelle *d'un denier parisis par feu, payable, chacun an, la veille de la Nativité de la sainte Vierge* (1).

A l'est, on visitait naguère un dolmen druidique fort remarquable. On le nommait communément la Pierre-Bernuchot ou la *Pierre-de-la-Vierge*. Le bloc supérieur portait l'empreinte d'un corps humain avec diverses autres cavités bizarres. Il formait, avec ses supports, une grotte spacieuse, rarement oubliée des pâtres dans les temps de pluie et d'orage. On a trouvé, dans ces dernières années, en le brisant, des monnaies celtiques, romaines et du moyen-âge, preuve évidente de la perpétuité d'un culte rendu à ce rocher.

La paroisse de Saint-Martin faisait jadis partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Corbigny; au civil elle ressortissait du bailliage royal de Saint-Pierre-le-Moûtier, de l'élection et du grenier à sel de Vézelay. Le patronage de la cure appartenait à l'abbé de Saint-Léonard, principal décimateur avec le seigneur et le curé. En 1700, il s'éleva une vive contestation entre lui et ce dernier concernant les dîmes de Montcrecon et celles de Plainefax. L'affaire fut portée devant le bailliage de Saint-Pierre-le-Moûtier;

(1) Les habitants eurent à soutenir, au dernier siècle, pour ces bois, contre le seigneur de Vésigneux, un procès qui fut porté jusqu'en parlement, mais qu'ils gagnèrent.

mais les parties, sans attendre la sentence judiciaire, convinrent de s'en remettre au jugement et prudence du curé d'Avallon et fixèrent à cinquante livres l'amende qu'encourerait celui qui refuserait de se soumettre à sa décision. Cette sage convention fit cesser tous les débats (1).

Par une transaction passée en 1549, entre Saladin de Montmorillon, chevalier, baron de Saint-Martin et de Vésigneux, et Jean Madelénat, curé de la paroisse, il fut arrêté que celui-ci et ses successeurs jouiraient du droit de pêche dans les ruisseaux et les rivières du seigneur, excepté dans ses étangs, et de celui de chasse à une lieue et demi, deux lieues au plus, autour de son église, pendant trois jours de la semaine, à son choix, avec un domestique et quatre chiens, même avec l'oiseau. De son côté, le curé s'obligea, pour lui et ses successeurs, à célébrer pour le baron et ses descendants, à perpétuité, une messe le jour de saint Joseph, 19 mars, et une autre le jour de saint Hubert, à le recevoir dans son presbytère avec son valet de chambre, son veneur et deux autres valets, et à lui fournir les linges, vaisselles et ustensiles nécessaires au cas qu'il plût audit seigneur d'y faire porter son dîner. Lorsque ce dernier, retenu par quelque cause, ne pouvait venir manger au presbytère, le curé devait payer une somme de soixante sous aux deux plus anciens gardes de la terre de Vésigneux. Le baron s'obligea encore à offrir, par son valet de chambre, le jour de saint Hubert, un pain de la fleur d'une quarte de froment, et par lui-même une somme de soixante sous.

Quatre ans après, le marquis de Nesle, baron de Lormes-Challon, et le sire de Chastellux, accordèrent les mêmes droits au curé de Saint-Martin pardevant maître Alain, notaire à Lormes, à la condition de célébrer, à perpétuité, une messe, le 9 octobre, fête de saint Denis,

(1) Archiv. de Vésigneux.

pour le premier, et une autre, le jour de sainte Luce, pour le second (1).

L'église paroissiale, dédiée à la sainte Vierge (2), et autrefois à saint Martin, évêque de Tours, n'a rien de remarquable. La tour, qui s'élève sur le portail de l'ouest, est lourde et d'un aspect disgracieux. Le chœur a été reconstruit au quinzième siècle. La chapelle du nord appartenait autrefois aux seigneurs de Vésigneux. Celle du sud avait été cédée, par la fabrique, à la famille de Razout, qui a possédé long-temps la charge de bailli de Saint-Martin. L'un de ses membres, Louis de Razout, né en 1773, se couvrit de gloire dans les campagnes d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne. Il montra beaucoup de sang-froid et un grand courage dans la déroute de Russie. Il était alors honoré du grade de général de division, qu'il avait conquis à la pointe de son épée. L'empereur Napoléon I^{er} l'avait élevé au titre de comte et nommé grand-officier de l'ordre de la Légion-d'Honneur. Il mourut à Metz, à la tête de la troisième division militaire (3).

La seigneurie du clocher appartenait aux comtes de Bourbon-Busset comme barons de Saint-Martin. En 1631, Louise de Montmorillon ayant perdu son mari, fit peindre *les ceinture et cordon avec l'écusson de ses armes tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'église*. Près d'un demi-siècle plus tard, en 1676, un incendie, dont on ne connaît pas la cause certaine, consuma cet édifice. La réparation s'éleva à la somme de trois cent trente-quatre livres trois sous six deniers (4). Edme Regnault, bailli de Saint-Martin, avait fondé dans cette église, le 22 février 1690,

(1) Archiv. de Vésigneux.

(2) La Nativité, vulgairement la *Moitouse*.

(3) Notice manuscrite.

(4) On croit que cet édifice se trouvait autrefois plus à l'est, et que l'emplacement actuel était celui de l'ancienne chapelle seigneuriale.

une messe perpétuelle pour lui et Adrienne de Montsaulnin, son épouse, au moyen de biens fonds qu'il légua à la fabrique.

Le presbytère, rebâti en 1853 (1), occupe, dit-on, l'emplacement d'un couvent de Carmes, dont on ne possède aucun monument historique. Néanmoins, le souvenir de cette communauté s'est conservé jusqu'à nos jours dans le nom de la principale rue du bourg, encore appelée *Rue-des-Carmes*.

Les habitants de cette commune restèrent jusqu'en 1789, *serfs et de serve condition, mainmortables, taillables à volonté une fois par an, au jour de saint Barthélemy, corvéables, questables de trois en trois ans, et redevables d'une poule de coutume par feu, au jour de saint Remi*. Les seigneurs avaient le droit de *mesurage, d'aulnage sous l'orme près de l'église, de jeu de quilles, de dîmes* (2)..... On voit par là que la féodalité pesait encore sur eux de tout son poids, lorsque leurs voisins jouissaient presque tous de l'affranchissement. Aussi ne sommes-nous pas surpris qu'ils aient donné, en 1793, à leur village, le nom de *Puy-l'Affranchi*, et que la garde nationale ait inscrit sur son drapeau : *Vivre libre ou mourir*. Ce vieil étendard reparut en 1830 avec ses couleurs usées.

Saint-Martin était, avant 1789, le siège d'un bailliage seigneurial et d'une gruerie, qui avaient dans leur ressort la paroisse de ce nom, celles de Chalaud, d'Empury, de Saint-André en partie et de Marigny-l'Église aussi en partie.

Il s'y tient, chaque année, le 11 mai et le 9 septembre, une foire où le seigneur percevait sur toute pièce de bétail des droits qui consistaient en vingt deniers pour bœuf, vache, cheval et poulain, cinq pour porc et quatre pour brebis et mouton. Ces deux foires furent obtenues,

(1) La dépense a été d'environ vingt mille francs.

(2) Archiv. de Vésigneux.

en 1571, du roi Charles IX, par son *chier et bien aimé* Saladin de Montmorillon, chevalier, baron de Vésigneux. César de Bourbon-Busset en obtint une troisième pour le 12 novembre, et un marché qui avait lieu le lundi de chaque semaine.

Saint-Martin est la patrie de Gabriel Madelénat, avocat en parlement, qui fut employé honorablement sous le ministère de Richelieu et sous celui de Mazarin. Le premier s'en servit comme d'interprète latin, lui donna une pension de sept cents livres, et lui en obtint du roi une autre de quinze cents. Il a laissé un petit volume de poésies latines assez travaillées et bien châtiées. Ses odes ont de la chaleur et de la véhémence ; néanmoins, on y remarque plus d'étude et d'art que de génie. Elles ont été imprimées à Paris, en 1662, sous ce titre : « *Gabrielis Madelenat Carminum libellus.* » Ce poète mourut à Auxerre, le 20 novembre 1661, à l'âge de soixante-quatorze ans.

L'ancienne seigneurie de Saint-Martin était une baronnie en franc-alleu avec haute, moyenne et basse justice, de laquelle dépendaient les fiefs des Granges, de Chaumoy, de Jourland, de Rouy, de Plainefax en partie, et de Neuchêses avec le moulin banal de Rincieux. Le château, situé sur un beau plateau, près de l'église, a disparu depuis long-temps. Cette terre reconnut autrefois les mêmes seigneurs que Lormes. En 1390, elle appartenait à Jean de Mello, chevalier, seigneur de Saint-Parize-le-Châtel. Jeanne, sa petite-fille, la porta à *noble et puissant* seigneur Eygnard de Lay, écuyer, baron de Crux-la-Ville, de Bellegarde....., qui la possédait encore en 1496 (1). Jean de Béduel, écuyer, la vendit en 1537, *libre de toutes charges*, au nom de Dieudonné et

(1) Adrien de Digoine, seigneur de Brugny, se disait aussi baron de Saint-Martin, en 1519.

Jeanne, ses enfants, à Sébastien de Vésigneux, chevalier, stipulant pour noble Christophe Digny, son neveu et son pupille, moyennant trente-sept mille livres. Cette baronnie resta toujours, depuis cette époque, unie à celle de Vésigneux.

Le manoir seigneurial de ce nom est situé dans une agréable vallée, à deux kilomètres au nord de Saint-Martin. C'est un édifice du dix-septième siècle, élevé sur les ruines d'une maison-forte, autour de laquelle tous les sujets de la baronnie devaient faire guet-et-garde en temps de guerre et d'imminent péril. Il se compose d'un grand corps de logis, flanqué de deux ailes parallèles renfermant une vaste cour d'honneur. A l'aile droite, au sud, se trouve le portail d'entrée où l'on arrive en franchissant un pont dormant de deux arches. Près de là est un gros donjon dans lequel il existait jadis une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Pitié; le patronage appartenait au seigneur. Des fossés larges et profonds, qu'on remplissait à volonté avec l'eau de l'étang voisin, entouraient ce vaste ensemble; aujourd'hui presque en ruines. Ce délabrement contraste singulièrement avec son antique splendeur. Au dix-septième siècle, ce château était le rendez-vous de toute la noblesse des environs. Des fêtes brillantes, auxquelles prenaient part les princes de la famille royale eux-mêmes, lui donnaient l'air le plus animé. Le grand Condé y vint souvent se délasser des fatigues de la guerre. C'est là que lui fut présenté, vers 1650, l'immortel Vauban, qu'il admit dans son régiment (1).

La terre de Vésigneux, avec arrière-fief, était une seigneurie en toute justice, mouvant noblement du comté de Chastellux. Elle fut primitivement décorée du titre de

(1) Voyez tome I, p. 175.

baronnie et plus tard de celui de comté. Huguenin de Vésigneux, chevalier, en fit foi et hommage, en 1291, à Guy de Chastellux. Jean en donna dénombrement en 1331. Jean d'Arcy et Pierre de Cuyssel, ses gendres, en jouirent ensuite par indivis. Philippine d'Arcy la porta plus tard à Jean de Liénas, chevalier, qui en était seigneur en 1375, et mourut peu de temps après sans postérité. Sa veuve se remaria à Guillaume de Brazey ou Braziers, dont elle eut deux enfants, Jean et Jeanne, mariée à Odet de Cussigny, seigneur de Vianges. Ils vendirent cette terre, vers le milieu du quinzième siècle, à Lucas Barbier, greffier en l'élection de Vézelay (1). Celui-ci acquit encore en 1504 le fief de Razout et laissa ses vastes domaines à Sébastien et à Aubert de Vésigneux, ses fils. Le premier avait épousé Claude de Laporte, dont il n'eût pas de postérité. La baronnie de Saint-Martin fut saisie féodalement sur sa veuve, en 1541. Le second laissa une fille unique nommée Jacqueline, qui porta tous les biens de sa maison, vers 1546, à *haut et puissant seigneur* Saladin de Montmorillon, chevalier, sire de Bellecagne, de Bazoches, du Bouchet (2).... Ce gentilhomme, du consentement de son épouse, affranchit, la même année, une famille Poing et en fit dresser une charte où respire la plus tendre piété.

Saladin jouissait d'une grande considération dans l'esprit du roi Charles IX, qui lui accorda, au mois d'août 1571, deux foires pour Saint-Martin et une pour Dun-les-Places. Il acquit, seize ans plus tard, les seigneuries de Vignes-

(1) Il avait épousé Guillemette de Cussigny, et vivait encore en 1517.

(2) Il était veuf de Charlotte de Chastellux, dont il avait eu une fille nommée aussi Charlotte, qui épousa Gabriel de La Perrière, seigneur de Billy et de Dumphlun. Jacqueline de Vésigneux, sa femme, était veuve elle-même de noble Philibert Digny, sieur de Risacourt, et avait eu un fils du nom de Christophe, qui mourut sans postérité. Saladin s'unit, en troisièmes noces, à Anne de Lhôpital, qui vivait encore en 1600.

le-Bas, de Vignes-le-Haut et de Flée-Flancourt, et mourut dans une grande vieillesse. Louise, sa fille, s'unit à César de Bourbon, comte de Busset et de Chalus en Limousin, issu de sang royal (1). Ce seigneur obtint, au mois de juin 1599, de Henri IV, un marché pour Saint-Martin et deux foires pour Empury. Le monarque l'appelle, dans ses lettres-patentes, *son très-chier cousin*. A sa mort, en 1631, son épouse fit peindre les *ceinture et cordon* avec l'écusson de ses armes, qui étaient : « D'azur semé de fleurs de lis d'or, à une cotice de gueules brochant sur le tout en bandes; au chef d'argent chargé d'une croix d'or, potencée et cantonnée de quatre croisettes de même, » sur les murs des cinq églises de ses terres, savoir : Saint-Martin, Chalaüt, Dun-les-Places, Empury et Montsabat.

De cette union naquirent six enfants, quatre fils et deux filles (2). Jean-Louis, le troisième, devint, par la mort de ses deux aînés, sans postérité, possesseur des biens de sa maison, qu'il laissa, le 9 avril 1667, à Antoine-François et Louis, ses fils, nés de son mariage avec Jeanne de La Quielle, fille de Jean, seigneur de Fleurac. L'aîné fut comte de Chalus, et le puîné, baron de Vésigneux....

Louis se signala au service du roi et fut promu au grade

(1) La maison de ce nom descend de Charles 1^{er}, duc de Bourbon, petit-fils de Robert de France, sixième fils de saint Louis. Ce prince ayant eu cinq enfants, le plus jeune, ainsi que cela se pratiquait dans les grandes familles, fut destiné à l'état ecclésiastique et devint évêque souverain de Liège. Mais on sait ce que vaut une vocation basée sur de pareilles considérations. Louis eut d'Anne, princesse de Gueldres, un fils nommé Pierre, qui vit le jour en 1403, et épousa Marguerite d'Alègre, comtesse de Busset, baronne de Puyagut, et veuve de Claude de Lenoncourt.

Quelques auteurs ont prétendu que Pierre de Bourbon était né d'un mariage secret, célébré avant l'épiscopat de son père, et que ses descendants, si le mariage avait été reconnu, seraient montés sur le trône.

(2) Magdeleine, l'aînée, épousa, en 1668, François Andrault de Langeron, marquis de Maulevrier; Anne-Louise s'unit, trois ans plus tard, à Jean de Saulx, marquis de Tavannes et du Mayet.

de général de cavalerie. Il épousa, en 1672, Magdeleine de Bermondet, fille de Georges, comte d'Oradour, dont il eut deux enfants, et mourut avant l'année 1680 (1). Louis-Antoine, son fils, chevalier, comte de Busset, était encore seigneur de Vésigneux en 1745, et François-Louis-Antoine, son petit-fils, en 1775. Celui-ci avait épousé Marie-Anne de Gouffier, qui lui donna, entre autres, un fils, Louis-Antoine-Paul de Bourbon-Busset, seigneur de Vésigneux, en 1793. Le vicomte Eugène de Bourbon, chef de la branche cadette, en est aujourd'hui propriétaire.

Berges, autrefois Barges, au nord, ancienne terre en toute justice mouvante du comté de Chastellux, possédait, au quatorzième siècle, une maison-forte. Cette seigneurie appartenait, en 1270, à Guillaume de Vaudenay, qui en prenait le nom. Il laissa quatre enfants, savoir : deux fils, Guyot et Jean de Barges, et deux filles, Isabau'et Jeanne, dont l'une s'unit à Jean de Grandchamp, écuyer, et l'autre à J. de Bougeardières. Pierrette de Barges ayant épousé, au quinzième siècle, Pierre, bâtard de Jaucourt, en eut deux filles, Reine et Agnès, qui vendirent ce fief en 1527, à Sébastien de Vésigneux.

Montcrecon, joli hameau bâti dans une vallée fertile en fruits, était anciennement un fief dépendant de la baronnie de Lormes. Guillaume de Beauvoir, sire de Chastellux, en fit foi et hommage, en 1395, à Henri de Challon. Ses descendants en obtinrent dans la suite la mouvance, que César-Philippe céda, à son tour, au duc de Nevers, en 1650, pour celle du Mont-de-Marigny. Montcrecon appartenait, au dernier siècle, à la maison de Vésigneux.

Près de ce hameau, aux abords des forêts, sont les ruines de l'ancien prieuré de Saint-Jean-de-la-Vernhée,

(1) Sa fille, Henriette-Antoinette, fut mariée, en 1703, à Nicolas de Quélen, prince de Carmay, comte de Vauguion et marquis de Saint-Mesgrin.

dont la chapelle , aujourd'hui changée en étable , était dédiée à Saint-Jean-Baptiste. On y voyait autrefois un petit cimetière. Les paroissiens de Saint-Martin s'y rendaient souvent en procession.

Ce prieuré avait été fondé , au douzième siècle , par la maison de Chastellux , qui le donna à l'abbaye de Crisenon (1) , à condition d'y faire célébrer , à son intention , trois messes par an. Le curé de Saint-Martin , chargé , dans ces derniers temps , de cet office , recevait une rente annuelle de trois livres. L'établissement , dont la garde-gardienne , par concession de Jean , sire de Chastellux , de l'an 1331 , appartenait au duc de Nevers , consistait autrefois en une *maison régulière* , en prés , terres , bois et étangs , formant une étendue de cinquante-cinq hectares. Marie - Louise Aubron de Sainte - Maure , prieure de la Vernhée , en afferma , le 20 juin 1771 , les biens à P. Madelénat , pour tout le cours de sa vie , moyennant une rente annuelle de cent cinquante-huit livres. La maison et ses dépendances furent vendues au district de Corbigny , en 1791.

Plainefax , hameau considérable situé dans les bois , à six kilomètres à l'est de Saint-Martin , faisait jadis partie des domaines du bienheureux Varé. Les moines de Saint-Léonard de Corbigny en étaient décimateurs. Il dépendait partie de la baronnie de Lormes-Challon et partie de celle de Vésigneux. Les habitants possèdent cinq cents hectares de bois communaux , pour lesquels ils ont eu à soutenir , contre les anciens seigneurs , des procès ruineux.

(1) Cette abbaye de filles avait été bâtie en 1134 , dans une ile de l'Yonne , au diocèse d'Auxerre , par Ithier , Hugues et Norgaud , chevaliers , seigneurs de Toucy et de Bazarnes. Elle devint bientôt si florissante , qu'il fallut en 1174 , quarante ans seulement après sa fondation , porter une ordonnance qui limitait à cent le nombre des religieuses. En 1790 , elle n'en comptait plus que neuf. Quelle décadence ! quel refroidissement ! Les maisons de Chastellux et de Montsaunin lui ont donné plusieurs abbesses.

MORVAND BOURGUIGNON.

La partie bourguignonne du Morvand était, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, moins considérable que celle qui dépendait du Nivernais. Elle surpassait peut-être celle-ci en longueur, mais elle avait généralement moins de profondeur. Comme elle se partageait elle-même administrativement entre les bailliages d'Autun, d'Avallon et de Saulieu, on la subdivisait aussi vulgairement en Morvand Autunois, Morvand Avallonnais et Morvand Sédoleucien, dont nous allons traiter séparément.

I.

MORVAND AUTUNOIS.

Cette portion occupe le versant oriental des plus hautes montagnes de la contrée. Nulle part le pays n'offre un aspect plus âpre, mais aussi plus grandiose, qu'en face d'Autun, entre Anost et Saint-Léger-sous-Beuvray. Là, les montagnes, aux sommets tantôt nus, tantôt boisés, s'élèvent, s'abaissent, et présentent une sorte de tableau confus qui frappe les regards et attire l'attention de

l'amateur d'une nature rude et sévère. Au fond des étroites vallées qui les séparent, coulent plusieurs torrents qui se jettent dans l'Arroux. La Canche, l'un des principaux, forme, avant sa sortie des Bois-l'Abbesse, dans un lieu affreux, une remarquable cascade souvent visitée des curieux et nommée le *Saut-de-la-Canche*. Les roches de Glaines sont d'un effet pittoresque.

Le Morvand Autunois est, sauf quelques parcelles, renfermé dans les cantons de Lucenay-l'Évêque et de Saint-Léger-sous-Beuvray. Autun, son ancienne capitale, devrait naturellement trouver ici une place ; mais, outre que cette ville est située en dehors des limites que nous nous sommes tracées, que pourrions-nous dire qui n'ait été rapporté avant nous ? Tant d'écrivains ont donné son histoire (1) ! D'ailleurs, notre plume ne serait-elle pas vingt fois impuissante pour célébrer dignement cette antique capitale des Éduens, cette fameuse Bibracte, dont César aimait le séjour, et qu'il proclamait lui-même la plus grande, la plus belle et la plus florissante des villes de toute la Celtique (2) ; que les Romains, si fiers, se plaisaient à nommer *la sœur et l'émule de Rome* ! Comment raconter la gloire de cette cité d'Auguste, si riche par son commerce, si renommée pour ses écoles, si brillante dans ses édifices, si somptueuse dans ses palais, si vantée pour le nombre et la magnificence de ses temples ? Comment décrire cette *Ville du Christ* (3), si glorieuse dans ses évêques, si sainte dans sa foi ?... Mais ne nous frauderait-il pas aussi les larmes de Jérémie pour pleurer sur ses ruines, et les tristes accents de ce prophète pour redire ses malheurs

(1) A la vérité, nous ne croyons pas qu'il en existe une seule qui ne laisse beaucoup à désirer. Toutefois, nous ne nous sentons ni la volonté, ni la force d'y suppléer.

(2) *Bibracte, oppidum Eduorum longè maximum et copiosissimum.* (De bello Gallico, t. I, cap. XXIII.)

(3) *Christi civitas.*

et sa funeste décadence ? Tant de puissance et de gloire passées, tant d'abaissement et d'oubli, nous commandent un respectueux silence.

Le canton d'Autun possède à peine deux communes dans le Morvand, ce sont celles de Monthelon et de Tavernay.

I.

MONTHELON, *Mons Tholonus*.

Comme celle de tant d'autres, l'orthographe de ce nom a varié avec le temps. On écrivait autrefois Montholon, ce qui nous rappelle que ce village fut la patrie d'une ancienne famille connue par les charges distinguées qu'elle a remplies. François I^{er} de Montholon, fils de Nicolas, lieutenant-criminel du bailliage d'Autun, fut revêtu de la dignité de garde-des-sceaux en 1542, et François II, en 1588. Mais Monthelon est encore plus célèbre pour avoir été le séjour de Jeanne-Françoise, baronne de Chantal, que ses vertus ont fait mettre au nombre des saints. Elle naquit à Dijon, en 1572, de Bénigne Frémiot, président à mortier, et épousa, à vingt ans, Christophe de Rabutin, baron de Chantal, seigneur de Monthelon et de Bourbilly, dont elle eut six enfants. Après la mort de son époux, tué à la chasse par un ami imprudent (1), au bout de huit ans de mariage, elle chercha dans la religion un soulagement à sa douleur. Nous ne redirons ni sa piété, ni son courage, qui la faisaient se rendre tous les jours, à pied, à Autun, distant de six kilomètres, pour les

(1) Cet ami le tira pour une bête fauve, à Bourbilly, où il fut inhumé, dans une chapelle qu'il avait fondée.

stations de l'Avent et du Carême, ni son zèle pour l'éducation de ses enfants, ni sa charité pour les pauvres ; qui ne les connaît ?

Saint François de Sales, que la pieuse veuve entendit prêcher à Dijon en 1604, lui inspira tant de confiance, qu'elle le choisit pour son directeur, et fit, sous un guide si éclairé, des progrès rapides dans la vertu. Le saint évêque vint plusieurs fois la voir à Monthelon. C'est là qu'il lui fit part de son projet de fonder l'ordre de la Visitation. Les saints se comprennent facilement. Jeanne-Françoise entra de suite dans les vues du pieux prélat, et quitta, en 1610, sa résidence du Morvand pour aller à Annecy jeter les fondements de la nouvelle congrégation. A son départ, le vieux baron de Chantal, son beau-père, les habitants de la paroisse, les pauvres surtout, fondirent en larmes et poussèrent des cris lamentables. Le premier perdait une fille soumise, les autres une mère tendre et dévouée.

Elle mourut à Moulins-en-Bourbonnais, le 13 décembre 1641, âgée de soixante-neuf ans. La voix du peuple proclama aussitôt sa sainteté que le pape Clément XIII consacra enfin solennellement en 1769.

Le village de Monthelon est situé sur les bords de la Vesvre, dans une plaine qui s'étend entre les hautes montagnes du Morvand et l'Arroux. Il est chef-lieu d'une commune peuplée de cinq cent quarante-trois habitants, et dont le territoire compte deux mille quatre cent cinquante-six hectares de superficie (1). L'église paroissiale est dédiée à saint Barthélemy, apôtre.

Monthelon, seigneurie en toute justice, mouvante de l'église d'Autun, appartenait, en partie, au treizième siècle, à la famille de ce nom. Guillaume de Montholon et Jean Pitoys, chevalier, sire de Couchey, de Mimande..., en firent foi et hommage en l'an 1300. Vingt-huit ans plus

(1) Trois cent dix-sept sont en forêts.

tard, Guillaume II remplit le même devoir envers l'abbé de Saint-Martin d'Autun, pour sa terre de Chantart, aujourd'hui Chantal, pour sa maison de Tavernay et ses dépendances, et pour tout ce qu'il possédait à Sommant et à Reclennes. Pernon de Lée en reprit de fief en 1377, et Jean de Clugny, chevalier, en 1456. Le terrier avait été renouvelé vingt ans auparavant, avec l'approbation de l'évêque Ferri de Grancey.

Françoise et Jeanne de Clugny vendirent Monthelon en 1546, à Nicolas de La Roque, duquel il passa, en 1580, à Guy de Rabutin, seigneur de Chantal, qui obtint son érection en baronnie sous ce dernier nom. Guy fut le père de Christophe, mari de sainte Jeanne-Françoise, dont la fille aînée épousa le baron de Thorens, neveu de l'évêque de Genève. Ce mariage fut béni dans la chapelle du château par le pieux prélat lui-même (1). Ce n'est que quelque temps après cette cérémonie que la baronne de Chantal partit pour Annecy.

Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, son fils, perdit la vie en 1627, à la descente des Anglais dans l'île de Ré, où il commandait l'escadre des gentilshommes volontaires. Il laissa sa veuve, Marie de Coulanges, avec une fille qui venait de naître, et qui fut nommée Marie comme sa mère. Elle porta la baronnie en partie et la terre de Bourbilly, en 1644, à Henri, marquis de Sévigné. Ce seigneur fut tué en duel, sept ans plus tard, n'étant encore que dans sa trente-unième année, par le chevalier d'Albret. Françoise, sa fille, ayant épousé, en 1669, le comte de Grignan, qui commandait en Provence, devint, par son éloignement, la cause de ces lettres si intéressantes de la marquise de Sévigné, sa mère. On admire surtout

(1) Sur la principale porte de ce château, alors flanqué de plusieurs tours, on voyait les armes de Rabutin sculptées en relief et entourées du collier de l'ordre de saint Michel, avec cette devise : *Virescit vulnere virtus*.

dans ces écrits la beauté de l'imagination, la délicatesse du goût, la solidité du jugement, un style naturel, facile et plein de dignité.

Françoise, troisième enfant de sainte Chantal, s'unit, en 1630, à Antoine de Toulangeon, jeune seigneur qui joignait à la naissance beaucoup de sagesse et de vertu, auquel elle porta des droits sur la terre de Monthelon. François, leur fils, grand bailli d'Autun, mort sans postérité, légua ses biens au marquis de Langeac, son neveu.

Charlotte de Langeac fit passer Monthelon à Jacques de Cugnac, qui le vendit, dans la suite, à N. de Maisière, chanoine d'Autun. Cette seigneurie appartenait, en 1774, à messire Chartraire, comte de Montigny, et trésorier général des états de Bourgogne. On croit que saint Eptade était originaire de cet endroit (1).

II.

TAVERNAY-EN-MORVAND, *Tavernacum*.

Ce petit village, situé à cinq kilomètres environ au nord d'Autun, tire son nom, selon quelques savants, de *Tanaris*, divinité gauloise qui présidait à la foudre, et dont le culte y aurait été célèbre. La rivière de Tarnin qui l'arrose, semble lui devoir le sien. Tavernay est extrêmement ancien. C'était autrefois une villa romaine dont on a retrouvé des vestiges en 1833. Des fragments de murs, des débris de vases, de tuiles à rebords, des restes de mosaïque, attestèrent alors ce que nous avançons. On découvrit en même temps une quantité considérable d'ossements humains qui annonçaient qu'un

(1) Les autres dépendances de la commune sont : Brangée, Cortecloux, Chevane, Chemin, les Granges, Lionge, Lée et le Seuil.

massacre avait eu lieu en cet endroit. Le long de la route d'Autun à Château-Chinon, on remarque une espèce d'ancien canal que l'on dit avoir été creusé par les Romains pour porter les eaux de la rivière de la Vesvre sous les murs de la cité éduenne.

Tavernay est chef-lieu d'une petite commune de cinq cent quarante habitants environ. Son territoire, qui fait partie de la plaine de l'Arroux, se compose d'une superficie de deux mille cinq cent cinquante-six hectares, dont cinq cent trente-six sont en forêts. A Chambois, il existe une mine de houille concédée en 1830. La paroisse, ancienne annexe de Sommant, était jadis à la collation de l'abbé de Saint-Martin d'Autun, qui en était seigneur et décimateur. Le monastère avait reçu la terre de Tavernay de la libéralité de Charles-le-Gros. Le pape Alexandre III la lui confirma en 1164. La justice, consistant en la haute, moyenne et basse, mère, mixte et impaire, se rendait au nom de l'abbé par un bailli qui tenait ses plaids à Sommant. Au quatorzième siècle, tous les habitants étaient *hommes des religieux, justiciables en tout cas, tant criminels, capiteux comme civils*. Ceux-ci pouvaient les *pugner et corriger de tous excès, crimes et délits par eux perpétrés toutes et quantes fois que les cas y étaient advenus et qu'ils étaient venus à la notice de leur juge et autres officiers séculiers*.

En 1263, le mercredi avant la saint Laurent, Guy Besors, seigneur de Villarnoult, consentit, moyennant une somme de cent livres tournois, qui lui fut présentement comptée, à tenir en fief de l'abbé Guillaume et de ses religieux, sa maison de *Lespaneau avec ses dépendances et appartenances*, savoir : la forêt attenant à cette maison, le bois dit la Vieille-Forêt, la terre des Perrières, les hommes serfs de Tavernay, de Rochebier, de Montgellin..., et généralement tout ce qu'il possédait en ces lieux, à Monthelon, à La Celle et à Sommant. Guillaume de Mon-

tholon , chevalier , reconnu en 1328 , tenir en fief de l'abbaye , sa maison de Tavernay avec ses dépendances , et ses biens sis à Chantart , à Reclennes , à Sommant et à Verrières.

CANTON DE LUCENAY-L'ÉVÊQUE.

Ce canton , situé au nord d'Autun , se compose de douze communes , dont deux ne doivent point trouver place ici comme posées en dehors du sol granitique du Morvand , ce sont celles de Cordesse , connue par la fin tragique de l'éduen Sacrovir , et Igornay , où la rivière de Travoux vient mêler ses eaux à celles de l'Arroux . Il présente une surface de vingt-neuf mille cent soixante-deux hectares ; sept mille cinq cent soixante-six sont couverts de bois . On y remarque des vestiges de trois voies antiques qu'ont remplacées autant de routes modernes . Outre l'Arroux , il y existe divers autres cours d'eau , parmi lesquels la Vesvre et le Tarnin tiennent le premier rang . Le sol , généralement fertile dans les vallées , est maigre et presque stérile sur les montagnes . Il produit du vin , du froment , du seigle et autres céréales , et beaucoup de noix et de châtaignes .

I.

LUCENAY-L'ÉVÊQUE , *Lucennaoum* , *Lucenaium* .

Située à douze kilomètres , au nord d'Autun , sur la route de cette ville à Saulieu , la commune de Lucenay doit à sa position plutôt qu'à son importance , l'honneur d'avoir été choisie pour le chef-lieu du canton ; car , à peine compte-t-elle treize cents habitants , tandis qu'Anost en

renferme près de quatre mille. Son territoire, qu'arrose le Tarnin, et que traversait, au sud-est, la voie d'Agrippa, comprend une superficie de deux mille six cent trente-six hectares; deux cent cinquante-trois seulement sont occupés par les bois. On y remarque plusieurs clos de vignes.

Si Lucenay n'est pas la paroisse la plus importante du canton, du moins elle est peut-être la plus ancienne. Dès le huitième siècle, elle avait un prêtre, sous le titre de chapelain, attaché à sa desserte. Guillaume, curé du lieu, en 1331, mérita, par sa piété et son savoir, d'être revêtu de la dignité d'archiprêtre d'Autun. L'évêque Pierre Bertrand, qui l'avait en grande estime, le nomma, la même année, pour assister Jean Javrosier, official et grand-vicaire du diocèse, dans la vérification d'un événement miraculeux arrivé à Blanot. Le patronage de la cure appartenait à l'évêque qui était décimateur et seigneur du clocher.

L'église paroissiale, dédiée à la sainte Vierge (1), est située à trois cents mètres environ en dehors du bourg, vers l'est, à l'entrée d'une gorge. Elle est entourée de quelques chaumières qui forment un petit village nommé Morey, et constituaient jadis un fief particulier qui eut des seigneurs de même nom. André de Morey, capitaine de Semur, assista à la bataille de Brion donnée contre les Anglais, avec sa compagnie de quarante nobles. Henri était sire de Visigneux en 1402. Cette église, édifice de la fin du douzième siècle, est d'une construction élégante et solide, qui a fait penser à quelques personnes qu'elle dût, dans des temps reculés, appartenir à une communauté; mais il est plus probable qu'elle fut élevée par la piété des évêques d'Autun, seigneurs du pays? Elle se compose du chœur voûté à nervures, avec une chapelle gothique du quinzième siècle, dite *chapelle de Souvert*,

(1) La Nativité.

parce que, sans doute, elle fut fondée par les seigneurs de ce fief; d'une vaste nef cintrée en bois et appuyée, au sud, d'un collatéral tout voûté. La chapelle, placée en tête de cet unique bas-côté, était le lieu de sépulture des sires de Visigneux. On y remarque encore aujourd'hui le tombeau de Guillaume de Brazey, l'un d'eux, mort en 1313. Il y est représenté en costume de chevalier, ayant son épée déposée à son côté, un coussin sous sa tête, et à ses pieds une levrette, signe de courage et de fidélité. A chaque angle est un ange avec un encensoir. Autour on lit : « Vous serez demain ce que je suis aujourd'hui. » Le clocher, sorte de dôme en bois élevé sur le chœur, renfermait autrefois un joyeux carillon composé de quatre cloches.

Le bourg de Lucenay, où se tiennent six foires par an et un marché chaque semaine, est bâti dans un agréable vallon, sur la rive gauche du Tarnin. Il consiste en une longue rue courant du sud au nord, et traversée par la route d'Autun à Saulieu, jadis très-fréquentée et aujourd'hui presque déserte. Il tire son origine et son nom d'un ancien château-fort appartenant aux évêques du diocèse, qui lui-même aurait pris le sien, selon le poète Ladone, d'un temple consacré à la déesse Lucine; mais d'autres écrivains le font venir du celtique. Ce manoir, démoli en 1756, servait de maison de plaisance aux prélats qui y faisaient souvent leur résidence. Ils devaient y coucher le vendredi qui précédait la prise de possession de leur siège. Le lendemain, ils se rendaient à l'abbaye de Saint-Andoche, bâtie sous les murs de la ville épiscopale, d'où ils étaient portés, le dimanche matin, en grande pompe, jusqu'à la cathédrale, par les quatre barons de l'évêché. C'étaient ceux de Couches, de Luzy, de Montperroux et de La Mothe-Saint-Jean.

Hugues d'Arcy l'entoura, en 1295, de hautes murailles qu'il flanqua de quatre grosses tours. Il s'y trouvait,

en 1652, quatre mousquets à crochets, un gros pétard et deux petits, une grande couleuvrine, un fauconneau et deux arquebuses pour sa défense. L'entretien des fossés était à la charge des sujets de la seigneurie qui devaient, en outre, faire guet-et-garde autour lorsque l'évêque s'y trouvait, et en temps de guerre et d'imminent péril. Mais ils avaient le droit de s'y retirer avec leur butin en cas d'invasion. La chapelle était vaste et bien bâtie. L'évêque Pierre de Marcilly-Cypierre y mourut en 1572, et Claude de Ragny, en 1652.

Cette forteresse servait, en outre, de prison ecclésiastique pour le diocèse d'Autun. Les clercs, condamnés par l'officialité, étaient immédiatement livrés aux bouchers de la ville qui les conduisaient à Lucenay, et les remettaient entre les mains des habitants chargés de les garder à leurs risques et périls.

Le bourg a été deux fois presque anéanti par les flammes. Pris par les écorcheurs, cantonnés au fort de Visigneux, en 1366 et en 1416, les habitants furent, à chaque fois, fort maltraités. En 1523, une bande de robeurs, au nombre de huit cents, après avoir ravagé Clamecy, Vermenton et plusieurs autres villes, tomba sur le pays, le pillait et y commit mille désordres. Ces brigands s'apprétaient à marcher ensuite sur Autun, déjà même ils étaient en route, lorsqu'ils furent attaqués par le vîerg Jean Charvot, qui s'était avancé contre eux au son des trompettes et des tambours, avec la jeunesse de la ville, et qui en fit une horrible boucherie, le 23 juin, à quatre heures du soir, en vue du bourg. Tous les prisonniers, tombés au pouvoir des vainqueurs, furent, en représailles des maux qu'ils avaient faits sur leur passage, pendus sans miséricorde (1).

Courtépée rapporte que les officiers du bailliage d'Autun

(1) *Hist. manus. d'Autun*, 1791; COURTÉPÉE, *Descr. de Bourg.*, tome III, p. 592.

se retirèrent à Lucenay pendant les troubles de la Ligue, et qu'ils y rendirent la justice l'espace de quatorze mois. Mais il est difficile de concilier cette assertion avec celle qui les fait séjourner à Moulins-Engilbert.

Dans le flanc de la montagne de Riveau, sur la rive droite de la rivière, se trouvait autrefois une chapelle dédiée à saint Hubert, patron des chasseurs, pour lequel on professait une grande vénération. Comme elle tombait en ruines, on la fit reconstruire dans le bourg même. Un prêtre habitué y célèbre actuellement la messe tous les jours. Il y existait sans doute, au treizième siècle, un fief de même nom, car, en 1260, dame Rainiers, veuve de Guy de Riveau, *de Ribello*, Jean et Guillaume, ses fils, reconnurent qu'ils devaient, chaque année, le jour de saint Symphorien, vingt sous de rente assis sur le *meix d'Aiguylle et sur le fief de Vylleyne*, à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, pour l'anniversaire de Barthélemy de Riveau, chevalier (1).

La seigneurie de Lucenay était une puissante baronnie qui remontait à l'origine de la féodalité, et avait été donnée aux évêques d'Autun par nos premiers monarques chrétiens. Boson, roi d'Arles et comte d'Autun, la confirma à Adalgaire, en 879 (2). Ces prélats en ont joui jusqu'en 1789, sans interruption. Le ressort de sa haute justice fut limité du côté de la châtellenie de Roussillon, en 1628. Plusieurs fiefs importants, tels que Barnay-Dessus, Glux, les Grands et les Petits-Jours, Longchamp, Saux, Souvert, Visigneux....., mouvaient noblement de son donjon, et donnaient à leurs possesseurs le droit de pêche dans la rivière banale et autres ruisseaux de la baronnie, de chasse dans toute l'étendue de la châtellenie, d'usage et de pacage dans ses forêts.

(1) M. BULLIOT, *Hist. de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun*, tome II, p. 113.

(2) MUNIER, *Hist. des évêques d'Autun*.

Glux, avec un manoir bâti dans une gorge près de la rive droite du Tarnin, au sud-ouest, appartenait, en 1408, à Guillaume Doré, écuyer, duquel il passa à Guillaume II, son fils. Étienne, petit-fils de ce dernier, en fit foi et hommage en 1510. Philippine de Glux le porta en dot à Philippe de La Cour, qui en était seigneur en 1588. Il était possédé, en 1632, par Georges d'Angoste, et, quarante ans plus tard, par Antoine Nuguet d'Esbaugy, dont la petite-fille, Anne-Marie, fut mariée dans la maison de Fussey.

Longchamp, au sud, avait pour seigneur, en 1214, Aubert de Lucenay, chevalier, sire de Visigneux. Onze ans après, Geoffroy, son fils, donna, du consentement d'Ermengarde, son épouse, de Pierre, Thibault, Renaud et Marie, leurs enfants, sa vigne de Longchamp à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun pour fonder son anniversaire. Hugues, y ajouta, en 1268, tout ce qu'il avait à Dron.

Le fief de Saux, dont un rocher rappelle le nom, était possédé, au douzième siècle, par des seigneurs qui lui devaient le leur. En 1550, il appartenait à Jean de Chaux, vierg d'Autun, et en 1648, à Jacques-Auguste de Chevannes. La fille de ce dernier le porta, peu de temps après, à Jean d'Arlai, lieutenant-général du bailliage d'Autun, qui en jouissait encore en 1690. Il passa de même à Nicolas de Bart, avocat, dont le fils, Joseph, chanoine de la cathédrale de cette ville, testa, en 1753, en faveur de la présidente Bouhier, sa parente. Il ne reste plus de vestiges du manoir de cette seigneurie.

Visigneux, jolie maison de campagne située à l'est de Lucenay, dans une gorge verdoyante et entourée de montagnes nues, était autrefois un château-fort qu'occupèrent, en 1366 et en 1416, les écorcheurs, et d'où ils se répandirent ensuite dans les environs pour piller. On remarque encore autour quelques restes des anciens fossés qu'on remplissait d'eau à volonté au moyen du ruisseau de *Vauloin*

qui arrose la vallée. Dans l'ancienne basse-cour, fermée de murs, se trouvait une grosse tour, et une chapelle fondée qui a été démolie dans ces dernières années, et dont le seigneur avait le patronage. Ce petit bénéfice jouissait, à Censerey, d'un droit de dîmes valant trois setiers, partie froment et partie seigle et avoine.

La terre de Visigneux était un fief avec justice moyenne et basse seulement, la haute appartenant à l'évêque d'Autun comme seigneur féodal. Nous voyons, par le terrier de 1765, que les *manans* de sa dépendance étaient, *eux et les leurs, nés ou à naître*, de condition servile et de mainmorte; qu'ils étaient aussi hommes *levants et couchants du seigneur comme les autres hommes mainmortables du pays et duché de Bourgogne*; qu'ils devaient une poule de coutume par feu au jour de *carême prenant*, et cinq corvées à bœufs, s'ils en avaient, savoir : une en septembre pour les semailles, une pour les *trémis* en mars, une pour les foins, et deux pour voiturier le bois de chauffage, les veilles de la Toussaint et de Noël; qu'ils étaient, en outre, tenus au guet-et-garde autour du donjon seigneurial en temps d'hostilité et d'imminent péril, et aux réparations des fossés (1).

Le possesseur de ce fief jouissait de l'exemption de dîmes pour son domaine, dans toute son étendue.

Visigneux appartenait, en 1214, à Aubert de Lucenay, chevalier. Il passa ensuite à la noble famille de Brazey. Henri en fit dénombrement en 1300; Guillaume, son fils, mourut treize ans plus tard, et fut inhumé dans la chapelle de l'église de Lucenay, où l'on voit encore son tombeau. Henri de Morey s'intitulait sire de Visigneux en 1402, et Jean de Lugny, en 1522 (2). Celui-ci vendit son fief, peu de temps après, à Oudot de Molinz, procureur du roi au

(1) Terrier de Visigneux.

(2) COURTÉPÉE, tome III, p. 592.

siège présidial d'Autun. Hugues de Rabutin en était possesseur en 1602, et François de Clugny, en 1608. Après eux vinrent Edme Joudon, Jean de Morey et Édouard de Bluet. Ces deux derniers en firent foi et hommage, l'un en 1655, et l'autre sept ans après.

Gérôme de Ganay, écuyer, septième fils de Jacques, seigneur de La Vallée, de Buxy, de Sencerey, de Dron, de Vaumignon, de Levault....., possédait Visigneux en 1674 (1). Il épousa, le 25 novembre de la même année, Lazare du Bourg, dont il eut cinq enfants (2). Nicolas, l'aîné, chevalier, sire de Visigneux, des Grands et des

(1) Cette noble famille, dont les armes sont : « D'or à l'aigle mornée de sable, » tire son nom du village de Ganay-sur-Loire, siège de l'une des trente-deux châtellenies du Nivernais. Le plus ancien de ses membres connus est Girard de Ganay, chevalier, qui vivait en l'an 1300. Il laissa, entre autres, un fils nommé Guillaume, écuyer en 1335. Jean Ier de Ganay était procureur de Philippe-le-Hardi, en 1373, et lieutenant du bailli d'Auxois. Jean II, son fils, conseiller du comte de Charolais, seigneur de Savigny, de Chassenay et de Chaumont, fit aveu, en 1406, pour ces deux dernières terres. Guichard, son second fils, fut la souche des seigneurs de La Vesvre, dont nous parlerons à l'article de La Celle.

Le premier eut, entre autres, deux fils, Guyot, écuyer, qui lui succéda dans ses terres de Chassenay, de Chaumont..., et Jean. Celui-ci laissa, à son tour, quatre enfants, Jean III, Lancelot, Alès et Marie, femme de Jean de La Vallée. L'aîné, seigneur de Chassenay et procureur du roi au bailliage d'Autun, épousa, en 1535, Louise de La Bussière, dont il eut cinq enfants, Antoine, Jean, vierg d'Autun, Baptiste, Nicolas et Jeanne; et, en secondes noces, en 1565, Anne de Saumaise, fille de François, seigneur de Chazan.

Antoine, fils du précédent, seigneur de Velée, de Vaumignon, de Sencerey, de Buxy..., s'unit à Marie de Saumaise, sœur de sa belle-mère. (*Voyez* Anost.)

La maison de Ganay a donné un chancelier à l'université de France, et un premier aumônier au roi François Ier, dans la personne de Jean de Ganay, mort en 1549.

(2) Nicolas, Lazare, mariée à noble Louis Nuguet, seigneur d'Esbaugy; Thérèse, Jeanne et Rose, religieuses. Ce gentilhomme épousa, en secondes noces, Anne Vestu, dont il eut encore un fils, Jacques-Antoine-François-Xavier, marquis de Ganay, seigneur de Levault, brigadier des armées du roi et gouverneur d'Autun, le 29 mars 1754. Celui-ci fut un homme d'un grand mérite; ses vertus privées égalèrent l'éclat de sa gloire militaire.

Petits-Jours, de Maraut, de Magny-les-Avallon, de Luzigny...., fut capitaine au régiment du Dauphin, et chevalier d'honneur à la chambre des comptes de Dijon. Ce seigneur mourut en 1743, au château de Maraut, et fut enterré dans l'église de Magny, au côté droit de l'autel. Une pierre, scellée dans le mur, rappelle qu'il y avait fondé un anniversaire, à perpétuité. Il avait épousé, le 9 septembre 1716, Jeanne Sallonnier, dame du Pavillon, qui lui avait donné sept enfants (1).

Louis-Paul, marquis de Ganay, chevalier, sire de Visigneux, des Grands et des Petits-Jours..., naquit en 1723. Il fut capitaine au régiment de Lorraine et gouverneur d'Autun. En 1765, il obtint des lettres patentes du roi, et fit refaire le terrier de ses seigneuries. Il s'était uni à Anne-Thérèse Gravier de Vergennes, qui donna le jour à trois enfants, un fils et deux filles (2). Le premier, Charles-Antoine, marquis de Ganay, chevalier de Saint-Louis et officier de l'ordre de la Légion-d'Honneur, seigneur de Visigneux, entra de bonne heure au service militaire, et parvint au grade de capitaine de cavalerie. Sous-lieutenant des mousquetaires gris en 1814, il devint bientôt colonel de la légion de l'Yonne, et fut élu député de Saône-et-Loire l'année suivante. M. le marquis Charles de Ganay, né de son mariage avec Françoise-Bonne de Virieu, fille du général de ce nom, est aujourd'hui propriétaire de Visigneux, où il fait sa résidence (3).

En remontant la vallée, à l'est, on rencontre le fief des Petits-Jours, et bientôt celui des Grands-Jours. Ils jouissaient l'un et l'autre de la justice moyenne et basse, et de

(1) Guillaume, Lazare et Jacques, morts jeunes; Louis-Paul, Lazare-Guillaume, comte de Luzigny, et souche de la branche de ce nom; Nicolas, chevalier, seigneur du Pavillon, qui laissa trois filles; et Anne-Marie-Jacqueline, religieuse.

(2) *Nobil. univer. de France*, tome VII.

(3) *Ibid.*

divers autres droits seigneuriaux dans toute la baronnie comme les précédents. Le dernier avait, en outre, le droit d'usage et de pacage dans les bois de *Poterosse* situés près Barnay, et celui de vaine pâture sur tout le finage de cette de commune depuis la *Prée-Jacob*, en-dessus. Les habitants étaient, comme retrayants du fort de Visigneux, tenus au guet-et-garde de ce château et aux réparations des fossés en partie. Henri de Morey, chevalier, en était seigneur en 1402. Philibert et ses frères, écuyers, en resirent le terrier en 1528. Noble Antoine Nuguet d'Esbaugy, contrôleur général des postes de France, en fit foi et hommage à l'évêque en 1667, et Gêrôme de Ganay, sept ans après. Ces deux fiefs furent réunis depuis à la seigneurie de Visigneux (1).

Collonge, sur la route d'Autun, au sud, ancienne terre en toute justice, de laquelle dépendaient les hameaux de La Chaume, de Creusevaux et des Pelletiers, avait été ravie à l'église d'Autun au neuvième siècle, par une famille qui en prit le nom. Guillaume, l'un de ses membres, répara l'injustice de ses ancêtres, et la rendit, en 1128, à l'évêque, qui l'unit à la baronnie (2).

II.

ANOST, autrefois ANOX, *Anuleium*.

C'est la commune la plus considérable du canton. Elle renferme trois mille six cent soixante-quinze habitants, dont la plupart émigrent au printemps, et vont charroyer dans le Bas-Nivernais pour ne rentrer qu'avec l'hiver. Son

(1) Terrier de Visigneux.

(2) COURTÉPEN, tome III, p. 606.

territoire, traversé du nord au sud par la route de Lormes à Autun, comprend une superficie de cinq mille cent quatre-vingt-onze hectares (1). Il est hérissé de hautes montagnes, boisées pour la plupart et dont le principal sommet, celui des *Poiriers*, compte environ huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Près de là, au sein des forêts, se trouve l'étang de Reinach qui sert à l'écoulement de leurs produits dans l'Yonne. Au nord, dans les bois de Cure, il existe un autre étang, source de la rivière de même nom. Le sol, maigre sur les montagnes, est fertile dans les vallées. Il produit beaucoup de noix et des châtaignes qui se vendent dans le voisinage.

La paroisse d'Anost, jadis l'un des vingt-cinq archiprêtres du diocèse d'Autun, du bailliage et de l'élection de cette ville, est très-ancienne, et c'est sans doute à cette cause qu'elle dût sa dignité archipresbytérale. Elle formait un prieuré-cure dépendant du monastère de Saint-Symphorien, auquel il avait été donné en 1138 par l'évêque Étienne II de Bagé, et confirmé, quelques années après, par Humbert, son neveu et son successeur. Un chanoine régulier, assisté d'un prêtre séculier, était anciennement chargé de sa desserte, et percevait la plus grande partie des dîmes de la paroisse. Les sires de Roussillon et de Visigneux se partageaient le reste.

Odon de Roussillon, voulant donner un gage de son amitié au curé d'Anost, lui légua, par son testament de l'an 1298, un lit de plume convenablement garni (2). Il donna en même temps, à chacune des églises paroissiales de l'archiprêtré, cinq sous dijonnais pour deux messes qui y furent célébrées *pour le remède de son âme*. Cette paroisse a été érigée en cure de deuxième classe, le 8 mai 1822.

(1) Mille deux cent trente-trois sont occupés par les forêts.

(2) *Item do et lego curato meo de Anost unum lectum de plumâ munitum prout decet.*

Anost est agréablement situé en tête d'une profonde vallée, dominée de toutes parts par des montagnes, et où coule un ruisseau, l'une des branches de la rivière de Verrières. Il est assez bien bâti, mais peu considérable. En 1774, on n'y comptait encore que sept maisons. Michel et Georges de Chaulgy, seigneurs de Roussillon, affranchirent les habitants en 1554, et les déclarèrent *francs bourgeois et de franche condition comme ceux d'Autun*. Ils reconnurent, en outre, qu'ils pourraient, moyennant une rente de *cinq sous par feu*, faire pacager tout leur bétail dans les bois de la baronnie, en temps de *vaine pâture*, y prendre *bois mort et mort-bois, chêne rompu, vieil et caduc pour leur chauffage, bois de fol coupé à la serpe pour boucher, pièces pour bâtir, chausser leurs charrettes, faire leurs charrues et autres engins nécessaires*, sans pouvoir en vendre, à peine d'une amende de trois livres cinq sous pour chaque contravention (1). Il se tient en ce village quatre foires par an; un marché, fondé en 1852, y a lieu le jeudi de chaque semaine.

L'église paroissiale, dédiée à saint Germain de Paris, en occupe le centre. Le chœur, voûté à anse de panier, et la tour qui l'accompagne, datent du commencement du douzième siècle. La nef, reconstruite au seizième, a été considérablement augmentée au moyen de deux bas-côtés ajoutés en 1851 (2). Tout cet amas de constructions forme un édifice qui est loin d'être beau. Il y existe une confrérie du Saint-Sacrement, établie en 1685 par les soins du prieur-curé, Morot de la Canche, à la suite d'une retraite prêchée par le père Égide de Luzigny, religieux capucin. On pense que cette église fut fondée par les anciens barons de Roussillon, dont l'antique forteresse

(1) Terrier de Roussillon.

(2) Cette augmentation est due au zèle de l'abbé Étienne Houdaille, curé de la paroisse, mort cette même année, et de M. Destivaux, son successeur.

couronnait autrefois un monticule escarpé, à quatre kilomètres au sud. Un terrier de 1468 porte qu'alors ses ruines étaient déjà très-anciennes ; néanmoins, il en reste encore quelques pans de murailles et des vestiges de fossés très-reconnaissables. Courtépée prétend qu'il y existait un souterrain par lequel on menait les chevaux boire à la rivière, près du moulin de même nom. Le village de La Petite-Verrière, situé un peu plus bas, s'appelait autrefois, à cause de ce château, *Verrière-sous-Roussillon*. On remarque, au fond de la nef de l'église, deux tombeaux que l'on a placé maladroitement debout dans le mur lors de la reconstruction, et que la tradition dit être ceux de Gérard de Roussillon et de son épouse, fondateurs de l'édifice. Ils sont aujourd'hui dans un triste état de mutilation. L'histoire ne nous dit pas si les Roussillon du Morvand étaient issus de la maison des comtes de la province de ce nom. Toutefois, on peut supposer, avec quelques archéologues, qu'un membre de cette famille, jeté par les hasards de la guerre ou par suite d'une proscription dans ces parages, alors déserts, s'y sera définitivement fixé comme dans un lieu de refuge.

Toute la paroisse d'Anost relevait de leur seigneurie. Ils y avaient droit de haute et basse justice, et de châtellenie. Il leur était permis d'élever, partout où il leur plaisait, des signes patibulaires à quatre piliers pour la punition des criminels. Le terrier de 1642 porte qu'il *soulait*, en effet, *y en avoir deux dans l'étendue de la seigneurie*, l'un au lieu dit *Toppes*, finage de Montcimet, paroisse de Cussy ; et l'autre en l'*Haut-du-Mont*, près d'Anost, auquel fut *pendu et étranglé*, en 1558, par ordre du châtelain de Roussillon, un nommé Burot-Billon. Ils jouissaient du droit de péage pour les charrettes passant par Anost et sortant de la baronnie, de banvin, de taverne, de minage, de langues d'aumailles. Tous les habitants étaient tenus au guet-et-garde autour de leur château, et à une partie des

frais d'entretien des fossés et autres fortifications, de conduire leurs fournées au moulin de Valterne ou à celui de Roussillon, à peine de la confiscation de la farine. En 1298, Eudes de Roussillon légua, sur le premier, une rente de neuf bichets de seigle, à la mesure de Cussy, à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun; et une autre de quinze sur celui de la Challore pour faire du pain qui devait se distribuer, chaque année, le jour qu'on ferait son anniversaire dans le monastère, aux pauvres de la ville d'Autun et de ses faubourgs (1). Il était défendu à tout manant de pêcher dans les ruisseaux de la seigneurie, à moins d'une amende de *trois livres cinq sous* pour la première fois. On remarquait une papeterie au hameau de Chevannes. Un établissement religieux, composé de quatre sœurs du Saint-Sacrement d'Autun, a été fondé, en ces dernières années, à Anost.

A l'ouest, au sommet d'une montagne, on découvre un hameau de plus de cinq cents âmes; il se nomme Bussy ou Buxy. Dans un champ voisin, se trouvait un vieux manoir dont on rencontre encore quelques vestiges. C'était autrefois une seigneurie en toute justice mouvante du comté de Château-Chinon, et dont les sujets étaient serfs et de serve condition, mainmortables, corvéables. Aubert de Clugny en était possesseur au seizième siècle. Ses descendants vendirent ce fief à Jean de Ganay, procureur du roi au bailliage d'Autun. Nicolas de Ganay le céda, à son tour, à Guy de Chaulgy, marquis de Roussillon, qui l'unit à sa seigneurie. Les habitants de Bussy avaient le droit de mener leurs porcs, *tant mâles que femelles*, au sortir de l'auge de mars, dans les forêts voisines.

Tous les autres fiefs renfermés dans l'étendue de la commune, étaient mouvants du marquisat de Roussillon. Celui d'Athée, situé dans les montagnes du sud-ouest,

1) *Hist. de l'abbaye de Saint-Martin*, tome II, p. 329.

jouissait de la haute justice, et appartenait, au quatorzième siècle, à Hugues de Nozeray, qui le vendit à Odet de Roussillon, chevalier, seigneur de Chissey. La Bussière, où se trouvait autrefois une maison-forte, était possédée, en 1440, par Claude de Viry, chevalier. Ce gentilhomme la donna en mariage à Michelle, sa fille, épouse de Jean Jaupoy, écuyer, qui en prit le nom, et la céda, en 1473, à Michaut de Chaulgy, chevalier, sire de Chissey. Corcelles-les-Arts, autrefois Verpillers, eut des seigneurs de ce nom. Guillaume Le Verpillers, qui en était possesseur en 1298, fut compris dans le testament d'Eudes de Roussillon pour un legs de cent sous dijonnais.

Censerey, Velée et Vaumignon, dans la vallée, au sud d'Anost, fiefs en toute justice, appartenaient, au seizième siècle, à l'abbaye de Saint-Martin, qui les vendit à Jean de Ganay, écuyer, seigneur de Chassenay, procureur au bailliage d'Autun. Antoine, son fils aîné, hérita, à sa mort, de ces trois fiefs, de ceux de Bussy, de Dron, de Péron...., et de sa charge de procureur. Il avait épousé Marie de Saumaise, dont il eut huit enfants; Jacques, qui lui succéda dans ses seigneuries; Bernardin, qui fut officier au service de Gustave II, roi de Suède, et devint, dans la suite, chanoine et archidiacre; Françoise, Marie, Antoinette, Marguerite, Jeanne et Anne. De ses six filles, les quatre dernières prirent le voile et se firent religieuses (1).

Jacques ayant embrassé l'état militaire, fut officier d'infanterie, et commanda l'arrière-ban de la noblesse de l'Autunois. Il épousa, le 26 juillet 1626, Jeanne Sallonnyer, dame de Levault, et fille de Jean, seigneur de Chandiou....; elle lui donna neuf enfants, savoir: Claude, Bernardin, qui laissa de son union avec Anne de Morey, un fils nommé Jacques, chevalier à la chambre des comptes

(1) *Nobiliaire universel de France*, tome vii.

de Dijon ; Antoine , Jacques , Jean , Nicolas , G r me , qui fut seigneur de Visigneux , de Levault...., Jeanne , mariée à  tienne Des Jours , et Marie (1). Jacques de Ganay vendit toutes ses possessions d'Anost , en 1653 , au marquis de Roussillon.

Une portion des d mes de Censerey, valant trois setiers, partie froment, partie seigle et avoine, était attachée à la chapelle du château de Visigneux. A Vaumignon , on voyait autrefois un manoir seigneurial, et à Vel e, que dominant au sud des rochers gigantesques, une ancienne chapelle de sainte Claire, restaurée en 1852.

Le nom de Jou, hameau situé dans le flanc d'une montagne, au nord-ouest, rappelle un souvenir païen. On croit qu'il exista dans les environs un édifice consacré à Jupiter. Dans la forêt de *Mont-Robert*, on remarquait autrefois des ruines antiques vulgairement nommées le *Château-des-Fées*. Les campagnards des environs n'en approchaient qu'avec effroi, à cause des apparitions qui, disait-on, s'y faisaient fréquemment.

Montcimet, hameau considérable, couronnant des hauteurs à l'est, et situé sur l'ancienne voie romaine qui allait d'Autun   Entrains par le centre du Morvand, rappelle aussi, selon quelques savants, le nom de Sémélé, mère de Bacchus. Il est partagé entre la commune d'Anost et celle de Cussy.

Le 24 avril 1820, l'évêque d'Autun, Roch- tienne de Vichy, donna la confirmation dans l' glise d'Anost, à deux mille personnes, dont quinze cent soixante étaient de cette paroisse, et le reste de celle de Roussillon.

(1) *Nobiliaire universel de France*, tome VIII.

III.

BARNAY, *Barnetum*, *Barnayum*.

Comme toutes les communes assises sur les limites du sol granitique et du terrain calcaire, celle de Barnay est en partie maigre et en partie grasse et fertile. Son territoire, bas à l'est, et montagneux à l'ouest, la fait surnommer Barnay-Dessous et Barnay-Dessus. On la divisait aussi, avant 1789, en duché et en royauté. Le premier, qui comprenait Barnay-Dessous et la seigneurie du clocher, dépendait de l'antique baronnie de Sully qui avait été unie au marquisat de Vianges, érigé en faveur de la maison de Morey. L'autre partie, qui relevait de Lucenay et de la haute justice de l'évêque d'Autun, formait autrefois une terre avec basse et moyenne justice qui eut des seigneurs de son nom. Hugues et Seguin de Barnay firent du bien, en 1220, au prieuré de Bar-le-Régulier; Jean donna dénombrement de celui à l'évêque Jacques de La Roche. Guillaume en fit autant, en 1437, envers l'abbé de Saint-Martin pour son fief de La Celle. On remarque sur une colline, au nord-ouest, une belle fontaine de vingt pieds de diamètre et d'autant de profondeur, dont le bassin est toujours plein, même dans les temps de sécheresse. Les habitants des hameaux voisins avaient droit d'usage et de pacage dans les bois de *Poterosse*, et de vaine pâture sur le territoire de cette commune depuis *la Prée-Jacob*, au-dessus.

Le village de Barnay est fort ancien. Il est situé à quatre kilomètres au sud-est de Lucenay, sur un ruisseau qui descend de Bar, et se jette dans l'Arroux à Igornay; il y existait, en 1276, une forge considérable, et des vignes

en 1212. L'ancienne voie d'Agrippa, qui traversait son territoire, a été remplacée dernièrement par une route qui suit la même direction. L'église paroissiale, dédiée à saint Bonnet, était à la collation du prieur de Saint-Symphorien d'Autun.

IV.

LA CELLE-LES-AUTUN, *Cella sancti Mederici* (1).

Au fond d'une vallée couverte de forêts, à la jonction des routes de Château-Chinon et de Lormes à Autun, et au confluent des rivières de Canche et de Verrières qui s'en vont ensuite, sous le nom de Vesvre, dans l'Arroux, le voyageur découvre tout-à-coup un petit village divisé en plusieurs groupes de maisons, c'est La Celle. Ce village, chef-lieu d'une commune d'environ huit cents habitants, et d'une étendue de deux mille dix-sept hectares dont six cent soixante-sept sont couverts de forêts, doit son nom et son origine à un vertueux abbé du monastère de Saint-Martin d'Autun, qui s'y était retiré vers fin du septième siècle (2). Le pieux solitaire s'étant construit, dans l'endroit le plus obscur de la vallée, près de l'emplacement de l'église paroissiale, une petite cellule, y passa plus d'un an inconnu au monde, et à ses moines qui le cherchèrent long-temps avant de le découvrir. A sa mort, arrivée vers l'an 700, sa cellule fut changée en une petite chapelle, où il se fit des miracles et un grand concours de pèlerins. On montre encore, dans le flanc de la montagne, au nord

(1) Ce nom venant de *cella*, celle ou cellule, c'est à tort que l'on écrit aujourd'hui vulgairement La Selle.

(2) *Voyez* tome I, p. 94.

de l'église, la source où il se désaltérait, et le rocher où il se retirait pour méditer et prier. La première a toujours porté depuis le nom de *Fontaine-Saint-Merri*.

La vallée, témoin de la ferveur des prières et des austérités du saint religieux, s'étant peuplée dans la suite, on changea la chapelle en église paroissiale qui fut placée, on ne sait pour quel motif, sous l'invocation de saint Aignan, évêque d'Orléans. L'édifice actuel se compose d'un chœur en abside qui date de la fin du onzième siècle et porte une vieille tour romane, et d'une nef à peu près sans caractère, si ce n'est au portail. La chapelle, bâtie à côté du chœur, au nord, n'est pas ancienne. Le patronage de la cure appartenait à l'abbé de Saint-Martin, qui percevait les dîmes de la paroisse et payait une portion congrue au vicaire perpétuel. Hugues de Manlay était *chapelain* de La Celle en 1225, et Girard, *recteur* en 1270. La confrérie du Saint-Sacrement fut établie dans cette église en 1730.

Une charte de 1220 environ porte qu'à cette époque, il existait plusieurs clos de vignes à La Celle. Guy de *Estamy* ayant bâti une maison, l'abbé et les religieux de Saint-Martin, seigneurs du lieu, élevèrent une plainte qui fut portée par-devant Gauthier, évêque d'Autun. Guy, Hugues, son frère, et More, son épouse, reconnurent en sa présence que les réclamations des moines étaient justes, et leur abandonnèrent la nouvelle construction avec ses dépendances. Il fut, en outre, arrêté que ni le seigneur Guy ni ses héritiers ne pourraient édifier de maison dans la *vallée de La Celle*, ni y séjourner dans l'habitation de qui que ce fût, si ce n'est pendant le temps de la moisson ou des vendanges, ou pour quelque autre nécessité évidente. On fixa alors les limites des possessions des moines en deçà desquelles personne ne devait bâtir sans leur permission. Ces limites commençaient à la croix de Bèbes, passaient par le Tilleu, Aignal, Misées ou Mizieux, Cortecloux, et

tiraient de là à Changuntaut, à Varoles, et enfin à Reclennes. Il fut encore convenu que, dans le cas où Guy et ses héritiers oublieraient ces conventions et les enfreindraient, l'évêque aurait le droit d'employer les censures ecclésiastiques pour les contraindre à une juste satisfaction.

Ce vaste enclos avait été donné au monastère par la reine Brunehaut, sa fondatrice, à la fin du sixième siècle. Mais les malheurs des temps le lui ayant fait perdre, il lui fut rendu par le roi Charles-le-Chauve, en 885, et confirmé par Raoul, en 924. Le pape Alexandre III, par une bulle datée de Sens, du 13 des calendes d'avril 1164, lui assura la possession de l'église du lieu et de ses dépendances.

L'abbaye, ne pouvant jouir par elle-même de ses vastes domaines, prit le parti, selon l'usage reçu, de les partager en plusieurs fiefs qu'elle céda à diverses personnes libres à titre temporaire ou à titre héréditaire. Comme elle possédait ces biens en *toute seigneurie, justice et juridiction haute, moyenne et basse, mère, mixte et impaire*, elle abandonna la moyenne et la basse justice à ses vassaux, et se réserva la haute qu'elle unit à celle de Sommant, où elle établit dans la suite un bailliage.

Le fief du chef-lieu a donné son nom à une ancienne famille qui le possédait au treizième siècle. Hugues de La Celle, prêtre, paraît comme témoin dans un aveu fait à l'abbé par Perrenète de La Boulaye, en 1347. Robert de La Celle était, quarante-deux ans plus tard, garde du scel de la prévôté de Clamecy pour le duc de Bourgogne, et avait le *gouvernement* de son fils aîné, le *très-cher et redouté* seigneur, comte de Riom et baron de Donzy (1).

En 1260, Jean de Châtillon-en-Bazois fit foi et hommage à l'abbé de Saint-Martin *de Salvamentis des vallées de La Celle et de Sommant*; et comme il n'avait pas son propre

(1) M. BULLIOT, *Hist. de Saint-Martin*, tome II, p. 245.

sceau, il apposa celui de Jean de Roussillon, son oncle, à l'acte qui en fut dressé (1).

Perrenète de La Boulaye reconnut, en 1347, tenir en fief de *religieux homme et seigneur* l'abbé de Saint-Martin, *soixante-quatre pintes de bon vin, à la mesure de La Celle, et huit bichets d'avoine* qui lui étaient dus sur trois meix de la paroisse, et s'avouât, en conséquence, *homme-lige* du monastère. Hérard de La Boulaye confessa, en 1397, posséder en fief et hommage de révérend père en Dieu, l'abbé de Saint-Martin, le meix *Belletaine au parochiage de La Celle*, et le pré *Notre-Dame*. Guillaume de Barnay donna le même dénombrement quarante ans après.

En 1436, les habitants du *Mont-des-Chevaliers* se déclarèrent *hommes de franche liberté* du duc de Bourgogne. L'abbé et les religieux protestèrent contre cette prétention, et la firent annuler. Néanmoins, le bailli du prince, considérant que *c'était de pures créatures*, obtint des moines une demi-franchise pour eux, et fit statuer qu'ils hériteraient de moitié. Le fief du Mont appartenait, en 1716, à Barthélemy de La Boulaye, auquel l'abbaye abandonna, la même année, la haute justice du lieu, à condition qu'il payerait double les redevances anciennes.

La Vesvre, le plus important de tous ces fiefs, et celui auquel appartenait la seigneurie du clocher, formait une terre en toute justice, possédée, au treizième siècle, par une famille de ce nom. Barthélemy de La Vesvre et Huguette, son épouse, en firent foi et hommage à l'abbé de Saint-Martin, en 1250 (2). Le manoir de cette ancienne seigneurie est situé au fond de la vallée, au confluent de la Canche et de la Verrière qui prennent ensuite son nom, et près de la route de Château-Chinon à Autun. C'était,

(1) M. BULLIOT, *Hist. de Saint-Martin*, tome II, p. 112.

(2) Jean, qui vivait sous François Ier, a laissé des poésies latines estimées que l'on trouve dans le 3^e volume des *Délices des Poètes*.

au quatorzième siècle, un château-fort de difficile accès, à cause de la largeur et de la profondeur de ses fossés que les eaux de la rivière inondaient continuellement. En 1363, les écorcheurs s'en étant emparés, ainsi que nous l'avons fait observer (1), commirent de grands dégâts dans tous les environs, et ne justifèrent que trop tout ce qu'avait d'horrible le nom qu'ils s'étaient donné. Il fallut, pour s'en débarrasser, traiter avec eux, et il en coûta deux mille cinq cents francs d'or. La place fut démolie, l'année suivante, par l'ordre du duc de Bourgogne.

Cette terre passa, au quinzième siècle, dans la maison de Ganay par voie d'acquisition. Jean, damoiseau, second fils de Guichard, était seigneur de *La Vesvre-sous-Rousillon*, en 1460. Il avait cédé, cinq ans auparavant, ses droits sur le fief de Savigny, à Guyot ou Guillaume, son frère. Ce gentilhomme était mort en 1474, et avait laissé Jeanne de Charolles, sa veuve, avec deux enfants, Claude, qui lui succéda, et Catherine. Le premier fit un échange, en 1484, avec Jean de Ganay, son cousin, depuis chancelier de France, et épousa, deux ans après, Denise de Couvroy, dont il eut sept enfants (2). François, l'aîné, seigneur de La Vesvre, du Bomblais, du Tremblay....., fut juge-lieutenant au bailliage du Charolais, et épousa Philiberte de Loisie, fille de Jean, avocat et conseiller du roi au parlement de Dijon. Il laissa trois fils et trois filles (3).

Jean II, l'aîné, hérita du fief de La Vesvre qu'il ven-

(1) Voyez tome 1, p. 134.

(2) François, Louis, religieux et grand prieur de l'abbaye d'Aisnay, mort en 1525; Antoine, licencié ès-lois; Louise, Jeanne, Péronne et Édouarde.

(3) Jean, Claude, seigneur de La Vesvre en partie et de Fontenay, lieutenant-général au bailliage du Charolais; il laissa de damoiselle de Chisseret, son épouse, deux filles, Françoise et Marie, qui s'unit à Denis Girard, seigneur de Lavault; François, Marie, Émerie et Jacqueline.

dit, dans la dernière moitié du seizième siècle, à Jean de Ganay, seigneur de Chassenay, son parent (1). Cette terre passa, au dix-septième, à Pierre de Choiseul, seigneur de Traves. Son fils, François de Traves, qui la possédait en 1720, acquit, la même année, le droit de haute justice de J. Mongin, évêque de Bazas et abbé commendataire de Saint-Martin, en échange de Cervaux, puis la revendit, dix ans plus tard, à N. de Maizière (2). La Vesvre est actuellement la propriété et le lieu de résidence de M. le comte d'Esterno, issu d'une famille originaire de Franche-Comté.

V.

CHISSEY-EN-MORVAND, *Chisseium*.

Ce village, partagé en deux par la Taraine ou Tarnin, est bâti dans une vallée que parcourt la route d'Autun à Saulieu, à cinq kilomètres, au nord de Lucenay. Il est chef-lieu d'une commune peuplée de seize cent vingt habitants environ, et dont le territoire compte deux mille neuf cent quatre-vingt-dix hectares de superficie. Le pays est généralement découvert, puisque les forêts n'en occupent pas la septième partie (3); mais il est montagneux et peu fertile. Une ancienne voie romaine le traversait du sud au nord.

La paroisse de Chissey remonte au moins au dixième siècle. Courtépée parle d'un titre de l'an 1100 concernant la cure du lieu. Elle faisait jadis partie de l'archiprêtré et du

(1) *Nobiliaire universel de France*, tome VII.

(2) COURTÉPÉE, tome III.

(3) Elles couvrent quatre cent vingt-quatre hectares.

bailliage de Saulieu. La collation de ce bénéfice et les dîmes appartenaient au prieur de Bar-le-Régulier, duquel ils passèrent, en 1724, au chapitre de Notre-Dame de Semur. Le curé était à portion congrue. L'église, dédiée à saint Martin, est un assemblage de constructions de diverses époques. Le chœur, terminé en abside, est la seule partie voûtée; il rappelle le onzième siècle. La nef fut reconstruite en 1755. L'ancienne chapelle du château, dont le bénéfice était uni à la cure, fut bâtie en 1668, par Chrétienne de Chissey, épouse de Jean de Sénailly.

On remarque à Chissey un vieux manoir flanqué d'un gros donjon et de quelques tours avec meurtrières, et aujourd'hui fort délabré. Ses fossés sont presque entièrement comblés. Il était autrefois le siège d'une antique seigneurie en toute justice mouvante du duché de Bourgogne, et que possédait, au treizième siècle, Hugues de Roussillon, noble chevalier, qui prit part aux expéditions armées pour la Palestine. Guillaume de Crux, son parent, légua, en 1277, une somme de cinquante livres à une de ses filles pour la marier (1). Odet de Roussillon, son fils, en était seigneur en 1307. Huguenin, Richard et Andoche, dits de Chissey, en jouirent ensuite successivement. Le dernier reconnu, en 1404, qu'il tenait en fief lige du duc de Bourgogne, sa maison-forte, le Breuil, et diverses habitations du côté de Lucenay (2).

Michaut de Chaulgy, dit le brave, chambellan du duc de Bourgogne, deuxième chevalier au parlement de Beaune, gruyer d'Auxois et seigneur de Chissey en 1450, adressa, vingt-neuf ans après, comme représentant de la maison de

(1) *Hist. de Saint-Martin*, tome II.

(2) Huguenin, bâtard de Chissey, écuyer, fut huissier d'armes de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et maître de sa vénerie, en 1428. Marguerite de Chissey, abbesse du Tart, mourut en 1546; Denize épousa Guillaume de Montcenis, et Claude, mariée à Guy de La Tournelle, mourut en 1580.

Roussillon, une requête à Louis XI pour faire retrait de la châtellesnie de ce nom. Odinet de Montmoyen, l'un de ses successeurs, gouverneur d'Autun, défendit vaillamment cette ville contre le maréchal d'Aumont, en 1594. Léonard de Chissey se signala aussi en cette circonstance (1).

Cette terre passa, peu de temps après, dans la maison de Fussey. Jacques, seigneur de Menessaire, en était possesseur en 1608. Il la laissa à ses descendants qui en ont joui jusqu'en 1789. Nicolas-Xavier, fils de François de Fussey, en a été le dernier seigneur.

La commune de Chissey renfermait encore six autres fiefs avec justice, savoir : 1° Buy, au nord, dont la famille de Bazelle prenait le nom, et où l'on voyait autrefois une maison-forte ; 2° La Motte-Chissey, qui eut aussi des seigneurs de son nom, et que Nicolas de Fussey fit unir au marquisat de Menessaire en 1668 ; 3° La Prée, petit château situé sur la rive droite du Tarnin, à l'ouest ; il formait, avec le hameau voisin, une seigneurie en toute justice ; 4° Vausseray ; 5° Palaiseau (2), village bâti dans le flanc d'une colline ; 6° enfin Souvert.

Palaiseau était une des dix-huit terres du bienheureux Varé, fils de Corbon, qui la donna, en 706, à l'abbaye de Saint-Andoche de Saulieu. Les habitants étaient autrefois *francs-bourgeois* en cette ville, en payant vingt deniers au chapitre. Celui-ci l'inféoda, le 10 juillet 1382, à Guillaume de Clugny, seigneur de Menessaire, parce que, depuis vingt-huit ans, *étant demeurée en friche à cause des pestes et autres maladies contagieuses, et des ravages des gens de guerre, elle ne rapportait rien* (3).

(1) COURTÉPÉE, tome VI, p. 269.

(2) *Palatiolum*.

(3) Terrier de Menessaire ; manuscrit de G. Moreau, chanoine et chantre de Saulieu.

Andoche, son fils, se reconnut, en 1414, homme-lige des chanoines comme détenteur de cette terre. Le roi l'ayant donnée dans la suite à la famille Brulart, elle passa de celle-ci à Philippe Barbuat, conseiller du roi au parlement de Dijon, en 1730 (1).

Souvert, autrefois alternatif avec Lucenay, ne conserve plus de vestiges de son ancien château. Il formait jadis une terre en toute justice qui mouvait noblement de la baronnie de Lucenay. Le seigneur avait droit de pêche dans les rivières et ruisseaux de cette baronnie, de chasse et d'usage et pacage dans toutes les forêts.

Ce hameau appartenait, au treizième siècle, à une famille de même nom, de laquelle il passa dans celle de Clugny. Guillaume le donna, en 1327, en mariage à Barbe, sa fille, qui épousa Jean du Bonair, damoiseau, et y érigea, peu de temps après, un fief du nom de son gendre en s'en réservant la mouvance. Jean Le Maire, conseiller du duc de Bourgogne, prenait le titre, sans doute par engagement, de seigneur de Souvert, en 1460. Claude de Clugny d'Effours vendit cette terre, en 1502, à Édouard de La Magdeleine, qui l'échangea, quarante ans plus tard, au chapitre d'Autun. Celui-ci la transmit, en 1606, à Georges de Souvert, conseiller et président au parlement de Dijon, qui l'acheta, dit-il, parce qu'il en portait le nom. Il mourut dix ans après avec la réputation d'un juge intègre et fort distingué. Anne de Lamarre, veuve du président Claude de Souvert, son petit-fils, la revendit à Roch du Couvroy, dont la veuve, Claude de Morey, se remaria à Philippe Quarré de Juilly. Gabriel, issu de cette union, céda à son tour Souvert, en 1761, à Edme de Jaucourt, et Charles-Léopold, fils de ce dernier, à Anne-Paul de Fontenay, seigneur de Sommant, et lieutenant-général au bailliage d'Autun.

(1) COURTÉPÉE, tome VI.

Près du pont jeté sur le Tarnin, de vieux débris de l'armée impériale s'étant embusqués en 1816, firent feu sur un peloton d'avant-garde de l'armée des alliés, et tuèrent ou blessèrent environ soixante hommes.

VI.

CUSSY-EN-MORVAND, *Cuciacum, Cuceium.*

Ce bourg, chef-lieu d'une commune de plus de deux mille habitants répartis sur une étendue de trois mille quatre cent soixante-dix-sept hectares, dont cinq cent soixante-dix-sept sont en bois, est situé au milieu des montagnes, à sept kilomètres à l'ouest de Lucenay-l'Évêque. Il occupe un plateau au pied duquel coule le ruisseau de son nom, l'une des branches de la rivière de Verrières, et d'où la vue est fort sévère. Au-dessous de l'église, au lieu dit anciennement *sur les châteaux*, il existe une motte encore bien dessinée; c'était, au treizième siècle, une maison-forte d'une grande importance, où les sires de Roussillon faisaient souvent leur résidence. Les habitants furent affranchis en 1555, et purent dès-lors se dirent *francs-bourgeois et de franche condition comme ceux d'Autun* (1).

La paroisse de Cussy, jadis de l'archiprêtré d'Autun, est très-ancienne. Au dixième siècle, elle avait son église. Le patronage de la cure appartenait encore, en 1265, aux évêques diocésains, dont l'un, Gauthier I^{er}, fonda son obit à Saint-Martin pour une rente de vingt sous sur l'église de Cussy (2). Il passa bientôt dans les mains du

(1) Terrier de 1628; COURTÉPÉE, tome III.

(2) M. BULLIOT, tome II, p. 119.

sénéchal, puis, en 1425, dans celles du chapitre de la cathédrale qui percevait, en sa qualité de collateur, une partie des dîmes; le curé et le seigneur se partageaient le reste.

L'église paroissiale, située au centre du bourg, était primitivement dédiée à saint Pierre; mais depuis longtemps elle est sous l'invocation de saint Léger. Elle se compose d'un chœur reconstruit au seizième siècle, de deux chapelles latérales, qui datent de la même époque, et dont l'une, celle du nord, est vulgairement dite chapelle de *Fretoy*; d'une nef appuyée de deux collatéraux construits en 1851, par les soins de l'abbé Jean Chamois, curé du lieu, et d'un clocher en pierre surmonté d'une haute flèche en bois, bâti sur le portail (1).

En 1298, Eudes de Roussillon, seigneur du pays, légua à cette église une rente de dix sous, assise sur son four banal de Cussy, pour acheter quatre livres de cire à l'effet de composer une torche qui devait être allumée pendant l'élévation du Saint-Sacrement, à chaque messe qu'on y célébrerait. Ses successeurs étaient tenus d'acquitter ce legs le jour de saint Barthélemy (2).

Cussy, comme le lieu le plus considérable de la châtellenie de Roussillon, en était, à proprement parler, le chef-lieu. C'était là que se rendait la justice pour toutes les paroisses de sa dépendance. Des six foires accordées aux anciens seigneurs, cinq se tenaient en ce bourg, savoir à chaque jeudi des Quatre-Temps et le lendemain de la fête patronale. Un gros marché, où l'on vendait des céréales et toutes sortes de marchandises et de denrées, y avait lieu toutes les semaines. Il était dû au

(1) Trois portes parallèles donnent entrée dans chacune des nefs, à l'ouest.

(2) Déjà en 1240, Hugues de Ternant, chevalier, avait légué dix deniers-tournois à l'église de Curé.

châtelain, pour chaque animal mâle, à *pied fendu*, un denier tournois ; pour la femelle, un demi ; pour cheval ferré, vendu ou échangé, trois sous quatre deniers ; pour cheval défermé et pour celui qui *oncques ne l'avait été*, vingt deniers seulement. Tous les sujets de la châtellenie étaient tenus d'y conduire du bétail, sous une amende de *quatorze sous contre les défaillants*. Il percevait aussi le droit de minage sur les diverses céréales qui se vendaient à la halle, celui d'annage et mesurage sur les étoffes, de fournage sur le pain, de bannie dans les moulins, de taverne, de banvin..... Le ruisseau était lui-même banal, et il était défendu d'y pêcher sous peine de trois livres cinq sous d'amende.

Les habitants jouissaient, moyennant cinq sous par feu, du droit d'usage et de pacage dans les forêts seigneuriales, où ils pouvaient prendre *bois mort et mort-bois* pour leur chauffage, *bois de fol coupé à la serpe* pour boucher leurs héritages, pièces à bâtir et pour *chaussure* de charrettes et charrues, et *autres engins nécessaires*, sans pouvoir en vendre à peine de trois livres un sous par chaque convention. Ils jouissaient aussi du champoyage pour tout leur bétail *en temps de vaine pâture*.

Les sentences criminelles du bailli de Roussillon s'exécutaient au village de Montcimet, au lieu nommé *Toppes*, où l'on voyait un signe patibulaire à quatre piliers, et un autre *en l'Haut-du-Mont*, au *finage d'Anost*. Ce hameau, alors alternatif entre les deux paroisses, est encore divisé aujourd'hui entre ces communes. Dans la partie qui dépend de Cussy, il existe une chapelle de saint Sébastien réparée en 1847 ; elle servit de cinquième clocher à l'époque de l'érection de la baronnie de Roussillon en marquisat. Quelques archéologues ont cru retrouver un souvenir palen dans le nom de Montcimet. On y remarque quelques traces de la voie romaine qui traversait le centre du Morvand.

Pierre Le Minier était, au seizième siècle, seigneur de

Montcimet en partie, dont il fit foi et hommage à Roussillon. Henriette, sa fille, porta ce fief à Philippe de Gaudry, sieur de Bost, prévôt d'Autun et capitaine de l'hôtel des Invalides. Le Joux était autrefois un lieu consacré à Jupiter.

Fretoy, anciennement Frotoy, fief qui avait pris son nom de sa position dans les forêts, possédait jadis un manoir seigneurial. La chapelle, bâtie sur le côté nord de l'église de Cussy, appartenait au possesseur de cette terre. On y remarquait, en 1298, plusieurs clos de vignes possédés par Jeanne de Millery. Eudes de Roussillon, qui s'en était emparé injustement, les lui rendit à sa mort, et lui légua cent sous tournois pour *les arrérages*.

Marey (1), au fond d'une vallée vers le nord-ouest, formait, au seizième siècle, une seigneurie en toute justice qui avait dans sa dépendance La Forge, Le Pré, Le Vernoy et Vismogey. On y voyait alors une maison-forte dont il reste à peine quelques traces. Odon de Marey, chevalier, en fit foi et hommage en 1240, et Jean, en 1510. Ce dernier la donna, peu de temps après, à Suzanne, sa fille, femme de Claude de Chaulgy. Elle fut saisie sur leurs enfants et adjudgée par décret, en 1551, à Jacques de Lantrages, sieur de Relan, dont la fille s'unit à Louis de Chaulgy, et la lui porta en dot. Celui-ci ayant acquis en 1605, les droits d'Anne de Lantrages, sieur de Cheilly, son beau-frère, réunit cette terre à la baronnie.

A Vignerux (2), hameau bâti aussi dans la vallée, au sud-ouest, on remarquait autrefois un autre château dont il ne reste plus rien. Ce fief, avec haute et basse justice, appartenait, au quatorzième siècle, à une maison de ce nom. Jean de Vignerux épousa, vers 1396, Jeanne de Sommant, qui lui apporta en dot le fief de Prangey, dont

(1) *Mareyum.*

(2) *Viglenum.*

il fit foi et hommage à l'abbé de Saint-Martin. Saladin de Montmorillon, seigneur de Vignerux en 1567, vendit cette terre à Hugues de Chaulgy, chevalier, baron de Roussillon, qui l'unit à sa châtellenie dont elle était mouvante. Celle d'Allyes, au sud-est, était possédée, en 1263, par Guy Besors, sire de Villarnoult. Ce gentilhomme consentit, la même année, à la tenir en fief de l'abbé de Saint-Martin. Elle dépendait encore de ce monastère à la fin du dernier siècle.

Ruisselles, au nord-est, était jadis alternatif entre la paroisse de Cussy et celle de Chissey. Agnès de *Rucille* fut comprise, en 1277, dans le testament de Guillaume, sire de Crux-la-Ville, pour une somme de cent sous dijonnais. Guyot de *Russalles* figure dans celui d'Eudes de Roussillon, en 1298, pour un legs de quarante sous tournois.

VII.

LA PETITE-VERRIÈRE, *Vitriariæ*, *Verreria*.

Dans une étroite vallée qu'arrose une rivière formée des ruisseaux d'Anost et de Cussy, et que parcourt la route d'Autun à Lormes, on rencontre le village de La Petite-Verrière, chef-lieu d'une commune de deux cent cinquante habitants, et dont le territoire ne compte que neuf cent quatre-vingt-dix-huit hectares de superficie (1). Il se nommait autrefois *Verrière-sous-Roussillon*, à cause de sa proximité des ruines d'un ancien château dont nous avons parlé à l'article d'Anost. Ce modeste village se compose seulement de sa vieille église, édifice du onzième siècle et dédié à la sainte Vierge (2), d'un manoir seigneurial et de trois ou quatre habitations particulières.

(1) Deux cent vingt-neuf sont occupés par les bois.

(2) On en fait la fête le 15 août, jour de l'Assomption.

Étienne Ladone, dans son livre des *Antiquités d'Autun*, prétend que La Petite-Verrière tire son nom de Virдумare, fameux capitaine éduen que nous avons vu à la tête des armées de la république à l'époque de la conquête romaine. Des ruines très-anciennes, dit-il, attestaient encore de son temps l'emplacement de la villa où il reçut le jour (1). Mais, sans contester le fait de la naissance de l'illustre guerrier à La Petite-Verrière, il nous semble probable que ce nom a une origine commune avec celui de La Grande-Verrière, aussi appelée autrefois Verrière-sous-Glaine, et qu'il vient d'une ancienne verrerie.

La paroisse était autrefois l'annexe de La Celle, à laquelle elle est encore réunie actuellement. Elle doit son origine aux moines de Saint-Martin qui y fondèrent une chapelle au neuvième siècle. Le patronage de la cure appartenait à l'abbé, auquel il fut confirmé, en 1164, par le pape Alexandre III. Hugues de Ternan, chevalier, légua, en 1240, au monastère, sa vigne du Val-Bertrand, et deux sous à l'église de la bienheureuse Marie de Verrère. Un peu plus d'un siècle après, Huguenin, fils du prévôt de Sommant, donna à la même maison, *en rémunération et récompensation des biensfaitz et honours que li religieux et messires l'abbés Joffroiz, humble abbés de S. Martin d'Ostun, et li covent de ce moisme leu lui avoient faict au temps passez, et par l'affection et dévotion que il ha et doit avoir à ladicte esglise....., quatorze bichets d'avoigne au bichet coustumier, dehuz chacun an, le lendemain de Noël, en la ville de La Verrère-soubz-Rossillon, de pluseours des hommes des diz religieux habitanz de ladicte ville.*

(1) *Non te tacitum, dux præstantissime gentis
Æduacæ, linguam, tua nec sæcunda silebo
Rura, nemusque sacrum, celsique cacumina montis
Irriguum que amnem, fontesque et amœna vireta
Nobile adhuc Viridumari servantia nomen.* (P. 114.)

La terre de La Petite-Verrière, nommée La Boulaye, *avec juridiction haute, moyenne et basse, mère, mixte et impaire*, appartenait à l'abbaye de Saint-Martin qui l'avait reçue de la libéralité de Charles-le-Chauve, en 885. Le roi Raoul la lui confirma en 924. Tous les habitants étaient alors *hommes des religieux, justiciables en tout cas, tant criminels, capiteux comme civils*. Les moines la cédèrent bientôt en fief à une famille qui en prit le nom. Hugues de Verrière fonda, en 1228, son anniversaire à Saint-Martin pour le 7 des calendes de mars, moyennant une rente de *dix sous et quatre sextiers* de seigle.

Rentré en possession de cette seigneurie, le monastère la donna de nouveau en fief, à la réserve de la haute justice et de la mouvance, à Charles de Laval, sieur de La Cour, pour une rente annuelle de vingt-neuf livres neuf sous un denier, vingt-trois boisseaux d'avoine et vingt-quatre de seigle, assise sur le moulin du *Péage* ou de La Challoire. Les descendants de ce seigneur la vendirent, vers 1535, à Claude d'Arlai de La Boulaye, dont elle porte encore le nom. En 1716, Barthélemy d'Arlai obtint de l'abbé la cession du droit de haute justice, à condition de doubler la redevance féodale; mais les quarante-six boisseaux d'avoine, *vu qu'elle est petite et s'altère en ce pays*, furent remplacés par vingt-trois de seigle.

Verrière entra, peu de temps après, dans la maison de Jaucourt qui la vendit, en 1775, à messire de Champeaux de Saucy; ses descendants en jouissent encore. Sur le côté méridional de l'église, on remarque une jolie chapelle de la renaissance fondée par la maison d'Arlai. Elle sert de sépulture aux possesseurs de cette ancienne seigneurie. Denis-Anne de Champeaux-La-Boulaye y a été inhumé en 1846.

Dans la vallée, au sud, se trouve l'antique fief de La Challoire avec un moulin sur lequel Eudes de Roussillon légua, en 1298, à l'abbaye de Saint-Martin, une rente

de quinze bichets de seigle, à la mesure de Cussy, pour être distribuée en pain, aux pauvres, le jour qu'on célébrerait son anniversaire dans l'église de ce monastère. Vaulion (1) en faisait partie. Ce fief fut uni dans la suite à celui de La Boulaye, et possédé par les mêmes seigneurs.

VIII.

RECLENNES, *Roclena*.

Au sud de Lucenay, s'élève une haute montagne, la dernière du Morvand de ce côté. Sur le versant méridional, est bâti le village de Reclennes, d'où la vue plane sur toute la vallée de l'Arroux. En face, à huit kilomètres de distance, se montre la ville d'Autun avec sa demi-ceinture de montagnes boisées parmi lesquelles on distingue le Mont-Dru, le Mont-Jeu et Briseou. Ce village, chef-lieu d'une commune de six cent cinquante-deux habitants, fut brûlé, en 1444, par les gens de guerre de Charles VII et du dauphin, depuis Louis XI. La paroisse est très-ancienne, ce qu'elle doit à sa position aux portes de la ville épiscopale. Le patronage de la cure appartenait autrefois au chapitre de la cathédrale, et les dîmes au curé et aux sires d'Esbaugy. L'église, surmontée d'un petit clocher en bois, fut reconstruite en partie au seizième siècle. Elle est dédiée à la sainte Vierge (2). On y remarque deux chapelles. Celle du sud appartenait aux

(1) *Vallis leonum*. A peu de distance, à l'est, sous les ruines du château de Rochelion, de *Rupe leonum*. Il couronnait une montagne dépendante du territoire de Sommant.

(2) L'Assomption.

seigneurs dont nous venons de parler , qui jouissaient du droit de préséance dans l'église parce qu'elle était située dans les limites de leur haute justice. L'autre , placée sous l'invocation de saint Antoine , était possédée par ceux de *La Come*, dont le manoir était voisin de l'édifice sacré. Ce fief fut réuni , dans la suite , au précédent. Savaric de Reclennes s'associa au mouvement religieux et chevaleresque qui jeta , au douzième siècle , toute la noblesse française dans les montagnes de la Judée.

A l'est , près de la route d'Autun , se trouvait le château d'Esbaugy. Il fut brûlé le 3 février 1638 , et avec lui le seigneur , sa femme et leurs trois enfants. La reconstruction eut lieu deux ans après. On y remarquait une chapelle où le curé de Reclennes allait célébrer un jour de chaque semaine. Il formait , avec ses dépendances , une seigneurie en toute justice mouvante en fief de la baronnie de Dracy-Saint-Loup. Cette terre appartenait , en 1638 , à la maison de Frasnay. Elle passa , après la mort funeste du seigneur , à noble Antoine Nuguet , contrôleur général des postes de France , qui en fit foi et hommage en 1667 , et la laissa à Louis et Étienne , ses fils. Marie-Anne Nuguet , sa petite-fille , porta Esbaugy , au commencement du dix-huitième siècle , à François de Fussey , seigneur de Chissey. Nicolas-Xavier , issu de cette union , en était possesseur en 1789.

A La Chaume , hameau situé vers l'ouest , il existe des vestiges d'une ancienne voie romaine. Ce fief , où se trouvait autrefois un manoir seigneurial , dépendait de la baronnie de Lucenay-l'Évêque , et appartenait au chapitre de la cathédrale , ainsi que Creusevaux et les Pelletiers. Il avait été réuni à la seigneurie de Collonge. Mayne était une dépendance du prieuré de Saint-Symphorien d'Autun.

Les Guyards , composés de six feux seulement en 1770 , se partageaient alors , dit Courtépée , entre trois paroisses. Au centre , on voyait une grande borne formant une triple limite. On raconte que les curés de ces trois

paroisses s'y réunissaient de temps en temps pour dîner en compagnie et pourtant chacun chez soi. L'antique voie d'Agrippa passait à peu de distance.

IX.

ROUSSILLON-EN-MORVAND, *Ruscilium*, *Roscilio*.

Ce village, l'un des plus considérables des environs, est bâti sur une montagne dominée à l'ouest par d'autres montagnes encore plus élevées, et dont le principal sommet atteint neuf cent deux mètres. Il ne renferme que des chaumières d'un aspect généralement misérable. A un kilomètre, au sud, serpente la route de Château-Chinon à Autun, qui apparaît comme suspendue au-dessus du précipice où coule la Canche, l'une des branches de la Vesvre (1). A quelques cents mètres en amont, dans les forêts, cette rivière forme de nombreuses cascades souvent visitées des curieux. On remarquait autrefois, sur son cours, une verrerie de cristal fondée par les seigneurs.

Roussillon n'a été ainsi nommé que depuis la fin du quinzième siècle, époque où Michaut de Chaulgy, ayant acheté le fief du Monceau, y bâtit un château-fort qu'il appela Roussillon, en souvenir de celui que l'on remarquait autrefois sur une montagne, au sud d'Anost. Jusque-là ce village avait porté le nom de Blain, *Blinum*, qui revit dans celui de *Blain-le-Vieil*, situé à l'ouest. La seigneurie du pays appartient, au douzième siècle, aux puissants seigneurs de Château-Chinon, car nous voyons Hugues II prendre d'abord le titre de Hugues de Blain.

(1) Elle vient des *Bois-l'Abbesse*, dont le nom rappelle qu'ils furent autrefois possédés par l'abbesse de Saint-Andoche d'Autun.

La commune de Roussillon, la troisième du canton, est située à douze kilomètres, au sud-ouest de Lucenay, sur un sol extrêmement accidenté. « Le terrain, dit Courtépée (1), en est sablonneux, ingrat, ne rapportant que seigle et sarrasin. » La population est d'environ dix-sept cents habitants, et la superficie de trois mille cinquante-neuf hectares.

La paroisse paraît remonter au moins au onzième siècle. Par une anomalie assez bizarre, elle faisait autrefois partie du diocèse de Nevers, bien qu'enclavée de toutes parts dans celui d'Autun, et relevait de l'archiprêtré de Châtillon-en-Bazois. Le patronage de la cure appartenait alors au prieur de Saint-Symphorien, et les dîmes, de quinze gerbes l'une, au curé et au seigneur. L'abbé François-Sulpice Jacquand soutint à cet égard, vers 1750, contre Nicolas-Étienne de Chaulgy, comte de Roussillon, un grave procès qu'il perdit.

L'église paroissiale, dédiée à saint Jean-Baptiste, aujourd'hui fort propre, ainsi que le presbytère, était dans un état bien différent, à en juger par le tableau qu'en donne Jean-François Cassier, dans un poème plaisant où brillent un esprit enjoué et une verve délicate qui le rendent digne de Gresset. Il est intitulé : *La Roussillonade*, et fut composé en réponse à la lettre d'un abbé Goy, l'un de ses voisins, qui lui reprochait, en ami, d'avoir quitté sitôt cette paroisse qu'il ne gouverna, en effet, que deux ans (2). La pièce parut, pour la première fois, en 1751, à Bâle, en Suisse, et plus tard, à Lyon,

(1) Tome III, p. 409.

(2) L'abbé Cassier naquit à Château-Chinon en 1720. Il fut transféré, de la cure de Saint-Maurice-lès-Saint-Saulge, à Roussillon, et de là à Saint-Sulpice-aux-Amognes, puis à Prémery, qu'il quitta encore pour se charger de l'éducation du comte de La Marche, fils du prince de Conti, qu'il termina cinq ans après, à la satisfaction du père. Celui-ci lui accorda une pension de mille francs, et lui fit, en outre, obtenir un canonicat à Melun, et la pro-cure de Saint-Satur, près de Sancerre.

sous le nom d'un abbé Le Noble, grand-vicaire d'Autun. Le plagiaire, qui n'avait fait que la tronquer, n'avait rien à craindre de la part de l'auteur, il venait de mourir (1).

Passant la première partie, qui ne contient que des louanges pour cet ami dont il célèbre la piété, la science et le jugement droit, nous allons rapporter celle qui regarde l'église et le presbytère.

.....
 Tu dis qu'en pasteur mercenaire,
 Au loup j'ai laissé mon troupeau,
 Et qu'il eût fallu, pour bien faire,
 Donner, pour son salut, ma peau.
 Mais, hélas ! le jour est si beau,
 Il est si cher à la nature !....
 Au-delà de la sépulture,
 On dit qu'il en est un nouveau ;
 Mais il fait si noir au tombeau !

.....
 Jésus, le vainqueur du trépas,
 Lorsqu'il fallut franchir le pas,
 Malgré les forces infinies
 Des deux natures réunies,
 Lui-même ne frémit-il pas,
 Quoiqu'il eût assurance pleine
 Qu'aux entrailles de la baleine
 Il resterait moins que Jonas ?
 Et puis cette mort salubre
 Devait sauver toute la terre,
 Et d'enfer vider la prison,
 Au lieu qu'en mon poste effroyable,
 Par mon trépas hors de saison,
 Je n'aurais, des griffes du diable,
 De tout mon bercail pitoyable
 Arraché la moindre toison.

(1) Cette seconde édition eut lieu en 1772.

Et pourquoi mourir sans raison ?
Mon successeur, plein d'un saint zèle ,
A l'ouaille douce et fidèle ,
Saura faire observer la loi ;
J'allais m'égarer avec elle ,
Il la convertira sans moi.
Et voilà justement pourquoi
Je lui mets en main la houlette
Et le charge de mon troupeau ,
Sans que mon âme le regrette.
Je n'emporte dans ma retraite
De pastoral que mon pipeau.

Veux-tu maintenant, de ma cure ,
Que je te croque la peinture ?
D'abord l'église, en vérité,
Est un morceau d'architecture
Qui sent bien son antiquité.
A travers l'une et l'autre vitre ,
En hiver, il neige au pupitre.
Il y pleut et grêle en juillet ,
Et les vents tournent le feuillet
De l'Évangile et de l'Épître.

D'ordinaire par ces mutins
Qui , tour à tour, soufflent sans cesse ,
Pendant les vêpres ou la messe ,
Dix fois les cierges sont éteints,
Et lorsqu'à leur fougue indiscrete ,
Selon que tourne la girouette ,
On oppose un vieux drap de mort ,
Tantôt au sud , tantôt au nord ,
La guenille à peine est collée ,
Que soudain quelque tourbillon
Vient ensevelir l'assemblée
Et le curé sous le haillon.

Le jour entre par quatre faces ;
Le chœur aussi n'est pas obscur.
On voit le ciel par les crevasses
De la voûte et de chaque mur.

Sur l'autel, sous une gouttière,
Est un rétable vermoulu
De cire jaune surfondu
Et crépi d'un doigt de poussière.
A côté l'on a suspendu
Les restes de quelque bannière,
Ou les misérables lambeaux
De quelques antiques drapeaux.
C'est la commune conjecture,
Que cette vénérable ordure,
De quelque preux seigneur du lieu,
Est une pompeuse capture
Dont il a fait hommage à Dieu.

On ne peut, en mille manière,
Peindre l'enceinte irrégulière
Que ferme le balustre errant.
Très-souvent le peuple, en entrant,
Apporte la sainte barrière
Sur les talons du célébrant;
Et bientôt après en arrière,
Dans le reflux se retirant,
De la foule tumultuaire,
Sans cesse elle suit le torrent;
De sorte que le sanctuaire
Est tantôt petit, tantôt grand.

Pour la nef, qui n'est pas voûtée,
Et n'a ni pavé, ni plafond,
D'ossements elle est parquetée,
Et c'est un sépulcre profond.
Cette sombre grotte est ornée,
Aux deux côtés, d'autels poudreux,
Où des simulacres affreux,
Coiffés de toiles d'araignée,
Sculptés, sans doute, à la cognée,
D'après quelques spectres hideux,
Font frayeur aux enfants peureux.

On peut, quand le ciel est sans nue,
Distinguer la chaire à prêcher

D'avec l'échelle du clocher ;
L'une est à l'autre contigüe.
Toutes deux servent à cacher
Un long pan de muraille nue ,
Et très-souvent font trébucher
Les bons vieillards à courte vue.

Du prône l'usage est proscrit ,
Depuis trente ans que l'on n'en fit !
Dans la chaire , en l'air suspendue ,
Le droit de monter est proscrit ;
L'échelle inutile est perdue.

Au donjon, de cette mesure ,
Dans une guérite peu sûre ,
Sous une ruche de merrain ,
Sont deux cymbales dissonantes ,
Moitié de fer, moitié d'airain ,
Comme en ses peintures savantes
Charton en savait mettre en main
A de fabuleux corybantes ,
Autour du berceau de Jupin.

Lorsque , avec cette sonnerie ,
Le marguillier de Roussillon
Distingue , par le carillon ,
Le quadruple de la férie ,
On croit entendre l'harmonie
Des mortiers d'une pharmacie ,
Ou la sotte cérémonie
D'un époux qu'on charivarie ,
Ou la rustique symphonie
Par qui , frappant sur un bassin ,
Un manant rappelle un essaim
Qui s'envolait en colonie.

A cette espèce de tocsin
Joins l'horrible cacophonie
De quatre voix de marcassin ,
Dont l'impudente barbarie ,
Aboyant un patois latin ,
Afflige effrontément l'ouïe ,

Et se dispute avec furie
L'honneur de primer au lutrin.

Par cette image raccourcie
Tu vois comment et dans quels lieux
Deux ans j'ai chanté la préface
Au roi de la terre et des cieux !
Si l'on t'avais mis à ma place ,
Convien's, ami , de bonne foi ,
Que tu aurais fait tout comme moi ;
Qu'ennuyé , perdant patience ,
Tu n'aurais pas pu mieux tenir
Dans ce séjour de pénitence.

Au nord-ouest du cimetière
Est une vieille chaumière
Où tout entre excepté le jour ;
Du curé c'est là le séjour !
On n'y peut marcher sans lanterne ,
Eût-on l'œil perçant des vieux chats ,
Qui parfois y font leurs sabbats.
Moins obscure était la caverne
De cet immortel forgeron ,
Mari boiteux d'une guenon.
Moins sombre on peint l'affreux averne
Ou le noir palais de Pluton.

Dans deux chambres illuminées
Par les tuyaux des cheminées ,
Les poutres et les soliveaux ,
Soutenus par quelques poteaux ,
Font un lambris en découpure ,
Dont , chaque jour , la pourriture
Fait descendre quelques lambeaux.

On voit sur la pierre verdâtre
Des vieux murs , faits sans chaux ni plâtre ,
L'escargot et le limaçon
Se promener dans la maison.
Aux quatre coins de la tanière
La taupe fait sa taupinière ;
La chauve-souris , le hibou

En font leur funèbre volière.
Le musc-follet, le loup-garrou,
Au pauvre curé dans son trou
Ne laissent fermer la paupière.
D'un saint, d'un sorcier ou d'un fou
Ce dût être la résidence,
Avant qu'en cet affreux manoir
On m'eût, pour mes péchés, je pense,
Cloîtré du matin jusqu'au soir.
Oui, dans l'enceinte de cet antre,
Où sans frémir jamais on n'entre,
On brasserait comme un démon,
Avec son infernal cortège,
Le poison ou le sortilège
Tout aussi bien que l'oraison.
D'ailleurs, ni porte, ni cloison.
N'est là pour défendre l'entrée
De cette maudite maison
A l'impitoyable Borée
Dès qu'il souffle sur l'horizon.

Par un toit de paille pourrie
Ainsi qu'au travers d'un panier,
La pluie inonde le grenier,
Descend en cascade au cellier
Redonde jusqu'à l'écurie.
Dans la chambre, s'il ne fait beau,
On a besoin d'un bon manteau,
Et même au lit d'un parapluie
Contre les insultes de l'eau !
Mais d'une ample toile cirée
Je faisais un épais rideau,
Et, sous cette alcôve azurée,
Je mettais à l'abri Boileau,
Qui fut toujours de ma chambrée ;
Et mon pupitre et mon bureau,
Plus mal campés toute l'année,
Même au coin de la cheminée,
Que nos Français sur la Moldaw.

On nous dit qu'autrefois la Grèce
Vit l'indigence et la sagesse
Loger ensemble en un tonneau ;
Mais, sans nul doute, le cynique,
Dix degrés plus loin du tropique,
Et dans les neiges du Morvand,
Eût vu sa constance réduite
A se chauffer, à meilleur gîte,
Des douves de son paravent.
Car notre mère nourricière,
Nature à l'ombre de ces monts,
A voulu faire une glacière
Aux vins des gourmets bourguignons.
Là, le genêt et la fougère
Couvrent les stériles guérets,
En tout temps la triste bergère
Y grelotte au fond des forêts ;
Une récolte de navets
Y réduit la terre légère
A reposer six ans après.

Tu vois que l'on fait maigre chère
En un si misérable lieu ;
On y fait encore moins bon feu !
Parmi ces piles entassées
Pour tous les foyers de Paris,
Dans le fond des huttes glacées
Fument quelques rameaux pourris,
Ou quelques bûches écorcées,
Qu'on brûle en ville à meilleur prix.
Malheur à qui serait surpris
Chargé d'un fagot de ramée !
Soudain il se verrait cerné,
Pressé, poussé, battu, traîné,
Par toute une meute affamée
De gardes, ennemis jurés
De tout honneur et des curés !
Ainsi, pour comble de misère,
Pasteur d'un peuple bûcheron,

Sous un climat demi-lapon , ,
 Je manquais du plus nécessaire ,
 N'ayant pas souvent de quoi faire
 A moitié rôtir un chapon.

Ami , voilà du presbytère
 Le plan tiré du bon côté.
 Si , depuis que je l'ai quitté ,
 Les vents ne l'ont jeté par terre ,
 Je consens qu'il soit confronté ,
 Et veux bien passer pour faussaire
 Si je n'ai dit la vérité.
 Dans les revers de ma fortune ,
 C'est un talent qui m'est infus ,
 De fuir le mal qui m'importune ,
 Et d'en rire quand il n'est plus.

Signé L'ABBÉ CASSIER (4).

Les habitants de Roussillon furent affranchis , en 1552 , par Michel et Georges de Chaulgy , et purent , dès-lors , se dire *francs-bourgeois et de franche condition comme ceux d'Autun* (2). Ils jouissaient , comme les *manants* d'Anost et de Cussy , du droit d'usage et de pacage dans toutes les forêts de la châtellenie , et pouvaient y prendre bois mort et mort-bois pour leur chauffage , du branchage de *fol* , *coupé à la serpe* , pour boucher leurs héritages , des pièces à bâtir , des pieds de chaussure pour leurs charrettes , charrues et autres engins nécessaires (3) , de champoyage pour tout leur bétail en temps de *vaine pâture*.... en payant cinq sous par feu. Ils étaient tenus , comme retrayants , au guet-et-garde en temps de guerre et

(1) Le manuscrit , corrigé et annoté de sa main , a été retrouvé dernièrement à Nevers.

(2) Archiv. de la mairie d'Autun et du château de Chastellux.

(3) Mais ils ne pouvaient en vendre à peine de trois livres cinq sous d'amende pour chaque contravention.

d'imminent péril autour du manoir de la seigneurie, et à une partie des frais de réparation des fossés, du pont dormant...; ils devaient conduire leurs fournées à l'un des quatre moulins banaux de la terre, sous peine de la confiscation de la farine (1), et leur bétail aux six foires de la châteltenie, dont cinq avaient lieu à Cussy et la sixième à Blain, le lendemain de la Saint-Jean, à moins d'une amende de quatorze sous *pour chaque défaillant*. Nous avons parlé à l'article de Cussy des droits que les seigneurs percevaient sur chaque pièce de bêtes qu'on y conduisait.

L'antique baronnie de Roussillon, que le duc de Bourgogne, Eudes IV, avait érigée en châteltenie, et le roi Louis XIII en marquisat, remontait aux premiers temps de la féodalité. Son nom venait, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, d'un vieux château-fort qui en fut autrefois le siège, et dont les ruines couronnent un pic escarpé de trois côtés, au sud d'Anost. Au moyen-âge, les barons jouissaient des droits féodaux les plus étendus, et leur puissance égalait leur fortune. Leur haute justice, sous le nom de bailliage, siégeait au bourg de Cussy, où ils avaient une halle pour la vente des céréales, des marchandises et denrées de toute espèce, et où il leur était dû un droit de minage, d'aunage et de mesurage au marché de chaque semaine. Ils avaient deux signes patibulaires à quatre piliers pour l'exécution des sentences criminelles : l'un en l'*Haut-du-Mont*, au sud d'Anost, et l'autre au lieu dit *Toppes*, près de Montcimet, au nord-ouest de Cussy. *S'ils sont chens*, disent les lettres-patentes de Louis XIII en 1628, *le seigneur pourra les relever en un an et jour*. Ils pouvaient instituer et destituer un châtelain, *jugeant de toutes causes comme celui d'Autun*, un greffier, un procureur du fisc, des sergents, des

(1) Le meunier avait un boisseau sur vingt-quatre.

notaires.... Ils jouissaient aussi des droits d'indire, de ban-vin, de mesure, de taverne, de bannie pour leurs quatre moulins et tous les ruisseaux, de péage sur les voitures chargées sortant des limites de la seigneurie, savoir : pour charrette, *deux deniers* ; pour charriot à quatre roues, *cinq.....*

Ils étaient seigneurs des clochers de Blain, d'Anost, de Cussy et de Gien-sur-Cure, auxquels on ajouta la chapelle de Montcimet, afin de compléter le nombre des cinq églises nécessaires pour l'érection de la châtellenie en marquisat.

Le plus ancien baron connu est Gérard de Roussillon, qui vivait au commencement du douzième siècle, et dont on voit le mausolée dans l'église d'Anost, ainsi que celui de sa femme. Une vieille tradition populaire l'a toujours désigné sous le nom de *père Gérard*. On croit qu'il fut le fondateur, ou au moins l'insigne bienfaiteur de cette église. Quelques archéologues ont pensé qu'il était issu des comtes de l'ancienne province de Roussillon (1). Quoiqu'il en soit, ses descendants furent fort puissants au treizième siècle. Les sires de Châtillon-en-Bazois, de Crux-la-Ville, de La Roche-Milay, de Glane, de Ternant, de Chissey, de La Tournelle, de Château-Chinon même, étaient de sa famille ou alliés avec elle.

En 1240, Hugues de Ternan, petit-fils de Gérard, et seigneur de tout le pays situé entre la Petite-Verrière et Cussy, donna à l'abbaye de Saint-Martin, où il choisit sa sépulture, sa vigne du *Val-Bertrand*, *proche La Verrère*, pour le salut de son âme, de celles d'Agnès, son épouse, et de ses prédécesseurs, et pour y fonder leur anniversaire. Il ajouta que si cette vigne ne convenait pas aux religieux, celui de ses fils qui posséderait, dans sa portion, les biens situés entre *La Verrère et Cucé*, serait tenu d'asseoir sur ces terres une rente perpétuelle de soixante sous pour

(1) Voyez l'article d'Anost.

cette fin. Il fit des dons à diverses églises du voisinage, où sans doute il possédait des terres (1).

Jean de Roussillon, baron du lieu, avait pour frère Aimard, archevêque de Lyon en 1277. Jean, sire de Châtillon-en-Bazois, était son neveu, ainsi que ce dernier le dit expressément dans l'acte de foi et hommage qu'il donna, en 1260, à l'abbé de Saint-Martin pour ses fiefs des vallées de La Celle et de Sommant (2). Guillaume de Crux, dans son testament du mois de mai de l'an 1277, se dit aussi son parent consanguin ; il le comprend au nombre de ses légataires, et donne une somme de cinquante livres pour marier une des filles de feu Hugues de Roussillon, seigneur de Chissey, son frère (3).

(1) Il légua au monastère de Saint-Symphorien dix sous ; à Sainte-Marie de *La Verrère*, deux ; à *Cucé*, dix deniers ; à Arleuf, à Saint-Prix, à Saint-Léger-sous-Beuvray, à La Commelle, à Branges, à Saint-Pierre-de-La-Vallée, à Saint-Gengoux, chacun douze ; à Anost, six ; à Saint-Pierre-de-La-Roche-Milay, à Sainte-Marie-de-Valnoise, cinq sous.... Ces legs, qui aujourd'hui seraient ridicules, avaient alors une certaine valeur.

(2) *Hist. de Saint-Martin d'Autun*, tome II, p. 84.

(3) Ce seigneur fit, en outre, beaucoup de bien aux églises. Il choisit sa sépulture à Saint-Martin, et légua à cette abbaye, pour fonder son anniversaire, une rente perpétuelle de cent sous tournois, ainsi que son cheval de bataille, qui dût suivre son convoi tout harnaché, sa cuirasse et son armure, *achetée à Nevers*. Il fonda encore son obit à Crux-la-Ville et à Crux-le-Château, pour deux rentes de vingt sous chacune ; à Bellevaux, aux prieurés de Saint-Saulge et de Saint-Révérien, pour deux autres de dix ; à la léproserie de Crux, à l'église de Fontaine (*de Fonte*), de Saint-Saulge, à Montempuy, pour cinq sous. Il légua de plus au chapelain de Crux, une rente de cent sous, *monnaie courante dans la patrie*, afin qu'il célébrât le saint sacrifice de la messe pour le remède de son âme, trois fois par semaine, dans sa maison de *La Sarrée* ; aux cinquante églises les plus rapprochées, trois sous chacune pour une seule fois ; à celle de Thoury, dix ; et à trente du voisinage, trente deniers dijonnais chacune, aussi pour une fois. L'église *matrice* d'Autun reçut quarante sous dijonnais ; les monastères de Saint-Andoche, de Saint-Jean et de Saint-Symphorien de cette ville, chacun vingt sous ; les frères Mineurs de Nevers, autant, ceux de Beaune, de Dijon, et les sœurs Jacobites de cette dernière ville, chacun dix ; les religieuses de La Fermeté-sur-Ixœur, vingt sous ; celles du Reconfort, autant....

Le baron de Roussillon mourut dans une extrême vieillesse, et laissa, entre autres, deux fils : Guy, prieur de Saint-Saulge, et Eudes ou Odon, qui lui succéda dans sa seigneurie. Celui-ci fut marié deux fois : la première, à Béatrix de Digoine, la seconde, à Alaisie de Frolois. Néanmoins il ne laissa pas de postérité.

Eudes fut, ainsi que ses ancêtres, un homme d'une grande piété. Aucun seigneur ne l'a peut-être surpassé en bienfaisance. Par son testament du vendredi d'après la Saint-Mathieu de l'an 1298, il légua presque tous ses biens aux églises et à ses vassaux. Il choisit sa sépulture à Saint-Martin d'Autun, auprès de la fosse de sa première épouse, et y fonda son anniversaire pour une rente de cent sous tournois, à prendre sur *ses petits revenus*, connus sous le nom d'*annonages* et de *charnaiges*, et payables, chaque année, vingt jours après Noël, par les seigneurs de Roussillon, ses successeurs. Il y ajouta son grand cheval, son palefroi et *une armure de son corps complète*, plus une somme de cent sous pour la pitance des moines le jour de son enterrement, et une rente annuelle d'un demi-muid ou vingt-quatre bichets de seigle, assis, savoir : neuf bichets sur le moulin d'Anost et quinze sur celui de La Challoire, à la mesure de Cussy, pour être distribués en pain, le jour qu'on célébrerait son anniversaire, aux pauvres d'Autun et des faubourgs, et enfin vingt-cinq livres dijonnaises, devant être employées en biens fonds pour faire annuellement celui de son père et de sa mère. Il donna, à la même fin, une autre somme de trente livres de cette monnaie au prieuré de Saint-Symphorien, et trente sous pour la pitance des moines le jour de son enterrement (1).

(1) Ceux de Saint-Jean, de Saint-Symphorien et de Saint-Andoche reçurent aussi, les uns et les autres, trente sous pour leur pitance.

Il voulut que tout prêtre qui célébrerait pour lui le sacrifice de la messe dans l'église de l'abbaye de Saint-Martin, le jour de sa mort, eût cinq sous pour *ses honoraires*, un bon dîner et trente deniers dijonnais sur la table (1). *Son curé d'Anox* fut gratifié d'un bon lit de plume; la maison-Dieu de Marchaut et celle du château d'Autun reçurent aussi chacune un lit garni de plume, d'un traversin, d'un oreiller, de draps et d'une couverture piquée convenablement. Les églises de Blain et de Cussy furent dotées d'une rente de dix sous tournois, assise sur les revenus des marchés de ce dernier endroit et payable par ses successeurs le jour de saint Barthélemy, pour acheter quatre livres de cire à l'effet de faire une torche qui serait allumée à l'élévation du *très-saint corps* de Jésus-Christ, toutefois qu'on y célébrerait (2). Les pauvres de ces deux paroisses et de celle d'Anost furent habillés au moyen d'une somme de trente livres dijonnaises.

(1) *Cum plenâ refectiōne et trigenta denariis divionn. super mensam.*

(2) Les églises de l'archiprêtré d'Anost reçoivent chacune *trois sous* pour deux messes qui devaient y être célébrées pour le remède de son âme; les religieuses de la Fermeté-sur-Ixeure, un legs de cent sous; les *frères mineurs* de Beaune, de Dijon, de Nevers, les frères jacobins de ces deux dernières villes, les moines de Bellevaux et la fabrique de Saint-Nazaire d'Autun, soixante sous pour chaque établissement; les chanoines de la cathédrale, cent sous à diviser entre eux pour leur pitance; le prieur de Saint-Racho, dix; les lépreux de la Maladrerie de Fleury, près d'Autun, autant; et les religieuses de Saint-Grégoire, au-dessus de cette ville, vingt.

La maison-Dieu de la *bienheureuse Marie* de Saulieu fut gratifiée d'une rente de vingt sous, sur le moulin et l'étang Baroiller, pour un anniversaire et l'entretien d'une *lampe ardente*, et l'église de Saint-Andoche, d'une pareille, qui fut assise, ainsi que celle de vingt sous précédemment léguée par le père du testateur, sur les tailles de Villers-Liénas, payables à la saint Thomas.

Les vassaux de Eudes ne furent point oubliés; Jean de Quarrées, Jeannot Chevrot, Jacquot le Fronois, Guyot, son fils, Jean de Pacigny, Jean de Prangey, Jean de Villeart, Isabelle de Quarrées, Renaud de Monestoy, eurent chacun dix livres dijonnaises; Jean Rivier, de Saulieu, Hugues de Saint-Pons, tabellion du duc de Bourgogne, à Autun, Guillaume Le

Outre un legs personnel de vingt livres tournois, Pierre de Mont-Ancelin, chevalier, fut compris dans ce testament pour cent autres livres tournois et une armure complète à choisir dans son arsenal, savoir : son *heaume à visère*, son *bacinet*, son *pourpoint*, son *godebert*, sa *gorgerette*, ses *tricules*, son *gaudichet*, ses *trumelières d'acier*, ses *coussinets*, son *grand coutelas* et sa *petite épée*, afin qu'il fit pour lui le voyage d'outre-mer, lorsqu'il y aurait *passage général*. Dans le cas où Pierre n'accepterait pas, ce legs était dévolu de droit à l'ordre des Templiers de Jérusalem, qui enverrait, lors d'une croisade, en sa place et en son nom, un soldat dans la Terre-Sainte pour le *service de Jésus-Christ*.

Il chargea expressément dom Guy de Roussillon, son frère, prieur de Saint-Saulge, Odon de Frolois, chevalier, son oncle, Odet de Roussillon, son neveu, et Pierre de Mont-Ancelin, ses quatre exécuteurs testamentaires, de payer à Humbert, curé d'Onlay, une somme de dix livres tournois pour les porcs que *sa famille* avait pris paissant dans ses forêts (1).

« Mes dettes payées, ces legs et autres réclamations pacifiées (2), je veux, dit-il, que mes biens, s'il en reste, soient partagés, selon la coutume de Bourgogne, entre mes héritiers naturels et ma bonne et chère dame Alaisie, mon épouse....., qui prendra en plus le mobilier qui se trouve dans la terre provenant de sa dot, tous ses joyaux,

Verpillier, Henri Doucepoy, Jeanne de Millery, la femme de Guillaume de La Boulaye, Perrette de Villars, Morellet, son domestique, Étienne, son maître d'hôtel, chacun cent sous; Chevraut, cinquante; Tupinet, Jean de La Cuisine, Perrenet de Frolois, Hugues Poterat, Gilet d'Arconcey, Guyot de Russales, chacun quarante; Thibault, son cocher; Jeanne, sa domestique de Villars, et Marione, sa servante de Roussillon, chacun vingt.

(1) *Pro porcis suis quos familia mea cepit in pastu nemorum meorum.*

(2) *Solutis verò debitis meis, et legatis et clamoribus meis pacificatis, si quid residui fuerit de bonis meis..... volo et præcipio.....*

habits et parures ; la vasselle, les tables, les vases d'argent , tous les ustensiles garnissant mes hôtels , toutes mes brebis et mes vaches , une de mes charrues de bœufs , quarante setiers de seigle à la mesure de Cussy , et six tonneaux de mon vin de Prenant.... »

Ces charges , si nombreuses et si lourdes pour le temps , forcèrent deux de ses héritiers , Jean et Pernelle de Roussillon , à engager leurs portions aux ducs de Bourgogne , savoir : Pernelle , en 1309 , à Hugues V , pour seize cents livres , et Jean à Eudes IV , huit ans plus tard , pour quatorze cent huit. Celui-ci érigea la baronnie en châtellenie et l'engagea , à son tour , à une noble famille de la province. Renaud de Thoisy , conseiller et receveur général de Philippe-le-Bon , en était engagiste en 1420.

Michaut de Chaulgy , chevalier , seigneur de Chissey et chambellan de Charles-le-Téméraire , ayant acquis , en 1473 , le fief de La Bussière et celui du Monceau-les-Blain , où il fit bâtir un vaste château flanqué de cinq grosses tours (1) , présenta , six ans plus tard , comme descendant direct de la maison de Roussillon , une requête à Louis XI pour être autorisé , en payant deux mille huit cents livres qui restaient , à faire retrait de la châtellenie. Ce prince lui octroya les lettres patentes approbatives qu'il sollicitait ; mais la mort vint arrêter , pour plus de cinquante ans , l'exécution du projet.

Durant cet intervalle , le roi François I^{er} engagea la baronnie au chapitre d'Autun pour trois mille six cents livres. De nouvelles lettres patentes furent obtenues en 1531 et 1540. Enfin , un arrêt de la chambre des comptes de Dijon , de l'an 1549 , mit la maison de Chaulgy en possession de la châtellenie , qu'un nouvel arrêt déclara , sept ans plus tard , terre patrimoniale et non domaniale.

Michaut et Georges de Chaulgy , pour couvrir les

(1) Il n'en reste plus que l'orangerie.

dépenses que cette prise de possession avait entraînées, eurent recours à l'affranchissement de leurs sujets, et c'est ainsi que les habitants de Blain, en 1552, ceux d'Anost, en 1554, et ceux de Cussy, en 1555, furent libérés du lien honteux de la servitude et purent se dire *francs-bourgeois et de franche condition, comme ceux d'Ostun*. Quelques petits fiefs, dans lesquels ces seigneurs n'étaient pas encore rentrés, restèrent sous le régime de la main-morte (1).

Louis de Chaulgy, qui succéda aux précédents, réunit à la châtellenie la terre de Marey en partie, qu'il avait eue en dot de Charlotte de Lantrage, puis celle de Vignerux, en 1567, et la laissa enfin à Hugues, son fils aîné (2). Celui-ci épousa, en 1565, Catherine de La Tournelle, et en eut un fils, nommé Guy, qui fut chevalier des ordres du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, mestre de camp de ses armées et conseiller d'État. Louis XIII lui ayant accordé les lettres patentes nécessaires, il fit refaire le terrier, en 1628, par Jean Goureau, devant lequel les principaux sujets de la seigneurie, au nombre de cent vingt-huit, furent assemblés au château, et obtint, peu de temps après, son érection en marquisat. Il avait épousé, en 1602, Diane de Chastellux, qui lui donna, entre autres, un fils, Nicolas I^{er}, qui fut son successeur, et laissa lui-même un fils de ce nom.

Nicolas-Étienne, marquis de Roussillon, se voyant sans postérité, légua, par son testament du 1^{er} décembre 1772, ses domaines à Philippe-Louis, marquis de Chastellux, second fils de Guillaume-Antoine, à condition qu'il prendrait le nom et les armes de Chaulgy. Celui-ci fut élu de la noblesse aux états de Bourgogne, et mourut lui-même sans postérité en 1786, après avoir institué son héritier Jean-

(1) C'était Aigrevaut, Juzot, Le Pomoy, Buxy, Velée, Vignereux, Marey...

(2) Jacques de Chaulgy, le puîné, baron d'Anost, devint seigneur de Lantilly par son mariage avec Claude de Crécy.

François, son frère, dit le chevalier de Chastellux, homme d'une vaste intelligence, mais imbu des idées philosophiques de son temps. Le nouveau marquis de Roussillon décéda deux ans après, et laissa de M^{lle} Plunkest, fille d'un lieutenant-général irlandais au service de l'Autriche, qu'il avait épousée l'année précédente, un fils, le comte Alfred de Chastellux, qui a été sous-préfet de Hambourg, député de l'Yonne et membre du conseil général de ce département.

Les forêts du marquisat appartiennent encore à la maison de Chastellux, et forment une masse de plus de deux mille hectares.

Outre le Monceau-les-Blain, la commune de Roussillon renfermait plusieurs autres fiefs, savoir : 1° Aigrevaut, à l'est, ainsi nommé de sa situation dans une vallée maigre et presque stérile ; c'était une seigneurie en toute justice, que possédait, en 1524, Hugues Rollet, écuyer ; ses descendants la vendirent à la maison de Chaulgy. Claude Ravier, possesseur d'une partie de cette terre, en fit aussi cession à Claude d'Arlai de La Boulaye, qui la repassa de même, en 1644, à Pierre de Choiseul de Traves, duquel Nicolas de Chaulgy l'acquit en 1671 ; 2° Le Juzot, qui appartenait en 1470 à Charles de Laval, seigneur de La Boulaye et de La Cour. Ses petits-enfants Denis, Michel et Marie le vendirent, en 1535, à Henri et Claude Ravier. Jean de Champrobert, petit-fils de Nicole de Cotignon, seconde femme de Charles de Laval, fut poursuivi pour dettes et vit son fief adjugé par décret à Hugues de Chaulgy en 1576 ; 3° Mizieux, situé sur une montagne entourée de bois, à 527 mètres au-dessus du niveau de la mer, était jadis alternatif avec La Celle, et formait une dépendance de la châtellenie de Glaine. En 1579, Hugues de Chaulgy accorda à ses sujets du Pomoy usage et pacage dans ses forêts, avec le droit d'y conduire leurs porcs au sortir de l'aube de mars, moyennant *un écu sol par feu* payable à la

fête de saint Ladre. Aux Barbeaux, on remarquait jadis des restes d'une ancienne voie romaine courant de l'est à l'ouest. Le Chézet, hameau considérable, situé sur le flanc d'une montagne, était naguère traversé par la route de Château-Chinon à Autun. Il y avait alors un relais de poste. La Verrerie rappelle encore l'existence d'un ancien établissement de ce genre.

X.

SOMMANT, *Solmantium*, *Sommantium*.

Ce petit bourg est agréablement situé sur la base d'une colline, en tête d'une riante vallée qui s'étend sur les deux rives du Tarnin, au sud. Il renferme plusieurs belles habitations, entre autres celle de M. le marquis de Saint-Innocent. On ne peut douter que sa fondation ne remonte à une haute antiquité. Sa proximité de la vieille cité éduenne, les débris de tuiles à rebords, de poterie ancienne, de mosaïque....., découverts aux alentours, prouvent que ce lieu était habité à l'époque gallo-romaine. Sommant est chef-lieu d'une commune de huit cent quatre-vingts habitants et dont le territoire occupe une étendue de deux mille cinquante-sept hectares (1). Le sol, dit Courtépée (2), est léger et sablonneux. Néanmoins, la vallée du Tarnin nous a paru très-fertile.

L'église paroissiale, dédiée à saint Martial, est bâtie dans la partie supérieure du village. Elle n'est remarquable que par son ancienneté. C'est un édifice du onzième siècle.

(1) Deux cent dix-sept sont en bois.

(2) *Descript. de Bourg.*, tome vi, p. 623.

En avant du chœur, de forme hexagone, il existe deux piliers sans style et d'un effet disgracieux, élevés plus tard comme supports. Il y avait naguère dans cette église un tableau autour duquel on lisait le nom d'Étienne Ladone, avocat et bailli de Sommant, qui a décrit en assez bons vers latins (1) les antiquités d'Autun, sa ville natale, et des environs, et celui de Claudine d'Arlai, sa femme. Ces deux vertueux époux n'eurent qu'un fils, qui se fit capucin.

La paroisse remonte au moins au neuvième siècle. Elle doit son origine à un ancien établissement religieux connu sous le nom de *Prieuré de Morvand* (2), et fondé en ce lieu par l'abbaye de Saint-Martin d'Autun pour la desserte des églises et chapelles du voisinage. Geoffroy, prieur de Sommant en 1230, fonda son anniversaire dans l'église du monastère pour une rente perpétuelle de vingt sous. Trente-cinq ans après, l'abbé Guillaume assit ce revenu sur les *prés d'Arroux*. Le patronage de la cure appartenait à l'abbé, auquel il fut confirmé par le pape Alexandre III, en 1164. Tavernay, situé au sud, en était l'annexe.

La seigneurie de Sommant, sous le nom de *Terre-du-Morvand*, était elle-même une dépendance du monastère. Elle lui avait été donnée par la reine Brunehaut, sa fondatrice, et confirmée en 924 par le roi Raoul. Montorsin (3), hameau très-ancien, situé à l'ouest du bourg, en était alors le chef-lieu. On y remarquait autrefois un manoir ou maison-forte, dont il ne reste plus rien. En 1263, le mercredi avant la Saint-Laurent, Guy Besors, chevalier, seigneur de Villarnoult et de Sommant en partle, consentit, avec l'agrément d'Agnès, son épouse, et moyennant cent livres tournois, payées comptant, à

(1) Son frère, chanoine de la cathédrale, les fit imprimer après sa mort, en 1640.

(2) *Prioratus de Morvantis*.

(3) *Mons Ursarius*.

tenir en fief de *religieux frère*, Guillaume, abbé de Saint-Martin, et des moines, tout ce qu'il possédait dans cette paroisse et dans celles de La Celle, de Monthelon et de Tavernay. Le dénombrement qu'il en donna le même jour montre qu'il jouissait de la haute justice dans sa maison de Lépaneau et ses dépendances, savoir : *La Forêt-Vieille*, la terre des Perrières avec les prés et les bois voisins, les hommes serfs de Sommant, de Rochebier, de Montgenin, de Tavernay, avec leurs meix et tènements; les forêts d'Allyes, de Frotoy ou Fretoy, et de Bébes, le bois de la Saugerie, situé sous *La Roche-Gauthier*, et plusieurs autres indivis avec le prévôt de Sommant; les clos de vignes de La Come-Érard, de La Fiolle, de Montorsin, et de La Trappe, avec le ban des vendanges; les coutunes de Morquou, les terres de *Noolai*, de *Varolles*, en un mot, tout ce qu'il possédait, et avait le droit d'acquérir dans ces quatre paroisses (1). Il ne se réserva que la mouvance de certains fiefs, qu'il céda encore, un peu plus tard, à l'abbaye, pour fonder son anniversaire, lequel avait lieu, chaque année, le 6 des ides de septembre.

Le lundi d'après la Pentecôte de l'an 1346, Huguenin II, fils de Huguenin, prévôt de Sommant, abandonna à Geoffroy, *humble abbé de Saint-Martin-d'Osteun, et à li covent de ce moisme leu.... sans estre dechehuz, non induz par fraude, ne par barrat, mais ben pourvehuz et consoillez*, tout ce qu'il tenait d'eux en fief, savoir : 1° une rente annuelle et perpétuelle de *quarante sols de bons tornois françois*, que le prévôt de Sommant lui devait payer pour sa portion de la prévôté, le jour de Saint-André, sous peine de douze deniers par chaque jour de retard; 2° *sept septiers de vin, en la mesure de Flavigny, prenant*

(1) M. BULLIOT, *Hist. de l'abbaye de Saint-Martin*, tome II, p. 114 et suiv.

aux venoinges.... ou la valeur en argent ; 3° quatorze pains , chacun de un boisseaul de blef , à la mesure de Lucenay ; 4° quatorze bichets d'avoigne au bichet costumal , dus le lendemain de Noël , en la ville de Verrières-soubs-Rossillon ; 5° le fief de Guyot et Michaut Gémault , de Sommant , avec leurs meix et tènements.

Quant à ses autres biens de Sommant et de Tavernay, il les retint pour lui et ses *hoirs corporels et non aultres* ; « et au cas , dit-il , que ja ne sois que je iroie de vie à trespassement sanz hoir de mon propre corps , tous ces dicts biens.... seront et adviendront es-diz religieux.... saulf et réservé à Méline , ma femme future , qu'elle tiendra et possèdera tout le cours de sa vie li diz biens. » Il ajouta à ces concessions dix soudées de terre pour fonder son anniversaire dans l'église de l'abbaye. Huguenin en agit ainsi « en rémunération et récompensation » de la mairie de Girolles , près d'Avallon , et de ses revenus , que les moines lui avaient cédés à perpétuité pour lui « et ses hoirs corporels , nez et à naître , et de hoir corporel en hoir corporel et non à aultre. »

L'abbé Geoffroy abandonna , en 1342 , à ses religieux six setiers de seigle à la mesure de Lucenay , qui lui étaient dus sur le Moulin-Perrin , du prévôt de Sommant , lequel était bâti sur le bord de la rivière de *Taronam* ou Tarnin.

Par toutes ces concessions , les religieux de Saint-Martin se trouvèrent seigneurs hauts-justiciers de la paroisse de Sommant presque entière. Ils réunirent , vers ce temps , la haute justice de La Celle , de Tavernay et de Verrières à celle du lieu , et y érigèrent un bailliage , où elle se rendit en leur nom jusqu'en 1789.

Divers seigneurs , outre ceux dont nous venons de parler , tenaient à Sommant des fiefs mouvants du monastère. Jean de Châtillon-en-Bazois , chevalier , fit foi et hommage , en 1260 , à l'abbé Guillaume de tout ce qu'il y possédait , ainsi qu'à La Celle. Hugues de Sommant s'acquitta du

même devoir en 1370. Anne-Paul de Fontenay, écuyer, conseiller du roi, lieutenant-général des bailliages de Montcenis, de Semur en Brionnais et d'Autun, président au siège présidial de cette ville, était seigneur de Sommant en 1766 (1). Le château, encore habité par ses descendants, se voit à l'ouest du bourg, dans une vallée, d'où lui est venu le nom de Vallognes (2).

Enost, autrefois Agneaux, ancien fief mouvant de la châteltenie de Glaine, et agréablement situé sur la rive gauche du Tarnin, est la propriété de la famille de Gaudry. En 1150, Renaud de Glane, chevalier, donna *aisance* sur tout son finage et sur celui de Vaux à l'abbaye de Regny, ce que Ponce, son fils, confirma trente ans plus tard. Guillaume Perrin fit foi et hommage du dernier de ces fiefs au château de La Roche-Milay en 1579.

La Cour, jolie maison de campagne, bâtie au sud de Sommant, sur le chemin de ce bourg à Autun, appartenait en 1470 à Charles de Laval, écuyer, seigneur de La Boulaye, du Juzot... ; il en donna dénombrement, la même année, à l'abbé de Saint-Martin. Ses petits-fils vendirent cette terre, vers 1535, à Claude d'Arlai de La Boulaye, dont un des descendants, Barthélemy d'Arlai, en était encore possesseur en 1716, et se disait, en même temps, seigneur de La Boulaye, de La Challore, de Lavault, du Tilleu....

Prangey, hameau considérable situé dans les montagnes, au nord, et jadis alternatif entre la paroisse de Sommant et celle de Cussy, fut érigé en fief en 1223, par l'abbé de Saint-Martin, en faveur d'une famille qui en porta depuis le nom. Guillaume de *Prangeyo* lui en fit aveu la même

(1) Il acquit, cette année même, la terre de Sommant de l'abbé de Saint-Martin par échange. Il fit imprimer, deux ans plus tôt, un bon *mémoire* sur le collège d'Autun.

(2) *Vallis longa*.

année. Jean, son petit-fils, fut un des légataires d'Eudes de Roussillon en 1258. Il figure dans le testament pour une somme de dix livres dijonnaises. Guillaume, fils de Hugues, et époux de Marie de Sommant, et Jean de Vignerux, son beau-frère, en renouvelèrent l'hommage en 1396. Perrin de Gaudry y possédait aussi un fief, dont il donna dénombrement en 1340. Prangey dépendait en 1772 de la justice de La Celle.

A l'ouest de Sommant sont les ruines du vieux château de Rochelion. Le pic du Bonnet-Vert, qui s'élève dans la même direction, et qui compte cinq cent seize mètres au-dessus du niveau de la mer, portait jadis à sa cime un signal dressé par les officiers du génie.

Les fiefs de Bébes et de Maizière appartenaient, à la fin du dix-huitième siècle, à la collégiale d'Autun.

CANTON DE SAINT-LÉGER-SOUS-BEUVRAY.

Du sommet du Beuvray aux bords de l'Arroux, qui coule au sud-est, s'étend une plage formée de montagnes, qui vont toujours en s'abaissant jusqu'au cours de la rivière. On y rencontre sept communes couvrant ensemble une superficie de vingt-un mille quarante-sept hectares, dont quatre mille cent trente-deux sont occupés par les bois; elles forment le ressort du canton de Saint-Léger-sous-Beuvray. Le sol, généralement maigre et arénacé, ne produit d'autres céréales que du seigle, de l'avoine et du sarrasin; mais, en revanche, on y récolte beaucoup de noix et de châtaignes, qui constituent une des principales ressources des habitants. Le Méchet, qui descend de Saint-Prix, en est, après l'Arroux, le principal cours d'eau. On y remarquait autrefois plusieurs voies romaines, qu'ont remplacées autant de routes modernes. Sous la

féodalité, toute cette partie du Morvand relevait, soit de la châtellenie de Glaine, érigée en marquisat en 1655, sous le nom de Montjeu, soit du comté de La Roche-Milay. Mais la première, dont l'antique manoir occupait la pointe de sombres rochers, au nord-ouest de Verrières, y exerçait une plus ample juridiction.

I.

SAINT-LÉGER-SOUS-BEUVRAY, *Sancti Leodegarii Ecclesia*.

Ce bourg, bâti sur un plateau, qui forme un des contreforts du Beuvray, d'où lui est venu son surnom, était jadis presque inaccessible; mais la nouvelle route d'Autun à Moulins-Engilbert, qui le traverse, y donne aujourd'hui un accès facile. De là, la vue ne rencontre que des montagnes. Celle du *Point-du-Jour*, au sud, est, après le Beuvray, la plus remarquable de toutes. Sous l'ancien régime, Saint-Léger, comme l'endroit le plus important de la châtellenie de Glaine, était devenu le chef-lieu de cette seigneurie, le siège de son bailliage et le centre de toutes les affaires administratives de ses dépendances. Auprès du bourg, au lieu dit le *Champ-de-la-Potence*, se trouvait le signe patibulaire de la justice seigneuriale. La tour, où l'on renfermait les coupables, porte encore le nom de *Tour-de-la-Prison*.

Tous ces titres et sa position centrale devaient naturellement fixer l'attention des constituants de 1790; il fut, en effet, choisi pour le chef-lieu du canton. La commune n'est, par sa population, que la deuxième de la circonscription. Elle renferme environ quatorze cent cinquante habitants et comprend une superficie de trois mille quatre

cent quarante-trois hectares (1). Les anciens fiefs de La Chazotte, de Corlon, des Jours, de Montaudé, de Mont-Morey.... dépendaient du Nivernais, et mouvaient du comté de La Roche-Milay. Ils jouissaient du droit d'usage et de pacage dans les forêts de cette seigneurie, notamment dans celles qui couvrent les flancs du Beuvray. Le reste de la commune était de la Bourgogne.

Saint-Léger, sans doute à cause de son voisinage du Beuvray, fut habité de bonne heure. Aussi la paroisse remonte à une haute antiquité. La collation de ce bénéfice appartenait jadis au chapitre de Saint-Lazare d'Autun, qui percevait, en conséquence, une partie des dîmes. Les autres décimateurs étaient le curé, les moines de Saint-Martin, le comte de La Roche-Milay et le marquis de Montjeu.

L'église paroissiale, dédiée à saint Léger, évêque d'Autun, est située au centre du bourg, sur un sol fortement incliné vers le sud. Elle se compose d'une abside, du style roman du douzième siècle, de deux chapelles, d'une époque plus récente, et d'une nef pauvre et misérable. La tour, surmontée d'une flèche en bois, est bâtie sur le principal portail.

Il existe dans cette église une ancienne confrérie de Saint-Hubert, qui comptait autrefois plus de sept cents membres, tant des paroisses voisines que de celle de Saint-Léger. On dit qu'elle fut établie au commencement du dix-septième siècle, par suite du ravage que fit dans le pays, et particulièrement au hameau de Velle, un loup enragé descendu du Beuvray. Le vicaire de la paroisse et quatorze autres personnes moururent d'hydrophobie. Ces accidents se renouvelaient alors assez fréquemment, puisque l'on cite des cas semblables à Glux et à La Roche-Milay. Hugues de Ternan, chevalier, légua, en 1240,

(1) Trois cent soixante-dix sont couverts de forêts.

douze deniers à l'église de Saint-Léger. Claude Odoux y fonda, en 1717, une messe annuelle et perpétuelle pour la prospérité du châtelain de Glaine, du procureur du roi et de leurs successeurs.

Dans le cimetière, presque contigu à l'édifice, au nord, s'élevait autrefois une ancienne église, dont il ne reste que le souvenir. Courtépée dit qu'elle appartenait à des religieuses. Peut-être cet établissement périt-il, comme tant d'autres, pendant nos troubles civils du seizième siècle. On remarque dans la partie du champ du repos qui avoisine le presbytère une magnifique croix gothique, érigée en 1852 par la piété de Zoé de Montaigu, veuve de Pierre-Catherine de La Goutte de Montaugey. C'est le plus joli monument en ce genre que nous connaissions. La délicatesse et le fini des sculptures attirent particulièrement les regards des amateurs (1). Sous la croix règne un caveau, destiné à la sépulture des membres de la famille de la bienfaitrice.

Il se tient annuellement à Saint-Léger quatre foires très-fréquentées. Elles ont lieu dans la partie supérieure du bourg, sur une grande place triangulaire très-propice à cette destination.

La commune de Saint-Léger renfermait jadis plusieurs fiefs. Celui de La Boutière, au nord, avec un

(1) Ce somptueux monument, élevé de plusieurs degrés au-dessus du sol, repose sur une base octogone, ornée de quatre niches, où l'on voit les statues de saint Léger, de saint Pierre, de saint Hubert et de sainte Catherine. Au-dessus de la base, l'artiste a sculpté une gerbe de blé liée par deux ceps de vigne. Parmi les épis, on distingue plusieurs branches de pavots et un hibou, emblèmes de la mort. L'arbre de la croix, représentant un pommier enlacé d'une branche de vigne, porte un Christ accompagné de deux anges qui soutiennent les croisillons. Au-dessus de sa tête apparaît le Père éternel et une colombe, formant ainsi l'image de la Trinité. Derrière, on remarque une statue de la sainte Vierge. Au sommet est le pélican symbolique, et aux deux bouts des croisillons la figure d'un lion et d'un agneau.

petit castel accompagné d'une tour, et bâti dans une vallée, près de la rive droite du Méchet, était un démembrement de la châtellenie de Glaine. Louis XII étant à Autun vers 1501, accorda à l'abbaye de Saint-Martin, qui le possédait à titre de *meix et fief noble*, la totale justice, avec le droit d'y ériger un signe patibulaire à un pilier seulement. Claude de La Boutière était seigneur de Patigny-lès-Luzy, des étangs de cette ville et de La Chaume, en 1598. Il portait : « D'azur à la fasce d'or, accompagnée de trois croissants de même, deux en chef et un en pointe. » Ce fief passa, dans la suite, à la maison de Chargère, dont une branche prit le nom (1), puis au comte de Bar, et enfin à la famille de La Goutte. Corlon appartenait, au dernier siècle, à la famille de Millery. On y remarque une belle maison de campagne, bâtie par M. Alexandre, maire de Saint-Léger.

Les Jours ont été le berceau de la famille des comtes de Mazières-lès-Luzy.

Lavant, dont Jean Pitoys fit foi et hommage en 1422, était possédée, au dix-huitième siècle, par la maison de Fontenay; Montangey l'était alors par celle des Crots. Le Vivier, avec manoir seigneurial, dans la vallée du Méchet, était un fief tenu, en 1522, par François de Montholon, célèbre avocat et garde-des-sceaux sous François I^{er}. Il appartient aujourd'hui à la maison de La Goutte, du Foin.

La chapelle de Saint-Martin-du-Beuvray se trouvait sur le territoire de Saint-Léger. L'emplacement est marqué par une croix monumentale, érigée en 1851 et bénie solennellement le jeudi 11 septembre de la même année (2).

(1) Françoise de Chargère de La Boutière épousa, en 1649, Glaude d'Anstrude, baron du lieu.

(2) Voyez l'article de La Roche-Milay et celui du Beuvray.

II.

ÉTANG-SUR-ARROUX, *Stagnum, Lacum.*

Le territoire de cette commune, ainsi que le rappelle encore son nom, est formé, en grande partie, d'une plaine marécageuse, qui s'étendait sur la rive droite de l'Arroux. Il comprend une superficie de trois mille trois cent cinquante-sept hectares (1), et renferme environ mille cent cinquante-sept habitants. On remarque sur la rive gauche de la rivière, où le sol est extrêmement accidenté, des restes de l'ancienne voie romaine d'Autun à Toulon. La grande route, qui a rétabli cette antique communication, passe l'Arroux à Étang même, sur un beau pont de plusieurs arches. Ce village est petit et mal bâti, mais très-ancien. Au centre s'élève l'église paroissiale, dédiée à saint Pierre, et que l'on dit avoir appartenu à des religieux. C'est un édifice à trois nefs, séparées par de hauts piliers carrés, sans chapiteaux ni moulures, qui supportent un plancher. Les baies primitives, placées au haut des murs, sont en forme de meurtrières et annoncent une construction du onzième siècle. Au côté sud du portail est bâti le clocher, d'un aspect aussi bizarre que le reste de l'édifice. Le chœur, terminé en abside, a été reconstruit en 1852.

Étang était une des vingt-cinq paroisses de l'archiprêtré de Luzy. Le patronage de la cure appartenait autrefois au chapitre d'Autun, auquel il avait été donné, au douzième siècle, par l'évêque diocésain, qui, plus tard, en redevint collateur. Une ancienne chapelle, dédiée à saint Jean-

(1) Trois cent trois sont en bois.

Baptiste et aujourd'hui ruinée , passait jadis pour avoir été le siège de la paroisse. Une autre chapelle rurale, bâtie sous le nom de l'archange Saint-Michel , jouissait anciennement d'une grande renommée. Le 29 septembre , jour de la fête du saint, il se tient, de temps immémorial, en ce village, une très-ancienne foire qui doit son origine aux nombreux pèlerins qui s'y rendaient de tous les environs. Deux autres foires y ont encore lieu chaque année.

La terre d'Étang , ancienne seigneurie en toute justice, faisait autrefois partie des domaines des évêques d'Autun , qui la cédèrent en fief aux comtes de Nevers. Hervé de Donzy en fit foi et hommage, en 1209, à Gauthier I^{er}, ainsi que de Laisy, de Chaseul, de Saint-Léger, de La Vesvre, de La Perrière..... En 1283, le comte Robert se trouvant au château d'Étang avec le duc de Bourgogne, Robert II, et l'évêque Jacques de La Roche, en renouvela solennellement l'hommage. Elle était possédée, au douzième siècle, en arrière-fief, par une famille qui en portait le nom. Elle fut, dans la suite, unie à celle de La Perrière (1), dont le manoir seigneurial se remarquait sur la rive gauche de l'Arroux, près de l'ancienne voie dont nous avons parlé. Les débris d'objets antiques qu'on a découvert dans l'endroit où il s'élevait, ont fait penser avec raison qu'il fut bâti dans l'enceinte d'un camp romain établi pour la sûreté du commerce et des voyageurs.

La terre de La Perrière (2), d'abord possession de l'église d'Autun, fut cédée, comme la première, en fief aux comtes de Nevers, qui la mirent, dans la suite, sous la dépendance de leur châtellenie de Luzy. Elle était, dès les premiers temps de la féodalité, tenue en arrière-fief par une noble famille de même nom. En 1253, Guy de La

(1) On remarque en cet endroit une magnifique carrière, exploitée depuis les temps les plus reculés, et d'où lui sera venu le nom qu'il porte.

(2) *Parrerria*.

Perrière, se trouvant à Autun aux fêtes de Pâques, fut arrêté par ordre des chanoines de la cathédrale et renfermé au château de cette ville, où il resta jusqu'au premier mercredi de mai. Il fut alors, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut (1), délivré par le sire de La Roche-Milay, qui s'était rendu, à l'issue de la foire du Beuvray, avec ses vassaux en armes, à Autun. On n'a pas oublié, qu'en punition de cette audacieuse tentative, Jean de Châtillon fut condamné à suivre en chemise une procession solennelle dans cinq églises différentes.

Guy de Dondas, sire de La Perrière, mourut en l'an 1300 et fut inhumé dans l'église de Mévre où l'on voyait encore, au dernier siècle, son tombeau. Eustache de Lévi en reprit de fief du comte de Nevers, en 1433, et le chancelier Nicolas Rolin quatre ans plus tard. François de La Guiche, chevalier, possédait cette terre en 1575, et la laissa à Claude, son fils. Celui-ci en fit dénombrement en 1588. Cinq ans après, Geoffroi de La Guiche confessa la tenir en fief-lige de Henriette de Clèves, duchesse de Nevers. Anne-Marie-Joseph de Lorraine, prince d'Harcourt et duc de Guise, était seigneur de La Perrière en 1705 du chef de Marie-Louise-Christine Jeannin de Castille, marquise de Montjeu, son épouse, et Louis-Michel Le Peletier de Saint-Fargeau en 1789.

Au hameau de Velay, situé dans un petit vallon d'où lui est venu son nom, au sud-ouest d'Étang, et dépendant autrefois de la seigneurie de La Perrière, naquit, vers la fin du quatorzième siècle, dans les liens de la servitude, Jean Germain, un des plus illustres prélats de son temps. Jacob Germain, son père, fut affranchi, en 1431, par le sire du lieu, avec l'approbation de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, tuteur du jeune comte de Nevers. Celui-ci ratifia, à son tour, le 17 février 1451, cette

(1) Voyez l'article de La Roche-Milay et celui du Beuvray.

manumission, qui semble avoir été toute personnelle, puisque son fils, bien qu'honoré du caractère épiscopal, mourut serf, ainsi que le constate la lettre du duc portant main-levée, au profit du comte de Nevers, du droit qu'il pouvait avoir dans sa succession (1).

Jean Germain est une des figures les plus graves et les plus fières du moyen-âge. Nommé évêque de Nevers le 15 décembre 1430, et transféré, six ans plus tard, sur le siège de Châlons-sur-Saône, ce fils d'un affranchi et serf lui-même, osa néanmoins, au concile de Bâle, disputer, comme ambassadeur du duc de Bourgogne, la préséance pour son maître sur les comtes de l'Empire et les électeurs souverains d'Allemagne. Il fit si bien valoir, par son éloquence, les prétentions de Philippe-le-Bon, qu'il montra six fois duc, quinze fois comte, doyen des pairs de France, seigneur souverain de pays jadis gouvernés par des rois, il remua tellement l'assemblée que, malgré la fameuse *bulle d'or* qui assignait aux électeurs les premières places au sacre et au couronnement des empereurs, il obtint ce qu'il demandait pour le duc et lui fit prendre rang immédiatement après les têtes couronnées. Ce grand homme mourut avec le titre de chancelier de l'ordre de la Toison-d'Or, le 2 février 1461, au château de La Salle, d'où son corps fut transporté dans sa cathédrale (2).

Il existait encore plusieurs autres fiefs et seigneuries dans cette commune. Celui de La Goulaine avec château, au nord, appartenait, en 1374, à Girard de Bourbon, sire de Vitry et de La Roche-Milay, qui en donna, la même année, dénombrement au duc de Bourgogne (3). La Planchette, dans la mouvance de l'abbaye de Saint-

(1) GUY COQUILLE, *Hist. du Nivernais*; Archives de la chambre des comptes de Nevers; EYSENACH, *Annuaire de la Nièvre*, p. 65 et 66.

(2) GUY COQUILLE, *Rituels d'Autun et de Nevers*; Archiv. de la Nièvre.

(3) Il mouvait en arrière-fief du comté de La Roche-Milay.

Martin, était possédée, au treizième siècle, par Béatrix, dame de Montjeu et veuve de Guillaume d'Ostun, chevalier. Elle légua, en 1297, pour le remède de son âme et de celles de ses ancêtres, à ce monastère, une rente de cent sous, monnaie courante en Bourgogne, sur les terres et autres droits qu'elle pouvait avoir à *La Planchette, au parochiage d'Etang*. Les religieux étaient tenus, en conséquence, de célébrer chaque année, à cette intention, cinquante-deux messes basses et un anniversaire. Savigny, dont le manoir est armé de deux tours, avait pour seigneur, en 1289, Hugues de Verrières, chevalier, et en 1677, Jacques de Chaulgy. Il y existait, en 1770, deux vastes étangs avec moulins. A Vaux se trouvait une chapelle. Le château avec ses dépendances, savoir : La Chazée, Les Granges et Montoy, était tenu en fief par la famille de Virieu, à la fin du dernier siècle. Villaines, sur la rive gauche de l'Arroux, au sud, appartenait, en 1151, à Bernard d'Alône. Ce seigneur donna, la même année, du consentement de Donnon, son épouse, et de Gauthier, son frère, la moitié des dîmes du lieu et la totalité de celles de Chaume, aux moines de Saint-Martin, pour le remède de son âme et de celles de ses prédécesseurs. On posa alors le livre d'Évangile sur l'autel de l'église de l'abbaye, où les deux frères jurèrent de ne jamais révoquer leur offrande. Barthélemy, Bernard et Guy, fils du donateur, confirmèrent, un peu plus tard, cette concession.

Au Châlet, près de Villaines, se trouve un beau château bâti en 1853 par le marquis de Ganay.

En remontant le cours de l'Arroux, on rencontre Laizy, village du canton de Mesvres et chef-lieu d'une commune de neuf cent quatre-vingt-sept habitants, avec une vieille église romane, dédiée à saint Julien. Son territoire, qui s'étend sur les deux rives de la rivière, renferme une superficie de trois mille cent dix-neuf hectares, et dépend en partie du Morvand. Le patronage de la cure apparte-

nait autrefois au chapitre d'Autun, auquel il fut confirmé par une charte de Louis d'Outre-Mer, en 936. La paroisse, l'une des vingt-cinq de l'archiprêtré de Luzy, est aussi l'une des plus anciennes des environs. Tous les paroissiens communiants devaient, à Pâques, un sou au seigneur, dont le manoir se trouvait près de l'église. Hervé de Donzy, comte de Nevers, fit foi et hommage de la terre de Laizy et de celle de Chaseul, située un peu plus bas sur la rive droite, à l'évêque Gauthier I^{er}, en 1209. Cette dernière était une seigneurie en toute justice qui mouvait noblement de la châtellenie de Luzy. Elle appartenait, au quinzième siècle, au chancelier Nicolas Rolin, qui fit reconstruire le château près duquel se trouvait naguère une grande et très-ancienne chapelle. Son fils, Jean II, fut successivement abbé de Saint-Martin, prieur de Saint-Marcel, évêque de Châlons-sur-Saône en 1431, d'Autun en 1436, et enfin cardinal du titre du Mont-Cœlius, trois ans plus tard.

Catherine de Chissey vendit Chaseul, en 1641, à Roger de Bussy-Rabutin, qui y fixa sa résidence. C'est de là qu'il écrivit cette foule de lettres dont il fatigua Louis XIV. Le grand étang de Bussy rappelle son souvenir. Gilbert de Langeac, marquis de Coligny, son gendre, revendit cette terre à messire Rabirot de Meslé.

Au nord de Laisy, à Gueugnan, hameau de la commune de Brion, qui dépend elle-même en partie du Morvand, fut battue, le 22 décembre 1754, la troupe de Louis Mandrin, brigand renommé pour ses violences, ses vols et ses assassinats. Comme il avait échappé à la défaite de ses terribles complices, il fut arrêté, l'année suivante, dans un vieux château du roi de Sardaigne et condamné au supplice de la roue, qu'il subit, le 26 mai, à Valence. Brion est une commune de cinq cent trente-sept habitants; son église est dédiée à saint Pierre. C'était jadis un bénéfice à la collation du chapitre d'Autun, seigneur haut justicier de la paroisse.

III.

LA COMELLE-SOUS-BEUVRAY, *Comella*.

Au sud de Saint-Léger, s'élève une montagne conique nommée La Garde. Dans le flanc oriental est bâti le village de La Comelle, dont le surnom indique qu'il est voisin du Beuvray. On ne peut douter, eu égard au grand nombre d'objets antiques, tels que médailles, tuiles à rebords, débris de vases, de briques..... trouvés dans les environs, que cette localité ne remonte à l'époque gallo-romaine. L'église paroissiale, dédiée à la sainte Vierge, ne se fait remarquer ni par son étendue, ni par sa beauté. C'est un assemblage de diverses constructions, dont le clocher est la partie la plus ancienne, et le chœur la plus nouvelle, si on excepte pourtant la chapelle du sud qui n'a été bâtie qu'en 1832. L'ancien presbytère se trouvait à quelque distance, sur une élévation; le nouveau est situé dans la vallée, à l'est. Le patronage de la cure appartenait autrefois au chapitre de la cathédrale auquel il avait été donné, en 1138, par Étienne I^{er} de Bagé, cinquante-deuxième évêque d'Autun; et les dîmes, partie aux collateurs, et partie au curé et aux moines de Saint-Martin (1). La paroisse faisait alors partie de l'archiprêtré de Luzy. Hugues de Ternan, chevalier, légua, en 1240, douze deniers à l'église de La Comelle.

Au-dessus du village, presque au sommet de la montagne de La Garde, il existait jadis une antique chapelle dédiée à sainte Claire, qui y était l'objet d'un culte particulier. Il n'en reste plus de vestiges.

La commune de La Comelle, dont la superficie est de

(1) COURTÉPÉE, tome III; *Léendaire d'Autun*, tome I, p. 56.

deux mille deux cent cinq hectares (1), renferme une population d'environ huit cent quarante habitants, répartis entre le chef-lieu et les hameaux de Bau, de Lelay, du Jeu, des Bornes, de La Maison-Rouge, de La Place, de Senavelle, d'Uspoil et de La Maison-de-Bourgogne, que traverse la route d'Autun à Luzy. Son territoire, généralement maigre et sablonneux, faisait autrefois partie de la châtellenie de Glaine et de son bailliage. Il se divisait en plusieurs fiefs tous mouvants de cette seigneurie. Celui de La Comelle proprement dit appartenait, au douzième siècle, à une noble famille de ce nom. Jacques de La Comelle avait fondé son anniversaire à Saint-Martin d'Autun, pour le 3 des ides de mars, au moyen d'une rente annuelle de dix sous tournois qui fut assise, en 1265, sur le pré Marmazy. La Maison-Rouge et les Bornes ont été possédés par la famille de Charmace. Uspoil, avec un ancien château, était tenu en fief, au dernier siècle, par celle de Virieu.

Le Jeu, joli manoir avec deux pavillons et deux tours, et situé dans une vallée, au nord-ouest, était vraisemblablement, à l'époque gallo-romaine, un lieu d'exercice et d'amusements publics pour la jeunesse des environs et les légions cantonnées au Beuvray. Du moins, il est certain qu'alors il y existait une villa de quelque grand personnage, car on y a découvert, en diverses circonstances, des objets antiques. En 1770, on trouva un vase plein de médailles de Gordien et de Posthume, et, huit ans après, on recueillit d'autres médailles, parmi lesquelles on en remarquait de Tetricus, chef des Bagaudes, ce qui prouverait que ces barbares, qui ruinèrent Autun vers l'an 270, n'épargnèrent pas les environs du Beuvray.

La terre du Jeu, seigneurie en toute justice, mouvante de la châtellenie de Glaine, appartenait, en 1553, à

(1) Les bois en couvrent deux cent soixante-quinze.

Philippe de Vichy, et , en 1619, à Jean de Fradel, écuyer. Nicolas de Sercey en jouissait en 1650, et Antoine de Saucy, comte d'Arconcey, en 1705. C'est aujourd'hui la propriété de la famille Mollerat, qui en a pris le nom. On y voit une petite chapelle isolée et de beaux alentours.

IV.

SAINT-DIDIER-SUR-ARROUX, *de Sancto Desiderio.*

Sur une hauteur située entre la montagne du Couturier et celles de Dône, et d'où la vue se porte au loin du côté du sud et du nord, apparaît le village de Saint-Didier, l'un des plus considérables et des mieux bâtis du canton. Il forme une longue rue, courant de l'est à l'ouest, et bordée de quelques jolies maisons. Il s'y tient une foire le 24 mai et une autre le 26 décembre.

Au centre s'élève l'église paroissiale, dédiée au saint évêque dont le pays porte le nom. Elle ne se fait remarquer que par sa propreté et sa haute flèche, couverte d'ardoises et placée au-dessus du portail. Ce serait temps perdu d'y chercher de l'architecture ; les ressources de la commune ne permettraient pas de se livrer à un certain luxe de construction. Elle a été réédifiée en 1846 avec les produits d'une souscription volontaire et du prix des matériaux de l'ancienne église de Thil-sur-Arroux, annexe de la paroisse. L'ancien édifice, comme le nouveau, se composait d'une abside et d'une grande nef, surmontée d'un petit clocher en bois. Sur le côté du sud, il existait une chapelle voûtée, qui appartenait autrefois au seigneur laïc de l'église. Celle-ci avait été consacrée par un évêque d'Autun, et renfermait alors cinq autels.

La paroisse de Saint-Didier remonte, au moins, au

neuvième siècle, et faisait partie jadis de l'archiprêtré de Luzy. La collation de ce bénéfice, qui valait mille livres, appartenait à l'évêque. Les dîmes se partageaient, en 1729, entre le curé du lieu, celui de Saint-Nizier, le seigneur de Gissy et le marquis de Montjeu.

Saint-Didier, chef-lieu d'une contrée de perception, renferme neuf cent quarante-six habitants, et comprend une superficie de deux mille sept cent trente-un hectares. Son territoire est généralement peu fertile. Au fond de la vallée, au nord, on remarque un vaste étang, qui ne compte pas moins de quarante hectares d'étendue; il se nomme *Roulon*. Entre ce petit lac et le bourg se trouve le château de Charancy, joli édifice moderne flanqué de deux pavillons et d'autant de tours. Une chapelle gothique, bâtie en 1842 et renfermant une magnifique statue de saint Gabriel, auquel elle est dédiée, attire les regards par son élégance. Charancy formait une terre en toute justice, mouvante en partie de la châtellenie de Luzy, et en partie du comté de La Roche-Milay. Elle comprenait le village de Saint-Didier, où siégeait sa haute justice. Hervé de Donzy, comte de Nevers, en fit foi et hommage, en 1209, à Gauthier I^{er}, évêque d'Autun. Elle a été possédée longtemps par la famille Berger, d'Autun, qui en prenait le nom. Georges-Lazare Berger de Charancy a été évêque de Montpellier. Au dix-huitième siècle, elle appartenait à la maison André, qui en portait également le nom. Pierre André de Charancy est connu par ses bonnes œuvres. Il fonda, en 1768, douze lits à l'hôpital d'Autun, sa ville natale, et une rente annuelle de dix-huit cordes de bois pour le chauffage des pauvres malades. Ce pieux seigneur abandonna sa terre de Charancy pour l'acquit de ses fondations pieuses; mais son frère, André de La Colonge, chevalier de Saint-Louis, la retira en payant cent mille livres. Elle passa ensuite à la maison de Montépin. C'est aujourd'hui la propriété de la famille Martenne.

Démétry, dans une vallée, à l'est, était un fief appartenant à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, qui l'avait reçu de la reine Brunehaut, sa fondatrice. Il y existait autrefois une église ou chapelle bâtie par les moines. Ce village était alternatif entre Saint-Didier et Saint-Nizier. On y découvrit anciennement divers objets antiques, attestant l'existence en ce lieu d'un établissement romain. A Jouleaux, petit hameau situé à l'ouest, on a retrouvé les restes d'un édifice religieux.

Le Bazoy-en-Bourgogne, au nord-ouest, et jadis alternatif entre Saint-Didier et Poil, était une seigneurie en toute justice dans la mouvance de La Roche-Milay. Il y avait, en 1326, une maison-forte, que Jean de Châtillon, sire de La Roche-Milay, reconnut, moyennant cinquante livres, être *jurable et rendable* du comte de Nevers. On y remarquait encore, au dernier siècle, une grosse tour, actuellement en ruines. Chevannes, avec un ancien château, était possédé, il y a quatre cents ans, par une famille de même nom. Hugues de Chevannes, chevalier, en fit foi et hommage en 1444 à La Roche-Milay. Jean, son fils, le renouvela un demi-siècle après. Une alliance l'ayant fait passer dans la maison Berger de Charancy, elle en ressortit de même, et vint à Jean de Marry, chevalier, qui en donna dénombrement en 1555. Jeanne de Digoine, veuve de Jean de Barraud, en était dame en 1579.

Gissy, avec château, avait pour seigneur, en 1720, Jean de Lavallade de Trufin, l'un des quatre décimateurs de la paroisse. Il appartenait, en 1789, à messire de Busseul. La Ranche, autrefois Orsa, Patigny..... étaient des fiefs jouissant de la haute, moyenne et basse justice, et qui mouvaient aussi de La Roche-Milay.

V.

SAINT-PRIX-SOUS-BEUVRAY, *Sancti Praejecti Fanum.*

Au fond d'une vallée, dominée de tous côtés par des montagnes, les plus hautes du Morvand, près de la source du Méchet et d'une vole romaine, qui d'Autun montait au sommet du Beuvray, apparaît le village de Saint-Prix. Cette situation, éloignée des nouvelles voies de communication, fait qu'on y voit rarement des étrangers. Néanmoins, ce village est très-ancien, ce qu'il doit sans doute à son voisinage du Beuvray, lieu autrefois très-fréquenté. Dès le onzième siècle, il était chef-lieu d'une paroisse, dont le patronage appartenait à l'abbé de Saint-Martin, auquel il fut confirmé, en 1164, par le pape Alexandre III. Le collateur levait, en cette qualité, une partie des dîmes. Le reste appartenait au curé, à l'abbesse de Saint-Andoche d'Autun et au marquis de Montjeu. Le plus ancien prêtre connu, qui ait gouverné la paroisse, se nommait Seguin ; il vivait en 1348. L'église, dédiée à saint Prix, évêque de Clermont, se compose d'un chœur en avant duquel s'élève le clocher, d'une nef et de deux chapelles. Celle du sud est consacrée à la sainte Vierge, et l'autre à sainte Reine. La fontaine *Pelourdeau* jouissait autrefois de quelque célébrité.

La commune de Saint-Prix renferme environ mille cinquante habitants, et une superficie de trois mille trois cent quatre-vingt-dix-neuf hectares, dont la moitié est en forêts. Les produits de ces bois s'écoulaient dans l'Yonne au moyen des ruisseaux du Haut-Faulin. La seigneurie du chef-lieu et des hameaux d'Argentonne, de Boisseau, de La Grande et de La Petite-Chaume, du Crot-Morin, des Barbiers, de Juzon, de Montcharmont...., était une dépen-

dance de la châtellenie de Glaine. Elle fut, en conséquence, possédée par les puissantes maisons de Glane et de Châtillon-en-Bazois, aux onzième, douzième et treizième siècles ; par les ducs de Bourgogne, dans les deux suivants, et par les rois de France, au seizième. De là vient le nom de *Bois-du-Roi* donné aux forêts voisines. En 1655, Saint-Prix fut un des cinq clochers qui servirent à l'érection de la baronnie de Montjeu en marquisat (1).

Les Bois-l'Abbesse et le hameau de même nom faisaient autrefois partie des possessions du monastère de Saint-Andoche d'Autun.

Le fief des Banchots appartenait à la famille de La Goutte.

VI.

THIL-SUR-ARROUX, *Tilum*.

Dans une vallée, assez large pour former une petite plaine, et que dominent, à l'ouest, les montagnes de Dône, et au nord, celle du *Couturier* et le village de Saint-Didier, se trouve Thil-sur-Arroux, chef-lieu d'une petite commune de quatre cent quatre-vingts habitants, et d'une superficie de treize cent dix hectares (2). Son territoire faisait jadis partie de la Bourgogne et du Nivernais ; de grandes pierres, dressées dans la cour du château de Chevigny, formaient alors les limites des deux provinces. L'antique voie romaine du Beuvray à Luz y passait à l'extrémité occidentale. Au sommet des Dônes, au lieu dit le Châtelet, sont quelques ruines et de grosses

(1) Voyez l'article de Verrières.

(2) Quatre-vingt-trois sont en bois.

pierres formant une enceinte circulaire que l'on regarde, dit Courtépée (1), comme une station romaine. Mais ne serait-il pas plus rationnel d'y voir un champ de menhirs ou monument druidique ?

La paroisse de Thil, aujourd'hui réunie à celle de Saint-Didier, était une des plus anciennes des environs. Elle relevait autrefois de l'archiprêtré de Luzy, et était à la collation de l'abbé de Saint-Martin d'Autun. Elle devait son origine à un prieuré fondé, au dixième siècle, par les religieux de Saint-Martin, dans une terre qui leur avait été donnée, en 885, par Charles-le-Chauve, et confirmée, en 924, par le roi Raoul. Cet établissement était un des plus riches de la dépendance du monastère. Le titulaire devait, lors de sa prise de possession, à l'abbé, une *chape bonne et suffisante*, estimée une somme de cent cinquante livres, et payable en argent. Le prieur Robert Guillemère assista, en 1462, au chapitre dans lequel le cardinal Jean II Rolin, évêque d'Autun, fut élu abbé de Saint-Martin. L'année suivante, le nouveau dignitaire ayant obtenu du pape Pie II, une bulle qui prononçait la réunion du prieuré à la manse des moines, Guillaume Macé, abbé séculier de Cervon, et Claude Voile, sacristain de Saint-Martin, députés pour opérer cette annexion, se rendirent, le 18 avril, à Thil, devant la porte de l'église. Le curé, Jacques Robert, ayant été appelé, ils lui lurent la bulle pontificale, et lui demandèrent la cession de son bénéfice. Robert leur présenta alors les cordes des cloches qu'ils sonnèrent, puis les burettes en signe de remise de l'autel. Les députés se transportèrent ensuite devant la porte de la maison prieurale, où ils en firent autant. Là, s'adressant aux personnes présentes, ils leur déclarèrent que dès-lors tous les revenus du prieuré appartenaient et devaient être payés aux moines de Saint-Martin. L'acte de

(1) Tome III, p. 627.

cette prise de possession fut immédiatement dressé et signé par tous les témoins (1).

L'église datait du commencement du douzième siècle, et se composait d'un chœur en forme d'abside; d'un transept, au-dessus duquel s'élevait une grosse tour romane avec des baïes géminées garnies de colonnettes, et d'une nef cintrée en bois. L'intérieur du sanctuaire était orné de colonnes canelées et arquées. Les quatre arcades qui supportaient la tour, avaient leurs retombées sur des colonnes engagées avec chapiteaux historiés; on y remarquait, entre autres, les emblèmes des quatre évangélistes, l'ange, le lion, le bœuf et l'aigle. Le portail de l'ouest s'ouvrait sous une riche voussure appuyée sur des colonnes surmontées de chapiteaux élégamment sculptés, où l'on voyait des figures de moines. Cette église était dédiée à saint Martin, et bâtie au milieu d'une enceinte fortifiée, où les sujets du prieuré avaient droit de se retirer avec leur butin, en temps de guerre et d'imminent péril; mais ils étaient, en conséquence, tenus d'y faire guet-et-garde et de pourvoir aux frais d'entretien des fortifications.

En 1469, comme le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, était en guerre avec Louis XI, il ordonna, le 28 mars, aux habitants de la paroisse et autres retrayants, de faire, nuit et jour, guet et bonne garde *au châtel, église et place forte de Thil, de s'y retirer et faire les réparations nécessaires*. Maître Delavaux, sergent du duc, se rendit à Thil à l'issue de la messe, et déclara les ordres de son seigneur aux paroissiens. Ceux-ci se refusèrent à l'exécution de l'ordonnance; mais les religieux démontrèrent que de toute ancienneté, il y avait eu à Thil un *bon*

(1) Étaient présents discrète personne messire Guillaume Cherminot, prêtre; Vincent de Monmenault, Jean Bernardin, Jean Reby, Vincent Cherminot, et plusieurs autres témoins spécialement appelés par Jean Géront, prêtre du diocèse d'Auxerre, proto-notaire du Saint-Siège.

chastel et place forte, fort défensible et tenable envers ennemis, large et spacieuse pour retraire les corps et les biens, et ils furent contraints d'obéir.

Il restait encore d'imposantes ruines de l'église qui furent démolies en 1846, et dont les matériaux furent employés dans la construction de celle de Saint-Didier, ou vendus pour subvenir aux dépenses de cette entreprise.

L'ancienne terre de Thil, seigneurie en toute justice, de laquelle dépendaient les hameaux de Démétry, de Souves...., resta dans la possession de l'abbaye de Saint-Martin jusqu'en 1790. Celle de Chevigny, au sud, avec un ancien château, était située partie en Nivernais et partie en Bourgogne. Elle appartenait, en 1249, à Henri de Brancion, seigneur ruiné par les croisades, qui l'engagea à l'abbé pour quatre cent quarante livres viennoises, et fit ratifier cette cession par Regnault et Élisabeth de Semur. Jean de Château-Vilain, baron de Luzy, son héritier, en fit retrait dans la suite. Alors Pierre Charvot, prévôt d'Uchon, et Morel Piaux, de Luzy, se portèrent cautions pour lui, et en firent foi et hommage à l'abbé. Chevigny était possédé, au dernier siècle, par la maison Des Jours de Mazilles.

VII.

VERRIÈRES-SOUS-GLAINE, ou LA GRANDE-VERRIÈRE,

Vitriariae, Verreriae.

Dans une vallée dominée de toutes parts par de hautes montagnes, près de la rive gauche du Méchet qu'on passe sur un pont à trois arches, fondé en 1851, se trouve le village de Verrières, l'un des plus anciens du Morvand. Il est chef-lieu d'une commune de plus de dix-huit cents habitants, et dont le territoire comprend une étendue de

quatre mille cinq cent quatre-vingt-seize hectares. C'est, sous tous les rapports, la commune la plus considérable du canton. Le sol en est profondément accidenté et généralement maigre. On y recueille des noix et des châtaignes. Il y existe une mine de fer, une autre de plomb argentifère, et des indices de houille aux Trois-Cheminées. Au nord, on remarque de vastes forêts, où mille chemins se croisent, se coupent, vont et reviennent, ne laissant au voyageur qu'incertitude et anxiété. Elles forment une masse continue de plusieurs milliers d'hectares divisée entre les communes de Saint-Prix, de Glux, d'Arleuf, de Roussillon, de La Celle et de Verrières qui en possède onze cent dix-neuf.

Ce village tire évidemment son nom des usines que mettaient autrefois en mouvement les eaux de la rivière, et où l'on fabriquait des verres, et son surnom d'un ancien château-fort qui couronnait une chaîne de rochers d'un aspect étrange et encore connus sous le nom de *Roches-de-Glaine*. Il n'en reste que quelques fragments de murailles et de tours, repaire dangereux d'aspics et de vipères, et des fossés encore profonds qui le défendaient du côté où les rochers n'interposaient pas leurs cimes déchiquetées et menaçantes. Une forêt a recouvert ces féeriques débris. Ce lieu, autrefois séjour des nobles châtelains de Glaine, n'est plus guère fréquenté que par les bêtes fauves et quelques rares amateurs. La solitude et le silence ont remplacé les bruyantes fêtes auxquelles tous les vassaux de la châtellenie aimaient à prendre une part active. L'esprit ne peut se défendre, tandis qu'on foule avec précaution ces lieux déserts, des mille pensées qui l'assiègent et le reportent, malgré lui, vers les temps chevaleresques de l'antiquité. Ce château, si on en croit Courtépée (1), existait encore en 1593, puisque, selon

(1) Tome III, p. 401.

lui, les officiers de la châtellenie, qui résidaient habituellement à Autun, s'y seraient retirés, cette année là, à cause des troubles de la Ligue. On trouve, dans les alentours, différentes cristallisations blanches, jaunes, rougeâtres et agatisées.

La paroisse de Verrières, jadis de l'archiprêtré d'Autun, remonte au moins au neuvième siècle. Le fief du lieu et la collation de la chapelle de Saint-Martin, aujourd'hui église paroissiale, furent donnés à Badillon, abbé de Saint-Martin d'Autun, par Charles-le-Chauve, en 877. Le roi Raoul les lui confirma, à son tour, en 924. Le patronage de la cure passa, dans la suite, au chapitre de la cathédrale. Le monastère aliéna aussi la seigneurie du bourg puisque déjà, en 1112, nous la trouvons dans les mains de Hugues de Verrières, chevalier, qui la tenait en fief du châtelain de Glaine, et en arrière-fief des religieux. Le manoir de cette seigneurie, qui se voit encore dans le village, se compose d'un corps de logis avec deux cavaliers, et de deux tours détachées. La famille de La Goutte en est actuellement propriétaire.

L'église, entourée du cimetière, où l'on remarque plusieurs tombes, est située près du cours de la rivière. C'est un édifice de deux époques, en somme, peu remarquable. La nef et le clocher, tour carrée bâtie sur le portail, sont du douzième siècle; le chœur a été reconstruit au quatorzième. Au côté nord, on remarque une inscription, en caractères gothiques, rappelant une ancienne fondation. Elle est ainsi conçue : *En cette église se célèbre chacun an, le second jour de juillet, l'office de la feste de la Visitation de la sainte Vierge Marie, par le curé et six prestres ayant dessus leurs surplis, tenus dire Vespres et Complies solempnellement tant la veille que le jour; six messes basses, vigiles des morts à haulte voix, mener la proucession et dire une grande messe de cette feste. Ledit office fondé par messire Jehan Gotldot, prestre, natif de cette paroisse, et par messire*

Chambellan, prestre, bénéficiier en l'église d'Ostun, son nepveu. Pour le service duquel office doit recevoir chacun desdicts six prestres, cinq sols; le marillier, pour la sonnerie d'ycelui office, trois sols quatre deniers, et audit curé, tant pour son service que pour fournir le luminaire, l'encens, le pain et le vin de l'offertoire, lui doit demourer la somme de seize sols huit deniers. Le tout revenant à la somme de cinquante sols tournois, comme de tout ce appert par écrits authentiques, sur ce reçus et passés.

.Il y avait jadis dans cette commune une vieille chapelle rurale dédiée à saint Hilaire, qui y était l'objet d'une grande vénération.

La châellenie de Glaine (1), de laquelle dépendaient la paroisse de Verrières, celles de Saint-Léger, de Saint-Prix, de La Comelle, et de Glux en partie, appartenait, au onzième siècle, à une noble famille qui en portait le nom, et dont les divers membres prirent part aux expéditions armées pour la Terre-Sainte. Ponce de Glane, chevalier, seigneur du lieu et avoué de Saint-Symphorien d'Autun, en 1077, fut bienfaiteur de ce monastère. Gauthier, son fils, qui lui avait déjà succédé en 1132, laissa ses vastes domaines à Renaud, qui assista à l'assemblée de Vézelay, en 1146, et partit ensuite pour la croisade, non sans avoir fait du bien à diverses abbayes, entre autres à celle de Regny, à laquelle il donna un droit d'aisance dans ses terres d'Énos et de Vaux. Ponce de Glane, fils de ce dernier, confirma cette concession en 1180. Alix, sa fille aînée, fut mariée, vers ce temps-là, à Jean de Châtillon-en-Bazois, chevalier, auquel elle porta la moitié de cette châellenie et la baronnie de La Roche-Milay, dont il fit foi et hommage, le jeudi avant la saint Laurent de l'année 1185, à Robert, comte de Nevers, son parent. Odon, son fils, lui avait succédé en 1236, époque où il

(1) *Glana, castrum de Glano*, autrefois Glane

fonda l'anniversaire d'Alix de Glane, sa mère, à Bellevaux, pour une rente de cent sous de forts nivernais à prendre sur la *lîte* du Beuvray. Ce seigneur ratifia, l'année suivante, celle de dix livres huit sous que cette dame avait léguée aux religieuses de La Fermeté-sur-Ixeure. Jean et Robert de Châtillon, ses descendants, portèrent successivement le titre de seigneurs de Glane.

La seconde fille de Ponce fut, selon toute apparence, mariée dans la maison de La Tournelle, dont quelques membres ont aussi porté le titre de seigneurs de Glane. En 1255, Hugues de Neublan, possesseur d'une partie de cette terre, vendit la moitié de ses droits à Jean de Châtillon, baron de La Roche-Milay, pour six cents livres, et le reste, trois ans après, à Girard, évêque d'Autun. C'est alors qu'eut lieu entre le prélat et le comte de Nevers cette guerre dont nous avons parlé ailleurs, et dans laquelle les parties convinrent enfin qu'elles ne se demanderaient rien pour raison de *blessures, infractions, incendies de villes et de maisons faites de part et d'autre*. Girard repassa bientôt sa terre de Glaine à Jean de Saint-Verain, archidiacre de sa cathédrale, qui lui-même la revendit, en 1294, à l'évêque Hugues d'Arcy pour trois mille six cents livres. Enfin, en 1360, Renaud de Maubernard abandonna la seigneurie de Glaine, la ville de Flavigny et la garde-gardienne de l'abbaye de Fontenay à Philippe de Rouvre, duc de Bourgogne, en échange de Lucenay-le-Duc, de Grosne, de Touillon et de Magny-Lambert. Le pape Innocent VI, dont l'évêque était trésorier, approuva cette transaction par une bulle spéciale (1). Le prince érigea Glaine en châtellenie et mit sous sa dépendance plusieurs fiefs du voisinage. Philippe-le-Hardi lui unit, en 1364, celui de La Vesvre. Les ducs y entretenaient ordinairement un seigneur qui

(1) Dom PLANCHER, tome II, p. 260.

administrait en leur nom et prenait le titre de châtelain. En 1412, Renaud de Thoisy, conseiller et receveur général de Philippe, était châtelain de Glaine et de Roussillon. A la mort de Charles-le-Téméraire, en 1477, elle devint une châtellenie royale. Les *Bois-du-Roi* étaient alors en terres labourables.

Henri IV l'engagea à Pierre Jeannin, son ministre, ancien président à mortier au parlement de Dijon. Ce grand homme, dont nous avons déjà eu occasion de parler, était né à Autun en 1540, d'un échevin de la ville qui exerçait la profession de tanneur, et était sorti depuis quelques années seulement de la paroisse d'Alligny, où se trouvait un meix de ce nom. Il mourut le 31 octobre 1622 et fut inhumé dans la cathédrale d'Autun, dans une chapelle qu'il avait fondée, au côté gauche du maître-autel, où l'on voit son mausolée et celui de Jeanne Gueniot, son épouse. Ce monument, élevé par leur gendre en 1638, est en marbre blanc. Ils sont représentés l'un et l'autre dans l'attitude de la prière. Au bas on lit : *Socero patrique desideratissimo Petrus Castilius gener et Carolina filia unica.*

Le président Jeannin n'eut que deux enfants, un fils qu'il vit périr en duel, et une fille, Charlotte, qui épousa Pierre de Castille, contrôleur général de France, intendant des finances et ambassadeur en Suisse. Avant de mourir, il abandonna sa baronnie de Montjeu, dont il avait rebâti le château, celles de Dracy-Saint-Loup, de Chagny, la châtellenie de Glaine..... à son gendre, à condition que son fils aîné porterait le nom de Jeannin. Ses armes étaient : « D'azur à un croissant d'argent surmonté d'une flamme d'or (1). »

Nicolas Jeannin de Castille, son petit-fils, acheta des comtes de La Roche-Milay la seigneurie du clocher de

(1) *Mémoires de la Société éduenne*, p. 137 et suiv. COURTÉPÉS, t. III, p. 599.

Glux et obtint, au mois de décembre 1655, l'érection de sa châtellenie en marquisat sous le nom de Montjeu (1). Les lettres-patentes furent enregistrées au parlement le 30 mars de l'année suivante. Nicolas laissa de son mariage avec Claude de Fleubert, entre autres enfants, un fils nommé Gaspard Jeannin, qui prit, après lui, le titre de marquis de Montjeu, seigneur de Glaine.... et épousa Louise-Diane Dauvet des Marets, dont il eut une fille, Marie-Louise-Christine Jeannin de Castille. Celle-ci porta, le 2 juillet 1705, le marquisat de Montjeu, la seigneurie de Glaine et tous les biens de sa maison à Anne-Marie-Joseph de Lorraine, prince d'Harcourt et duc de Guise-sur-Moselle. Nous avons rapporté à l'article Alligny, les paroles pleines de fermeté et d'à-propos qu'elle adressa à son mari, qui se plaignait à un de ses amis qu'elle avait fermé la porte des chapitres nobles à ses enfants. Le prince mourut le 19 janvier 1729 et fut enterré à Autun dans le charnier des Jeannin, et la princesse, sa femme, le 11 janvier 1736. Un historien de la ville, dont l'ouvrage est inédit (2), rapporte que les chanoines se rendirent en corps au Petit-Montjeu pour la levée du corps de cette dame, et le déposèrent à côté de celui de son époux. Ils laissèrent un fils et deux filles, Louise-Henriette de Guise, mariée au duc de Bouillon, et Élisabeth, qui épousa le duc de Richelieu. Quelques années après, en 1748, le marquisat de Montjeu, les seigneuries de Glaine, de La Perrière, la baronnie de Dracy-Saint-Loup....., furent vendus par décret, et adjugés à Magdeleine-Catherine Boyvin de Bonnetot, veuve du président Étienne d'Aligre (3). Cette dame les substitua ensuite à Louis-Michel Lepeletier de Saint-Fargeau, son

(1) Archiv. de La Roche-Milay.

(2) Lx Goux, chanoine d'Autun.

(3) COURTÉPÉE, tome III, p. 573.

petit-fils, président à mortier au parlement de Paris, puis député de la noblesse aux états-généraux de 1789. On sait que possesseur d'une immense fortune, il voulut y joindre la popularité en se montrant partisan des opinions les plus démagogiques, et qu'il vota la mort du pieux Louis XVI. La Providence laisse rarement les grands crimes impunis. Il fut poignardé, quatre jours seulement après la mort du malheureux roi, chez un restaurateur, par un garde-du-corps nommé Pâris.

Outre le fief de Verrières, on trouvait encore dans la commune plusieurs autres seigneuries, toutes mouvantes de la châtellenie. Celle de Boissevault, avec un ancien château, jouissait du droit de haute justice. Par lettres patentes de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, de l'an 1422 et de 1459, le seigneur de ce fief avait droit de *chasse à cors et à cris* dans toutes les forêts, et de *pêche* dans toutes les rivières et ruisseaux des cinq paroisses de la châtellenie. Cette concession avait été renouvelée en 1773 (1).

Bouton, joli manoir orné de deux pavillons et de deux tours, et situé dans le flanc sud-est d'une haute montagne, au pied de laquelle coule le Méchet, a été rebâti en 1832. Ce fief appartenait, en 1735, à Antoine-Léonard Germain, seigneur de Montagnerot, qui en prenait le nom. Sa petite-fille le porta à Jean-Baptiste Minard de L'Essart, d'une famille originaire de Thoisy-la-Berchère. En 1816, une bande de dix-sept voleurs vint de nuit attaquer la maison. Déjà quelques-uns avaient pénétré dans le château, lorsque le propriétaire, saisissant ses armes, fit feu sur ces misérables et cassa la cuisse à l'un d'eux. Ses camarades, effrayés, le prirent sur leurs épaules et s'enfuirent avec ce compromettant fardeau. En passant la rivière, ils délibérèrent s'ils le précipiteraient

(1) COURTÉPÉE, tome III, p. 637.

dans l'eau ; néanmoins ils l'emportèrent jusqu'aux environs de Saint-Prix, où la gendarmerie, guidée par les traces de sang, se rendit le lendemain. Sur sa déclaration, ses complices furent arrêtés et condamnés aux travaux forcés.

Bouton et ses dépendances appartiennent aujourd'hui à M. le marquis de Montmorillon, qui a rebâti le château. L'antique maison de ce nom, dont les armes sont : « Écartelées au premier et dernier d'azur, à la croix engrelée d'argent, au deux et trois d'or, à l'aigle de gueules becquée et membrée de sable, » est originaire d'une petite ville située sur la Gartempe, dans l'ancienne province de Poitou. Le premier seigneur de cette famille établi en Morvand, est Saladin de Montmorillon, qui épousa, en 1542, Jacqueline de Vésigneux, dame du lieu, de Saint-Martin-du-Puy, d'Empury, de Chalaut, de Dunes-Places.... et dont la fille s'unit au comte César de Bourbon-Busset. Le nom de Saladin, que porte l'ainé de la famille, vient, dit-on, de ce que le chef de cette maison ayant été fait prisonnier, dans une croisade, par le fameux Saladin, sultan d'Egypte, et n'ayant pu, dans un voyage fait en France sur parole, réaliser le prix de sa rançon, fut rendu à la liberté, sous condition que l'ainé de ses enfants prendrait le nom de Saladin, et cela de génération en génération.

Le Pouriot, vieux castel bâti presque au sommet d'une montagne, de l'autre côté du Méchet, était le siège d'une seigneurie en toute justice, appartenant, en 1676, à Charles Gravier de Vergennes, dont une des descendantes épousa Louis-Paul marquis de Ganay. Il était possédé, au dernier siècle, par la famille de La Goutte. C'est aujourd'hui la propriété de la maison de Montmorillon.

Vautheau, tour à triple étage, élevée au seizième siècle, dans les ruines d'un vieux château-fort, dont il reste encore d'importants débris, comme souterrains, tours, portes, murs d'enceinte, fossés..., a été ainsi appelé de sa

situation en tête d'une large vallée, et du nom de Teutatis, divinité réverée des Gaulois, d'où *Vallis Teutatis* et Vautéot, et enfin Vautheau. L'aspect de cette tour aérienne, enveloppée tout entière d'un lierre séculaire, et de ces ruines, type à demi-subsistant d'un manoir féodal au douzième siècle, est vraiment imposant et mérite de fixer l'attention des archéologues.

Vautheau était une puissante seigneurie appartenant, au douzième siècle, à une vieille famille féodale, qui en portait le nom. Aimon, sire de Vautéot, fut inhumé à Saint-Martin d'Autun, où il avait fondé son anniversaire vers l'an 1200. Il laissa deux fils, Hugues et Guillaume, et une fille, qui épousa Guillaume Bruleborde, chevalier. Étienne, son frère, s'était fait moine à Saint-Martin. Guillaume de Vautéot, qui avait épousé Elisabeth de Corraubeuf, vivait en 1251. Jean et Guy, ses fils, choisirent leur sépulture au même monastère, et y fondèrent leur anniversaire, l'un pour vingt sous dijonnais de rente, et l'autre pour quarante sous petits tournois, ce que reconnut, en 1328, Guy de Vautéot, fils du premier.

Cette terre appartenait, en 1373, à Guyot de Sissey, qui, la même année, vendit le tiers de sa tour et maison-forte pour cent soixante livres seulement. Jean Darnier, écuyer, seigneur de Vochot, en était possesseur en 1515, et Thomas de La Vesvre en 1760. C'est aujourd'hui la propriété de M. le comte d'Esterno. L'ancien fief de Savilly, possédé actuellement par la famille Desplaces de Charmace, en relevait. Les autres dépendances de Vautheau, situées sur les paroisses de Verrières, de Saint-Léger et de Monthelon, étaient Enjournain, les Travers, les Perraux, Verney, Machat, les Buissons, la Corvée, les Renauds, les Boulets et les Chevrons.

II.

MORVAND AVALLONNAIS.

La partie de nos montagnes qui relevait autrefois du comté et du bailliage d'Avallon était alors, comme aujourd'hui, connue sous le nom de Bas-Morvand. Elle dépend encore, sauf quelques parcelles, de l'arrondissement communal de cette ville, et se divise entre son canton et ceux de Quarré-les-Tombes et de Vézelay ; mais le second seul est exclusivement granitique. L'aspect du pays est, en général, moins sévère que dans le Haut-Morvand. Le sol y est aussi plus fertile et la température plus douce.

CANTON D'AVALLON.

Ce canton, composé de quinze communes, n'en compte que trois sur le sol granitique : ce sont celles d'Avallon, d'Island et de Magny. Nulle part la transition d'une espèce de terrain à une autre n'est plus subite, plus tranchée qu'aux environs du chef-lieu. Ici, c'est une plaine calcaire, riante et fertile en vin, en froment et autres céréales ; là, un sol extrêmement accidenté, une nature âpre, sauvage et presque stérile. Aussi un écrivain du dernier siècle, Courtépée, frappé d'un changement si soudain et si profond, s'écriait : « On dirait que le Cousain fait la séparation des enfants d'Israël et de ceux d'Edom. Les uns, dit-il, jouissent vraiment de la graisse de la terre, et les autres semblent n'en avoir que la rosée : la nature a

traité les premiers en mère et paraît ne regarder les autres qu'en marâtre (1). Le Cousain (2), qui le baigne de l'est à l'ouest, coule entre deux rives hérissées de rochers et fort pittoresques. Le 2 juillet 1678, cette rivière, grossie tout-à-coup par une trombe, s'éleva, *en moins d'un quart-d'heure*, à une hauteur de dix pieds au-dessus de l'étiage ordinaire, et ravagea tout sur son cours. Les moulins, les foulons, les meubles des maisons renversées, tout fut entraîné. Le pont *Claire-Eau* fut complètement rasé, et celui de Cousain emporté à moitié, par suite du bois de moule et des autres objets que l'inondation avait amoncelés contre ses piles. Le territoire de ce canton présente une superficie de dix-neuf mille cinq cent vingt-quatre hectares, dont trois mille six cents environ sont de nature granitique ; le reste est argileux et calcaire. L'ère celtique, l'époque gallo-romaine et la féodalité y comptaient plusieurs monuments ; mais la plupart ont disparu.

I.

AVALLON, *Aballo, Castrum Avalonis.*

Cette ville, peuplée d'environ six mille six cents habitants, était autrefois capitale d'un vaste comté et le siège d'un bailliage, le deuxième de l'Auxois (3), d'une maîtrise

(1) *Descrip. de Bourg.*, tome v, p. 625.

(2) Ce nom, qu'on écrit vulgairement aujourd'hui *Cousin*, s'écrivait autrefois *Cosain* et *Cousain*, du latin *Cosanus*. Nous conserverons donc cette ancienne orthographe.

(3) Le ressort de ce bailliage s'étendait sur cinquante-trois paroisses, deux bourgs, une abbaye, quatre prieurés, un comté, deux marquisats, deux châellenies, soixante-douze seigneuries et vingt-deux fiefs. Le personnel se composait d'un lieutenant civil et criminel, d'un lieutenant civil, assesseur criminel, de deux conseillers, d'un avocat du roi, de douze

des eaux et forêts, d'une subdélégation de la généralité de Dijon, d'une élection, d'un grenier à sel, établi en 1370.... C'est aujourd'hui le chef-lieu d'un canton et d'une sous-préfecture, avec tribunaux de paix, de première instance et de commerce. La commune comprend une superficie de deux mille six cent soixante-quinze hectares, dont les deux tiers environ sont granitiques.

Avallon se distingue entre toutes les petites villes de province par sa propreté, son élégance et son agréable situation. Assis au sommet d'un rocher escarpé, dont le Cousain baigne le pied, sur la limite même du terrain primitif et du sol calcaire, il offre, du côté du sud, un aspect aussi imposant que pittoresque; on dirait presque

procureurs, qui furent réduits à huit en 1771, de six notaires.... Les lieutenants civils étaient : Jean de Mauvoisin, en 1429; Perrin de Presle, en 1457; Nazaire Daubenton; Jean Coëttant, en 1499; Thibaut Barbette, en 1517; Etienne Filzjan, en 1540; Pierre Tirnier dit Vaussin, en 1551; Georges Filzjan, en 1570; Guillaume de Barbisey, en 1604; Pierre de Clugny, en 1624; Georges, en 1629; Jacques, en 1664; Lazare Morizot; Henri-Hubert Le Tors, en 1774; François Arthault, en 1781. Parmi les lieutenants criminels, on voit les Odebert, les Guijon, les Cromot.... Le bailliage tenait ses audiences dans la *maison du roi*, située devant l'église Saint-Lazare, et connue plus tard sous le nom d'auditoire.

Outre les officiers du bailliage, on trouvait encore à Avallon un juge châtelain, qui avait la haute juridiction sur les bourgeois de la ville, sur ceux de Luey-le-Bois, de Beauvillers, de Saint-Germain-de-Modéon, de Rouvray, de Saint-Léger-de-Fourcheret, de Quarré, de Sainte-Magnance, de Saint-André-en-Terre-Plaine, de Guillon, de Magny, d'Annay-la-Côte, d'Estaules, de Tharot, de Vassy.... où le comte avait la justice haute, moyenne, basse, mixte, mère et impaire. Celle du faubourg Saint-Martin, d'Annay-la-Côte, d'Estaules.... était commune avec l'abbé de Saint-Martin d'Autun. Les exploits de justice vâlaient, chaque année, au comte environ cent vingt livres en argent et autant en cire. La moyenne et basse justice était du ressort du prévôt, qui tenait ses jours le mercredi à Quarré-les-Tombes, le jeudi à Rouvray, le vendredi à Guillon, et le samedi à Avallon, après les audiences du bailliage, de quinze en quinze jours. Cet office fut réuni au bailliage en 1759. Georges de Clugny était juge-prévôt en 1576, et Jacques, son fils, en 1614. Le prévôt avait les clefs de la prison. On lui livrait les condamnés à mort, et il était tenu de les garder à ses risques et périls, moyennant soixante sous pour chacun.

une ville féodale, avec sa ceinture de fossés, ses hautes murailles, hérissées de tours, ses flèches aériennes.... On n'y arrive qu'en suivant les détours d'une route pratiquée dans le flanc du rocher. Parvenu au haut du mamelon, sur une jolie promenade, le voyageur aime à plonger ses regards au fond de la vallée qu'il vient de quitter et à respirer quelques instants. Alors un saisissant spectacle se déroule à sa vue. Les roches granitiques, qui percent le flanc des montagnes, les forêts qui s'y cramponnent, les deux faubourgs de Cousain (1), qui se développent sur les bords de la rivière, à cent mètres environ de profondeur, présentent un aspect si agreste, qu'on a pu appeler ce site admirable une *petite Suisse*. En face, sur la rive opposée du Cousain, au sommet des rochers, s'élève une gracieuse maison de campagne, dite *les Alleux*, à cause d'un ancien camp romain au milieu duquel elle est assise, et dont il reste encore un terrassement courant d'un précipice à l'autre. On prétend que ce nom vient d'une légion gauloise formée par César, et connue sous celui d'*Allaudes* (2). Le roi Robert y campa lors du siège de 1005.

La ville d'Avallon est très-ancienne ; on la regarde communément comme de fondation gallique. A peu de distance de ses murs, au nord-est, passait l'antique voie d'Agrippa, établie trente-sept ans avant l'ère chrétienne, et que remplaça plus tard la grande route de Paris à

(1) Celui de droite est surnommé Cousain-le-Pont, à cause d'un beau pont en pierre jeté sur la rivière en 1775. Par suite de la guerre des Anglais, on n'y trouvait plus, en 1397, que quatre *feux francs solvables et deux misérables*. Celui de Cousain-la-Roche n'en comptait que neuf, dont cinq misérables. En 1442, selon G. Belin, prévôt d'Avallon, il n'y demeurait plus personne. Néanmoins, en 1543, il y avait trente-sept feux en ce dernier et quarante-quatre dans le premier. On y remarquait jadis quatorze tanneries. Les religieux de Saint-Martin d'Autun y possédaient un moulin.

(2) COURTÉPÉE, tome v, p. 634; PASUMOT, DE CATLUS.

Lyon. Son nom vient, selon quelques auteurs, d'un mot celtique, *Avaleun*, qui signifie pomme (1). Une petite île d'Angleterre, où il croît, dit Courtépée (2), beaucoup de pommiers, s'appelle encore *Avallonia*. D'autres pensent qu'il a été formé de celui d'Apollon, divinité païenne, qu'on y vénérât d'un culte tout particulier, et qui, disent-ils, y possédait un temple, nommé vulgairement *Abellio* (3). Ses armes sont : « D'azur à une tour maçonnée de gueules, avec cette devise : *Esto nobis turris fortitudinis*.

A l'extrémité méridionale s'élevait, au temps de la féodalité, un vaste château-fort, qui commençait à la tour de l'Horloge et finissait à une petite porte communément dite *du Mauvais-Chien*. Les ducs de Bourgogne s'y plaisaient beaucoup, et y tenaient souvent leur cour. Plusieurs chartes anciennes sont datées de ce château (4). Cette forteresse avait été construite dans l'enceinte d'un établissement romain ; car, en 1847, les tranchées, ouvertes pour poser les tuyaux des fontaines, mirent à découvert une chaussée ou rue, qui rappelait l'existence d'un poste militaire. Déjà, en 1709, on avait trouvé, en démolissant une tour du vieil édifice, plusieurs médailles, dont l'une remontait à l'ère celtique ; on lisait à l'exergue : *Aballo* (5). Le déplacement d'une grosse pierre mit aussi au jour deux

(1) *Descrip. de Bourg.*, tome v, p. 588 ; Adrien DE VALOIS, dom BULLET.

(2) *Ibid.*

(3) La fontaine *Bredelaine* aurait aussi, dit-on, pris son nom de celui de cette fausse divinité ; car il serait formé du mot *Belenus*, nom celtique d'Apollon.

(4) *Datum apud Castrum Avallonem*.

(5) Cette médaille portait une tête ornée de feuilles de chêne avec de longs cheveux. Au revers on voyait un mulet passant, ce qui constituait un type unique parmi les médailles du cabinet du roi. Si, au contraire, c'était, ainsi que l'ont pensé quelques savants, un taureau cornupète, ce serait une imitation dégénérée des pièces grecques. Toutefois, elle prouve qu'Avallon avait alors sa fabrique de monnaie. (PELLERIN, tome I, p. 7 ; l'abbé LAUREAU, *Recherche sur les monnaies ; Mémoires de la Société éduenne*, 1844, p. 49.)

lionceaux en or et du blé noirci, qui attestaient que les barbares, qui ravagèrent la Gaule dans le cinquième siècle, n'épargnèrent point Avallon.

Quelques années plus tard, on trouva, dans les décombres de la Grange-des-Dîmes, sept autres médailles : une gauloise, une de Jules-César, deux d'Antonin-le-Pieux et deux d'Adrien. Une fouille, opérée en 1765 dans le flanc de la montagne, amena aussi la découverte d'une enceinte druidique, qui a fait penser à Courtépée qu'il exista à Avallon un collège de ces prêtres gaulois (1). C'est peut-être à ce souvenir que la ville dut l'établissement des écoles célèbres qu'on y remarquait dès le cinquième siècle, et où saint Germain, évêque de Paris, fit ses premières études sous la direction du prêtre Scopillon, son cousin.

Il nous serait difficile de préciser l'époque à laquelle Avallon quitta le culte des divinités du paganisme pour embrasser la doctrine évangélique. Néanmoins, on croit que dès la fin du quatrième siècle, la ville était toute chrétienne, et qu'elle dut l'avantage de voir disparaître les derniers vestiges de la superstition païenne, à saint Martin, évêque de Tours, qui, à son passage, en 376, renversa l'idole d'Apollon, dont le temple serait devenu alors une chapelle, et plus tard un prieuré (2). Il est à

(1) Elle était formée avec des pierres taillées en rhomboides, espacées entre elles, et présentait une figure ovale. On voyait encore, en 1770, une de ces pierres dans la cour d'un chanoine de Saint-Lazare, nommé Martenot.

(2) Cette chapelle, dédiée à saint Martin, en souvenir de son passage, fut donnée, avec ses dépendances, à la fin du sixième siècle, à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, par la reine Brunehaut, sa fondatrice, et érigée en prieuré, au neuvième, par l'abbé Arnoult. Elle fut réédifiée, au onzième siècle, dans le style roman de l'époque, et considérablement agrandie. Elle sert aujourd'hui de caserne, et se remarque à l'extrémité du faubourg Saint-Martin. Au-dessus du transept, au point d'intersection, s'élève une grosse tour qui rappelle son ancienne destination. Une partie de la nef fut abattue, au seizième siècle, par les huguenots. Le prieuré de Saint-Martin-

croire aussi que c'est à l'ancienneté de sa conversion au christianisme qu'il lui fut donné de devenir un des quatre archidiaconés, et un des vingt-cinq archiprêtres du diocèse d'Autun, dont elle fit partie jusqu'au concordat de 1801. Le premier avait dans son ressort les archiprêtres d'Avallon, de Quarré-les-Tombes, de Vézelay, de Corbigny, de Saulieu et d'Anost (1). Le second comptait trente paroisses dans sa dépendance.

du-Bourg d'Avallon était un des plus riches de la filiation. Il possédait, en toute justice et seigneurie, les terres d'Annéot, de Girolles, de Sermiselles, de Tharot....., qui lui furent données, en 875, par Charles-le-Chauve, et confirmées, en 924, par le roi Raoul; celle d'Étaules lui avait été léguée, en 1209, par Odon III, duc de Bourgogne, à condition de la laisser en fief à Simon de Saucy, chevalier, sa vie durant, mais sans que sa veuve ou ses enfants pussent rien réclamer après sa mort. Hugues, son père, avait déjà donné au prieur, pour le remède de son âme et de celles de ses ancêtres, la moitié de l'*étang d'Avallon*, avec promesse que si on bâtit des moulins sous la chaussée, il ne les engagerait ni ne les vendrait à qui que ce fût, sinon au prieur. A son retour de la Terre-Sainte, en 1230, Hugues trouva, en effet, des constructions au lieu cité, et les donna, selon sa promesse, aux religieux, en confirmant ses autres dons. Le prieur était, en outre, seigneur haut justicier du bourg, et possédait un signe patibulaire au lieu dit *les Fourches*; il partageait aussi la prévôté du bourg avec le comte. Il avait affranchi ses hommes de concert avec ce dernier, en 1210, à condition d'un droit de bourgeoisie de cinq sous tournois par feu, payables au jour de saint Germain, 31 juillet de chaque année, et partageables avec lui. Il avait la collation des cures d'Annéot, de Cussy-les-Forges, d'Étaules, de Girolles, de Sermiselles, de Magny, de Tharot, de Saint-Martin....., dont il était décimateur en tout ou en partie. Il levait aussi une portion des dîmes de la paroisse Saint-Pierre d'Avallon. Le curé de Saint-Martin avait le quart de celles de cette paroisse, ainsi que le constate le terrier de 1463. Le prieur percevait encore, avec le comte d'Avallon, le revenu de la foire du bourg de Saint-Martin, et de la *foire grasse* qui se tenait en ce lieu le jeudi avant *carême prenant*. La redevance de ces deux foires, comme des cinq qui avaient lieu dans la ville, était de quatre deniers tournois pour chaque cheval, poulaine, bœuf ou vache, payables par l'acheteur; d'un par porc et mouton, et d'une obole par brebis. Le terrier d'Avallon nous montre qu'il y avait encore un prieur et des religieux au bourg de Saint-Martin en 1486. Mais ce monastère fut réuni, peu de temps après, à l'abbaye-mère.

(1) En 1139, l'archidiaque était Étienne de La Roche, et en 1470, Guillaume de Clugny, qui mourut, dix ans plus tard, évêque de Poitiers.

Avallon, par sa situation avantageuse et sa position sur l'extrême frontière du pays éduen, devait naturellement devenir une place fortifiée. Sous les Francs comme sous les Romains, cette ville conserva son importance militaire, et nous la voyons, dès le sixième siècle, capitale d'un canton ou comté connu sous le nom de *Pagus Avalensis* ou *Aballensis*, et formé d'une partie du pays des Mandubiens ou Auxois. Ce comté, d'abord patrimoine des prêtres païens de la contrée, passa, après la conversion des Gaules au christianisme, dans la dépendance des évêques d'Autun, et forma un fief ecclésiastique. Il fit partie des deux royaumes de Bourgogne, et plus tard du duché de même nom, dont Avallon était la clef de ce côté. Son étendue primitive était d'environ quarante-cinq kilomètres en longueur, et de trente-cinq en largeur. Corbigny, Châtel-Censoy, Vézelay, Sarry et Rouvray en dépendaient et en formaient comme les limites. Ainsi il confinait, d'un côté avec le comté d'Auxois, de l'autre avec celui de Nevers, et enfin avec ceux d'Auxerre et de Tonnerre.

Le plus ancien des comtes connus d'Avallon, est Nicasius, homme dur et cruel, qui vivait au sixième siècle (1). Le père Royer, après Fortunat, rapporte, contrairement à Courtépée, qu'il en agit fort mal envers saint Germain, évêque de Paris. Ce pieux et savant prélat, ainsi que c'était alors l'usage, voulut, en passant par la ville pour se rendre au manoir de sa naissance, rendre la liberté aux malheureux détenus dont la méchanceté du comte avait rempli les prisons. Mais celui-ci s'opposa avec brutalité aux désirs charitables de Germain, et ne se laissa nullement fléchir par ses supplications. Les chaînes, dit l'historien, se montrèrent moins dures que son cœur, car elles se rompirent d'elles-mêmes, et tombèrent miracu-

(1) *Vie de saint Germain*, p. 487.

leusement des bras et des pieds des victimes de sa cruauté (1).

A cette vue, Nicasius ne se possède plus. Il court auprès de l'évêque et l'accable d'injures. Il se préparait à pousser la vengeance plus loin, lorsqu'il fut renversé par terre, presque sans vie. Alors ses yeux s'ouvrirent; il reconnut ses torts, et accorda au vertueux prélat tout ce qu'il lui demandait. Le même auteur raconte qu'un de ses serviteurs s'étant trouvé possédé du démon, le comte le fit conduire à Moûtier-Saint-Jean, sur le tombeau du saint fondateur de cette abbaye, où il rencontra le calme et la paix (2).

L'histoire ne nous dit pas quels furent, dans les deux siècles suivants, les successeurs de Nicasius, mais elle nous a conservé le souvenir des malheurs qui fondirent sur la ville. Assiégée en 715, par Savaric, vingt-cinquième évêque d'Auxerre, prélat ambitieux et conquérant, qu'un coup de foudre arrêta dans son excursion guerrière sur le Lyonnais, elle fut prise d'assaut, et paya cher sa résistance. A peine seize ans s'étaient-ils écoulés depuis cet échec, que les Sarrazins, après avoir brûlé Autun et culbuté Saulieu, se ruèrent sur elle et la saccagèrent (3).

Au neuvième siècle, le titre de comte était encore une dignité amovible. Aussi voyons-nous les rois en disposer à leur volonté. En 806, Charlemagne donna le comté d'Avallon et celui d'Auxois, à son fils, Louis-le-Débonnaire, qui les repassa, onze ans plus tard, à Pépin, son fils puîné. En 840, la ville avait déjà changé de maître, car alors elle appartenait à Ansberg, que Charles-le-Chauve envoya, la même année, avec Modon, évêque d'Autun, dans les provinces du Midi pour y rétablir l'ordre et y rendre la justice.

(1) RÉAUMAUS, ou *Hist. de l'abbaye de Moûtier-Saint-Jean*.

(2) *Ibid.*

(3) COURTÉPÉE, tome v, p. 689.

Gérard de Roussillon, comte de Provence et général des armées du roi, homme d'une grande munificence envers les églises, l'obtint ensuite (1). Sous son gouvernement, les Normands ravagèrent les environs de la ville et la menaçaient elle-même du pillage, lorsque apparut fort à propos l'armée combinée de l'évêque d'Auxerre et de ses vassaux. Gérard fit alors sortir la sienne de la place, et se mit à leur poursuite avec ses alliés. Les barbares furent jetés dans les montagnes du Morvand, où il les suivit résolument, et ne les abandonna que lorsqu'il les eût entièrement défaits. Peut-être fut-ce en reconnaissance de cette glorieuse victoire remportée par une protection visible du Ciel, qu'il fonda, en 846, l'abbaye de Vézelay et le chapitre d'Avallon. Ce dernier fut placé sous l'invocation de Notre-Dame, titre qu'il conserva jusqu'en l'an 1000, époque où il l'échangea contre celui de Saint-Lazare, à cause d'une relique de cet ami du Seigneur, qui lui fut donnée par le comte Henri-le-Grand, et qui depuis attira, chaque année, une foule de pèlerins à Avallon, le premier jour du mois de septembre. Les prébendes, d'abord au nombre de neuf seulement, furent portées successivement à vingt-quatre, puis ramenées à quinze, et enfin à douze (2). Le supérieur de la communauté porta primitivement le titre d'abbé, et cette dignité, avec les revenus qui y étaient attachés, resta unie à l'évêché d'Autun jusqu'en 1458, que le pape Pie II y plaça un doyen à la nomination des chanoines (3). En 1205,

(1) COURTÉPÉE, tome v, p. 604.

(2) Elles furent estimées, en 1619, à deux cent vingt livres chacune.

(3) Les principaux doyens, depuis cette époque, ont été C. de La Rochette, maître des requêtes du duc de Bourgogne, en 1476; Philibert de Beaujeu, évêque de Béthléem, en 1535; Martin Dupin, mort en 1572; Lazare Morot, fameux ligueur, en 1590; Pierre Filzjan, en 1625; Georges Filzjan; Claude Le Fiot, abbé de Saint-Étienne; Étienne de Neuve; Emmanuel de Roquette, abbé de Saint-Gildas; Jacques Berthier, mort en 1739; J. Maurice

l'évêque Gauthier I^{er} avait fait remise au chapitre du droit d'annates, à condition d'un anniversaire, à perpétuité, pour le repos de son âme, et d'un service pour chaque chanoine qui décéderait. Ferry de Grancey, l'un de ses successeurs, lui abandonna, en 1431, les revenus de la mense abbatiale ou épiscopale (1).

Ce chapitre, comme celui de Saulieu, s'intitulait *église royale*, à cause, dit l'auteur d'un manuscrit de la fin du dernier siècle, des lettres de garde-gardienne du roi obtenues en 1690, mais plus probablement en mémoire des faveurs des monarques. Les ducs de Bourgogne, les maisons de Chastellux, de Jaucourt, de Clugny, de Vésigneux et quelques autres du voisinage, lui firent aussi du bien, et acquirent par là le droit d'inhumation dans son église (2).

Bureau de Saint-Pierre, conseiller au parlement de Bourgogne; Pierre-Louis Bouchu, prédicateur du roi et prieur de Vivoin, en 1777.

Parmi les chanoines, nous citerons : Jean Garrikies, qui assista au concile de Constance, en 1526; Philippe de Bèze, frère du fameux Théodore, et zélé catholique; Lazare-André Bocquillot, né à Avallon, de parents obscurs; il fut secrétaire de Nointel, ambassadeur à Constantinople en 1670, avocat à Bourges, puis prêtre et curé de Chastellux en 1677, et enfin chanoine; il mourut dans sa ville natale, en 1728, à l'âge de quatre-vingts ans. Ses concitoyens, pour honorer sa mémoire, ont donné son nom à une des principales rues de leur ville. Il est auteur de plusieurs ouvrages; Vincent Doris de La Fondrée, théologal, et ancien principal du collège; Simon-François Joly, théologal, mort regretté de ses collègues et de toute la ville; Pierre Forestier, connu par divers écrits; Vincent Voillard, dont le *Discours contre l'incrédulité* fut imprimé en 1779.

(1) Archiv. d'Avallon. Le droit d'annates était la jouissance des fruits des prébendes vacantes qu'avait l'évêque d'Autun comme collateur des canonicats. Les ducs de Bourgogne en avaient fondé deux.

(2) Philippe de Jaucourt, chevalier, seigneur de Villarnoult, de Ruère, de Maraut....., et gouverneur du Nivernais, lui donna, en 1390, la terre de Chassigny, son hôtel d'Avallon, et le droit de minage sur le froment, le seigle, l'avoine, l'orge, les pois, les fèves...., qui se vendaient à la halle, dans les faubourgs et la banlieue. Le duc de Bourgogne lui abandonna aussi sa part dans ce revenu. Guyot de Jaucourt lui légua, en 1454, les terres de Montmardelin et de Villaines, près de Saint-Germain-des-Champs. Il possédait, en 1789, celles de Maison-Dieu, près de Mont-

Au commencement du neuvième siècle, le comté d'Avallon appartenait à Gislebert de Vergy, déjà comte d'Auxois et d'Autun; mais il en fut dépouillé, en 931, par l'ambitieuse Emma, fille de Hugues-le-Grand, et femme du roi Raoul, ce qui le fâcha si fort contre le monarque, qu'il abandonna son parti de concert avec le comte de Sens, bien qu'il fût son beau-frère. Mais il fut rétabli dans ses droits; car, en 949, il était encore titulaire de ce comté. Leudegarde, sa fille, porta aussi le titre de comtesse d'Autun et d'Avallon avant son union avec Othon, qui devint dans la suite duc de Bourgogne.

Henri-le-Grand, frère de Hugues Capet, le premier prince qui ait possédé la Bourgogne à titre de propriété, se plaisait singulièrement au château d'Avallon, où il mourut, selon quelques auteurs, en 1002. Deux ans auparavant, ce pieux seigneur avait apporté d'Orient une partie du chef de saint Lazare, qu'il déposa, ainsi que nous venons de le voir, dans la collégiale de la ville, qui en prit le nom. Comme il n'avait pas de postérité,

réal, de Vellerot, et celle d'Étaules-le-Bas qu'il acquit du roi, en 1537, et où il jouissait du droit de dîmes. Il se tenait en ce lieu une foire connue sous le nom de *Marché-Monsieur-Saint-Ladre*, dont il percevait aussi les revenus. Le chapitre d'Avallon fut taxé, en 1537, à vingt-cinq mille livres pour sa part de la rançon de François Ier, et dut, pour couvrir cette somme, aliéner quelques terres. Il avait le patronage de plusieurs paroisses, savoir : Saint-Pierre d'Avallon, dont la cure se conférait en plein chapitre; Saint-Julien, Island-le-Saulsois, Montbertaut, Blacy, Savigny-en-Terre-Pleine, Sauvigny-le-Bois, Givry..... Les dîmes de la première, à raison de quinze gerbes l'une, se partageaient entre lui et le curé. Il prenait aussi la moitié de celles de Saint-Martin et un droit d'étalage aux foires de Saint-Simon, de la *translation de saint Ladre*, et du lundi avant Pâques-fleuri, qui se tenaient entre l'église et la maison du roi. La redevance était de quatre deniers par place occupée par les divers marchands. Le roi, comme comte de la ville, jouissait seul du revenu de celle du 1^{er} septembre, dite de Saint-Lazare, et avait la moitié des trois du bourg. Le chapitre, conjointement avec le vicomte, levait *deux doigts de sel* sur chaque regrattier qui étalait pendant ces foires et autres jours de marché. Il jouissait, en outre, de plusieurs droits de rentes, de cens..... dans la ville.

il institua, à la prière de Gerberge, son épouse, son beau-fils, Otte-Guillaume, son héritier. Cette disposition attira sur la ville les plus grands malheurs. Attaquée en 1005 par les troupes du roi Robert, que ce prince commandait en personne, et qui avaient pris leur cantonnement aux Aleux, elle soutint, pendant sept mois entiers, un siège en règle, et ne se rendit que lorsqu'elle y fut contrainte par les horreurs de la famine. Le monarque, qu'une si longue résistance avait exaspéré, entra dans la place en vainqueur, en fit passer la garnison et les habitants les plus compromis au fil de l'épée et la démantela après l'avoir pillée. Son enceinte était alors fort restreinte, car elle ne renfermait guère que le château, la collégiale et le groupe de maisons qui les avoisinait au nord (1).

Dix-sept ans après ce funeste échec, Robert étant revenu à Avallon, trouva encore cette ville dans l'état déplorable où il l'avait laissée. Aussi son cœur, naturellement bon et généreux, en fut singulièrement touché. Il ne se contenta pas de traiter les habitants avec la plus grande bienveillance, il fit du bien individuellement à un grand nombre, et leur donna quinze livres d'or pour réparer leurs pertes. Les historiens rapportent qu'il se chargea, en outre, de nourrir trois cents pauvres, tant de la ville que des faubourgs, ce qui montre l'état de misère où cette ville, aujourd'hui si prospère, était alors réduite.

L'importante situation d'Avallon attira souvent sur lui les malheurs de la guerre. En 1031, Robert, fils puîné du roi, ayant entrepris, sur les instigations de la reine Constance, sa mère, de placer la couronne sur sa tête au préjudice de Henri, son aîné, fit marcher des troupes sur

(1) Les murailles, précédées de fossés, passaient entre la tour de l'Horloge et la place du Marché, à une distance à peu près égale. Une rente de quinze sous léguée au chapitre en l'an 1400 sur une maison de la ville porte qu'elle tenait par *derrière es vies murs du châtél d'Avallon*.

cette place et s'en empara. Mais la Bourgogne lui ayant été cédée à titre d'hérédité, l'année suivante, qui fut celle de la mort du monarque, les hostilités cessèrent aussitôt. Le nouveau duc, à l'imitation du roi, son père, se montra bon envers ses sujets d'Avallon et en fit réparer le château et les fortifications (1).

La famine qui, dans ces circonstances, désola la France entière, sévit avec violence à Avallon ; mais les largesses du chapitre en adoucirent les rigueurs. Trois de ses membres se chargèrent du soin des pauvres et les nourrirent à leurs frais. Environ quarante ans après, le duc de Bourgogne, Hugues I^{er}, petit-fils de Robert, se fit moine à Cluny, où il reçut la prêtrise. Cette abbaye devait naturellement devenir l'objet de sa munificence. En 1077, ce prince enleva, malgré l'opposition de cinq chanoines, le chapitre de Saint-Lazare aux évêques d'Autun et l'unit au monastère. Mais le pape Pascal II, à la prière de l'évêque Etienne I^{er} de Bagé, le rendit à cette église par une bulle datée de l'an 1116.

Pendant le temps que la communauté d'Avallon resta dans la dépendance de Cluny, la collégiale fut reconstruite sur le plan basilical et dans le style roman de l'époque. Cet édifice, encore aujourd'hui subsistant, est, sans contredit, le plus remarquable de la ville. Sa longueur est d'environ cinquante-deux mètres et sa largeur de dix-huit. Ses trois nefs, séparées par des piliers, flanqués de quatre colonnes cantonnées en croix, se composent de sept travées. Les chapiteaux sont ornés de feuilles d'acanthé et de petites volutes assez délicatement sculptées. Le chœur est terminé par une abside, et les collatéraux par des murs droits. Il n'y existe pas de transept, mais seulement un dôme à huit pans supporté par quatre trompes. On y remarque neuf chapelles fondées

(1) Archiv. d'Avallon ; COURTÉPÉE, tome v, p. 590.

à diverses époques (1). Sur le côté sud se trouve l'ancienne église Saint-Pierre, siège de la paroisse, qui fut unie au chapitre en 1420. C'est un petit édifice de style ogival primitif et d'une seule nef; il sert aujourd'hui de chapelle pour la sainte Vierge (2). Le dallage de Saint-Lazare, presque exclusivement composé de tombes d'anciens chanoines, est de douze degrés au-dessous du pavage de la place qui règne devant le portail. Celui-ci forme deux porches, ornés de colonnes lisses ou torses qui soutiennent de riches voussures. Les douze signes du zodiaque en sont la principale ornementation. Au-dessus du portail s'élève une grosse tour nue, reconstruite en 1635.

La nouvelle collégiale se trouvant achevée en 1106, le pape Pascal, qui venait de consacrer l'église Sainte-Croix de La Charité, se rendit à Avallon, suivi d'un nombreux cortège de prélats et de seigneurs, pour en

(1) Celle de saint Jean-Baptiste, bâtie et dotée par Jean de Clugny, en 1530, servait à la sépulture de cette famille, dont les armes se voyaient dans une fenêtre. Le chapitre les ayant fait enlever en 1733, Etienne de Clugny, conseiller honoraire au parlement de Bourgogne, réclama contre cet acte et en obtint le rétablissement. Plusieurs membres de la maison de Chastellux, entre autres Hugues, en 1186, et Hercule, en 1645, furent inhumés dans cette église. Le mausolée de ce dernier et de Charlotte de Blagny, son épouse, morte en 1663, se voyait autrefois dans le chœur, au côté droit de l'autel. Il fut enlevé en 1740 et remplacé par une plaque de marbre noir qui en rappelle le souvenir. Philippe de Jaucourt y fut aussi inhumé en 1390, Guyot en 1456, Philibert en 1472, Jean en 1505.....

(2) Cette église n'eut un clocher qu'au seizième siècle. Au devant, à l'ouest, se trouvait le cimetière paroissial, qui fut cédé à la ville le 22 janvier 1724. Il existait dans l'église de *Monsieur Saint-Pierre* une célèbre confrérie du *très-saint corps de notre Seigneur*, à laquelle fut réunie, dans la suite, celle de Saint-Ladre. Le plus ancien curé connu est Ehrard, qui vivait en 1139 et se qualifiait d'archiprêtre d'Avallon. Hugues de Lucy gouvernait la paroisse en 1402; Jean Préjean, mort en 1677; Léonor Champion, en 1680; N. Du Perrier; Claude-François Legoux, en 1738; Pierre-Louis Bouchu, en 1749; Michel Ruffier, en 1777; il bénit deux cloches pour son église. La plus grosse eut pour parrain messire Du Fresne de Montchanin, et pour marraine damoiselle Minard de Velars.

faire la dédicace. Cette cérémonie eut lieu en présence d'une foule innombrable de personnes accourues de tous les pays d'alentour. Quarante ans plus tard, le duc Odon II, au sortir de l'assemblée de Vézelay, reçut, dans son château d'Avallon, le roi Philippe-Auguste avec la reine et un grand nombre de seigneurs de la plus haute distinction.

Vézelay a été, comme l'on sait, une des premières villes de France à jouir de la liberté et du droit de commune. Les Avallonnais, ses voisins, ambitionnèrent bientôt la même faveur. Le mariage du duc Eudes III leur parut une occasion favorable pour parvenir à cette fin. Ils s'adressèrent donc à lui en 1199, et obtinrent, l'année suivante, une charte d'affranchissement et la permission de s'ériger en commune à l'instar de celle de Vézelay, à condition toutefois de payer un droit de bourgeoisie de quinze sous tournois par feu, au jour de saint Remi. Il fut convenu que les filles suivraient la condition de leurs maris, c'est-à-dire qu'elles seraient libres ou serves comme eux. En 1214 Eudes confirma ces concessions, et pour donner aux Avallonnais pleine assurance que ni lui ni ses successeurs ne révoqueraient ces faveurs, il écrivit, ainsi que nous l'avons rapporté ailleurs, à l'évêque d'Autun et à celui de Langres, qu'il nomme ses pères, de jeter un interdit général sur ses terres si jamais quelqu'un d'eux tentait d'enfreindre *la franchise et la liberté* qu'il avait accordées à cette partie de ses sujets. Il affranchit aussi, de concert avec le prieur de Saint-Martin, en 1210, moyennant cinq sous de bourgeoisie et un setier d'avoine, les habitants du bourg, depuis la porte d'Avallon jusqu'à l'Étang-au-Duc. Le chapitre de Saint-Lazare en fit autant à l'égard de ses hommes pour une rente annuelle et perpétuelle de quatre sous et demi par feu, et toute la ville se trouva en possession du bienfait de la liberté. Les bourgeois du chapitre pouvaient se déclarer bourgeois du duc si bon

leur semblait, ce qui nous explique pourquoi ils furent traités plus favorablement. Hugues IV, fils d'Eudes III, ayant succédé à son père en 1218, confirma toutes ces franchises deux ans après. Chacun de ses descendants en fit autant à son avènement au trône ducal.

Eudes abandonna, dans ces circonstances, aux habitants le droit de pêche dans la rivière de Cousain et celui d'user de ses eaux pour *leurs autres nécessités*, ainsi qu'une masse de forêts, situées sur la rive gauche, où ils pouvaient chasser à volonté (1). Il leur permit aussi d'avoir chacun un four pour cuire leur pain. Le prieur, de son côté, leur accorda le droit d'*aller danser, jouer, courir aux barres et faire leurs autres ébattements dans le pré de Saint-Martin* autrement dit le *Pré-aux-Moines*, et d'y passer et repasser *tant de pied que de cheval depuis le jour de Pâques charnel jusqu'au jour de saint Jean-Baptiste* (2).

Les Avallonnais, devenus libres, s'occupèrent dès-lors du soin d'organiser leur commune et ils nommèrent, en 1214, en assemblée générale, quatre échevins et douze notables pour les *besougnés et affaires* publiques. Ces réunions, auxquelles prenaient part tous les citoyens inscrits au rôle et payant le cens, étaient présidées par le lieutenant du baillage (3).

Une des premières occupations des Avallonnais, après leur affranchissement, fut de pourvoir à la sûreté de leur ville et d'élever des murailles autour des maisons

(1) En 1539, l'abbé de Saint-Martin d'Autun, Robert Hurault, leur vendit le *Bois-aux-Moines* pour une rente de dix sous tournois, par feu, payables à la saint Remi et un droit d'usage pour son monastère dans toutes leurs forêts. Hercule de Chastellux, prétendant que les habitants n'avaient que le droit d'usage dans ces bois, leur intenta, en 1616, un procès pour en revendiquer la propriété; mais un arrêt du parlement, en date du 27 février 1632 leur en confirma la possession et fit défense à la maison de Chastellux de les troubler à l'avenir dans leur jouissance.

(2) Archives de la ville.

(3) *Ibid.*

situées en dehors de l'enceinte primitive pour les protéger. La Grande-Porte, dite *Vieille-Bastille*, qui faisait communiquer la ville avec le faubourg Saint-Martin, existait déjà en 1210. Mais ces fortifications furent d'abord faibles comme les moyens d'attaque alors en usage. Nous les verrons se compléter au quinzième siècle et prendre un aspect formidable.

Les archives d'Avallon, si détaillées et si riches en faits dans ce siècle et les suivants, ne nous disent rien des treizième et quatorzième; aussi son histoire, pendant cette longue période, nous est à peu près inconnue. Tout ce que nous savons, c'est que, en 1229, le duc Hugues IV visita sa *bonne ville d'Avallon* et partit ensuite pour la Terre-Sainte. En passant à Autun, il alla trouver l'évêque Guy de Vergy, son parent, et lui fit foi et hommage de son comté d'Avallon. Robert II, son fils, issu de son mariage avec Yolande de Dreux, petite-fille de Louis-le-Gros, reprit de fief des mains de Jacques de La Roche-de-Beauvoir, son cousin, le 8 décembre 1283 (1).

En 1328, le duc Eudes IV, petit-fils de Saint-Louis, se trouvant au château d'Avallon, confirma à Jean de Chastellux, chevalier, qui venait de se déclarer son vassal, la vicomté de la ville, qu'il avait acquise, savoir : les deux tiers par échange de Guillaume et Guyot de Barges, et l'autre tiers de Hugues de Bourbon, seigneur de Montperroux, qui lui-même l'avait acheté, en 1319, de Geoffroy de Thorette, damoiseau. Cette petite seigneurie était possédée, en 1147, par Anséric d'Avallon, chevalier, qui vola avec ses gens d'armes et l'armée française, au secours des chrétiens de l'Orient, et en 1260, par Hugues, fils aîné de Hugues IV, seigneur de Montréal.

(1) GAGNARD, *Hist. de l'église d'Autun*, p. 126 et 133. La chartre s'exprime ainsi : *Tenemus etiam ab episcopo et Ecclesia Autunensi, Avallonen castrum nostrum.*

Elle consistait : 1° en une maison-forte, *sans aise ni commodités* (1), qui ayant été ruinée par les guerres, fut réparée et fortifiée par Claude de Beauvoir, sire de Chastellux, qui en avait obtenu, en 1433, la permission de Philippe-le-Bon, à charge par lui et ses hoirs de la remettre entre ses mains, ou celles de ses successeurs, toutes fois qu'ils en seraient requis ; 2° en une rente d'environ vingt-cinq livres provenant surtout du droit de *forestaiges et usaizes es bois et rivière d'Avallon* pour lequel les habitants payaient un *denier parisis* par feu, le lendemain de Noël ; 3° en tierces, évaluées à six setiers, moitié seigle, moitié avoine, et dans le banvin des quinze jours avant la Pentecôte, pendant lesquels nul ne pouvait vendre de vin *sans perdre le pot* (2).

En 1347, une cruelle maladie, la *peste noire*, qui couvrit la France de deuil, exerça de grands ravages à Avallon. Ce fléau et la guerre des Anglais, qui ruinèrent la Bourgogne, dépeuplèrent presque la ville, ainsi que le prouvent les rôles du bailliage d'Auxois. En 1397, on y comptait seulement trente-un *feux francs solvables et trente-cinq misérables* ; le bourg n'en renfermait que trois solvables et cinq misérables ; Cousain-la-Roche, quatre solvables et cinq misérables, et Cousain-le-Pont, quatre solvables et deux misérables ; en tout quatre-vingt-neuf, non compris pourtant les membres du clergé et les bourgeois du chapitre et du prieur de Saint-Martin (3). On ne peut révoquer en doute les causes de cette décadence,

(1) Elle était située près de la Grande-Porte, du côté de Dijon, et n'avait, en 1785, ni *huis ni fenestres*.

(2) Archives de la ville et de Chastellux. Philippe de Chastellux la vendit, en 1498, pour cinq cents livres à Guillaume d'Aubenton, curé de Montbard, qui la donna, en 1509, en partie, avec ses biens d'Annay-la-Côte, pour fonder son anniversaire. Moireau vend la vicomté en 1537, au chapitre, pour huit cents livres. Elle fut enfin rachetée, en 1597, par Olivier de Chastellux.

(3) M. QUANTIN, *Recherches sur Avallon*, p. 176, et archiv. de la ville.

lorsqu'on lit dans les archives de Bourgogne, qu'en 1413, il n'y avait dans la ville que seize feux solvables et trente-cinq non solvables, tous *pouvres gens, mendiants et misérables, gastés de gens de guerre et détruits de mortalité qui y a long-temps régné* (1).

La guerre civile des royalistes et des Bourguignons porta le dernier coup à cette malheureuse ville qui fut prise et reprise plusieurs fois. Assiégée par les troupes de Charles VII, au mois de janvier 1433, elle fut emportée d'assaut, malgré la recommandation faite, de Vézelay, par Germain Trouvé, le 23 mai de l'année précédente, aux habitants de veiller au guet-et-garde si soigneusement qu'il n'en advint aucun inconvénient, parce que, disait-il, « Fortépice est sur les champs et a bien en sa compagnie trois cents chevaux, lequel a entrepris sur vous ou sur Montréal, et fera un tres gros coup et bien brief. » Quelques années auparavant, on avait fait de grandes réparations aux murailles au moyen de l'impôt d'un huitième sur le vin et le sel, vendus en détail, accordé par le duc Jean, au mois d'avril 1419, pour trois ans, et que prorogea, en 1421, Philippe-le-Bon, en y ajoutant un second impôt de cinq deniers par bichet de blé.

Les royalistes, ainsi maîtres d'Avallon, y placèrent, sous le commandement de Jacques d'Espailly, dit le capitaine Fortépice, une garnison de deux cents hommes courageux et aguerris qui se défendirent vaillamment contre les troupes bourguignonnes lorsquelles voulurent reprendre la place. Repoussées avec perte, le 20 octobre 1433, ces dernières, commandées par Pierre de Charny, Thomas de Vaudrey, Jean, bâtard de Saint-Pol, et le sire d'Humières, firent venir à grands frais, de Dijon, *une bombarde* pour battre les murs, et reparurent devant la ville, le duc à leur tête. Fortépice craignant à tout moment de la voir

(1) Archiv. de la ville.

emportée d'assaut, se sauva de nuit avec ses soldats par une fausse porte, et laissa la place en proie à une soldatesque effrénée sans lui avoir ménagé une honorable capitulation. Cette conduite, indigne d'un capitaine, et son insolence envers les dames avallonnaises dans un bal, excitèrent dans la ville une si vive antipathie contre les *Nivernistes*, ses concitoyens, dit Courtépée (1), que des pères défendirent à leurs filles d'épouser un homme d'au-delà de l'Yonne et de la Cure, sous peine d'exhérédation. De là, le proverbe :

Ma fille ne passe les rivières,
Ou sous ta cotte les étrivières.

Comme plusieurs habitants s'étaient enfuis dans la crainte des maux dont la ville était menacée, ils furent bientôt rappelés par Philippe-le-Bon, qui les rétablit en leur *bonne fame et renommée et en tous leurs biens et héritages* (2). Néanmoins, les Avallonnais eurent beaucoup à souffrir dans les premiers moments de l'occupation, car dans ces guerres, le peuple servait souvent de proie aux gens des divers partis. Les bourgeois du duc n'étaient plus, en 1442, qu'au nombre de cinquante-deux feux, savoir : cinq solvables, trente-six misérables et onze mendiants. A Cousain et au Bourg, il n'y avait plus personne. Mais, plus que tout le reste, les fortifications se ressentirent de l'attaque. Elles furent presque entièrement ruinées, à tel point qu'il fallut, en 1435, entourer provisoirement la ville d'une haie d'épines soutenues par des pieux (3).

(1) *Descript. de Bourg.*, tome v, p. 598.

(2) *Ibid.*

(3) Archiv. de la ville. La façon de la haye tout autour de la ville, de boucheure de paulx et d'épines, coûta neuf lires quatre gros et demi.

La paix qui suivit le traité d'Arras fut favorable à Avallon, qui travailla activement à réparer et à augmenter ses fortifications, au moyen de la prorogation pour huit ans des impôts dont nous avons parlé. A partir de 1443 jusqu'en 1466, on y employa, chaque année, des sommes assez considérables. On rebâtit les portes, on éleva un bon nombre de tours avec des pierres tirées de la carrière de Champrotard (1). Enfin, l'enceinte et les fortifications étant terminées en 1466, l'année suivante, le maréchal de Bourgogne, assisté des sires de Villarnoult, de Thiangès et de La Rivière, en vint faire la visite au nom du duc, son maître, et alors on s'occupa de l'armement des tours. On fit faire plusieurs serpentines et couleuvrines; on en emprunta même cinq du seigneur de Presle, deux de celui de Villarnoult, un veuglaire de celui de Pisy, et on se procura de la poudre et autres munitions de guerre. Les retrayants furent appelés pour le guet-et-garde (2); les bourgeois s'organisèrent militairement sous la direction

(1) Les portes étaient au nombre de trois, savoir : la Grande-Porte, du côté de Dijon, qui se composait de deux entrées, l'une intérieure, dite *Vieille-Bastille*, et l'autre extérieure, nommée *Bicêtre*, et précédée d'un pont-levis; elles étaient reliées entre elles par un passage voûté; la porte Auxerroise, près de l'hôpital, défendue par une tour rebâtie en 1447, deux barbicanes et un pont-levis; la Petite-Porte, du côté du Nivernais, était protégée par trois barbicanes, et restait fermée les jours de foires. On y comptait douze ou quinze tours, parmi lesquelles nous citerons celles du Haut-Pan, de Pontaubert, d'Auxon, de Saint-Brancher, de l'Escharguet, du Chapitre, des Vaudois, de la Petite-Porte, les tours Bredelaine, Friant, Gaujard, Carrée ou Fort-Mahon.....

(2) C'étaient les habitants des paroisses de la ville et du Bourg, de Magny, Cussy-les-Forges, Saint-Germain-des-Champs, Quarré-les-Tombes, Saint-Brancher, Saint-Léger-de-Fourcheret, Saint-Germain-de-Modéon, Bornoux, Bussièrès, Saint-Andeux, Rouvray, Sainte-Magnance, Censey, Vieux-Château, Guillon, Saint-André-en-Terre-Pleine, Beauvillers, Annéot, Sermiselles, Précy-le-Moux, Saint-André-en-Morvand en partie, Cure en partie, Taroiseau, Island, Pontaubert, Étaules, Thoiry, Le Vaux, La Chapelle-sur-le-Vaux, Domecy-les-Vignes, Girolles, Sauvigny-le-Bois, Menade, Annay-la-Côte..... Chaque défaut était puni d'une amende de six blancs au profit des fortifications.

du capitaine de la ville (1) ; le guetteur de jour fut à son poste. Enfin, Avallon présenta, sous tous les rapports, un air martial. C'est qu'alors Charles-le-Téméraire était en guerre avec Louis XI. Après la mort de ce dernier duc de Bourgogne, l'appareil militaire cessa, et l'artillerie de la ville fut déposée dans la tour Bredelaine.

Au milieu de leurs travaux de fortifications, les Avallonnais élevèrent un monument qui subsiste encore, la tour de l'Horloge, fondée en 1455, sur l'emplacement de l'ancienne porte de la Boucherie. Elle fut construite par le maçon Jean Béry, et le toit, haut de cinquante-six pieds, fait par les charpentiers Nicolas Boulevault et Nichot-Michot. Le tout coûta trois cent six livres dix sous un denier. La cloche, du poids de cinq cent vingt-deux livres, placée en 1460, fut refondue en 1481, par Simon Boisot, *cloichetier*, qui reçut trente livres, et portée à trois mille. Au second étage de la tour, se trouve une salle de douze pieds carrés où les échevins, qui jusque-là avaient tenu leurs séances dans la maison du comte, se réunirent après

(1) Les principaux capitaines ou gouverneurs de la ville furent Philibert de Jaucourt, en 1422; Jean de Beauvoir, bâtard de Chastellux, en 1444; Jean Triffonneau, en 1467; Jean de Ham, en 1469; Jean Bondault, en 1470; Eudes de Ragny, en 1471; Didier de Mandelot, en 1472; Guillaume de Tiercens, en 1480; Guillaume de Partenay, en 1482; Guérin Le Groyn, en 1485; Jean d'Aumont, en 1490; Noël de Rouvray, en 1498; Georges de La Trémouille, en 1526; Noël-Sébastien de Rabutin, en 1540; Saladin de Montmorillon, en 1559; Étienne Filzjan, en 1569; Joachim de Damas, en 1586; Joseph Borot, en 1590; De Communes, en 1591; Edme de Rochefort, en 1594; Jean, son fils; Edme de Rochefort de La Boulaye; Georges Filzjan de Presle, en 1667; Louis de Drouard, en 1677; D'Auteuil, en 1720; Du Bouzet, en 1759.... Le capitaine, élu en temps de péril par les habitants, était logé aux dépens du chapitre, ainsi que le portaient les lettres patentes de François 1^{er}, du 30 janvier 1541. Le roi pouvait, si bon lui semblait, y en placer un à ses frais. Les bourgeois étaient conduits, en temps de guerre, par des dixainiers aux ordres du capitaine. « Quant aucun effroy viendra, disait un règlement de 1439, que ung chacun s'en aille en son guet armé et habillé à peine de six blancs applicables à la ville; et sera tenu le dixainier de rapporter les défaillans au receveur....., et fera ledit dixainier savoir à ses gaites là où ils debvront aler. »

son achèvement. Le guet, qui avait lieu auparavant dans la tour de la collégiale, se fit dans la lanterne, d'où on dominait au loin la campagne. Celui de nuit se faisait sur les murs et les tours de la place (1).

A cette époque, la ville d'Avallon n'était pas encore pavée. En 1456, on fit venir des *paveux* pour visiter le *pavement* des rues, et on commença, quatre ans plus tard, ce travail, qui n'était pas encore achevé en 1469. Le prix de la toise, suivant le marché passé entre Jean de Mauvoisin, Guyot Chastelain et le *paveux* André, était de trois gros, ou environ cinq sous; mais chaque habitant était tenu de procurer les matériaux nécessaires pour exécuter le pavage devant sa maison. Comme on montrait peu d'empressement à se conformer à cette convention, le bailli d'Auxois arrêta que quiconque refuserait ou négligerait de faire les fournitures, serait passible d'une amende de soixante sous au profit du duc. Il fallut aussi reconstruire en entier le pont de bois de Cousain en 1457, parce qu'il menaçait ruine et n'offrait plus la sûreté nécessaire. Les dépenses furent soldées par Simon Serpereault, receveur de la ville, dont les comptes étaient reçus, chaque année, par les *vériffieux* ou officiers du duc, assistés de deux ou trois bourgeois désignés par les habitants. Le receveur était aussi chargé de payer les députés aux états de Bourgogne, et généralement toutes les dépenses faites au nom de la communauté (2).

(1) En 1447, les bourgeois, qui ne voulaient pas faire la *guette* ou le guet-et-garde, payaient de un à deux blancs par mois. On comptait alors cent quinze payants.

(2) Les gages des capitaines, par exemple; ceux du *gouverneur du reloge*, du guetteur de jour (Jean Duru fit long-temps cet office pour un gros par jour), du crieur public, des messagers; les dépenses des hauts visiteurs, des prédicateurs..... En 1457, M^e Bernard, prieur des Carmes de Semur, ayant prêché l'Avent, lui et *son compagnon* reçurent sept francs un gros pour leurs dépens. En 1471, l'inquisiteur de la foi prêcha pendant un mois, et reçut trois écus d'or. Un *beau père* ayant prêché le *Karesme* en 1495, eut cent sous de gratification et cinquante pour sa dépense.

Louis XI étant devenu maître d'Avallon et de toute la Bourgogne, par la mort de Charles-le-Téméraire, en 1477, ne jouit pas long-temps de ses nouveaux domaines, car il tomba bientôt malade, et succomba le 31 août 1483. Dans le cours de sa maladie, il eut recours à tous les saints dont les reliques inspiraient le plus de confiance. Il envoya donc à Avallon, pour obtenir la protection de saint Lazare, une offrande de trois cents écus d'or avec laquelle on acheta, selon toute apparence, un buffet d'orgue, et il promit, en outre, un reliquaire d'or s'il guérissait. Les Autunois, jaloux des libéralités du monarque, publièrent alors qu'eux seuls possédaient le vrai chef du saint, ce qu'il fallut éclaircir et prouver. Telle fut la source d'un procès fameux et quelque peu scandaleux qui se déroula, en 1482, devant l'officialité diocésaine. Dans l'intervalle, Jean Bobiller, évêque d'Avesnes, et Jean Saulnier, chanoine, tous deux vicaires-généraux d'Autun, se rendirent, le 24 juin, à Avallon, pour vérifier les reliques, et en repartirent le 2 juillet. L'arrêt, qui intervint, défendit au chapitre d'exposer ces reliques sous peine d'interdit, et aux Avallonnais de les vénérer sous menace d'excommunication. Les chanoines en appelèrent en parlement. Enfin, le 15 février de l'année suivante, le doyen d'Avallon et un chanoine s'étant rendus à Autun, on en vint à un accommodement amiable qui eut lieu en plein chapitre, et par lequel les parties promettaient d'en agir à l'avenir comme par le passé. Le chanoine Jean Rolin dit alors devant toute l'assemblée : *Maudit soit qui recommencera le procès.* Les Avallonnais répondirent : *Amen.*

Néanmoins, le 26 août 1487, l'official d'Autun lança un arrêt qui déclarait que, pour avoir contrevenu à la première sentence, les chanoines d'Avallon avaient encouru la suspense et l'interdit, et les habitants l'excommunication. Le chapitre forma opposition et en appela à la primatie de Lyon; Aubert de Jaucourt, seigneur

de Villarnoult, et les habitants recoururent au parlement de Dijon. On fit de longues et minutieuses recherches, qui n'aboutirent qu'à démontrer que de grande antiquité on vénérât dans la ville le chef de saint Lazare. L'arrêt du métropolitain, rendu le 8 février 1490, ne changea rien à la situation, car il autorisa les reliques du chapitre d'Autun sans interdire celles d'Avallon. Telle fut l'issue de ce procès, qui fit beaucoup de bruit et coûta deux cent cinquante-quatre livres, quatre gros et dix niquets (1), somme considérable pour le temps. La ville, comme intéressée à l'affaire, et en vertu d'un accord fait entre le chapitre, les *vériffieuz* et les bourgeois assemblés, en paya le tiers (2).

La relique de saint Lazare consistait seulement en un os du crâne; par conséquent, rien n'empêchait que de part et d'autre on ne fût dans le vrai, puisque d'ailleurs les chanoines d'Autun avouaient qu'il leur manquait une partie du chef de ce saint. Elle reposait dans un buste d'argent de vingt-deux marcs, donné, en 1322, par Blanche de Bretagne, comtesse d'Artois, qui avait été guérie d'un lèpre hideuse par l'intercession de ce vertueux ami de Jésus-Christ. Cette princesse composa même un cantique, qui était dans la bouche de tous les pèlerins et qui commençait ainsi :

Sire saint Ladre d'Avallon,
Baille meix indulgence et remichon.

La dévotion à saint Lazare attirait un grand nombre de pèlerins dans la ville; on y venait, dans les temps de fléaux

(1) Au quatorzième siècle, la livre était de vingt sous ou douze gros qui valaient chacun quatre blancs ou douze niquets. Le florin *au trait* était de quinze gros quatre niquets. L'écu d'or valait seize gros; au quinzième siècle, vingt-quatre; au seizième, quarante-cinq sous; au dix-septième, trois livres.

(2) Archiv. d'Avallon: COURTÉPÉE, tome v, p. 611 et suiv.

publics, de tous les environs processionnellement. En 1495, le mardi de la Pentecôte, les processions y arrivèrent en grand nombre. Comme les pèlerins avaient un pressant besoin de se rafraîchir, on paya dix deniers à six femmes pour aller *quérir de l'eau de fontaine*. Les habitants de Vézelay et de plusieurs autres paroisses, s'y rendirent pendant la peste de 1526. Mais le concours le plus considérable dont l'histoire fasse mention fut celui de 1535. Le chapitre ayant fait faire une magnifique châsse d'argent, du poids de quarante-cinq marcs, fit annoncer une translation des reliques du saint. La nouvelle s'en répandit dans toute la France et même jusqu'en Allemagne, et, au jour fixé, il se trouva, dit Courtépée, cent mille pèlerins à Avallon (1). Cette même année, une maladie contagieuse y exerça des ravages. Peut-être fut-elle le résultat de cette immense réunion de peuple venu de tous les pays. Vingt-deux ans auparavant, le roi Louis XII, en revenant de Dijon, avait passé par la ville, où il reçut l'accueil le plus enthousiaste. On lui offrit du miel, des oublies et des confitures, singulier présent qu'il accepta avec bonté. Voulant témoigner, de son côté, aux habitants combien il était sensible à leurs bons procédés à son égard, il accorda à tous le droit de bourgeoisie, faveur alors très-précieuse (2). Le roi François I^{er} allant en Italie, y était venu aussi en 1521. Le lieutenant du bailli d'Auxois ne manqua pas de placer dans les carrefours, selon l'avis qui lui en avait été donné par son chef, des enfants pour crier à haute voix : *Vive le roi François I^{er}*. Quant au présent d'usage, il opinait qu'on lui offrit une bague d'or avec des rondeaux.

On reconstruisit vers ce temps-là la vieille église romane de Saint-Julien, annexe de la paroisse Saint-

(1) *Descrip. de Bourg.*, tome v, p. 614.

(2) *Sive sint vel non burgenses, adveniant burgenses.*

Pierre, et où un nommé Voitmon avait fait une importante fondation dès 1055. L'évêque d'Autun, Jacques II Hurault de Chiverny, la consacra solennellement vers 1534, et abandonna, la même année, aux échevins, le gouvernement de la maison-Dieu, qu'il partageait avec eux, pour une rente annuelle de trente écus d'or qu'ils firent à Nicolas Corbet, son barbier, sa vie durant. Cet ancien hôpital se trouvait près de Saint-Julien, au sud. Le chapitre était dans l'usage de se rendre processionnellement, le jour de Pâques de chaque année, à la chapelle de cet établissement, dédiée à saint Joachim, où le directeur devait lui offrir un agneau ou cabri orné de rubans, ce qui avait fait nommer cette cérémonie la *Procession du cabri* (1).

L'église de Saint-Julien possédait des reliques de son saint patron, qui lui avaient été remises en 1622 par le père Irénée Lamiral, capucin, de la part des chanoines-comtes de Brioude en Auvergne. On y remarquait plusieurs chapelles, entre autres, celles de l'Annonciation, de Saint-Roch, de Saint-Claude, de Saint-Crespin et de Saint-Étienne. Cette dernière avait été fondée et dotée de trois métairies en 1685, par Étienne Champion, bourgeois de la ville, qui s'en réserva le patronage. Michel d'Aynes avait donné, en 1513, de beaux calices et de riches ornements à la fabrique. Cinq ans auparavant, Pernette Jolivet, veuve de Gengou de Veuzon, avait légué des fonds pour entretenir le cri qui avait coutume de se faire dans la ville, le lundi de chaque semaine, à une heure du matin, au son de deux clochettes, et qui consistait à dire à haute voix :

Réveillez-vous, bonnes gens qui dormez,
Et priez Dieu pour les trépassés.

Jean Préjan, curé de la paroisse en 1648, y avait fondé

(1) COURTÉPÉE, tome v; Archiv. de la ville.

une nombreuse confrérie du Saint-Sacrement, dont le pape Innocent X approuva les statuts par une bulle datée de cette année, et qu'il enrichit d'indulgences. Devenu plus tard curé de Saint-Pierre, l'abbé Préjan n'oublia pas son ancienne paroisse. Il lui légua, cinq ans avant sa mort, en 1675, une somme de deux mille livres pour aider à fonder un mépart de quatre prêtres habitués, qui n'eut pourtant pas lieu. La foudre frappa cette église le 26 avril 1721 et y causa de grands dégâts. Elle a été démolie en 1793, et son emplacement converti en place publique dite du *Marché*.

Depuis long-temps Avallon n'avait pas vu d'ennemi et les guerres s'étaient éloignées. Aussi sa prospérité avait marché vite et sa population avait singulièrement augmenté. Un siècle suffit pour décupler le nombre de familles, car cette ville, où le duc de Bourgogne ne comptait, en 1442, que cinquante-deux feux francs, dont cinq seulement étaient solvables, en renfermait, en 1543, trois cent quatre-vingts, non compris quarante-trois feux de chanoines et autres gens d'église. Les faubourgs de Cousain, où alors il ne demeurait plus personne, en comprenaient, savoir : Cousain-le-Pont quarante-quatre, et Cousain-la-Roche trente-sept. Le Bourg, qui avait été tellement maltraité qu'en 1482 encore on prenait les pierres et autres matériaux pour bâtir dans la ville, en possédait déjà vingt (1).

Mais cette prospérité devait bientôt s'arrêter par l'effet des guerres de religion dont Avallon eut beaucoup à souffrir. En 1568, les Huguenots couraient la campagne pillant les maisons et détroussant les voyageurs. Dans un procès-verbal du 8 janvier de cette année, relatif au paiement d'une cote de deux mille deux cent cinquante livres que le gouverneur de Bourgogne avait mise sur eux, les habitants racontent « qu'ils ont été contraincts, voyant

(1) Archiv. d'Avallon.

leurs ennemis aux portes et faulbourgs, leur donner jour et nuit des alarmes, prendre gens de ladicte ville et plusieurs aultres des villaiges voisins, à leurs propres fraiz et dépens jusques au nombre de trois cents personnes par chacung jour, pour déligemment réparer les lieux les plus foibles et dangereux, haulser les murailles où il était nécessaire, achepter les pouldres et munitions de guerre, faire moulins à bras et à cheval dedans ladicte ville et garnir de piquets, arcsquebuzes, hallebardes et aultres bastons, pour en fournir le menu peuple désarmé et faire tout ce qu'il leur a été possible pour rendre la force au roy. »

On voulut alors, en considération des sacrifices que les catholiques faisaient, laisser seulement huit cent cinquante livres à leur charge et imposer le reste aux huguenots ; mais la plupart avaient déjà pris la fuite en attendant que les ordres de M. de Vantoux fissent expulser les autres ; on ne trouva chez eux que leurs domestiques ou leurs femmes. On mit leurs meubles en vente, mais la crainte empêcha les acquéreurs de se présenter.

L'année suivante, Charles IX étant venu, au mois d'octobre, assiéger la ville huguenote de Vézelay, les Avallonnais lui fournirent quarante-neuf mille deux cents pains, cent soixante dix-neuf bichets d'avoine, soixante-dix-sept muids de vin, dix-huit moutons et mille cinq cent quatre-vingts harengs. Cette même année, la ville fut attaquée par le duc des Deux-Ponts, qui en forma le siège ; mais la bravoure des bourgeois, que soutenaient cinquante soldats sous le commandement du capitaine Marey, le força de passer outre sans que la place éprouvât les funestes effets de sa fureur. Il se vengea sur les faubourgs et quelques villages voisins qu'il brûla.

Ce prince cruel devait bientôt succomber par suite d'un excès. Il avait trouvé le vin d'Avallon si délicieux, qu'il voulut en emporter avec lui deux cents bouteilles. Arrivé à Escars en Limousin, il se ressouvint de son vin

d'Avallon et en but si copieusement qu'il en mourut. Néanmoins, le bruit se répandit que cette liqueur avait été empoisonnée par un médecin de la ville, alors premier échevin. Sur la requête de l'amiral de Coligny, le lieutenant criminel Barbette reçut ordre de faire une information à cet égard; toutefois les habitants, qui n'avaient pas encore oublié l'incendie de leurs maisons, ne voulurent rien dire (1).

Dans ces circonstances, la ville ne se contenta pas des réparations qu'elle avait faites à ses murailles, elle voulut les armer convenablement. On fit fondre, en 1570, quatre pièces d'artillerie en cuivre, dont deux avaient dix pieds de long et pesaient ensemble deux mille livres, et les deux autres de huit pieds et du poids de mille. Le tout à raison de vingt-huit livres le cent, coûta huit cent quarante francs. L'année suivante, on éleva deux tours avec batterie à côté de la Grande-Porte (2).

Lorsque la Ligue éclata, Avallon se déclara pour le parti, et force fut aux royalistes de la ville, qu'on accusait d'être fauteurs d'hérétiques, de se retirer à Montréal, où ils furent suivis par les officiers du bailliage, ayant à leur tête Georges Filzjan, lieutenant civil et capitaine de la place. En 1590 on mit leurs biens en vente; on nomma Joseph Borot capitaine, et on leva trente arquebusiers pour la défense du pays; puis, le 30 décembre, on élit, avec la permission du duc de Mayenne, Sébastien Goureau maire, à l'effet de remplacer le bailliage. De cette manière la Sainte-Union devint toute-puissante à Avallon.

Au mois de février, la garnison de la ville fit une importante capture dans la personne du baron de Joux, l'un des meilleurs officiers du roi de Navarre. Henri

(1) Archiv. de la ville; *Anecdotes avallonnaises*.

(2) *Ibid*; Inventaire.

de Lorraine écrivit alors aux Avallonnais de le garder étroitement; néanmoins le duc de Mayenne lui fit rendre la liberté moyennant rançon.

Les choses en étaient là, lorsque, au mois de septembre 1591, le maréchal d'Aumont parut devant la place avec trois mille hommes de troupes parmi lesquelles se trouvaient les exilés. Dans la nuit du 28, les assiégeants placèrent sous un égoût, près de la Grande-Porte, une saucisse bu pétard de trois cents livres de poudre qui fit en sautant, une heure avant le jour, une brèche assez large pour donner passage à trois hommes de front; elle jeta la première porte à dix pas en dedans, et brisa les chaînes du pont-levis, qui s'abattit. Aussitôt les royalistes se précipitèrent par la brèche, et parvinrent jusqu'à la petite porte de la vicomté en se battant; mais ils furent arrêtés par une compagnie de bourgeois commandée par le maître Goureau et le syndic Georges Segault, qui furent blessés. Deux capitaines ennemis furent tués dans l'affaire, et deux autres, Sponde et Montigny, faits prisonniers (1).

Ce succès exalta les Avallonnais; ils l'attribuèrent à saint Michel qui, dit-on, avait apparu sur la brèche, et aux prières de monsieur saint Ladre. Aussi s'engagèrent-ils, de concert avec le chapitre, par un vœu perpétuel, à faire, chaque année, le jour de Saint-Michel, à quatre heures du matin, qui était le moment où l'affaire avait eu lieu, une procession solennelle où l'on porterait le Saint-Sacrement avec le chef de saint Lazare, et à laquelle chacun assisterait un cierge à la main. Cette procession, qui retint le nom de la Saucisse, était pour remercier Dieu

(1) L'artillerie de la ville se composait alors de douze arquebuses à croc envoyées du château de Beaune, deux grosses pièces d'artillerie laissées au retour du camp de Vézelay, cent soixante-dix-sept boulets, quatre pièces de canon, plus deux vieilles en fonte ou en fer, et soixante-dix livres de poudre. (*Inventaire*, p. 420.)

d'avoir délivré la ville *du parti des hérétiques, ennemis de la religion et de la sainte union des catholiques.*

Le péril où la place s'était trouvée, et qui pouvait d'un moment à l'autre se renouveler, engagea les ligueurs à y jeter des secours. Le vicomte de Tavannes tâcha de s'y introduire avec son régiment; mais les habitants, ne voulant le recevoir qu'avec trente chevaux, il se porta sur Auxerre, où il éprouva le même refus. Il revint sur ses pas, et réussit alors à tromper la bonne foi du maire Sébastien Goureau, et à se faire admettre avec huit cents chevaux. Cette funeste condescendance coûta cher aux Avallonnais, car à peine ces pillards furent-ils entrés, qu'ils s'introduisirent dans toutes les maisons et enlevèrent, sans pudeur, tout ce qui se trouva à leur convenance. Ils exercèrent ainsi leurs rapines pendant huit jours. En se retirant, ils laissèrent une garnison sous le commandement du capitaine Gouville, auquel il fallut fournir trois cents muids de vin et six cents bichets de froment. Joachim de Damas, seigneur du Rousset et de Clomot, prit aussi le gouvernement de la ville, et ne justifia que trop, envers les habitants, le surnom de *terrible* qu'il portait (1).

Cependant le sire de Ragny, depuis l'abjuration de Henri IV, ne cessait de les exhorter à se soumettre. Il leur avait écrit, le 4 août 1593 : « Je continueray de vous faire toujours prière de ne vouloir tant estre annemy de vous mesme que de vous attirer des mauz ou, à mon regret, je vous vois préparez. Si par vostre prudence vous ne tesmoignez que ne voulés point estre perturbateurs de cest estats, je vous plains. Ce que je vous dictz, messieurs, n'est que pour vostre hutillitey; car vous remettant en l'obéissance du roy, le bien vous en demeurera, et fesant aultrement, c'est le gain de noz garnisons qui ne deman-

(1) COURTÉREL, tome v, p. 598; Archiv. de la ville.

dent que d'avoir de l'exercice aux despans des pauvres mal avisez (1).... »

Il renouvela ses instances au mois de janvier suivant, tandis que le vicomte de Tavannes, de son côté, leur écrivait, le 11 du même mois, de soutenir « leur constance et affection au service de Dieu et de notre saint Père..... Gardez-vous des faux bruits, disait-il, lorsqu'ils chanteront la victoire, c'est au temps que Dieu leur préparera la fosse pour tomber dedans (2). » Néanmoins, les Avallonnais, poussés à bout par tant de vexations, résolurent de secouer le joug de la tyrannie; et Sébastien Filzjan, qui avait succédé à Sébastien Goureau, ce pauvre maire dont la crédulité et la complaisance avaient été si fatales à ses concitoyens, et qui en était mort de désespoir, se chargea de l'exécution. Il s'entendit, en secret, avec les exilés, et réclama le secours d'Edme de Rochefort-Pluvault, gouverneur de Vézelay. Celui-ci partit sans bruit avec ses gens, et arriva, le 27 mai 1594, à six heures du matin, sous les murs de la place, du côté de la porte Auxerroise, et s'en empara en moins d'une heure, sans qu'on eût à déplorer d'autres malheurs que la mort de deux soldats lorrains. Le gouverneur, le capitaine Gouville, et toute la garnison furent faits prisonniers. Le traité de reddition portait, entre autres articles, que tous les habitants pratiqueraient librement la religion catholique, apostolique et romaine; que les officiers du bailliage seraient exclusivement catholiques, et que nulle autre religion ne serait tolérée dans la ville. Ces clauses font honneur aux Avallonnais, et montrent qu'ils s'étaient jetés dans le parti de la Ligue non pas par esprit de révolte, mais par attachement à leur foi qu'ils croyaient sérieusement menacée. Sur leur demande, le roi gratifia, pour

(1) COURTÉE, tome v, p. 598; Archiv. de la ville.

(2) *Ibid.*

dix ans, le sergent-major Germain Saveron, qui avait favorisé la reddition de la place, des mandats de la prévôté d'Avallon, ainsi qu'en jouissait Jacques Trousean, dit le capitaine Broussin, à présent rebelle et des plus factieux (1).

La procession de la *Saucisse* fut abolie et remplacée par une autre qui se fit, le 27 mai de chaque année, pendant plus de cent ans. Dans la charte de fondation, les ligueurs sont, à leur tour, traités de rebelles au souverain, d'ennemis de la religion et du royaume, d'auteurs des troubles..... Le 9 juillet suivant, le roi félicita les Avallonnais de leur soumission, et leur donna, selon leur désir, Rochefort de Pluvault pour gouverneur. Il approuva, trois jours après, les divers articles de l'acte de reddition, confirma aux habitants leurs privilèges, et leur accorda des *lettres d'abolition* pour tout ce qui s'était fait. Le chapitre de Saint-Lazare fut lui-même exempté de décimes pour six ans, à cause des démolitions *advenues par le feu du ciel* sur les clochers, la veille de la Pentecôte 1589 (2). Malgré cette faveur, il n'avait pas encore réparé les désastres en 1596, car les échevins et les officiers du bailliage lui firent, la même année, sommation de rétablir les clochers et d'y replacer des cloches, vu que les anciennes avaient fondu dans l'incendie (3).

Dans ces circonstances, une peste terrible jeta l'épouvante dans la ville. Une partie de la population se réfugia dans la campagne. Les chanoines partagèrent la terreur publique, et se retirèrent aussi tous, si ce n'est le doyen Lazare Morot, qui continua l'office canonial à l'aide

(1) *Grand Inventaire.*

(2) *Ibid.*

(3) Quatre grosses cloches, qui se trouvaient dans la grande tour, furent, en effet, fondues. En 1495, le même accident survint au petit clocher placé sur le milieu de l'édifice, et haut de cent vingt pieds.

du bas-chœur. Le parlement récompensa son dévouement par un arrêt qui lui attribua tout le revenu des prébendes pendant le temps de l'absence de ses collègues.

Le chapitre, obéissant à la sommation qui lui avait été faite, venait d'achever la réparation des dégâts occasionnés par la foudre, lorsque le jeudi 5 juillet 1601, un ouragan épouvantable se déchaîna sur la ville. En moins d'un quart d'heure, les toits des églises Saint-Pierre et Saint-Lazare furent emportés, les clochers abattus, les tours et plusieurs pans de murailles renversés, et beaucoup de maisons ruinées. On frémit encore en lisant le rapport de messire de Bretagne, lieutenant du bailli d'Auxois, qui fut nommé, le 9 du même mois, pour constater l'étendue du désastre. Le roi, prenant en compassion le malheur des habitants, les déchargea de la moitié des impôts pour trois ans. Peut-être les dépenses successives, occasionnées par ces fléaux, empêchèrent-elles le chapitre de refaire plus tôt la grosse cloche de dix milliers qui datait de 1332; car nous voyons qu'elle ne fut refondue qu'en 1617. Un nouvel accident vint encore affliger les chanoines en 1633. La tour, qui s'élevait au côté nord du portail, s'écroula, le 14 janvier, avec un fracas épouvantable, entraînant dans sa chute une partie des voûtes de l'église, et remplit le cimetière, qui était au-devant, de décombres (1).

Le dix-septième siècle, si fécond en établissements religieux, dota la ville d'Avallon de plusieurs communautés qui lui furent, en diverses circonstances, de la plus grande utilité. La première qu'on y fonda à cette époque, fut un couvent de Minimes, bâti à l'extrémité du faubourg Saint-Martin par les habitants, en reconnaissance des soins charitables que les religieux de cet ordre avaient donnés

(1) Il y avait alors dans cette église trois portails, dont l'un, celui qui était au-dessous de la tour, fut entièrement ruiné. (Archiv. de la ville, pièce B, dix-septième siècle.)

aux malades dans une épidémie précédente. La première pierre de leur église fut bénie et posée par l'évêque Pierre Saulnier, le 12 juin 1607, dans l'emplacement du *meix Triolet*, appartenant aux héritiers de Jacques Odebert (1). L'édifice étant achevé en 1615, fut consacré par Robert Berthelot, évêque de Damas. On y remarquait le tombeau de Léonor de La Magdeleine, marquis de Ragny, mort en 1628, et celui de Jacques Chartraire de Marcellols, conseiller au parlement de Metz, décédé en 1749.

Les minimes rendirent encore de grands services aux habitants d'Avallon dans le cours de l'épidémie, dite *fièvre chaude-fanatique*, qui emporta beaucoup de monde en 1631. Mais leur zèle et leur charité ne connurent point de bornes pendant la peste qui ravagea la ville en 1636 et 1637, et enleva plus de neuf cents personnes (2). Deux cents maisons au moins furent alors visitées par la mort. L'effroi était au comble. M. de Clugny ne put se faire admettre dans la place, parce qu'on le croyait atteint du mal. Tous les seigneurs du Bas-Morvand avaient défendu à leurs sujets d'aller à Avallon, sous peine de cinquante livres d'amende. Il était également interdit aux Avallonnais de se présenter nulle part; on leur refusait l'entrée des villes et des bourgs du voisinage. Tous les chiens du pays furent tués.

Aussitôt qu'une personne était atteinte de la maladie, on la portait aux Chaumes, où l'on avait construit des cabanes pour recevoir les pestiférés, ou à Morlande, dans la léproserie, et on purifiait bien vite les maisons. Quatre religieux moururent victimes de leur charité à soigner les malades, et furent enterrés avec la foule au pied d'une croix, qui, au dernier siècle, en rappelait encore le souvenir. La léproserie ou *maladière* de Morlande avait été

(1) Marguerite, sa fille, était veuve de N. Gauthier.

(2) Archiv. de la ville, pièce D.

fondée à l'époque des croisades pour recevoir les personnes atteintes de la lèpre. Pendant le quinzième siècle, on n'y vit jamais plus d'un malade, deux au plus (1). Au dix-septième, comme elle était devenue tout-à-fait inutile, les habitants l'unirent au collège, à condition qu'il y serait célébré chaque vendredi une messe, ce qui eut lieu jusqu'en 1753. Alors l'évêque d'Autun permit de dire cette messe dans la chapelle du collège même. L'année suivante on démolit l'église de cet établissement. Elle avait cent pieds de long sur trente de large. On y remarquait un petit clocher en bois, renfermant une cloche du poids de cinq cents livres. Les dépendances de cette maison consistaient en une métairie, un canton de bois..... A Cousain-la-Roche était un pré, clos de murs, où les lépreux, qui venaient à Avallon pour la célébration de la fête de Saint-Lazare, avaient droit de mettre leurs chevaux depuis les premières vêpres jusqu'après la foire, sans qu'aucun pût y mettre obstacle ni empêchement (2). En 1232, il s'éleva entre les frères de la léproserie et les moines du prieuré de Saint-Martin un différend concernant le moulin de Mendyon et ses dépendances, qui appartenaient aux premiers. L'affaire ayant été portée au jugement de l'évêque d'Autun, le prélat adjugea les objets en litige aux possesseurs, à condition toutefois d'abandonner aux

(1) Lorsque quelqu'un était juridiquement convaincu de la lèpre, on le revêtait d'un habit particulier, et le prêtre allait aussitôt le chercher chez lui pour le conduire à l'église, où l'on faisait pour lui les cérémonies accoutumées dans les funérailles; puis on le menait à la léproserie, où le célébrant lui jetait une pelletée de terre sur les pieds, en lui disant : « Sois mort au monde et vis pour Dieu. » Ensuite, il le consolait, en lui rappelant avec le prophète que Jésus-Christ souffrit nos maladies et nos douleurs, qu'il fut, ainsi qu'un lépreux, frappé et humilié de Dieu, et il lui lisait les défenses contenues au *Rituel*, afin qu'il n'eût *cause d'ignorance*. La dernière lépreuse qui y fut ainsi conduite, en 1607, était une nommée Lazarette Boissot.

(2) *Inventaire*, p. 1361.

moins deux boissellées de terre sur le chemin d'Annéot (1).

En 1643, les Minimes consentirent, au moyen d'une somme de douze cents livres, qui leur fut payée par François Simon, curé de Marigny-l'Église, à se rendre dans cette paroisse tous les premiers dimanches du mois, *pour confesser et prêcher*.

Les Ursulines, colonie de celles de Dijon, s'établirent à Avallon en 1629. Les habitants n'y consentirent qu'à condition que la maison-mère fournirait quinze mille livres pour fonder leur couvent, que les petites filles de la ville seraient instruites gratuitement, et que l'établissement ne pourrait exiger une portion dans les bois communaux. Les bâtiments, dont les religieuses actuelles ne possèdent que la moitié, se remarquent auprès de la tour de l'Horloge. En 1690, les Ursulines ayant été accusées de jansénisme, virent leurs écoles fermées pendant dix ans. Jean Theureau et Jeanne Thériat, sa femme, fondèrent dans leur chapelle, en 1710, deux messes en musique qui devaient être célébrées le 28 août et le 21 octobre, par les chanoines de Saint-Lazare. Ces jours étaient sans doute ceux de la sortie et de la rentrée des élèves (2).

Les Visitandines de Semur établirent aussi à Avallon, en 1646, une maison de leur ordre, qui a subsisté jusqu'en 1790. La première supérieure fut Hélène de Chastellux, qui avait dirigé le couvent d'Autun. Leur église sert aujourd'hui à la paroisse de Saint-Martin. M. l'abbé Gally, qui en est curé, l'a fait reconstruire en grande partie en 1851.

(1) Les bouchers de la ville jouissaient d'une singulière redevance sur la maladrerie. On leur devait, le jour de Saint-Simon, chacun *une corde* qui leur était *due de coutume*. Ils étaient vingt-quatre au quinzième siècle. Ils ne pouvaient tuer de bête avant que le prévôt ne l'eût visitée, à peine de soixante-cinq sous d'amende. Un nouveau boucher devait à ses collègues le *couroy ou affustage*, qui consistait en vingt livres de dépense de bouche.

(2) Archiv. de la ville. Elles fondèrent une maison à Cravant, en 1644.

Les Capucins furent appelés dans cette ville en 1653, par les pieuses libéralités de Pierre Odebert, président du parlement de Dijon et natif d'Avallon. Si la reconnaissance était aussi durable qu'elle est sacrée, ce nom devrait être encore béni de tous les Avallonnais. En 1650, cet homme généreux dota richement le collège, dont il voulut faire un établissement de premier ordre. Il lui donna, en conséquence, le moulin de Saint-Martin, situé à Cousain-le-Pont ; les domaines et métairies de Menades, de Genouilly, d'Estaule et de Pancy, et une rente au capital de trois mille huit cents livres, à condition de payer annuellement une somme de cent francs pour le soin des pauvres de l'hôpital, et de faire célébrer chaque année, à perpétuité, pour le repos de son âme, un service solennel le jour des trépassés, à Saint-Lazare, et une messe basse tous les lundis. L'année suivante, il donna encore une somme de huit mille livres pour la reconstruction de la maison, qui fut, en effet, rebâtie en 1653, au prix de dix mille trois cents francs. La ville lui accorda, par reconnaissance, le titre de fondateur, et plaça son buste dans la chapelle, qui fut dédiée à Notre-Dame-de-Pitié, et bénie le 8 novembre 1654, par le doyen du chapitre, Georges Filzjan, en présence des chanoines, des échevins et des officiers du bailliage. Nicole Drouhet, en exécution des vœux de Jacques Pichenot, son mari, y fonda, le 27 décembre 1732, moyennant deux cent quatre-vingts livres, le salut solennel du Saint-Sacrement, les cinq premiers vendredis de carême de chaque année, à cinq heures et demie du soir (1).

Le 27 septembre 1654, les habitants confièrent cet établissement, libre de toutes charges publiques, aux prêtres de la doctrine, à charge d'y entretenir six régents et d'y enseigner les humanités depuis la sixième jusqu'à la

1) Archiv. de la ville.

philosophie inclusivement. Jusque-là il avait été dirigé par un principal et deux régents seulement. Un édit d'Orléans, en date de 1561, avait attribué à cet établissement une prébende du chapitre dite *précepturale*, estimée deux cent vingt livres. La léproserie de Morlande lui fut aussi unie en 1654, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, à condition qu'une messe serait célébrée, chaque vendredi, dans la chapelle de cette *maison de santé*. Royer-Collard, chef de cette nuance d'hommes politiques qu'on appelait *doctrinaires* sous le gouvernement de juillet, a enseigné comme régent dans le collège d'Avallon, et c'est de là que ceux de son parti furent ainsi nommés (1).

Pierre Odebert, après avoir pourvu d'une manière si large à l'éducation de la jeunesse, voulut assurer le sort des malheureux en dotant l'hôpital. En 1659, il lui légua « en mémoire de ce que ses ancêtres étaient originaires d'Avallon, pour y recevoir les pauvres malades, vieux et valétudinaires, incapables de gagner leur vie, ou des orphelins malades, destitués de toutes commodités, » trente mille livres, à condition toutefois que les habitants rebâtiraient cette maison sur l'emplacement du *grand cimetière qui était proche de la Grand'Porte de la ville*; qu'il y aurait un chapelain prêtre, entretenu aux frais de la commune, et nommé par les administrateurs, savoir : le doyen du chapitre de Saint-Lazare et le plus ancien chanoine, le lieutenant civil du bailliage, l'avocat et le procureur du roi, et les échevins; qu'il serait célébré, le lundi de chaque semaine, une *messe obituaire* pour le repos de son âme, moyennant quarante

(1) Le nom des doctrinaires était donc insignifiant en politique, et ne rappelait que l'union de leur chef à un ancien corps enseignant. Les doctrinaires politiques étaient des hommes que l'amour-propre, la modération naturelle, le dépit ou l'impuissance retenaient dans une sorte de réserve constitutionnelle. (*Encyclopédie Catholique*, tome XXI, colonne 65.)

livres payables par la ville ; que les assemblées des administrateurs ne pourraient se tenir ailleurs que dans une des salles de l'établissement ; qu'il serait placé sur la porte d'entrée un marbre noir où seraient gravés ces mots : « Hôpital Saint-Joachim fondé par le président Odebert , » et que ses armes seraient posées au-dessus de cette inscription ; et enfin que les pauvres seraient servis par deux maîtresses et deux servantes nommées par les administrateurs (1).

Il confia l'exécution de ces clauses aux administrateurs de l'hospice Sainte-Anne de Dijon , qu'il avait déjà fondé , et où il réserva que deux orphelines de sa ville natale auraient droit d'être reçues et entretenues. L'hôpital d'Avallon fut, en effet, rebâti en 1713 , et transféré de la place du Marché, au lieu où il se trouve actuellement. La maladrerie de Saint-Barthélemy de Montréal et celle de Pontaubert lui avaient été unies en 1690 , à charge de recevoir des malades de ces deux endroits à proportion des revenus qui y étaient attachés. On voyait dans la cour une magnifique croix qui y fut transférée elle-même en 1758 , de la place du Marché où elle avait été érigée en 1423 par un boucher nommé Nicolas Tierce. On trouva dessous un puits comblé, qui avait été public. Cet hôpital était ci-devant chargé de faire acquitter quatre-vingt-seize messes par an, dont huit à cause de la maladrerie de Montréal (2). L'établissement est aujourd'hui gouverné par huit sœurs de Saint-Vincent-de-Paule. La salle d'asile , établie vers 1847 , et où une foule de petits enfants des deux sexes reçoivent des leçons et des soins tout maternels , est tenue par quatre sœurs de la *Providence* de Ligny-le-Châtel. Les frères de la doctrine chrétienne possèdent aussi à Avallon des écoles très-fréquentées.

(1) Archiv. de la ville, *Grand Inventaire*.

(2) *Ibid.*; COURCELLES, tome v, p. 618.

En 1694, le roi s'empara des fossés et fortifications de la ville, qui furent définitivement attribués à l'État par un arrêt postérieur, et vendus aux habitants pour des rentes envers lui. L'année suivante, le monarque fit enlever l'artillerie de la place, ainsi que celles de Vézelay et de Château-Chinon, et l'employa pour le service de l'armée. Elle se composait alors d'un faucon, d'un fauconneau, de dix-huit arquebuses à pans et à crocs, de deux cent cinquante boulets à fauconneau, de vingt couleuvrines et de cinq cents livres de poudre.

Au dix-huitième siècle, Avallon, comme tant d'autres villes, ne nous offre plus que des faits isolés et presque sans couleur. En 1727, on bâtit la Porte-Neuve, et, en 1740, on établit une subdélégation des prévôts des marchands de Paris pour le flottage des bois. Six ans plus tard, l'exercice de l'arquebuse, patenté en 1609 par Henri IV, « tant pour divertir les habitants de l'oisiveté, débauche et jeux dissolus, que pour acquérir l'expérience et l'assurance des armes, afin de s'en servir en temps de guerre et de nécessité, » fut entièrement interrompu et les bâtimens changés, en 1763, en filature de coton. En 1770, on rebâtit l'Hôtel-de-Ville; la halle fut construite deux ans après. Enfin en 1776 on établit soixante-cinq lanternes ou réverbères.

Des sept foires qui se tiennent à Avallon, deux sont antérieures à 1170. La quatrième, celle du 23 juin, date de 1575.

Sur un rocher, entre les Chaumes et Cousain-la-Roche, on remarquait autrefois un ermitage fondé en 1120 par le chapitre de Saint-Lazare pour le soin spirituel et l'éducation des habitants du voisinage. Le dernier ermite, mort en 1664, fut inhumé dans la chapelle, qui était dédiée à saint Guillaume. Il en existait un second au-dessus de Cousain-le-Pont, fondé aussi par le chapitre et dans le même but pour les fidèles des Châtelaines, des Gathies

et de la Grange-de-Vesvre. L'ermite ayant été massacré sur son lit en 1410, on n'en y vit plus depuis cette époque. Ces hameaux formaient une communauté à part, qui fut convoquée en 1776 pour élire des échevins et voter les impôts. Celui des Châtelaines ou Petits-Forts est très-ancien. Dès 1220, les habitants étaient connus sous le nom de Châtelains. Ils étaient de la justice et prévôté d'Avallon et devaient, comme bourgeois du roi, cinq sous tournois à la saint Remi. Ceux des Granges-d'Avallon ou de Vesvre en devaient autant. Les dîmes appartenaient au chapitre de Saint-Lazare et au curé de Saint-Pierre, et les tierces au vicomte d'Avallon. Ainsi on levait deux gerbes sur quatorze. Les Pannas, autrefois *Vesvre*, semblent tirer leur nom de Jean Pannaye, qui en fut possesseur. Les habitants étaient, comme les précédents, bourgeois du roi et ressortissants de sa haute justice. Près de là, est la fontaine *Mariot*, où le baron de Presle, qui prétendait à la seigneurie du lieu, *tint subreptivement ses jours*, au dix-septième siècle. Sur le Cousain se trouvait jadis une papeterie du nom de Vesvre.

Chassigny, village situé sur l'autre rive du Cousain, est fort ancien. Il appartenait, au septième siècle, au bienheureux Varé, seigneur de Corbigny, et au quatorzième à la maison de Jaucourt. Philippe, gouverneur de Nivernais, le donna en partie, en 1390, au chapitre d'Avallon pour fonder la *messe coptée* qui se disait à quatre heures du matin. L'autre moitié de cette terre était possédée en 1534 par Guy de Fontenay, grand archidiacre, chanoine de l'église de Nevers et curé de trois paroisses. Josèphe Filzjan, veuve de Jean Massol, conseiller au parlement de Dijon, vendit cette part au doyen d'Avallon en 1643 (1). Les dîmes appartenaient par quart au prieur et au curé de Saint-Martin, au chapitre de Montréal et au

(1) Les Ursulines d'Avallon y possédaient une métairie acquise en 1678.

curé de Sauvigny-le-Bois. Douze maisons furent incendiées par imprudence le 17 février 1782.

Champien, à l'ouest (1), fut également incendié le 5 avril 1775. Sur un tertre voisin on voyait jadis les ruines du vieux château de ce nom. Jean et Renaud de Champien en étaient seigneurs en 1275.

II.

ISLAND-LE-SAULSOIS, *Elianti Villa, Ilantium.*

Comme celui de toutes les communes assises sur les limites de notre contrée, le territoire d'Island, dont la superficie est de deux mille cinquante hectares, est partie granitique ou argilo-siliceux et partie calcaire, et par conséquent, gras et maigre. A l'ouest, il se couvre, chaque année, de riches moissons de blé et autres céréales; la côte du Champ-Gachot produit beaucoup de vin (2). A l'est, au contraire, il est ombragé par de vastes forêts formant un massif de huit cent dix hectares, qui appartiennent à la maison de Chastellux. On n'y recueille que du seigle, de l'avoine et du sarrasin.

Le chef-lieu, appelé vulgairement le Petit-Island par opposition au principal hameau de la commune que l'on nomme le Grand-Island, est situé sur une hauteur, entre deux ruisseaux, affluents du Cousain, d'où lui est venu, selon Courtépée, le nom qu'il porte (3). Mais il est plus pro-

(1) *Campus paganus.*

(2) La montagne qui forme l'extrémité septentrionale de cette côte s'appelle *Montmarte*, du nom du dieu Mars chez les païens. Au sommet se trouvait un temple élevé en l'honneur de cette fausse divinité. Le Montjoie, *Mons Jovis*, est un souvenir du culte rendu à Jupiter en ces lieux.

(3) C'est-à-dire Ile. *Descript. de Bourg.*, tome vi.

bable que cette dénomination vient d'un citoyen romain, ancien possesseur du pays. On voit, en effet, tout autour de l'église et surtout dans le chemin qui longe cet édifice, au sud, des restes de constructions mêlés de débris de tuiles à rebords, de poterie, de colonnes..... attestant qu'il exista autrefois en ce lieu une villa ou quelque autre établissement remarquable. Son surnom est tiré du latin *à salicibus*, c'est-à-dire saulaie ou lieu planté de saules. Island possède une jolie maison-commune surmontée d'un petit clocher renfermant une horloge publique.

L'église paroissiale, d'abord dédiée à la sainte Vierge (1), puis à saint Bénigne, apôtre de Dijon, auquel la chapelle du sud est consacrée, a été replacée, en 1854, sous le premier vocable. Elle se compose d'un chœur du quatorzième siècle, voûté à nervures, de deux chapelles entre lesquelles s'élève une grosse tour dépourvue depuis long-temps de sa flèche, et d'une nef sans caractère avec un porche presque en ruines. Cet édifice, situé à *sept cents pas* au nord-ouest du village, et en dehors de toute habitation, fut anciennement, suivant Courtépée (2), entouré de plusieurs groupes de maisons. Le presbytère, isolé lui-même, occupe, selon toute apparence, l'emplacement d'un manoir seigneurial dont une partie des fossés subsiste encore. Peut-être était-ce là que se trouvait la *Mothe-d'Island* avec prévôté, laquelle appartenait en 1534 à Guy de Fontenay, seigneur de Saint-Aubin, de Villiers-le-Comte, de Lautreville..... Nous ne connaissons pas de cure mieux dotée que celle d'Island. Jean-Claude Blandin, qui desservait la paroisse au commencement de ce siècle, lui a laissé, par son testament du 28 septembre 1820, une étendue de dix-sept hectares en vignes, prés, terres, à condition qu'il y aurait *toujours un prêtre*

(1) L'Assomption.

(2) Tome v.

de la religion catholique , apostolique et romaine , tel qu'il y en a toujours eu à Island , et que les curés , ses successeurs , célébreraient , chaque année , deux anniversaires , l'un pour le repos de son âme , au jour de son décès , et l'autre pour Anne Blandin , sa sœur (1). Pendant la vacance de la cure , le revenu des biens est , par la volonté expresse du testateur , dévolu à la fabrique. Ce bon pasteur fonda aussi , moyennant six mille livres , un lit pour un malade pauvre d'Island , à l'hôpital d'Avallon.

La paroisse , dont Menade formait l'annexe , renferme environ cinq cents habitants. Elle faisait autrefois partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré d'Avallon. Le patronage de la cure appartenait au chapitre de Saint-Lazare , qui desservit lui-même depuis 1504 jusqu'en 1646 ; alors intervint un arrêt qui déclara cette union abusive et força les chanoines à y placer un vicaire perpétuel. Les collateurs percevaient les dîmes sur le grain et le vin.

A l'est , dans la vallée où coule le Grand-Ru , on remarque un manoir du seizième siècle auquel ont été ajoutées récemment de nouvelles constructions. C'est actuellement la propriété de M. Amelin , sous-préfet de l'arrondissement d'Avallon.

La terre d'Island-le-Saulsois , seigneurie en toute justice mouvante du duché de Nivernais et en arrière-fief du comté de Chastellux , passa en 1310 , par voie d'échange , à Guillaume du Bochet , chevalier. Jeanne , sa petite-fille , épouse de Foulques de Verseau , l'obtint en partage en 1373 , et l'augmenta par diverses acquisitions consenties par Yolande de Bernon. Deux ans après , Foulques en fit foi et hommage à la comtesse de Flandres et de

(1) Ces biens , qu'il avait acquis dans la révolution de 1789 , étaient sans doute ceux du presbytère , puisqu'il dit les avoir achetés avec l'intention de les rendre. Les services ont lieu le 13 août et le 28 septembre.

Nevers, ce que renouvela en 1387 Philippe de Merry, second mari de Jeanne. Cette dame vivait encore en 1408.

Jean de Ferrières, baron de Presle, seigneur de Saulsois et de La Chaume, vit saisir féodalement ces fiefs en 1477, par Jean, sire de Chastellux, pour devoir non fait. Il affranchit, deux ans après, ses sujets moyennant une somme de cinq cents livres et une rente de cinq sous de bourgeoisie par feu. Déjà Guillaume, son père, leur avait accordé, en 1448, un droit *d'usage et de forestage* dans toutes les *broussailles d'Island et les déserts* situés dans sa justice pour cinq deniers et une poule par chaque habitant.

Philippe de Ferrières donna dénombrement du Saulsois au sire de Chastellux en 1519 et l'engagea, l'année suivante, pour trois mille trois cent vingt livres, à Pierre de Tournes; mais Catherine, sa sœur, dame de Beauvoir, en fit retrait peu de temps après et en donna dénombrement à Barbe de Hocberg, dame de Chastellux. Georges Filzjan, lieutenant au bailliage d'Avallon, en fit foi et hommage, à son tour, en 1599, et le vendit le 27 mai 1642, à François de Longueville, seigneur de Domecy-sur-le-Vaut; il laissa cette terre à Philippe, son fils, qui s'allia à la famille Filzjan. Celui-ci la légua à Etienne Thomas, son neveu, dont la possession nous est attestée par un aveu fait en 1695. Ce gentilhomme étant mort en 1710, François, son frère, lui succéda et mourut lui-même dix ans plus tard. Island passa alors à Nicolas Thomas, puis à François, qui en prenaient le nom. La petite-fille de ce dernier le transmit successivement au marquis de Conti et à N. Dornau.

La maison de Chastellux possédait directement une partie d'Island, Lhuis-Bazin, La Courcelle et le Grand-Island. Les seigneurs de Vésigneux y avaient aussi un fief.

Le Saulce, dans une vallée, au sud-ouest, était une

terre avec haute justice dans la dépendance du commandeur de Pontaubert, qui y faisait sa résidence habituelle. On y voit une belle et vaste chapelle, de style ogival, changée actuellement en étable. La fontaine de Sainte-Brigitte, qui en est peu éloignée, jouit d'une grande vénération parmi le peuple. Les nourrices surtout s'y rendent souvent en pèlerinage.

Dans les prairies, à l'ouest d'Island, il exista, dit-on, un ancien château. Au bois du Deffend, on remarque des ruines que l'on regarde comme féodales. Le hameau du Grand-Island fut autrefois, dit Courtépée, plus considérable. Il comptait onze feux en 1776.

III.

MAGNY-LÈS-AVALLON, *Maniacum*, *Magniacum*.

La commune de Magny, la plus importante du canton après le chef-lieu, est située à six kilomètres environ au sud-est d'Avallon. Elle renferme onze cent sept habitants, et comprend plusieurs hameaux dont le plus considérable est celui de Maraut. Son territoire, formé de trois mille soixante-quinze hectares de superficie (1), est arrosé, de l'est à l'ouest, par le Cousain, qui coule au fond d'une vallée étroite et bordée de rochers escarpés, et le partage en deux parties à peu près égales. On passe cette rivière au moulin Cadou, sur un pont en pierre de deux arches. Un peu plus haut, sur la rive gauche, à l'entrée d'une sombre forêt, on rencontre le *chêne de la peur*, singulièrement redouté des campagnards du voisinage, à cause des fréquentes apparitions qui, dit-on, se font pendant les

1) Dix-neuf cent vingt-quatre hectares sont de nature granitique; le reste est argileux.

ténèbres à l'entour du tronc. Aussi il n'était jadis villageois si intrépide qui ne sentît, en traversant ces lieux solitaires, à une heure avancée de la nuit, ses cheveux se hérissier sur sa tête. L'ancienne voie d'Agrippa traversait la partie nord de cette commune, où l'on en remarque encore quelques vestiges. Le hameau d'Estrées, *via strata*, en rappelle, en outre, le souvenir. Des titres authentiques montrent que la paroisse de Magny existait déjà au onzième siècle. L'évêque d'Autun, Henri de Bourgogne, en donna, en 1161, à la prière de l'abbé Arnould, le patronage à Boson, prieur de Saint-Martin d'Avallon. Cette concession fut souscrite par Seguin d'Alligny, doyen du chapitre de la cathédrale, par Étienne de La Roche, archidiacre d'Avallon, et par plusieurs autres ecclésiastiques. Il fut alors arrêté que messire Létard, curé du lieu, paierait, chaque année, sa vie durant, au nouveau collateur, trente sous en argent, et autant en cire; qu'à sa mort, les revenus, provenant tant *des dîmes que des sépultures et oblations*, se partageraient, par égale portion, entre ses successeurs et les moines du prieuré, mais que la *communion des infirmes, les baptêmes, les bénédictions des mariages, les oblations des femmes relevant de couches*, appartiendraient au curé seul (1).

Après la réunion du prieuré d'Avallon au monastère de Saint-Martin d'Autun, l'abbé de cette maison devint collateur de la cure. Celui de Marcilly prenait le pain béni du jour de Pâques et *les quartiers de miche du jour de Noël, estimés chacun un petit blanc, à la charge d'héberger, ces jours-là, les lépreux de la paroisse dans leur léproserie de Cerce* (2). Inquiété pour ce droit en 1536, il y fut maintenu par une sentence de Pierre de Clugny, lieutenant du bailli d'Auxois. Au mois de juillet de l'an 1272, Béatrix,

(1) Cartulaire de Saint-Martin d'Autun.

(2) COURTÉREY, tome VI, p. 21.

femme de *très-humble baron* Hugues de Bourgogne, avait donné à ce monastère le péage du pont de Cerce, à condition toutefois que les gens d'église et les religieux de la châtellenie d'Avallon en seraient exempts (1).

Le commandeur de Pontaubert, qui levait un quart des dîmes de la paroisse, était tenu, en conséquence, à une portion égale dans les dépenses des réparations *du chœur et cancelle* de l'église avec les autres décimateurs.

Le village de Magny, bâti dans les terres, à un kilomètre de la route de Paris à Lyon, sur un petit ruisseau qui se jette dans le Cousain, fut affranchi, en 1609, par Achille d'Anssienville. Le roi, comme seigneur d'Avallon, avait droit de haute justice sur plusieurs *meix* du lieu qu'il vendit, le 8 octobre 1718, au seigneur de Maraut. On voit, par le terrier de 1486, qu'alors il y possédait un certain nombre de bourgeois ou hommes francs qui lui payaient, chaque année, à la Saint-Rémi, une rente de quinze sous par feu.

L'église paroissiale, dédiée à saint Germain d'Auxerre, est d'une construction lourde et massive. Le chœur, rebâti au seizième siècle, est flanqué de deux chapelles sans caractère. La nef est du dix-huitième, et le péristyle, formé de deux colonnes d'ordre corinthien, de 1786. Sur le milieu de l'édifice, s'élève une grosse tour carrée avec un toit pyramidal. Jacques de Ganay, chevalier, seigneur de Maraut, inhumé dans cette église, au côté droit de l'autel, en 1743, y avait fondé, ainsi que l'atteste une inscription, un service annuel et perpétuel pour le repos de son âme.

On trouve à Magny un petit établissement religieux composé de trois sœurs qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse et de la visite des malades. Le presbytère est bien bâti.

(1) *Anecdotes avallonnaises*, p. 4.

Ce village eut, dès les temps les plus reculés, des seigneurs de son nom, qui prirent une part glorieuse aux expéditions armées de la Terre-Sainte. Hérard de Magny, chevalier, assista comme témoin, en 1147, à l'acte de donation fait par Artaud de Chastellux à l'abbaye de Regny, et partit ensuite pour l'Orient avec l'armée royale. Hugues, son fils, près de s'acheminer lui-même vers la Palestine, légua à ce monastère, du consentement de Tédèberge, sa mère, et d'Élizabeth, son épouse, *les deux parts qui lui compétaient* au moulin Cadou, ce qui fut ratifié par Aremburge, sa fille, en 1190. Ce pieux seigneur mourut dans ce lointain voyage et laissa à sa famille un grand exemple de courage et de vertu. Près du moulin, que rebâtit, en 1609, le vicomte des Bordes, on remarque un filon de porphyre quartzifère, de couleur rouge et rempli de pyrite, qui se dirige vers Maraut (1), hameau considérable situé sur une hauteur, au sud, près d'un vaste étang sur la chaussée duquel passe la route d'Avallon à Quarré-les-Tombes.

Ce lieu était jadis le siège d'une puissante seigneurie mouvante du roi à cause de son comté d'Avallon, et à laquelle avaient été réunis les fiefs d'Estrées, de Magny, de Vaupitre, de Villeneuve-lès-Presle et de Villiers-Nonain. L'ancienne maison-forte, rebâtie au dernier siècle, fut occupée, en 1433, par les troupes de Charles VII, alors en guerre avec le duc de Bourgogne, et rasée quarante-cinq ans plus tard par ordre de Louis XI.

On remarquait jadis, dans la cour, une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, et dont la collation appartenait au seigneur. Jean-Baptiste Gitton de Magny y avait établi un chapelain qui devait y célébrer l'office divin tous les dimanches et fêtes de l'année et faire le prône. Il y avait

(1) *Maniacum altum*, ou Magny-le-Haut.

pour cela attaché des fonds qu'il se réserva de donner au curé de Maraut, s'il parvenait à faire ériger ce village en paroisse (1). La cloche, bénite en 1763, eut pour parrain Henri-Georges-César comte de Chastellux, et pour marraine Magdeleine de Ligneville, épouse du seigneur châtelain. Cette cloche se trouve actuellement dans l'église de Chalaud.

Le possesseur de Maraut avait la justice totale *en toutes maisons, meix, pourpris du village* et autres fiefs réunis. Il pouvait instituer juge, procureur, greffier, sergent.... Au *Champ-des-Fourches* on voyait alors un signe patibulaire à trois piliers, et un autre au *Champ-Brenin*, près de Villeneuve. Tous ses sujets lui devaient quinze sous de bourgeoisie par feu, payables en son *châtel* le jour et fête de Notre-Dame de mars, un bichet de froment à la mesure d'Avallon pour *messerie*, à la Saint-Rémi, une poule de coutume, dix deniers pour champoyer leur bétail, *tant gros que menu* (2), à la Saint-Martin d'hiver, un oison, chaque année, pour le faire pacager dans les forêts hors *le temps de grenier*, une demi-livre de cire à la Chandeleur, pour l'abreuver dans les étangs, et cinq deniers pour droit de pêche dans les eaux du Cousain et des ruisseaux de la seigneurie depuis la justice de Presle jusqu'à celle de Méluzien. Ils étaient tenus de moudre leurs grains au moulin Cadou ou à celui de Maraut, à condition néanmoins que les meuniers iraient *quérir leurs fournées et agiraient avec probité*; mais ils pouvaient bâtir, à volonté, des fours pour cuire leur pain, en payant un boisseau d'avoine qu'Achille d'Aussienville changea en une tierce, en affranchissant les habitants de Maraut le 13 septembre 1609. Ceux-ci payèrent alors une somme de quatre cents livres

(1) Archiv. d'Avallon.

(2) Le droit de champoyage, pour le gros bétail, avait été accordé le 30 avril 1532, et pour les pores, au sortir de l'auge de mars, le 2 juin 1557.

et consentirent à une redevance annuelle de quinze sous de bourgeoisie par feu, comme la payaient la plupart des habitants de Magny et d'Estrées, qui avaient été affranchis par les ducs de Bourgogne, au treizième siècle. Les Chiscards et le meix de Guillaume Carillon, érigé en fief par Guillaume de Jaucourt en faveur d'un de ses serviteurs de même nom, qui l'avait tiré des prisons de Dom-Julien en Lorraine, jouissaient déjà du droit de franchise (1).

La châtellenie de Maraut, d'abord possédée par la noble maison de Magny, passa, au treizième siècle, dans celle de Charny. Jean en était seigneur en 1346. Une alliance la porta, peu de temps après, dans celle de Jaucourt, dans laquelle elle resta environ trois cents ans. Philippe, baron de Villarnoult, seigneur de Ruère, de Chassigny..... et gouverneur du Nivernais, en jouissait en 1383. Louis XI la confisqua, en 1478, sur Guillaume de Jaucourt, généralissime des armées de Maximilien d'Autriche et son premier maître d'hôtel, pour le punir de son attachement à ses anciens maîtres, et fit raser, ainsi que nous l'avons remarqué, son château de Maraut par Charles d'Amboise, maréchal de Bourgogne, qui n'épargna qu'une grosse tour, dont les murs avaient trois mètres et demi d'épaisseur à la base. Aubert de Jaucourt, frère de Guillaume, auquel le monarque l'avait donnée, la rendit, sans en rien retenir, après la paix, en 1493. Si on en croit Courtépée, elle aurait été confisquée de nouveau sur Hugues, fils de ce seigneur, et restituée en 1498 par Louis XII (2).

Anne de Jaucourt porta Maraut, dans le siècle suivant, en dot à François de La Platière, baron d'Espoisses, qui mourut en 1566, et ne laissa, à ce qu'il semble, qu'une fille, nommée Françoise, en faveur de laquelle Philibert de

(1) Ce fief, situé à Maraut même, était possédé, en 1609, par Georges de Clugny, juge-prévôt d'Avallon.

(2) Tome vi, p. 22.

La Platière de Bourdillon, son oncle, maréchal de France, testa l'année suivante, et qui s'unit à Louis d'Anssienville, chevalier des ordres du roi, baron de Réveillon (1). De ce mariage naquirent, entre autres, deux fils, Louis, sire d'Espoisses, en faveur duquel cette seigneurie fut érigée en marquisat en 1613, et Achille, vicomte des Bordes, qui fut seigneur de Maraut. Le premier n'ayant point laissé de postérité, institua, en 1652, Françoise d'Anssienville, sa nièce, son héritière. Celle-ci avait épousé Henri de La Grange d'Arquien, comte de Maligny, dont elle eut deux filles, Marie-Casimire, qui s'unit à Jean Sobieski, roi de Pologne, et Magdeleine, mariée à Guillaume de Pelch-Pérou-Cominge, comte de Guitaud, chevalier des ordres du roi (2). Cette dernière prenait encore le titre de dame de Maraut en 1698 (3).

La seigneurie passa ensuite à Jacques de Ganay, chevalier d'honneur à la cour des comptes, qui rebâtit le château actuel et mourut en 1743. Ses héritiers vendirent Maraut et ses dépendances à Jean-Baptiste Gitton de Magny, dont nous avons parlé plus haut. Celui-ci laissa la châtellenie à Joseph, son fils, issu de son mariage avec Magdeleine de Ligneville, qui en jouissait à la fin du dernier siècle.

Charbonnières, autre hameau de la commune, formait une terre dont la seigneurie appartenait à l'abbaye de Regny. Elle lui avait été donnée, en 1236, par Anséric de Montréal, du consentement de Marie de Garlande, comtesse de Grandpré, son épouse. Personne autre que

(1) COURTÉPÉE, tome v, p. 477; archiv. de la préfecture de la Nièvre. Les armes de la maison de La Platière étaient : « D'argent au chevron de gueules, accompagné de trois anilles ou fers de moulin de sable, deux en chef et une en pointe. » Celle d'Anssienville portait : « De gueules à trois mailloches d'or, posées deux et une. »

(2) COURTÉPÉE, tome vi, p. 24.

(3) Archiv. d'Avallon.

les religieux n'y possédait un pouce de terrain (1). Le monastère, dit Courtépée, n'y avait que la moyenne et basse justice depuis 1313, époque où la haute fut cédée à Hugues V, duc de Bourgogne. Néanmoins l'abbé était, au seizième siècle, seigneur haut-justicier du lieu. Henri IV, pour le punir de son attachement à la Ligue, donna cette terre, en 1589, à Olivier, sire de Chastellux, en récompense de ses agréables services. Ce seigneur en fit faire le bornage en 1609. Elle revint, sans doute, peu de temps après à l'abbé de Regny, puisqu'il fit faire, en 1740, un second bornage entre la seigneurie de Maraut.

Les Meix, autrefois les *Cours-Franches d'Estrées*, étaient une terre domaniale, qui passa au roi à l'époque de la réunion de la Bourgogne à la couronne. Ce hameau avait été affranchi par le duc Eudes III, en 1210. Les habitants, selon le terrier d'Avallon de l'an 1486, étaient exempts des droits de lods et ventes et de remuement; mais ils devaient quinze sous de bourgeoisie à la Saint-Remi. Messire Berthier de Sauvigny, intendant du roi, en était seigneur engagiste en 1772.

Reposeur, à l'est, faisait partie de la baronnie de Presle, située près de Cussy-les-Forges, commune limitrophe de celle de Magny, et l'une des seize dont se compose le canton de Guillon (2). Cette ancienne seigneurie avec ses dépendances est la seule partie de la commune qui soit assise sur le sol du Morvand. Elle

(1) Archiv. d'Avallon.

(2) Le bourg de Cussy est traversé par la route de Paris à Lyon, sur laquelle il forme une longue rue, courant du nord-ouest au sud-est. Son nom semble venir de sa situation dans une vallée, et son surnom des usines qu'on y remarquait autrefois. Il fut affranchi, au treizième siècle, par les sires de Grancey, desquels la seigneurie du lieu passa aux barons et marquis d'Espoisses. Ce bourg fut fermé de murs en 1543. Il s'y tenait alors un marché, chaque semaine, et quatre foires par an. Le 3 juin 1851, un incendie, allumé par imprudence, consuma quinze ou vingt maisons, au sud de l'église. Celle-ci, jolie construction du seizième siècle, est dédiée

relevait en fief du comté d'Avallon, et avait dans sa propre mouvance la terre de Gresigny, située près de Beauvilliers. Sa haute justice s'étendait, outre le hameau de Presle (1) et celui de Reposeur, sur Cussy en partie, Villeneuve aussi en partie, et sur le Pont-de-Cussy.

L'ancienne maison-forte, bâtie sur un monticule, près de la rive droite du Cousain, avait été reconstruite, en 1478, par Georges de La Trémouille, qui fit aussi réparer les fortifications aux frais des retrayants ou sujets de la seigneurie. Il n'en reste plus que quelques tours et des vestiges de fossés.

Presle appartenait, au douzième siècle, à une noble famille de ce nom, qui prit une part glorieuse aux croisades. Gauthier de Presle, chevalier, abandonna, en 1216, à l'abbaye de Regny, ses prétentions sur tout le finage de Courtemel, en présence d'Eudes, duc de Bourgogne; il confirma cette concession, sept ans plus tard, à Regny même, en plein chapitre, et y ajouta une rente de trois setiers de blé. Huguenin et Lucas de Presle partagèrent, en 1318, la terre de *Sainte-Marie* avec Béatrix, dame de La Marche, et Guy Besors de Villarnoult. Perrin fut long-temps prévôt d'Avallon. Guy de Bar, dit le Beau-de-Bar, chevalier, bailli d'Auxois et chambellan du duc de Bourgogne, en était seigneur en 1442. Il assista, la même année, au siège de Château-Chinon, où il commandait

à saint Martin. Elle se compose d'un chœur, flanqué de deux chapelles, bâties aussi dans le style de la renaissance, et d'une nef, plus ancienne. Le clocher, qui s'élève sur le milieu de l'édifice, est surmonté d'une haute flèche. Louis d'Anssienville, marquis d'Espoisses, y fit une fondation au milieu du dix-septième siècle. On y remarquait sa devise : *Ut sors valet*, accompagnée de trois dés. Le patronage de la cure appartenait à l'abbé de Saint-Martin d'Auxun dès 924, année où il lui fut confirmé par le roi Raoul. Le curé, le collateur, le seigneur de Cussy et celui de Presle se partageaient les dîmes par quart. La commune compte sept cent cinquante habitants et mille trois cent soixante-deux hectares de superficie.

(1) *Pratellum, Prælie.*

quatre chevaliers, huit bacheliers, quarante-huit écuyers, un trompette et deux ménétriers, et mourut prévôt de Paris en 1437. Geoffroy de Beauvoir, son héritier, vendit cette terre, du consentement de Guillemette de Digoine, son épouse, à Jean de Ferrières.

Elle fut ensuite possédée par les maisons Durey de Noinville, Filzjan, d'Albert... Louis Berthier de Sauvigny, intendant du roi, seigneur engagiste de Cussy, en était titulaire au milieu du dernier siècle. Il avait établi près du château une manufacture de coton pour occuper trente-six orphelins.

Dans le voisinage de Cussy se trouvait autrefois une chapelle de saint Roch. On croit qu'elle servit à une léproserie.

CANTON DE QUARRÉ-LES-TOMBES.

Huit communes, donnant ensemble un total de huit mille quatre cent quarante-deux habitants, composent ce canton, dont l'étendue est de dix-huit mille cinq cent seize hectares. C'est peut-être la partie la plus découverte et la plus fertile du Morvand. On n'y rencontre pas de montagnes proprement dites, mais de riants coteaux, qui ont fait dire à Vauban que le pays était *bosselé*, et de gracieuses vallées, dont les principales sont celles où coulent les rivières de Cure et de Trinclin. Le premier de ces deux grands cours d'eau limite le canton au sud-ouest, et le second l'arrose du sud au nord. L'ère celtique, l'époque gallo-romaine et la féodalité y ont laissé des souvenirs de leur passage. Nous en parlerons à l'article des communes où ils se trouvent. On y remarquait autrefois deux voies romaines. Il y existe aujourd'hui plusieurs routes parmi lesquelles celle de Paris à Lyon tient le premier rang.

I.

QUARRÉ-LES-TOMBES,

Careacum, Quadriacum, Quarrea, à Quadratis lapidibus.

La commune de Quarré doit à son importance l'honneur d'avoir été choisie pour chef-lieu de canton. Elle renferme deux mille quatre cents habitants répartis entre un grand nombre de hameaux. Son territoire, borné à l'ouest par la rivière de Cure, qui le sépare du département de la Nièvre, et à l'est, par celle de Trinclin, est riant et fertile au nord, mais sombre et presque stérile au sud, où l'on remarque d'immenses forêts couvrant une étendue de plusieurs lieues. D'un côté, c'est le Haut-Morvand avec sa physionomie rude et sauvage; de l'autre, le Bas-Morvand, pays des gracieux coteaux et des délicieuses vallées. Cette commune couvre une superficie de quatre mille six cent cinq hectares dont dix-sept cent quatre-vingt-six sont occupés par les bois. La *Forêt-au-Duc* seule en compte douze cent trente-cinq d'un même tenant. Elle a été ainsi nommée des ducs de Bourgogne, ses anciens possesseurs. Eudes III, l'un deux, l'acquit, en 1215, de Robert de Corbigny, dit de Sermiselles (1), et donna usage et pacage aux villageois des environs moyennant une somme d'argent déterminée, et une rente annuelle de quatre deniers dijonnais par feu (2). Depuis la réunion

(1) COURTÉPÉE, tome VI, p. 48; Archiv. de Chastellux.

(2) C'étaient les habitants de Quarré, de Champlois, de Montz, de La Fouletière, de La Gorge, de Villiers, de Velars, de Menemois, de Montgaudier, de Bousson, des Iles-Menerier, de Crot-de-Fou, de Bonnaré et de Bornoux. Cette concession fut confirmée par lettres de sentence du 21 mai 1409.

de la Bourgogne à la couronne, cette forêt a été vulgairement désignée sous le nom de *Bois-du-Roi*. Près de la moitié de son étendue se trouvait sur le territoire de Dun-les-Places, qui en fit l'abandon, en 1825, pour celle de Breuil.

La paroisse de Quarré, jadis chef-lieu d'un des vingt-cinq archiprêtrés du diocèse d'Autun, est très-ancienne (1). Elle doit son origine à un antique prieuré, fondé au neuvième siècle, sous l'invocation de saint Pierre, mais dont on ne trouve aucun monument dans le pays, pas même un souvenir. Néanmoins, le père Royer, dans son *Réaumaüs, ou Histoire de l'abbaye de Moûtier-Saint-Jean*, rapporte que sous Louis-le-Jeune, en 1139, l'évêque d'Autun, Étienne I^{er} de Bagé, le confirma à ce monastère, parce qu'il savait « que ses prédécesseurs avaient fait cette concession long-temps avant lui et que cette abbaye en jouissait, en effet, depuis une époque très-reculée. » Le prélat ajoute : « Qu'en confirmant cette église avec ses revenus au monastère de Saint-Jean de Réaumaüs, il a été conduit par la vertu de charité, qui veut qu'on soulage les misères des gens qui souffrent, qu'on donne à ceux qui se font pauvres pour Jésus-Christ, et enfin parce que le désir des pieux fidèles le demandait (2). » Il confirma en même temps au monastère les prieurés de Saint-Germain de Modéon, de Sainte-Magnance, de Joux..... L'évêque Humbert, son neveu, en fit autant huit ans après.

Il s'éleva, en l'an 1200, entre les religieux de Moûtier-Saint-Jean et le chapelain de Quarré, concernant les

(1) Les paroisses de sa dépendance étaient : Aisy, Brassy, Beauvilliers, Bussièrès, Dornecy-sur-Cure, Dun-les-Places, Dompierre-en-Morvand, Gouloux, Molphey, La Roche-en-Breny, Marigny-l'Église, Montigny-Saint-Barthélemi, Quarré, Rouvray, Seincey, Saint-Andeux, Saint-Brancher, Saint-Germain-des-Champs, Saint-Germain-de-Modéon, Saint-Agnan, Saint-Brisson, Saint-Léger-de-Fougeret, Sainte-Magnance.....

(2) Page 463.

revenus de l'église du lieu, un différend qui fut porté au tribunal de l'évêque Gauthier. Le prélat attribua la moitié de ces revenus aux moines et le reste au *prêtre*. Cette décision fut approuvée, six ans après, par une bulle du pape Innocent III. Le patronage de la cure passa un peu plus tard, à l'évêque diocésain.

Les dîmes de la paroisse se percevaient à raison de quinze gerbes l'une, et se partageaient, au quinzième siècle, entre le curé et les divers seigneurs de la localité. En 1456, le curé Jacques de Chastellux fit remise à Simon de Barges, seigneur de Quarré, à *cause de sa qualité de gentil homme*, d'un denier tournois qu'il lui devait, *pour chaque corne de bœuf qu'il mettait à la charrue, et de la moitié des dépenses du luminaire* pour sa part des dîmes du bourg. Le seigneur de Menemois abandonna la moitié de celles de ce hameau pour un bichet d'avoine et cinq sous de rente, et le sire de Chastellux, sa portion de celles de Bousson, de Montarin et de *Nemois* pour quatre setiers de blé par an (1).

Le bourg de Quarré, l'un des mieux bâtis du Morvand, est situé sur un beau plateau, près d'un vaste étang appartenant aux comtes de Chastellux, anciens seigneurs suzerains du pays. Au centre s'élève l'église paroissiale, dédiée à Saint-Georges. C'est un assemblage de constructions de diverses époques, en somme peu remarquable. Le chœur, selon toute vraisemblance, fut reconstruit, au seizième siècle, par Olivier de Chastellux, qui y fut inhumé en 1617, ainsi que le rappelle un monument placé au côté nord. Vis-à-vis, au sud, on remarque un autre petit monument élevé par la reconnaissance et destiné à perpétuer le souvenir d'un homme vertueux, Blaise Bégon, curé de Quarré dans les mauvais jours de la première révolution, et décédé à Lautreville, en 1797. La nef et la

(1) Archiv. de Chastellux.

tour ne datent que de 1782. Les deux bas-côtés ont été construits, celui du nord en 1846 et l'autre en 1849, par le zèle de M. Barthélemi - Wast Henri, curé de la paroisse (1). Une voie antique, la plus ancienne de toutes celles qui sillonnaient le Morvand, et qui faisait communiquer Autun et Sens, passait tout près de cet endroit; on en remarque encore des vestiges, à l'est.

On n'est pas d'accord sur l'origine et l'étymologie du nom de Quarré. Quelques archéologues ont pensé qu'il a été ainsi appelé de Numidius Quadratus, illustre citoyen romain, qui y aurait possédé une villa dont on a retrouvé, à diverses époques, des débris, comme médailles, tuiles à rebords, statuettes..... Nous partageons volontiers ce sentiment. D'autres font venir son nom des pierres carrées ou tombes, à *lapidus quadratis*, qu'on remarquait autrefois entassées en grand nombre et pêle-mêle sur la place publique. On en brisa plus de cent cinquante pour les voûtes et le dallage de l'église et de la sacristie, au seizième siècle; le reste, composé de cent environ, fut déposé sur le cimetière et distribué sur les fosses, ainsi qu'on les voit encore aujourd'hui.

Ces tombeaux, qui ont donné au moins son surnom au pays, sont en pierre de Champrotard et creusés en forme d'auge. La largeur est moindre aux pieds. Chacun avait son couvercle, que l'on reconnaît encore à sa surface arrondie. La présence de ces tombeaux à Quarré, comme tant d'autres monuments anciens, a fait naître divers sentiments. Une vieille tradition populaire rapporte qu'au neuvième siècle, une terrible bataille, où il périt six mille personnes, fut livrée entre les Français et une armée d'infidèles près du bourg, au sud, dans l'endroit

(1) Il est auteur d'une histoire de l'abbaye de Pontigny, d'une autre de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, et de *Mémoires* sur la petite ville de Ségelay, sa patrie.

dit le *Champ-Cullan*. Cette affaire doit être la même que celle que l'abbé Lebœuf, Courtépée, les auteurs du *Nivernais* et quelques autres écrivains placent en 843, et qui eut lieu, disent-ils, contre les Normands, entre Marigny-l'Église et Chalaud.

Quoi qu'il en soit, le peuple, qui mêle toujours le merveilleux aux faits historiques, raconte que Renaud, fils d'Aimon, prince des Ardennes, et l'un des héros de cette bataille, entra, épuisé de fatigue, dans la forêt voisine, s'assit au pied d'un arbre et s'y endormit d'un profond sommeil. A ses côtés se tenait debout son valeureux coursier attaché au tronc d'un vieux chêne.

Pendant qu'il dormait ainsi, les deux armées en vinrent de nouveau aux mains et se chargèrent avec une véritable fureur. Bientôt la mêlée fut générale et le carnage affreux. Le cliquetis des armes devint lui-même si perçant, les cris des combattants étaient si retentissants, que la monture du guerrier, dans son impatiente ardeur et à force de trépi gnements, s'enterra jusqu'au ventre.

Honteux de s'être laissé aller à un coupable repos tandis que ses frères d'armes tombaient sous le fer de l'ennemi, Renaud, d'un bond se lève, maudit le rossignol dont le doux ramage avait contribué à l'assoupissement de tous ses sens, et, sautant sur son coursier, accourt, rapide comme l'éclair, pour soutenir le siens, s'il est encore temps, ou pour mourir avec eux. Déjà les barbares, enhardis par un premier succès, marchaient la lance en avant sur les bataillons français; déjà ceux-ci commençaient à plier sous le choc des ennemis, lorsque le héros, saisissant, à défaut d'autre arme, un chevron que le hasard place sous sa main, s'élance dans la mêlée, frappe, tue ou disperse. Mais comme il frappait *en bout*, une voix amie lui crie :

Frère Renaud, touchez, je vous prie, en fauchant,
Et vous en abattrez sitôt mille que cent.

Bientôt, en effet, les infidèles tombent sous ses coups comme les épis sous la faux du moissonneur, la terre est jonchée de cadavres et la victoire remportée. On ajoute que depuis la malédiction lancée contre lui, le gentil oiseau, dont les chants mélodieux animent et charment la solitude des bois, ne fut plus entendu dans ceux du Roi. On prétend encore qu'après la bataille, il poussa des buissons d'épines sur la fosse des païens et que des tombes apparurent miraculeusement pour recevoir les dépouilles mortelles des *bons*. Telle est, selon le peuple des campagns, l'origine des tombeaux de Quarré.

Un poète du treizième siècle leur assigne à peu près la même origine. Il fait livrer la bataille, non à Quarré, mais à Pierre-Perthuis, entre les troupes de Charles-le-Chauve et celles de Gérard de Roussillon, que l'on croit en avoir été seigneur. Le manuscrit se trouvait, à la fin du dernier siècle, dans la bibliothèque du président Bouhier de Sauvigny, à Dijon. Nous citons le fragment le plus saillant :

Se vous plaît , aujourd'hui le cri sera *Saint-Georges*.
 Bon métier avons d'aide , et il nous peut bien faire ,
 Aujourd'hui en aurons besoin dans cette affaire.
 Sa chapelle est si près , au lieu qu'on dit Quarrée !
 Là , seront transportés à char et charretée
 Les morts qu'aujourd'hui ci perdront mortelle vie ,
 Et gagneront ce lit où nul ne porte envie.
 Le cri est beau et bon et l'affièrte à gens d'armes
 Qui mettent en péril leurs biens , leurs corps , leurs armes.
 Tous ensemble disent , criant à haute gorge ,
 Nous voulons aujourd'hui tretous crier saint George.

Il raconte ensuite que Gérard de Roussillon resta maître du champ de bataille, puis il continue ainsi :

Les grands les leurs portent un chacun en leurs terres
 Ez aultres qui meurent , faut sépulchres quarrés.
 Girard , dame Berthe , Dieu de bon cœur prièrent ;
 De deux nuits , de deux jours , ne burent , ne mangièrent

Et jurent que jamais n'useront que pain d'orge
Jusqu'à temps qu'à Quarré, où l'on ore saint George
Soyent mis tous les chrétiens en noble sépulture.
Mettre iceux noblement donnent toute leur cure,
Oh ! comme Dieu pour eux fit moult très-grand miracle !
Ils trouvent un matin chacun un habitacle.
Les très-plus beaux cercueils, ja plus beaux ne verrés,
Ils furent, dans sept jours, tous dedans enterrés,
Plusieurs cercueils ja ci uns furent mis sur l'autre
Les grands gens sont dedans, sans argent et sans piaulte,
Les mêmes dedans terre en beaux cercueils gisèrent,
Sarrasins encrottés tuits ensemble mis furent,
Non pas où les chrétiens, ni près du cimetière,
Diables en leur enfer en font sous eux litière (1).

Quelques savants, ayant cru reconnaître une épée dans un emblème sculpté en relief, ont fait remonter ces tombes aux Gaulois. D'autres, avec plus de raison, y voient tout simplement des tombeaux chrétiens, dont cette localité serait devenue, du neuvième au douzième siècle, un entrepôt pour les villes du voisinage, et qui auraient été abandonnés par suite de l'usage d'enterrer dans les églises. On croit avoir acquis la certitude que la plupart n'ont jamais servi. En 1832, on trouva, en démolissant un pan de mur de la sacristie, la moitié d'un couvercle de tombe, sur lequel était sculptée en relief une croix très-bien travaillée, ayant trente-six centimètres de haut et trente-deux de large. Sur le côté d'une autre tombe on a aussi remarqué trois croix de Saint-André et un écusson, qui confirment ce que nous venons de dire.

Le bourg de Quarré, aujourd'hui considérable, ne comptait encore, en 1550, que vingt-deux feux. Il doit, sans doute, ce rapide accroissement à l'acte d'affranchissement que consentit, quatre ans plus tard, aux habitants, Louis, sire de Chastellux, baron de Quarré, et posté-

(1) Le Goux, *Hist. manusc. des évêq. d'Autun*.

rieurement à sa dignité de chef-lieu de canton. Ce seigneur leur fit cette concession *pour eux, leurs hoirs, nés et à naître, afin que par la suite ils demourassent, fussent tenus et respectés comme francs et vrais bourgeois, à condition d'une somme de soixante écus de belle-main, et de payer, en outre, par chacun habitant ayant feu et lieu audit Quarré, à perpétuité, le lendemain de Noël de chacun an, quatre gros, valant six sous huit deniers tournois, un bichet, moitié froment, moitié avoine, mesure de Rouvray, pour le droit de bourgeoisie, une poule de coutume, trois corvées, l'une avec charrue à bœufs, l'autre à faucher, et la troisième à moissonner, ou trois sous pour chaque corvée à bœufs, et dix-huit deniers pour celles à bras, à la volonté du seigneur. Celui-ci se réserva, en outre, les droits de guet-et-garde au château de Chastellux, de corruaiges, de foiruraiges et aultres par eux dus, accoutumés faire et payer (1).*

Le roi avait autrefois droit de haute justice à Quarré, dans le meix de Jean et d'Huguenin Vilain. Le prévôt d'Avallon tenait ses jours, *le mercredi, de quinze en quinze jours, au pignon de la maison de Jean Quarré, assis sur le chemin réal tendant de l'église à La Gorge (2).*

Il se tient en ce bourg un petit marché, le mercredi de chaque semaine, et six foires par an. Celles du 7 janvier, du 24 avril et du lendemain de la Trinité, furent fondées par lettres patentes du roi, de l'an 1626, à la prière d'Hercule de Chastellux. On y trouve un petit établissement religieux, composé de trois sœurs de la Providence de Vitteaux, et dû au zèle de M. Henri, curé de la paroisse (3).

(1) Archiv. de Chastellux.

(2) Archiv. d'Avallon.

(3) Martin de Hauluret, l'un de ses prédécesseurs, fut proto-notaire du Saint-Siège en 1523; Jean Landret était en même temps chanoine de Beaune; Jean Morizot, précepteur des enfants de Chastellux, fut abbé commendataire de Regny en 1636.

L'ancienne seigneurie de Quarré, avec haute, moyenne et basse justice, avait le titre de baronnie et remontait aux premiers temps de la féodalité. Le manoir seigneurial se trouvait au-dessous de l'étang, dont les eaux servaient à inonder ses fossés, au nord-ouest et près du bourg. Il n'en existe plus de vestiges. De son donjon mouvaient plusieurs fiefs, tels que Bousson, La Grange-Rateau, La Fouletière, Montgaudier, La Gorge, Ruère, Montz, Velars, Villiers-les-Potots... Cette baronnie appartenait, de temps immémorial, à la maison de Chastellux, qui y comptait aussi plusieurs vassaux. En 1147, Artaud I^{er} de Chastellux donna à l'abbaye de Regny usage et pacage dans ses forêts d'entre les rivières de *Chors* et de *Cousain*, et Artaud II tous les bois, près, terres et rivières qu'il possédait dans le finage de *Busson*, *Busset* et *Nemois*, jusqu'au torrent qui coule sous *Quarré*, ce qui fut ratifié par ses enfants, en présence de l'évêque d'Autun (1).

Arérius ou Renerius de Quarré, chevalier, seigneur du lieu, que l'on croit être le même que Reignier de Chastellux, légua, en 1189, à cette abbaye, du consentement d'Agnès, son épouse, sa part du bois de *Chazan* jusqu'à celui de *Ponce de Pierre-Perthuis*, son parent, et donna, en outre, le droit de pacage dans ses autres bois et terres. Alix, sa sœur, femme de Robert de Corbigny, fit aussi, du consentement de Pétronille de Villarnoult, leur mère, donation, pour le remède de son âme et de celle de son mari, d'un *plein usage dans ses pâtures et pacages de Quarré*. Hugues, sire de Chastellux, leur cousin, en qualité de seigneur féodal, confirma ces donations l'année suivante.

Les fils de Renerius : Guillaume, Robert Guy et Jean, moins bienfaisants que leur père, inquiétèrent, dans la suite, les religieux de Regny pour la propriété d'une partie

(1) Dom G. VIOLE, *Hist. manusc. de Regny*: Archiv. de Chastellux.

du bois de Vau-Marin et de la terre de Chazan ; mais ils reconnurent, en 1236, qu'ils avaient agi injustement et abandonnèrent leurs prétentions. Henri en fit autant en 1245, en présence de Guy de Vergy, évêque d'Autun. André, son frère, légua, en outre, un bois au finage de Trinclin, et fit confirmer ce don, quatre ans après, par Artaud III de Chastellux. Jean Pioche de Marcenay donna, de son côté, en 1257, au même monastère, un pré à Trinclin et une rente de deux setiers, moitié seigle et moitié avoine, sur ses tierces et coutumes de Quarré.

Isabelle de Quarré porta ensuite ce fief à André Rateau, chevalier, dont le père, Aimo Rateau, avait légué, en 1238, un setier de seigle sur le moulin de Chastellux à l'abbaye de Sainte-Marie de Marcilly. Leur fille Alix ayant épousé Guillaume de Villiers, écuyer, celui-ci en donna dénombrement en 1324. Simon de Barges, qui le possédait en 1456, le laissa à Jean, son fils, qui reprit de fief la moitié des dîmes et le four banal en 1481, et reconnut, quinze ans plus tard, que la haute justice appartenait au sire de Chastellux, et à lui la moyenne et la basse.

Barbe de Barges fit passer ensuite cette terre à Jean de Cullan (1). Leurs descendants furent dépouillés par décret, le 14 août 1564, et leurs biens adjugés à Simon des Loges, chevalier, seigneur de Cheilly. Quarré était, en 1601, à Claude de Damoiseau, dont le fils, nommé Gabriel, vendit, en 1664, à César-Philippe, comte de Chastellux, qui unit ce fief à la principale seigneurie.

Bousson, gros hameau situé dans une vallée, à l'ouest,

(1) Le Champ-Cullan rappelle le souvenir de cette famille dont une fille, nommée Barbe, épousa Philippe de Chastellux, souche de la branche de Bazarnes. Jean de Cullan, dont la veuve se remaria à Louis de Morin, laissa deux fils du nom de Jean; l'aîné épousa Catherine de Rabutin, et en eut Edme, seigneur de Quarré.

formait une terre en toute justice, qui donna son nom à une famille que l'on croit issue des seigneurs suzerains. Jean de Bousson, chevalier, en fit foi et hommage, en 1317, à Jean de Chastellux. Il laissa, d'Isabeau de Vésigneux, son épouse, quatre filles mariées, l'une à Guyot-Copins, écuyer, seigneur de Sauvigny, qui en reprit de fief en 1359; la seconde, à Guyot de Bierry; la troisième, à Philippe de Galant, et la quatrième, à Guillaume de Monceau. Leurs enfants vendirent à Guillaume de Beauvoir, sire de Chastellux, en 1404. Bousson et Quarré en partie furent donnés, en 1535, *en assiette de mariage*, à Jacques Aux Épaules, écuyer, seigneur de Pizy, époux de Marie de Chastellux (1).

L'ancienne maison-forte de cette seigneurie était située près du hameau, où l'on en remarquait naguère les fossés.

Champlois, au sud-est, fief mouvant du roi, appartenait, en 1313, à Huguenin d'Estaules, chevalier, seigneur de Menemois. Ses enfants le cédèrent, en 1347, à Millet-Flatis, qui acquit en même temps la moitié des grosses dîmes de Quarré. Philippe Andrault, baron de Langeron, premier gentilhomme de la chambre du dauphin, accorda, en 1674, un droit d'usage et de pacage dans les bois de Montz, des Plats..., aux habitants, moyennant deux poules et un denier de cens payable le jour de Noël. Il leur donna, en même temps, la permission de puiser de l'eau dans la fontaine de *Sainceraille*, jusqu'à ce que Jacques Moreau, l'un d'eux, capitaine des chasses au bailliage d'Auxois et au comté de Château-Chinon, leur eut fait creuser un puits et un abreuvoir. Pierre Pecquet, grand-maitre des eaux et forêts de Normandie, était, en 1747, seigneur de Champlois, du Moulin-Colas et de Montz. Ce dernier fief appartenait, en 1187, à Ponce de Pierre-Perthuis, époux de Nazarie de Chastellux, qui donna, la même

(1) Archiv. de Chastellux.

année, à l'abbaye de Regny, usage et pacage dans le bois de *Mont-Saint-Juin*, dont Henri, son fils, lui abandonna la propriété en 1245. Adeline de Montz le porta à Jean de Lohaz de Chevannes, qui en fit dénombrement à Chastellux en 1327. Philippe de Moisy le possédait deux siècles plus tard (1), et Philippe Andrault de Langeron, en 1674.

A La Gorge, se trouvait autrefois un manoir seigneurial qui appartenait, en 1280, à Jean de Roilly, écuyer. Jeanne de La Mothe, dame de Gresigny, en fit foi et hommage en 1471. Pierre Hollier acquit ce fief en 1766.

Menemois, *Nemois* et Montarin formaient une terre en toute justice qui mouvait *noblement* de la baronnie de Lormes-Challon. Elle appartenait, en 1232, à Robert de Corbigny, chevalier, et en 1312, à Huguenin d'Estaules, qui en donna aveu. Gaucher de Savoisy le renouvela douze ans après. Guy de Jaucourt, seigneur de Maraut, fit don de ce fief, en 1448, à Philibert de La Forest, dont l'arrière-petit-fils, nommé Jean, affranchit, en 1569, moyennant cent cinquante écus d'or et une rente annuelle de cinq sous de bourgeoisie, la famille Amory, de Montarin, qui a donné un curé à Marigny-l'Église, et lui permit d'avoir un colombier en pied. Pierre de Luzy se disait aussi seigneur de Nemois en 1550. Claude de Damoiseau en jouissait au nom de ses six frères, un siècle plus tard. Il laissa douze enfants qui vendirent cette terre en 1664, pour onze mille livres, à Philippe-César de Chastellux.

Montgaudier, dans la vallée de la Cure, était possédé par trois seigneurs hauts-justiciers, savoir : le comte de Château-Chinon, celui de Chastellux et l'abbé de Regny. La portion du premier relevait du bailliage de Brassy-et-Dun ; celle du monastère était unie à Charbonnières, près

(1) Il avait épousé Catherine de Chastellux.

de Magny-les-Avallon. Les habitants, tenus au guet-et-garde de la forteresse de Chastellux, se rédimèrent de cette charge en 1618, moyennant une rente de vingt sous par feu. Nous avons vu que Robert de Corbigny, seigneur de Menemois, qui prétendait *tout plein* de droits sur ce hameau, le brûla en partie en 1332.

Le fief de La Grange-Rateau, dont le nom rappelle celui d'une ancienne famille de chevalerie, fut affranchi, en 1619, par Hercule de Chastellux. Velars-le-Comte, autrefois Veillart, doit son origine et son nom à une antique villa dont l'existence a été attestée par des découvertes de tuiles à rebords, de statuettes et de médailles. Il appartenait, en 1325, à Jean et Guyot de Veillart, qui en firent dénombrement à Chastellux, et en 1471, à Jeanne de La Mothe, dame de Grésigny, de La Gorge.... Les maisons Guillaume de Sermiselles, Morot et Robert de Chevannes l'ont ensuite possédé successivement.

La seigneurie de Villiers-les-Potots, hameau traversé par la route de Quarré-les-Tombes à Avallon, appartenait, en 1324, à une famille qui en portait le nom. Guillaume, époux d'Alix, dame de Quarré, la laissa à Perrin, son fils, qui en fit foi et hommage en 1358. Guy de Fontenay, seigneur de Saint-Aubin, donna, vers 1534, aux habitants, usage et pacage dans les bois de sa terre, moyennant une rente de deux boisseaux d'avoine par feu, et deux poules de coutume dues à la Saint-Martin. Ce fief vint enfin aux barons de Villarnoult, qui percevaient cinq deniers sur chaque charriot passant par cet endroit, trois sur charrette, et un pour cheval, bœuf, porc et brebis. Le cheval avec selle pour *chevaucher* ne devait rien (1).

Les hameaux situés dans les bois, au sud, et nommés vulgairement les *Bois-de-Chastellux*, n'étaient encore, ainsi que ce nom l'annonce, au dix-septième siècle, qu'un

(1) Archiv. de Chastellux et d'Avallon.

lieu désert et couvert de broussailles. A peine y rencontrait-on quelques loges de bûcherons. Mais en 1612, Olivier de Chastellux ayant amené une colonie de Picards de La Thierrache, pays ruiné par les guerres, leur distribuait ces terrains incultes, à charge de les défricher, de s'y bâtir des maisons, et de lui payer une livre de belle-main par arpent, une tierce, une poule de coutume, cinq sous de bourgeoisie, et de faire guet-et-garde à son château, à peine de douze deniers par chaque défaut. C'est ainsi qu'ont été fondés les Mathieux, des Lavaux, des Champs-de-Bournoux.....

Près du premier de ces hameaux, il existait autrefois une chapelle rurale dédiée à saint Eptade, abbé de Cervon. On y découvrit jadis des tombes en pierres qui attestaient la dévotion des grands envers cet édifice sacré. Le curé de Dun-les-Places prétendait qu'elle se trouvait sur le finage de sa paroisse.

Les Iles-Ménéfrier ont pris leur nom de leur position au fond d'une étroite vallée qu'arrose la Cure, et leur surnom de celui d'un canton de bois voisin. Entre ce hameau et Quarré, au sommet d'un mamelon boisé, se trouve la *Roche-des-Fées*, sorte de monument druidique où l'on remarque diverses figures bizarres.

En 1719, il mourut, d'une dissenterie occasionnée par les grandes chaleurs, plus de trois cents personnes dans la paroisse de Quarré-les-Tombes.

II.

BEAUVILLIERS, *Bellovillare*.

Ce nom indique une belle et agréable situation. En effet, Beauvilliers est bâti sur un joli coteau d'où l'on jouit d'un charmant coup-d'œil. Autrefois annexe de Saint-Léger-

de-Fourcheret, cette commune est encore, malgré ses vives réclamations, unie pour le spirituel avec Bussières-Cordois, situé à deux kilomètres, au nord-est (1). Sa population n'excède pas deux cent cinquante habitants, et sa superficie n'est que de six cent vingt-un hectares. L'église paroissiale, dédiée à la sainte Vierge (2), est un édifice du quinzième siècle remarquable par sa propreté. Les deux chapelles, qui s'élèvent au nord et au sud, forment, avec le chœur et la nef, une croix latine. Sur le point d'intersection se trouve une grosse tour carrée dont le toit pyramidal s'aperçoit de loin.

Guillaume de La Mothe et Isabeau de Sully, sa femme, fondèrent, au quinzième siècle, dans cette église, deux anniversaires de trois messes chacun, savoir : une haute et deux basses, avec les Vigiles des morts. Le premier était fixé au 14 août, et le second au 7 septembre.

Le prêtre, chargé de la desserte de Beauvilliers, avait droit de prendre son chauffage dans le bois de *Sainte-Marie*, moyennant une rente de deux pains et de quatre chandelles, qui se partageaient entre les deux seigneurs de la paroisse. Par accord fait, le 24 mars 1697, entre les habitants et Claude Pillin, curé de Saint-Léger, qui s'obligea pour lui et ses successeurs, on devait célébrer, à perpétuité, dans l'église de ce village, la messe avec les vêpres à l'issue, tous les dimanches et fêtes, à l'exception de celles de la Toussaint, de Noël, de la Fête-Dieu, de Saint-Léger, et de la plupart de celles de la sainte Vierge, comme la Purification, l'Annonciation, l'Assomption et la Nativité. Il fut convenu qu'on desservirait au curé une rente annuelle de trente livres, payable le 25 mars, qu'il percevrait les dîmes de la paroisse, qu'on lui fournirait une chambre et son chauffage; mais

(1) Il a été enfin érigé en paroisse en 1854.

(2) L'Assomption.

qu'il serait, de son côté, passible d'une amende de cinquante sous envers les habitants pour chaque défaut.

Jean Rousselot, coupable de négligence, fut traduit devant l'officialité diocésaine en 1728, et Claude-Alexandre Pallais, en 1781. Ce dernier fut condamné, l'année suivante, à remettre, ainsi qu'il avait été réglé, cinquante sous à la fabrique pour chaque fois qu'il avait manqué de célébrer l'office à Beauvilliers.

La seigneurie de la commune se partageait autrefois entre les châteaux de Grésigny et de Sully. Le premier est bâti dans un fond, auprès d'un étang à l'est du village. Ce manoir, flanqué de quelques tours, n'était pas encore fortifié en 1471. Il appartenait, dès le onzième siècle, à une famille qui en portait le nom. Thibaut de *Grisingni* signa comme témoin, avec Milon de Chastellux, en 1150, un jugement rendu par l'évêque de Langres. Il passa dans la suite aux barons de Presle, qui le soumirent à leur fief, dont il resta toujours mouvant. En 1318, Huguenin et Lucas de Presle, seigneurs du lieu, de Grésigny et de Beauvilliers, partagèrent la terre de *Sainte-Marie* avec Béatrix de Bourgogne, comtesse de La Marche, et Guy Besors, baron de Villarnoult. Ils unirent alors la haute justice de *Poyle-Chien* et de *Côme*, hameaux détruits, à celle de Grésigny. Jeanne de La Mothe, dame de La Gorge, de Velars-le-Comte et de Railly, et veuve d'Ostelin de Bourgoin, en fit refaire le terrier en 1471 (1).

Cette terre passa plus tard dans la famille Morot qui la possède encore. François Morot de Grésigny, chevalier de Saint-Louis, gouverneur de Gironne en Catalogne, se couvrit de gloire à la défense de cette place en 1711. Il était honoré du grade de brigadier des armées du roi, lorsqu'il mourut en 1736. Vauban l'avait surnommé le héros

(1) Archiv. d'Avallon.

du Morvand. Lazare Morot, membre de cette famille et zélé ligueur, fut abbé de Saint-Pierre de Châlons-sur-Saône, doyen d'Avallon en 1590, et élu du clergé d'Auxois aux états-généraux de 1614.

La seigneurie de Sully-Monchanin, dont le château dépendait de la paroisse de Saint-Brancher, relevait de la baronnie de Villarnoult. Guy Besors en était possesseur en 1318. La maison de Fresne de Monchanin en a joui long-temps. Elle appartenait, au dernier siècle, au marquis de Sainte-Maure. Le roi y avait aussi justice totale depuis *l'étang de La Planchette jusqu'au pré de Chassyne* (1). Il y comptait plusieurs bourgeois, qui lui payaient un droit annuel de *dix gros* ou quinze sous par feu. Tous les habitants de Beauvilliers étaient retrayants de la forteresse d'Avallon, et tenus, en conséquence, au guet-et-garde envers cette ville, en temps de guerre, et à une partie des frais d'entretien de ses fossés.

III.

BUSSIÈRES-CORDOIS, *Buxeriæ de Cordubisco.*

Ce village, chef-lieu d'une petite commune de cinq cents habitants et renfermant une superficie de onze cent soixante-deux hectares, est situé à huit kilomètres environ au nord-est de Quarré ; il ne se compose que de trois ou quatre habitations. Son nom rappelle qu'autrefois le lieu qu'il occupe était couvert de buis ; son surnom vient d'un hameau considérable, bâti à peu de distance, au sud-est, et dont le nom était aussi allié à celui d'un village voisin, alors dit Saint-Pierre-sous-Cordoïs, et aujourd'hui

(1) Archiv. d'Avallon.

Sainte-Magnance. Cordois est, sans contredit, le lieu le plus anciennement habité des environs. On y a découvert, à diverses époques, des débris de pavé en marbre, de tuiles à rebords, des statuettes, des médailles, qui attestent l'existence d'une somptueuse habitation ou villa romaine. L'antique voie d'Agrippa passait à un kilomètre, au nord-est.

La paroisse de Bussières, à laquelle est aujourd'hui réunie celle de Beauvilliers, était autrefois un bénéfice à la collation du prieur de Brassy, auquel il avait été donné par l'évêque d'Autun. L'église, dédiée à saint Jean-Baptiste, est très-pauvre. Elle se compose d'un chœur avec abside, datant du commencement du douzième siècle; d'une nef, reconstruite en 1690, et de deux chapelles latérales. Le tout forme une croix latine assez régulière. Au-dessus du point d'intersection, s'élève une grosse tour, de style roman, avec quatre baies géminées. Le presbytère, flanqué de deux pavillons, est un des plus remarquables du Morvand. Nous y avons admiré une rare collection d'oiseaux empaillés.

La seigneurie du pays, l'une des plus anciennes et des plus puissantes du Morvand, avait le titre de baronnie et ses possesseurs celui de sire. Elle était mouvante d'abord des ducs de Bourgogne, puis des rois de France à cause de leur comté d'Avallon, et comptait elle-même dans sa dépendance plusieurs fiefs importants, comme Sainte-Magnance, Rouvray, Saint-Brancher, Auxon, Sully-Monchanin, La Provenchère..... Le château féodal, connu sous le nom de Villarnoult, *villa Arnulphi*, avait remplacé une antique villa fondée par un noble personnage dont elle rappelait le souvenir. Il était bâti dans une gorge, au-dessous de deux vastes étangs, à l'ouest de Bussières. Ce manoir, armé de plusieurs tours crenelées, qui en rendaient l'aspect formidable, fut rasé, en 1478, par ordre de Louis XI, pour punir le possesseur de son

attachement à Marie de Bourgogne , fille de Charles-le-Téméraire. Il fut rebâti , peu de temps après , avec son appareil féodal ; mais il n'en conserve plus rien aujourd'hui.

L'ancienne chapelle seigneuriale , dont le lierre ronge les débris , servit long-temps aux huguenots des environs , qui s'y rendaient pour le prêche. On sait que la maison de Jaucourt était toute dévouée au calvinisme et qu'elle avait établi des ministres dans la plupart de ses châteaux. Jacques Louët , qui résidait à Villarnoult , au seizième siècle , se rendait souvent à Ruère et à Conforgien , où se trouvaient aussi des prêches. Cette chapelle fut alors nommée *Turne* par les catholiques , terme de mépris , qui lui est toujours resté depuis.

La baronnie de Villarnoult appartenait , au douzième siècle , à une noble famille du nom de Besors , qui prit part à toutes les expéditions armées de la Terre-Sainte , et fit beaucoup de bien aux divers établissements religieux de l'époque. On croit qu'elle était originaire du Morvand autunois , où elle posséda de grands biens. Guy Besors I^{er} donna , en 1177 , du consentement d'Agnès , son épouse , de laquelle il tenait Villarnoult , de leurs enfants , Guy , Guillaume , Reine et Pétronille , *plein usage* dans ses terres de Quarré , à l'abbaye de Regny , et fit ratifier cette concession par les barons de Lormes et de Chastellux , dont elles mouvaient en fief. Les religieux promirent , en reconnaissance de ce bienfait , de fonder , dans leur église , un autel où se célébrerait , chaque semaine , une messe à son intention (1).

Guy II , son fils , parent par sa mère d'Eudes III , duc de Bourgogne , assista , en 1197 , à la donation de la terre d'Eschaulees , que ce prince fit à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun , pour fonder l'anniversaire de son père , et ratifia ,

(1) Dom VIOLE , *Hist. manusc. de Regny*.

en 1230, toutes les concessions faites par sa famille à celle de Regny. L'année suivante, Guillaume, son frère, qui avait d'abord inquiété les moines, en fit autant par la médiation de Hugues III de Lormes. Guy testa en 1237, et choisit sa sépulture à Regny; il fut inhumé devant le grand autel de l'église du monastère. Il avait légué aux religieux, pour obtenir cette faveur et fonder son anniversaire, tout ce qu'il possédait, *tant meubles qu'immeubles*, dans la paroisse de Saint-Léger-de-Fourcheret, six setiers de froment sur sa terre de Saulx-sous-Montréal, et ses dîmes de Villarnoult. Le dimanche de la *mi-carême*, de l'année suivante, le duc de Bourgogne, Hugues IV, amortit le tout gratuitement *pour l'amour de Dieu*, et ne se réserva que les exploits de haute justice (1).

Guy III, chevalier, seigneur de Villarnoult, fils du précédent, de l'avis d'Agnès, son épouse, consentit, le mercredi avant la saint Laurent de l'année 1265, à tenir en fief de Guillaume, abbé de Saint-Martin d'Autun, sa maison de Lespanneau, située à Tavernay-les-Autun, et tous ses biens de Sommant, de Monthelon et de La Celle, avec la justice haute et basse qu'il avait dans ces paroisses, moyennant une somme de cent livres tournois, qui lui fut comptée, et lui en fit, le même jour, foi et hommage. L'abbé lui prêta encore quatre cents livres pour couvrir les dettes qu'il avait contractées dans le voyage d'Orient (2).

Eudes Besors, moins bienfaisant que ses ancêtres, intenta, en 1295, un procès aux moines de Regny, par-devant Pierre d'Autun, bailli d'Auxerre, pour leurs possessions du Morvand; mais une sentence, favorable aux religieux, les maintint dans tous leurs droits. Guy IV,

(1) Dom VIOLE, *Hist. manusc. de Regny*.

(2) M. BULLIOT, *Hist. de l'abb. de Saint-Martin*, tome II, p. 114 et suiv.

son fils, issu de son mariage avec Agnès de Montréal, donna, en 1304, une rente de deux cents livres au chapitre de cette ville sur son moulin de Bussièrès, et partagea, en 1318, avec Béatrix de Bourgogne et les seigneurs de Presle, la terre de Sainte-Marie. Il n'eut qu'une fille, Catherine Besors, qui épousa, en 1333, Guy I^{er} de Jaucourt, d'une illustre famille qui tirait son nom d'une terre considérable, située près de Bar-sur-Aube, et dont les armes étaient : « De sable à deux léopards d'or. » Cette pieuse dame fut elle-même bienfaitrice du chapitre de Montréal (1).

Philippe de Jaucourt, chevalier, sire de Villarnoult, leur fils aîné, s'unit à Isabelle, fille de Jean de Beauvoir, seigneur de Bordeaux, qui lui apporta les terres de Ruère et du Vault. Le duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi, le fit son maître d'hôtel et lui donna le gouvernement du Nivernais. Il assista, le 6 mai 1365, au siège de Villaines-les-Prévôts, château dont les écorcheurs s'étaient emparés, et où il commandait alors trois chevaliers, trente écuyers et trois archers. Ce seigneur mourut en 1395, et fut enterré dans l'église collégiale d'Avallon, devant l'autel qu'il y avait fondé. Cinq ans auparavant, il avait légué au chapitre, pour son anniversaire et pour la messe du point du jour de chaque dimanche, sa terre de Chassigny, son hôtel d'Avallon et sa part du minage de cette ville (2). Il laissa, entre autres enfants, Guyot ou Guy II, qui acheta, en 1441, les droits de Jean de Chevigny à Rouvray, à Maison-Dieu, à Saint-André-en-Terre-Pleine (3)... Comme il contestait aux habitants d'Avallon certains droits d'usage, il se rendit dans cette place et reçut en présent *un demi veau et un demi mouton* que lui

(1) COURTÉPÉE, tome VI, p. 59.

(2) Archiv. de Chastellux et d'Avallon.

(3) Il épousa Jeanne de Darnas.

fit apporter Pierre de Praelles, lieutenant du bailliage, avec lequel il dina. Il repassa, quelque temps après, par cette ville en revenant de Flandre et reçut encore deux *darnes de saumon et deux cymarres de vin*. Ce seigneur légua, en 1454, au chapitre de Saint-Lazare, les terres de Montmardelln et de Villaines pour fonder son anniversaire et mourut deux ans plus tard (1). Les chanoines lui firent des funérailles magnifiques. Les confréries de Notre-Dame et de Saint-Pierre, à cause qu'il était l'ami de la ville, voulurent se charger du luminaire. L'abbé de Vézelay et monseigneur de Pizy, qui assistaient à son enterrement, reçurent des habitants quatorze pintes de vin, douze pains blancs et un setier d'avoine en présent (2).

Philibert de Jaucourt, son fils aîné, chevalier, seigneur de Villarnoult, de Maraut, de Ruère, de Rouvray....., fut chambellan de Philippe-le-Bon et gouverneur de l'Auxerrois. Il mourut sans postérité, en 1473, et fut enterré, auprès de ses aïeux, à Saint-Lazare d'Avallon. Jean, son frère, lui succéda. Celui-ci fut aussi chambellan du duc de Bourgogne et gouverneur du Nivernais en 1484. Il avait épousé Agnès Du Plessis, qui mourut en 1493, et fut inhumée dans la collégiale de Saint-Lazare, où il fut lui-même déposé en 1505. Aubert, leur fils, seigneur de Villarnoult et du Vault de Lugny, y fonda leurs anniversaires au moyen d'une somme de quatre-vingt-treize livres tournois (3). Nous avons vu, à l'article de Magny, sa générosité envers Guillaume, son frère, maître d'hôtel et généralissime des armées de Maximilien d'Autriche, auquel il rendit ses terres qui avaient été confisquées. C'était un seigneur pieux et libéral envers les églises, ce qui engagea le pape Léon X à lui accorder,

(1) Archiv. de Chastellux et d'Avallon.

(2) *Ibid.*

(3) Archiv. d'Avallon, pièce A.

par une bulle, de nombreuses indulgences pour l'église de Rouvray, en 1521 (1).

Jean, son successeur, intenta, dix ans plus tard, aux Rouvraisiens, un procès contre leurs franchises, qui dura cinquante ans et qu'il ne vit pas terminer. Son audace à tout braver, le fit surnommer le Hardi. Il fut élu de la noblesse aux états de Bourgogne, en 1540, et embrassa, quelque temps après, la religion prétendue réformée, dont il fut un chaud partisan. On ne put pas dire de lui : Tel père, tel fils. Ses descendants imitèrent son exemple et se montrèrent d'ardents sectaires. Ils poussèrent même, on peut le dire, leur zèle pour le calvinisme jusqu'au fanatisme.

Jean de Jaucourt, dit de Digoine, à cause de Jeanne, sa mère, laissa, de Marthe de Mornay, fille de Philippe, quatre fils, Jacques, Louis, Edme et Pierre, qui se firent le partage de ses domaines, en 1578. Trois ans plus tard, le roi Henri III les força de se soumettre à la sentence qui terminait le procès intenté par leur père aux habitants de Rouvray (2). Jacques, l'aîné, chevalier, sire de Villarnoult et de Rouvray, se montra l'ennemi de la religion de ses pères jusqu'à la fureur. Il ne pouvait entendre parler du catholicisme sans entrer en colère. C'est lui qui appela le ministre Jacques Louët dans son château de Villarnoult, où il l'installa et pourvut largement à tous ses besoins. Ce huguenot fanatique mourut, en 1588, à Perrecy-en-Charollais, à la suite des reîtres. Il ne laissa pas de postérité, bien qu'il eût été marié deux fois (3). Louis, son frère et son héritier, qui avait épousé, en 1570, Elisabeth de La Trémouille, fille de Claude, seigneur de Ménetreux, en eut sept fils, qui formèrent

(1) COURTÉPÉE, tome VI; Archiv. de Rouvray, pièce de procédure.

(2) *Ibid.*

(3) COURTÉPÉE, tome V, p. 544, et tome VI, p. 25.

autant de branches. Jean III, l'ainé, ne laissa qu'une fille, Catherine-Rénée de Villarnoult, qui porta cette terre en partie à Charles, comte du Bellay, seigneur de La Palue. Ce gentilhomme mourut encore jeune. Sa fille unique, Catherine-Félicité, épousa Auguste de Montmorency, prince de Robec, grand d'Espagne de première classe. Elle était, en 1722, dame du palais de sa majesté catholique la reine d'Espagne. Ses descendants ont possédé Villarnoult jusqu'au commencement de ce siècle.

IV.

CHASTELLUX ou CHATELLUX-SUR-CURE,

Castrum Lucii.

Cette commune, si connue à cause de la noble famille qui l'habite, est située sur les deux rives de la Cure, à douze kilomètres environ de Quarré-les-Tombes et autant d'Avallon. Elle comprend une superficie de mille cinquante-cinq hectares et renferme sept cent trente-sept habitants. Son territoire, maigre et rocheux, est traversé par la route de Lormes à Avallon, commencée en 1766, et qui passe la rivière à Chastellux même, sur un pont à deux arches, construit en 1573, moyennant une somme de quatre mille cinq cents livres, qui fut répartie sur toutes les paroisses, à quatre lieues à la ronde. Il était dû, au passage de ce pont, par lettres patentes du roi Henri III, de l'an 1584, au seigneur du lieu, un droit de péage sur le bois flottant et les bêtes, charriots et charrettes allant et venant de foire en foire et passant dessus (1). Le cahier des recettes constate qu'il passa dessous, en 1686, vingt mille

(1) Archiv. de Chastellux; *Grand inventaire des titres.*

cordes de bois, qui payèrent deux mille cinq cents livres au comte de Chastellux.

La paroisse de ce nom, jadis située partie en Bourgogne et partie en Nivernais (1), est une des moins anciennes du Morvand, car son érection ne date que du 16 août 1677. Jusque-là elle avait formé une dépendance de Saint-André sous le nom de prieuré de *Saint-Germain*. Le patronage appartenait alors au prieur de Brassy, qui était Antoine d'Arlai de Potillon. Il s'opposa vivement au projet d'érection, mais l'évêque d'Autun, Gabriel de Roquette, passa outre sans même lui laisser la collation de la nouvelle cure, qu'il donna à César-Philippe, comte de Chastellux, à condition qu'il abandonnerait au curé qui serait nommé, les dîmes de cette *chapelle*, les *tierces du village et finage de Narbois*; qu'il construirait un presbytère, un cimetière, des fonts baptismaux et une sacristie, et la pourvoirait des ornements nécessaires au culte (2). Le premier curé de Chastellux fut le savant Lazare-André Bocquillot, mort chanoine d'Avallon, sa ville natale, en 1728.

L'église, toujours dédiée à saint Germain d'Auxerre, ne conserve de l'ancien édifice que la nef et la tour, qui forme narthex en avant du portail. Le chœur, avec les deux chapelles qui l'accompagnent, fut reconstruit en 1822 par la munificence de César-Laurent, comte de Chastellux (3). Au-dessous, il règne un caveau où l'on remarque, tout autour, des cases sépulcrales. Sur la porte, placée à l'orient, on lit : *Dormiam cum patribus meis*.

Le presbytère, bâti près de l'église, au sud, fut aussi fondé par lui en 1823, et sur un terrain lui appartenant.

(1) La ligne de séparation passait entre l'église et le presbytère.

(2) Archiv. de Chastellux; Titres religieux.

(3) La chapelle du nord, qu'il se réserva, et dont la possession et la jouissance lui ont été garanties, à perpétuité, pour lui et ses descendants, par ordonnance royale, renferme des statues et quelques emblèmes rappelant le souvenir de divers membres de sa famille.

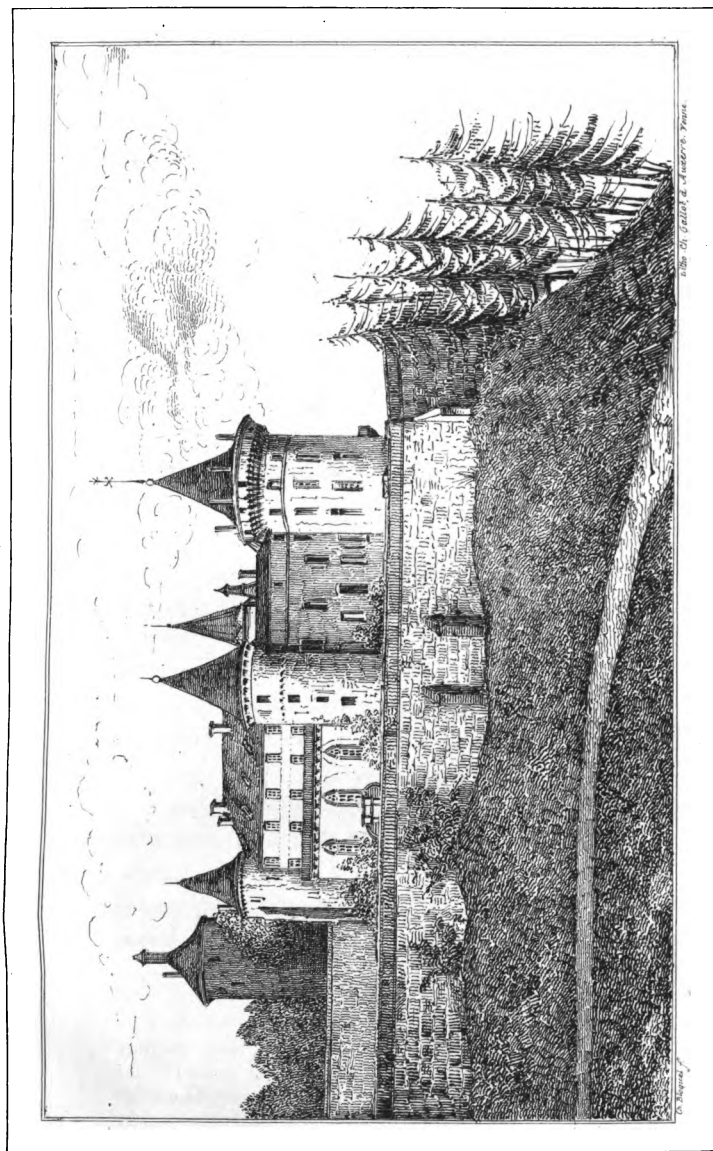
Derrière, se trouve un établissement religieux, composé de trois sœurs de la Croix-de-Saint-André de Poitiers, dû à la piété de la marquise de Chastellux. Il date de 1846.

Au village du Pont, où se tiennent les six foires de la commune, il existait autrefois une jolie chapelle bâtie en 1622 par Hercule de Chastellux. Ce seigneur y avait fondé, vingt-un ans après, à perpétuité, la messe et les vêpres toutes les veilles des fêtes de la sainte Vierge, à laquelle elle était dédiée. En 1732, il y fut commis un vol sacrilège qui détermina le comte Guillaume-Antoine à transférer, avec l'agrément de l'évêque d'Autun, ce bénéfice dans la chapelle du château.

Mais venons, il en est temps, à l'édifice féodal, le plus curieux du Morvand, et parcourons avec le lecteur impatient l'antique forteresse des comtes de Chastellux. Rien de plus pittoresque, de plus imposant que la situation et l'aspect de ce château. Assis près des bords de la rivière de Cure, sur un rocher de granit qui en domine le cours, il apparaît subitement, fier et majestueux, aux regards du voyageur étonné. A la vue de ces hautes tours, couronnées de créneaux et hérissées de meurtrières, le spectateur sent son imagination s'exalter et sa pensée se reporter involontairement vers les temps anciens, époque si poétique, si riche en événements chevaleresques, et qui formera toujours un contraste frappant avec le prosaïsme de notre siècle.

Ce château, l'un des plus anciens et le mieux conservé de tous ceux que la féodalité éleva dans nos montagnes, remonte au moins à six cents ans. Une pierre, incrustée dans le mur extérieur de la *salle-des-gardes* (1), au-dessus

(1) Cette salle, d'un caractère imposant, renferme des armures antiques et plusieurs faisceaux de lances et d'arquebuses. On y remarque une immense cheminée aux armes de la maison de Bade, et, au pourtour supérieur des murs, les alliances de la famille, dont la première remonte à 1131; la dernière date de 1813.



Châteaillux. (Façade-Sud-Est).

de la porte, présente le millésime 1240 tracé grossièrement, signe évident de son authenticité. Voilà donc, ainsi que du reste le rappelle une inscription placée sur la paroi intérieure, l'ouvrage d'Artaud III de Chastellux. Mais, hâtons-nous de dire que ce seigneur ne fut pas le premier qui se fixa dans ce lieu agreste, car l'histoire et un témoin, là debout, la vieille tour Saint-Jean, dont la fondation remonte évidemment à une époque plus reculée, déposeraient contre nous.

Isolée des bâtiments qui composent le château, tel qu'il existe aujourd'hui, cette tour, par son aspect étrange, triste, sévère et presque menaçant, porte, dit un écrivain moderne (1), des caractères évidents de son droit d'aïnesse sur toutes les constructions qui l'environnent. Elle renfermait autrefois les cachots et les oubliettes, *mauvais et très-vilain côté des castels féodaux* (2).

Le château de Chastellux est de forme triangulaire, et armé de six tours reliées entre elles par des constructions irrégulières. Celle d'Amboise, ainsi nommée de Marguerite d'Amboise, femme d'Olivier de Chastellux, qui la fonda en 1592, est la plus importante. Elle occupe l'angle nord de la façade, et celle de l'Ermitage l'angle opposé (3). La tour de l'Horloge, de forme quadrangulaire, a été ainsi appelée de la grande horloge qu'elle renferme. Là, se trouvent aussi les archives et une magnifique mosaïque découverte dans les bois, au nord de Chastellux. Celle de la Chapelle fut construite par Claude de Beauvoir, en 1414, en même temps que l'édifice sacré auquel elle conduit.

(1) M. CHAILLOUX DES BARRES.

(2) On y trouvait jadis une riche et curieuse collection d'armes anciennes, très-précieuses au point de vue historique, que la révolution de 1789 dispersa.

(3) Au centre s'élève une troisième tour.

Cette chapelle, dont l'érection fut approuvée la même année, par lettres patentes de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, qui amortit, en même temps, une rente de vingt livres en sa faveur, sur la terre de Quarré, n'est point au rez-de-chaussée, mais à peu près à la hauteur du premier étage. Cette disposition singulière se rencontre assez communément dans les anciens manoirs, dont les seigneurs, comme ceux de Chastellux, avaient droit de sépulture dans des églises particulières (1). Elle est dédiée à saint Antoine, et reproduit, dans ses vitraux, les armoiries du fondateur et celles de ses trois femmes. Le cardinal Rolin, évêque d'Autun, y attacha, en 1474, à certains jours de l'année, de nombreuses indulgences. Ce bénéfice valait alors cent livres.

Au centre de ces diverses constructions, se trouve la cour d'honneur, remarquable par son caractère claustral.

« Le passé a sa mélancolie, dit l'auteur cité plus haut, et vous la respirez ici. Ces tours si hautes et si muettes autour de vous, ces portes ouvertes en ogives et comme pour exhaler un soupir; ce silence, ce jour encaissé entre tant de murs, font de cette cour le résumé de toutes les choses tristes que recèle le passé dans la personnification du château. »

Très-fort d'un côté, par sa position à la pointe d'un rocher, et de l'autre par de nombreux travaux d'art, tels que *murailles, ponts-levis, barrières, barricades, râteliers, barbacanes....*, le château de Chastellux formait autrefois une véritable forteresse, une petite place de guerre. Aussi, toutes les fois que, dans nos divisions intestines, les armées se rapprochèrent du Morvand, les rois ou les

(1) La maison de Chastellux jouissait de ce droit dans la cathédrale d'Auxerre, dans la collégiale d'Avallon, dans l'église des Cordeliers de Vézelay, dans celles de l'abbaye de Cure, des paroisses de Quarré-les-Tombes, de Chastellux et de Saint-André-en-Morvand.

princes, dont les comtes de Chastellux suivaient les étendards, y placèrent des garnisons *pour être en assiette propre et commode de bien faire la guerre* (1).

Dans les mauvais jours de la première révolution, les vandales de cette époque s'introduisirent dans le château, et promènèrent partout la hache et le marteau. Blasons, boiseries délicatement sculptées, riches peintures, tout fut immolé à une sotte vengeance. Il n'est pas jusqu'à l'antique et quelque peu féodal nom de Chastellux qui ne choquât leur bouillant et fougueux patriotisme; aussi fut-il changé, par décret de la Convention, en celui de *Pont-sur-Cure*, dénomination commune et triviale qui blessait moins l'orgueil démocratique. Lorsque la tourmente révolutionnaire eut fait place à des jours plus calmes, on fit retour à l'ancien nom, dont la signification latine, *Castrum Lucii*, rappelle le souvenir du peuple-roi.

Restauré presque à neuf en 1820, le noble édifice n'offre plus guère de traces des injures du temps, ni des hommes.

La seigneurie de Chastellux, l'une des plus anciennes et des plus puissantes baronnies du Morvand, fut érigée en comté par Louis XIII, en 1624, en faveur d'Hercule, noble chevalier, qui jouissait de toute l'estime de ce prince. Il y fut alors établi un bailliage dont les plaids se tenaient au village du Pont. Son ressort s'étendait sur les cinq paroisses de la terre, savoir : Chastellux, Quarré-les-Tombes, Marigny-l'Église, Saint-André et Saint-Germain-des-Champs. Il relevait nûment du parlement de Dijon, pour la partie de cette seigneurie comprise dans la province de Bourgogne, et de celui de Paris pour celle qui dépendait du Nivernais. Les cas royaux et la chancellerie, tant au civil qu'au criminel, étaient spécialement réservés

(1) Archiv. de Chastellux.

au bailliage d'Avallon (1). Une sentence de l'an 1631, confirma au seigneur le droit d'établir *gruyers et verdiers*, droit que reconnurent, le 12 août de la même année, les gens du bailliage d'Avallon, les échevins de la ville, l'abbé de Saint-Martin d'Autun et le baron de Vésigneux (2).

La terre de Chastellux avait, dit Courtépée, cinq lieues de long sur trois de large (3). C'était, dans l'origine, un franc-allevu noble, avec justice souveraine, qui ne relevait que du roi. Mais en 1328, Jean, sire de Chastellux, consentit à tenir *son château et ses terres d'au-delà de la Cure* en fief du duc de Bourgogne, qui lui confirma alors la vicomté d'Avallon qu'il venait d'acquérir, par échange, de Hugues de Montperroux. Celui-ci l'avait achetée lui-même à prix d'argent, le mardi de la Pentecôte 1319, de Geoffroy de Thorette.

Trois ans plus tard, par une convention faite avec Louis II, comte de Nevers, qui lui paya huit cents livres tournois, somme considérable pour le temps, et lui accorda différents privilèges que nous avons rapportés à l'article de Marigny-l'Église, il se reconnut homme-lige de ce prince, lui soumit *toutes ses terres d'en-deçà de la rivière de Cure* (4), et lui abandonna la garde-gardienne des chapelles et prieurés de Saint-Germain de Chastellux et de Saint-Jean de Lavernhée, fondés par ses ancêtres. Mais il conserva la mouvance, en arrière-fief, des seigneuries de Bazoches,

(1) En 1766, le roi, à la prière d'Olympe-Élisabeth du Thil, réunit au bailliage toutes les justices qui dépendaient de Chastellux, et les enleva à la juridiction d'Avallon et de Saint-Pierre-le-Moutier pour les faire ressortir nûment, soit au parlement de Dijon, soit à celui de Paris.

(2) Archiv. d'Avallon et de Chastellux.

(3) Elle comprenait jadis seize grosses fermes, cinq moulins, trois pressoirs à huile, un four à chaux, une tuilerie, cinq grands étangs et douze petits, et trois mille cent quatre-vingts arpens de bois. (COURTÉPÉE, tome VI.)

(4) Cette rivière fut déclarée nivernaise depuis *Buzoy* jusqu'à Saint-André.

de Champignolles, de Vésigneux, du Vault, d'Island, de Railly, de Charmolin, de Champ-Morlin....

Tous les sujets du comté étaient tenus au guet-et-garde autour du château en temps de guerre et d'imminent péril, de *vingt-cinq en vingt-cinq jours*, à raison d'un homme par hôtel, et aux réparations des fortifications. Ceux de la partie de Bourgogne étaient, en outre, soumis au droit d'indire, et à la garde d'Avallon, comme retrayants de cette ville.

La maison de Chastellux, l'une des plus anciennes du royaume, est particulièrement chère au Morvand qu'elle n'a jamais cessé d'habiter. Son origine, comme celle des premières races féodales, se perd dans la nuit des temps (1). Sa bienfaisance a toujours égalé sa fortune (2). Elle a fondé ou doté plusieurs abbayes et prieurés, bâti des églises..... La patrie ne lui doit pas moins de reconnaissance que la religion. Toujours on la voit fidèle à celle-ci et dévouée à celle-là. Son ardeur guerrière et chevaleresque se fit particulièrement remarquer dans les croisades des douzième et treizième siècles, et n'a pas cessé de se produire depuis contre les ennemis de la patrie. Elle a donné à la France un maréchal et plusieurs lieutenants-généraux pour ses armées de terre, un amiral à sa flotte, des gouverneurs pour ses provinces, pour ses villes et places fortes, des chambellans à nos anciens rois et aux ducs de Bourgogne.

(1) Une note manuscrite, qui se trouve dans les archives du château, sous le n° 28, fait remonter cette famille aux Romains. Elle en donne, entre autres, pour preuve, le nom de *Castrum Lucii* et la souveraineté qu'elle exerçait autrefois sur ses terres.

(2) Elle a possédé, outre le comté de Chastellux, la baronnie de Quarré-les-Tombes, la vicomté d'Avallon, les terres et seigneuries de Beauvoir, de Bazoches, de Bazarnes, de Bordeaux-en-Bourgogne, de Bourdoiseau, de Cosne, de Coucy, de Coulanges-la-Vineuse, de Courson, d'Island, de Mont-Saint-Jean, de Moques, du Val-de-Mercy, du Bouchet, de Villebrune, de Passy, du Thil, de Roussillon.....

Son antique cri de guerre était : *Montréal à sire de Chastellux*. Il rappelle l'ancienne alliance et les liens de parenté qui unirent autrefois ces nobles familles (1). Ses armes sont : « D'azur à une bande d'or accompagnée de sept billettes de même, quatre en chef, trois en pointe, le timbre soutenant la figure d'une reine nue, qui porte deux perroquets sur les bras, avec deux lions pour supports, et cette devise : « *A son plaisir.* »

L'aîné de la famille était premier chanoine héréditaire de la cathédrale d'Auxerre, et cette dignité rappelait un des plus beaux faits d'armes du quinzième siècle. La prise de possession de ce canonikat se faisait en costume mi-partie ecclésiastique, mi-partie guerrier, c'est-à-dire qu'étant botté, éperonné, couvert d'un surplis, le baudrier par-dessus, ganté des deux mains, ayant sur le poing un oiseau de proie, sur le bras gauche une aumusse, et tenant de la main droite un chapeau à plume, le chanoine de Chastellux était conduit, depuis la grande porte du chœur jusqu'à sa stalle, par ses confrères en corps.

César de Chastellux ayant paru dans ce costume, à la vérité un peu bizarre, devant Louis XIV, à son passage à Auxerre, en 1683, les courtisans qui entouraient le prince, voulant plaisanter sur cet accoutrement : « Ne badinez pas, leur dit le monarque, il n'est aucun de vous qui ne dût se faire honneur d'un pareil titre. »

Lorsque le comte entrait en possession de son canonikat, il prêtait, en pleine assemblée du chapitre, le serment « d'estre bon et loyal à l'église, doyen et chanoines d'Auxerre ; d'aider de tout son pouvoir à garder et deffendre les droicts, terres, possessions et aultres revenus appartenants ausdicts doyen et chapitre de la dicte église ;

(1) La maison de Montréal, l'une des plus illustres et des plus puissantes de Bourgogne, était alliée aux ducs de la province. Hugues, sire de Montréal, épousa, au douzième siècle, Sybille, nièce d'Eudes II.

de pourchasser le bien, honneur et proufit des dessus dicts église, doyen et chapitre d'Auxerre, et d'esviter leur dommage de tout son loyal pouvoir. »

Le plus ancien membre connu de cette illustre famille, est Hugues de Chastellux, chevalier, qui vivait en 1070 (1). Il laissa, entre autres enfants, un fils, Artaud I^{er} du nom, qui lui succéda dans le titre de sire de Chastellux, que ses descendants portèrent jusqu'à l'érection de la baronnie en comté. La chronique de Saint-Pierre-le-Vif de Sens rapporte qu'en 1116 eut lieu, au château de la seigneurie, une nombreuse assemblée de barons, d'évêques et d'abbés de monastères réunis pour délibérer sur les affaires du pays.

Artaud devait céder au mouvement chevaleresque qui précipita, pendant deux siècles, les rois et toute la noblesse française vers les plages lointaines de la Palestine. Il assista, en 1146, à l'assemblée de Vézelay, ainsi que ses fils et son gendre, et rentra avec eux au manoir paré de la croix, signe d'un engagement sacré et irrévocable (2). Se procurer des armes solides, dompter de vigoureux coursiers, équiper ses gens en guerre, ne fut pas, pendant l'année qui suivit, sa seule occupation. Il était trop chrétien pour imiter ceux dont le prophète dit : *Qu'ils mettent toute leur confiance dans leurs charriots et leurs chevaux* (3); il porta ses pensées plus haut, et chercha, par ses prières et ses aumônes, à se rendre le Ciel favorable. C'est dans cette louable intention qu'il donna, par l'acte éminemment religieux que nous avons rapporté ailleurs (4), à Notre-Dame de Regny et aux frères qui y

(1) *Gallia Christiana*, passim.

(2) Il avait épousé une vertueuse dame, nommée Rachèle, dont il eut Artaud, Milon, Guy, Guillaume, Aubert et Damette, qui fut mariée à Guillaume de La Roche, *de Roca*. (Dom G. VIOLE, *Hist. manusc. de Regny*.)

(3) Ps. 19.

(4) Tome I, p. 114.

servaient Dieu, la païsson de leurs porcs dans tous ses bois situés entre les rivières de Cure et de Cousain, le passage au travers sans indemnité, le pacage et tous les autres droits connus alors sous le nom d'accenses (1). Il est probable que ce seigneur, alors très-âgé, ne revit pas le château de ses aïeux, car il n'est plus parlé de lui nulle part.

Artaud II étant devenu, par la mort de son père, chef de sa maison, imita sa piété et sa bienfaisance. Il donna, peu de temps après son retour de la Terre-Sainte, à l'abbaye de Regny, pour fonder l'anniversaire de ce père bien-aimé, *toutes les terres, prés, bois et rivières qu'il possédait au finage de Busson, Busset et Nemois, jusqu'au torrent qui coule sous Quarre (2).* Ce seigneur mourut dans ses terres, et fut inhumé dans l'église collégiale d'Avallon, où sa famille avait acquis le droit de sépulture. On croit qu'il fut le fondateur de l'abbaye de Saint-Martin de Cure, où la maison de Chastellux jouissait aussi du droit d'inhumation. Il laissa, d'Élisabeth, son épouse, Hugues, Renaud et Agnès, mariée à Rainaud d'Avallon (3).

Hugues II, digne émule de la générosité de ses aïeux, approuva, du vivant de son père, toutes les donations faites antérieurement à l'abbaye de Regny; mais Renaud et Agnès refusèrent avec opiniâtreté la ratification qu'on leur demandait; néanmoins, le jour même où les dépouilles mortelles de leur père furent déposées dans l'église Saint-Lazare d'Avallon, ils ratifièrent tout et se désistèrent, en

(1) Cet acte, passé en 1147, fut souscrit, en qualité de témoins, par Scot, chanoine d'Avallon; Hugues, chapelain de Saint-Germain-des-Champs; Jean de La Chapelle, Théodoric, Érard de Magny, Guillaume de Druzy, Étienne Barbin, Jean de Joux, Bérard de Maissonny, Pierre Buchard, Aimon de Corète, Raoul, son cousin, et Bernard, clerc.

(2) COURTÉPÉE, tome VI, p. 10; dom VIOLE; Archiv. de Chastellux.

(3) Archiv. de Chastellux, *Livre noir*, p. 60.

présence de Bernard, archiprêtre de cette ville, et du chapitre entier, de leurs prétentions contre l'abbaye. Hugues confirma aussi, comme seigneur féodal, en 1190, la donation de Rénérius et d'Alix de Quarré, en faveur du même monastère (1).

Aubert, sire de Chastellux, se montra aussi très-bienveillant envers les moines de Regny. Regnier de Chastellux, et Agnès, son épouse, ayant légué, en 1186, leur bois de Vau-Marin et toutes les terres, prés et eaux, qu'ils possédaient *en ça du Trinclin*, à ces religieux qui, en reconnaissance, leur avaient fait don de *deux cents agneaux, d'un palefroi et dix sous de cens*, leur vie durant, Aubert confirma le tout en 1195, en présence de Gauthier, évêque d'Autun, et fit aussi ratifier Églantine, son épouse, et leurs quatre enfants, Artaud, Hugues, Thomas et Elvide. Comme le plus jeune des fils ne *savait encore parler*, sa mère ratifia pour lui; son père fit même serment en son nom entre les mains de Thibaut, son sénéchal. Les moines, reconnaissants, lui firent présent d'un *bœuf et d'un charriot bien équipé*, et donnèrent *cinq sous à son épouse et six deniers à chacun de ses enfants* (2). Tels étaient la noble simplicité de ces temps antiques et les bons rapports réciproques des grands et des moines. Cette pieuse famille vivait encore tout entière en 1225, époque où Églantine fit une donation au prieuré de Saint-Jean de La Vernhée.

Artaud III fut un preux et loyal chevalier, justement honoré de l'amitié de son roi, avec lequel il partit pour l'Orient en 1248. Ce seigneur, grand et magnifique, fonda, dit Turgot, en 1232, un couvent de Cordeliers ou religieux franciscains dans l'église Sainte-Croix de Vézelay,

(1) VIOLE, *Hist. manusc. de Regny*; Archiv. de Chastellux, *Lierre noir*, p. 65.

(2) *Ibid.*, p. 63.

qu'il acheta de Pierre, évêque de Marseille (1). Le prélat l'avait bâtie dans le lieu même où saint Bernard avait prêché la croisade afin de perpétuer le souvenir de ce grand événement. Six ans après, il approuva la rente d'un setier de seigle qu'Aimon Rateau, chevalier, son parent, avait légué à l'abbaye de *Notre-Dame-du-Repos*, sur le moulin de Chastellux. Nous avons vu que le château de la seigneurie fut reconstruit par lui en 1240. L'année suivante, il confirma le don d'un bois, voisin de Trinclin, qu'André de Quarré venait de faire aux moines de Regny (2).

De retour, en 1252, de son voyage d'outre-mer, où il partagea les périls et la gloire de la journée de La Massoure, le sire de Chastellux courut aussitôt consoler les religieux, ses fils adoptifs, que les gens de Vézelay avaient tourmentés au point de brûler, deux ans auparavant, leur couvent et ses dépendances. Il fit rebâtir leur maison, força l'abbé à confirmer de nouveau leur établissement et y choisit sa sépulture, espérant sans doute que la présence de ses restes mortels serait, pour les religieux, une sauvegarde contre ceux qui voudraient les molester dans la suite, et un titre puissant à la protection de ses descendants. Artaud laissa d'Églantine, son épouse, plusieurs enfants, entre autres un fils qui lui succéda, et une fille, aussi nommée Églantine, qui s'unit, en 1239, à Hervé de Pierre-Perthuis, auquel elle porta la terre de Montcrecon, celle du Mont-de-Marigny avec la pêche de la rivière voisine et le droit d'y établir un moulin. Par suite de cette convention matrimoniale, qui eut lieu en présence

(1) L'auteur du *Livre noir* dit qu'il fut fondé par Hervé de Chastellux; mais il y a évidemment erreur, puisqu'il y fait venir les religieux en l'an 1200, et que leur institut ne fut approuvé que dix ans plus tard. D'ailleurs saint François d'Assise n'avait alors que dix-huit ans.

(2) *Livre noir*, p. 65.

de Hugues IV, duc de Bourgogne, Églantine renonça à la succession de ses père et mère, à *moins qu'ils ne laissassent point d'enfants mâles, auquel cas elle revenait pour sa part et portion* (1).

Jean I^{er}, sire de Chastellux, ne fournit pas une longue carrière. Il avait épousé Marie du Vault, dame du lieu, dont il eut deux fils, Guy et Guillaume (2), et une fille, nommée Marguerite, qui se fit religieuse au Reconfort et mourut jeune. Ce seigneur, sentant lui-même sa fin approcher, demanda à être inhumé dans ce monastère, auprès de sa fille bien-aimée. Il y avait fondé, avant sa mort, pour elle et pour lui, un anniversaire solennel au moyen d'une rente de soixante sous, que sa veuve remboursa en 1271. Elle était alors remariée à Jean de Bazoches, chevalier, veuf lui-même.

Guy de Chastellux, fils du précédent, s'étant uni à Laure de Bazoches, fille unique de son beau-père, qui lui apporta la terre de ce nom, en eut au moins trois enfants, Jean de Bazoches, chevalier, Jean de Chastellux, écuyer, et Simone. A sa mort, il fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Cure, où il avait choisi sa sépulture. Jean II, l'aîné de ses fils, fut sire de Chastellux, seigneur de Bazoches, de Moissy, de Chitry et de plusieurs autres terres. Il fit, en 1316, foi et hommage à Eudes IV, pour tous les fiefs qui relevaient de son duché, et lui abandonna, en 1328, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, la mouvance de son château et des terres de la rive droite de la Cure, et, trois ans plus tard, celle des seigneuries de la rive gauche, au comte de Nevers. Il

(1) *Livre noir*, p. 98.

(2) Guillaume épousa Alixante-Marie de Norry, et laissa deux fils, Philibert et Jean. Le premier fut tué au siège de Saint-Sévin en Limousin où il monta le premier à l'assaut, et planta sur les murs l'étendard du duc de Bourbon. Guillaume étant mort en 1322, sa veuve se maria à Jean d'Anlezy.

testa, en 1332, en faveur de Simone, sa sœur, dame de Bordeaux, au détriment de son frère, qui semble lui avoir survécu jusqu'en 1341, et fut inhumé dans l'abbaye de Cure, à côté de son père. Jeanne de Fley, dame de Vesvre, sa veuve, fit, la même année, foi et hommage au comte de Nevers de la terre de Bazoches, qui lui avait été assignée pour son douaire (1).

Simone donna elle-même dénombrement de sa baronnie au duc de Bourgogne, et se fit rendre hommage par tous ses vassaux. Nous voyons par le testament que Simon de Ménauviller, prêtre, chapelain de Chastellux, fit en sa faveur en 1338 (2), qu'elle avait alors un fils, nommé Guillaume de Bordeaux, *de Bordellis*; mais rien ne nous dit si elle était veuve, ni quel fut le nom de son mari, ni ce que devint son fils. Après elle, la baronnie de Chastellux passa à Laure de Bordeaux (3), femme de Guillaume de Montaigu, seigneur de Sombernon, qui, à son tour, en donna dénombrement en 1349. Il est probable que cette dame, ainsi que Jacqueline de Bordeaux, femme de Jean de Beauvoir, dont nous parlerons plus bas, était fille de Simone de Chastellux, et que c'est à ce titre qu'elle devint dame féodale de cette seigneurie. Quoi qu'il en soit, Laure perdit bientôt Robert de Courtenay, seigneur de Tanlay, son second mari, et épousa, en troisièmes noces, Jean de Bourbon, chevalier, baron de Montperroux, qui prit le titre de sire de Chastellux, et fit foi et hommage de cette baronnie en 1352 (4).

Laure n'ayant pas laissé de postérité de ses trois maris, institua, en 1384, Guillaume de Beauvoir, chevalier, fils

(1) Archiv. de Chastellux.

(2) *Ibid*, *Livre noir*, p. 118.

(3) Ses armes étaient : « D'azur à une fasce de gueules, à six merlettes posées 3, 3.

(4) Archiv. de Chastellux, *Livre noir*, p. 96.

de Jean, seigneur du Vault (1), et de Jacquette de Bordeaux, sa sœur, son héritier universel, et mourut la même année. Elle choisit sa sépulture dans l'abbaye de Quincy en Champagne, et légua, par son testament, une somme de *cent francs de bon or, cent livres de cire non ouvrée, six bœufs de charrue et un charriot ferré à quatre roues*, à l'abbé et aux religieux, à charge d'aller chercher son corps après sa mort, de l'inhumer dans leur église, et de célébrer, chaque année, un service solennel à son intention. Le roi et l'évêque d'Autun, qu'elle avait nommés ses exécuteurs testamentaires, furent gratifiés, l'un de cent livres tournois, et l'autre de quarante.

Guillaume de Beauvoir était très-jeune lorsque son père et sa mère moururent. La garde-noble de sa personne et de ses biens fut confiée à Isabelle, sa sœur aînée, qui épousa, un peu plus tard, Philippe de Jaucourt, baron de Villarnoult, auquel elle porta les terres du Vault et de Ruère (2).

La naissance du nouveau sire de Chastellux lui donna bientôt accès auprès du roi Charles V, dont il devint conseiller et premier chambellan, ainsi que de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne. Le 13 mars 1381, ce dernier

(1) Ce seigneur, d'après une lettre d'Olivier de Chastellux, adressée en 1616 à M. d'Hozier, était issu des anciens sires de Chastellux, et tenait le titre de Beauvoir de sa grand'mère. Il était né, selon toute apparence, de Guillaume de Chastellux, seigneur du Vault et de Beauvoir, dont nous avons parlé, et qui laissa en effet un fils nommé Jean, qui lui succéda par suite de la mort de Philibert, son aîné, tué au siège de Saint-Sévin. La terre du Vault, que nous voyons plus tard dans les mains de sa sœur, ainsi que celle de Ruère, en sont une autre preuve. Jean de Beauvoir testa en 1347; mais déjà, à cette époque, Jacquette de Bordeaux, sa femme et sa cousine, à cause de Simone de Chastellux, n'existait plus. Il fut inhumé au Val-Saint-Benoît, près d'Autun, où il avait fondé trois anniversaires, de trois messes chacun, pour lui, pour sa femme et pour ses ancêtres, au moyen d'une rente de *cent petits tournois* payable le jour de la Toussaint.

(2) Laure de Bordeaux affranchit Ruère de la mouvance de Chastellux en 1383, en faveur d'Isabelle, sa nièce, sœur de Guillaume

lui envoya l'ordre de se rendre , avec sa compagnie d'ordonnance , à Marmaigne , pour marcher ensuite sur Paris révolté contre le roi.

Ce seigneur fut comme le second fondateur de la Cordelle de Vézelay, qu'il tira de ses ruines après un terrible incendie , dont on ignore la cause , et qui l'avait anéantie en 1390. Il y avait élevé , en même temps , un pavillon , où il allait souvent passer quelques jours de retraite , et qui porta depuis le nom de *Mail-de-Chastellux*.

A sa mort , arrivée en 1408 , Guillaume demanda à être inhumé dans sa chère Cordelle , auprès d'Artaud III de Chastellux , l'un de ses ancêtres. Il avait épousé en premières noces Alix de Bourbon , fille de Jean , baron de Montperroux , et belle-fille de Laure de Bordeaux , sa tante , dont il n'eut pas de postérité. Remarié , vers 1380 , à Jeanne de Saint-Verain , veuve elle-même de Guillaume , sire du Bouchet , qui lui porta les seigneuries de Cosne , de La Rivière , de Varennes-les-Moulins , du Pont-de-Saint-Didier et du Bouchet (1) , il en eut quatre enfants , deux fils et deux filles (2).

Claude , le puîné , sire de Chastellux , seigneur de Bordeaux , de La Guierche... fut , sans contredit , par sa prudence , son courage et ses brillants faits d'armes , l'homme le plus considérable de sa maison , et rehaussa encore le nom de Chastellux , déjà si honorablement porté avant lui. Il naquit au manoir de ses aïeux en 1385 ou 1386 , et fut placé de bonne heure , en qualité d'échanson , auprès de Philippe de Bourgogne , comte de Nevers. Le

(1) Elle hérita de son frère , en 1416 , des terres de La Guierche et de Pacy , et acheta , quatre ans plus tard , celles de Pazilly , de Marmeaux , de Monceau-les-Montréal et de Chalaut.

(2) Georges , amiral de France en 1420 , qui fut inhumé dans la cathédrale d'Auxerre ; Claude , qui suit ; Lorette , dame de Pierrefitte , mariée en 1409 à Guillaume de Grancey , seigneur de Lorrey : et Alix , qui épousa , trois ans plus tard , Pierre de Ragny , chevalier.

duc Jean-sans-Peur se l'attacha ensuite, et le fit son conseiller et son chambellan en 1409. L'année suivante, ce prince l'envoya contre le bailli de Chaumont, qui tenait la ville de Bar-sur-Aube assiégée (1); il lui donna plus tard un commandement dans l'armée qu'il faisait marcher sur Paris, et lui confia, en 1414, le gouvernement du Nivernais.

Le 8 octobre 1417, Claude fut envoyé en Normandie avec le titre de *capitaine-gardien et gouverneur* des villes de Mantes, de Pontoise, de Meulant, de Poissy et leurs dépendances, et fit rentrer, le 20 du même mois, la place de Vernon dans l'obéissance du roi. L'année suivante, comme il se trouvait sous les murs de Paris avec Guy de Bar, seigneur de Presle et prévôt de la ville, et Philippe de Villiers, sire de l'Isle-Adam, chevaliers et officiers du duc, ils y entrèrent, à la tête de deux cents hommes d'armes, le 20 mai, vers deux heures du matin, par la porte Saint-Germain-des-Prés, qui leur fut ouverte par huit ou dix personnes de petit état. La ville était alors fatiguée des excès de la faction d'Armagnac.

Ils s'avancèrent dans le plus grand silence jusqu'au Châtelet, où ils trouvèrent quatre cents Parisiens armés, qui les attendaient. Alors ils se divisèrent en deux bandes, et parcoururent les rues Saint-Denis et Saint-Honoré en criant : « Bonnes gens, vivent le roi et le duc de Bourgogne, qui abolit les impôts. » Le connétable d'Armagnac, le chancelier et beaucoup d'autres magistrats, furent massacrés, et le parti anéanti par ce coup de main (2).

Le roi appela, le 2 juin de cette année 1418, le sire de Chastellux dans son conseil, afin d'aviser aux moyens de pacification, et le créa, séance tenante, maréchal de

(1) Il avait alors sous ses ordres cinq chevaliers bacheliers, cent dix écuyers, deux trompettes et trois ménétriers. (*Livre noir*, p. 84.)

(2) Archiv. de Chastellux; *Annuaire de l'Yonne*.

France avec le sire de l'Isle-Adam. A peine investi de cette haute dignité, le guerrier fut envoyé par le monarque, en qualité de lieutenant et de capitaine général du duché de Normandie, avec *six cents hommes d'armes et autant de trait*, pour reprendre plusieurs places alors occupées par les Anglais. Il attaqua entre autres la ville de Louviers, et l'emporta à force de courage et d'efforts; mais il perdit un bon nombre de ses hommes, qui furent tués ou faits prisonniers. Le roi voulut coopérer à leur rachat, et lui donna, le 31 octobre, deux mille deux cent cinquante livres. Il ajouta, en outre, à *ses gages*, une autre somme de quatre cents livres par mois, pour tout le temps qu'il le servirait avec ses gens (1). Dans le courant de février de l'année 1419, il le gratifia même un moment *des biens, hôtel et seigneuries* confisqués sur Charles de La Rivière.

Le 25 août 1420, il fut nommé *lieutenant et capitaine-général* de Saint-Denis, avec *six cents hommes d'armes et autant de trait*, aux *gages* de six cents livres par mois; le 8 décembre de la même année, il réduisit sous l'obéissance du roi la forteresse de Montaguillon. Nous remarquons qu'il avait alors sous ses ordres deux chevaliers bacheliers, trente-trois écuyers et vingt-un archers (2). Mais le plus beau fait d'armes du maréchal de Chastellux est, sans contredit, la prise de Cravant sur le bâtard de La Baume, et la défense de cette place, pendant cinq semaines, avec quatre cents hommes seulement, contre les efforts réunis de ce guerrier et de Tanneguy du Châtel. Nous avons raconté ailleurs (3) comment, le 31 juillet 1423, il remporta sur eux une célèbre victoire, qui leur coûta quatre à cinq mille hommes tués ou faits prisonniers, et comment le chapitre d'Auxerre, seigneur de Cravant, le

(1) Archiv. de Chastellux; *Annuaire de l'Yonne*.

(2) Archiv. de Chastellux, *Livre noir*.

(3) Tome I, p. 141 et suiv.

récompensa de la restitution de cette terre en lui accordant, le 6 août suivant, pour lui et les siens, à perpétuité, un titre de chanoine, la jouissance d'une prébende et le droit de sépulture dans l'église de Saint-Étienne, où *bon lui semblerait convenablement avec la fraternité et participation de tous les bienfaits, oraisons et suffrages faicts et à faire en la dicte eglise*. Le maréchal accepta ces faveurs *bénignement et en remerciant Dieu pieusement, et les dicts doyen et chapitre de très-bon cœur* (1).

Les chanoines crurent n'avoir pas encore fait assez pour reconnaître ce service. Ils s'engagèrent à célébrer, chaque année, le lendemain de l'Assomption, à son intention, une messe du Saint-Esprit, dite de *la Victoire*, et de la convertir, après sa mort, *en un obit qui serait faict et célébré solennellement et à perpétuité, en l'esglise d'Auxerre, à tel jour qu'il trépasserait, ou le plus prochain jour convenablement que faire se pourra, pour le salut de son âme et de ses parents trépassés* (2).

Le duc de Bourgogne, informé de ce succès, fit chanter un *Te Deum* solennel dans toutes les églises de ses états, et leur distribua d'amples gratifications en cire et en argent. Ce prince chargea encore le guerrier, en 1426, de reprendre Mailly-le-Château, lui donna le gouvernement de la ville et du comté d'Avallon, et lui permit alors *de fortifier et réparer la tour et hostel de la vicomté qui avait été ruinée par les guerres*. Il fut appelé de nouveau en 1445, au gouvernement du Nivernais, et là s'arrêta sa carrière militaire ; les travaux et les fatigues du métier des armes l'avaient épuisé.

Le sire de Chastellux n'était pas moins servent chrétien que vaillant guerrier. Il omettait rarement, au milieu de la vie périlleuse et agitée des camps, d'entendre, chaque

(1) *Livre noir*, p. 111.

(2) *Ibid.*, p. 110.

jour, la messe. Le pape Eugène IV lui avait accordé, par un bref particulier, la permission d'avoir un autel portatif sur lequel il pourrait faire célébrer quand il lui plairait. Il mourut dans le manoir de ses aïeux, le 12 mars 1453, à l'âge de soixante-huit ans, et fut inhumé dans la cathédrale d'Auxerre. Claude fut marié trois fois (1), et ne laissa de postérité que de Marie de Savoisy, sa dernière épouse, dont il eut six enfants (2).

Jean III, l'ainé, lui succéda. Ce jeune seigneur embrassa de bonne heure la carrière militaire. En 1465, il était capitaine sous le gouverneur de Bourgogne, et commandait *neuf gens de trait, vingt-cinq coutillers* aussi à cheval, et quatorze hommes de pied. Charles-le-Téméraire, en guerre avec Louis XI, lui permit, neuf ans plus tard, *d'établir dans son château et forteresse de Chastellux, pour veiller à sa garde, une compagnie d'archers, en tel nombre qu'il lui plairait, et le nomma, en 1475, pour remplacer, en Auxois, le comte de Roussy, fait prisonnier à Sermages.* Le 18 février de l'année suivante, le roi le fit son conseiller et son chambellan.

Il avait épousé Jeanne d'Aulhay-d'Arcy, sa cousine au quatrième degré. Ce mariage, bien que célébré par l'évêque d'Autun lui-même, avait été fait sans dispense. A sa mort, arrivée en 1491, Antoine du Follet, son beau-frère,

(1) Jeanne de Toucy, dame de Mont-Saint-Jean, sa première femme, fut enterrée au prieuré de Glanot, où il fonda pour elle une messe quotidienne, à perpétuité. Jeanne de Longvy, la seconde, était fille de Mathey, seigneur de Raon, et de Laure de La Trémouille.

(2) Jean, qui suit; Claude, échanson du duc de Bourgogne, tué en 1472, dans la guerre contre les Liégeois; Louis; Catherine qui épousa, en 1467, Amaury de Fontenay, chevalier; Agnès, mariée, six ans plus tard, à Antoine du Follet; enfin, Perrette, qui fut abbesse de Crissenon en 1473. Le sire de Chastellux eut, hors mariage, un septième enfant, nommé Jean, qui fut seigneur de Courson, puis banni du royaume et ses biens confisqués. (*Livre noir*, p. 87.)

contesta sa succession à ses trois enfants ; mais le sire de Chastellux avait eu soin de demander dispense , trois ans auparavant , et avait fait régulariser son union. Cette précaution ayant été démontrée , les poursuites cessèrent.

Philippe I^{er}, fils aîné du précédent , fut élevé en qualité d'enfant-d'honneur à la cour du roi Charles VIII. Cette faveur lui procura un mariage très-distingué. En effet, après la mort de Jeanne du Follet (1), sa cousine germaine, qu'il avait épousée pour mettre fin aux contestations d'un oncle dur et ambitieux, il s'unit, le 9 août 1502, à Barbe de Hochberg, de la maison de Bade, qui lui donna plusieurs enfants (2). Six ans après, une nouvelle et grave discussion s'éleva entre lui et Antoine du Follet, son beau-père. La concession d'un droit de fief sur les terres de Chalaut et du Mont-de-Marigny, et une rente de dix livres sur celle de Champagne, arrêta enfin toute réclamation. Il était mort en 1533. Sa veuve se remaria, l'année suivante, à Philippe de Champignolles.

Claude II succéda à son père dans un âge encore peu avancé. Il retira, en 1514, des mains de Jean de Bessay, gruyer de Bourgogne, une partie de la baronnie de Chastellux, qui lui avait été adjugée, l'année précédente, par décret du grand conseil, moyennant quatre mille six cent dix écus d'or et une rente de cent autres faite aux héritiers de Philippe de Longvy, qui avait poursuivi la vente. N'ayant point eu de postérité de Jeanne de Blosset, fille de Jean, seigneur de Torcy, qu'il avait épousée en 1532,

(1) Il eut de cette dame deux filles, Charlotte de Chastellux, mariée d'abord à Robert d'Anlezy, puis à Antoine de Boutillat, chevalier, seigneur d'Apremont, d'Artel, et ensuite à Saladin de Montmorillon, et Catherine, qui épousa Philippe de Moizy, seigneur de Châtel-Renaud.

(2) Claude, qui suit ; Philippe, souche des seigneurs de Bazarnes ; Olivier, qui forma la branche de Coulanges ; Louis, dont il sera parlé ; Marie, épouse de Jacques aux Épaules, seigneur de Pizy, et Antoinette, religieuse.

il institua Louis, son plus jeune frère, son légataire universel.

Celui-ci fut d'abord attaché à la maison de Jeanne de Hochberg, duchesse de Longueville, sa tante, puis panetier du roi Henri II, gentilhomme de sa chambre et son lieutenant d'ordonnance. A sa promotion à l'ordre de la chevalerie, en 1543, il exigea de ses sujets de Bourgogne le droit d'indire, dû en pareille circonstance ; mais il eut à lutter avec ceux d'Ouches et de Montmardelin, entre autres, qu'il fit condamner aux assises d'Avallon. Il affranchit, onze ans plus tard, le bourg de Quarré-les-Tombes.

Louis jouissait d'une grande considération dans l'esprit du comte de Nevers, qui le nomma, en 1549, gouverneur de ses terres de Champagne. Le roi lui confia aussi, le 26 juillet 1567, le gouvernement de Marsal avec vingt-cinq arquebusiers et cent hommes de pied ; puis trois ans après, celui de Metz avec quatre cents hommes d'armes. Il avait épousé, en 1540, Jeanne de La Roëre, fille de François, seigneur de Chamoy, dont il eut un fils et deux filles (1). Cette dame mourut après neuf ans de mariage seulement, et fut, sur sa demande, inhumée à Vézelay, mais son cœur fut déposé dans l'église de Saint-André-en-Morvand, qu'elle avait reconstruite en partie.

Le sire de Chastellux se remaria, en 1551, avec Anne des Loges, dame d'Alonne et de La Boulaye, qui lui donna deux filles (2).

Olivier, fils du précédent et de Jeanne de La Roëre, fut

(1) Olivier, qui suit; Claude, mariée à Jacques d'Esguilly, baron de Chassy, et Edmée, qui épousa, en 1564, René de Meun de La Ferté.

(2) Antoinette, qui s'unit à Louis de Pontallier, seigneur de Châtillon-en-Bazois, puis à Edme de Rochefort-Pluvault, gouverneur de Vézelay et d'Avallon, et Claudine, qui mourut à douze ans, au château de La Boulaye, et fut inhumée dans l'église des Cordeliers d'Autun.

un seigneur de grande considération. Bien que chrétien vertueux , il refusa d'entrer dans le parti de la Ligue , et servit avec distinction sous les étendards de Henri III et de son successeur. Mais il ne dut pas perdre de vue sa forteresse de Chastellux , sans cesse exposée à un coup de main au milieu de plusieurs villes ligueuses. Aussi les sujets de la baronnie furent-ils appelés à faire , nuit et jour , guet-et-garde à l'entour. Une épidémie qui survint , força de l'interrompre en 1587 ; mais on le reprit avec zèle , l'année suivante. A la mort du roi , en 1589 , il y fut placé une garnison de *douze soldats français* , qui fut portée , peu de temps après , par ordre du comte de Tavannes , gouverneur de Bourgogne , à vingt-cinq hommes , à la solde de cent écus par mois payables par les retrayants *tenus en suspicion* (1). Olivier fut aussi gratifié des dimes et autres revenus de tous les bénéficiers qui , dans l'étendue de ses terres , tenaient pour le parti de la Ligue , sans en excepter l'abbaye de Regny , et de tous les bois de moule placés sur les rivières de Cure et de Cousain , et appartenant à gens tenant le même parti (2).

Henri IV lui écrivit lui-même , après son avènement à la couronne , pour l'engager à se joindre à la noblesse du pays , afin d'en maintenir les habitants en son service. Le sire de Chastellux ne fit point défaut à cet appel du monarque , et se montra son fidèle sujet. En 1594 , il attaqua la ville de Cravant , toute dévouée à la Ligue , et s'en rendit maître le 18 mars. Le roi , pour le récompenser , l'en nomma gouverneur huit jours plus tard , et lui donna , en outre , quatre-vingts muids de vin appartenant au sieur de Gouville , maréchal-de-camp du duc de Mayenne , et tous les biens meubles de la dame de Lupé , vendue au parti. La reddition d'Avallon permit de réduire la garnison

(1) Archiv. de Chastellux , *Grand Invent.*

(2) *Ibid.*

de la forteresse de Chastellux ; elle n'était plus , en 1595 , que de six hommes (1).

Les troubles qui suivirent la mort du roi , rendirent à Chastellux son aspect martial. Une compagnie de cent hommes de pied y fut placée par ordre du prince de Condé , en 1614 (2).

Olivier avait épousé Marguerite d'Amboise , dont il eut douze enfants (3). Il mourut en 1617 et fut inhumé dans le chœur de l'église de Quarré-les-Tombes , qu'il avait reconstruit ; mais son cœur fut déposé dans la chapelle du château , à côté de celui de son épouse (4).

Hercule de Chastellux succéda à son père dans ses seigneuries et son gouvernement de Cravant (5). Il fut élu de la noblesse aux états de Bourgogne en 1618. Trois ans après , Louis XIII , afin de lui marquer son estime et sa reconnaissance pour les services de son père , éleva sa baronnie de Chastellux , celle de Quarré et la vicomté d'Avallon , en comté (6). Sa piété nous est attestée par les

(1) Le château de Chastellux servit , en ces circonstances , d'asile à Jeanne de Pont , abbesse de Crisenon , chassée de son monastère par le duc de Mayenne. Elle y arriva , déguisée en paysanne , avec les filles d'Olivier.

(2) Voyez le tome I , chap. IX , p. 166 et 167 , et chap. X , p. 172 et suiv.

(3) Hercule , qui suit ; César , chevalier de Malte , tué dans la guerre contre les Turcs ; Alexandre , seigneur de Quarré ; Achille ; Auguste , mort le 9 juin 1621 , d'un coup de mousquet reçu au travers du corps à la tranchée de Saint-Jean d'Angely ; Jean ; Diane , abbesse de Crissenon , puis femme de Guy de Chaulgy , baron de Roussillon ; Angélique , abbesse de Crissenon , en 1602 ; Minerve , mariée à Robert Pouffier , baron de Longepierre ; Cassandre , ursuline à Dijon ; Hélène , religieuse à Moulins ; enfin , Marie-Magdeleine.

(4) Cette dame fut inhumée à Crisenon.

(5) Il était , en 1610 , capitaine dans le régiment de Balagny , et commandait , trois ans après , une des huit compagnies de celui de Rambure.

(6) Dans les lettres patentes , données à Saint-Germain-en-Laye , le roi dit qu'il a accordé cette faveur « en considération des fidèles et recommandables services de son amé et féal gentilhomme ordinaire de sa chambre... Hercule de Chastellux..... et de ses prédécesseurs dans de grandes et notables charges où ils ont été employés tant pour le fait des

diverses fondations qu'il fit, savoir : aux Minimes d'Avallon, en 1619 ; à Saint-Lazare de cette ville, en 1636 ; à l'Oratoire de Troyes, à la chapelle du Pont, qu'il avait fondée..... Sa prudence et sa sagesse le firent nommer, le 25 octobre 1629, avec le baron de Chevigny, pour assister à une conférence publique entre les pères de la Mission et un ministre de la religion prétendue réformée, afin d'y *faire observer les ordres du roi*. Il mourut en 1645 et fut inhumé dans la collégiale d'Avallon, ainsi que Charlotte de Blagny, son épouse. On voyait autrefois leurs mausolées au côté gauche du chœur. Il laissa huit enfants (1).

César-Philippe, comte de Chastellux, était le plus jeune. Il fut d'abord abbé commendataire de Regny, et servit ensuite dans le régiment du duc d'Enghien, puis dans celui du prince de Condé. Fait prisonnier de guerre en 1652, il fut renfermé, pendant deux ans, dans la citadelle de Blaye, d'où il sortit pour se retirer en Hollande. Il reprit du service en 1660, et fut maréchal-de-camp dans l'armée que le duc d'Enghien avait rassemblée contre le cardinal Mazarin. L'année suivante, il assista aux états de Bourgogne comme élu de la noblesse, et fonda, en 1663, dans chacune des cinq églises de ses terres, pour le repos de l'âme de sa mère, qu'il venait de perdre, et pour son père, une messe perpétuelle, à laquelle devaient assister alternativement les curés de ces paroisses

guerres et manutentions de la couronne, que près des personnes des rois, ses prédécesseurs, selon l'antiquité et noblesse de leur maison, de laquelle ledit sieur baron est l'ainé et en porte les armes ; et qu'étant informé que Guillaume, Claude, Georges, Jean, Philippe et Olivier de Chastellux ont été grands chambellans, maréchaux et amiraux de France, lieutenants du roi, gouverneurs de places importantes, chevaliers de l'ordre et pourvus d'autres belles et notables charges sous les règnes des rois Louis VI, Louis VII, Charles VI, Charles VII, Louis XI, Charles VIII, François Ier et autres..... »

(1) César-Pierre; César-Achille, abbé de Regny; Georges, chevalier de Malte; César-Philippe, qui suit; Catherine, mariée en 1640, à Paul de Rumigny, baron de Joux; Louise, Françoise et Charlotte, religieuses.

et se donner mutuellement à dîner ce jour-là. Il mourut en 1695, et voulut que son cœur fût déposé dans l'église des Cordeliers de Vézelay, que son père avait rebâtie en 1643. César-Philippe avait épousé, en premières noces, Marie-Magdeleine Le Sueur, fille de Nicolas, seigneur d'Osny, et en secondes, Judith de Barillon, fille de Jean-Jacques, sire de Châtillon et président aux enquêtes du palais, dont il eut sept enfants (1).

Philibert-Paul, troisième comte de Chastellux, fit foi et hommage au roi et au duc de Nevers en 1697. Il fut colonel du régiment de Tulle, et commanda, en cette qualité, au camp de Nieuport sous le comte de Montal. Étant ensuite passé en Italie à la tête de son régiment, il fut tué, le 1^{er} septembre 1701, à l'attaque de Chiari, et laissa le comté à André, son frère, capitaine de frégate. Celui-ci donna dénombrement de ses seigneuries, deux ans après, et mourut aussi sans postérité en 1716.

Guillaume-Antoine, frère des précédents, avait reçu la tonsure le 14 juillet 1699; mais il quitta la carrière ecclésiastique pour le comté de Chastellux, prit du service et parvint au grade de lieutenant-général. Il fut nommé ensuite gouverneur de Roussillon, et mourut à Perpignan le 13 avril 1742, laissant sa veuve, Claire-Thérèse d'Aguesseau, fille du célèbre chancelier de ce nom, avec cinq enfants en bas âge (2).

(1) Philibert-Paul, André, Guillaume-Antoine, successivement comtes de Chastellux; Henri, marquis de Chastellux, capitaine....; Bonne, mariée, en 1687, à François de Saint-Chamont, comte de Persé, marquis...., Marie-Judith, chanoinesse de Poulangy, et Anne, qui épousa Charles de Vienne, comte de Comarin.

(2) César-François, qui suit; Philippe-Louis, marquis de Roussillon, élu de la noblesse aux états de Bourgogne; Anne-Julie, mariée à Jean-Baptiste-Louis, marquis de La Tournelle; elle a laissé un manuscrit intitulé : « *Essai sur la vie et les vertus de Mme la comtesse de Chastellux*, » sa mère; Jean-François, chevalier de Chastellux, puis marquis de Roussillon par la mort de son frère, en 1786, se distingua en Allemagne et en Amérique,

César-François, l'aîné, ayant succédé, encore très-jeune, à son père, fut pourvu, peu de temps après, du gouvernement de Seyne, et nommé colonel du régiment d'Auvergne. Une brillante carrière s'ouvrait ainsi devant lui, lorsque la mort le surprit à Fresnes, le 29 septembre 1749, n'étant encore âgé que de vingt-six ans. « Le chancelier, son aïeul, le regretta, dit la marquise de La Tournelle, sa tante, avec une sensibilité qu'on voit rarement dans les personnes de cet âge. Le chagrin qu'il en eut prit même sur sa santé, et ce fut à cette époque qu'elle commença à s'altérer. »

Il avait épousé Olympe-Elisabeth Jubert, marquise du Thil en Normandie, dont il eut un fils, Henri-Georges-César, qui lui succéda, et fut le septième comte de Chastellux. Ce jeune orphelin fut placé sous la tutelle de son oncle, Philippe-Louis, chevalier, marquis de Rousillon, « homme de probité autant que de blâmable

où il passa, en 1778, avec une foule de gentilshommes, sous le commandement du maréchal comte de Rochambau, dont il fut chef d'état-major. Pendant les trois années qu'il y resta, il parcourut les provinces qui forment aujourd'hui les États-Unis, et rédigea des notes, publiées, plus tard, sous ce titre : « *Voyages dans l'Amérique septentrionale*. » Ce seigneur s'étant lié, dès sa jeunesse, avec les philosophes de l'époque, se montra dans la suite partisan zélé de leurs opinions, comme on le voit par son traité *De la Félicité publique*, imprimé à l'étranger en 1772. Cet ouvrage, écrit dans un style ferme et correct, est rempli d'un fiel amer contre le christianisme, auquel néanmoins il rend parfois des hommages forcés. Jean-François fut appelé, en 1775, à l'Académie française pour remplir le fauteuil que Chambrun avait laissé vacant. Il épousa, en 1787, M^{lle} Plunkett, fille d'un général irlandais au service de l'Autriche, qu'il rencontra par hasard aux eaux de Spa, et mourut un an après, à l'âge de cinquante-quatre ans. Le comte Alfred de Chastellux, ancien sous-préfet de Hambourg, membre de la chambre des députés et du conseil général de l'Yonne, chevalier d'honneur de la princesse Adélaïde d'Orléans, fut le fruit de cette union. La marquise de Chastellux, qui avait été attachée, aussitôt après son mariage, comme dame d'honneur, à la duchesse, mère de Louis-Philippe, voulut, par dévouement, partager avec elle la prison et l'exil. Elle mourut, en 1815, regrettée des pauvres.

fantaisie, dit un auteur moderne (1), qui lui rendit, à sa majorité, un compte fidèle de ses biens, mais lui restitua le château dans un fâcheux état. Il avait enlaidi les façades d'une foule d'embellissements déplorables, culbuté, bouleversé cette magnifique salle des gardes, qui retraçait tant de souvenirs et racontait toute l'histoire des aïeux. Il avait, en un mot, promené sa truelle de malheur d'étages en étages, recrépi la chronique, badigeonné la tradition, mis des corniches à l'histoire. » Il était grandement temps que le jeune comte atteignît sa vingt-cinquième année.

Henri-Georges-César fut promu, en 1787, au grade de maréchal-de-camp, et élu de la noblesse aux états de Bourgogne. Il était alors chevalier d'honneur de mesdames Victoire et Adélaïde, tantes de Louis XVI, et Angélique-Victoire de Durfort de Civrac, son épouse, leur dame d'honneur. Lorsque les princesses, menacées dans leur château de Belle-Vue, allèrent, en février 1791, chercher leur salut sur la terre étrangère, le comte et la comtesse de Chastellux les suivirent dans leur exil, et devinrent ainsi les courtisans du malheur après avoir été les favoris de la puissance. Turin, Rome, Naples, Corfou, donnèrent successivement un asile aux deux illustres exilées, et Trieste un tombeau.

Rentré en France en 1810, Henri-Georges-César, modèle de l'ancienne chevalerie, se retira dans le château de ses ancêtres, qu'il trouva dans le plus triste état de mutilation ; nos vandales des temps modernes y avaient imprimé de honteux souvenirs de leur passage. Il mourut quatre ans après, et laissa cinq enfants (2), dont l'aîné,

(1) M. CHAILLOUX DES BARRES, *Annuaire de l'Yonne*, p. 183, année 1840.

(2) César-Laurent, qui suit; Pauline, mariée au comte Roger de Damas, Henri-Louis, successivement secrétaire d'ambassade à Rome, chargé d'affaires à Lisbonne, ambassadeur à Turin et député de Saône-et-Loire; il est connu aujourd'hui sous le titre de duc de Rauzan, qu'il tient du chef de sa femme, née de Duras; Gabrielle, qui a épousé le marquis de La Vallette, et Georgine, veuve du comte de La Bédoyère.

César-Laurent, lui succéda dans le titre de comte de Chastellux, et se montra, en toutes circonstances, le digne représentant de tant d'illustres aïeux. Sa bonté, sa bienfaisance et sa piété ne le rendirent pas moins recommandable que l'ancienneté et la noblesse de sa famille. Il suivit son père sur la terre étrangère, commença son éducation à Rome, prit du service et parvint, en 1810, au grade d'adjudant-général sous-chef de l'état-major en Sicile. Rentré en France, la même année, il épousa, en 1813, Zéphirine de Damas (1), fille du duc Charles et veuve du marquis de Vogué (2). Louis XVIII, après sa rentrée en France, en 1814, lui conféra le brevet de colonel, et il fut employé, en qualité d'aide-major, à l'organisation des cheveau-légers de la maison du monarque, corps uniquement composé d'officiers. L'année suivante, il fut chargé de la formation du huitième régiment de chasseurs, qu'il commanda pendant six ans, au bout desquels il fut promu au grade de maréchal-de-camp (3). A la campagne d'Espagne, en 1823, il obtint le commandement de la cavalerie du cinquième corps de l'armée d'expédition, sous les ordres du maréchal de Lauriston, et défit, à Trameced, sept escadrons du régiment de don Evariste San-Miguel, ancien ministre des cortès, alors chef d'état-major du général Mina, et le fit lui-même prisonnier. Il fut créé pair de France l'année d'après, et passa, en 1826, en qualité de général de brigade, au camp de Lunéville, sous les ordres du général de division Mermet.

Au moment de la révolution de 1830, le comte de Chastellux se trouvait aux eaux de Bourbonne. A la nouvelle

(1) Les armes de cette maison sont : « Écartelé, au premier et dernier d'or, à la croix ancrée de gueules, aux deux et trois d'or, à trois bandes d'azur. »

(2) Elle mourut en 1838 dans sa terre de Comarin.

(3) Le comte de Chastellux présida, en 1820, le collège électoral de l'Yonne, où il fut nommé député. Il eut encore cet honneur en 1821, 1824, 1827 et 1830.

des événements, il partit pour la capitale, où il n'arriva qu'après le 7 août. « J'étais loin de Paris, écrivit-il alors au baron Pasquier, lorsque des événements, qui se sont succédés avec une rapidité inattendue, ont changé la face de la France. Je n'ai pu arriver à temps pour assister à une séance dans laquelle j'aurais mis du prix, en loyal pair de France, à exprimer mes sentiments en présence de mes collègues. Il ne me reste plus qu'à protester, autant que je le puis, contre les actes qui se sont consommés dans la séance du 7 de ce mois. Je ne reconnais à aucun corps de l'État le droit de disposer d'une couronne qui n'est pas vacante.... »

Retiré depuis cette époque dans son château de Chastellux, il y vécut en simple particulier. Les dépenses obligées de l'ancienne étiquette devinrent alors les ressources de l'ouvrier et des pauvres (1). Il avait bâti, sur la rive gauche de la rivière, près du pont, une vaste usine, qui fut dévorée par les flammes le 13 décembre 1850.

César-Laurent est mort le 8 septembre 1854, dans son château de Chastellux, et n'a laissé que deux filles, dont l'aînée, M^{me} Charlotte-Thérèse-Victoire, a épousé le marquis de Lur-Saluces, et la puînée, M^{me} Marguerite, s'est unie à son cousin germain, M. Amédée de Chastellux, fils du duc de Rauzan, conseiller général du département de l'Yonne, et digne héritier d'un nom glorieusement porté depuis plus de huit cents ans. Il est aujourd'hui le neuvième comte de Chastellux.

(1) A son retour de Paris, il put lire sur un transparent :

« HIVER DE 1829-1830.

> A M. LE COMTE DE CHASTELLUX :

> LES PAUVRES DU MORVAND A JAMAIS RECONNAISSANTS. >

V.

SAINT-BRANCHER, *de Sancto Pancratio.*

A droite de la route de Quarré-les-Tombes à Avallon, à un kilomètre dans les terres, se montre le petit village de Saint-Brancher, dominé par la flèche de sa vieille église et où l'on remarque une belle maison d'école, construite vers 1844. On y a découvert des tuiles à rebords, des débris de poterie romaine, des médailles et autres objets antiques, qui lui assignent une époque très-reculée. L'église paroissiale, dédiée à saint Pancrace (1), martyr, dont on célèbre la fête le 12 mai, et auquel le pays doit son nom, fut consacrée par l'évêque d'Autun, Humbert de Bagé, vers 1148, ainsi que le rappelle une inscription placée au-dessus du maître-autel. Mais la nef, basse et sombre, avec ses baies percées en meurtrières, est la seule partie qui date de cette époque. Le chœur, voûté à nervures carrées et éclairé par une grande fenêtre ogivale, à l'est, a été rebâti au quatorzième siècle. Les deux chapelles, dont l'entrée, en arcade ogivale, est partagée par un malencontreux pilier, qui soutient la voûte du chœur, sont du seizième. Le clocher, tout en bois, s'élève sur le portail de l'ouest. Rien n'est plus triste et plus misérable que l'espèce de narthex qu'il forme en avant de l'édifice.

Saint-Brancher est une commune d'environ huit cent trente-neuf habitants, et dont le territoire, fertile en grains, compte deux mille deux cent deux hectares de superficie. Nous ne savons à quelle époque elle fut érigée

(1) Le peuple prononce saint Brancasse, et c'est de là que s'est formé le nom de Saint-Brancher.

en paroisse ; toutefois , on ne peut en faire remonter l'établissement moins haut que le commencement du douzième siècle. La collation de la cure appartenait à l'abbé de Sainte-Marguerite, monastère situé dans les environs de Beaune. Le curé était décimateur ; mais il devait, chaque année , en vertu d'une donation faite par Guy Besors de Villarnoult , une rente en blé à l'abbaye de Regny. Le chapitre de Saint-Lazare d'Avallon avait droit de tierces à Villiers-Nonain (1), hameau considérable , bâti sur une hauteur , au nord , et traversé par la route de Quarré-les-Tombes à Cussy-les-Forges. Ce fief appartenait en partie au seigneur de Maraut , qui y jouissait du droit de haute et basse justice. En 1609 , Achille d'Anssienville en affranchit les habitants et changea , le 13 septembre , les rentes d'avoine , qui lui étaient dues , en une tierce générale. Le terrier fut refait à la même époque (2). Un incendie , causé par imprudence , dévora une partie de ce hameau au mois de septembre 1846.

La seigneurie de Saint - Brancher et celle d'Auxon , autre hameau situé dans une vallée , à l'ouest , étaient deux fiefs en toute justice , qui formaient une dépendance de l'ancienne baronnie de Villarnoult et mouvaient du comté d'Avallon.

Saint-Aubin (3) , au sud , a pris son nom d'une antique chapelle dédiée à ce saint évêque , qu'on y vénérât d'un culte tout particulier. Sa fête donnait lieu autrefois à un concours considérable de fidèles , qui dégénéra en apport avec louage de domestiques ; il se tient actuellement à Saint-Brancher. Il ne reste rien de cette chapelle pas

(1) Ce nom vient du latin *Villare Monachorum* , qui signifie métairie des moines. L'abbaye de Regny y possédait , en effet , un ancien meix ou ferme.

(2) Archiv. d'Avallon.

(3) *Sancti Albini Capella*.

plus que de l'ancienne maison - forte des seigneurs. La terre de Saint-Aubin mouvait en fief du comté d'Avallon. Le possesseur avait droit de haute et basse justice, celui d'instituer un juge-prévôt, un greffier, un sergent..... et d'élever un signe patibulaire à deux piliers. Cette seigneurie avait sa mesure particulière, ce qui prouve son ancienneté et son importance. Les habitants furent affranchis vers 1534, et reconnurent devoir à leur seigneur une poule de coutume par feu à la Saint-Martin d'hiver, deux boisseaux d'avoine pour droit d'usage et de pacage dans les bois, une gerbe de messerie (1).....

Le village de Saint-Aubin eut long-temps des seigneurs de son nom. Guillaume, l'un d'eux, chevalier, en jouissait, ainsi que des terres de Chalaud, de Dun et de Domécy-sur-Cure, en 1310. Jean, son fils, chambellan du duc de Bourgogne (2), possédait, en outre, celles du Meix, de Montmardelin, d'Ouches.... Hugues, son autre fils, fut seigneur de Saint-Moré en 1384. Ce fief passa, plus tard, dans la maison de Fontenay. Guy, archidiacre et chanoine de l'église de Nevers, et curé de trois paroisses, seigneur de Saint-Aubin, de Durot (3), de Chassigny, de La Verdière, de Lautreville, de Villiers... donna le droit d'usage et de pacage aux habitants en 1534. François de Fontenay le possédait au dix-huitième siècle (4).

Sully-Montchanin, au sud-est, formait une autre seigneurie en toute justice, qui mouvait en fief de la baronnie de Villarnoult. L'ancien château et la chapelle se trouvaient sur la commune de Saint-Brancher; mais le hameau, qui n'en était séparé que par un chemin,

(1) Archiv. d'Avallon.

(2) COURTÉPÉE, tome VI, p. 40.

(3) Ce hameau, situé dans le voisinage de Velars-le-Comte, n'existe plus.

(4) Archiv. d'Avallon.

dépendait de Beauvilliers. Cette terre avait pris son surnom de ses anciens possesseurs. La famille de Fresnes de Montchanin, qui la possédait encore au dernier siècle, en a joui long-temps.

VI.

SAINT-GERMAIN-DES-CHAMPS, *Sancti Germani Capella*.

Cette commune, la troisième du canton, est située à huit kilomètres de Quarré-les-Tombes, et traversée, dans toute sa longueur par la route de ce bourg à Vézelay, qui suit à peu près la direction d'une ancienne voie romaine, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Sa population est d'environ quatorze cents habitants, répandus dans un bon nombre de hameaux, dont les plus considérables sont ceux du Meix, de Montmardelin et de Montigny. Son territoire, que la rivière de Cure sépare du département de la Nièvre, au sud, occupe une superficie de trois mille cinq cent quatre-vingt-douze hectares. Il est généralement sec et rocheux et pourtant assez fertile.

La paroisse de Saint-Germain remonte à des temps bien reculés. Elle avait déjà, en 1147, sous le titre de chapelain, un curé attaché à sa desserte. Hugues, qui en était alors pourvu, souscrivit, comme témoin, la donation faite par Artaud I^{er} de Chastellux à l'abbaye de Regny. *Le grand dîme* de Saint-Germain avait été donné, en 1214, aux religieux de ce monastère par Hugues de Lormes, seigneur féodal du pays. Cette paroisse faisait autrefois partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes; la collation de la cure appartenait à l'évêque.

Le chef-lieu est agréablement situé au sommet des

hauteurs qui dominent le cours de la rivière de Cure, dans un lieu très-découvert. Il tire son nom du saint évêque auquel son église paroissiale est dédiée, et son surnom de sa position au milieu des terres. Au centre s'élève l'édifice sacré, dont la blanche tour domine les environs. Il se compose de deux parties, bien distinctes par le genre d'architecture. La nef et le clocher sont du douzième siècle. Le chœur est plus nouveau de quatre cents ans. Les piliers ronds, sans chapiteaux, au haut desquels naissent les nervures des voûtes, annoncent l'époque de la renaissance. Les bas-côtés, qui ne règnent que dans cette partie, datent de 1843.

Saint-Germain, au moyen de la réunion successive à la baronnie de Chastellux des divers fiefs qu'il renfermait, devint plus tard une des cinq paroisses qui composèrent le comté de même nom. La seigneurie du chef-lieu, avec haute justice, mouvant du comté de Château-Chinon, appartenait, en l'an 1300, à Geoffroy Gauvin, écuyer, et à Thibaut de Montbard, chevalier, son beau-frère. Les enfants du premier : Perrinet, Robert, Jean et Marie, épouse de Jean de Savoisy, vendirent, en 1344, tout ce qu'ils y possédaient *en terres, prés, bois, hommes et femmes serfs, justice et seigneurie*, à Huguenin du Meix, qui unit le tout à la terre de ce nom. Philippe de Chastellux en fit foi et hommage à Château-Chinon en 1504.

Cent treize ans plus tard, Anne de Montafié, comtesse douairière de Château-Chinon, ayant porté dans le nouveau terrier le fief de Saint-Germain comme mouvant de sa seigneurie, Hercule de Chastellux lui intenta un procès, qui ne se termina que soixante ans après, mais contre ses prétentions.

Marcheseuil, près du village, à l'ouest, était un fief avec justice dans la mouvance de la baronnie de Lormes-Challon, et qui a eu des seigneurs de son nom. Lambert, l'un d'eux, en donna dénombrement en 1491. Charles de La Porte,

écuyer, et Péronne, sa sœur, femme de François David, le vendirent, en 1567, à Louis de Chastellux.

Lautreville, à l'est, formait une seigneurie en toute justice et prévôté, dont les sujets étaient *mainmortables*, *corvéables*, *taillables à volonté*.... et devaient autant de livres de cire et d'oisons au fermier de la prévôté et de la messerie, que celles-ci étaient affermées de livres en argent (1). Ce fief appartenait, au quatorzième siècle, à Jean de Saint-Aubin, chevalier, seigneur du Meix, qui assujettit les habitants au guet-et-garde de son château. Après sa destruction, en 1433, les retrayants furent tenus aux mêmes devoirs envers la forteresse de Chastellux. Mais, par une convention de l'an 1628, ils se libérèrent en payant, chaque mois, seize sous par feu en temps de troubles et de guerre. Guy de Fontenay, seigneur de Saint-Aubin, leur accorda dans ses bois, en 1534, moyennant une rente de deux boisseaux d'avoine, une poule... des droits d'usage et de pacage, qui leur furent contestés plus tard ; mais une sentence du juge de Lautreville les leur confirma en 1773. La maison de Fontenay jouissait encore de ce fief à la fin du dix-septième siècle. Edme-André Minard, qui en était possesseur au commencement du suivant, soutint, contre André de Chastellux, un procès pour *l'échoitte* en main-morte du moulin de La Verdière, et le gagna le 14 mars 1716. Jacques Morot, seigneur de Lautreville, de Velars... et Pierrette, sa sœur, en soutinrent un autre, en 1773, contre Marie Damoiseau de Saint-Alembert.

A peu de distance de Lautreville se trouvaient autrefois un établissement de charité, connu sous le nom d'*Hospice de la Magdeleine*, et un fief en toute justice, nommé *Durot*.

Le Meix, hameau considérable, au nord-est, sur une

(1) Archiv. d'Avallon.

hauteur, était le siège d'une importante seigneurie, mouvant en fief du duché de Bourgogne, à cause du comté d'Avallon. Le château, situé dans la vallée, à l'ouest, fut pris et rasé par les troupes de Charles VII en 1433. On en remarque encore quelques pans de murailles. Hugues du Meix (1), qui en était possesseur en 1334, obtint, le 28 juillet de cette année, d'Eudes IV, duc de Bourgogne, des lettres patentes pour l'érection d'un signe patibulaire à deux piliers, à condition toutefois de *le planter loin du grand chemin*.

Hugues de Saint-Aubin, seigneur du lieu et de Saint-Moré, étant devenu, par son mariage avec Mahaut du Meix, fille de Hugues et veuve d'Hervé de Gissey, possesseur de cette terre, de celle de Montmardelin et autres, la vendit, en 1384, à Jean, son frère, seigneur de Chalaud... pour quatorze cents écus d'or, ce qui fut approuvé, la même année, par Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne. Trois ans après, les habitants de ces hameaux et ceux de Lautreville, de Ruissotte, de Saint-Germain, de Montigny, de Villaines, de Montarin, de Chezelle, d'Island en partie... furent déclarés, à la diligence du nouveau seigneur, par sentence du bailli d'Auxois, retrayants de la maison-forte du Meix, et comme tels tenus au guet-et-garde de ce château.

Geoffroy de Verseaux, écuyer, échangea ce fief et ses dépendances, en 1419, à Claude, sire de Chastellux, pour Quarré, Bousson et La Grange-Rateau, qu'il céda, l'année suivante, à Jeanne de Saint-Verain, mère de ce dernier. Après la destruction du château de la seigneurie, les retrayants furent tenus au même devoir envers la forteresse de Chastellux, ce qui fut confirmé par une sentence du bailliage d'Avallon en 1665. Ceux du Meix,

(1) Il était fils aîné de Huguenin Rateau, mort en l'an 1300, et de Pétronille du Meix.

en particulier, se rédimèrent de cette charge en 1631, moyennant huit sous par feu, qu'ils consentirent à payer, chaque mois, en temps de trouble et de guerre.

Olivier de Chastellux vendit le Meix et Ruissotte en 1588, pour trois mille écus d'or, à Claude Alma, médecin à Avallon, à titre de réversion, et à condition de les tenir en arrière-fief de sa baronnie.

Le commandeur de Pontaubert avait aussi au Meix un fief en toute justice, qu'il conserva jusqu'en 1789.

Montmardelin, dans une vallée, au nord, était, au onzième siècle, une terre possédée, à titre de franc-alleu, par les barons de Lormes et de Château-Chinon. Au treizième, elle était divisée en deux fiefs, ayant chacun le droit de haute justice, et que limitait le *Ru-du-Vernay*. Une sentence du prévôt d'Avallon, de l'an 1310, reconnut aux deux seigneurs le droit d'avoir chacun un *sergent sergentant* dans ce hameau. La partie du sud-est était alors unie à la seigneurie du Meix. Hugues en donna dénombrement à Lormes la même année. Pierre de Blacy, chevalier, qui possédait le reste au milieu du treizième siècle, fit foi et hommage de sa maison-forte (1) à Lormes. Il prenait alors le titre de sire de Montmardelin. Jean, son fils, chanoine de l'église de Langres, jouit de ce fief après lui, et le laissa à sa sœur, mariée dans la maison de Montmaur. Jeanne de Plaisy l'ayant porté, vers 1380, à Jean Palatin de Dyo, Pierre de Thil, leur fils, le transmit à Guyot de Jaucourt, seigneur de Maraut et de Ruère. Celui-ci le légua, en 1454, avec Villaines (2) et les Gatties, au chapitre de Saint-Lazare d'Avallon, qui s'engagea, de son côté, à célébrer, à perpétuité, un anni-

(1) Il n'existe plus de ce château qu'une motte, qui en marque encore l'emplacement.

(2) On voyait autrefois auprès de ce hameau, au lieu dit *Chases*, un castel seigneurial, dont il ne reste plus rien.

versaire solennel pour lui et ses ancêtres, et lui accorda le droit d'inhumation dans la collégiale (1).

Montigny, au sud, sur une montagne, d'où lui est venu son nom, était encore une autre seigneurie, dont La Ronce et Lingoux dépendaient. Jean de Roilly, écuyer, en était possesseur en 1408. Charles de La Porte, fils de Louis, seigneur de Marcheseuil, et Péronne, sa sœur, vendirent cette terre, en 1567, à Louis, sire de Chastellux, qui l'unit à sa baronnie. Jean, son aïeul, avait déjà acquit, en 1478, de Jean Le Raffet, dit Lebreton, la petite terre de La Goute, seigneurie de franc-alieu et en toute justice, située au finage de ce hameau, et qu'il tenait de Philibert de Jaucourt, son ancien maître. Elle lui avait été donnée, *en récompense de ses soins*, onze ans auparavant. Il entra dans les vues de la maison de Jaucourt de faire des seigneurs de quelques-uns de ses serviteurs. On sait que Guillaume avait déjà érigé, à Mâraut, un fief en faveur de Guillaume Carillon, son valet.

Railly, dans la vallée de La Cure, mouvait noblement du comté de Chastellux. Cette terre s'étendait sur les deux rives de la rivière, qu'on y passe sur un pont en pierre de deux arches, et qui la divisait en deux parties, connues sous le nom de *Railly-Bourgogne* et *Railly-Nivernais* (2). Le manoir seigneurial, pittoresquement assis sur la rive droite, est flanqué de deux tours élégantes; il en comptait quatre à l'époque de sa reconstruction, au seizième siècle. On y remarquait alors une chapelle et un donjon.

Ce fief appartenait, au treizième siècle, à une noble famille qui en portait le nom. Guyot de Railly en fit foi et hommage en 1280. Agnès, sa petite-fille, le porta, vers 1331, à Melchisédech Boursault, qui en renouvela l'hom-

(1) COURTÉPÉE, tome VI; Archiv. de Chastellux.

(2) Elle faisait ainsi partie de deux paroisses, de deux provinces, et suivait, en conséquence, deux coutumes différentes.

mage. Une seconde alliance le fit bientôt passer à Guillaume de Bourgoin, dont le fils puîné, Ostelin, épousa Jeanne de La Mothe, dame de Beauvilliers et de Gresigny, qui se disait aussi, en 1471, dame de Rilly en partie et de La Gorge. Pierre de Chargère, baron du Breuil, en devint, dans la suite, seigneur par son mariage avec Marie de Bourgoin, fille de Philibert. Claudine, l'une de ses descendantes, porta Rilly en dot à Antoine d'Escorailles, chevalier, qui en donna dénombrement à Chastellux en 1739, et le vendit, vingt-cinq ans plus tard, à Nicolas-Marie Chauveau. Celui-ci le revendit, en 1781, pour vingt-huit mille livres, à Jean-Louis Morot de Gresigny, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, dont le fils, François-Marie-Philibert de Rilly, le repassa de même, en 1806, à Léonard Houdaille. Les descendants de ce dernier en jouissent encore aujourd'hui.

Vaupitre, à l'est de Saint-Germain, était une dépendance de la seigneurie de Maraut.

VII.

SAINT-LÉGER-DE-FOURCHERET, *Sancti Leodegarii Ecclesia*.

Le nom de cette commune a tant de ressemblance avec celui de Saint-Léger-de-Fougeret, près de Château-Chinon, qu'on les a souvent prises l'une pour l'autre. C'est ainsi que plusieurs écrivains, induits en erreur, ont fait naître au château de Saint-Léger-de-Fougeret le maréchal de Vauban, dont l'acte de naissance se trouve dans les registres de Saint-Léger-de-Fourcheret, où nous l'avons vu nous-même. Ce héros, l'honneur du Morvand, la gloire de la France entière, y vit le jour au mois de mai 1633, et eut pour parrain Sébastien Clavin, curé de Bussière-

Cordois (1). Son berceau ne fut point entouré du faste de l'opulence, ni abrité sous des lambris dorés; il naquit dans une maison très-simple, qui servait d'habitation à un pauvre sabotier, lorsque l'abbé Courtépée visita cet endroit en 1776. « Je fus, dit-il (2), si transporté d'admiration en la voyant, que j'eusse voulu, pour la distinguer des autres, graver sur la porte ce vers :

« Has magnus parvas coluit Vaubantius ædes. »

Cette humble maison
De l'illustre Vauban fut l'habitation.

La commune de Saint-Léger, la seconde du canton, se trouve à cinq kilomètres à l'est de Quarré-les-Tombes. Elle renferme environ quinze cent cinquante habitants et couvre une superficie de trois mille trois cent quarante-deux hectares. Située comme cette dernière, partie dans le Bas et partie dans le Haut-Morvand, elle présente deux aspects différents. Au nord, son territoire est découvert, riant et fertile; au sud, au contraire, il est ombragé par des forêts de treize cent quatre-vingt-seize hectares d'étendue, qui lui donnent une physionomie sombre et sauvage. Il y existe, presque à fleur de terre, une mine de mica ou poudre d'or, qui s'étend, dit-on, jusqu'à Quarré. On en débite beaucoup dans les environs pour sécher l'écriture.

L'établissement de la paroisse remonte à une époque fort reculée. En 976, l'évêque Girard I^{er} de Roussillon

(1) Voici son acte de baptême tel qu'il existe sur les registres de la commune : « Le quinziesme mai mil six cent trente-trois, a esté baptisé Sébastien, fils d'Albin Le Prestre, escuyer, et de dame Edmée Corminolt. Le parrain a esté maistré Sébastien Clavin, prestre, curé de Cordois; la marraine Judith d'Ehain; en présence de Georges Bierry. Signé : Clavin, Bierry et Orillard, curé. »

(2) Tome vi.

donna les dîmes et le patronage de la cure à Eldrade, abbé de Vézelay. Beauvilliers en était autrefois l'annexe. Par accord fait, en 1697, entre le curé, Claude Pillin, et les habitants de cette commune, ses successeurs étaient tenus d'y célébrer la messe et les vêpres tous les dimanches et fêtes, excepté les jours de la Fête-Dieu, de la Toussaint, de Noël, de saint Léger, de la Purification, de l'Annonciation, de l'Assomption et de la Nativité de la sainte Vierge. Ils recevaient pour ce service une rente de trente livres, payable le 25 mars de chaque année, et les dîmes. Jean Rousselot, mort en 1771, administra la paroisse pendant cinquante-sept ans. Il laissa, par son testament, une somme de mille écus pour réparer le presbytère et faire apprendre un métier aux enfants pauvres, et une de six mille livres à l'hôpital de Château-Chinon, sa ville natale.

Le chef-lieu de la commune se divise en deux parties ; celle du sud se nomme vulgairement *Le Montois*. Il est bâti sur une hauteur et renferme plusieurs belles maisons (1). L'église, surmontée d'une flèche svelte et élancée, est dédiée à saint Léger, évêque d'Autun. Elle se compose d'un chœur, éclairé par de jolies fenêtres à meneaux, et dont la reconstruction date du seizième siècle, et d'une nef plus ancienne. Le clocher, qui s'élève sur le milieu de l'édifice, est supporté par quatre arcades, de l'époque de transition. Dans le chœur se trouvent trois chapelles, dont deux sont de style ogival flamboyant. La troisième, située près de l'autel, au nord, est sans caractère ; elle appartenait jadis aux seigneurs de Ruère.

Le jeudi 3 octobre 1850 eut lieu dans cette église la bénédiction et la prise d'habit des nouveaux religieux

(1) Saint-Léger est renommé pour la quantité et la qualité de ses fruits. On dit qu'il doit cet avantage au père de Vauban, grand amateur de ce genre de culture.

Bénédictins du monastère de *Sainte-Marie-de-la-Pierre-qui-Vire*. La cérémonie, à laquelle assistaient plus de quatre-vingts ecclésiastiques, toutes les autorités civiles et militaires de la commune et une foule considérable de personnes de toute condition, fut présidée par le vénérable abbé Darcy, archiprêtre d'Avallon, délégué par Mgr l'archevêque de Sens (1). Le soir, toute l'assemblée, en proie à un religieux enthousiasme, accompagna les bons pères jusqu'à leur solitaire demeure, encore inachevée, et qui fut solennellement bénite le même jour. La première pierre en avait été posée le 5 juillet de l'année précédente.

Le nouveau monastère, dont le nom, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, a été formé de celui d'une claire fontaine, qui coule au pied, et d'un dolmen druidique (2), qui s'élève un peu plus au nord, est bâti au sein des forêts qui couvrent la partie sud du territoire de la commune, dans un lieu extrêmement sauvage et désert. Il domine un rocher, au pied duquel bondit la petite rivière de Trinclin, que l'on passe un peu plus bas, au lieu jadis dit *le Gué-d'Arfant*, sur un pont en pierre construit deux ans auparavant. L'emplacement du couvent et ses dépendances, de sept hectares d'étendue, ont été généreusement abandonnés au révérend père Jean-Baptiste Muard, en religion *frère Marie-Jean-Baptiste du Cœur-de-Jésus*, ancien supérieur des prêtres missionnaires de Pontigny et premier supérieur de la communauté, par la maison de Chastellux, toujours prête à encourager les saintes entreprises.

Mais quel vaste champ ouvert, là, aux réflexions du

(1) Voyez tome I, p. 213.

(2) Le nom de Pierre-qui-Vire, que porte ce dolmen, vient de la commune persuasion qu'il tourne trois fois, chaque jour, à l'heure de midi. Il est surtout remarquable par les excavations bizarres qui sillonnent sa surface. Quelques archéologues avaient d'abord paru révoquer en doute l'authenticité du dolmen; mais de récentes découvertes ont démontré que la tradition populaire n'est pas toujours un juge à dédaigner.

philosophe et à l'imagination du poète ! Quel étonnant rapprochement se présente naturellement à l'esprit de l'observateur judicieux ! Près de cet autel solitaire, où le sacrificateur gaulois immolait, dans les dangers de la patrie, à des dieux cruels, des victimes ignorantes et aveugles, d'autres victimes s'immolent encore, tous les jours, au Dieu éternel et vengeur du crime pour les péchés de leurs frères ! Un fanatisme affreux préludait aux premiers sacrifices, une charité toute chrétienne détermine les seconds ! Ceux-là ne répandaient qu'une odeur d'abomination qui irritait le Ciel ; ceux-ci attirent ses regards et calment sa juste colère !

Le vénérable fondateur, affligé à la vue de l'envahissement continu des idées matérielles et terrestres sur les idées spirituelles et religieuses, animé d'un zèle d'autant plus ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, qu'il voyait le monde les mépriser, ou au moins les négliger davantage pour courir, avec une passion désordonnée, après le bien-être matériel, conçut la pensée de donner aux hommes l'exemple d'un grand sacrifice et d'un parfait détachement des choses de ce monde, joint à la pénitence la plus austère (1).

Revenu de Rome, où il avait déposé aux pieds du père commun des fidèles, le gage de sa soumission et de son amour filial, il court, avec quelques disciples, se renfermer à Aiguebelle pour se former à la vie du cloître, et y passe une année. Puis jugeant que le moment de mettre la main à l'œuvre est arrivé, il en sort pour jeter les

(1) Ces bons religieux pratiquent une abstinence perpétuelle. Le beurre et l'huile même sont bannis de leurs repas. Ils ne se nourrissent que de racines et de végétaux, cuits à l'eau avec un peu de sel seulement. A ce triste régime ils joignent les veilles, la méditation, le jeûne, le travail manuel, la prédication et un silence continu. Ils dorment sur une planche couverte d'une simple natte.

fondements de la maison qui doit être témoin de ses vertus et des austérités de ses frères. Bientôt, en effet, le désert s'anime, les rochers se détachent comme à l'envi, et roulent ensuite en blocs informes pour se façonner sous la main vigoureuse de l'ouvrier, et le monastère s'élève avec les seules ressources que fournit la Providence.

Le mardi 27 septembre 1853 vit accourir une foule prodigieuse de personnes de tout rang dans cette nouvelle Thébaïde. On bénissait, ce jour-là, une magnifique statue de la sainte Vierge, patronne du monastère, qui venait d'être érigée sur le dolmen même, et qui, du haut du rocher, semble commander en reine à tout le désert. Désormais, toute l'étymologie du nom du couvent se trouve résumée dans le vieux monument. Un discours analogue au lieu et à la circonstance, prêché par le révérend père Sauterau, dominicain de Flavigny, et dans lequel la justesse et la profondeur des pensées s'alliaient parfaitement à la beauté et à l'élégance du style, enleva tous les suffrages (1).

La commune de Saint-Léger, jadis du bailliage de Saulieu, formait autrefois une vaste terre en franc-alleu, connue sous le nom de *Sainte-Marie*, et qui fut partagée en 1318, entre Béatrix de Bourgogne, comtesse de La Marche et d'Angoulême; Guy Besors, seigneur de Villarnoult; Huguenin et Lucas de Presle, et Huguenin et Pierrot

(1) L'année suivante, le mercredi 21 juin, une autre cérémonie réunissait au monastère une foule triste et silencieuse. Le révérend père Muard avait rendu, deux jours auparavant, son âme à Dieu, et on confiait ses restes mortels à la terre. Il est de la nature des bons fruits de mûrir de bonne heure; aussi Dieu l'a-t-il appelé à lui, à l'âge de quarante-cinq ans. Nous ne donnerons pas ici l'histoire de sa belle, mais trop courte vie; une plume, plus habile que la nôtre, s'est chargée de cette tâche. Nous dirons seulement que, tandis que Dieu récompensait ses vertus, dans le ciel, la voix du peuple les consacrait, sur la terre, en lui donnant le titre de saint. Le révérend père Bernard Moreau, dont l'éloge est dans toutes les bouches, a été appelé à lui succéder dans la charge de supérieur.

de Veillart. La portion de Béatrix, qui comprenait le village de Saint-Léger et ses dépendances, passa, plus tard, aux ducs de Bourgogne, puis aux rois de France, qui l'unirent au domaine de la couronne. Charles VIII en fit renouveler le terrier en 1486. Nous voyons, par ce titre, que la mesure particulière de cette seigneurie était plus grande que celle d'Avallon, et comprenait douze setiers; que les sujets du roi ou hommes francs de Saint-Léger devaient, chaque année, à la saint Rémi, quinze sous de bourgeoisie à son châtelain d'Avallon; qu'ils étaient retrayants de cette ville, et comme tels tenus au guet-et-garde, et aux réparations des fossés de la place.

La part de Guy Besors se composait de La Provenchère, de La Bécace et du Bon-Ru, hameaux bâtis dans les bois, au sud, et qui depuis ne furent plus séparés de la baronnie de Villarnoult. La forêt où s'élève le monastère, dont nous venons de parler, en faisait partie. Les fiefs de *Poyle-Chien* et de *Côme*, avec haute et basse justice, formèrent la portion des seigneurs de Presle, qui les unirent à Gresigny.

Ruère, au sud-est, fut celle de Huguenin et Pierrot de Veillart. Cette seigneurie en toute justice avait dans sa mouvance les fiefs de Veillart ou Velars, de Montz-les-Champlois, et mouvait elle-même en arrière-fief de la baronnie de Chastellux; mais elle en fut affranchie, en 1383, par Laure de Bordeaux, en faveur d'Isabelle de Beauvoir, sa nièce, et déclarée, plus tard, exempte de la forclusion. L'ancienne maison-forte, bâtie sur une hauteur, en tête d'un hameau considérable, qui dépendait de cette terre, fut rasée, en 1478, par d'Amboise, gouverneur de Bourgogne. On remarque encore, à l'ouest, des vestiges de ses anciens fossés. Le manoir qui l'a remplacée, ne se distingue que par un gros donjon en pierres de taille de granit. La chapelle seigneuriale servit, aux seizième et dix-septième siècles, de prêche aux huguenots des environs. Ruère passa de la famille de Veillart dans celle de Chastellux, et de celle-

ci à Philippe de Jaucourt, chevalier banneret, seigneur de Maraut et gouverneur du Nivernais (1), par son mariage avec Isabelle de Beauvoir, qui lui apporta aussi la terre du Vault. Anne de Jaucourt, ayant épousé Tauvenay de Briquemaut, calviniste exalté et cruel, lui transmet cette seigneurie. Nous avons rapporté ailleurs (2) comment cet homme barbare, retiré à Ruère, après le massacre de la Saint-Barthélemi, mutilait inhumainement les moines et se faisait de ces honteux trophées un collier qu'il portait avec impudence. Ce fief était possédé, au dix-huitième siècle, par la maison de Fresne de Montchanin, de laquelle il passa, par alliance, au marquis de Sainte-Maure, qui en était seigneur en 1770. Ses descendants l'ont vendue en 1837.

Trinclin, autre hameau, situé dans une vallée et traversé par la rivière de même nom, appartenait, en toute justice et seigneurie, ainsi que Vau-Marin, bâti sur une montagne entourée de forêts, à l'ancienne abbaye de Regny, qui le tenait de la pieuse libéralité de Reignier de Chastellux. Ce gentilhomme, du consentement d'Agnès, son épouse, lui donna, en 1186, son bois de Vau-Marin, et reçut des moines deux cents agneaux et un palefroi... Anselme de Saint-Andeux lui légua aussi un domaine situé en ce hameau; Aalerne de Sainte-Magnance lui abandonna tout ce qu'il y possédait; Arerius, André et Jean de Quarré, Jocelin de Montenay, et Jean Pioche de Marcenay, en firent autant.

Les prétendus réformés, dans leur acharnement contre tout ce qui appartenait à l'église catholique, maltraitèrent tellement ce hameau, qu'il n'y restait pas, en 1594, le quart des habitants, encore n'était-ce que des *mercénaires* et des *femmes vefves*. La plupart des maisons avaient

(1) Voyez l'article de Bussière-Cordois et de Chastellux.

(2) Tome I, p. 162 et 163.

été démolies et tout le bétail enlevé ; aussi les champs étaient alors incultes et n'offraient que des ronces et des genêts (1).

VIII.

SAINTE-MAGNANCE, *Sanctæ Magnantiæ capella*.

Ce bourg, bâti dans une vallée, entre Cussy et Rouvray, est traversé, du nord au sud, par la route de Paris à Lyon. C'est, après le chef-lieu du canton, l'endroit le plus considérable et le mieux bâti. Il doit son nom et son origine à un ancien prieuré fondé, au septième siècle, par les évêques d'Autun, en l'honneur d'une des cinq pieuses vierges italiennes qui accompagnaient le corps de saint Germain d'Auxerre, et qui mourut le 28 novembre 448, entre ce lieu et Cordois, sur la voie d'Agrippa, où elle fut enterrée (2). Jusque-là, Sainte-Magnance s'était appelé Saint-Pierre-sous-Cordois. Le prieuré fut donné, peu de temps après, à l'abbaye de Moûtier-Saint-Jean, à laquelle l'évêque Étienne I^{er} de Bagé le confirma en 1139, et Humbert, son neveu et son successeur, huit ans plus tard. Les reliques de la sainte, par suite de l'invasion des barbares, restèrent sans honneur et même dans l'oubli pendant plus de deux siècles. Mais enfin, miraculeusement découvertes, elles furent transférées dans l'église de Saint-Pierre-sous-Cordois, où il se fit un si grand concours de pèlerins, que le pays quitta son nom pour prendre celui qu'il porte aujourd'hui. Voici comment, dit la légende, les précieux restes de la vierge italienne furent découverts :

Au septième siècle, un pèlerin des environs d'Autun se

(1) Archiv. de la préfet. de l'Yonne.

(2) *In aggere publico, propè vicum Cordubensem*, (Voyez tome I, p. 90.)

rendait à Auxerre pour vénérer les reliques de saint Germain, alors en grand renom. Comme il suivait la voie d'Agrippa, qui a été si long-temps le principal moyen de communication entre ces deux villes, il arriva que, fatigué de sa course, il s'assit sur le bord du chemin et s'y endormit d'un profond sommeil, la tête appuyée sur un squelette de tête de cheval que le hasard lui avait offert. Pendant qu'il dormait ainsi, il eut un songe, dans lequel il vit sortir de son triste oreiller un serpent qui cherchait à entrer dans sa bouche. Sainte Palaye et sainte Magnance lui apparurent aussi s'entretenant du danger qu'il courait; celle-ci sembla même le toucher avec une baguette pour l'éveiller.

Alors il se lève en sursaut et reconnaît que sa vision est bien une réalité. Ne doutant plus que le lieu où il s'était endormi ne fut véritablement l'endroit où notre sainte avait été enterrée, il va raconter son aventure et la conviction intérieure qu'il s'est formée, et tout le voisinage accourt. On cherche, on fouille, et le saint corps apparaît. Des guérisons miraculeuses vinrent, pendant la translation, confirmer la vérité de la découverte, et dès-lors le culte de la pieuse étrangère acquit une grande célébrité.

Les reliques de sainte Magnance reposaient autrefois dans une petite armoire creusée dans le mur, derrière le maître-autel, et fermée d'une grille en fer. Son chef était conservé dans un buste d'argent, qui fut volé dans la première révolution. Sous le péristyle de l'église, on remarque un sarcophage curieux, malgré les dégradations opérées par le temps; on croit qu'il date du treizième siècle. Sur l'une des parois on reconnaît, sculpté en relief, le convoi de saint Germain où apparaissent les cinq pieuses femmes qui le suivent; sur l'autre, on voit le pèlerin couché, la tête appuyée sur celle d'un cheval. Ce petit monument se trouvait autrefois derrière l'autel.

L'église de Sainte-Magnance, surmontée d'un petit clocher en forme de dôme, fut reconstruite, au seizième

siècle, par la munificence de messire Boursault, écuyer, et d'Anne Filzjan, son épouse, et consacrée en 1514. Le chœur et la chapelle du sud sont de style ogival; celle du nord est romane. La paroisse, autrefois mère-église avec Rouvray pour annexe, ainsi que nous l'apprend une bulle d'Innocent III, de l'an 1211, devint plus tard dépendante de cette dernière. Le patronage de la cure appartenait jadis à l'abbé de Moûtier-Saint-Jean, et les dîmes en partie, par une transaction de l'an 1302, au chapitre d'Avallon, auquel les terres de la cure furent unies en 1719. Le 26 janvier 1632, Pierre Tarin, curé de cette paroisse, tomba, en revenant de Montbertaut, dans le Serein et se noya. Son corps, entraîné par le courant, fut difficilement retrouvé (1).

Vers le centre du bourg sont les ruines de l'ancienne maison-forte des seigneurs, connues sous le nom de *Château-Gaillard*. Elle fut démolie le 1^{er} décembre 1590, dans une excursion que firent à Sainte-Magnance les ligueurs d'Avallon, ville dont étaient retrayants les habitants de ce bourg, et comme tels obligés au guet-et-garde et à une part des dépenses de l'entretien des fossés (2). Le nouveau château, bâti à l'entrée du pays, au nord, appartient à M. Frédéric Pelletier. Il est défendu par deux grosses tours, encore armées de meurtrières, et par deux tourelles à cul de lampe.

La commune renferme environ mille habitants et comprend une superficie de dix-neuf cent trente-sept hectares. Elle faisait jadis partie du ressort du bailliage d'Avallon, et au spirituel du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes.

(1) Sa famille, qui habitait à Montbertaut, jouissait d'une grande considération. J.-B. Tarin-d'Osseign, mort en 1719, fut recteur de l'Université. Il était fils de Jean Tarin, écuyer, lecteur ordinaire du roi, professeur royal et historiographe de France.

(2) Archiv. d'Avallon.

Sainte-Magnance a donné son nom à d'anciens seigneurs. Aalerne, l'un d'eux, près de partir pour la Palestine, en 1186, donna, du consentement d'Aremburge, son épouse, de Robin, Garnier et André, leurs enfants, à l'abbaye de Regny, tout ce qu'il possédait à Trinclin et à Courtemel (1), et fit hommage de son fief au château d'Espoisses. Charles-Guillaume, comte de Guitaud, marquis d'Espoisses, vendit la terre de Sainte-Magnance, en 1766, à Louis Berthier de Sauvigny, intendant des finances.

Champ-Morlin était le siège d'une seconde seigneurie en toute justice, avec fief et arrière-fief, mouvante du comté de Chastellux. Jean de Montaigu, chevalier, en fit foi et hommage, en 1328, à Jean II, son parent. L'arrière-fief était alors tenu par Jean de Vésigneux, écuyer. Il y existait autrefois une maison-forte, dont il reste encore quelques vestiges. Cette terre fut unie, dans la suite, à Vieux-Château (2). Les dîmes de ce hameau appartenaient au chapitre d'Avallon.

Le fief de Touche-Bœuf était possédé, en 1302, par une dame de Cériz, qui fit, la même année, une transaction avec le chapitre de Saint-Lazare. Il y avait aussi un manoir seigneurial dans ce hameau et une chapelle dédiée à sainte Catherine, dont les biens furent unis, au dix-septième siècle, à l'abbaye de Saint-Julien de Dijon.

Au lieu dit Valnay se trouvait anciennement un hameau qui, ayant été détruit par un incendie, ne sortit plus de ses ruines.

Villeneuve-lès-Presle, au nord-ouest, formait une terre avec justice et seigneurie qui appartient long-temps à la maison de Jaucourt, qui l'unit à la châtellenie de Maraut. On remarquait alors, au *Champ-Brenin*, un signe patibul-

(1) Dom G. VIOLÉ, *Hist. manusc. de Regny*.

(2) COURTÉPÉE, tome VI, p. 42; Arch. de Chastellux.

laire à trois piliers. Une alliance l'ayant fait passer à François de La Platière, marquis d'Espoisses, Achille d'Anssienville, vicomte des Bordes et seigneur de Maraut, son petit-fils, en fit renouveler le terrier en 1609, et en affranchit tous les habitants, moyennant quinze sous de bourgeoisie par feu, payables à la Notre-Dame de mars (1).

Près de ce hameau se trouve une célèbre chapelle dédiée à saint Grégoire-le-Grand, pape, dont on célèbre la fête le 12 mars et qu'on invoque contre l'épidémie des bestiaux. Il s'y fait, ce jour-là, un concours de fidèles assez considérable. En 1714 et 1746, on y vit accourir des provinces voisines dix ou douze mille pèlerins (2). A peu de distance est une fontaine au fond de laquelle est gravée une image du saint patron et pour laquelle on professe une grande dévotion. On emporte de l'eau qu'on fait boire au bétail malade ; on en donne même, comme préservatif, aux animaux bien portants.

Il existait aussi, au sud-ouest de Sainte-Magnance, sur le lieu de la sépulture de la sainte, un ermitage dédié à saint Pancrace, qui a été détruit dans la révolution de 1789.

CANTON DE VÉZELAY (3).

Deux communes seulement de ce canton, qui en compte dix-huit, sont situées en Morvand, ce sont celles de Domecy-sur-Cure et de Pierre-Perthuis. Toutefois, elles ne sont pas les moins célèbres de cette circonscription.

(1) Archiv. d'Avallon.

(2) Voyez tome I, p. 182.

(3) Tout le monde a entendu parler de cette petite ville jadis comprise dans la province de Nivernais, et actuellement dans le département de l'Yonne. Elle compte à peine douze cent cinquante habitants, et pourtant elle le dispute en célébrité à la plupart de nos grandes cités, et cette célébrité elle ne la doit pas à quelque fameuse bataille, comme celles qui

I.

DOMECY-SUR-CURE, *Domitii Castrum*, *Domeciacum*.

Ce nom semble indiquer une ancienne possession romaine, la terminaison *acum* signifiant, en celtique, habitation, séjour. Bien que cette commune soit une des moins

décident du sort des empires, mais à la parole d'un moine, de saint Bernard, premier abbé de Clairvaux. Nous n'ajouterons rien à ce que nous en avons dit plus haut (tome 1^{er}, p. 112), sinon que par la seule force de son éloquence, il jeta toute l'Europe sur l'Asie. Elle doit encore son illustration à l'ancienne abbaye de Bénédictins, fondée, au neuvième siècle, par Gérard de Roussillon, sur la rive de la Cure, au pied de la montagne du *Scorpion*, au sommet de laquelle elle monta s'asseoir un peu plus tard. Nous ne dirons pas les maux que les Vézeliens rebelles firent endurer à leur seigneur-abbé, auquel ils durent de jouir, les premiers du royaume, du bienfait de la liberté, et qui leur méritèrent la dure qualification d'*exécrable commune de Vézelay*. Il n'entre pas dans notre plan de raconter les injustes persécutions des comtes de Nevers contre les moines pour leur arracher un privilège accordé à leur illustre fondateur, la soumission directe du monastère au Saint-Siège et l'exemption de tout autre juridiction, tant séculière que religieuse, ni de rapporter les entreprises, si souvent répétées, des évêques d'Autun pour les soumettre à leur obéissance. Ce que ses prédécesseurs avaient poursuivi vainement, l'évêque Gabriel de Roquette l'obtint le 5 janvier 1673, et érigea dès-lors la paroisse en archiprêtré. Mais à cette époque l'abbaye était bien déchue de son ancienne splendeur; ce n'était plus, depuis 1537, qu'un chapitre, dont le doyen continua à porter le titre d'abbé. Dieudonné de Bédier fut le quarante-septième titulaire régulier et le premier des douze séculiers qui gouvernèrent cette maison. Le revenu du monastère était, en 1790, de trente-cinq mille six cents livres. L'église de Sainte-Magdeleine, qui couronne la montagne sur le flanc de laquelle la ville est assise, est une des plus vastes, des plus anciennes, des plus belles et des plus curieuses de France. La nef et la partie dite *église des Catéchumènes* sont du douzième siècle et le chœur du quatorzième. Les huguenots, maîtres de la ville, en 1569, profanèrent cette église et brûlèrent les reliques de la sainte patronne. En 1120, la veille de sa fête, une multitude de pèlerins de tout âge et de toutes conditions y furent brûlés vers l'heure du crépuscule, dans un incendie allumé subitement (NANGIS).

Vézelay, patrie de Théodore de Bèze, fameux ministre calviniste, était jadis le siège d'une élection et d'un grenier à sel, dont Lormes-Challon, Pouques, Saint-Martin-du-Puy, Chalaud, Marigny-l'Église..., faisaient partie.

considérables du Morvand, eu égard à sa population, elle est pourtant, sous le rapport historique, une des plus intéressantes, comme nous le verrons bientôt. Sa superficie est de deux mille cinquante-sept hectares, et sa population de neuf cent cinquante-un habitants. Son territoire, hérissé de forêts, est arrosé par la rivière de Cure, qui coule dans une vallée âpre, étroite et profonde. Elle se compose de deux anciennes paroisses, celle de son nom et celle de Chors ou Cure. Au hameau d'Uzy, bâti au nord-est, sur la route de Quarré-les-Tombes à Vézelay, il existe une mine de plomb argentifère, découverte en 1750. Le marquis de Chastellux, Philippe-Louis, la fit exploiter pendant cinq ans, et l'abandonna ensuite, à cause des dépenses qui excédaient le produit.

La paroisse de Domecy, aujourd'hui réunie à Cure, qui était autrefois son annexe, était très-ancienne ; car déjà, au onzième siècle, elle avait son église, dont saint Romain, martyr, est le patron. Elle faisait jadis partie, pour le temporel, du Nivernais, et pour le spirituel, du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes. La collation de ce bénéfice, ainsi que les dîmes, appartenait à l'abbé de Cure, ancien monastère de l'ordre de saint Benoît, situé à l'est, sur la rive gauche, et dans une sorte de presqu'île formée par la rivière de même nom (1). De ce vaste établissement, autrefois entouré de murailles et de fossés, qu'on inondait à volonté, il ne reste plus que les appartements de l'abbé et l'église conventuelle, dédiée à saint Martin. Mais quel triste changement ! Le lieu jadis consacré par la prière n'est plus qu'une étable, et le cri des animaux a remplacé la voix des pieux cénobites qui, pendant de longs siècles, y avaient chanté les louanges du Seigneur ! Les cendres des Guy, des Jean de Chastellux et

(1) *Monasterium Sancti Martini de Chord, ordinis Benedictinorum.*

de plusieurs autres personnages de distinction, reposent sous les pieds des bêtes !

L'époque de la fondation de l'abbaye de Saint-Martin de Chors, et le nom de celui auquel elle est due, ont été, jusqu'ici, un sujet de controverse parmi les antiquaires. Quelques-uns en ont fait honneur à Mahaut de Courtenay, veuve de Hervé de Donzy, comte de Nevers; mais d'autres, avec plus de vraisemblance, l'attribuent aux anciens sires de Chastellux, qui y possédaient un droit d'inhumation, et assignent encore, comme une preuve à peu près certaine de ce qu'ils avancent, la position de ce monastère au milieu des terres de ces nobles seigneurs. Si, comme le dit Guy Coquille, il avait été fondé par la comtesse de Nevers, pendant son veuvage, cela n'aurait pu avoir lieu qu'après l'année 1223; or, déjà à cette époque l'abbaye existait depuis plus d'un demi-siècle. En effet, voici ce que, dans une bulle de l'an 1174, le pape Alexandre III écrivait à Guillaume, abbé de Chors : « Notre cher fils, l'abbé de Vézelay, s'est plaint à nous que vous lui enleviez injustement les dimes de Précy et les droits parochiaux de ce village. Il se plaint encore que vous refusez de payer à G. et V., habitants de Vézelay, certaines sommes d'argent qu'ils vous ont prêtées. Comme nous devons rendre justice à tous, nous vous mandons par ces présentes de porter votre cause devant notre cher fils Étienne, abbé de Regny, et de vous soumettre à son jugement (1). »

Il est donc probable que si la comtesse Mahaut eut le titre de fondatrice, il ne lui fut conféré que pour quelque insigne bienfait. Ses descendants avaient la garde-gardienne de ce monastère. Outre ces seigneurs et les sires de Chastellux, l'histoire nous a encore transmis le nom de quelques autres bienfaiteurs, parmi lesquels nous citerons Renaud, curé de Neuffontaines et *archiprêtre d'Avallon*; qui y

(1) MARTIN, *Chronique de Vézelay*, p. 91; COURTÉPÉE, tome VI, p. 13.

choisit sa sépulture en 1291, et donna, entre autres choses, *un bréviaire à l'usage des moines noirs*; Guillaume du Bouchet, chevalier, en 1328, et Jean, sieur de Nuars, l'un de ses descendants. Celui-ci légua, en 1430, « cent livres pour réparer l'église de l'abbaye de Chors, qui est, dit-il, de présent en friche et toute désolée, tant en couverture, maçonnerie, chambre, comme autrement. Et veut icelui testateur que avec le quar dudit argent soit chambrillée préalablement ladicte église de chambris de chaigne tout au long, selon ce que ledict testateur en a marchandé; et le surplus de ladicte somme sera converti esdites réparacions là où il sera le plus expédient (1). »

Les armes de ce monastère étaient : « D'azur à un cœur de gueules. » L'abbé jouissait du droit de haute, moyenne et basse justice dans toutes ses dépendances, et nommait à la cure du lieu, à celles de Domecy, de Bazoches, de Neuffontaines, de Pierre-Perthuis... et prétendait à la collation de celle de Saint-André en Morvand, où il possédait les fiefs et seigneuries de Narbois et de Verdôt. Il avait aussi dans sa dépendance le prieuré de Vassy-sous-Pizy (2).

L'abbaye de Saint-Martin de Chors semble n'avoir jamais été très-prospère; néanmoins elle comptait encore quinze moines avec l'abbé, lorsque la commende, ce ver rongeur des établissements religieux, vint l'atteindre. Mais alors ils furent réduits à quatre seulement. A la fin du dix-septième siècle, elle ne possédait plus que l'abbé et un chapelain, qui y célébra l'office divin jusqu'en 1790. Le premier n'y apparaissait que pour en percevoir les fruits, qui s'élevaient de deux à trois mille livres. Ce n'était plus, à cette époque, qu'une proie jetée en pâture à quelque intrigant.

(1) Archiv. de la préfecture d'Auxerre.

(2) *Courtréze*, tome VI, p. 54.

L'histoire ne nous a transmis le nom que d'un petit nombre des abbés qui ont gouverné ce monastère. Après Guillaume, qui était, comme nous venons de le voir, revêtu de ce titre en 1174, nous trouvons Durand, qui signa, en 1220, une charte en faveur de l'abbaye de Regny; Jean I^{er} en 1248, et Gauthier en 1316. Vient ensuite un laps de temps de près de deux siècles, où il n'est question du monastère que pour le bornage de sa justice avec le sire de Chastellux, en l'an 1500. Nicolas Drouin acheta, vingt-six ans après, la terre d'Ouches, près de Saint-André, de Guillaume de Rumigny, baron de Joux, que l'abbé Charles de Challon revendit, en 1536, à Pierre Pelletier, écuyer, seigneur des Crots. Jean-Baptiste Abondic afferma, onze ans plus tard, le *labourage de Sainte-Chrétienne*, à Fontenay-sous-Vézelay. Il dit dans l'acte qui en fut dressé, *que de mémoire d'homme ce meix était tombé en ruines et ne valait pas ses charges*. Dans le siècle suivant, il fut donné à bail emphytéotique, moyennant une somme de cent livres de belle-main, qui fut destinée à réparer la charpente des bâtiments de l'abbaye à l'endroit de la tour Saint-Nicolas et au cloître, et une rente annuelle de trois livres cinq sous, *un œuf, un hau et une pinte de vin* à chaque religieux au 1^{er} mai (1).

Amable de Bourzeis, l'un des successeurs d'Abondic, naquit à Volvic en 1606, et mourut à Paris, doyen de l'Académie française, à l'âge de soixante-six ans. Il fit, quelque temps avant sa mort, le voyage de Portugal, sous prétexte de travailler à la conversion du comte de Schromberg; mais, dans la réalité, pour traiter des affaires de l'État. Le grand Colbert l'avait nommé pour présider une assemblée de théologiens célèbres, choisis pour réfuter les incrédules, ce qui prouve son grand mérite. Il combattit d'abord vivement le jansénisme et finit par signer le *formulaire*.

(1) Archiv. d'Auxerre, liasse v.

Jean II Gallois, membre de l'Académie française, secrétaire de celle des sciences, professeur de langue grecque et inspecteur au collège royal, fut honoré de l'amitié de Colbert. Il mourut d'hydropisie à Paris, en 1707, à l'âge de soixante-quinze ans. Il avait résigné son abbaye, onze ans plus tôt, à Jean III Barrault, prêtre du diocèse de Nevers. Nicolas Moran, chanoine de Soissons, succéda à ce dernier le 8 avril 1708, et posséda le monastère jusqu'au 9 mai 1714. P. Gourmont de Laval, abbé en 1758, reconnu, le 26 juin de cette année, qu'il devait, tous les ans, trente minots d'avoine au chapitre de Vézelay et cent vingt livres en argent (1).

Le village de Cure, aujourd'hui chef-lieu de la paroisse, est situé sur le flanc d'une colline, d'où il dominait l'abbaye. On y remarque une belle maison d'école. L'église, dédiée à saint Antoine, est très-ancienne; elle offre plusieurs caractères du onzième siècle, notamment au clocher, qui s'élève sur le portail. La collation de la cure appartenait à l'abbé, ainsi que les dîmes. Le vicaire perpétuel de la paroisse ayant communiqué, au douzième siècle, avec les habitants de Vézelay, notoirement excommuniés pour avoir assassiné leur abbé, et même célébré les saints mystères en la présence de plusieurs d'entre eux, le pape Eugène III s'en plaignit amèrement à l'évêque de Langres, son légat : « Ne pouvant, dit le pontife, laisser une faute si grave impunie, nous vous mandons, par ces présentes, qu'après un mur examen, vous le déclariez suspens de ses fonctions, et même nous l'envoyiez si vous le trouvez coupable (2). » Il se plaignait pareillement du curé de Domecy et de l'archiprêtre d'Avallon.

Quelques écrivains, raisonnant d'après la ressemblance du nom, ont pensé que ce village était l'ancienne *Chora* de

(1) *Gallia Christiana*; Archiv. de Chastellux.

(2) MARTIN, *Chronique de Vézelay*, p. 89.

l'itinéraire d'Antonin ; mais ils se sont évidemment trompés. Car, outre qu'on n'y remarque aucune ruine antique, il résulte du récit du moine Jonas, compagnon de saint Colomban, que Chora se trouvait sur la route d'Avallon à Auxerre, et du rapport d'Aimoin, qu'elle était située entre cette première ville et Bazarnes, et qu'elle faisait partie du diocèse d'Auxerre, ce qui ne peut, en aucune manière, s'appliquer à Chors ou Cure (1). On croit avoir retrouvé les ruines de cette ancienne ville dans le voisinage de Saint-Moré.

La commune de Domecy renfermait autrefois plusieurs fiefs, tous mouvants du duché de Nevers. Le principal, celui du chef-lieu, avec justice haute et prévôté, fut déclaré exempt de la forclusion en 1574. Le manoir seigneurial, armé de cinq ou six tours de diverses dimensions, présente un aspect rude et sévère. Sa reconstruction date du quinzième siècle ; néanmoins, on remarque, à l'intérieur, des ornements de la renaissance. Ce château et ses dépendances appartenrent d'abord à une famille féodale, qui portait le nom du pays, et de laquelle ils passèrent dans celle du Boischat ou Bouchet. Eglantine, issue de cette maison, porta Domecy à Etienne de La Tournelle, chevalier, dont elle eut deux fils, Hugues et Jean, et une fille, mariée à Pierre de Cassigny, chevalier, seigneur de Vianges, du Pont-d'Aizy et des Montilles ; puis, en secondes noces, à Guillaume de Saint-Aubin, seigneur du lieu et de Chalaut, vers 1310. Jean de Saint-Aubin, leur petit-fils, chambellan du duc de Bourgogne, acquit, un siècle plus tard, la portion de ses co-héritiers, et se trouva ainsi seul maître de la terre et maison-forte de Domecy (2).

Jean de Loron, seigneur de Limanton, issu d'une

(1) CHARDON, *Hist. d'Auxerre* ; PASUMOT, *Mémoires géographiques*.

(2) Archiv. de Chastellux et de Vésigneux.

famille connue par son attachement aux erreurs du calvinisme, la possédait en 1565 (1). Une alliance la fit bientôt passer dans celle de Jaucourt, dont le dévouement à la secte ne fut pas moins ardent. Elie de Jaucourt, seigneur de Domecy en 1631, laissa cette terre à son fils, né de son union avec Françoise d'Anlezy, dont les enfants, Edme et Paule-Catherine-Françoise, la possédèrent ensuite. Cette dernière l'ayant portée, en 1721, à Laurent-Gabriel de Montrichard de Vismal, seigneur de Fontenay-en-Comté, il la vendit, sept ans après, pour quarante-six mille livres, à P. Sarrasin. Messire Nouveau de Chenevières, époux de Bernarde-Judith Sarrasin, la revendit, en 1762, à Marie-Angélique-Catherine d'Arlus, épouse de Denis-François Angran d'Allerai, seigneur de Bazoches, moyennant quatre-vingt-seize mille livres. Elle appartenait naguère à la famille Marion, d'Avallon, de laquelle elle est passée à M. Gontard, avocat.

Le Boulois avait donné son nom à une branche de la famille du Blé, qui le possédait au seizième siècle. Brinjame a donné le sien à un ruisseau flottable, affluent de la Cure. Culètre et Villard sont d'autres dépendances de la commune. Les habitants de ces hameaux et ceux de Cure soutinrent autrefois un long procès contre la maison de Chastellux, pour le droit d'usage et de pacage dans le bois des Abattis.

Uzy, au nord de Cure, était une seigneurie en franc-alleu, possédée en 1380 par Jean Palatin de Dyo, qui la

(1) Un membre de cette famille prit une triste part dans le sac de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre par les huguenots. S'étant emparé d'une magnifique châsse en or, il l'emporta furtivement dans son château. Un maçon, appelé pour l'enfouir en terre, reçut la mort pour récompense; la servante, qui l'avait éclairé dans cette opération nocturne, eut la langue si cruellement râpée, qu'elle ne put parler de long-temps. (Dom G. Violle, *Hist. de Saint-Germain d'Auxerre.*) Que penser d'une secte qui s'appuyait sur de tels monstres.

tenait de Jeanne de Plaisy, dame de Montmardelin, son épouse. Ce gentilhomme l'engagea, quatre ans après, à Jean de Saint-Aubin, seigneur de Chalaut, qui en fit rétrocession à Pierre de Thil. Cette terre passa, au quinzième siècle, aux maisons de Chastellux et de Vésigneux, qui en jouirent par indivis jusqu'en 1613.

II.

PIERRE-PERTHUIS, *Petra Pertuisa*.

A l'entrée des forêts du Morvand, sur un rocher de granit dont la cure baigne le pied, on rencontre le village de Pierre-Perthuis, petit et fort délabré, mais autrefois célèbre à cause de son château-fort, siège d'une importante châtellenie, et dont il ne reste plus que quelques souterrains. Son nom vient d'une pierre percée, située à peu de distance, et peut-être aussi du pertuis ou étroit passage que laissent à la rivière deux rochers, dont l'un porte l'église paroissiale, dédiée à saint Léonard. Ce petit édifice, renfermé dans l'enceinte de l'ancien château, servit d'abord de chapelle castrale et éprouva, en 1591, le sort de ce dernier. Mais, plus heureux que le noble manoir, il sortit de dessous ses ruines plus beau et plus élégant qu'auparavant. Il est bâti dans le style de la renaissance et tout voûté.

Le château, autrefois dit *Fort de Pierre-Pertuis*, était entouré de murailles, hérissées de tours, et d'une double ceinture de fossés, qui en rendaient l'accès difficile. Un poème du treizième siècle, dont nous avons parlé à l'article de Quarré-les-Tombes, porte qu'il appartenait, au neuvième siècle, à Gérard de Roussillon et à Berthe, son épouse; qu'il fut livré aux environs, entre lui et le roi

Charles-le-Chauve, une terrible bataille, dans laquelle ce seigneur fut vainqueur, et qu'il fit transporter ensuite tous ses hommes d'armes tués dans le combat à Quarré, où ils furent enterrés dans des tombes envoyées du ciel.

En 1180, le roi Philippe-Auguste étant venu à Vézelay, se rendit de là à Pierre-Perthuis où il tint un petit parlement. Gérard de Vienne fut cité à y comparaître et condamné à réparer toutes les déprédations qu'il avait commises (1). La charte qui fut dressée en cette circonstance, se terminait par ces mots : *Donné en notre palais de Pierre-Perthuis* (2), ce qui pourrait faire penser à quelques personnes que le monarque était alors seigneur direct du lieu ; mais nous ferons remarquer qu'il parlait comme suzerain, puisqu'en effet cette châellenie était mouvante du comté de Champagne, qu'il tenait d'Alix, sa mère, fille de Thibaut, comte de cette province (3).

Assiégé et pris en 1430 par les troupes de Charles VII, en guerre avec le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre (4), ce prince y laissa une petite garnison, qui ne put l'empêcher de retomber aux mains de ses ennemis. Durant les guerres de Louis XI avec Charles-le-Téméraire, le monarque y entretenait constamment une compagnie d'hommes d'armes pour sa défense. Enfin, en 1591, il fut pris par d'Aumont, et complètement rasé (5). Alors une sentence du bailliage d'Avallon condamna la plupart des retrayants au guet-et-garde envers la forteresse de Chastellux.

Il existait autrefois auprès de Pierre-Perthuis une maison de frères hospitaliers ou lèproserie, fondée, au douzième siècle, par les seigneurs de l'endroit. On passe la rivière

(1) Voyez tome I, p. 117.

(2) *Datum Petri Perthuisi in palatio nostro...*

(3) COURTÉPÉE, tome VI, p. 32; le *Nivernais*, tome II, p. 150.

(4) Voyez tome I, p. 140 et suiv.

(5) *Ibid*, p. 169.

de Cure près de l'église, sur un pont en pierre d'une seule arche, qui fut fondé en 1770. Cinq ans plus tard on découvrit aux environs une mine de plomb argentifère dont l'exploitation ne fut pas plus heureuse que celles dont nous avons déjà parlé. Les anciennes galeries se nomment encore la *pierre percée* ou la *cave* (1).

La paroisse de Pierre-Perthuis remonte au moins au douzième siècle, puisque alors le pape Eugène III, ainsi que nous l'avons vu dans l'article précédent, se plaignait que le curé eût communiqué avec les Vézeliens, contre lesquels une sentence d'excommunication avait été lancée. Elle dépendait, au siècle dernier, du duché du Nivernais, de l'élection et grenier à sel de Vézelay et de l'archiprêtré de cette ville. Le patronage de la cure était exercé alternativement par l'abbé de Sainte-Magdeleine et par celui de Cure. Le presbytère, espèce de petit castel, flanqué de deux tours, fut cédé à la paroisse par le comte de Vibraye, en 1837. Nous y avons remarqué des caves creusées dans le roc.

Cette commune est la moins considérable du canton; elle ne compte que deux cent trente habitants, et comprend un territoire de sept cent trente-sept hectares de superficie seulement.

La terre de Pierre-Perthuis, l'une des plus anciennes du Morvand, jouissait du titre de châtellenie et comptait plusieurs fiefs, tels que Menades, Pressy..., dans la mouvance de son donjon. Un signe patibulaire à trois piliers annonçait la dignité de cette seigneurie et la juridiction du châtelain. Elle appartenait, au dixième siècle, à la puissante maison de Vergy, dont une branche prit le nom. Ponce I^{er} de Pierre-Perthuis, chevalier, assista à l'assemblée de Vézelay, en 1146, et rentra au manoir paré du signe de la croix, ainsi que ses fils qui l'accompagnèrent

(1) MARTIN, *Chronique de Vézelay*; *Annuaire de l'Yonne* pour 1845.

en Palestine. Comme Artaud de Chastellux, son parent ou son allié, il donna, pour attirer les faveurs du ciel sur son voyage, *aisance et pacage* dans ses terres de Quarré-les-Tombes et dans le bois de *Mont-Saint-Juin*, à l'abbaye de Regny. Il est probable que ce seigneur, alors très-âgé, ne revit pas le château de ses aïeux, car, dès 1154, Étienne, son fils, portait le titre de sire de Pierre-Perthuis.

Ponce II et Guy, son frère, imitant la piété et la libéralité de leurs ancêtres, cédèrent, en 1191, aux moines de Regny, le fonds du bois dont il vient d'être parlé, firent ratifier ce don par Hugues de Chastellux, qui en était le seigneur féodal, et partirent ensuite pour la Terre-Sainte, d'où le puîné ne revint pas; il mourut en arrivant à Saint-Jean-d'Acre. L'aîné avait formé, dans son voyage, la résolution de se faire religieux à Regny, ce qu'il exécuta, en effet, en 1198, laissant ses biens à Hervé et à Étienne, ses fils, qui en firent le partage entre eux, à leur majorité. Le premier fit foi et hommage de la baronnie en 1214, et le second, qui était seigneur de Bassou, donna, pour fonder l'anniversaire de son père et le sien, ses coutumes du lieu et quarante livres en argent à l'abbaye. Hervé s'allia à la maison de Chastellux. Églantine, son épouse, lui apporta les terres du Mont-de-Marigny et de Montcrecon.

Guillaume de Toucy, sire de Pierre-Perthuis en 1352, donna cette terre en dot à sa fille, mariée à Guy de la Trémouille, seigneur de Grignon, duquel elle passa bientôt après à Jean V de Challon, comte de Joigny, baron de Lormes, son gendre. Celui-ci mourut, ainsi que Catherine, son épouse, en 1440, et fut inhumé avec elle dans l'église Sainte-Magdeleine de Vézelay, où il avait fondé leur obit. Ils laissèrent, entre autres, trois fils. Charles, l'aîné, fut comte de Joigny; Antoine, baron de Lormes, devint évêque d'Autun, et Léonard fut sire de Pierre-Perthuis. Ce dernier étant mort sans postérité, institua le prélat son légataire universel, lequel testa, à son tour, en 1494, en

faveur de Thibaut et Charlotte, ses neveux, enfants du comte de Joigny. Celle-ci épousa Adrien de Sainte-Maure, comte de Nesle, qui fut tué à la bataille de Marignan (1), et dont elle eut une fille, Edmée-Barbe, mariée à Antoine de Jaucourt d'Inteville.

Claude, issue de cette dernière union, porta la baronnie à René de Bellanger, seigneur de Beauvais. Elle était veuve en 1591, époque où le château fut détruit. Elle soutint alors un long procès avec le sire de Chastellux qui voulait assujétir les sujets de Pressy à la garde de sa forteresse, et le perdit au bailliage d'Avallon. Ses descendants vendirent cette terre, en 1680, à Sébastien Le Prestre de Vauban, maréchal de France; son gendre, Louis Bernin de Valentine, marquis d'Ussé, la revendit, en 1748, à Denis Angran d'Allerai, seigneur de Condé.

Pressy-le-Moux, fief de Pierre-Perthuis, au nord-est, sur la rive droite de la rivière, était jadis alternatif avec Saint-Père-sous-Vézelay. Un arrêt du parlement, de l'an 1773, portait que les habitants de ce hameau ne pouvaient être imposés à une taille quelconque. Pierre Champion de Dompierre en donna dénombrement en 1725,

III.

MORVAND SÉDOLEUCIEN.

La partie de nos montagnes comprise dans le ressort de l'ancien bailliage de Saulieu, est actuellement renfermée dans le canton de cette ville, dans ceux de Liernais et de Précy-sous-Thil, et dépend du département de la Côte-

(1) COURTÉPÉR, tome VI.

d'Or. Elle forme comme la lisière nord-est de la contrée ; car elle ne compte pas plus de seize kilomètres dans sa plus grande largeur sur trente-six ou quarante de longueur. Le sol, généralement boisé, présente une élévation qui varie de quatre cents à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer. La Taraine ou Tarnin, le Cousain et le Serein y ont leur source.

CANTON DE SAULIEU.

Ce canton, l'un des six qui composent l'arrondissement de Semur-en-Auxois, est formé de treize communes reposant en tout ou en partie sur le sol granitique du Morvand. Son territoire est, en général, plutôt maigre que fertile. L'ère druidique ou celtique y a laissé quelques monuments ; l'époque gallo-romaine y revit particulièrement dans des fragments de la magnifique voie d'Agrippa, qui le traversait du sud au nord, et la féodalité dans quelques châteaux. On trouve, aux environs du chef-lieu surtout, beaucoup de simples, telles que la gentiane, l'euphrase, la bétonie, la véronique..... Le langage des habitants se distingue du reste du Morvand en ce que les finales en *au* et *eau* se prononcent *ais* ; ainsi : veau et morceau, font *vais*, *mouçais*....

I.

SAULIEU,

Sidolocum, *Sedelaoum*, *Sidotacum*, *solis locus* ou *lucus*.

La ville de Saulieu, siège d'une justice de paix et d'un tribunal de commerce, est la plus ancienne du Morvand, dont elle se disait autrefois la capitale. Elle est située sur

un plateau d'où la vue se porte au loin sur le riant et fertile Auxois, à l'est, mais d'où l'aspect est très-borné au nord et à l'ouest, à cause des hauteurs qui la touchent et la dominent. Sa population, active et industrielle, s'élève à trois mille deux cents habitants. Cette ville occupe douze hectares de superficie et sa commune cent cinquante-trois seulement ; c'est la moins étendue de tout le Morvand.

L'origine de Saulieu, comme celle de plusieurs autres cités, se perd dans la nuit des temps. Quelques auteurs la font remonter à l'ère celtique et y placent un collège de druides et un temple du soleil. Paradin et Étienne Ladone prétendent, en conséquence, que son nom signifie un lieu ou un bois consacré au soleil (1). Des fouilles opérées en 1750, au Bois-de-la-Croix, mirent, en effet, au jour les restes d'un temple antique, des médailles et une statue en bronze d'Apollon parfaitement modelée. Déjà, en l'an 1600, on avait découvert, sous des décombres, une grande pierre qui portait les douze signes du zodiaque sculptés en relief, ce qui concourt, en quelque sorte, à confirmer le sentiment de ceux qui ont avancé qu'un culte public et solennel fut rendu autrefois, en ce lieu, à l'astre bienfaisant dont les premiers feux viennent, chaque jour, doré les toits de la ville. D'autres, et nous avec eux, pensent que Saulieu, que traversait la voie d'Agrippa, devint naturellement sous les Romains, par sa position à dix-huit milles ou environ neuf lieues d'Autun, une station militaire, et qu'il doit son origine et son nom, ou au moins son développement, à cette circonstance (2).

Il est indubitable que cette ville n'ait été, à l'époque de la conquête des Gaules, la récompense de quelque lieutenant des légions, et que Fauste, qui en était seigneur

(1) *Solis locus* ou *lucus*.

(2) *Sedelocum* de *sedis locus* ou lieu de relais, de station.

au second siècle, et dont le nom atteste l'origine romaine, ne soit un de ses descendants (1). On sait que c'est à son zèle que Saulieu dut l'avantage de recevoir dans ses murs saint Andoche et saint Thyrese, ses premiers apôtres, et qu'ils y furent honorés de la couronne du martyr avec Félix, honnête marchand, qui leur avait donné l'hospitalité dans sa maison (2). Leurs dépouilles mortelles, recueillies par les fidèles, qu'ils avaient convertis à la foi, furent ensevelies près du lieu de leur supplice, où l'on éleva bientôt une chapelle qui devint célèbre par le culte qu'on y rendait aux saints martyrs, et par les guérisons miraculeuses qui s'y opéraient par leur intercession.

Lorsque la paix eut été rendue à l'église par le grand Constantin, on bâtit sur ce tombeau révérend une magnifique église (3), que l'on confia à des moines, et tel fut le commencement de l'abbaye de Saint-Andoche, qui subsista jusqu'au douzième siècle, époque où elle fut sécularisée et changée en un chapitre de chanoines. On y suivit d'abord la règle de saint Macaire; mais on lui substitua, dans la suite, celle de saint Benoît.

La position de Saulieu sur la plus magnifique voie romaine des Gaules, et la possession de reliques célèbres, y attirèrent, dans les premiers siècles, une foule d'étrangers qui l'enrichirent en y faisant fleurir le commerce et l'industrie. Les plus illustres personnages se faisaient un devoir de venir prier sur le tombeau des saints martyrs. Saint

(1) COURTÉPÉE, tome VI; LEGOUX, *Hist. manusc. d'Autun*.

(2) *Foyez* tome I, p. 82 et 83. Un faubourg, où l'on remarquait, au dernier siècle, une chapelle de son nom, rappelle le souvenir de ce vertueux sédoileucien.

(3) En 706, le bienheureux Varé s'exprime ainsi : *Do ad basilicam Sancti Andochi*.... Ce nom de basilique marque une église de premier ordre. Dom Mabillon dit que ce fut d'abord une abbaye de femmes; mais rien ne confirme ce sentiment. Il est probable qu'il l'aura confondue avec le monastère de Saint-Andoche d'Autun, qui était, en effet, un couvent de filles.

Germain, évêque d'Auxerre (1) ; sainte Clotilde, première reine chrétienne de France ; saint Colomban, abbé de Luxeuil, et une foule d'autres personnes de distinction, s'y agenouillèrent pieusement. Le bon roi Gontran lui-même s'y rendit en grande dévotion. L'histoire rapporte qu'à son arrivée, les moines et les habitants s'avancèrent à sa rencontre, bannières déployées, en criant : « Noël ! vive le roi ! » ce qui prouve, dit Courtépée, l'ancienneté de cette acclamation (2).

Les offrandes des fidèles et les dons des riches formèrent bientôt un patrimoine considérable qui mit l'abbaye dans un état de grande aisance. Mais elle dut surtout sa prospérité temporelle au bienheureux Varé, fils de Corbon, seigneur de Corbigny, qui lui donna, par son testament passé à Semur, le 12 des calendes de février 706, le quart de ses *dix-huit terres, héritages, meubles, argent, livres et ornements* (3). Les moines, par reconnaissance, lui accordèrent un titre de fondateur et même celui d'abbé, qu'il porta jusqu'à sa mort (4). Déjà, à cette époque, le monastère était en possession d'une grande partie de la seigneurie de la ville et de sa banlieue.

Le malheur, quelquefois, suit de près la prospérité. Les Sarrasins qui, le 22 août 731, venaient de saccager Autun, fondirent à l'improviste sur Saulieu, pillèrent la ville et l'abbaye et y mirent le feu en se retirant ; mais les reliques des bienheureux apôtres du pays ayant échappé à leurs mains sacrilèges, ce trésor précieux, surtout à cette

(1) Voyez tome I, p. 89.

(2) *Descript. de Bourg.*, tome VI, p. 199.

(3) ROVERIUS, *Histoire de l'abbaye de Saint-Jean-de-Réaume*; COURTÉPÉE, tome V, p. 305 et 369 ; tome VI, p. 190 ; GAGNARD, *Histoire de l'église d'Autun*, p. 590. Cet acte fut passé par un notaire nommé *Aldofretus*, scellé du sceau royal par *Almasindus*, et confirmé par plusieurs nobles et bourgeois, et par très-noble Geoffroy, *défenseur* ou *avoué* des églises.

(4) COURTÉPÉE, tome V, p. 369, et tome VI.

époque de foi, fut, pour l'une et l'autre, un titre à l'intérêt public, et les fit sortir de dessous leurs décombres (1).

Les pertes des moines ne devaient pas se borner à ce coup fatal; celle d'une partie de leurs domaines allait aussi bientôt s'ensuivre. En effet, Charles Martel, pour récompenser ses leudes, qui l'avaient aidé si puissamment à exterminer ces terribles enfants du désert, leur enleva une portion de leur patrimoine. Mais Charlemagne, petit-fils du spoliateur, se chargea du soin de rendre à l'abbaye son premier éclat et répara splendidement l'église. Il restitua aussi aux religieux les biens qui leur avaient été enlevés et y ajouta même une pièce de vigne de quatre-vingts *œuvrées*, située au territoire d'Aloze, près de Beaune, et qui porta depuis le nom de *Clos-Charlemagne*.

Le monastère de Saint-Andoche s'intitula, depuis cette époque, du nom d'*Église royale*, et vénéra toujours le pieux monarque comme son véritable fondateur. On voyait dans la belle châsse du saint patron, d'un côté, ce prince appuyant l'église, et de l'autre, l'abbé entouré de ses moines; auprès on lisait cette inscription : « Comment Charlemagne, roi de France et empereur de Rome, fonda et édifia l'église Saint-Andoche (2). » Le clocher lui-même, par le triple dôme dont il était surmonté, devait perpétuer ce souvenir, car il rappelait la triple couronne des empereurs (3).

En 843, Charles-le-Chauve, par une charte adressée à l'évêque Althée, unit la mense abbatiale au siège épiscopal d'Autun. Dès-lors les prélats de ce diocèse prirent le titre d'abbés de Saint-Andoche, qu'ils portèrent jusqu'à la sécularisation du monastère. Ils fondèrent, au onzième

(1) Voyez tome 1, p. 99.

(2) Notice manuscrite.

(3) En 1594, comme ce clocher menaçait ruine, un arrêt du parlement ordonna qu'il serait démoli et rebâti à trois dômes, afin de perpétuer à jamais la mémoire de son auguste fondateur.

siècle, sous le nom de *Maison-Dieu de la bienheureuse vierge Marie*, un hôpital auquel ils donnèrent, sur leur mense, une rente de cinquante-deux boisseaux de blé, qui tomba, dans la suite, à la charge du chapitre et dont l'établissement était déjà en possession en 1098. Deux siècles après, Eudes de Roussillon lui légua, à son tour, pour fonder son anniversaire et pour l'entretien d'une lampe ardente, une rente de vingt sous qu'il assit sur le moulin de son étang Baroiller (1). Les ducs de Bourgogne lui avaient aussi donné un droit de salage, fixé à un minot, qui fut confirmé par Charles V en 1373, ainsi qu'une redevance de six blancs par chaque queue d'écorces destinée aux tanneurs. Le 21 février 1450, le cardinal Robin accorda de nombreuses indulgences à ceux qui visiteraient la chapelle de cette maison aux principales fêtes de l'année, et feraient quelque aumône aux pauvres (2). Les évêques avaient aussi fondé, près de la ville, au nord, sur la route de Paris, une léproserie sous l'invocation de l'apôtre saint Jacques, dont le lieu porte encore le nom (3).

Au commencement du douzième siècle, la basilique

(1) M. BULLIOT, *Hist. de Saint-Martin d'Autun*, p. 331.

(2) Cet hôpital ayant été ruiné dans les guerres du seizième siècle, et dépouillé d'une partie de ses revenus par des usurpations successives, était tombé dans un pitoyable état de misère où il resta jusqu'en 1736. Il fut alors transféré au lieu où il existe maintenant, dans un emplacement que l'abbé Nicolas-François Voisenet avait acquis de ses propres deniers, et rebâti par les soins de ce vertueux ecclésiastique, que secondait avec zèle un bureau de charité qu'il avait établi. Pierre Bretagne, avocat, mort en 1644, avait déjà fait du bien à cette maison. Jean-Baptiste Voisenet, décédé en 1774, lui en fit aussi. Elle renfermait alors dix-huit lits et était gouvernée par quatre sœurs hospitalières. (COURTÉPÉE, tome VI, p. 219 notice inédite.)

(3) Cet établissement tomba au dix-septième siècle faute de lépreux; mais la chapelle existait encore en 1763. Près de là se trouvait autrefois le cimetière des huguenots et le jeu de l'arquebuse, déjà existant en 1538. Cet exercice fut patenté par Louis XIII en 1614. La compagnie, composée de quatorze chevaliers, remporta le prix d'Avallon en 1715, et celui de Semur, dix ans plus tard.

de Saint-Andoche menaçant ruine, il fallut penser à la reconstruire. On croit qu'Étienne I^{er} de Bagé, prélat zélé et vertueux, qui occupait le siège épiscopal d'Autun et portait en même temps la crosse abbatiale, fut le principal auteur de l'entreprise et que c'est à lui qu'on doit rapporter l'honneur d'avoir fondé cet édifice, dont il n'existe aujourd'hui que la nef; car le chœur, comme nous le verrons bientôt, s'écroula sous le feu des Anglais en 1359. La pureté et l'élégance du style font regretter le reste. L'architecture romane était alors arrivée à un haut degré de perfection (1).

(1) Cette église, de style roman, se compose d'un chœur, d'une nef, appuyée de deux bas-côtés, et de quelques chapelles. La nef, la partie la plus ancienne et la plus remarquable, est surmontée de voûtes en plein-cintre d'une belle élévation. Au-dessus des entre-colonnements règne une galerie qui s'arrête au chœur. Les piliers, au nombre de douze, sont flanqués de quatre colonnes engagées et cantonnées en croix, dont les chapiteaux historiés représentent divers sujets du Nouveau Testament, tels que : Jésus tenté dans le désert, la fuite en Egypte, la mort criminelle de Judas, la tentation, le prophète Balaam.....

Dans les bas-côtés, qui semblent s'être prolongés autrefois autour du chœur, se trouvent plusieurs chapelles, dont l'une, celle de Saint-Georges, fut fondée, en 1427, pour deux chapelains, par l'évêque Ferri de Grancey, qui lui légua, à cet effet, quatre ans plus tard, par son testament passé au château de Lucenay-l'Évêque, en présence du chantre de Saint-Andoche, cent vingt marcs d'argent et un calice. Ce prélat y fut inhumé en 1436. Deux de ses prédécesseurs, Aganon et Girard, avaient déjà choisi leur sépulture dans cette église. La chapelle qui sert actuellement de sacristie, fut bâtie par le cardinal Rolin.

Le chœur, ruiné par les Anglais, ne fut reconstruit qu'en 1704 et sans style, ce qui produit un effet disparate avec le reste de l'édifice. Il était autrefois beaucoup plus grand et élevé de plusieurs degrés au-dessus du dallage de la nef à cause de la crypte qui régnait dessous; mais aujourd'hui, par suite d'un malencontreux nivellement qui a fait disparaître la base des piliers, il se trouve de niveau avec le reste de l'édifice. La tour, qui s'élève au côté nord du portail, est d'un aspect gracieux; ses deux dômes, couverts en plomb, fixent d'abord les regards de l'étranger qui arrive à Saulieu. Elle fut frappée par la foudre en 1692 et en 1734, ce qui nécessita sa reconstruction, qui eut lieu en 1760. On la baissa alors de dix-sept pieds. Elle renferme une horloge publique et deux cloches, dont l'une est d'un poids d'environ trois mille kilogrammes. Étienne Bondenier en avait donné une qui fut refondue en 1534 et en 1665. La seconde a été achetée en 1849.

Cette église, qui s'élève au centre de la ville et la commande tout entière, étant achevée en 1119, le pape Calixte II, au sortir du concile de Reims (1), se rendit à Saulieu, suivi d'un archevêque d'Angleterre, de celui de Trèves, des évêques d'Autun, d'Auxerre, de Nevers....., et la consacra solennellement le 21 décembre, jour de la fête de saint Thomas. Il tira en même temps les reliques des saints martyrs de la *crotine* ou chapelle souterraine, où elles reposaient depuis plus de neuf cents ans, et en fit la translation dans l'église supérieure (2). Le chef du principal martyr fut alors déposé dans un magnifique reliquaire d'argent, en forme de buste, avec une mitre enrichie de pierreries, et soutenu par huit anges de même métal. Le piédestal en cuivre était incrusté de vingt-deux plaques d'argent formant autant de cases séparées et retraçant l'histoire de la mission, de la prédication, du martyre et

Il existe dans cette église une confrérie du Saint-Sacrement qui date de 1360. Celle de Saint-Andoche remontait à 1404. La fête des Fous s'y célébrait en 1396.

(1) Il y condamna les investitures en présence de plus de deux cent vingt-cinq évêques.

(2) *Corpora martyrum è subterraneâ speluncâ in decentiorem locum translulit*. Le monument primitif, qui renfermait ces restes vénérés, était long de six pieds et se composait de deux pièces, la *cuvette* et le *couvercle*, arrondies aux deux bouts. Il était orné de festons de pampre et d'oiseaux. Plusieurs antiquaires ont pensé qu'il dut être taillé pour renfermer d'abord un corps païen et que les quelques emblèmes chrétiens, mêlés aux signes du paganisme, avaient été sculptés bien postérieurement. Il était en marbre et élevé de terre de deux pieds et demi. Les terrains qui environnaient l'église, ayant été aliénés en 1790, l'acquéreur perça le mur de la crypte, qui se trouvait, par suite du rétrécissement de l'édifice, en partie à découvert, enleva ce tombeau et le vendit à un marbrier de Dijon, duquel M. l'abbé Lallemand, curé de Saulieu, l'a racheté en 1848.

Baillet a prétendu que les reliques des saints martyrs avaient été transférées à Autun au sixième siècle, par ordre de la reine Brunehaut; mais il s'est trompé, ou il faut l'entendre d'une parcelle seulement; car, au neuvième, Amalon, archevêque de Lyon, s'exprime ainsi : « *In territorio Augustodunensi, quod Sedolocus vocatur, apud ecclesiam in qua sancti martyres Andochius, Tyrsus et Felix conditi sunt.* »

de la translation des saints apôtres du pays. La dernière case contenait cette inscription : « Ici on voit comment un docteur prêche, chacun an, au peuple, la plénitude des indulgences au jour de leur translation, qui est la fête de saint Thomas (1). » Ce reliquaire, haut en tout de quatre pieds, était placé au fond du chœur, dans une *grande arche* que l'on ouvrait aux principales fêtes de l'année afin de satisfaire la dévotion des fidèles, qui s'y rendaient en foule pour demander la guérison de diverses maladies. Le reste des reliques des trois martyrs fut renfermé dans un coffret en bois de chêne, que l'on plaça derrière le maître-autel, dans une espèce de tombeau porté par quatre grands piliers en cuivre fin. L'évêque Gabriel de Roquette en ayant fait l'ouverture en 1675, substitua un coffre en cèdre, garni de lames d'argent, à celui de chêne (2).

Le pape, qui était bourguignon (3), donna, dit Courtépée, tout l'éclat possible à cette cérémonie, afin d'honorer la mémoire des saints apôtres et sa patrie. Il voulut aussi que ce jour fût marqué, chaque année, par une solennité publique, et accorda, pour cet effet, une indulgence plénière, en forme de jubilé, à tous les fidèles qui visiteraient l'église à l'anniversaire de la translation ; tel fut le motif qui amena depuis un immense concours de pèlerins à Saulieu, le jour de la fête de saint Thomas. La ville prenait alors un aspect extrêmement animé, et l'illumination générale, surtout celle du dôme de Saint-Andoche, présentait un coup-d'œil féerique.

Quelques années après cette imposante cérémonie, en 1127, les moines de Saulieu formèrent une association de prières et d'assistance spirituelle avec ceux de Saint-Pierre

(1) Notice manuscrite.

(2) L'évêque Antoine II Malvin de Montazet reconnut ces reliques en 1753.

(3) Il était né à Quingey, et eut pour père Guillaume-le-Grand, dit Tête-Hardie, comte de Bourgogne. Il fut couronné, le 9 février 1119, à Vienne en Dauphiné, dont il était archevêque.

et Saint-Mansuet de Toul (1), et c'est la dernière fois que l'histoire fasse mention d'eux (2). L'abbaye fut alors sécularisée et érigée en un chapitre de douze chanoines, à la tête desquels on plaça un doyen. Cette dignité et les charges de prévôt, de trésorier et de chantre (3), se conféraient, à la pluralité des suffrages, par la communauté réunie. Les prébendes étaient à la collation de l'évêque, auquel appartenaient aussi les fruits des canonicats vacants. Le doyen avait le patronage de l'église de Saint-Saturnin (4), qui était le siège de la paroisse de Saulieu, celui des chapelles et annexes de la ville, et de plusieurs paroisses rurales (5). Il était membre-né de toutes les assemblées générales de la province, auxquelles les

(1) Cette association commençait ainsi : « *Raynaldus, Dei grâtiâ ecclesiæ beati Petri sanctique Mansueti Tullensis provisor indignus universis Sanctæ Sedolensis ecclesiæ filiis et fratribus.* »

(2) Leur souvenir s'est conservé jusqu'à nos jours dans le nom de Champ-Monin, *Campus Monachorum*.

(3) Le chantre était tenu, après son élection, et lorsqu'il recevait le bâton, signe de sa nouvelle dignité, de payer cent livres au trésorier du chapitre.

(4) Cette église est située en dehors de la ville, au sud, à l'extrémité du faubourg de même nom. Elle n'est remarquable que par son ancienneté. Le cimetière paroissial, qui l'entoure, renferme plusieurs tombeaux dignes d'attention. Des voleurs s'étant introduits dans cet édifice, en 1764, profanèrent les saintes hosties et enlevèrent tous les vases sacrés. L'évêque, Nicolas II de Bouillé, ayant appris cette triste nouvelle, se rendit aussitôt à Saulieu, et présida lui-même l'amende honorable qu'offrit à Dieu toute une population consternée.

La paroisse de Saulieu est fort ancienne. La collation de la cure appartenait autrefois à l'évêque, qui la céda au chapitre en 1426. Celui-ci la desservit lui-même depuis cette époque jusqu'en 1669, qu'il la confia à un vicaire perpétuel. Claude Bouillotte, curé de Saint-Saturnin pendant quarante ans, fonda une mission; Abraham Collard mourut jeune, consumé par son zèle; Louis Bailly devint ensuite professeur au collège Gondran; Jérôme Maigret vivait en 1760; Claude Bonnet fut emporté par la contagion en 1773. Saint-Andoche, aujourd'hui le siège de la paroisse, et l'église Saint-Nicolas, détruite dans la révolution de 1789, formaient deux annexes.

(5) C'étaient, entre autres, Alligny, Saint-Léger-de-Fourches, Blanot, Brazey, Saint-Brisson, Molphey, Villargoix, Arconcey, Marcilly-les-Semur, Marcilly-sous-Vitteaux, Aloze, Echeronne, Fontangy, Veilly, Pernan....

chanoines avaient aussi le droit de députer l'un d'eux, nommé à l'élection. Le premier doyen fut Arnoult, qui, en 1139, s'intitulait : « Doyen et archiprêtre de Saulieu (1). » On voit par là que cette ville était dès-lors le siège d'un archiprêtre du diocèse d'Autun, dignité qu'elle conserva jusqu'en 1790 (2).

Lors de la sécularisation de l'abbaye, l'évêque Etienne I^{er} de Bagé retint pour lui la seigneurie de la ville et le titre de comte, la justice haute, moyenne et basse, le droit de minage ou d'une écuelle par chaque mesure de froment, de seigle, d'avoine et de sarrasin qui se vendrait à la halle (3), le banvin et des forêts immenses. La part du chapitre se composa de diverses terres, de plusieurs droits de cens, de tailles, de rentes, et des fours banaux. La portion des chanoines s'accrut, dans la suite, par les bienfaits de Robert II, duc de Bourgogne (4); de Philippe de Rouvre, son petit-fils; des sires de Mont-Saint-Jean, de Chastellux,

(1) Ses principaux successeurs furent : Aubert, en 1157; Hugues, en 1173; Jean de Nuys, en 1383; Blaise Rolin, en 1503; N. Gillet I^{er}; N. Gillet II; Tixier, député du clergé d'Auxois pour la réforme de la coutume, en 1570; Denis Espiard; André Frémiot, frère de sainte Chantal, en 1609, et depuis archevêque de Bourges; Jacques Sallier; Andoche Merle, en 1638; Bertrand Le Mulier; Jean-Baptiste Le Bault; François Bazin, qui devint chanoine de la Sainte-Chapelle, et mourut curé d'Auxonne en 1700; Philibert Espiard; Hugues David; André Filzjan; Louis-François Verchère, clerc au parlement de Dijon....

Pierre Moreau, chantre, mort en 1773, fut bon littérateur et excellent prédicateur; les chanoines Antoine Gaudry, Antoine Tixier, Barthélemi Grué, Nicolas-François Voisenet.... se distinguèrent par leur piété et leurs aumônes.

(2) Cet archiprêtre comprenait vingt-cinq paroisses, qui étaient, outre celles que nous avons citées, Chissey, Menessaire, Savilly, Villers, Barle-Régulier, Liernais, Moux, Saint-Martin-de-la-Mer, Thoisyl-la-Berchère, La Mothe-Ternant, Monlay, Villargoix, Vianges, Juillenay....

(3) La mesure de Saulieu a varié dans sa capacité. D'abord de vingt-quatre livres, puis de vingt-deux, elle était, en dernier lieu, de trente-huit.

(4) Il donna un droit de salage, en reconnaissance duquel les chanoines célébraient, chaque année, pour le repos de son âme, un service anniversaire le jour de la Passion.

de Roussillon (1), de La Roche-en-Breny, de Montperroux, d'Alligny, de Conforgien, de Thil (2); des seigneurs de Misserly, de Sainte-Segraux.... et de plusieurs familles bourgeoises des environs (3).

En 1200, l'évêque Gauthier obtint du roi Philippe-Auguste l'établissement de trois foires, ce qui était une faveur peu commune. Saulieu, comme tant d'autres villes, gémissait alors dans le triste état de la servitude. Mais le temps approchait où ces liens allaient se rompre. Guy de Vergy, qui venait de s'asseoir sur le siège épiscopal d'Autun, lui accorda, en 1225, une charte d'affranchissement, que souscrivirent Guillaume I^{er}, abbé de Corbigny, Jean I^{er}, abbé de Vézelay, et que confirmèrent les évêques, ses successeurs. Dès-lors les Sédoleuciens s'érigèrent en commune et se donnèrent des échevins et un corps municipal pour administrer les affaires publiques. Guillaume, chevalier, vicomte de Saulieu et seigneur de Montbroin, fut le premier maire qui gouverna la ville. Geoffroy, son fils; lui avait succédé en 1252; Guillaume, son petit-fils, était encore maire en 1271 (4). La veuve de Ponce de Troichères et ses enfants vendirent, en 1288, la vicomté, qui consistait en la prévôté de la ville, la troisième partie de la haute justice de la châtellenie, la moitié de la messerie, des droits sur les trois foires..., moyennant six cent cinquante livres, à l'évêque Hugues d'Arcy, qui l'unit au comté.

(1) Jean de Roussillon légua, pour fonder son anniversaire, une rente perpétuelle de quarante sous dijonnais, et Eudes, son fils, en 1298, une autre rente de vingt sous, payable à la fête de saint Thomas, qu'il assit l'une et l'autre sur ses terres de Villers-Liénas.

(2) Pierre Sayve, baron de Thil, légua une rente de cent cinquante livres en 1636.

(3) La famille Guyotat avait fondé la messe de cinq heures, et Edmée Cugnois, épouse de Jean-Baptiste Berthier, maire de la ville, celle de onze.

(4) Michel de Ville l'était en 1697; puis viennent J.-B. Berthier, Claude Berthier, Jacques Darault, Louis Feuchot, en 1765....

La liberté augmenta la population de Saulieu ; le commerce prit un nouvel essort et l'industrie s'accrut rapidement. Alors les habitants fermèrent leur ville de murailles et en firent une place de sûreté, dont la plupart des paroisses environnantes devinrent retrayantes. Les évêques d'Autun avaient bâti, sur le côté nord-est, au lieu où s'éleva plus tard un couvent d'Ursulines (1), un château-fort connu sous le nom de *Tour-Épiscopale* (2), autrement Tour-d'Auxois, et dont Ferri de Grancey leur abandonna *l'eau et les fossés* en 1428, pour une rente de dix livres. Le cardinal Rolin leur céda, trente ans après, le château lui-même, qui était en ruines, pour une autre rente de cinq livres. La charte porte que c'est pour se défendre contre les incursions des robeurs. Ces deux rentes furent remboursées en 1604, au moyen d'une somme de deux cents livres tournois.

Saulieu étant donc devenu une place importante et forte, il y fut établi, par suite de l'édit de 1317, un capitaine-gardien pour repousser toute violence contre la liberté publique. Perrin d'Empuch est le premier qui ait été revêtu de ce titre. Sa résidence et celle de ses successeurs se trouvait devant l'église Saint-Andoche, près du lieu dit autrefois le *Puits-des-Moines*, où l'on remarque une belle fontaine jaillissante due aux plans de Jean-Baptiste Caristie, architecte italien, mort en cette ville, en 1755. La présence de ce capitaine n'empêcha pas la place de tomber, en 1359, au pouvoir des Anglais, alors cantonnés à Flavigny. Ces terribles insulaires l'ayant prise d'assaut, après un siège de plusieurs jours, pendant lesquels ils la foudroyèrent sans cesse à coups de canon, y entrèrent avec fureur, la pillèrent et y mirent le feu. Les fortifications elles-mêmes furent presque entièrement

(1) Leur église sert aujourd'hui de halle et leur jardin de promenade.

(2) *Turris Episcopalis*.

détruites ; les habitants perdirent tous leurs biens. En un mot, Saulieu fut si maltraité, qu'il ne s'en est jamais bien relevé, et que de cette époque sa décadence alla toujours en augmentant.

Les fougueux enfants d'Albion n'épargnèrent pas plus le sacré que le profane. La collégiale, comme nous l'avons déjà remarqué, fut pillée et brûlée, le chœur démoli ; les clochers furent abattus et les cloches fondues. Le chapitre perdit toutes ses chartes, tellement qu'il aurait été complètement ruiné, si le roi, touché de ses malheurs, ne lui eût accordé, sur sa simple déclaration, de nouveaux titres de propriété. L'évêque Ferri de Grancey, pour subvenir à sa détresse, permit, en 1431, à six chanoines de posséder des cures sans résider. Les papes Urbain V et Clément VII, de leur côté, accordèrent, le premier par une bulle datée d'Avignon, le 15 des calendes de juillet 1364, et le second par une autre de l'an 1384, une indulgence plénière à tous ceux qui feraient quelque aumône pour réparer l'église de Saint-Andoche, *prinse et arse par les Anglais*.

L'évêque Renaud de Maubernard entreprit, en 1360, de rebâtir la ville. Déjà il avait vendu, dans cette intention, une grande partie de ses futaies ; mais la mort, qui le surprit l'année suivante, arrêta l'effet de son zèle pour ses sujets (1). Geoffroy David ou Pauteix, son neveu et son successeur, autorisa, par une charte de l'an 1367, datée du château de Toillon, un impôt de la quatrième partie du vin qui se débiterait, pour subvenir aux réparations des fortifications. Charles VI accorda, dix-neuf ans plus tard, pour la même fin, la perception du huitième de la pinte.

Aidés de ces secours, les Sédoleuciens achevèrent enfin

(1) Il mourut, le 31 juillet 1361, à Avignon. Il n'occupait le siège d'Autun que depuis trois ans.

la restauration de leurs murailles et portèrent à seize le nombre des tours élevées pour les protéger et dont quatre étaient aussi hautes qu'épaisses. Les deux principales portes furent garnies de créneaux, de tourelles et de herses. Celle des *Forges*, ainsi nommée à cause du voisinage des cloutiers et des taillandiers, était précédée d'un pont-levis et d'un ravelin. Le pavillon qui la couronnait, était soutenu par deux tourelles à cul-de-lampe et percé de plusieurs machicoulis. Celle de Notre-Dame, appelée plus tard *Porte-Saint-Andoche*, à cause de la statue de ce saint qu'on y avait placée durant les guerres de la Ligue, n'était pas moins forte.

Nous avons vu qu'à l'époque de la réunion de la Bourgogne à la couronne, Saulieu se déclara pour l'héritière de son ancien suzerain et attira, en conséquence, sur lui la colère de Louis XI. Charles d'Amboise, envoyé par ce prince pour réduire la ville rebelle, se présenta sous ses murs, en 1478, et les battit pendant plusieurs jours à coups de canon. Un certain nombre de boulets, découverts dans une fouille, faite devant une des portes de la place en 1589, alors qu'on voulait se mettre en mesure contre une nouvelle attaque, en fournirent une preuve convaincante. Les bourgeois, voyant les munitions prêtes à manquer et l'ennemi redoubler d'ardeur, résolurent enfin, dans la crainte que la ville ne fut emportée d'assaut, de se rendre à discrétion. Le vainqueur les imposa à vingt mille livres, et de cette manière ils se rachetèrent du pillage ; il leur laissa aussi une petite garnison pour les maintenir dans le service du prince.

Moins d'un demi-siècle après, en 1519, Saulieu fut ravagé par une peste affreuse, qui força les habitants à abandonner leurs foyers pour aller se réfugier dans les bois de Breny, alors communaux (1). Courtépée rapporte

(1) Voyez tome I, p. 155.

que le chirurgien, Pierre Laboureau, se couvrait le visage d'un masque de verre pour visiter les malades. A leur retour, les Sédoleuciens trouvèrent les rues, encore non pavées, couvertes d'herbes qu'ils firent brûler, avec une grande quantité de genièvre, pour purifier l'air. Lors du passage du roi François I^{er}, en 1521, la ville était presque dépeuplée; néanmoins les échevins Guyotat, Bouchard et Lermier, fidèles à l'usage reçu, ne voulurent pas le laisser aller sans lui offrir un présent. Ce fut un bassin d'argent, doré sur les bords, et portant une salamandre gravée au fond. Ce prince ayant été fait prisonnier, quatre ans après, à la bataille de Pavie, mit l'église de France à une lourde contribution pour l'acquit de sa rançon. Le chapitre de Saint-Andoche, qui s'était un peu relevé de ses pertes, dut payer, pour sa part, une somme de vingt-cinq mille livres, qui le força de vendre la terre de Cotapre, une partie de celle de Molphey, et des vignes, de fondre des calices, d'engager les précieux reliquaires..... Les guerres civiles qui survinrent, achevèrent presque de le ruiner.

On ne peut douter que les hautes murailles qui, à cette époque, entouraient les villes, et les fossés creusés à l'entour, et dans lesquels croupissait une eau bourbeuse, que le soleil desséchait pendant l'été, ne fussent une cause puissante d'insalubrité. Saulieu en est une preuve. En 1553 cette ville fut de nouveau décimée par une contagion qui enleva tant de monde, que l'on fut contraint d'improviser un cimetière, hors des murs de la place, pour inhumer les pestiférés. Ce lieu, dit le *Champ-Fermeux*, se trouvait en Libar, près d'un ancien ermitage, fondé par le chapitre et où on logea un vicaire pour donner la sépulture aux morts (1).

(1) Cet ermitage fut cédé, dix ans plus tard, par le chapitre, moyennant cinquante sous de rente, à la ville, qui s'y rendait souvent en procession. On remarquait un autre établissement de ce genre à la *Come-Bretaigne*, tenant au bois de *Châtoillon*, derrière l'étang *Philippée*.

Vers ce temps-là, c'est-à-dire en 1585, Saulieu devint le siège d'un bailliage royal, le quatrième de l'Auxois. Il fut établi par le roi Henri III, sur la requête des habitants, *en grande connaissance de cause*, et sur une information faite par des commissaires-députés (1). Son ressort s'étendait sur quarante paroisses et deux bourgs. Les séances se tenaient en l'Hôtel-de-Ville (2), situé sur la *Place-du-Marché*, autrefois dite *le Pas-Français*, parce que cette partie de la ville, avec le faubourg Saint-Félix, les fours banaux et Colonchèvres, jusqu'au bois *Bouchot*, était du Nivernais. Une convention passée, au quatorzième siècle, entre le duc de Bourgogne et le comte de Nevers, attribua tout cet espace au premier, qui donna, en échange, les seigneuries de Mâcon et de Saint-Martin-de-la-Mer.

Pendant les troubles de la Ligue, Saulieu, comme les autres villes du Morvand, s'était jeté dans le parti des Guises, ce qui naturellement devait encore attirer sur lui le fléau de la guerre. En effet, le comte de Tavannes vint, en 1589, l'assiéger au nom de Henri IV, et poussa vivement l'attaque. Les bourgeois, effrayés par la prise d'un ravelin par escalade, et par la mort de Louis Savot et de Jean Girardot, deux des principaux d'entre eux, se rendirent aux sages conseils du grenetier (3) Lazare Ragot, et ouvrirent leurs portes. Le roi anoblit ce dernier en récompense de ses *bons et loyaux déportements*.

Tavannes ayant reçu des habitants le serment de fidélité au monarque, se retira en leur laissant le brave Des Barres pour gouverneur et une garnison de deux cents hommes

(1) Il n'y fut solidement fixé qu'en 1694, sous le règne de Louis XIV. Jacques Guillot, Denis de Velle, de Villette, Étienne Debadier de Juillénay, Jacques Laligant, ont été juges-lieutenants de ce bailliage.

(2) Cet édifice, fondé au treizième siècle, fut reconstruit en 1774.

(3) Le grenier à sel, établi par les ducs de Bourgogne pour vingt paroisses, datait aussi du treizième siècle. Ils y avaient créé, en même temps, une subdélégation pour trente.

aux frais du roi, sous le commandement du capitaine Jean de Gand. Les Sédoleuciens se montrèrent dès-lors fort dévoués à Henri IV, et prirent pour armes : « De gueules à une épée d'argent en pal, à la garde d'or en pointe et surmontée de trois fleurs-de-lis, avec cette devise : *His lilia tuebimur armis* (1). » Deux ans après, les bourgeois suivirent le maréchal d'Aumont au siège d'Autun et rentrèrent avec lui après des efforts sans succès.

Saulieu renfermait, à cette époque, un grand nombre de huguenots que le commerce avait attirés. Ces sectaires y exercèrent tant de violence, surtout envers le clergé, que le chapitre se plaignait, en 1580, qu'il ne pouvait trouver de prêtres pour desservir la paroisse. Trente ans plus tard, les chanoines furent même contraints, pour éviter les pièges nocturnes qu'ils leur tendaient, de remettre l'office de matines à sept heures du matin, en hiver.

En 1594, cette ville n'étant que de la *petite roue* et la dix-septième qui députait aux états de Bourgogne, adressa au roi une requête pour être admise à la *grande roue*, mais sa demande fut rejetée. Henri IV, pour l'en dédommager, y créa des consuls en 1609. Le monarque disait, dans ses lettres patentes, qu'il faisait cet établissement à cause du commerce et parce que les marchands, *tant des provinces voisines qu'étrangers*, y affluaient. Cette juridiction, dont la création remontait au règne de Charles IX seulement, ne subsista d'abord que neuf ans à Saulieu par suite des troubles qui suivirent la mort du roi; mais Louis XIV la rétablit en 1674.

Le dix-septième siècle, que nous avons déjà montré si fécond en établissements religieux, avait doté la ville de Saulieu de deux communautés, qui ont subsisté jusqu'en 1789; c'étaient une maison d'ursulines et un couvent de capucins. La première fut fondée en 1624, sur l'emplacement

(1) Dom PLANCHER, tome IV, p. 591.

de l'ancien château des évêques. Son église, construite dans le mauvais goût de l'époque, sert de halle au blé. Les religieuses, colonie de celles d'Autun, atteignirent bientôt le nombre de cinquante, mais en 1789 elles n'étaient plus que quinze. Le couvent de Beaulieu, près de Laval, leur devait sa fondation. Les Capucins, fixés l'année suivante, à l'extrémité sud de la ville, durent leur établissement aux faveurs de l'évêque Claude de La Magdeleine de Ragny, qui posa lui-même la première pierre de leur maison. Trois ans plus tard, en 1627, une peste terrible, qui désolait la ville de Dijon, força Louis XIII à transférer momentanément la chambre des comptes à Saulieu.

En 1692, un ouragan épouvantable se déclina sur le pays et causa de grands dégâts. La foudre tomba plusieurs fois, entre autres sur le clocher de Saint-Andoche, qu'elle ébranla. Une seconde atteinte, arrivée en 1734, força enfin de le reconstruire en 1760.

On trouve à Saulieu une école de filles, tenue par quatre sœurs de la *Providence* de Vitteaux, et un collège communal. Ce dernier est très-ancien. Il était gouverné autrefois par des prêtres séculiers. Le doyen du chapitre de Saint-Andoche était, de temps immémorial, en possession de nommer le principal. Chaque chanoine avait droit d'y envoyer gratuitement son clerc ou son domestique. J. Cottin, vénérable et savant ecclésiastique, qui en avait la direction en 1570, le rendit très-florissant; il avait alors avec lui quatre zélés régents. Sébastien Jomey, honnête marchand de la ville, légua, en 1644, à cet établissement, une rente de soixante-quinze livres, et l'avocat Pierre Bretagne, la même année, une somme de cinq mille, pour l'instruction des enfants pauvres. Les bâtiments, qui tombaient en ruines, furent rebâti en 1770.

Cette ville comptait, en 1696, vingt-deux tanneries; une filature de coton, établie, en 1760, par Jérôme Maigret, curé de la paroisse. Une manufacture de gros

draps y occupait jadis un grand nombre de bras. On y fabrique beaucoup de futailles pour l'Auxerrois et l'Avalonnais. Elle est l'entrepôt des vins de Bourgogne pour une partie du Haut-Morvand. Son commerce, naguère encore très-florissant, n'est plus entretenu que par ses douze foires et par le gros marché qui s'y tient chaque samedi de l'année. L'établissement des voies de fer a porté à Saulieu un coup dont il ne se relèvera pas.

Cette ville est la patrie : 1° de Jean, Guillaume et Edme de Saulieu, issus de la famille des anciens vicomtes. Le premier fut grand prieur du Val-des-Écoliers en 1325 ; le second était conseiller du duc Jean en 1408, et le troisième abbé de Clairvaux un siècle plus tard ; 2° de Jean Guijon, gentilhomme distingué par ses connaissances, qui s'établit à Autun en 1535 ; 3° de Louis Savot, médecin du roi, mort en 1640 ; 4° de Philibert Donet, prieur de Notre-Dame de Semur, décédé en 1680 ; 5° de Hugues David, chanoine du chapitre de Saint-Andoche, et l'une des gloires du parlement de Dijon ; 6° de Jacques Geoffrion, médecin du duc d'Orléans, mort en 1716 ; 7° d'Antoine Guyard, savant bénédictin, décédé en 1760 ; 8° de l'abbé Claude Sallier, principal du collège, membre de l'Académie française et des Inscriptions, qui mourut l'année suivante ; 9° de Jacques-Henri Doillot, avocat, conseiller du comte d'Artois ; 10° de Pierre Laboureau, médecin et poète latin, né en 1721 ; 11° de l'abbé Claude Courtépée, sous-principal du collège de Dijon, auteur de la *Description historique et topographique du duché de Bourgogne*, en sept volumes in-8° ; il naquit la même année....

II.

LE PLAT-PAYS.

La banlieue de Saulieu, sous le nom de Plat-Pays, qui signifiait jadis, par opposition à une place fortifiée, un endroit ouvert, une campagne... forme une seconde commune, réunie à la ville pour le spirituel. Elle compte mille dix habitants et renferme trois mille quarante-neuf hectares de superficie (1). Les principaux hameaux qui la composent sont : le Château-Benoist, ancienne propriété des Bénédictins de Saint-Andoche, dont elle rappelle le souvenir ; Colonchèvre, situé sur une hauteur, au sud-ouest, et qui fit autrefois partie du Nivernais ; Conclais, fief qu'Antoinette de La Plume vendit, en 1646, à Edme de Balathier pour dix-huit mille livres ; Collonges, les Granges, les Gravelles, Montiven, le Perron, situé sur la grande route de Paris, au nord, près duquel se trouvait l'ancienne léproserie de Saint-Jacques ; le Pavillon, le Saulce, Villeneuve, où l'on remarquait jadis des ruines gallo-romaines, et enfin Vrilly, divisé en haut et bas. Les bois de Breny, au nord-ouest, appartiennent à l'État. Dans celui de La Croix se trouvait autrefois un temple du soleil, dont nous avons parlé à l'article précédent.

III.

LA MOTHE-TERNANT, autrefois LA MOTHE-THOISY
et LA MOTHE-SAYVE, *Motta*.

Ce village, bâti sur les limites du Morvand, à douze kilomètres environ, au nord-est de Saulieu, a été ainsi

(1) Deux cent neuf sont en forêts.

nommé de son ancienne position au sommet d'un monticule, encore appelé *Montlaville*, et au pied duquel le ruisseau de Villargoix, grossi du Brason, se jette dans le Serein. Les divers surnoms qu'il a portés successivement, viennent de ses anciens seigneurs. On y remarquait autrefois une maison-forte, qui fut démantelée en 1478 par les troupes de Charles d'Amboise, gouverneur de Bourgogne pour Louis XI, et que rebâtit, dans le siècle suivant, Charles de Marcilly-Cypierre, chevalier des ordres du roi et gouverneur de Semur en Auxois. Ce seigneur ne conserva de l'ancien manoir qu'une tour octogone et de vastes souterrains, creusés dans le roc, et qui régnaient sous une grande partie de la cour. Au bas se trouvait alors une forge considérable, où l'on utilisait le minerai de fer, dont le pays abonde. Le comte de Tavannes, tout dévoué à Henri IV, occupa ce château en 1591. Courtépée raconte que l'on jouit du presbytère, d'où la vue se porte agréablement sur la vallée du Serein, d'un curieux spectacle de feux follets, qui vont et reviennent en se jouant sur les eaux de la rivière et les prairies.

La paroisse de La Mothe, l'une des vingt-cinq de l'ancien archiprêtré de Saulieu, était aussi comprise dans le ressort du bailliage et du grenier à sel de cette ville. Le patronage de la cure appartenait alors à l'évêque d'Autun, et les dîmes au chapitre de Saint-Andoche, au prieur du Val-Croissant, à celui de Glanot, pour vingt boisseaux, et au curé de Missery, lesquels étaient tenus, en conséquence, de payer la portion congrue du prêtre chargé de la desserte. En 1688, le prieur du Val-Croissant, Louis-François de Bretagne, abandonna, pour sa part, à messire Pierre Baroin, alors curé de La Mothe, une rente de soixante-cinq livres que lui devaient les chanoines, ses codécimateurs, les dîmes du Breuil et les rentes de Bourbilly et d'Esguilly, estimées cinquante-cinq livres. Vivant Foisset, qui administrait cette paroisse en 1772, possédait une belle col-

lection de coquillages, de poissons et autres corps marins pétrifiés, que l'on rencontre fréquemment en labourant la terre.

L'église paroissiale, dédiée à saint Martin, est propre et bien pavée. En 1424, Jeanne de Norry, dame de Missery et de La Mothe-Thoisy, en partie, veuve de Claude de Mello, chevalier, y fonda, pour son salut et le remède de son âme et de celle de ses prédécesseurs, une messe qui devait être célébrée, tous les lundis, par les religieux du Val-Croissant et *coptée douze coups*, par intervalle de temps suffisant. Il fut arrêté avec le curé, Pierre de La Garde, que lui et ses successeurs seraient tenus de servir cette messe, à condition que les moines leur en feraient autant dans leur église du Val-Croissant (1).

Cet ancien monastère est comme enseveli dans une vallée profonde, ombragée par de magnifiques forêts, où nous avons remarqué des frênes d'une prodigieuse élévation, et qu'arrose le ruisseau de Brason. Il forme un vaste carré, au centre duquel se trouve une cour, autrefois entourée de cloîtres et traversée par le ruisseau. L'église, édifice du quatorzième siècle, est bâtie sur le côté sud. C'est une vaste et belle construction, de style gothique, dont les voûtes ont été abattues. On y voit encore deux belles roses : l'une à l'orient et l'autre à l'occident. Mais, hélas ! ici comme dans beaucoup d'autres endroits, le profane a remplacé le sacré. Un cœur chrétien ne s'y trouve pas à l'aise. L'ancien fourrier des moines est remarquable par sa grandeur, et surtout par le beau pilier qui supporte les voûtes et se divise en une foule de nervures, qui courent dans tous les sens, comme les branches d'un arbre.

Ce prieuré, première fille du Val-des-Choux, fut fondé en 1216, du consentement de Gauthier, évêque d'Autun, par Guillaume, sire de Mont-Saint-Jean et de La Mothe.

(1) *Vallis Crescens.*

en l'honneur de Notre-Dame. La tombe de ce seigneur se trouve encore dans la cour de la maison. Il est représenté avec son armure de croisé, la tête appuyée sur un carreau et les pieds sur un lion.

Guillaume ne se contenta pas de doter le nouvel établissement de tous les bois, prés, terres, eaux et cours d'eau qui formaient ses dépendances naturelles, avec la justice haute, moyenne et basse, il y ajouta les dîmes de La Mothe, de Thoisy, de Melin, de Fleurey, de La Côme, de Sonotte, et bientôt après le fief de Mercueil. Guillaume, son fils, accorda, en 1226, *aux frères, l'usage* dans ses prés et ses bois pour six cents brebis et vingt vaches. Etienne, son petit-fils, chevalier, sire de Mont-Saint-Jean et de Salmaise, donna, en 1286, le droit perpétuel de pêche dans toutes les rivières et ruisseaux de ses terres, fiefs et seigneuries, tant au-dessus qu'au-dessous de ses étangs, avec troubles et tels autres engins qu'il leur plairait. Au mois d'octobre 1330, Hervé de Mont-Saint-Jean, fils de Guillaume, reconnut devoir au prieur et aux religieux une rente annuelle et perpétuelle de quatre bichets, moitié froment et moitié avoine, dont l'un, avec une redevance de dix sous dijonnais, avait été légué par son père pour le *remède* de son âme. Le tout était assis sur la huitième partie des dîmes de Missery, qui lui appartenait (1).

Hugues V, duc de Bourgogne, amortit tous les biens du prieuré en 1315, et Eudes IV, son fils, lui légua vingt livres de rente en 1346. L'année suivante, Hugues, sire de Mont-Saint-Jean, vendit au prieur tous ses droits sur le minage de ce bourg. Eustache de Voudenay lui confirma, quelque temps après, la *poische de la rivière* accordée par Étienne de Mont-Saint-Jean. Les autres principaux bienfaiteurs furent Jean et Henri de La Roche-en-Breny, en 1254 ; Guyot et Simon de Saucy, en 1256 ;

(1) Titre original.

Huot, seigneur d'Arnay-sous-Vitteaux, en 1331 ; Hugues, sire de Ternant et de La Mothe, en 1413 ; Jeanne de Norry, sa belle-sœur, en 1424 ; Pierre de Briard et divers autres seigneurs du voisinage.

Le plus ancien prieur connu est Jean de Goix, qui vivait en 1393, et gouvernait encore cette maison en 1413. Il avait alors avec lui trois moines prêtres, savoir : Guillaume Cassart, Pierre Moireault et Jean Cornu ; trois religieux sous-diacres, Pierre Barnagnot, Guillaume de Braux, Jean d'Ostun, et plusieurs frères convers, en tout vingt personnes. Il eut pour successeur Pierre de Châteauvillain, issu de la noble famille des barons de Luzy, que l'on trouve encore à la tête du prieuré en 1449. Vingt ans plus tard, dom Georges Rousseau était revêtu de cette dignité ; il séjournait de temps en temps dans l'hôtel que le couvent possédait à Saulieu, dans la rue de la Panneterie.

Nous citerons encore parmi les prieurs du Val-Croissant : Pierre de Rabutin, Claude Regnault, qui résigna sa charge, en 1604, à Jacques de Bragny ; Alexandre de Magny (1), auquel le roi donna pour successeur en 1654, Zacharie Paschier, déjà prieur de Notre-Dame de Semur en Auxois ; Denis Farcelle, qui était titulaire en 1670 ; Louis-François de Bretagne, prieur cinq ans plus tard, fut remplacé par un neveu de même nom, mort en 1721. Antoine-Henri Baudet de Beaumont, nommé l'année suivante, se disait seigneur et prieur commendataire du Val-Croissant et Censery en partie. Les revenus du monastère s'élevaient alors à quatre mille huit cents livres. Il répara les bâtiments conventuels, établit de beaux jardins, planta des bosquets, creusa diverses pièces d'eau,

(1) A sa mort, le monastère fut pillé, ainsi que l'église ; les meubles et les papiers furent enlevés, le bétail emmené, les bois coupés et les étangs péchés. *L'official d'Avallon*, à la requête de Renaud Blaizot, sieur des Bordes et garde-du-corps du roi, qui avait été nommé économiste pour le régime et le gouvernement des biens, publia un monitoire contre les ravisseurs.

et rendit ainsi cette solitude vraiment charmante. A sa mort, arrivée dans son hôtel, à Saulieu, en 1779, Louis XVI nomma à ce bénéfice Elie-Marie de Riolet, écuyer, qui a été le dernier prieur. Le Val-Croissant appartient aujourd'hui à M. Dupré de Vismaugey. Les sujets du monastère étaient *hauts et bas justiciers* du prieur, taillables une fois par an, à volonté, et corvéables; ils devaient des droits de cens, de *charnaiges*, une geline de coutume.... Le seigneur de La Mothe lui payait, chaque année, à la fête de Saint-Martin d'hiver, *un grand sextier de froment*.

La terre de La Mothe, avec titre de comté, passa des sires de Mont-Saint-Jean dans la maison de Vienne, vers la fin du treizième siècle. Pierre de Dompierre, qui en était seigneur en 1348, donna, la même année, au prieur du Val-Croissant, une rente perpétuelle de trente sous sur ses tailles, et Jeanne de Rouvray une autre de quatre livres, qu'elle assit sur les revenus de cette seigneurie. La Mothe entra ensuite dans la maison de Norry, dont elle ressortit bientôt par alliance. Hugues, sire de Ternant et de La Mothe en partie, à cause de son mariage avec Alix de Norry, fonda en 1413, du consentement de son épouse, au Val-Croissant, trois messes par semaine, à perpétuité : la première, le lundi, en l'honneur du Saint-Esprit; la seconde, le mercredi, en faveur des trépassés, et la troisième, le samedi, à l'intention de la Sainte-Vierge. Deux devaient se célébrer au monastère, à l'autel *Saint-Père*, et la troisième, au choix du seigneur, devait se dire au *chastel de La Mothe*, avec droit pour le célébrant de déjeuner à la table du fondateur lorsqu'il serait au manoir. Hugues et sa femme abandonnèrent pour cela aux religieux : 1° tous les prés, *hors de l'eau*, à la *quehue* de leur étang de La Mothe, situés dans la justice de Chazelle-en-Morvand, mais avec réserve de pouvoir *haulcier les déchargeurs*, sans la permission des moines, en indem-

nisant convenablement ; 2° tous ceux du lieu dit *Esprasles*, des deux côtés de l'eau ; 3° la pêche dans la rivière de Chazelle , *au-dessus dudit étang*, à tels engins qu'ils voudront , mais sans y mettre de la chaux ; 4° les prés *Noirot et au Gendre* ; 5° les dîmes de Brianne y et de La Martole , dites les *dîmes de Biaix* ; et 6° enfin les tierces dudit Biaix , au territoire de Fontangey. Les religieux , capitulairement assemblés , s'engagèrent , de leur côté , par le *serment de leur religion* , à acquitter fidèlement leurs conventions , et obligèrent tous leurs biens par la chancellerie de Bourgogne.

Vingt-un ans plus tard , le grand jour de janvier , Jeanne de Norry , aussi dame en partie de La Mothe , et veuve de Claude de Mello , chevalier , seigneur de Missery , fit une autre fondation de deux messes au prieuré , et donna , à cette fin , le bois de *Maiseul* , situé au-dessous du chemin de Thoisy , tenant à l'étang des religieux , et chargé du chauffage du four de Mercueil *en la manière accoutumée* , et quatre livres huit sous tournois sur les amendes de sa haute justice de La Mothe. « Considérant , dit-elle , *la bonne amour , dévotion et affection* que j'ai hies de tout temps à Dieu , mon créateur , et à la glorieuse vierge Marie , et aussi à cause de l'église et prieuré de madicte dame du Val-Croissant.... lesquels étant assis et situés en ma justice haute , moyenne et basse , à cause de madicte terre de La Mothe , et même pour les salut et remède de mon âme , quant il plaira à Dieu , mondict créateur , qu'elle sortira de mon corps , et aussi des âmes de mes prédécesseurs , pour lesquels je suis tenue de prier et faire prier ; et pour que mon *intencion* reste toujours , et encore afin que , en la fin de mes jours , le corps de moy soit inhumé et enterré en ycelle esglise de ladicte Dame ; de mon bon vouloir , franche et libérale volonté , par inspiration divine , cognais et confesse avoir fondé.... deux messes , à perpétuité , chacune semaine de l'an , qui se

diront et célébreront par les religieux dudict prieuré du Val-Croissant, l'une au grand autel de ladicte esglise, devant l'heure de prime, à notes; elle sera copetée à l'une des cloches de ladicte esglise douze coups par suffisant intervalle de temps, et, à la fin de la messe, le religieux qui la célébrera, étant revestu de son aube, et les aultres religieux, qui seront pour ce assemblez, diront *Salve Regina*, à notes, les verset et oraison à Notre-Dame à ce accoustumez dire à la fin d'ycelui *Salve*, et incontinent diront : *Miserere*, *De profundis* au long et *Libera me*, les oraisons *Infirma*, *Quæsumus* et *Fidelium* pour mon intencion, et donneront de l'eau bénite sur le tombeau qui est assis au plus prez dudict grand autel, du cousté là où l'Évangile bien et solempnellement se dict, auquel lieu je ladicte dame entends à gésir quand il plaira à Dieu de faire son commendement de moy, sans y faire aulcune faute.

» L'autre messe se dira par ung desdicts religieux dudict prieuré en l'esglise prochiale de ladicte Mothe, tous les lundis environ l'heure de prime, et sera copetée par ledict religieux douze coups par intervalle de temps suffisant, et sera dicte des trépassés, dont le curé dudict lieu, qui est de présent ou qui lors sera, sera tenu d'administrer audit religieux.... et lesdits religieux administreront pareillement audit curé pour le cas semblable en leur dicte église, et fera ledict religieux, à son dévestu, commémoration des trépassés, disant les psaulmes *Miserere mei Deus* tout au long, *De profundis*, *Libera me*, et les oraisons *Infirma*, *Quæsumus* et *Fidelium* en aspergeant de l'eau bénite sans y faire faute; et avec ce, sera tenu le prieur, tous les ans, le jour de la feste de saint Michel, venir au chastel de ladicte Mothe, de moy ladicte dame, ou ceux qui auront cause de moy, et mener en sa compaignie deux de ses religieux, eslus par lui, lesquels feront serment de dire et célébrer solempnellement la feste de

saint Michel, archange, et après mon trépasement, ledict jour, dire un anniversaire par ung office de neuf psalmes et neuf leçons... » Quelle foi, quel zèle pour son éternité, quelles précautions pour s'assurer, à toujours, les suffrages de l'Église ! Que penser de ceux qui ont détruit de semblables fondations ! N'y a-t-il pas là une injustice à réparer !

Philippe de Ternant, sire de La Mothe en 1456, laissa cette terre à Hugues de Thoisy, qui, ayant embrassé le parti de Marie de Bourgogne contre Louis XI, vit démanteler son château en 1478. Philibert de Pontallier, l'un de ses successeurs, fut un seigneur dur et irrégulier. Il persécuta les moines du Val-Croissant, défendit à tous ses sujets de leur payer aucunes dîmes ni rentes quelconques, et leur causa, chaque année, une perte de plus de cinquante setiers de grains.

En 1574, il voulut même forcer les sujets du monastère à se déclarer ses hommes. Pierre Picanet, l'un d'eux, refusa courageusement d'obéir à la volonté du despote, qui le fit saisir par ses gens et jeter dans les prisons de son château, avec menace de mort s'il ne se rendait à ses désirs. Le pauvre manant, quoique *homme simple*, ne put être intimidé et resta fidèle à ses maîtres. Quelques jours après, il fut assez heureux pour s'échapper de son cachot et gagner la campagne, où il erra long-temps sans pain ni asile, dans la crainte de retomber entre les mains de son bourreau. Celui-ci se vengea sur les meubles et les hardes qui lui appartenaient ; il les fit prendre et emporter par ses sergents et ses serviteurs.

Charles de Marcilly-Cypierre, gouverneur de Semur, seigneur de La Mothe, en 1591, obtint, quelques années plus tard, l'érection de cette terre et de la baronnie de Thil (1) en comté, sous le premier nom. Elle passa ensuite

(1) Le château de cette ancienne baronnie couronnait le sommet d'une montagne isolée et dominait tous les environs. Il est en ruines. A côté se

dans la maison de Sayve. Pierre, fils de Claude, seigneur de Chevanny et président de la chambre des comptes, en était possesseur, en 1628. Pierre-Henri lui succéda. Ce dernier mourut avec le grade de lieutenant-général, en 1672. Il avait fondé, seize ans auparavant, pour une rente de trois cents livres, une messe quotidienne, dite *des Seigneurs*, dans l'église du chapitre de Thil, où il fut inhumé. Marie-Victoire Elvannord de Sayve, comtesse de La Mothe et baronne de Thil, en 1722, étant morte sans postérité, laissa ses domaines à sa nièce, Henriette Chastellier du Mesnil, qui les porta à René de Boisse, colonel des armées du roi.

Chazelle-en-Morvand, à l'ouest, où se voient quelques vestiges d'un ancien manoir seigneurial, eut des possesseurs de son nom. Ce fief était tenu, en 1775, par Jean de Morion, écuyer, qui en fit foi et hommage à La Mothe.

Briard était aussi possédé, au treizième siècle, par une famille de ce nom. Pierre de Briard fit du bien au prieuré du Val-Croissant, en 1280. Il y existait alors un petit castel. Mercueil, hameau considérable, au sud, était autrefois alternatif, pour un tiers, avec Missery. La seigneurie du lieu fut donnée au prieur du Val-Croissant par le fondateur de ce monastère. Le chantre de la cathédrale d'Autun lui légua aussi, en 1223, *un meix, avec juridiction et justice*, qu'il y possédait.

trouve une antique église collégiale, fondée, en 1340, par Jean, sire de Thil, connétable héréditaire de Bourgogne, et consacrée, dix ans plus tard, par l'évêque d'Autun, Guy II de La Chaume. Elle est sous l'invocation de la Sainte-Trinité, et n'a jamais été achevée. Le chapitre se composait d'un doyen et de six chanoines. Le château et l'église appartiennent aujourd'hui à Mme la comtesse de Lur-Saluces, née de Chastellux, qui les tient de sa mère, fille du duc Charles de Damas.

IV.

LA ROCHE-EN-BRENY, *Roca de Brunim, Rupes Brenensis.*

Ce bourg, situé à treize kilomètres environ au nord de Saulieu, est traversé dans toute sa longueur par la grande route de Paris à Lyon. Il se compose de trois groupes de maisons généralement bien bâties. Son nom vient des rochers de granit sur lesquels il est assis, et son surnom, d'une vaste forêt, dont une portion, voisine de Saulieu, est encore connue sous la dénomination de forêt de Breny. Il fut autrefois fermé de murs et possédait alors deux portes, l'une au sud et l'autre au nord. En 1686, un terrible incendie le consuma presque tout entier. Un apport, où l'on courait la bague depuis la *Pierre-aux-Bœufs* jusqu'au bourg, y attirait beaucoup de monde le jour de Sainte-Magdeleine. Son commerce était, en outre, favorisé par un gros marché, qui se tenait le mardi de chaque semaine, et par quatre foires annuelles, fondées par les seigneurs du pays (1), qui percevaient des droits féodaux sur toute pièce de bétail qu'on y conduisait, et sur chaque mesure de grain qui se vendait à la halle.

L'église paroissiale, dédiée à saint Alban, premier martyr d'Angleterre, est bâtie à l'extrémité méridionale; elle présente la forme d'une croix latine. Le chœur, de style ogival très-rustique, est la partie la plus ancienne. Dans la fenêtre à meneaux du chevet brillent de jolies verrières représentant le patron, la sainte Vierge, saint Jean-Baptiste et saint Nicolas. La nef a été reconstruite, en 1852, dans le style du treizième siècle, et du caractère le plus pur et le plus élégant, d'après les plans de M. Aymar-

(1) Une cinquième y a été établie depuis le commencement de ce siècle.

Verdier, moyennant un emprunt communal, un subside alloué, en 1851, par le ministère des cultes et une donation de M. le comte de Montalembert, propriétaire du château. Dans l'ancien caveau, qui règne sous le chœur, on voyait jadis deux cercueils en plomb, renfermant les cendres de deux des membres de l'antique maison Palatin de Dyo. Sous le clocher, en forme de tour carrée, qui s'élève sur le portall, on remarque une très-ancienne tombe représentant un chevalier, l'épée au côté et la tête soutenue par deux anges, qui passe pour être un seigneur de Crespy. Il existait autrefois dans cette église une nombreuse et célèbre confrérie de Saint-Alban, fondée au seizième siècle, et qui comptait des associés dans toutes les paroisses du voisinage, même à Dun-les-Places.

On ne peut douter que la paroisse de la Roche-en-Breny, peuplée de deux mille cinq cents fidèles (1), ne soit très-ancienne, car le pays fut habité de bonne heure à cause du voisinage de la voie d'Agrippa, qui passait à peu de distance du bourg, à l'ouest. On prétend qu'il existait, à l'époque gallo-romaine, un camp retranché et même une bourgade importante dans la forêt de Valère, où l'on remarquait jadis des restes d'un camp retranché et des vestiges d'anciennes habitations. Cette paroisse a été, à cause de son importance, érigée en cure de seconde classe, vers 1847. Elle faisait autrefois partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes. Le patronage de la cure appartenait alors au chapitre de Thil, ainsi qu'une partie des dîmes (2).

En 1704, l'évêque d'Autun, Bertrand de Senaux, à son retour de Paris, administra le sacrement de confirmation

(1) Le territoire de la commune comprend une superficie de cinq mille quatre-vingt-deux hectares, dont dix-sept cent soixante-quinze sont en forêts.

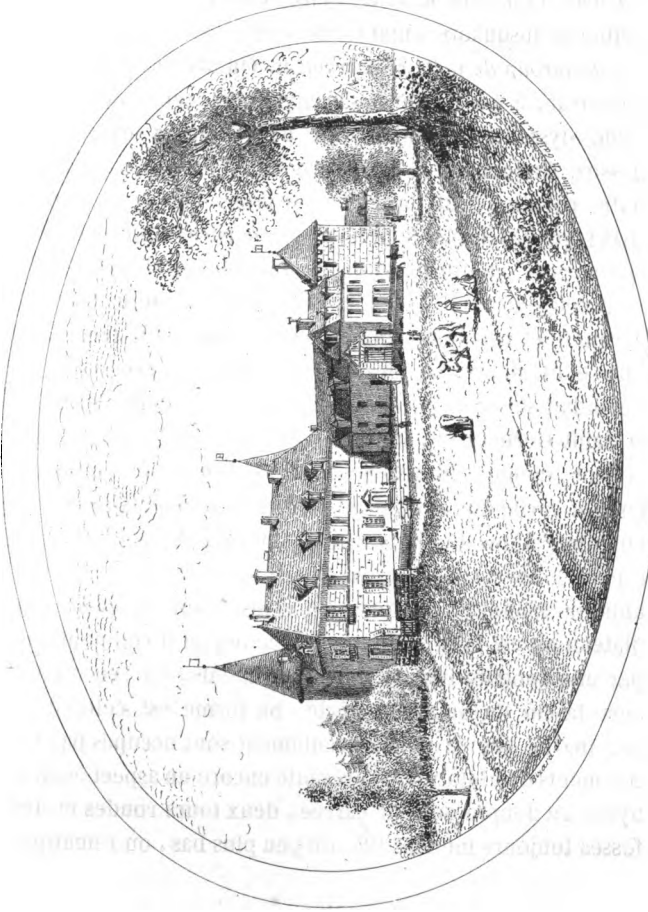
(2) Le curé et le seigneur se partageaient le reste.

à La Roche-en-Breny, où *de mémoire d'homme*, dlt Jean Ligeret, curé de la paroisse, il n'avait été conféré, *et fit l'honneur aux curés des lieux où il confirma, de loger chez eux avec les gens de sa suite*. Seize cents fidèles, depuis les vieillards jusqu'aux enfants de huit à dix ans, *reçurent avec beaucoup de piété ce sacrement*. Quinze ans plus tard, il mourut, à La Roche-en-Breny, deux cents personnes d'une dyssentérie causée par des chaleurs excessives. Messire Gagnepain (1), vicaire en 1606, puis curé de cette paroisse, dlt que les troubles et les guerres de la Ligue forcèrent de déposer les registres des baptêmes, mariages et sépultures au greffe du bailliage d'Auxois.

La seigneurie de La Roche-en-Breny avait le titre de baronnie et remontait aux premiers temps de la féodalité. Elle était mouvante de la châtellenie d'Espoisses et s'étendait sur trois paroisses, savoir : La Roche, Molphey et Saint-Germain-de-Modéon en partie, dont les habitants étaient, comme retrayants de la maison-forte, tenus au guet-et-garde en temps de guerre et d'imminents périls, et aux réparations du pont dormant, des fossés, *empatements d'iceux et entretien nécessaire pour leur force et sureté*. Cet antique manoir, situé au nord-est, sur la pente du plateau où est bâti le bourg, avec lequel il communique par une longue avenue de vieux tilleuls, fut reconstruit vers la fin du seizième siècle. Sa forme est celle d'un rectangle, dont trois côtés seulement sont occupés par les bâtiments d'habitation. Il présente encore un aspect féodal, ayant un donjon ou tour carrée, deux tours rondes et des fossés toujours inondés (2). Un peu plus bas, on remarque

(1) Il aimait à citer, à la suite de son nom, ce texte de la *Genèse* : *In sudore vultus tui vesceris pane tuo*.

(2) Ces tours semblent avoir été autrefois isolées du château et sont peut-être plus anciennes que le reste de l'édifice; car, dans de récentes réparations, on a trouvé des lierres engagés dans la maçonnerie, entre elles et le château.



Château de Laroche-en-Breny

une motte couverte de bois, où était, selon Courtépée, l'ancienne maison-forte de La Roche, dont les débris auront, sans doute, servi à la reconstruction du château actuel (1).

Le sire de La Roche avait droit de justice haute, moyenne et basse, comprenant tous les cas, au civil et au criminel, jusqu'au *dernier supplice exclusivement*; au champ de la *Potence*, situé au bord de la route, se trouvait le signe patibulaire de cette justice. Il jouissait de la préséance à l'église, comme seigneur du clocher, du droit d'indire dans les quatre cas ordinaires, de chasse à cors et à cris dans toute l'étendue de la baronnie, de banvin, à commencer du jour de Noël, à *l'heure de Vespres*, pour finir le jour des Brandons à pareille heure, sous peine de soixante-cinq sous d'amende pour les contrevenants; de banalité pour le moulage des grains, sous la même peine, de péage sur le grand chemin, et aux foires et marchés (2).

Tous les sujets de la seigneurie étaient *serfs et de serve condition*, gens de main-morte, corvéables et taillables, chaque an, à la feste de Saint-Barthélemi. Ils devaient encore une poule de coutume au jour de Noël, un boisseau de seigle, à la mesure de La Roche, pour droit de fournage, une gerbe de messerie pour la garde des blés et des foins, depuis la Saint-Rémi, jusqu'à la Magdeleine, douze deniers de champoy ou pacage de leur bétail dans les *communautés et vains pâturages*, et autant pour le forestage; le cens au lendemain de la Saint-André.....

(1) Les bois, prés et rochers qui occupent l'espace entre le manoir et l'étang de Villerin, forment une sorte de parc naturel, d'un caractère très-pittoresque.

(2) Ce droit était de dix deniers pour charriot à quatre roues, de cinq pour charrette, d'un pour cheval *portant bas* et d'une maille pour la bastière avec bois, autant pour bœuf et tout *autre pied fourché*, selze pour cheval et poulaine ferrés, huit pour une bête *non ferrée*....

Cette terre était possédée, au douzième siècle, par des seigneurs de son nom. Guillaume de La Roche, chevalier, qui épousa Damette de Chastellux, assista, en 1146, à l'assemblée de Vézelay, et partit, l'année suivante, pour la croisade. Il eut pour successeur Guillaume II, qui laissa lui-même ses domaines à Guy. Celui-ci fonda son anniversaire à l'abbaye de La Bussière et mourut en 1237. Jean de Rochâ de Brunim eut, deux ans plus tard, un grave démêlé avec Guillaume III, abbé de Moûtier-Saint-Jean, concernant les bois de *Valère*, du *Bouloy* et du *Dos-d'Ane* (1), qui se termina, au mois de décembre de la même année, par un arrangement fait devant Guy de Vergy, évêque d'Autun. Le baron de La Roche, Sybille, sa femme, et Gauthier, leur fils, confessèrent alors les tenir à titre de cens du monastère, et s'obligèrent par serment, prêté corporellement, à lui payer, chaque année, deux sous dijonnais de cens, au jour de l'Annonciation. Ils prièrent même le prélat de les excommunier, eux ou leurs successeurs, à la première réquisition des moines, si, à Dieu ne plaise, ils venaient à violer leur serment et à tourmenter l'abbé et les religieux, et de ne lever les censures que lorsqu'ils auraient donné une pleine satisfaction (2). Jean fonda son obit au Val-Croissant, et mourut en 1254.

Jacquette de La Roche porta la baronnie, vers la fin du treizième siècle, à Hugues de Bourbon de Montperroux (3), issu d'une branche collatérale, détachée en 946, de la

(1) *De Dorso Asini*. Un canton de bois, ainsi dénommé, existe encore dans les forêts de M. le comte de Montalembert. Bouloy et Bruyères-de-Valère sont deux hameaux de la commune actuelle.

(2) Le texte latin de cet acte est imprimé dans l'*Historia monasterii S. Joannis Reomaensis* du P. ROYER. Paris. 1637. In-4o.

(3) Il existe aux archives de Bourgogne, à Dijon, un titre de 1323 revêtu du sceau de Jacquette, dame de La Roche-en-Breny, qui devint veuve en 1329.

maison des sires de Bourbon, dont l'ainée finit par le mariage de l'héritière avec Robert, fils de saint Louis, tige de la maison royale de France (1). De cette union naquirent deux fils, Jean et Hugues, qui se firent, après la mort de leur père, le partage de ses biens. Le puîné ayant eu la terre de La Roche-en-Breny, en fit foi et hommage à Espoisses, en 1354.

Catherine de Bourbon, dame de Montperroux et de La Roche, s'unit, en 1355, à Guy de Dyo (2), chevalier, dont elle eut plusieurs enfants. Antoine, le puîné, sire de La Roche, épousa, vers 1422, Alix de Bresse, et laissa ses domaines à Pierre Palatin de Dyo (3), conseiller et chambellan du duc de Bourgogne, sire de Saint-Beurry, et à Jeanne de Dyo, femme du seigneur de La Boulaye-sur-Arroux.

Jean de Dyo, fils de Pierre, acquit de Hugues et Simon des Loges, sires de La Boulaye, ses cousins, leur portion dans les terres de La Roche, Saint-Beurry et Montperroux, et hérita de sa tante, Claude de Dyo; il s'en trouva ainsi, vers 1493, seul possesseur. Il mourut dans un âge peu avancé, et ne laissa qu'un fils, Jacques I^{er} Palatin de Dyo, qualifié par saint Julien de Baleure de *grand seigneur et d'un des plus accomplis gentilshommes de son temps*, qui

(1) Voir sur cette branche de Bourbon-Montperroux, de *Monte-Petroso*, Du Boucher, *hist. de la maison de Courtenay*; le P. ANSELME, tome III, p. 150, et l'*Ancien Bourbonnais*, tome I^{er}, p. 178.

(2) La maison de Dyo, de *Dioco*, était originaire du Mâconnais. Elle portait : « De Bourgogne bandé d'or et d'azur de six pièces, à la bordure de gueules. » Geoffroy de Dyo épousa, en 1280, Marie de Château-Villain, fille de Simon, baron de Luzy. Le château qui fut le berceau de cette maison, était situé dans un lieu isolé, qui est aujourd'hui couvert de forêts.

(3) Le nom de Palatin, porté par cette maison dès 1386, venait, selon l'abbé Le Laboureur, d'Alix Palaine ou Palatin, seconde femme de Guy de Dyo, qui laissa de grands biens à Antoine, fils de son mari, à condition de porter son nom et ses armes.

épousa, en 1514, Jeanne de La Guiche, dont il eut six garçons et autant de filles. Cinq de ces dernières prirent le voile, et deux des fils furent chevaliers de Malte. Philibert, le cinquième, succéda à son père dans ses seigneuries, en 1549, et parvint, par son mérite personnel, à la présidence de la première chambre des enquêtes du parlement de Paris (1). Il mourut en 1582. A sa mort il y eut procès pour sa succession entre ses deux frères : Claude, élu de la noblesse aux états de Bourgogne, et Jacques, commandeur de l'ordre de Malte et ambassadeur de cet ordre en France. La terre de La Roche-en-Breny resta à Jacques, et passa ensuite au fils de Claude, Jacques II Palatin de Dyo, comte de Montperroux, baron de La Roche-en-Breny, qui rebâtit le château, et fut élu de la noblesse aux états de 1622. Celui-ci épousa, en 1597, Éléonore de Damas-Thiangès, sa cousine germaine, dont le contrat de mariage est aux archives du château. Elle devint veuve en 1632, et eut pour douaire la *maison de La Roche, avec le pourpris d'icelle*, et quatre cents écus de rente à prélever sur le revenu de la seigneurie. La *litre* ou bande funéraire portant les armoiries de cette dame, selon le privilège des seigneurs hauts-justiciers, existait à l'intérieur de l'église de La Roche. On en voyait encore quelques traces, qui ont permis de les rétablir lors de la récente restauration de l'édifice. Leur fils aîné, Noël-Éléonor, marquis de Montperroux, baron de La Roche et seigneur de Saligny, fit dénombrement de ces terres à la mort de sa mère, en 1663 (2). Son père avait érigé, en 1613, au bourg de La Roche même, un fief connu sous le nom de *Mont*, en faveur de Jacques de Goureau, son filleul, gouverneur de Harfleur, et qui fut possédé, dans la

(1) SAINT-JULIEN, p. 346; COURTÉPÉE, tome VI, p. 293.

(2) Jacques II, son père, était mort en 1632.

suite, par les familles Bizouard, de Lamenué, Chauveau et Pinard.

Noël-Éléonor de Dyo épousa Isabelle de Coligny, héritière d'une branche de l'illustre maison de ce nom. Il mourut en 1699, avec le grade de lieutenant-général, et laissa la baronnie de La Roche à François-Éléonor Palatin de Dyo, son fils, aussi lieutenant-général et mestre de camp général de la cavalerie légère, qui décéda sans postérité en 1713. Il avait testé en faveur de Marie-Elisabeth de Dyo-Montperroux, sa sœur, veuve de Louis-Antoine-Hérard, comte de Damas d'Anlezy, qui vendit La Roche, le 22 mars 1716, à Guy Sallier, seigneur des fiefs voisins de Montachon et de Crespy, et doyen du grand conseil, moyennant cent trente-trois mille livres. Le nouveau possesseur y joignit, vers 1730, les terres de Saint-Germain-de-Modéon et de Romanet. Il fit creuser de vastes étangs sur le ruisseau de Tournesac ou Vaudin, qu'il entreprit de rendre flottable pour l'écoulement des produits de ses forêts. Guy-Henri Sallier de La Roche, son fils, seigneur de Vieux-Château, conseiller honoraire du roi et président de la cour des aides de Paris, poursuivit, après sa mort, en 1776, son entreprise, et mourut victime des fureurs révolutionnaires en 1794, laissant plusieurs enfants (1). Guy-Marie, l'aîné, conseiller au parlement de Paris, et maître des requêtes en 1814, étant mort sans postérité, en 1839, le château de La Roche-en-Breny, avec une partie de ses dépendances, fut vendu par ses héritiers à Charles-Réné, comte de Montalembert, pair de France, par droit d'hérédité, de 1831 à 1848, et depuis représentant du peuple aux Assemblées constituante et législative, un des quarante de l'Académie française, issu d'une noble et

(1) Guy-Marie, Onésime-Guy, Adélaïde-Elisabeth, mariée au comte de North, et Henriette-Louise, qui épousa le comte d'Angeville.

illustre maison du Poitou (1). Il a épousé, en 1836, Marie-Anne, fille de Félix, comte de Mérode et du Saint-Empire,

(1) Le château qui fut son berceau, est situé sur les confins du Poitou et de l'Angoumois, près de Civray, ainsi que le rappelle une ancienne chronique de Guyenne, où on lit les vers suivants :

La maison de Montalembert,
D'Essé, de Vaux et de Cers,
Mi-partie angomaisine,
Mi-partie poitevine,
Vaillamment a combattu
Es champs de gloire et vertu.

Ses titres remontent à l'an 1050, et sa filiation régulière à Geoffroy de Montalembert, qui fit don d'une terre à l'ordre du Temple en 1228. Jean et Guillaume de Montalembert, ses fils, suivirent saint Louis à la croisade de 1248. Elle a formé un grand nombre de branches, répandues dans les deux provinces dont nous venons de parler et dans l'Agenois, le Périgord et la Bretagne. Ses principales alliances sont avec les maisons d'Appelvoisin, d'Archiac, d'Aubigné, de Beauvilliers, de Belsunce, de Sourches, de Bueil-Sancerre, d'Estouteville, de Gourville, de Goulaine, de Maulde, de Mercy, de Montheron, de Mérode, de Pierre-Buffière, de La Roche-Aymon, de La Rochefoucault, de Rochechouart, de Saint-Gelais-Luzignan, de Wavrin, toutes familles de vieille chevalerie. Elle a donné un bon nombre d'hommes valeureux, qui ont figuré avec distinction dans les guerres des Anglais, d'Italie et de religion. Mais le plus célèbre de tous est André de Montalembert, plus connu sous le nom du brave d'Essé, à cause de sa seigneurie de même nom. Il naquit en 1483, et fut élevé avec François I^{er}, qui disait souvent, au rapport de Brantôme : « Nous sommes quatre gentilshommes de Guyenne qui combattons en lice contre tous allans et venans de France, moi, Sansac, Montalembert et La Châtaigneraye. » Il prit part à toutes les grandes affaires de l'époque, et défendit victorieusement, en 1543, Landrecies contre Charles-Quint, qui la tint assiégée pendant trois mois avec une armée de cinquante mille hommes.

François I^{er} étant venu ravitailler la place, fut si satisfait, qu'il donna la noblesse personnelle à tous les soldats, et nomma leur chef gentilhomme de sa chambre. A cette occasion les courtisans disaient en plaisantant : « Qu'il était plus propre à donner une camisade à l'ennemi qu'une chemise au roi. » Envoyé par Henri II, en 1553, pour défendre Théroüenne contre l'empereur; il était malade d'une jaunisse lorsqu'il reçut cette nouvelle : « Je ne craignais rien tant, dit-il, que de mourir dans mon lit. Or, je m'envais et vous jure bien que dame jaunisse n'aura point cet honneur de me faire mourir; car je veux mourir en guerre. » En prenant congé du roi, il lui dit : « Sire, quand vous entendrez dire que Théroüenne est prise, dites hardiment que d'Essé est guari de sa maladie et mort. » Il fut tué, en effet, le 20 juin de la même année, sur la brèche, la pique à la main, d'un coup d'arquebuse; il était âgé de soixante-dix ans.

ministre d'État et membre du gouvernement provisoire de Belgique en 1834 (1).

Bierre-les-Égarées, hameau situé au nord, dépendait autrefois de la seigneurie de Saint-Germain-de-Modéon. Le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, d'accord avec les moines de Moûtier-Saint-Jean, donna aux habitants le droit d'usage et de pacage dans les forêts de cette terre, moyennant une rente perpétuelle d'une demi-livre de cire, payable à la Saint-Martin d'hiver, devant l'église de Saint-Germain. Le *champoy* était permis ; même en temps de gruerie. Ce hameau jouissait des mêmes droits dans les bois du seigneur de Villarnoult (2).

Clermont, ancien fief dépendant de la baronnie de La Roche, possédait, au dernier siècle, une chapelle de Saint-Pélerin, fondée, en 1666, par Elie Bornet, honnête bourgeois du lieu. Ce hameau est bâti dans une gorge, sur le ruisseau d'Argentalet, au pied d'une chaussée remarquable, construite en 1747, pour le passage de la route de Dijon à Paris. Les travaux de déblai, du côté de Rouvray, mirent au jour un tombeau gaulois, creusé dans le roc, et dont les parois étaient garnies de petites cases, où l'on avait renfermé, avec le corps du défunt, les divers objets qui lui avaient été chers pendant sa vie.

Crespy, situé dans les bois, au sud-ouest, était autrefois le siège d'une seigneurie en toute justice, démembrée de

(1) La maison de Mérode descend, par alliance, de sainte Elisabeth de Hongrie, qui épousa, en 1227, Louis VI, le saint, duc de Thuringe. Jean, comte de Mérode, grand d'Espagne, s'étant uni, en 1721, à Charlotte, princesse de Nassau-Hadamar, alors au seizième degré de consanguinité, en ligne directe, avec la sainte, en eut Philippe, comte de Mérode, prince de Rubempré, qui fut père de Charles, prince de Rubempré et d'Everberg. Félix, comte de Mérode, fils de ce dernier, ayant épousé, en 1809, Rosalie de Grammont, en a eu M^{me} la comtesse de Montalembert, qui se trouve ainsi descendante au vingtième degré de sainte Elisabeth.

(2) Archiv. de La Roche.

la baronnie de La Roche, à laquelle elle fut unie de nouveau en 1716. L'ancienne maison-forte se trouvait entre ce hameau et celui du Bouloy, qui en dépendait. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une motte couverte de forêts. La terre de Crespy, après avoir été long-temps possédée par des seigneurs de son nom, passa dans la maison de Lugny. Jean, seigneur de Ruffey, la vendit, en 1527, à Alexandre de Damas, chevalier, qui la céda, à son tour, en 1553, à Claude Le Bourgeois, seigneur de Bierre-les-Semur, maître des requêtes et doyen du parlement (1). Marguerite et Colombe, ses petites-filles, la vendirent, en 1681, à Guy Sallier du Brouillard, doyen du grand conseil, dont les descendants l'ont possédée jusqu'au commencement de ce siècle.

Vernon, au nord, formait aussi un fief, avec justice et seigneurie, qui mouvait de la châtellenie d'Espoisses. L'ancien manoir de cette terre se trouvait dans la forêt voisine, où l'on en retrouve quelques vestiges. Jean de Vernon, chevalier, le dernier des seigneurs de ce nom, la laissa à Alix, sa fille, femme de Jean de Voudenay, qui en jouissait en l'an 1300. Jeanne de Ternant porta ce fief, dans la première moitié du quinzième siècle, à Miles de Bourbon, chevalier, qui mourut en 1472, et laissa trois fils, dont l'aîné, Philippe, lui succéda. Celui-ci fonda, treize ans plus tard, l'anniversaire de sa mère dans l'église de La Roche, où elle fut inhumée. Son tombeau se voyait encore naguère dans la chapelle du Saint-Rosaire.

Philippe de Bourbon étant mort en 1505, sans postérité, légua ses domaines à Jean Palatin de Dyo, sire de La Roche-en-Breny et de Montperroux, et à Hugues et Simon des Loges, ses neveux. Le premier ayant acquis

(1) Il avait épousé Françoise de Montholon, fille de Guillaume, seigneur de Mussy-la-Fosse, et de Rose Brigandet. Il était mort en 1607.

les portions de ses cousins, unit Vernon à la baronnie, dont il ne fut plus séparé.

A Montmillien (1), au sud, sur une hauteur, passait la voie d'Agrippa, dont il restait encore de beaux fragments au dernier siècle. Les habitants de ce hameau devaient au baron de La Roche, pour *prendre du bois pour leur commodité, et pour le champoy de leur bétail* dans les usages, vingt deniers par feu, au jour de Saint-Barthélemi, malgré les *unions et désunions* de cette seigneurie et de celle de Crespy.

Les autres dépendances de la commune de La Roche-en-Breny sont les hameaux de Champagne, où l'on remarque aussi des vestiges de la voie romaine; Chamont, dans une jolie situation, sur la route de Dijon; Emagny, Poteney, Chêne-Saint....

V.

MOLPHEY, *Molphinum*.

Entre la route de Paris à Lyon et le ruisseau d'Argentalet, à neuf kilomètres au nord de Saulieu, on rencontre Molphey, chef-lieu d'une commune de trois cents habitants. Son territoire comprend une superficie de sept cent trente-neuf hectares, dont trois cent soixante-six sont en bois. L'église paroissiale, bâtie à l'extrémité orientale du village, d'où elle domine le cours de la rivière, est dédiée à saint Andoche, apôtre de Saulieu. Elle n'est ni grande, ni belle. Le chœur, avec sa voûte à nervures, date du quatorzième siècle. La nef et le clocher sont d'une construction toute

(1) *Mons Emiliani, Mediolanum.*

récente ; ils avaient été ruinés par les calvinistes au seizième siècle.

La paroisse de Molphey, autrefois de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes, nous paraît remonter à une haute antiquité. Néanmoins, elle n'eût un curé proprement dit qu'en 1647, et c'est aux bienfaits de Marguerite Le Bourgeois d'Origny, marquise de Tréchâteau, qu'elle le dû. Cette dame ayant donné à la cure son domaine de Juillénay, il y eut dès-lors un prêtre résidant. Jusque-là elle avait été desservie par un chapelain du chapitre de Saint-Andoché de Saulieu. Le doyen était collateur de ce bénéfice et en percevait les dîmes.

La terre de Molphey, seigneurie en toute justice, mouvante de la châtellenie d'Espoisses, appartenait anciennement au chapitre de Saulieu, qui fut contraint de la vendre, en 1527, pour payer sa partie de la rançon du roi François I^{er}. Jean de Clugny, chevalier, seigneur de Montachon, en fut l'acquéreur. Guy, l'un de ses descendants, la revendit, en 1608, à Guillaume Le Bourgeois d'Origny (1). Aliénée de nouveau, treize ans plus tard, elle fut alors acquise par Guy Sallier, qui l'unit, dans la suite, à la baronnie de La Roche-en-Breny. Cotâpre, dans la vallée, au sud-est, était un autre fief avec justice, qui eut presque toujours les mêmes seigneurs que Molphey et en suivit les destinées.

Le chapitre de Saint-Lazare d'Avallon possédait aussi une petite terre dans cette paroisse.

La Croix-de-Molphey, hameau composé de quatre ou cinq habitations seulement, est agréablement situé sur le bord de la grande route. Il doit son nom à une croix antique, où les curés de la paroisse se rendaient souvent en procession à la tête des fidèles confiés à leurs soins.

(1) Archiv. de La Roche-en-Breny.

VI.

MONLAY, autrefois MONLAC, *Monlacum*.

Ce village, situé sur les limites du Morvand, est traversé, du sud au nord, par la route de Saulieu à Semur. De là les regards se portent naturellement sur les ruines du vieux château et de l'église de Thil, qui couronnent une montagne, au nord, et dominent toute la plaine. On y remarque une jolie maison d'école. L'église paroissiale, édifice du douzième siècle, est dédiée à saint Pierre. Elle fut, à l'époque des troubles de religion, pillée et affreusement dévastée par les calvinistes, qui n'y laissèrent que les murs.

La paroisse de Monlay date du onzième siècle. Elle faisait autrefois partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Saulieu. La collation de ce bénéfice appartenait à l'évêque et les dîmes au curé, ainsi que le constatent des titres de l'an 1400. Antoine Gautherot, qui la gouvernait en 1620, fonda, cette même année, une chapelle rurale, sous le nom de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, que bénit, cinq ans plus tard, Jacques Sallier, doyen du chapitre de Saint-Andoche de Saulieu. Pierre Perrot, l'un de ses successeurs, se distingua par son amour des pauvres, dont il fut vraiment le père. Durant sa vie, il leur distribua, chaque année, le jour de la fête de saint Pierre, une rente de trois cents livres, et les fit, à sa mort, ses légataires universels. Le curé actuel possède une collection remarquable de minéraux, de pétrifications, de médailles et autres objets antiques.

Monlay, avec une partie de son territoire, formait une dépendance de la baronnie de Thil. Jeanne de Frolois, dame de ce village, fut inhumée dans l'abbaye de La

Bussière en 1342. Louis-Henri, comte de Vienne, en a été aussi seigneur.

Sainte-Segraux, autrefois Sainte-Segnaux, hameau d'environ trente feux, a été ainsi appelée d'une ancienne chapelle dédiée à une sainte fille de ce nom, qui se sanctifia, dit-on, en soignant les lépreux dans une maladrerie. C'était autrefois le chef-lieu d'une seigneurie en toute justice, dont les possesseurs firent du bien au chapitre de Saulieu, où ils avaient un hôtel. On y remarquait une maison-forte, autour de laquelle tous les sujets de la terre étaient tenus de faire guet et bonne garde. Bénigne-René de Croisier, chevalier de Saint-Louis, lieutenant-colonel au régiment d'Artois, en était seigneur en 1749. Son frère, Charles-Henri, décoré lui-même de la croix de Saint-Louis, à dix-neuf ans, eut une jambe emportée d'un coup de boulet au siège de Landau, où il commandait en qualité de capitaine de cavalerie. Jean de Croisier, chevalier, un de leurs aïeux, fut seigneur de Domplierre et d'Arnay-sous-Vitteaux. Sa tombe se voyait dans l'église de cette dernière paroisse, où il fut inhumé en 1590.

La petite commune de Juillenay, peuplée de cent quatre-vingt-quatorze habitants, et dont l'église est dédiée à saint Pierre, est l'annexe de Monlay.

VII.

SAINT-ANDEUX, *Sanctus Andeolus*.

Cette commune, située près de vastes forêts, à dix-sept kilomètres, au nord de Saulieu, ne compte que quatre cent cinquante habitants. Son territoire, boisé au sud, est entièrement découvert au nord. Il est arrosé, d'un côté,

par le ruisseau du *Bon-Ru* ou de *Vernidar* (1) ; de l'autre, par celui de *Grandvaux* ou de *Romanet*, tous deux affluents du Cousain que l'on passe, au nord, sur un joli pont en pierre de construction récente. On y trouve une belle carrière de pierres de taille dites *granit de Rouvray*, d'où ont été tirées plusieurs colonnes du Louvre. Le bois *Pendant* fournissait jadis du gui de chêne si révééré des druides. La grosse *Pierre-Culin*, que l'on remarque aux environs, était autrefois fort renommée par les diverses apparitions qui, dit-on, s'y faisaient durant la nuit. « Elle porte, à sa surface, selon Courtépée (2), une espèce d'effigie ou empreinte que le peuple croit être celle du diable. »

Le village de Saint-Andeux est bâti sur une hauteur d'où l'on jouit d'une vue charmante, quoique peu étendue. Il tire son nom de saint Andéol, compagnon de saint Andoche, auquel son église paroissiale est dédiée. Celle-ci est une jolie construction du quatorzième siècle, ayant la forme d'une croix latine, à cause de ses deux chapelles. Au-dessus s'élève une grosse tour surmontée d'un toit pyramidal, qui s'aperçoit de loin. Près de l'édifice, au nord, est la *Rue-des-Chats*, ainsi nommée d'une ancienne famille qui l'habite encore. Au sud, se trouve l'*Ouche-du-Château*, où l'on retrouve des vestiges d'une ancienne maison-forte qui fut rasée, en 1478, par Charles d'Amboise, maréchal de Bourgogne, pour punir le possesseur de son attachement à la fille de son ancien suzerain. Le nouveau manoir seigneurial, bâti à l'extrémité nord du village, date en partie de cette époque. Il se compose d'un corps de logis, flanqué de deux grosses tours, en forme de pavillons et solidement construites. Il est aujourd'hui en mauvais état. Ses alentours seraient beaux, s'ils étaient

(1) Ainsi nommé d'un grand étang situé à l'ouest.

(2) *Description de Bourgogne*, tome VI, p. 300.

entretenus avec soin. Ce château servit de préche aux huguenots, en 1570.

La paroisse est ancienne ; car il en est parlé au onzième siècle. Elle dépendait jadis du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes. Le patronage de la cure appartenait alors à l'abbé de Vézelay ; les deux tiers des dimes étaient au roi, et le reste au curé. Les tierces, qui se payaient de vingt gerbes l'une, étaient perçues par le chapitre de Saint-Lazare d'Avallon, qui les avait acquises du seigneur (1).

La terre de Saint-Andeux, seigneurie en toute justice avec titre de baronnie, était mouvante de la châtellenie d'Espoisses, et en dernier lieu du comté d'Avallon. Les habitants étaient retrayants de cette ville. Ils étaient, en outre, tenus au guet-et-garde autour du manoir féodal, soumis au droit d'indire et aux diverses redevances seigneuriales alors en usage. Cette baronnie appartenait, au douzième siècle, à une noble famille de son nom, qui prit une part active aux diverses expéditions de la Palestine, et fit du bien à plusieurs établissements religieux. Anselme de *Sancto-Andeolo* légua, en 1186, en présence d'Etienne de Bagé, évêque d'Autun, et du consentement de Mathilie de La Roche, son épouse, et de Damette de Chastellux, sa belle-mère, tout son domaine de Trinclin à l'abbaye de Regny, pour fonder son anniversaire.

Saint-Andeux passa ensuite dans la maison Besors de Villarnoult, puis, en 1333, dans celle de Jaucourt. Les quatre fils de Jean de Jaucourt, baron de Villarnoult, s'étant fait le partage de ses domaines, en 1578, Saint-Andeux et sa forêt, de cinq cent cinquante arpents, la seigneurie de Ferrières, celles de Rouvray et de Cuzy avec toutes leurs appartenances et dépendances, formèrent le quatrième lot. Ce fief sortit enfin de la maison de

(1) Archiv. d'Avallon.

Jaucourt au bout de quatre cents ans , et fut vendu , vers 1736, à Jean-Baptiste de Brachet, chevalier de Saint-Louis, seigneur de Saint-Beurry, issu d'une famille originaire du Limousin (1). Celui-ci revendit Saint-Andeux , en 1760, au comte de Tilly, gouverneur de la Guadeloupe , qui périt dans un naufrage , et dont la fille épousa messire Wasserot de Vinci , baron de La Bathie , auquel elle porta cette terre. Une seconde alliance l'a fait passer au comte de Nonant, et une troisième au vicomte Dupetit-Thouars, neveu de l'amiral de ce nom.

Au nord de Saint-Andeux est l'ancien fief de la Motte-de-Joux, autrefois *Balidas*. On remarque encore , au lieu appelé *Bouse*, les restes d'un manoir seigneurial et une terrasse dite le *Châtelet*. Il est très-probable que le nom de Joux est un souvenir de quelque antique monument dédié à Jupiter. Le fief de Ferrières, dont nous venons de parler, est situé, au sud-ouest, près des forêts, et forme un hameau d'environ vingt feux.

VIII.

SAINT-DIDIER-EN-MORVAND, *Sancti Desiderii ecclesia*.

Le territoire de cette commune est arrosé, du sud au nord, par deux ruisseaux qui forment les sources du Cousain. Il renferme une population d'environ huit cents habitants, et comprend une superficie de deux mille six cent soixante-dix-neuf hectares. De vastes forêts l'enveloppent de tous côtés et l'entrecoupent en sens divers. Il en contient en tout onze cent seize hectares.

Le village de Saint-Didier , ainsi nommé du saint évêque

(1) Archiv. du château de La Roche-en-Breny.

auquel son église paroissiale est dédiée, ne se compose que de quelques chaumières au milieu desquelles s'élève une jolie maison d'école. Il occupe un mamelon dominant un vaste étang qui fait mouvoir un moulin, et servit autrefois au flottage. De là, le coup-d'œil est aussi sévère que borné. L'église n'était jadis qu'une chapelle presque contiguë au presbytère. Abattue en 1845, elle fut remplacée par un gracieux édifice à trois nefs, terminé par des murs droits, et dont la longueur est d'environ trente mètres et la largeur de treize. La tour couronne le portail de l'ouest.

La paroisse, autrefois du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes, faisait partie de l'élection de Semur et de celle de Château-Chinon. Le patronage de la cure et celui de Maison-Baude, hameau considérable, qui en formait l'annexe, appartenaient à l'abbé de Sainte-Marguerite, ancien monastère de l'ordre de Saint-Augustin, situé dans les environs de Beaune, auquel ils avaient été donnés, en 1180, par l'évêque Étienne II (1).

Outre le fief de Saint-Didier proprement dit, qu'Othe de Cromey vendit, en 1370, à Guillaume de Clugny, cette commune renfermait, au temps de la féodalité, trois seigneuries en toute justice, savoir : Chanteau, Maison-Baude et Montachon. La première, dont le manoir, édifice de la fin du dix-septième siècle, avec de jolies dépendances, couronne une hauteur, près de la route de Paris à Lyon, a eu long-temps des seigneurs de son nom. Jean, l'un d'eux fut attaché, en qualité de gentilhomme, à la duchesse Agnès de France, qui lui légua, en 1313, une rente de quarante livres.

La terre de Chanteau appartenait, au dix-septième siècle, à la famille de Bretagne. Marguerite, issue de cette maison, la porta, vers 1680, à André-Bernard de Chintré,

(1) COURTÉPÉE, tome VI, p. 301.

seigneur du lieu, de Blancy, et conseiller au parlement de Bourgogne. Ces deux époux testèrent, en 1717, et partagèrent leurs domaines entre leurs trois enfants. Jean-Baptiste, l'aîné, eut Chanteau, dont il prit le nom, Saint-Didier, Maison-Baude, Chintré, Courcellotte, un hôtel à Dijon, et succéda à son père dans le titre de conseiller au parlement (1). André-Jean-Baptiste de Chanteau, son fils, secrétaire en chef des états de Bourgogne, mourut célibataire en 1785, et laissa tous ses biens à son neveu, Jacques Cottin, baron de Jouey. Celui-ci avait épousé Catherine de Choart de Crécy, dame du lieu, dont il eut deux filles. Césarine de Jouey, l'aînée, fut mariée à messire de Latané de Puyfoucauld, auquel elle porta en dot Chanteau et Jouey (2). De cette union naquirent aussi deux filles, dont l'une, Charlotte-Anaïs, s'est unie à M. Émile-Constantin de La Maisonneuve, aujourd'hui propriétaire de Chanteau (3).

Le château et le hameau de même nom furent brûlés en 1359 par les Anglais. En 1444, le comte de Fribourg, maréchal de Bourgogne, y défit les écorcheurs (4).

La seigneurie de Maison-Baude, village situé près des forêts, au sud de Saint-Didier, mouvait en fief du duché de Nivernais, à cause de la châtellenie de Liernais. Elle fut presque toujours possédée par les seigneurs de Chanteau. On n'y trouve plus de vestiges de l'ancien manoir seigneurial, ni de l'église.

Montachon, sur une montagne, à l'ouest, conserve de belles ruines de son ancien château-fort. Des pans de

(1) Claude-Charles, le puîné, reçut Blancy, dont il porta le nom. Magdeleine, qui épousa messire Quarré, seigneur de Dracy, fut dotée de quarante-deux mille livres en argent.

(2) Clara de Jouey, sa sœur, épousa le comte Victor de Chéril... et lui a fait passer la terre de Crécy.

(3) Sa sœur est mariée au comte François-Roger de Boisjordan.

(4) COURTRÉPÉE, tome VI.

murailles, d'une épaisseur et d'une solidité extraordinaires, roulent çà et là, comme des blocs de rocher, sur la voie publique. Une ceinture de murailles et de fossés l'enveloppait autrefois. On en remarque encore de beaux restes près de la maison qui a été construite sur ses ruines. Il y existait une chapelle seigneuriale. Ce manoir ne fut plus guère habité, à partir de 1658. Il formait, avec le hameau qui l'entoure et celui de Grandvaux, situé dans la vallée, à l'ouest, où se trouvait le moulin banal, une importante seigneurie qui appartient, pendant trois siècles au moins, à la maison de Clugny (1). Jean, qui en était possesseur, en 1527, acquit, la même année, les terres de Molphey et de Cotâpre. Michel, son fils, docteur en droit et abbé de Saint-Marien d'Auxerre, en jouissait en 1550, et la laissa à Michel du Clugny, son neveu, qui en fit foi et hommage, trente ans plus tard, à Espoisses. Celui-ci avait épousé Gabrielle de Colombier, dont il eut, entre autres, un fils nommé Guy qui fit retrait, en 1608, de cette terre, sur Joachim de Damas, auquel elle avait été adjugée, par décret, l'année précédente, qui fut celle de la mort de son père, et la vendit ensuite à Guillaume Le Bourgeois d'Origny, seigneur de Crespy (2). Les filles de ce dernier, Marguerite et Colombe, dont l'ainée avait épousé Hérard du Châtelet, marquis de Tréchâteau (3), en donnèrent dénombrement en 1681. Leurs héritiers vendirent Montachon et autres terres du voisinage, en 1701, à Guy Sallier qui les unit, quinze ans plus tard, à la baronnie de La Roche-en-Breny qu'il venait d'acquérir (4).

(1) Ses armes étaient : « D'azur à deux clefs d'or, adossées et posées en pal. »

(2) Il avait épousé Élisabeth Le Charron.

(3) Elle fut bienfaitrice de la paroisse de Molphey, et mourut en 1689.

(4) Voyez l'article de cette commune.

IX.

SAINT-GERMAIN-DE-MODÉON,

Sancti Germani ecclesia de Bosco.

Les forêts qui entourent de toute part le territoire de cette commune, l'ont fait souvent surnommer Saint-Germain-du-Bois. Le sol est généralement maigre, rocheux et presque stérile. On n'y remarque qu'un seul cours d'eau, c'est le ruisseau de Grandvaux, qui, là, prend le nom de *Romanet*, à cause d'un vaste étang qu'il traverse. Cette commune, située à quatorze kilomètres au nord de Saulieu, et à trois de La Roche-en-Breny, renferme environ six cents habitants, dont les occupations consistent particulièrement dans l'agriculture, l'exploitation des forêts et le soin du bétail.

Le chef-lieu, bâti sur une butte, près des forêts, ne renferme que quelques chaumières de chétive apparence. L'église paroissiale, dédiée à Saint-Germain d'Auxerre, présente un aspect non moins misérable, à l'intérieur surtout. Pourtant sa reconstruction ne date que de la dernière moitié du dix-huitième siècle. Elle se compose d'un chœur en abside, d'une nef et de deux chapelles, formant, avec le corps de l'édifice, une croix latine. L'ancienne se trouvait un peu plus au sud, au bas du monticule. Elle était tellement lézardée et ruineuse au milieu du dernier siècle, qu'on dut l'abandonner provisoirement. Les offices paroissiaux se célébrèrent alors dans la chapelle de Saint-Martin, située dans les bois, au sud.

La paroisse de Saint-Germain, autrefois du diocèse

d'Autun et de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes, est très-ancienne. Elle doit son origine à un antique prieuré de Bénédictins fondé, au plus tard, au onzième siècle, par les évêques d'Autun, qui le donnèrent à l'abbaye de Moûtier-Saint-Jean, à laquelle Étienne de Bagé le confirma en 1139. Dans la charte qui fut dressée à cet effet, le prélat dit qu'il sait de science certaine que cette concession avait été faite au monastère long-temps avant lui. Il y avait alors un prieur et quatre religieux.

En 1165 il s'éleva un différend entre le prieur Lucius, qu'appuyaient ses moines : Gautard, Seguin, Lambert et Adélar, et celui de Brassy, concernant la chapelle de Saint-Martin, dont nous venons de parler, et ses dépendances, consistant en prés, terres, bois, dîmes, tierces... avec la justice haute, moyenne et basse. Le tout avait été légué à l'abbaye par Hugues de Vichy, qui s'y était fait moine. Celle-ci l'avait ensuite abandonnée au prieur de Saint-Germain. Comme les moines de Brassy prétendaient avoir aussi des droits dans cette propriété, on discuta long-temps sans pouvoir s'entendre, et il fallut recourir aux chefs des deux communautés. L'abbé de Moûtier-Saint-Jean, dom Pierre, et le prieur de La Charité, dom Rodolphe, se rendirent sur les lieux et réglèrent que la chapelle et ses dépendances appartiendraient exclusivement au prieur de Saint-Germain, à condition de payer présentement à celui de Brassy une somme de sept livres et demie en argent, et une rente annuelle et perpétuelle de trois sous *au jour et feste* de Notre-Dame de mars. A défaut de paiement, les moines de Brassy rentraient dans tous leurs droits sur cette terre.

Un siècle après ces débats, on ne trouvait plus à Saint-Germain que le prieur et un chapelain pour le seconder dans l'administration des sacrements. En 1289, il n'y avait plus personne. Les dépendances du prieuré et de la chapelle étaient attachées à l'office de l'infirmier de

l'abbaye. Le monastère était bâti près de l'ancienne église, où l'on en remarque encore des vestiges.

A cette époque la paroisse était encore très-peu populeuse. Comme elle ne fournissait qu'un revenu trop modique au chapelain, l'évêque d'Autun, Hugues d'Arcy, du consentement de Gaudry, abbé de Moûtier-Saint-Jean, la réunit à Seinsey. Dès-lors Saint-Germain ne fut qu'une simple annexe, et son église une chapelle, où le curé de cette autre paroisse venait, les dimanches et fêtes, faire *les premiers et solennels offices*, moyennant un traitement fixé par le prélat.

Cet état de choses dura jusqu'en 1658, c'est-à-dire l'espace de trois cent soixante-neuf ans. Mais alors, sur les réclamations des habitants, l'évêque Gabriel de Roquette y plaça un *vicaire amovible* du curé de Seinsey, auquel les religieux abandonnèrent les dîmes de Romanet, qui s'élevaient à quinze setiers, celles de laine et d'agneaux, et les revenus de la chapelle de Saint-Martin (1). Quatre ans plus tard, les fidèles de la paroisse voulurent avoir un vicaire perpétuel comme ceux de Seinsey, et donnèrent à cette fin, le 17 octobre 1672, une assignation à l'abbé et aux religieux, qui repoussèrent leur demande, parce que, disaient-ils, ils ne tiraient pas cent livres de la paroisse.

La terre de Saint-Germain, seigneurie en toute justice, consistant en prés, terres, forêts de quatre cent quarante hectares, et divers droits seigneuriaux, appartenait par moitié aux religieux de Moûtier-Saint-Jean et au roi, auxquels les habitants devaient dix sous de bourgeoisie par feu et un cierge d'une livre, ou vingt sous, pour le droit d'usage et pacage dans les forêts, d'y prendre bois mort et mort-bois, pièces à *maisonner*, une poule de coutume,... Les moines en furent d'abord seuls seigneurs;

(1) RÉAUMAUS.

mais enfin, vexés de mille manières par les gentilshommes du voisinage, et forcés d'abandonner leur prieuré du Morvand pour se retirer dans la maison-mère, celle-ci résolut, en 1257, de s'associer le duc de Bourgogne, Hugues IV, pour leur imposer le respect de ses propriétés. Il fut alors convenu que le monastère aurait en propre le bois *Duplessis*; mais que ceux de *Saulce-Dague*, du *Deffend* et de *Saint-Martin* seraient possédés par indivis, à condition toutefois que les moines jouiraient du droit d'usage et de pacage dans toute leur étendue; que l'*Étang-Dessus* et l'*Étang-Dessous*, avec le moulin banal, appartiendraient aux moines seuls; que le duc ne pourrait disposer de sa portion qu'en leur faveur; enfin que ce dernier ne percevrait qu'un quart des dîmes, qui se levaient de vingt gerbes l'une (1).

L'abbaye fut un peu plus tranquille dans sa possession. Mais après la réunion de la Bourgogne à la couronne, les rois, qui en devinrent seigneurs, n'en usèrent pas avec autant de bienveillance avec elle. Charles VIII en fit refaire le terrier en 1486, et réunit cette terre au comté d'Avallon, dont les habitants devinrent retrayants, et François I^{er} l'engagea, en 1537, à Étienne Chastelain, écuyer, receveur des deniers royaux dans l'Auxois, qui commença à tourmenter les moines pour leur droit de pacage, en les obligeant à marquer leurs porcs d'une plaque de fer. Henri III la repassa, à son tour, en 1578, à Edmée de Rabutin, veuve de Philippe de Vichy, qui en fit cession, peu de temps après, à François de Rabutin, seigneur de Bourbilly.

Acquise, en 1610, par Jacques d'Hubine, et, cinq ans plus tard, par Jacques de Jaucourt, seigneur de Saint-Andeux, elle passa à Joachim, son fils, vers 1645, puis à Charles, son petit-fils, qui la vendit, avec ses autres

(1) RÉAUMEAUS

biens, à Jean-Baptiste de Brachet. Celui-ci la céda, vers 1736, à Guy Sallier, qui l'unit à la baronnie de La Roche-en-Breny, et força les religieux à lui vendre aussi leur part, à cause du titre de seigneur du clocher qu'il ambitionnait.

Romanet, situé au sud, près d'un grand étang de même nom, était le siège d'une autre seigneurie en toute justice, mouvante du duché de Bourgogne, et qui appartenait, en 1250, à Jean de Vernon, chevalier, dont la fille, Alide ou Alix, épousa Jean de Voudenay, homme de grande considération, qui fut ambassadeur du duc Hugues V. Ce seigneur la vendit, vers l'an 1300, à Garnier de Saffres, chevalier, qui mourut cinq ans après, et fut inhumé à La Bussière (1). Jean de La Trémouille, qui possédait cette terre en 1440, assigna sur son revenu une rente de quatre-vingts livres, rachetable par huit cents *saluts d'or* (2), à Jeanne, sa fille bâtarde, veuve de Girard de Cussigny, et qui s'allia, en secondes noces, à Etienne de Gueunigier, seigneur de Vaux (3). Jean étant mort neuf ans après, sans postérité légitime, bien qu'il eût épousé Jacqueline d'Amboise, dame de Courcelle, laissa ses domaines à Georges, son frère, dont le fils fut archevêque d'Alby et cardinal. Le *Champ-l'Évêque* rappelle le souvenir de ce prélat, qui jouit de Romanet pendant plusieurs années.

Cette terre appartenait, en 1500, à Jean et Girard de Chappes. Jacques en fit foi et hommage trente-trois ans plus tard. Il avait épousé Marguerite Ménard, issue de la famille de Quentin Ménard, archevêque de Besançon,

(1) La maison de Saffres, issue des seigneurs de Châtillon-sur-Seine, s'unit aux plus illustres familles de la province.

(2) Cette monnaie, qui valait environ trois francs de la nôtre, avait été ainsi nommée de l'image de l'ange Gabriel saluant la sainte Vierge.

(3) Le *champ de la Bâtarde* est un souvenir de ce fait.

précepteur du duc Philippe-le-Bon , et trois fois ambassadeur à Rome (1). Philiberte de Chappes la porta , vers 1570 , à René de Moisson , écuyer , duquel elle passa dans la maison de Georges (2). Prosper , qui en était seigneur en 1645 , mourut vers 1670 , laissant sa veuve , Anne de Grandris , qui lui survécut vingt-huit ans , avec plusieurs enfants , entre autres Jacques de Georges , qui donna dénombrement de Romanet en 1697 , et Marie-Jacqueline , mariée dans la maison de La Ferté-Mehun. Leurs héritiers vendirent , en 1730 , à Guy Sallier , baron de La Roche-Breny.

Le prieur de Précy-sur-Thil y possédait aussi un fief avec justice qu'il céda , en 1527 , à Michel de Clugny , chevalier , seigneur de Montachon , afin d'acquitter sa part de la rançon de François I^{er}.

X.

SAINT-LÉGER-DE-FOURCHES , *Sanctus-Leodegarius de Furcis*.

Aucune commune du Morvand ne présente un aspect plus maigre et plus marécageux que celle de ce nom. Le voyageur , qui suit la grande route de Nevers à Dijon , n'aperçoit que des bruyères , des marais et des terrains incultes et sauvages. Elle comprenait jadis plusieurs étangs considérables , qui formaient la source du Cousain et de la Taraine ou Tarnin. Ils sont aujourd'hui presque tous desséchés. Les plus remarquables étaient ceux de

(1) Jeanne , leur fille , épousa Guy Coutier , président au parlement et seigneur de Souhey.

(2) Elle avait deux sœurs qui furent mariées , l'une à Nicolas de Sasquespie , l'autre à Pierre Davoust.

Champeaux, des *Hattes*, de *Fortier* et du *Meix*. Près de la chaussée de ce dernier, on voyait autrefois des ruines antiques, connues dans les titres sous le nom de *Maison-Forte des Evêques*, ce qui rappelle que l'ancienne terre de Saint-Léger appartenait aux évêques d'Autun, comme comtes de Saulieu. Cette commune renferme environ neuf cents habitants.

La paroisse de Saint-Léger-de-Fourches, qui, au onzième siècle, avait son église, faisait partie, avant 1789, du diocèse d'Autun, de l'archiprêtré, du bailliage et du grenier à sel de Saulieu et de l'élection de Semur. Elle fut primitivement desservie par les moines et ensuite par les chanoines de Saint-Andoche, qui conservèrent le patronage de la cure jusqu'en ces derniers temps. Le chapitre, le curé et le seigneur d'Iland se partageaient alors les dîmes. Le hameau de Lavault était alternatif avec cette paroisse et celle de Saulieu; Iland avec celle de Saint-Martin-de-la-Mer; Fétigny, La Sarrée, les Grosses-Pierres et La Chaux avec Alligny (1). Aucun ne lui appartient aujourd'hui. J. de Piles, curé en 1540, fonda, cette année là, une rente d'un bichet de seigle en faveur des pauvres de sa paroisse.

Le chef-lieu de la commune tire son nom du saint évêque auquel son église paroissiale est dédiée, et son surnom d'un hameau situé au nord-est, à cinq cent quatre-vingt-trois mètres au-dessus du niveau de la mer. On croit qu'il a été lui-même ainsi appelé d'un signe patibulaire qu'on y remarquait autrefois. Saint-Léger est bâti dans une vallée aquatique, qui en rend le séjour insalubre, et ne compte que six ou sept habitations. L'église, dont le chœur a été rebâti au seizième siècle, ne conserve de l'ancienne construction que le clocher, placé sur le milieu de l'édifice; mais c'est encore la

(1) Ces quatre derniers hameaux sont aujourd'hui d'Alligny.

partie la plus solide , car le chœur est tellement lézardé , qu'il a fallu transporter l'autel dans la nef.

La seigneurie de Saint-Léger était mouvante des évêques d'Autun , qui possédaient d'immenses forêts , au nord-ouest. Elle se divisait en plusieurs fiefs , dont le principal était celui du chef-lieu , qui appartint long-temps à la maison des vicomtes de Saulieu. Guillaume I^{er} en fit foi et hommage en 1230 , et Guillaume II en 1271. La fille de ce dernier, veuve de Ponce de Troichères , vendit la vicomté à l'évêque d'Autun en 1288 ; mais elle conserva son fief de Saint-Léger et celui de Monbroin , situé au nord , qu'elle tenait aussi de ses ancêtres. Le premier passa , un siècle plus tard , dans la famille de Guijon , dont le nom revit dans celui du Moulin-Guijon , qu'elle possédait en franc-alleu. Hugues , le plus ancien de ses membres connus , vivait en 1460. Jean assista , en 1522 , au siège de Rhodes où il fut blessé. Philippe , son fils aîné , fut tué sous les murs de La Rochelle en 1573. Jean , médecin célèbre par sa science , et encore plus par ses vertus , exerça d'abord son honorable profession à Saulieu , puis à Autun , où il mourut , laissant Cécile Rolet , sa veuve , le modèle des mères , avec quatre fils , qui marchèrent sur ses traces. Jacques de Guijon , l'aîné , seigneur de Saint-Léger , avocat en parlement et vîerg d'Autun , fut élu du tiers-état à l'assemblée de 1596 , et mourut en 1625. Il a laissé des poésies. Henri IV lui donna , ainsi qu'à Jean , son frère , bon mathématicien , mais faible astronome , des lettres de noblesse.

André de Guijon , le troisième , embrassa la carrière ecclésiastique , et montra , dès sa treizième année , ses talents futurs par un discours qu'il prononça dans la cathédrale d'Autun , le jeudi-saint. Il se fit remarquer , par son éloquence , à Paris , en Bretagne , en Languedoc.... et par son oraison funèbre du président Jeannin. Il refusa l'archevêché de Narbonne , et mourut , en 1631 , théologal

du diocèse d'Autun et grand-vicaire de l'évêque Claude de La Madeleine de Ragny, dont il posséda toute la confiance. Il avait été précepteur de François, cardinal de Joyeuse, et de Henri, son frère, qui se fit capucin. Hugues de Guijon professa le droit-canon à Paris avec une rare distinction. Il fut élu doyen de la Sorbonne en 1615, et mourut six ans après.

Marie, issue de cette famille, porta le fief de Saint-Léger à Claude Paradin de La Verrière, dont elle eut une fille, nommée Marguerite, qui épousa Joseph de Torcy. Leurs enfants vendirent cette seigneurie, en 1675, à Mathurin Pelletier de Chambure. Vivant Moreau, ancien procureur au bailliage de Saulieu, en était possesseur à la fin du dernier siècle. Le Moulin-Guijon appartenait alors à la famille Personne.

Eschamps, joli hameau avec un château moderne, couronnant un monticule, au bord de la route de Nevers à Dijon, à une élévation de cinq cent quatre-vingt-un mètres au-dessus du niveau de la mer, formait un fief, dont Jacques Charry, de Gouloux, était possesseur en 1704. Il passa ensuite dans la famille Pannetrat, puis dans la maison Petitier d'Eschamps, dont l'unique héritière a épousé Louis-Henri-Victor, comte de Chabannes, qui a fait bâtir le château (1).

Montabon, ancien fief du comté de Saulieu, eut longtemps les mêmes seigneurs que Fétigny, dont nous avons parlé à l'article d'Alligny. Les Bois-Gauchats, à l'ouest, formaient autrefois les limites de la Bourgogne et du Nivernais de ce côté, comme aujourd'hui celles du département de la Côte-d'Or et de la Nièvre.

Chanteaux est connu par le vaste étang de ce nom, qui a été desséché en 1848.

(1) Voyez le tome I, p. 299 et suivantes, où l'on donne d'amples renseignements sur cette illustre famille.

XI.

THOISY-LA-BERCHÈRE, *Octhoysesium*, *Thoseyum Castrum*.

Cette commune, que traverse, de l'ouest à l'est, la route de Saulieu à Dijon, est située sur la limite extrême du Morvand. Elle renferme environ onze cents habitants, et comprend une superficie de trois mille quatre cent soixante-quinze hectares, dont mille seize sont en forêts. Son sol, partie calcaire et partie argilo-granitique, est naturellement gras et fertile d'un côté, maigre et ingrat de l'autre. A l'est, s'étend une riche vallée, l'une des plus productives de l'Auxois; à l'ouest, ce sont de vastes forêts, fécondes en gibier de toute espèce. Ici, il croît à peine du seigle et de l'avoine; là, il vient du froment en abondance.

Le bourg de Thoisy est bâti sur une pente fortement inclinée vers l'est. Au centre s'élève l'église paroissiale, dédiée à saint Denis, et qui se compose d'un chœur hexagone, d'une nef et de deux chapelles. Elle se trouvait, antérieurement à 1660, époque de sa construction, contiguë au château, dont elle formait l'aile sud-est. Au beffroi on remarquait autrefois deux belles cloches, dont l'une datait de 1523 et l'autre de 1573. Le cimetière, qui l'entoure, est, malgré son élévation et la nature rocheuse du sol, très-humide, et souvent les corps, qu'on y dépose, baignent dans l'eau.

Dans la partie supérieure de ce bourg, il existait, au dernier siècle, une chapelle, dédiée à saint Amand. Elle avait été fondée, vers 1660, par le capitaine Richebourg, qui, de son vivant, y fit creuser son tombeau. Le curé Poncerot, qui avait richement décoré le chœur de son église, en 1758, la fit aussi soigneusement rétablir.

Thoisly est particulièrement remarquable par son château gothique, qui le domine presque tout entier de sa masse imposante. Ce manoir, célèbre par les visites de Henri IV, dont une pièce, sous le nom de *Chambre du roi*, rappelle le souvenir, présente deux genres d'architecture. Au sud-est, c'est le roman du onzième siècle, qui se reconnaît surtout dans la vieille église paroissiale, aujourd'hui transformée en magasin. Au nord-ouest, au contraire, c'est le gothique avec ses tours hexagonales, à l'aspect si svelte, si léger (1).

En entrant par la porte d'honneur, on se trouve de suite dans la Salle-des-Gardes, qui frappe par sa vaste dimension. A côté, on remarque l'admirable chapelle seigneuriale, à laquelle on n'a pas encore rendu son ancienne destination. L'autel, avec sa riche boiserie, fut consacré le 6 novembre 1610, par l'évêque d'Autun, Pierre Saulnier, en l'honneur du *Dieu tout-puissant*, de la glorieuse vierge Marie et de saint Denis l'aréopagiste, *apôtre des Gaules*. Le prélat y déposa des reliques de *monsieur saint Paul*, de *monsieur saint Denis* et de sainte Reine, vierge et martyre. Il accorda un an d'indulgences à tous les assistants, et quarante jours à ceux qui visiteraient cet autel à l'anniversaire de sa consécration.

Cette chapelle, qui atteste la piété et la magnificence des anciens seigneurs de Thoisly, est de forme carrée, et comprend toute la profondeur du corps de bâtiment. La voûte, appuyée par des nervures, est couverte de peintures à fresque retraçant la passion de Jésus-Christ. Au pourtour, on voit les douze apôtres, dont les bustes, sculptés en relief, sont richement dorés.

Tous les habitants de Thoisly, de Varennes, du Vernoy, de Thaumirey, de Goix, du Meix-Choulliot, de Pierre-

(1) La façade du nord est armée de deux tours rondes et d'une espèce de gros donjon carré, qui semblent appartenir à l'ancienne construction.

Pointe, de La Guette et de Rouvres, étaient retrayants de ce château, et tenus, comme tels, au guet-et-garde en temps de guerre et d'imminent péril ; aux *réparations des murailles et parapets de la basse-cour, du corps-de-garde, des guérites* (1).....

La seigneurie du pays, avec titre de baronnie, remontait aux premiers temps de la féodalité et mouvait en fief du duché de Bourgogne. Guillaume de Mont-Saint-Jean reconnu en 1201, que son donjon de Thoisy était *jurable et rendable à grande et petite force* du duc Eudes III. Au seigneur appartenait le droit de haute, moyenne et basse justice, celui d'ériger un signe patibulaire à trois piliers, d'instituer tous officiers de justice, comme bailli, procureur fiscal, greffier, sergents, notaires authentiques... Chaque sujet, tenant feu et lieu, lui devait trois corvées, un boisseau de froment pour l'abolition du four banal, deux d'avoine, qui se payent encore, pour le droit de champoi, le tout à la mesure de Thoisy, et dû à la Saint-Martin d'hiver ; de plus, une gerbe de messerie, une poule de coutume, dix deniers de taille par *chaque soiture* de pré, et sept par journal de terre, payables à la Saint-Barthélemi. Il était défendu aux habitants, comme gens de potte, de jouer, et de danser publiquement aux jours de fêtes, dans toute l'étendue de la baronnie, qui comptait huit lieues de tour,

(1) On remarquait autrefois dans ce château un grand tableau allégorique, original et unique en France. Il rappelait la réconciliation de Henri III et du Béarnais au château de Plessis-les-Tours, en 1589. Le premier, qui était en tête, proférait ces mots : « *Fratem ne desere frater.* » Entre eux deux on lisait : *Sanctus amor*. Un ange, placé au milieu, tenait une ancre avec des chalçons. Au bas on voyait ce vers : « *Væ tibi qui laceras conjunctos sanguine fratres.* » A droite, était la figure de Milon de Crotone, emblème de Philippe II, roi d'Espagne, ayant les deux mains prises dans l'arbre qu'il voulait fendre, et qui se réunissait avec ces mots : « *Sic Francia divisa coalescet.* » Saint Louis était au pied de l'arbre d'où sortaient tous les médaillons de ses descendants. Ce tableau, quant au sujet, était dû à l'épouse de Charles de Marcilly-Cy-Pierre, baron de Thoisy.

sur deux et demie de long , sans la permission du seigneur.

Les deux anciennes foires, qui se tiennent encore le 6 juin et le 18 octobre à Thoisy, étaient autrefois *très-renommées*. Le baron avait droit d'égandillonnage, d'aunage et d'étalage, la veille, le jour et le lendemain, ce qui montre qu'elles duraient alors trois jours. On lui devait aussi, pour les animaux qu'on y conduisait, un droit de péage, qui consistait en un demi-blanc pour bœuf, vache, cheval ou poulaine; un denier pour mouton et cochon mâle; une obole pour brebis et truie. Tout charriot à quatre roues payait dix deniers, et chaque marchand portant crochet à peser, vendant ou achetant, douze deniers parisis.

Le prieuré du Breuil, enclavé dans cette terre et fondé anciennement par les seigneurs de Thoisy, était soumis à leur justice. Dans le bourg même se trouvait un arrière-fief qui en mouvait, et qui porta divers noms, tels que : Poncy, Alleray, et l'Essart. Jean-Baptiste Minard, avocat du roi au bailliage de Saulieu et seigneur de Bouton, en était possesseur en 1789, et en prenait le nom. La baronnie de Villargoix en partie relevait aussi nûment et immédiatement de Thoisy, ainsi que plusieurs autres fiefs.

Cette terre passa, au douzième siècle, des sires de Mont-Saint-Jean à une noble famille, qui la posséda longtemps, et qui probablement fut une branche de ces seigneurs, dont elle mouvait en arrière-fief. Jean de Thoisy, chevalier, partant pour la croisade, céda une partie de la baronnie à l'évêque Étienne II, qui rebâtit le château et mourut en 1189. Un siècle plus tard, en 1290, Girard, descendant de Jean (1), vendit tout ce qu'il possédait dans

(1) La maison de Thoisy a joui de beaucoup de considération aux quatorzième et quinzième siècles. Henri, conseiller du duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi, assista au parlement de Beaune en 1402. Godefroy, doyen d'Autun, fut député au concile de Constance, en 1416. Renaud, son frère,

la châtelainie à Hugues d'Arcy. De cette manière les évêques d'Autun s'en trouvèrent seuls possesseurs. Ces prélats affectionnaient particulièrement le séjour de Thoisy, et y séjournaient souvent, ainsi que le prouve le grand nombre de chartes émanées d'eux et datées de ce château. Girard II de Beauvoir y reçut l'hommage de l'abbé de Flavigny en 1274. Nicolas I^{er} de Toulon y mourut en 1400 et Ferri de Grancey en 1436. L'évêque Pierre II de Marcilly, du consentement de son chapitre, vendit la baronnie en 1567, pour les besoins de l'État, à Nicolas de Marcilly-Cy-Pierre, dont le fils, Charles, comte de la Mothe-Ternant, qui en jouissait encore au commencement du siècle suivant, rebâtit le château en partie. Le bourg fut, pendant quelque temps, appelé de leur nom : Thoisy-Cy-Pierre.

Thoisy passa ensuite à Pierre Le Goux, chevalier, seigneur de La Berchère, marquis d'Inteville, comte de La Roche-Pot, conseiller du roi et premier président du parlement de Dauphiné, qui en était possesseur en 1634, et en fit faire le bornage douze ans plus tard (1).

César-Gabriel de Choiseul, duc de Praslin, pair de France, ministre d'État, ambassadeur auprès de *leurs majestés impériales*, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de ses armées, baron de Chassy, de Conforgien, seigneur de Villars, de Sencerey, de La

était receveur général de Jean-sans-Peur, en 1412, et son châtelain pour les baronnies de Roussillon et de Glane. Jean, évêque d'Auxerre, mourut sur le siège de Tournay, en 1433. Geoffroy, son frère, seigneur de Mineure, chambellan de Philippe-le-Bon, combattit vaillamment avec trois galères contre les Turcs et *mécériants*, au siège de Rhodes, en 1444, et fut fait amiral en récompense de sa belle conduite. Il fut ambassadeur à Rome, en 1455. Hugues, fils de ce dernier, bailli d'Auxois, fut aussi ambassadeur du duc à Rome, à Florence, en Sicile, et chambellan de Charles-le-Téméraire.

(1) Cette famille était originaire de Nuits, en Bourgogne. Leur seigneurie de La Berchère, située dans la paroisse de Boncour-le-Bois, en était peu éloignée.

Guette, en jouissait en 1744. Sa petite-fille porta cette terre au prince Victurnin de Beauveau, dont le fils en est aujourd'hui propriétaire.

Sonotte, hameau situé sur le Serein, formait un fief mouvant de la baronnie de Mont-Saint-Jean, qui appartenait, en 1506, à Jeanne de Montagnerot, et en 1577, à Melchior Espiard. Lazare Prévôt de La Croix en était seigneur en 1673. Gaspard-Antoine, son petit-fils, le vendit, en 1761, à Germain de Flamerans, conseiller au parlement.

Varenaes, avec moyenne et basse justice, reconnaissait la même mouvance. Cette terre appartenait en partie, en 1407, à Laurent de Thoisy, et en partie à Jean de Saint-Seine. Elle passa dans la suite à Alexandre de Damas. Joachim, son fils, l'ayant donnée à Louis de Villiers-Lafaye, son neveu, celui-ci la vendit, en 1630, à Zacharie Espiard, gentilhomme de la maison du duc d'Orléans. Pierre, seigneur d'Allerey, la céda, à son tour, en 1755, à Germain de Flamerans, seigneur de Missery.

Au sud de Thoisy, on rencontre le Creux-de-la-Foudre, sorte d'abîme, dont l'eau ne coule point et ne gèle jamais. Les pigeons s'y abattent sans cesse, à cause du sel dont cette eau est imprégnée.

XII.

VILLARGOIX, *Villare ex Goix*.

Ce village, chef-lieu d'une commune d'environ six cents habitants, et qui comprend une superficie de dix-sept cent quarante hectares, dont trois cent quatre-vingt-deux sont en bois, est situé au fond d'une vallée, où viennent se réunir deux ruisseaux, l'une des sources du Serein, à six kilomètres à l'est de Saulieu. Il est divisé en deux parties ;

celle du sud possède l'église, et celle du nord le château. Son nom vient évidemment d'une antique villa romaine, dont on a retrouvé des vestiges dans un bois, au lieu dit le *Vieux-Château*. A deux ou trois mètres en terre, on découvrit jadis des pavés en mosaïque, des fourneaux, recouverts de carreaux larges et très-épais; du charbon, des cendres, attestant le genre de destruction; un candélabre en fer, de plus d'un mètre de haut, avec une lampe sépulcrale au milieu. Au champ du *Tureau-Savot* on a aussi trouvé des tombeaux en pierre ainsi que des pilastres, des fragments de marbre, d'albâtre.... indices certains d'une habitation d'un grand personnage. Son surnom est celui d'un hameau considérable qui dépend de la commune.

L'église, dédiée à saint Grégoire (1), est bâtie sur des rochers de granit, et entourée d'un groupe de chaumières de pauvre apparence. Elle se compose d'un chœur en abside, remontant au douzième siècle; d'une nef sans caractère, surmontée d'un petit clocher en bois, et d'une chapelle, autrefois seigneuriale. Le baron de Villargoix, comme patron et fondateur, avait le droit de préséance au chœur et aux processions, d'inhumation, d'encens, d'eau bénite, de nomination aux prières du prône. Dans le cimetière, qui entoure l'édifice, on remarque plusieurs tombes de la maison de Balathier.

Le château, situé dans la prairie, au confluent des ruisseaux de Baroiller et de Baignes ou Bize, qui se rendent ensuite, sous le nom de Villargoix, dans le Serein, est formé de trois corps de logis, flanqués de quatre grosses tours carrées, dont l'une sert de chapelle. Une cinquième renferme l'escalier conduisant à l'étage supérieur. Au centre, se trouve la cour d'honneur, où l'on arrive en traversant un portail, autrefois précédé d'un pont-levis. Les anciens fossés, toujours inondés, existent

(1) Sa fête se célèbre le 3 septembre.

presque dans leur entier. Les alentours de ce château sont remarquables (1).

L'ancienne terre de Villargoix était une seigneurie avec justice haute, moyenne, basse, mère, paire et impaire, ayant titre de baronnie, et mouvant en fief de celles de Thoisy-la-Berchère et de Thil. Au possesseur appartenait, d'après le terrier fait en 1753, par ordre d'Elie-Antoine, comte de Balathier, et approuvé par Philibert-Étienne de Badier, seigneur de Juillenay, conseiller du roi et lieutenant civil au bailliage et à la chancellerie de Saulieu, le droit d'instituer tous officiers de justice, comme bailli, lieutenant, procureur d'office, substitut, greffier, sergent, marguillier, recteur d'école, gardes-bois.... ; d'élever un signe patibulaire à trois piliers, un pilori pour la punition des criminels, jugés par ses officiers, qui pouvaient condamner à des peines corporelles, même à la mort. Il jouissait, en outre, de droits seigneuriaux, *tant nobles, ecclésiastiques que roturiers*, les plus étendus, comme de chasse à cors et à cris dans toute l'étendue de la baronnie ; de pêche dans les rivières et ruisseaux, où il était défendu à tout manant, sous peine de cinquante livres d'amende, de se livrer au même exercice ; de banvin, d'amendes et confiscations, de ban de vendanges, de langues des *bêtes bouvines tuées ou égorgées* dans la terre, à peine de trois livres cinq sous pour chaque contravention ; de banalité pour ses moulins, de messerie, de tierce de toute espèce de grains, à raison de treize gerbes l'une ; des droits d'indire, de cens, de tailles, payables à la Saint-Martin d'hiver ; d'épaves, de biens vacants, de confiscation des bestiaux, pris en *mésusant* dans les prés, ou y paissant sans permission, de poules de coutume....

Tous les sujets de la seigneurie, comme retrayants du

(1) L'étang de Baroiller ayant crevé en 1760, ruina le beau canal qu'on remarquait auprès de ce château.

château, étaient tenus au guet-et-garde en temps de guerre, aux réparations des murs, fossés, *pont-levis et de pierre*, des barrières et portes du manoir, ainsi qu'ils y furent contraints, au dix-septième siècle, par une sentence du juge de Villargoix. Comme gens de potte, ils ne pouvaient *lever danses le jour du patron de la paroisse, ni les dimanches et fêtes*, dans toute l'année, à peine de cinquante livres d'amende, ni vendre de vin ou établir des boutiques ce même jour, sans la permission du seigneur, sous condamnation à une autre amende de trois livres cinq sous et de la confiscation des marchandises. Il leur était aussi défendu de prendre du vin au pot ailleurs que dans le cabaret banal, et ils devaient quatre corvées à bœufs, *depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, le tout à feu croissant et décroissant*.

On voit par cet exposé, que les charges qui pesaient sur les habitants étaient encore bien lourdes, malgré l'affranchissement qui eut lieu en 1603, et dont l'acte fut dressé par Donet, notaire royal à Saulieu. Mais, nous devons le dire, la plupart des seigneurs n'usaient pas rigoureusement de leurs droits, et leurs sujets trouvaient souvent dans eux une bonté toute paternelle.

La terre de Villargoix appartenait, en 1252, à Hugues de Mimeure, chevalier. Une de ses descendantes la fit passer dans la maison de Sivry, qui la posséda pendant trois cents ans. Antoinette de Sivry, fille de Guy et d'Antoinette de La Plume, ayant épousé, en 1624, Edme de Balathier, chevalier, seigneur de Lantage, des Bordes, de Bragelogne, de Vougrey et de Melleroy, lui porta Villargoix en dot (1).

(1) La maison de Balathier est originaire du Dauphiné et titrée : marquis et comte. Ses armes sont : « De sable à la fasce d'or, » avec une couronne de marquis et deux sauvages pour supports. Le plus ancien de ses membres connus, est Simon de Balathier, baron de Vaux, qui vivait en 1918. Elle vint s'établir, au quinzième siècle, en Champagne, où elle posséda la

Le nouveau seigneur acquit, en 1646, de sa belle-mère, la terre de Conclais, pour dix-huit mille livres, et mourut seize ans plus tard. Il laissa neuf enfants (1). Roger, l'aîné, chevalier, baron de Villargoix, de Lantage....., épousa, en 1663, Bénigne de Torcy, fille de Michel, seigneur de Lantilly, et de Bénigne de Damas, et acquit, la même année, de Charles de Damas, la terre de Chasse-Lambert et celle de Cormailon. Il siégea cinq fois aux états de Bourgogne, et fit avec gloire la campagne d'Allemagne sous Turenne. A sa mort, en 1691, son corps fut déposé dans l'église de Villargoix; son épouse fut inhumée à côté de lui, vingt ans plus tard. Henri-Denis, l'aîné de ses cinq enfants (2), comte de Lantage, seigneur de Villargoix...

terre de Lantage. Sa généalogie, authentique et régulière, commence à François, premier du nom, écuyer, baron de Vaux, qui laissa cinq fils. François II, l'aîné, forma une branche, qui s'est éteinte au seizième siècle. Thermet, le quatrième, souche des Balathier du Morvand, est qualifié, en 1594, *écuyer et noble seigneur*. Il eut de N. de Montdragon, son épouse, deux filles et un fils, François III, qui fut seigneur de Villemorien, de Lantage, des Bordes et d'Aviray. Celui-ci mourut en 1563, et laissa Françoise de Fourny, sa veuve, dame de Villemorien, avec sept enfants : Nicolas, Pierre, Mathelin, qui fut prêtre; Félix, Jean, Edme et Gabrielle; elle lui survécut neuf ans.

Pierre, le puîné, succéda à son père dans ses seigneuries; il avait épouse, le 3 août 1556, Péronne d'Amoncourt, fille de Nicolas, écuyer, seigneur de Montigny, et de Marie de Malain, qui mourut l'année suivante, après avoir donné le jour à un fils, nommé Jean. Celui-ci, ayant aussi perdu son père en 1600, fit dénombrement de ses fiefs, deux ans après, au comte de Brienne, et obtint, en 1618, que celui de Fétigny fut appelé de son nom, *Balathier*. Il mourut en 1624, et laissa cinq enfants : Edme, dont nous allons parler; Charles, François, Louis et Charlotte, tous issus de son union avec Françoise de Faulq, fille de Louis, chevalier, seigneur de Pouilly et de Bragelogne, et veuve de Jacques, sire de Vougrey.

(1) Roger; Jacques, chevalier de Malte en 1650, et gentilhomme ordinaire du prince de Condé; Charles, Jean-Edme, Charles, Antoine, souche des seigneurs de Bragelogne; Marie-Anne; Anne et Charlotte, qui furent religieuses.

(2) Charles, tué devant Fleurus, en 1690; Henri-Denis; Françoise-Catherine, mariée en 1700 à Antoine de Riolet, seigneur de Morteuil; Marie-Anne, qui épousa, neuf ans plus tard, Élie d'Ugon, seigneur de Monche et de La Rochette; Jacqueline-Anne, ursuline à Saulieu.

et chevalier de Malte, quitta cet ordre en 1707, pour épouser Julie-Suzanne de Launoy, et mourut le 31 janvier 1727, laissant sept enfants (1), dont l'aîné, Élie-Antoine, lui succéda. Celui-ci entra de bonne heure au service militaire et fut capitaine au régiment d'Artois. Il donna dénombrement de ses seigneuries en 1741, et mourut, vingt ans après, à Paris, d'où son corps fut transporté à Villargoix, où l'on voyait autrefois son tombeau (2).

Louis-Jules, marquis de Balathier, chevalier, comte de Lantage, baron de Villargoix après son père, servit en qualité de capitaine de dragons au régiment d'Artois. Il épousa Marie-Françoise-Diane de La Garde, fille d'Antoine-Dominique, comte de Chambonas, seigneur de Pressy, et en eut six enfants. L'aîné, Marie-Roger-Élie-Henri, marquis de Balathier-Lantage, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, est aujourd'hui propriétaire de Villargoix (3).

Le hameau de Goix, composé de trente feux, ceux du Meix-Chouilliot de quatre, et de Thaumirey de treize,

(1) Élie-Antoine ; Armand-Joseph, chevalier de Malte en 1730, premier capitaine au régiment de Rouergue, grand'croix de l'ordre et commandeur de Marbos en 1786; Louis-Marie, aussi chevalier de Malte; Guy-Claude, marié à Angoulême, où il a formé une branche; Bénigne-Françoise, unie en 1722, à Claude de Balathier, seigneur de Bragelogne; Louise-Charlotte, femme de Hugues de Riolet; Bernarde-Victoire, ursuline à Saulieu.

(2) Il avait épousé Catherine Feydeau, fille unique de Pierre, seigneur de Mouy et de Mirebeau, dont il eut neuf enfants : Louis-Jules; Antoine-Marie, Henri-Élie-Victor et Louis-Pierre, tous trois chevaliers de Malte; Joseph-Charles, prêtre, chanoine-comte de Saint-Claude; Alexandrine-Suzanne et Jeanne, chanoinesses de Saint-Martin de Salles; enfin Jeanne-Julie, qui épousa Antoine de Balathier, son cousin.

(3) Il a épousé, le 7 juin 1813, Rose-Apolline, fille du comte de Thieffries-Beauvais, et en a eu sept enfants. Son frère, le comte de Balathier-Lantage, s'est uni à l'héritière des Conygham, d'Arcenay, l'aînée de ses sœurs, Marie-Charlotte-Rose-Joséphine, épousa, en 1792, Guy-Pierre, comte de Villume; Marie-Armande, fut mariée, en 1804, à Bénigne-Ferdinand, comte de Moyria-Châtillon, et Marie-Antoine-Catherine-Diane, à Marie-Hector, comte de Rodde.

étaient autant de fiefs relevant de Thoisy, et situés partie dans la justice de cette baronnie et partie dans celle de Villargoix. Les habitants, comme retrayants du premier de ces châteaux, étaient tenus au guet-et-garde, aux réparations des fortifications, et devaient quatre-vingts boisseaux d'avoine de coutume. Au Meix-Chouilliot, on remarque une sorte de tombe antique, appuyée contre une étable, et sur laquelle est gravée une figure humaine.

CANTON DE PRÉCY-SOUS-THIL.

Des vingt communes qui composent ce canton, cinq seulement reposent sur le sol granitique du Morvand; ce sont celles d'Arcenay, de Dompierre, de La Cour-d'Arcenay, de Rouvray et de Seinsey. Elles sont aussi, par conséquent, les seules qui doivent avoir ici leur article.

I.

ARCENAY, *Arcennacum*.

Cette commune est, sans contredit, la moins importante de tout le Morvand, car elle ne compte que vingt feux et environ quatre-vingt-dix habitants. Son territoire, formé d'une plaine, partie calcaire et partie granitique, est situé sur l'extrême limite de la contrée.

Elle était autrefois l'annexe de la paroisse de La Cour, dont elle n'est distante que d'un kilomètre, et avec laquelle elle est encore réunie pour le spirituel.

L'église, dédiée à saint Martin, n'est plus qu'une simple chapelle, qui appartient au comte de Balathier-

Lantage. Dans le petit cimetière qui l'entoure, on découvrit, en 1774, plusieurs tombes, creusées en forme d'auges, et renfermant des restes humains, avec des médailles du haut-empire. Cette chapelle, proprement réparée par le possesseur, fut bénite, le 4 juin 1841, par Mgr François-Victor Rivet, évêque de Dijon. Elle possède des reliques de saint Alembert, évêque de Toulouse, mort sous l'habit monastique, en 678, qui y furent transférées, vers le milieu du dix-huitième siècle, d'un antique ermitage, situé dans un bois, au nord-ouest: Le dernier ermite périt victime de la fureur des huguenots, qui le pendirent par les pieds dans son puits. Le reliquaire renferme un os du tibia ou fémur et un authentique du cardinal de Rolin, de l'an 1456, portant qu'il accorde quarante jours d'indulgence, aux différentes fêtes, à tous ceux qui visiteront l'église d'Arcenay ou la chapelle *Saint-Eremberg* (1), et feront quelque aumône pour leur réparation ou agrandissement. L'évêque Antoine de Chalon en fit autant en 1488. Ces faveurs attiraient autrefois un concours considérable de fidèles à Arcenay, le jour de la fête du saint. Une translation de ces reliques a été faite en 1848, par l'évêque de Dijon, qui a aussi accordé une indulgence de quarante jours.

La terre d'Arcenay, seigneurie en toute justice, mouvait en fief du duché de Bourgogne et de celui de Nivernais. Le terrier est de 1575. Le château, flanqué de deux pavillons; date des quinzième et dix-huitième siècles. Au bois de Grignon, on remarque les restes d'une antique maison-forte, ruinée depuis long-temps.

Arcenay appartenait, au quinzième siècle, à la maison de Louvois, dont une héritière, nommée Marthe, épousa, en 1518, Charles de Conygham, chevalier, auquel elle porta cette seigneurie. Il était fils de Jean, capitaine de la

(1) Le nom d'un domaine voisin en rappelle encore le souvenir.

garde écossaise de Louis XI et de Charles VIII, et chambellan de ces deux princes. Robert, son aïeul, commandant de la même garde, sous Charles VII, ayant favorisé l'évasion du dauphin de la cour, ne dut sa grâce qu'aux sollicitations de Jacques II, roi d'Écosse, son parent. Il fut tué plus tard sous les yeux de Louis XI, au siège de Liège.

Pierre de Conygham fut un des cent gentilshommes de la cour. L'un de ses descendants, Hercule de Conygham, chevalier de Malte, fameux sous le nom de chevalier de Cangé, se battit vaillamment contre l'amiral des Rochelois rebelles, et contre la flotte espagnole; il mourut brûlé avec son vaisseau. Guy servit avec distinction pendant soixante ans; mais ce fut surtout à la retraite de Colothé, en Italie, où il commandait avec le titre de lieutenant-colonel, en 1734, qu'il se couvrit de gloire. Il passa sur le ventre de l'ennemi avec une petite troupe de quatre cents hommes d'élite seulement, et fut nommé, en récompense de ce trait de bravoure, colonel et brigadier du régiment de Flandre, avec la croix de Saint-Louis et une pension de douze cents livres. Il mourut en 1746, et fut inhumé dans l'église paroissiale (1). Olympe-Philippe, comte de Conygham, son fils, était seigneur d'Arcenay en 1757. Sa petite-fille, Marie-Louise de Conygham, a porté cette ancienne terre à Marie-Scipion-J.-G.-F., comte de Balathier-Lantage, ancien capitaine de carabiniers, qui en est aujourd'hui propriétaire (2).

Jacques de Groller, écuyer, et la maison de Chargère possédaient en commun, à Arcenay, un fief qu'ils vendirent, vers la fin du dernier siècle, à Pierre de Conygham.

(1) *Comté de Liège*, tome VI, p. 255 et suiv.

(2) *Voyez* l'article précédent pour les détails sur la famille de Balathier.

II.

LA COUR-D'ARCENAY, *Curtis arcennensis*.

Par une singularité assez commune autrefois, cette paroisse, bien que située assez avant dans la Bourgogne, dépendait néanmoins du Nivernais et relevait de la châtellenie de Liernais, de l'élection et du grenier à sel de Vézelay. Au spirituel, elle faisait alors partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes. Arcenay, qui lui est encore réuni, en formait l'annexe. La collation de ce bénéfice appartenait à l'évêque, et les dîmes au curé et au seigneur. Celui-ci levait la septième gerbe, et l'autre la vingt-unième. La commune renferme trois cent vingt habitants, et comprend une superficie de douze cent douze hectares, dont sept cent trois sont couverts par de vastes forêts, que l'on remarque vers l'ouest. Son territoire est partie maigre et partie fertile, comme il arrive dans toutes les communes situées sur la limite du terrain calcaire et du sol granitique.

Le village de La Cour est bâti dans une vallée assez agréable, près d'un ruisseau, affluent du Serein. Le château, qui le domine, à l'est, est dans une très-jolie position. C'était autrefois une maison-forte, de grande importance, qui fut prise et reprise dans le temps de la Ligue et ruinée. Il n'en reste plus qu'une tour et des portions de fossés. Le nouveau a été bâti, vers 1650.

Tous les habitants de La Cour, du Fourneau et de Juillénay, comme retrayants de la forteresse seigneuriale, étaient tenus au guet-et-garde, aux réparations des fossés, du pont-dormant, des barrières..... Ils se refusèrent à l'acquit de ces charges en 1631; mais une sentence du parlement les y contraignit, l'année suivante.

L'église paroissiale, placée sous l'invocation des saints Innocents, est un édifice de style ogival, qui date du quatorzième siècle, et présente la forme d'une croix latine. La chapelle du sud appartenait autrefois au baron de La Cour, ainsi que les droits honorifiques à l'église, et celle du nord au seigneur d'Arcenay. Sur la place, est une croix de pierre qui date de 1407, et, en face, une maison d'école bâtie en 1841.

Au lieu appelé *les Vignes* et dans un bois voisin, on a trouvé différents objets antiques, comme mosaïque, fragments de colonnes, de tuiles à rebords, de poterie..., et plusieurs médailles, qui indiquent l'existence d'une ancienne villa romaine en cet endroit.

La terre de La Cour, seigneurie en toute justice avec titre de baronnie, était mouvante du duché de Nivernais. Néanmoins une partie, dite *libre*, relevait du marquisat d'Espoisses. Le possesseur jouissait de tous les droits seigneuriaux et féodaux admis dans la province, et du droit d'indire sur les habitants de Juillenay, fief qui dépendait de la Bourgogne. Cette terre appartenait, en 1367, à Jean de Sainte-Croix, chevalier, qui en donna dénombrement à la chambre des comptes de Nevers. La maison-forte se trouvait alors dans le jardin potager, et la bergerie derrière les étables actuelles. Catherine de Cousant en renouvela l'hommage en 1406.

Pierre de La Baume (1), chevalier, sire d'Hylan, du Mont-Saint-Sorlin, de La Roche-de-Vannault..., épousa, le 2 mars 1424, Alix de Luyrieux, fille de Humbert, seigneur de Cueilie, de Savigny-en-Revermont, et de Jeanne de Sassenage, qui lui apporta la baronnie de

(1) Les armes de cette maison étaient : « D'azur, semé de fleurs-de-lis d'or; parti d'azur, à la bande ouvree d'or, la couronne de marquis au-dessus de l'écu, sommé d'un nœud d'or et le collier de Saint-Michel autour de l'écusson. »

La Cour. Ce gentilhomme fit refaire le terrier en 1445, et mourut deux ans après. Sa veuve lui survécut trente ans. Guy, leur fils, qui avait épousé Jeanne de Mouy, comtesse de Château-Villain, en jouissait en 1490. Il la laissa, à son tour, à Marc de La Baume, qui se disait, en 1518, chevalier, comte de Montrevel, baron de Château-Villain, de Thil-en-Auxois, de Grancey et de Marbos, seigneur de Bussy, de La Roche-de-Vannault, de Marigny, de Selongey, de Jeumeaux, de Boussenois, de Bon-Repos, de Foissia, de Saint-Martin-du-Châtel, de Milly..., et dont la fille, Anne de La Baume, s'unit, le 10 septembre 1526, à *noble et puissant seigneur* Pierre d'Aumont, baron de Couches, de Montaigu et de Moulinot, seigneur de Nolay, de Nanton, de Mussy-la-Fosse..., et lui porta la terre de La Cour, en assiette de mariage et à condition de rachat au capital de dix-huit mille livres. Pierre de La Baume, frère de cette dame, en fit, en effet, retrait et en donna dénombrement au comte de Nevers, en 1541.

La baronie de La Cour passa ensuite à noble François d'Aidie, chevalier, seigneur de la Quitinière, qui en fit foi et hommage, en 1599, à la veuve du prince de Mantoue. Il est parlé dans l'acte, qui fut alors dressé, de l'emplacement de l'ancienne maison-forte, ce qui montre qu'elle avait déjà été détruite. Jean de Richetau, qui la possédait en 1630, mourut six ans plus tard, et la laissa à Henri, son fils, qui n'ayant point eu d'enfants de Claude de Meum de La Ferté, la transmit, à son tour, à Gabriel de Buelle, seigneur de Fonteny, époux de Françoise de Richetau, sa sœur aînée. Celui-ci en fit hommage, en 1645, à Marie et à Anne de Gonzagues, duchesses de Clèves et de Nevers. La même année, il conclut divers arrangements avec les sujets de la seigneurie, et notamment avec ceux de Juillenay, pour le champoi de leurs *bêtes chevalines, aumailles et pourceaux*, moyennant un boisseau de froment et d'avoine par feu.

Gabriel de Ruelle vendit La Cour, quatre ans après, à Claude-Espiard, abbé de Saint-Pierre de Châlons, qui passa aussi une transaction, en 1663, avec les habitants de Juillenay pour le droit d'indire, et une troisième, en 1666, pour le fournage. En vertu de cette convention, il leur fut permis de cuire leur pain chez eux en payant, chaque année, un boisseau de froment par feu. On voit intervenir, nous ne savons à quel titre, la maison de La Quitinière dans ces arrangements. L'abbé Espiard commença la reconstruction du château qu'il n'eut pas le temps d'achever. Il testa le 1^{er} juillet 1669, et légua la baronnie à Claude, son frère, seigneur de Genoux et de Blanot, et conseiller au parlement de Bourgogne, avec substitution à ses *enfants mâles*, à perpétuité.

Claude Espiard, fils de ce dernier, entra en jouissance de la terre de La Cour en 1680, et la laissa, en 1711, à Claude-Bernard, qui la donna lui-même en mariage, en 1750, à Claude-Bernard-Philibert, l'aîné de ses enfants, conseiller en parlement, qui en portait le nom. Celui-ci étant mort sept ans après, sans postérité, la baronnie revint à son père, puis à Anne-Augustine, sa sœur, épouse de Jean-Baptiste Espiard de Mâcon, qui en jouissait en 1774. Cette dame mourut en 1827. Jean-Baptiste-Alexandre, son fils, mort lui-même douze ans plus tard, a laissé, par son testament, La Cour à son neveu, Louis de Commeau, fils de Sébastien-Joseph et de sa sœur aînée, qui en jouit aujourd'hui.

III.

DOMPIERRE-EN-MORVAND, *Domnus Petrus.*

Ce village, chef-lieu d'une commune de six cent trente-trois habitants, et qui comprend une superficie de quinze

cent quatre hectares (1), occupe un beau et fertile plateau, au bas duquel passe la route de Paris à Dijon. Il est considérable et assez bien bâti. Au centre s'élève l'église paroissiale, dédiée à l'apôtre saint Pierre, dont il porte le nom. Cet édifice, le plus remarquable de tous les environs, a la forme d'une croix latine, et se compose de constructions de diverses époques. Le sanctuaire, éclairé, à l'est, par une grande fenêtre ogivale avec meneaux, et renfermant une jolie verrière, qui représente le Christ avec les saintes Femmes, ayant à sa droite le patron de l'église et à sa gauche l'évangéliste saint Marc, est du quatorzième siècle. Le chœur, qui porte une grosse tour, surmontée d'un toit pyramidal, et où se trouvent trois cloches, la plus grosse du poids de huit cent cinquante kilogrammes, la seconde de cinq cents, et la troisième de cinquante seulement, date du douzième. Sur le côté nord de cette partie de l'église, se trouve une jolie chapelle gothique de l'époque tertiaire, dédiée à saint Sébastien, et une semblable, au sud, qui est consacrée à la sainte Vierge. La nef est du seizième siècle. Le portail, où l'on remarque le style de la renaissance, est obstrué par de mauvaises constructions, dont l'une sert de mairie. La commune ne pourrait faire mieux que de raser ces échoppes, qui déshonorent ce bel édifice. Jean II, fils de Rigaut de Semur, chevalier, bienfaiteur de cette église, au quatorzième siècle, fut inhumé devant *l'autel des Rois*, où on lisait autrefois son épitaphe.

Un parti de la Ligue ayant brûlé le clocher et le presbytère, le désastre fut réparé par le curé, Jean-Baptiste Valotte. La maison actuelle, beau et vaste édifice, presque contigu à l'église, au sud-ouest, fut reconstruite vers 1773.

La paroisse de Dompierre, autrefois du diocèse d'Autun

(1) Cent un sont en bois.

et de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes, de l'élection de Semur en Auxois, du bailliage et du grenier à sel de Saulieu, est une des plus anciennes des environs. Robert en était curé en 1139 (1). Jean Vannes, l'un de ses successeurs, reçut, en 1383, les dîmes de Ménétreux-les-Semur, que lui légua Guy de Charnaut, damoiseau. Le curé était, en outre, décimateur dans toute l'étendue de la paroisse.

La seigneurie de Dompierre, fief en toute justice, mouvant d'Espoisses, était possédé, au treizième siècle, par une noble famille qui en portait le nom. Pierre, l'un de ses membres, était seigneur de La Mothe-Ternant en 1348. Jean de Croizier, auquel il appartenait en 1500, fonda, la même année, les *Vespres fériales* dans l'église de Vitteaux, où il fut inhumé (3). Jeanne de Clugny, dame de Dompierre, fit, en 1575, une fondation assez importante dans l'église du lieu. Jean, qui le possédait en 1590, fut enterré dans celle d'Arnay-sous-Vitteaux, dont il était aussi seigneur. J. Dubois d'Aisy en jouissait en 1760. Il laissa cette terre à Jacques Cottin, baron de Jouey, seigneur de Chanteau et de Saint-Didier.

Courcellotte, au sud-ouest, était tenue en fief, en 1370, par Othe de Cromey, qui l'engagea, pour quarante livres de rente, à Hugues de Clugny. Cette seigneurie appartenait, en dernier lieu, à Jacques Cottin, dont nous venons de parler.

Genouilly, au nord, fief mouvant aussi de l'ancien marquisat d'Espoisses, avec un château moderne, fut affranchi en 1614, et libéré de toute redevance en 1727, par Louis de Montal, baron de Thôtes, moyennant une somme de cent livres. Il était possédé, en 1525, par la famille Suchon, de laquelle il passa aux Seguenot, puis aux

(1) *Robertus, presbyter de Domno Petro.*

(2) COURTÉPÉE, tome v, p. 450.

du Potet. Etienne de Pampelune, écuyer de la reine, en fut aussi seigneur. Il appartenait, à la fin du dernier siècle, à Antoine Robert de Rouvray.

Le château de Quercize est connu pour avoir servi de prêche aux huguenots du voisinage. Il formait, avec ses dépendances, un quatrième fief, qui a eu pour seigneurs Jean Colin, Georges de Thoisy, baron de Torey; Pierre Suchon, en 1566; Christine de Ferrière, dame de Presle, en 1577. Jean-François Le Mulier le vendit, en 1755, à Edme Chauveau, secrétaire du roi, qui en prit le nom. Ce fief relevait du duché de Bourgogne.

Villars, château moderne, sur une hauteur, au sud-est, était le siège d'une cinquième seigneurie, mouvant en fief du marquisat d'Espoisses et en arrière-fief de la baronnie de Courcelles-lès-Semur, dont elle fut détachée, vers 1380, par Guy de La Trémouille, en faveur de Jeanne, sa fille naturelle. Elle fut possédée successivement par les maisons de Damoiseau, de Mehun de Laferté, de Brachet, de Châtenay de Saint-Georges. Pierre Champion en était seigneur en 1772. Le château de Villars, dont le nom rappelle un souvenir romain, est aujourd'hui la propriété de M. de Montréal, gendre du marquis de Balathier, de Villargoix.

Au nord-ouest de Dompierre on rencontre la fontaine *Jadrou*, dont l'eau est froide en été et chaude en hiver.

Thôtes, petite commune de quatre cent vingt habitants, située au nord, était autrefois l'annexe de Dompierre. Elle est aujourd'hui desservie par le curé de Montigny-Saint-Barthélemy. L'église, dédiée à la Sainte-Croix, est petite, mais ancienne. Ce village avait le titre de baronnie et mouvait du marquisat d'Espoisses. Il est célèbre par le séjour qu'y firent les membres du parlement de Dijon. Le président Bénigne Frémot, père de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, en était alors seigneur. Le château, dont il ne reste plus que la basse-cour, était très-beau et entouré

de magnifiques dépendances. On y remarquait, avant 1789, quatre pièces de canon, données par Louis XIV à Charles de Montsaulnin, comte de Montal, auquel il appartenait à la fin du dix-septième siècle (1).

IV.

ROUVRAY-EN-MORVAND, *Roboretum*, *Rouretum*, *Roveriacum*.

Ce nom vient, selon plusieurs écrivains, d'un mot latin qui signifie chêne ou lieu planté de chênes (2). Le bourg de Rouvray, le plus considérable et le mieux bâti de tout le Morvand, est situé sur une hauteur, ou plutôt sur une montagne, d'où la vue se porte au loin, vers le nord-ouest. Il forme une longue rue, bien pavée, sur la route de Paris à Lyon, et présente l'aspect d'une petite ville. Il était jadis très-commerçant; mais l'établissement des lignes de fer, en dirigeant sur d'autres points l'active circulation qu'y entretenait la voie peut-être la plus fréquentée de France, lui a porté un coup mortel, tellement que l'on peut, sans témérité, lui prédire une époque de décroissance. La population s'élève à douze cents habitants environ. Le territoire de la commune est l'un des moins étendus de la contrée; il ne comprend que neuf cent quarante-huit hectares de superficie (3).

L'église paroissiale, dédiée à saint Didier, martyr, a environ trente mètres de long sur treize de large. Elle est

(1) Voyez l'article Dun-les-Places, p. 285.

(2) *Robur* désigne un chêne, de cette espèce noueuse que l'on remarque généralement dans le Morvand, et *Roborarium* ou *Roboretum*, un lieu fermé ou planté de chênes.

(3) Soixante-deux hectares sont en bois.

à trois nefs, séparées par huit piliers octogones, sans chapiteaux ni ordre, qui supportent la toiture et un cintre disgracieux. Le transept, à voûtes ogivales, avec deux belles fenêtres gothiques, porte le clocher, dont la tour forme deux étages d'inégale grandeur. Le sanctuaire, terminé par un pignon, est éclairé par trois baies symboliques, jadis ornées de beaux vitraux. Cet édifice renferme ainsi des constructions de tous les siècles, ou à peu près. Dans la nef, on remarquait autrefois la tombe de Catherine de Bourbon, femme de *Monsignor Guillaume de Rouvrois*, mort en 1286.

Au douzième siècle, cette église n'était encore qu'une chapelle formant l'annexe de Sainte-Magnance, et dont la collation fut confirmée, en 1139, à l'abbé de Moûtier-Saint-Jean par l'évêque d'Autun, Étienne I^{er} de Bagé; par le pape Eugène III, six ans plus tard, et par l'évêque Humbert, en 1148. Dans la suite, cette chapelle devint église-mère et Sainte-Magnance sa succursale. Le patronage de la cure appartenait, au dix-huitième siècle, au chapitre d'Avallon. Rouvray était alors du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes.

Le plus ancien curé connu de cette paroisse, est Guillaume Geoffroy, qui vivait en 1509; il eut pour successeur Jean Commeau. Jean Sucher, qui la gouvernait en l'an 1600, fit rebâtir le presbytère quinze ans plus tard, et permuta en 1617, avec Jean Sallier, curé de la cour d'Arcenay. Celui-ci établit, par les soins d'un père jacobin, de Sémur, la confrérie du Saint-Rosaire dans son église, le 10 juillet 1633, et mourut le 2 août 1637. On voyait sa tombe devant le maître-autel. Philibert Droin, son successeur, décédé le 29 juillet 1669, fonda une messe, tous les lundis, à perpétuité, et fut remplacé par son neveu de même nom, qui fut pourvu, au bout de quatre ans, d'un canonicat à Montréal.

Noël Bertrand, nommé à la cure de Rouvray en 1694,

rebâtit, l'année suivante, le presbytère. Ses mérites et sa vertu lui valurent le titre d'archiprêtre de Quarré-les-Tombes, et il fit en 1721, en cette qualité, la visite de toutes les paroisses de cette circonscription archipresbytérale (1). Il a laissé une notice manuscrite sur Rouvray, où il entre dans des détails extrêmement minutieux, particulièrement sur le jeu de l'arquebuse. Nous y lisons qu'en 1709, époque du terrible hiver dont nous avons parlé au tome 1^{er}, p. 180 et 181, il fallut établir en ce lieu une escouade de dix ou douze soldats, avec un capitaine, pour veiller sur les champs de blés, que des pauvres affamés dévoraient pendant la nuit; qu'en 1714, les habitants, en reconnaissance de ce que leur bétail avait été préservé d'une épizootie qui enleva une multitude de bêtes, de l'espèce bovine, dans les environs, avaient fait vœu de se rendre, chaque année, le deuxième dimanche d'août, en procession à la chapelle de Saint-Grégoire, près de Sainte-Magnance; qu'en 1719, la paroisse fut affligée d'une dysenterie qui enleva soixante-deux personnes. Les chaleurs, qui en furent la cause, étaient si fortes, que la rivière du *Pont-du-Breulat* resta à sec pendant deux mois, tellement qu'on fut contraint d'aller jusqu'à trois lieues pour faire moudre les grains.

Ce bon curé fit donner dans son église, en 1724, une mission qui produisit les plus grands fruits. Elle s'ouvrit le 8 octobre et ne se termina que dans le mois suivant. Les pères Grangier et Baudot, jésuites de Dijon, déployèrent le zèle le plus ardent en cette circonstance solennelle. On fit, le jour de la clôture, une procession publique à laquelle on porta le Saint-Sacrement jusqu'à la croix du cimetière, situé à côté du jeu de l'arquebuse, où un riche reposoir avait été préparé. L'enthousiasme du pasteur et des paroissiens était à son comble; aussi firent-ils vœu de s'y

(1) Arch. de la paroisse de Dun-les-Places.

rendre processionnellement, chaque année, le premier dimanche après la Toussaint, sans porter néanmoins le Saint-Sacrement (1).

A cinq cents pas environ du bourg, au bord de la route, se trouvait, en 1543, une ancienne léproserie, fondée, au onzième siècle, par les seigneurs du lieu, et dont les biens furent réunis plus tard à ceux de la fabrique de l'église. On y remarquait aussi une antique maison-forte, qui était déjà en ruines en 1578. Après sa destruction, les habitants devinrent retrayants du château de Villarnoult, et comme tels, tenus au guet-et-garde en temps de guerre et d'imminent péril, aux réparations de ses fossés... Ils devaient, en outre, au châtelain d'Avallon, comme bourgeois du roi, une somme de quinze sous par feu, chaque année, à la Saint-Rémi. Leurs droits étaient les mêmes que ceux des bourgeois de Saulieu et d'Avallon.

Les Rouvrésiens n'étaient pas encore affranchis de la main-morte ni de la servitude, en 1223, car au mois d'avril de cette même année, plusieurs familles, entre autres Bourbon Sigamby et ses fils, se reconnurent, *eux et leurs hoirs*, hommes serfs de Jean de Thil, seigneur du pays, « confessèrent qu'ils lui devoient pour leur maison, possédée en main-morte, deux livres de cire par an; qu'ils ne pouvoient ni ne devoient faire accords ou testaments à autre seigneur que lui et ses hoirs, ni entrer ni demeurer en aultre seigneurie que la sienne; qu'ils ne pouvoient appeler des sentences de sa justice, ni requérir d'aultre jugement que le sien; qu'ils ne pouvoient ni ne devoient prendre office, ni service de souverain quelque fust, si ce n'est de son gré et bonne volonté; que si, pour l'avenir, eux et leurs hoirs en prenoient aultre, ils vouloient que ledit seigneur et ses hoirs, en quelque lieu qu'ils se trans-

(1) Ursule Gobillot, avait fondé dans l'église de Rouvray, en 1740, huit sermons, pendant le carême, et la bénédiction du Saint-Sacrement.

portassent, pussent les ramener en leur seigneurie, prendre tous leurs biens, tant meubles qu'immeubles, mettre yceux en leur domaine et en faire leur propriété, et que leurs corps, en quelque part qu'ils fussent trouvés, fussent à leur volonté. » Toutefois, le moment approchait où la plupart allaient jouir du bienfait de la liberté. En 1224, Jean de Salon, seigneur de Rouvray, affranchit la famille de Perrin Guibert et plusieurs autres. Aussi voyons-nous, au quinzième siècle, la communauté gouvernée par deux échevins et un syndic. Depuis trois cents ans, ce bourg jouissait en paix des droits concédés par la maison de Salon, lorsque mourut Didière Buvry, femme de Guillaume Salomon, bourgeois du lieu; c'était en 1531. Jean de Jaucourt, alors seigneur de Rouvray, s'arrogea sa succession, « parce que, disait-il, cette femme étoit décédée sans hoirs de son corps, et que, en conséquence, ses biens lui revenoient par droit d'échoite. » De là, suivit un procès, auquel les habitants prirent part, le 21 octobre 1535, et qui dura cinquante ans. Il ne fut, en effet, terminé qu'en 1581, par un arrêt du parlement, qui confirma les Rouvrésiens dans leur droit de bourgeoisie et de franchise. Jean de Jaucourt étant mort avant la fin des débats, ses fils refusèrent de se soumettre à ce jugement et poussèrent la mauvaise foi jusque dans ses dernières limites. Mais le roi Henri III porta, l'année suivante, une sentence qui contraignait *ses amis* Jacques, Louis, Edme et Pierre de Jaucourt à se conformer scrupuleusement à l'arrêt prononcé contre eux et à ne plus inquiéter leurs sujets de Rouvray.

Ce bourg étoit, au temps de la féodalité, le siège d'une seigneurie, qui avoit le titre de baronnie, et qui relevait primitivement de la châtellenie d'Espoisses; mais elle passa, au quinzième siècle, dans la dépendance du comté d'Avallon, parce que les suzerains en laissèrent prescrire la mouvance. Dès-lors les habitants devinrent retoyants

de cette ville, sujets au guet-et-garde, aux frais d'entretien des murailles et fossés de la place, et relevèrent de son élection et de son grenier à sel. Sa haute justice avait le rang de bailliage et ressortissait de celui du comté. Les séances se tenaient dans un pavillon, qui porte encore le nom d'*auditoire*, et sert aujourd'hui à la mairie. En 1470, elle avait dans son ressort, sous le nom de bailliage de Villarnoult, cette seigneurie, Rouvray, Bussières, Cordois, Seincey en partie, Champ-Morlin, Saint-Brancher, Auxon, La Gorge, Véliart, Saint-Germain-des-Champs en partie, Montigny...

Le jeu de l'arquebuse, établi au seizième siècle, fut patenté par Henri IV. En 1650, la compagnie rendit *le prix du bailliage*. En 1722, elle en donna un nouveau, qui fut disputé par les chevaliers d'Avallon, de Saulieu et de Semur. Ces derniers, qui avaient pris leur logement au presbytère, remportèrent le prix, le dimanche 6 septembre. La compagnie de Rouvray, à laquelle la comtesse du Bellay, dame de Villarnoult en partie, donna un magnifique drapeau, avait alors pour capitaine Bénigne Gueneau, procureur du roi dans les châtellenies de Vieux-Château, Saint-Germain-de-Modéon et Saint-Léger-de-Fourcheret, notaire royal et syndic de la commune; Pierre Darié, greffier de la justice, en était lieutenant, et Antoine d'Argilly, procureur d'office, enseigne. Elle remporta le prix d'Avallon en 1733 et le garda. L'exercice de l'arquebuse tomba tout à fait, dix-sept ans plus tard.

Rouvray avait sa mesure particulière, qui pesait vingt-cinq ou vingt-six livres. Elle était en usage à Quarré-les-Tombes et dans toutes les communes du voisinage, à La Roche-en-Breny, à Vieux-Château, à Montbertaut, à Cussy-les-Forges....

A la suppression des bailliages seigneuriaux, en 1790, il fut créé à Rouvray une justice de paix avec le titre de canton; mais elle fut supprimée dix ans après, et depuis

cette époque, la localité a dû se confondre dans le rang des simples communes rurales. Pourtant on y trouve encore une brigade de gendarmes à cheval. Il s'y tient un marché, le jeudi de chaque semaine, et huit foires par an. Deux furent accordées, à la prière de Jean de Jaucourt, par Charles-le-Téméraire en 1475.

Les religieuses de la Providence de Vitteaux y possèdent un petit établissement, composé de trois sœurs.

La seigneurie de Rouvray appartenait, au douzième siècle, à une noble famille de même nom. Lambert, près de partir pour la Terre-Sainte, donna, en 1147, du consentement d'Élisabeth, son épouse, et de Godefroy, son fils, sa terre de Courtemel à l'abbaye de Regny, pour obtenir la protection du Ciel sur son voyage. Rochède légua, en 1201, au même monastère, vingt-quatre bichets de froment et autant d'avoine pour fonder son anniversaire et celui de ses ancêtres, et fit ratifier ce legs par Autisiodore, sa femme, et par Jean, Hugues et Guillaume, ses fils.

Jean de Thil, chevalier, portait le titre de seigneur de Rouvray en 1223, et Jean de Salon, l'année suivante. Jean II de Salon fut enfermé, avec Othon de Bierre, dans le château de Montréal par Hugues, frère de Robert II, duc de Bourgogne. Mais l'audace de ce seigneur fut punie en 1280, par une sentence du parlement de Dijon, qui le condamna à une amende de six cents livres (1).

Cette terre se divise, change de maître, si souvent, aux treizième et quatorzième siècles, qu'il est impossible de donner une chronologie suivie de ses seigneurs. Alix, veuve de Hugues de Jafframmault, et Jean de Rouvray, son fils, en donnèrent dénombrement en 1296. Humbert de La Palue vendit, dans le siècle suivant, une maison dans l'étendue de la baronnie, et fit ratifier cette vente par Jean

(1) Courtré, tome v, p. 652.

d'Auxerre. Il laissa quatre filles, qui furent mariées, l'une à Jean de Saligny, l'autre à Jean de Digoine, la troisième à Jean de Tergne, et la quatrième à Jean de Chevigny, qui en firent foi et hommage, en 1411, à Guillaume de Mello, sire d'Espoisses, et cédèrent successivement leurs portions à Guy II de Jaucourt de Villarnoult, dont le fils, Philibert, fit refaire le terrier en 1461. Jean, frère de ce dernier, hérita, à sa mort, en 1473, de Rouvray et autres terres, qu'il laissa, à son tour, à Aubert, son fils. Celui-ci vendit, du consentement d'Agnès du Plessis, sa mère, à Hérard de Bourbon, sire de Montperroux, une rente de quinze livres en hommes, femmes, tailles et cens sur cette seigneurie. Cet homme pieux et bienfaiteur de l'église paroissiale, qu'il avait pourvue d'ornements, obtint, en cette considération, en 1521, du pape, de nombreuses indulgences.

Jean de Jaucourt, connu par le fameux procès dont nous avons parlé, étant mort, ses quatre fils, Jacques, Louis, Edme et Pierre, se firent, en 1578, le partage de ses domaines. Rouvray, Saint-Andeux, Ferrières et Cuzy, avec leurs dépendances, comme justice haute, moyenne et basse, vieux château, prés, bois, terres, tailles, cens, corvées, rentes, étalage, messerie, tierces, minage, coutumes, cire, étangs, moulins, et le tiers des vignes d'Annay-la-Côte, formèrent le lot de l'aîné (1).

Les habitants de Rouvray avait droit d'usage et de pacage dans les bois de Saint-Germain-de-Modéon, moyennant une rente de dix deniers par feu, payable au *jour et fête* de Saint-Rémi.

(1) Voyez l'article de Bussièrès-Cordeis, p. 449.

V.

SEINSEY ou SENCEY, *Suentiacum*, *Suenceium*.

Au nord-est de Rouvray, près de l'ancienne voie d'Agrippa, est bâti le village de Seinsey, chef-lieu d'une commune d'environ deux cent trente habitants et d'une superficie de huit cent quarante-sept hectares, dont trois cent seize sont en bois. L'ancienne église, dédiée à saint Jean de Réaume, était de forme absidale et datait de la fin du onzième siècle. Elle a été reconstruite depuis quelques années. La paroisse faisait jadis partie du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Quarré-les-Tombes. Le patronage de la cure appartenait alors à l'abbé de Moûtier-Saint-Jean, auquel il avait été donné en 1139, par l'évêque Etienne I^{er} de Bagé.

En 1289, comme Seinsey était très-peu peuplé et ne pouvait fournir un revenu suffisant au vicaire perpétuel, chargé de sa desserte, l'évêque Hugues d'Arcy, du consentement de l'abbé Gaudry, y réunit Saint-Germain-de-Modéon. Cette union subsista pendant trois cent soixante-neuf ans, c'est-à-dire jusqu'en 1658, époque où les habitants de cette dernière paroisse obtinrent eux-mêmes un vicaire perpétuel. Pendant tout ce temps, le curé de Seinsey dut se rendre, tous les dimanches et fêtes, à Saint-Germain, pour y faire *les premiers et solennels offices*. Jean de La Plaine, qui administrait la paroisse en 1516, étant tombé malade à Rouvray, y mourut. Sa succession passa, à titre d'*échoite*, à Jean de Jaucourt, chevalier, seigneur de l'endroit, et servit de dot à Marguerite, sa bâtarde, qui épousa, la même année, Philibert Thiroux.

Seinsey est aujourd'hui desservi par le curé de Rouvray, qui y célèbre une première messe, chaque dimanche.

La seigneurie du lieu appartenait, au douzième siècle, aux sires d'Espoisses, qui la vendirent en partie en 1147, à Hugues, abbé de Moûtier-Saint-Jean. En 1250, Adeline, veuve d'André d'Espoisses, donna à Guillaume IV, qui gouvernait alors le monastère, tous les droits qu'elle possédait à *Suencé, finage et dépendances*, ainsi que dans la *ville de Cordois*.

Empoignepain et La Charmée, où l'on a tenté dernièrement l'exploitation d'une mine de houille, que sa mauvaise qualité a forcé d'abandonner, faisaient partie de la seigneurie de Rouvray. Jean de Chevigny, chevalier, en fit foi et hommage à Guillaume de Mello, sire d'Espoisses, en 1411. La Mothe-d'Ubine, avec un ancien château, et La Rochette étaient, en 1224, *du parochiage* de Rouvray. Ces deux fiefs appartenaient, en 1775, à Pierre de Mallet.

CANTON DE LIERNAIS.

Ce canton, ancienne dépendance du bailliage et du grenier à sel de Saulieu, de la recette d'Autun, est situé entre ces deux villes. Il est le seul que l'arrondissement de Beaune, qui en compte dix, possède sur le sol granitique du Morvand, encore n'y est-il compris qu'en partie. On y remarque de beaux vestiges de la voie d'Agrippa, qui le traversait du sud au nord. Nulle part nous n'avons rencontré de fragments de chemins romains mieux conservés qu'entre le village de Brazey et le bourg de Liernais, bien que cette voie n'ait pas cessé de servir à la circulation publique. On croirait véritablement que sa construction ne daterait que de nos jours. Le territoire de ce canton, où l'on ne remarque ni rivières, ni ruisseaux importants, renferme

une superficie de vingt-six mille neuf cents hectares. La partie granitique atteint jusqu'à six cents mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

I.

LIERNAIS , *Liarnacum*.

Le bourg de Liernais , jadis siège d'une des trente-deux châtellenies du duché de Nivernais , de laquelle mouvaient en fief les seigneuries de Saint-Martin-de-la-Mer, de Macon, de Gouloux , de Palmaroux , du Parc..... , et aujourd'hui chef-lieu d'une justice de paix , qui a dans son ressort quinze communes, est situé sur un beau plateau d'où la vue se porte au loin sur le riche Auxois et ses blancs coteaux. Il ne renfermait encore , en 1774 , que vingt-cinq feux ; mais il est actuellement assez considérable et compte plusieurs belles maisons. Il doit son origine à une antique villa bâtie près de la voie d'Agrippa , qui le touche , au sud-ouest , et que remplaça , sous la féodalité , une forteresse seigneuriale d'assez grande importance. Les anciens comtes de Nevers , auxquels ce château appartenait , se plurent à le fortifier , afin de protéger leurs possessions enclavées dans la Bourgogne , et de ménager un lieu de refuge à leurs sujets. Il n'en reste aujourd'hui qu'un portail roman , des débris de tours , quelques pans de murs et de fossés encore profonds. Au milieu de l'enceinte féodale , se trouve l'église paroissiale , placée sous l'invocation de saint Laurent , martyr. On pense qu'elle ne fut primitivement que la chapelle du château. L'édifice ne présente d'intérêt que par son antiquité. Le chœur , seul voûté , est de style roman du onzième siècle. C'est , après celui de l'église Saint-Pierre de Luzy , le plus exigu que nous connaissons.

Au-dessus s'élève une grosse tour, de même style, percée de baies géminées. La nef, agrandie en 1847, est vaste, mais sans caractère. Le patronage de la cure appartenait au chapitre de la cathédrale d'Autun, et les dîmes en partie au curé. La paroisse relevait de l'archiprêtré de Saulieu et de l'élection de Nevers. Elle compte actuellement environ treize cents habitants.

Il se tient dans le bourg de Liernais six foires bien fréquentées, et dont la plupart furent établies par les anciens comtes de Nevers. Le duc Louis de Gonzagues et Henriette de Clèves, son épouse, qui affectionnaient cette résidence, y avaient fondé, en 1568, une rente annuelle de cent cinquante livres pour marier une fille pauvre du pays. Sur la principale place, qui sert de champ de foire, se trouvait autrefois une halle, où ces seigneurs percevaient le droit de minage sur chaque mesure de céréales qui s'y vendait. Ils levaient aussi des droits sur toute pièce de bétail qu'on amenait aux foires.

La justice se rendait à Liernais au nom des ducs, dans un bailliage dont les appels se portaient à la pairie de Nevers et de là au parlement de Paris, et les cas royaux à Saint-Pierre-le-Moûtier. Le produit des amendes, des confiscations, des lods et ventes et péages divers, des tierces et autres redevances féodales, étaient perçus par un fermier général, qui prenait le titre de châtelain.

La terre de Liernais appartenait, au douzième siècle, aux ducs de Bourgogne, desquels elle passa aux comtes de Nevers, en vertu de la cession qu'en fit Eudes III à Hervé de Donzy, vers 1210, en échange de Rougemont et d'Arnières. Ce bourg a eu d'anciens seigneurs de son nom, dont le fief fut, dans la suite, réuni à la châellenie. Barthélemi de Liernais, l'un d'eux, fit le voyage de la Palestine, et donna, en 1208, sa terre de Savilly au prieuré de Bar-le-Régulier, pour fonder son anniversaire et celui de ses ancêtres. André de Jonchery,

chevalier, son gendre, fit foi et hommage au comte de Nevers, quatre ans plus tard.

Ce bourg est la patrie de Laurent Bureau, évêque de Sisteron, mort en 1504. Cet illustre prélat, encore enfant, gardait les troupeaux de son père dans la campagne, lorsque deux religieux Carmes, venant à passer, lui adressèrent par hasard la parole. Le jeune pâtre leur répondit avec tant d'à-propos et fit preuve d'une droiture d'esprit si remarquable, qu'ils lui proposèrent de les suivre à Dijon, ce qu'il accepta avec enthousiasme. Devenu lui-même religieux de cet ordre, son rare mérite le porta bientôt aux premières dignités de la congrégation, et le fit ensuite choisir pour prédicateur et confesseur des rois Charles VIII et Louis XII. Il fut élevé, en 1494, sur le siège de Sisteron, et mourut, dix ans après, aux états de Blois, où il assistait comme élu du clergé. On pense que sa mort fut le résultat du poison, que lui aurait administré une criminelle et basse jalousie. Son corps fut déposé dans la chapelle des Carmes d'Orléans, et son cœur transporté dans celle du couvent de Dijon, qui l'avait reçu encore enfant.

Laurent Bureau avait fondé, quelques années avant sa mort, à Liernais, *une donne* de cinquante-sept mesures de seigle et d'orge, de quatre de froment, d'autant de pois, et de trente-deux livres en argent, pour les pauvres de la paroisse; elle se distribua, chaque année, jusqu'à la première révolution. Pierre Bureau, son frère, habile physicien, fut médecin du comte Jean de Clamecy (1).

Liernais n'est alimenté que par une source, dont le ruisseau se jette dans l'Arroux à Voudenay. La fontaine de *Prolo*, après avoir coulé quelque temps, se perd sous terre, dans une fondrière appelée le *Creu-du-Diable* (2).

(1) COURTÉPÉE, tome VI, p. 276.

(2) *Ibid.*

La paroisse renfermait autrefois plusieurs fiefs avec justice et seigneurie ; les principaux étaient ceux de La Guette, de Vellerot et de Villars. Le premier, situé en partie en Bourgogne, était une dépendance de la baronnie de Thoisy-la-Berchère, dont il mouvait, et n'avait que la moyenne et basse justice ; la haute appartenait au seigneur suzerain. Tous les habitants étaient tenus au guet-et-garde autour du manoir féodal, et aux réparations des fossés, du pont dormant (1)... Ils devaient, en outre, au 11 novembre de chaque année, deux boisseaux d'avoine par feu pour le champoi de leur bétail, une poule de coutume, dix deniers de taille par *soiture de pré*, et sept par journal de terre, à la Saint-Barthélemi. La Guette était tenue en fief, en 1271, par Guillaume de Saulieu, maire de cette ville.

Vellerot, au nord, avait autrefois une maison-forte, qui fut, dans la suite, reconstruite à la moderne. Il formait une seigneurie en toute justice, mouvante de la châtellenie, et qui appartint long-temps aux Damas ; une branche de cette famille en prenait le nom.

Villars, situé dans la même direction, jouissait également du droit de haute et basse justice, dans la dépendance des ducs de Nevers. Son ancien château fut la résidence de la maison de Tourny, branche de celle de Chargère, qui le possédait encore à la fin du dernier siècle.

Les hameaux de Vesvre et de Pasquier-Rousseau étaient dépendants de la Bourgogne ; celui de Cent-Fosses était du Nivernais.

(1) Les tailles s'élevaient, en totalité, à quinze livres. (Archiv. de Thoisy.)

II.

BAR-LE-RÉGULIER, *Barrum Monachorum.*

Comme toutes les communes posées sur la ligne séparative des terrains granitiques et du sol calcaire, celle de Bar est en partie grasse et fertile, et en partie maigre. Elle est située à huit kilomètres environ au sud-est de Liernais, avec lequel elle communiquait autrefois, par la voie romaine dont nous avons parlé dans l'article précédent; elle ne renferme guère que trois cents habitants. A l'est, s'élève une haute montagne calcaire et isolée, qui fait la limite de son territoire et des communes de Manlay, de Marcheseuil et de Vianges, dont elle domine de sa masse les chefs-lieux. Son sommet, de forme ovale, compte cinq cent un mètres au-dessus du niveau de la mer. De là, on jouit d'un beau coup-d'œil, surtout vers le nord-est. Nous y avons remarqué, au mois de septembre 1853, les vestiges d'un ancien camp romain et les ruines d'une petite chapelle, qui avait été fondée en 1607, par le frère Agnès de Marcheseuil, en l'honneur de la Sainte-Trinité. Il y existait aussi naguère un signal.

Le village de Bar, d'un aspect pauvre et délabré, a beaucoup perdu de son ancienne importance. Les moines de l'ancien prieuré, ordre de Saint-Augustin, en se retirant en 1724, emportèrent avec eux l'aisance et la vie. Il ressemble à un cadavre que l'âme, en s'envolant, a laissé en proie aux ravages de la mort. L'ancien château lui-même est presque en ruines. Les bâtiments du prieuré, autrefois contigus à l'église paroissiale, au sud, ont complètement disparu.

Ce monastère avait été fondé, au dixième siècle, sous

l'invocation de saint Jean, apôtre et évangéliste, par les comtes de Nevers, qui étaient alors seigneurs du pays, et qui le dotèrent d'une partie des biens qu'ils possédaient en ce lieu. Eudes III, duc de Bourgogne, auquel les fondateurs avaient fait cession du droit de garde-gardienne, en fut un des principaux bienfaiteurs. Eudes IV, à son tour, céda ses droits à Jean I^{er} d'Arcy, évêque d'Autun, en 1336, en échange de la garde du temporel du chapitre de sa cathédrale. Hugues de Mont-Saint-Jean, chevalier, légua au prieur, vers l'an 1000, son domaine noble d'*Ezingé* ou des *Jugé*, dans la paroisse de Misserly, avec le pâturage pour trente vaches, trois juments et cent brebis. Barthélemi de Liernais lui abandonna, en 1208, sa terre de Savilly pour fonder son anniversaire. Aubert de Lucenay, et Jean, prévôt d'Alligny, lui cédèrent, six ans plus tard, tous leurs droits sur cette terre. Hugues de Manlay approuva, en 1212, les divers legs de ses ancêtres, y ajouta trois émines d'avoine, sur Jonchery, pour fonder son obit à perpétuité, et voulut que le jour où il serait célébré, six chanoines réguliers eussent *dix sous et les trois émines d'avoine pour leur réfection*. La même année, Gauthier de Saffres légua une terre à la même intention. Guy de Cussigny, chevalier, lui céda, deux ans après, tout ce qu'il possédait à Vianges. Isabelle de Vianges, femme de Hugues de Saint-Léger, lui donna, en 1273, pour fonder son obit, la *tierce partie* des dîmes de sa paroisse natale. Jean et Guillaume de Brazey firent du bien à cette maison en 1285. Jeanne de Bar, épouse de Perrin de Vianges, élit sa sépulture dans l'église du monastère, en 1324, et donna, pour cette fin, une somme de cinquante livres.

Les autres bienfaiteurs de l'établissement furent les barons de Conforgien, de Barnay, de Diancey, de Marcheseuil, de Vignoles...

Le prieur était seigneur haut-justicier dans toutes les

dépendances de son monastère, et possédait des biens et des rentes dans la plupart des paroisses environnantes. Il avait la collation des cures de Bar, de Beurey, de Braux, de Censerey, de Chassey, de Chissey, de Diancey, dont il affranchit le presbytère en 1588, de Mimeure, de Mussigny, de Savilly... et était décimateur en tout ou en partie de ces paroisses. Plusieurs seigneuries importantes, entre autres celles de Jonchery, de Vianges, de Chevannes, étaient mouvantes de son monastère. Il avait aussi, de temps immémorial, le droit de vacance ou de déport sur le chapitre de Saulieu; mais il devait lui-même à cette collégiale, par transactions de l'an 1304 et 1528, une rente annuelle de deux muids de blé, et deux livres en argent.

Le plus ancien prieur que nous connaissons, est Jean de La Rochette, issu d'une famille noble de la commune de Diancey, et qui gouvernait le monastère en 1368. Guy Epéron, qui en était titulaire en 1415, eut pour successeur Étienne de Brazey. A la mort de ce dernier, le roi donna le prieuré en commende au cardinal Rolin, évêque d'Autun. Robert Hurault, chantre de la cathédrale de cette ville, en était pourvu en 1514; Charles de Bresche, en 1557; Jacques Barthe, en 1563, et Charles d'Allibont, évêque de la même ville, en 1572. Charles de Roberval, qui l'obtint ensuite, le possédait encore en 1626. Denis Le Goux, son successeur, céda, sept ans après, tous les droits du monastère sur la seigneurie de Vianges à Saladin de Cussigny, à la condition de la tenir en fief du prieuré. Jacques de Brancion et Claude Virely ont laissé de précieux souvenirs de leur bienfaisance envers les pauvres.

L'année qui suivit la mort du prieur Louis-Jacques de Chabannes, c'est-à-dire en 1725, l'évêque d'Autun, Antoine-François de Blitersvick de Moncey, par ordre du roi, unit le monastère au chapitre de Notre-Dame de Semur en Auxois. Le doyen Nicolas Maurel succéda alors à tous

les droits des prieurs, et prit lui-même ce titre. Benjamin de Badier en était revêtu en 1776.

L'église conventuelle et paroissiale est bâtie sur un mamelon granitique, au pied duquel passe la nouvelle route d'Autun à Saulieu, qui va remplacer l'ancienne voie romaine. C'est un curieux édifice, où l'on remarque des constructions de plusieurs siècles. Sa longueur, dans œuvre, est d'environ vingt-neuf mètres, et sa largeur de vingt-huit mètres trente-trois centimètres. Le chœur, terminé par un pignon, est éclairé par une fenêtre en forme d'œil-de-bœuf. Les deux chapelles qui l'accompagnent, et le transept, avec ses voûtes en plein-cintre, sont de style roman, et datent du douzième siècle. La nef, reconstruite au treizième, est flanquée de bas-côtés à voûtes ogivales et se compose de quatre travées. Le portail, orné de colonnes, est de la même époque. Au-dessus du transept, au point d'intersection, s'élève une tour octogone, ornée de deux rangées de fenêtres ogivales, et terminée en dôme. Les stalles, au nombre de trente-deux, sont placées dans l'avant-chœur et élevées de quatre marches au-dessus du dallage de la nef. La sculpture en est assez peu soignée. On y remarque différentes figurines d'hommes et d'animaux. Entre les stalles et le transept, se trouvent encore deux degrés; quatre autres conduisent au sanctuaire. La table du maître-autel, consacrée par l'évêque d'Autun, à la fin du douzième siècle, est soutenue par quatre colonnes romanes, aujourd'hui engagées dans une ignoble maçonnerie.

La chapelle des Saints-Apôtres, qui occupe le bras nord du transept, fut réparée, par Bonaventure Rémond, seigneur du Verne et doyen de la chambre des comptes de Dijon. Cet homme de bien fut inhumé, en 1702, dans le caveau qui règne dessous et qui était destiné à la sépulture des membres de sa famille. La dalle qui en ferme l'entrée, porte un écusson orné de trois roses,

posées 2 et 1, à une aigle éployée en chef, et deux faucons pour supports, avec cette inscription : *Familia Remundorum*, c'est-à-dire à la famille des Rémonds.

Le chœur du monument était autrefois destiné aux religieux qui, si on en juge par les stalles, durent être assez nombreux, et la nef aux fidèles de la paroisse. On remarquait dans cette dernière, un autel qui fut consacré le 22 septembre 1489, par Robiller, évêque d'Avesnes, *suffragant* d'Autun, en l'honneur des bienheureux Sigismond et Gontran, *rois de Bourgogne et de France*, et Edmond et Oswald, *rois d'Angleterre* (1). La paroisse de Bar-le-Régulier, dont Savilly était l'annexe, n'eut de curé séculier qu'en 1671. Jusque-là, elle fut desservie par le sacristain du monastère ; elle relevait alors de l'archiprêtre de Saulieu. L'ancienne paroisse de Vianges, située dans une vallée, au nord-est, lui est aujourd'hui réunie pour le spirituel.

Dans les bois, sur le bord du chemin de Savilly, à l'angle d'une clairière, autour de laquelle rayonnent une foule de sentiers, on rencontre une petite chapelle, dédiée à la sainte Vierge sous le nom de *Notre-Dame-de-Grâce*. Il s'y fait encore un concours considérable le 8 septembre de chaque année. Autrefois, toutes les paroisses environnantes s'y rendaient en procession dans les temps de calamités. Cette chapelle fut rebâtie en 1658, par Philippe Bergerot, sous-prieur du monastère de Bar, sur les ruines d'un ancien édifice de plus grande dimension, et qui fut sans doute lui-même une chapelle avec ermitage (2).

(1) Dans l'angle nord-ouest, on remarque un beau monument funèbre, que l'on dit être celui de Jean de Bar. Le chevalier, armé en guerre, est étendu sur une énorme dalle, ayant son épée déposée à sa gauche. Sa tête repose sur un carreau, et ses pieds s'appuient sur un lévrier, symbole du courage et de la fidélité. Deux anges, armés d'encensoirs, sont à sa tête, et deux autres à ses pieds.

(2) COURTÉPÉE, tome VI, p. 259.

La maison-forte de Bar, située au nord de l'église, avec la terre de ce nom, qui jouissait du droit de haute, moyenne et basse justice, fut donnée, au onzième siècle, sous l'évêque Aganon, à l'église d'Autun, à laquelle le pape Urbain II la confirma à son passage en cette ville. Elle était alors tenue en fief par une illustre famille qui prit part à toutes les guerres de l'Orient, et la posséda pendant plusieurs siècles. La maison de Moncrif, originaire de l'Écosse, la comptait au nombre de ses domaines en 1754.

L'ancien fief du Verne, qui eut des seigneurs de ce nom, appartenait, en 1450, à la famille de Montholon, de laquelle elle passa, dans la suite, aux Martin, puis aux Quarré d'Alligny, et enfin aux Rémond, qui la vendirent, en 1747, à Guillaume de Moncrif, seigneur de Bar (1).

III.

BLANOT, *Balneolum*.

Au fond d'une étroite vallée, où coule un ruisseau de même nom, à quatre kilomètres au sud de Liernais, on trouve le village de Blanot, chef-lieu d'une commune d'environ sept cents habitants. Il ne se compose que de quelques chaumières, disséminés dans la vallée, et dominées, à droite et à gauche, par de hautes montagnes. Sur la base de celles de l'ouest, est bâtie l'église paroissiale, édifice du douzième siècle, qui n'est remarquable que par sa ressemblance avec une crypte; car on n'y parvient qu'en descendant huit marches d'escalier. Elle est sous l'invocation de saint Andoche et de saint Tyrse, apôtres

(1) COURTÉPÉE, tome VI, p. 258.

du Morvand, et se compose d'un chœur en abside, avec une voûte romane, et d'une nef cintrée en bois.

La paroisse, dont la collation appartenait jadis au chapitre de Saulieu, était une de celles qui composaient l'archiprêtré de cette ville. En 1331, un événement, dont l'authenticité et le merveilleux furent constatés juridiquement par l'autorité ecclésiastique du diocèse, y excita une vive émotion. Elle avait alors pour curé ou vicaire perpétuel, un vénérable prêtre, nommé Hugues de Baulme, âgé de quarante ans.

Le jour de *Pasques charnel* de cette année, messire Hugues célébra la messe vers l'heure de prime, c'est-à-dire à neuf heures du matin, et donna, immédiatement après, la communion à plusieurs personnes des deux sexes. Les *prud'hommes* Thomas Caillot et Guyot Besson, qui tenaient la nappe, virent s'échapper de la bouche de Jacquette, veuve Regnault, originaire d'Effours, environ un cinquième de l'hostie en forme de *pain blanc*. Tandis que le prêtre remontait à l'autel pour déposer celles qui restaient sur la *platine* ou patène, Caillot s'écrie à haute voix : « Sire, sire, tornez-vous deça, parce qu'il y a du corps de Nostre Seigneur, qui est cheu de la bouche de ceste femme. » Le prêtre redescend aussitôt et s'apprête à ramasser avec « grande revesrence ladicte partie de l'Eucharistie ; » mais quelle ne fut pas sa surprise et celle des assistants, lorsque l'on vit, dans la place de la parcelle eucharistique, une *grosse goutte de sang rouge*, qui s'imbiba dans le linge quand on voulut la recueillir, et y forma une tache de la *grandeur d'une obole*.

Messire Hugues prit alors la nappe, l'emporta dans la sacristie, et lava la tache « avec de l'eau pure et limpide jusques à cinq fois, » sans que celle-ci en reçût aucune altération, ni que la première parût moins vermeille. Le prêtre, en voyant ce résultat, se mit à pleurer et s'écria en rentrant dans l'église : « C'est le vrai sang de

Nostre Seigneur Jésus-Christ. » Il coupa ensuite, sur l'autel, toute la partie du linge teinte de sang, et la déposa, avec un profond respect, dans le reliquaire de l'église.

Cet événement ayant été porté à la connaissance de l'évêque Hélie, ce prélat envoya, le second dimanche après Pâques, Jean Javrosier, grand-vicaire et official du diocèse, pour informer sur ce fait. Il vint donc à Blanot, assisté de Guillaume, archiprêtre d'Autun et curé de Lucenay-l'Évêque; de Hugues Chapelot, licencié ès-lois, seigneur d'Effours, et d'Étienne Engauvrant, notaire royal et apostolique.

Le grand-vicaire, aussitôt après son arrivée, commença l'information. Le curé et sept autres témoins, « tenus et estimés par les paroissiens pour gens de bien, dignes de foi, et d'honnêtes mœurs et conversation, ayant presque tous l'âge de cinquante ans, » déclarèrent solennellement « avant desjeuner, après avoir reçu l'absolution et serment fait sur les saints Évangiles, touchés corporellement, sur les menaces du divin jugement et sur la damnation de leurs âmes, que ils ne diroient rien en faveur, grâce et amour de leur curé, ni par haine ou malveillance, ni par crainte, circonvension ou espérance d'avoir quelque chose; qu'ils ne déposeroient rien que ce qu'ils avoient véritablement veu et sçu.... » Ce terrible serment ainsi prêté, tous confirmèrent l'exactitude et la vérité du fait, qui fut déclaré miraculeux (1).

L'année suivante, le pape Jean XXII accorda, par une bulle, de nombreuses indulgences à tous ceux qui feroient dire des messes dans l'église de la paroisse, donneraient des ornements ou accompagneraient le Saint-Sacrement. Cette relique, que l'on conserve encore dans la sacristie de Blanot, dans un tube en verre, où nous l'avons vu en

(1) Procès-verbal en parchemin dressé par le notaire; GAGNIARD, *Hist. de l'église d'Autun*, p. 148.

1848, attira, pendant plusieurs siècles, le lundi de Pâques de chaque année, une foule de pèlerins en ce lieu.

Il faut convenir que l'autorité prit, en cette circonstance, tous les moyens possibles de connaître la vérité, et que rien de ce que la prudence humaine recommande en pareille occasion, ne fut négligé. Beaucoup de faits, dont personne ne doute, sont appuyés sur des témoignages moins respectables et moins propres à opérer la conviction.

Blanot se divisait anciennement *en duché et royauté*. La première partie composait une seigneurie en toute justice, dont le siège était à Maison-Tiers, à l'ouest; elle comprenait une portion du chef-lieu, et était mouvante du duché de Bourgogne. La seconde formait une autre terre avec justice haute, moyenne et basse, qui relevait de l'évêché d'Autun (1).

Le premier fief, où l'on remarquait autrefois un manoir seigneurial, appartenait, en 1274, à Poinçot de *Maison-le-Tier*, qui vendit, la même année, ses droits sur Blanot et sur le cours du ruisseau de ce nom au prieur de Bar-le-Régulier. Il passa, dans la suite, à l'église d'Autun, qui le céda, en 1563, à Paul de Clugny, seigneur de Menessaire (2).

Effours, ancienne maison-forte, située dans la vallée, au sud de Blanot, formait, avec ses dépendances, une terre avec justice haute et basse, dont le ressort s'étendait sur la plus grande partie de la paroisse, et qui mouvait de l'évêché d'Autun. Tous les sujets étaient tenus au guet-et-garde autour de ce château en temps de guerre et péril, et devaient contribuer aux réparations des fossés et autres fortifications. Guy de Vignoles, chevalier, dont les ancêtres furent bienfaiteurs du monastère de Bar, reconnu, en 1273, tenir en fief du prieur ses terres de

(1) COURTÉPÉE, tome VI, p. 261.

(2) *Ibid.*; GAGNARD, *Hist. de l'église d'Autun*, p. 219.

Chevannes, d'Effours et de Maison-Tiers en partie. Hugues Chapelot, écuyer, seigneur d'Effours, acquit en 1321, moyennant trois deniers de cens, les droits que Poinçot avait cédés au prieuré sur Blanot et sur le cours de la rivière. Geoffroy de Thoisy, chevalier, chambellan de Philippe-le-Bon, qui mérita, par sa belle conduite au siège de Rhodes, où il combattit avec la plus grande intrépidité contre les Turcs avec trois galères, le grade d'amiral de Bourgogne, vendit cette terre, en 1470, au chapitre de la cathédrale d'Autun. Celui-ci, avec l'approbation de l'évêque, Pierre de Marcilly-Cypierre, la repassa, en 1563, à Paul de Clugny, seigneur de Menes-saire, dont les descendants en jouirent pendant cent ans au moins. L'un d'eux céda à N. Néant une pâture, appelée *Beaumont* et située à Lhuis-Quarré, pour une rente annuelle de quatre boisseaux d'avoine, quatre sous de cens, et à la condition de tenir fermée d'une haie sèche la cressonnière qui s'y trouvait, et dont il se réserva le produit. Claude Espiard, sieur de Genoux et conseiller au parlement de Bourgogne, était seigneur d'Effours et de Blanot en 1669. Claude-Bernard, son petit-fils, baron de La Cour-d'Arcenay, lui succéda en 1711. Messire Lopin de Montmort possédait Blanot en partie vers 1780 (1).

Jonchères, hameau bâti sur une hauteur, au nord, à cinq cent vingt-quatre mètres au-dessus du niveau de la mer, était autrefois alternatif avec Liernais. Il a été le berceau de la famille Baudiau, l'une des plus anciennes de la commune.

Au mois de juillet 1761, un orage épouvantable fondit tout-à-coup sur Blanot et y causa les plus terribles dévastations. Tandis qu'une grêle funeste brisait les moissons jusqu'à la racine, les torrents, en se précipitant du sommet des montagnes, couvraient les belles prairies,

(1) *Courtréens*, tome vi, p. 161 et 162.

qui tapissent la vallée, d'une couche de gravier de deux mètres d'épaisseur. Les moulins et les maisons, situés sur le passage des eaux, furent entraînés et disparurent sans qu'il en restât de vestiges. Des ravines, larges et profondes, attestèrent long-temps la violence extraordinaire du fléau. Le pays fut plus de cinquante ans à s'en remettre.

IV.

BRAZEY-EN-MORVAND, autrefois BRAZIERS,

Braseium, Braziacum.

A quatre kilomètres, au sud de Liernais, on rencontre, en suivant la voie d'Agrippa, un village de chétive apparence, situé sur un large plateau (1), c'est Brazey, chef-lieu d'une commune d'environ six cents habitants. Il se compose d'un petit groupe de chaumières, séparées de l'église et du presbytère par l'antique voie dont nous venons de parler. A trois cents mètres, au nord, on remarque le vieux manoir des anciens seigneurs du pays, qui avaient fondé dans ce village deux foires, qui s'y tiennent encore, le 12 avril et le 7 septembre de chaque année. Ce château, où se trouvait, au seizième siècle, un prêche pour les huguenots du voisinage, fut rebâti en 1666. Ses fossés, naguère larges et profonds, sont en partie comblés. Il est formé de trois corps de bâtiments, au centre desquels se trouve une vaste cour carrée, où l'on arrive en traversant un pont dormant en pierre et un portail, que précédait autrefois une longue avenue com-

(1) Son élévation au-dessus du niveau de la mer est de quatre cent quarante-huit mètres.

muniquant avec le chemin romain , à l'est. Ses alentours étaient alors remarquables.

La paroisse de Brazey, jadis du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Saulieu , était un bénéfice à la collation du chapitre de Saint-Andoche , qui percevait une partie des dîmes. Philibert Dulniau , qui en était curé au commencement du dix-septième siècle , n'avait pas malheureusement les vertus de son état. On croyait facilement alors qu'un mauvais prêtre pouvait être un bon magicien. Il fut donc traduit , en 1627 , devant le tribunal de l'évêque diocésain sous l'accusation de magie , condamné à la dégradation du sacerdoce , qui eut lieu publiquement dans l'église cathédrale , par les mains de l'évêque Claude de La Magdeleine de Ragny , et livré ensuite au bourreau (1).

L'église paroissiale , entourée du cimetière , et à laquelle le presbytère est presque contigu , n'est nullement remarquable. Le chœur , reconstruit au quinzième siècle , est seul voûté. La nef est beaucoup plus ancienne et peut dater de la fin du douzième. On voit dans les vitraux de deux fenêtres , du côté nord , un écusson portant : « De sable à une croix d'or , » qui sont les armes des Jaucourt. Gérard de Brazey , seigneur du lieu , y avait fondé , en 1481 , une messe perpétuelle , le lundi de chaque semaine. Le curé était tenu , lorsque le seigneur était dans son château , d'aller la célébrer dans la chapelle du manoir ; mais , en ce cas , il avait droit d'y être *ébergé* , si tel était son bon plaisir.

Cette église a été dédiée à saint Germain , évêque d'Auxerre , sans doute en mémoire du passage du cortège funèbre qui ramenait d'Italie , en 448 , le corps du pieux prélat , mort à Ravenne. Au centre d'une vaste forêt , située à peu de distance , au nord , et qui porte aussi le nom du

(1) LÉGOUX , *Hist. manuscrite des évêques d'Autun*.

saint, il existait, en 1271, un hameau nommé *Tanoise* et une antique chapelle, qui lui était aussi dédiée. A Nantille, au nord-ouest, on voyait, au dernier siècle, une autre chapelle rurale, élevée en l'honneur de sainte Marguerite, vierge et martyre.

La terre de Brazey, seigneurie en toute justice, mouvante du duché de Bourgogne, remontait aux premiers temps de la féodalité. Elle fut long-temps possédée par une noble famille de ce nom. Labaud de Brazey, chevalier, seigneur en 1160, la laissa à Jacques, son fils, qui en jouissait au commencement du siècle suivant. Elle passa de ce dernier à Hugues, qui partit en 1248 pour la croisade, puis à Aimo, dont les fils, Jean et Guillaume, firent du bien, en 1285, au prieuré de Bar-le-Régulier. Le dernier fut inhumé en 1313, dans l'église de Lucenay, où l'on voit sa tombe.

Brazey fut sans doute engagé, en tout ou en partie, au monastère de Saint-Jean-le-Grand d'Autun; car on voit un hommage fait pour cette terre au duc de Bourgogne, en 1332, par Jeanne, abbesse de ce couvent, et un autre par Alix en 1407.

Jean de Brazey, chevalier, issu des anciens seigneurs, en ayant fait retrait, quelques années après, la laissa à Gérard, son fils, dont nous avons parlé, qui en jouissait en 1481. Elle entra ensuite dans la maison de Jaucourt, où elle resta pendant deux siècles et demi. François-René, seigneur de Brazey en 1666, rebâtit à la moderne l'antique maison-forte. Cette branche des Jaucourt ne fut pas moins zélée que les autres pour la réforme.

Bernard-Melchior Comeau de Charry, capitaine au régiment de La Sarre, acquit Brazey en 1768, et le laissa à Jacques-Louis-Joseph, son fils, qui lui-même l'a transmis à l'aîné de ses enfants.

Chevannes, hameau voisin de Brazey, possédait aussi une ancienne maison-forte, dont on voyait encore des

vestiges, au dernier siècle, entre ces deux localités. Ce fief, avec justice et seigneurie, comprenait une partie du chef-lieu de la commune, et mouvait des comtes de Nevers et des ducs de Bourgogne. Il appartenait, au treizième siècle, au prieur de Bar, qui le tenait de la munificence de ces princes. Eudes III lui avait fait l'abandon de sa portion en 1203. Jean, prévôt d'Alligny et seigneur de Chevannes, prétendait, en 1260, tenir ses fonds en fief-lige du prieur, mais posséder sa maison-forte en franc-allen. Guy de Vignoles, chevalier, seigneur d'Effours, en fit foi et hommage, treize ans plus tard. Le prieur, Charles de Roberval, abandonna, en 1609, aux habitants deux cantons de bois voisins, moyennant une somme en principal, qui lui fut payée en monnaie courante en Bourgogne, et une rente annuelle d'une livre.

Le hameau du Montot formait un troisième fief, qui eut aussi des seigneurs de son nom.

V.

MENESSAIRE-LÈS-PATUÉ, *Menessalum*.

Par une singularité assez rare de nos jours, cette commune est totalement détachée, non-seulement du canton dont elle dépend, mais encore du département de la Côte-d'Or, et se trouve enclavée dans ceux de la Nièvre et de Saône-et-Loire. Elle renferme environ huit cents habitants et comprend une superficie de quatorze cent quatre-vingt-onze hectares (1). Son territoire, entouré de forêts, est très-accidenté, et par conséquent très-montagneux. Les

(1) Sept cent trois sont en forêts.

sommets les plus élevés sont ceux qui le séparent , à l'ouest, du département de la Nièvre. Le principal, appelé *Gros-Moux*, sur lequel on voyait naguère un signal, compte sept cent vingt-un mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le village de Menessaire, le plus considérable du canton, occupe un plateau allongé de l'ouest à l'est, et entouré, sur trois côtés, de profondes vallées. Il comprend presque toute la population de la commune. Son surnom vient d'une immense forêt, qui s'étend parallèlement, au sud, et dans laquelle les habitants avaient autrefois droit d'usage et de pacage, et de conduire leurs porcs au *sortir de l'auge de mars* (1). Il ne renferme guère que des chaumières. Pillé et brûlé, en 1444, par les gens du Dauphin, depuis Louis XI (2), il se remit difficilement de ses ruines. Un nouvel incendie le consuma en partie en 1801 (3). L'église, alors ruineuse, ne présenta, pendant vingt ans, qu'un monceau de décombres. Réparée en 1822, elle fut de nouveau démolie douze ans plus tard et agrandie. Elle se compose aujourd'hui d'un chœur, et d'une nef appuyée de deux bas-côtés, mais sans caractère. Sous l'abside, régnait autrefois un caveau destiné à la sépulture des seigneurs du pays. Cette partie de l'édifice est presque exclusivement dallée en tombes, où on lit les noms de plusieurs barons de Menessaire. Le maître-autel, en bois sculpté, a été tiré de l'église de Fontaines, village situé près de Dijon et connu par la naissance de saint Bernard. Cette église est sous l'invocation de saint Aubin, dont la fête est un jour de louage de domestiques; celle de l'Assomption de la Sainte-Vierge donne lieu à un petit apport.

La paroisse, jadis du diocèse d'Autun et de l'archi-

(1) Mais il leur était défendu de tenir d'autre bétail que celui du seigneur.

(2) M. BULLIOT, *Notice sur l'abbaye de Saint-Martin d'Autun*, p. 315.

(3) Les cloches fondirent.

prêtre d'Anost, était un bénéfice à la collation de l'abbé de Saint-Rigaut, ancien monastère situé près de Charlieu, dans le diocèse de Mâcon. Les dimes appartenaient partie au curé et partie aux barons du lieu. Cette paroisse a été desservie, pendant le premier quart de ce siècle, par le curé de Moux.

Au sud-ouest de Menessaire, en tête d'une belle prairie, on remarque l'antique manoir des seigneurs, construction du seizième siècle, se composant d'un grand corps de logis avec un donjon, et de quatre tours, dont deux sont détachées. Une ceinture de fossés, larges et profonds, que l'on franchit sur deux ponts dormants, enveloppent tout l'édifice ; mais ils sont actuellement desséchés. Ce château fut brûlé en 1444, par le Dauphin, et par les huguenots, vers 1570. Tous les sujets de la seigneurie, en leur qualité de retrayants, étaient tenus, par l'ordonnance du duc de Bourgogne, de l'an 1408, de faire guet-et-garde autour en temps de guerre et d'imminent péril, et de pourvoir aux réparations des fossés et des ponts dormants. Il existe des souterrains sous l'édifice entier. Dans la salle d'honneur, vaste pièce surmontée d'un plancher peint à fresque avec des têtes couronnées, qu'on dit être les ducs de Bourgogne, on voit un tableau encadré dans la boiserie de la cheminée, représentant Nicolas de Fussey, en costume de lieutenant-général des armées. A côté de lui, se trouve l'écusson de ses armes, qui étaient : « D'azur à une fasce de gueules, accompagnée de six merlettes, trois en chef et trois en pointe.

La terre de Menessaire, ancienne seigneurie en toute justice, avec titre de baronnie, puis de marquisat, qui lui fut conféré vers 1668, par le roi Louis XIV, en faveur de son ami et féal Nicolas de Fussey, gentilhomme de sa chambre, chevalier de ses ordres, lieutenant-général de ses armées et gouverneur de sa province de Roussillon, était située partie en Bourgogne et partie en Nivernais. La

première mouvait des anciens ducs, et la seconde du comté de Château-Chinon. Les cinq clochers qui servirent à son érection furent ceux de Menessaire, de Moux, de Blanot, de Chissey et de Gien-sur-Cure. Celui-ci avait déjà servi à l'érection du marquisat de Roussillon.

Cette terre était une des plus considérables du Morvand, car elle avait six lieues de tour. La justice se rendait à Menessaire, par un juge-châtelain, assisté d'un procureur du fisc, d'un greffier, d'un *sergent ordinaire*..., et pouvant connaître, en première instance, de toutes causes, tant civiles, mixtes que criminelles, jusqu'à punition corporelle inclusivement. Sur la principale place du village, s'élevait un signe patibulaire à trois piliers, restauré en 1662, *pour l'exemple et la crainte des malfaiteurs*, en vertu de lettres patentes du roi.

Tous les sujets de la seigneurie étaient serfs et de serve condition, mainmortables, corvéables, taillables à volonté; une fois par an, soumis au droit d'indire, de for-mariage, c'est-à-dire ne pouvant marier leurs filles hors de la seigneurie sans le consentement de leur maître. Gens de potte, ils ne pouvaient, en conséquence, faire d'assemblées sans sa permission, ni bâtir de moulin, de battoir, ou autres engins, ni faire sonner du tambour, du hautbois ou instruments quelconques. Il leur était aussi défendu de moudre leurs grains ailleurs que dans les moulins baux du seigneur, à peine d'une amende de soixante sous; néanmoins, il leur était loisible, après vingt-quatre heures d'attente, de conduire leurs fournées à un autre moulin. Celui qui se serait permis de pêcher dans le ruisseau banal, depuis la Côme jusqu'à Palaiseau, était passible d'une amende de soixante-cinq sous. La langue de tout gros bétail, tué dans la seigneurie, devait être portée au château dans les vingt-quatre heures, sous la même peine. Ils devaient la dîme de quinze gerbes l'une, les tierces de cinq, et étaient tenus de les conduire eux-mêmes dans les

granges du marquis, à moins d'encourir une amende pareille aux premières..... Ils se rachetèrent du droit de for-mariage en 1624, moyennant une rente annuelle et perpétuelle de quatorze sous par feu.

Les cabaretiers devaient, en vertu d'un arrêt rendu le 28 juillet 1671, obtenir un congé du seigneur pour vendre du vin, avoir une mesure *égandillonnée* à ses armes, et lui porter, à chaque tonneau mis en vente, une pinte de vin avec un pain d'un sou, afin qu'il le goûtât et en fixât le prix, à peine d'une amende de cinquante livres, qui se partageait, par moitié, entre lui et la fabrique de l'église paroissiale.

On comprend facilement que des droits aussi onéreux dussent, dans une occasion donnée, exciter la fureur populaire. Aussi les habitants se portèrent-ils, dans la nuit du 3 au 4 août 1789, sur le château, firent main-basse sur tous les titres seigneuriaux, si ce n'est sur le terrier de 1608, auquel nous avons emprunté ces renseignements, et les brûlèrent dans la cour même du manoir.

La terre de Menessaire eut de bonne heure des seigneurs de son nom. Guillaume I^{er} fit le voyage de la Terre-Sainte en 1147, et laissa ensuite ses domaines à Perrin, son fils, chevalier, qui les transmit à son tour à Guillaume II, et celui-ci à Hugues, dont on voyait autrefois la tombe dans le chœur de l'église. On y lisait qu'il mourut le mercredi après la Saint-Nicolas d'hiver, en 1308. Une autre tombe, qui portait gravée l'image d'un chevalier, armé de toutes pièces, se trouvait à côté; c'était celle d'Huguenin, son fils, décédé le lendemain de Saint-Georges, 1334. L'écusson, sculpté auprès de ce seigneur, portait : « D'azur, à une fasce de gueules, accompagnée de trois fleurs-de-lis d'or, posées 2 et 1. »

Jean de Clugny, chevalier, baron de Menessaire, mort en 1371, avait épousé Agnès du Meix, dont il eut, entre autres enfants, Guillaume I^{er}, qui lui succéda et prit de ses,

du chapitre de Saulieu, en 1382, la terre de Palaiseau, qu'il unit à la baronnie. Ce dernier laissa deux fils, Andoche, qui accompagna, en 1414, le duc de Bourgogne à Arras, et Guillaume II, qui fit renouveler le terrier de la seigneurie en 1426, et mourut peu de temps après. Il fut inhumé avec Jeanne d'Ostun, son épouse, dans l'église de Saint-Jean de cette ville, où sa famille possédait une chapelle avec droit de sépulture.

Jacques de Clugny, chevalier, fit foi et hommage, le 29 avril 1504, au comte de Château-Chinon, pour la partie nivernaise de sa seigneurie, et mourut trois ans après, laissant d'Adrienne de Nevers un fils nommé Paul, qui lui succéda. Celui-ci vendit les fiefs de Chaumien et de Villiers, et acquit, en 1563, ceux de Blanot et Maison-Tiers. Il avait épousé Barbe de Semur, dont il eut Jean, qui fut le dernier de la branche de Clugny-Menessaire. Il portait : « D'azur, à deux clefs adossées et posées en pal. »

La baronnie entra ensuite dans la maison de Fussey. Jacques, chevalier, seigneur de Chissey, fit refaire le terrier en 1608. Nicolas, son fils, qui obtint l'érection de la terre en marquisat, vivait encore en l'an 1700. Claude-Nicolas, son successeur, chambellan de *son altesse royale* le duc de Lorraine, mourut en 1749, et laissa ses domaines à Léopold-Charles, son fils, chambellan de Stanislas, roi de Pologne, grand bailli d'épée de Darnay..... Elisabeth de Fussey, fille de ce dernier, ayant épousé François-Gaspard Le Compasseur, marquis de Courtivron, mestre de camp des armées, membre de l'académie des sciences et président du parlement, lui porta le fief de Menessaire et ses dépendances. Ce seigneur vendit le tout vers 1798. Le château et une partie de la terre furent acquis, en 1801, par M. Léger Guyotat, qui en est encore propriétaire.

La mesure de Lucenay était autrefois en usage dans toute l'étendue du marquisat.

VI.

SAINT-MARTIN-DE-LA-MER, *Sancti Martini Ecclesia.*

Entre Liernais et Saulieu, à cinq cents mètres environ à l'ouest de l'antique voie d'Agrippa, presque entouré de hauteurs boisées, qui ne lui laissent qu'une échappée de vue vers l'est, se trouve le village de Saint-Martin, chef-lieu d'une commune de huit cents habitants, et dont le territoire comprend une superficie de deux mille trois cent vingt-deux hectares (1). Son nom vient de celui du saint thaumaturge des Gaules, auquel son église paroissiale est dédiée, et son surnom d'un ancien fief, situé au sud-est. Il est petit et assez mal bâti. On pense qu'il y exista autrefois un manoir seigneurial ; mais il n'en reste pas de vestiges.

L'église, surmontée d'un mauvais clocher en bois, est basse, sombre et laide. L'abside, peu profonde et précédée d'une arcade en forme d'anse de panier, annonce une haute antiquité. Dans la paroi du nord, au côté droit du maître-autel, est une pierre carrée portant cette inscription : « Cy gyst feu noble messire Loys de Clugny, chevalier, en son vivant baron de Conforgien, Beaumont et Beurey-Boguet, lequel a fondé en l'église de céans perpétuellement, chacun dimanche avant la messe paroissiale, deux répons de *Libera me* avec les versets *Nequando Deus* ; et à chacunes vigiles des festes de Notre-Dame, deux messes, dont la dernière sera à nothes et de *Requiem* à haulte voix et à trois leçons, dont les vespres se diront le soir d'avant, à nothes, avec la sonnerie et le

(1) Cinq cents sont en bois.

luminaire solennels ; lesdictes vespres, vigiles, messes, lesquelles seront dictes en ladicte église ou en la chapelle étant audict Conforgien, à la volonté des successeurs dudict fondateur ; confirmant pour cela la fondation faicte par feu noble messire Hugues de Clugny, aussi chevalier, son père, de deux autres répons qui se diront chacun dimanche et feste célébrantes en ladicte église, après la messe parochiale..... » Il donna, à cette fin, trente livres en argent, et plusieurs pièces de terre et de prés, situées aux finages de Saint-Martin et de Mâcon.

La nef est sans caractère. Près du chœur, au sud, il existe une chapelle d'une construction ancienne. Sur le cimetière, qu'ombragent deux ormes séculaires, on remarque plusieurs tombes modernes. Le presbytère est propre et bien bâti.

La paroisse de Saint - Martin, autrefois du diocèse d'Autun et de l'archiprêtré de Saulieu, était à la collation du doyen du chapitre de Saint-Andoche. Le patron levait une partie des dîmes ; le curé et les seigneurs de Conforgien, d'Iland et de Mâcon se partageaient le reste. Le plus ancien curé connu de cette paroisse, est Jean Pincevin, qui vivait en 1349. Michel Taumaut, habitant du lieu, légua, par son testament de l'an 1480, plusieurs pièces de terre à l'église, pour fonder son anniversaire, « plus son bon manteau à monsieur saint Martin, sa bonne jacquette à monsieur saint Michel, son patron, ses bonnes chausses à Notre-Dame, et huit torches pour le luminaire de ses funérailles. »

Cette paroisse dépendait anciennement tout entière de la Bourgogne, dont elle formait une châtellenie ; mais par une convention, intervenue entre le duc et le comte de Nevers, le fief de Saint-Martin, celui de La Mer et la seigneurie de Mâcon, furent unis au Nivernais, en échange des possessions de ce dernier à Saulieu et à Colomchèvre, et soumis à la châtellenie de Liernais. Le reste continua de

faire partie de la Bourgogne. Les hameaux d'Iland et de Lavault étaient alternatifs, celui-ci avec Saulieu et celui-là avec Saint-Léger-de-Fourches.

Conforgien, *Confergeolum*, situé sur les hauteurs, à l'ouest (1), près de la route d'Autun à Saulieu, dans un endroit maigre et très-froid, était autrefois le siège d'une antique seigneurie, ayant le titre de baronnie et qui mouvait du duché de Bourgogne, ainsi que celle de Beaumont (2), qui lui était unie. Elle avait quatre lieues de circuit, et donnait entrée et séance aux états de la province avec le corps de la noblesse. Par une exception, favorable aux possesseurs, elle ne devait pas de lods et ventes, ni de droit de mutation d'aucune espèce. Ses revenus, estimés environ huit mille six cents livres, se composaient du produit de cinq cent cinquante hectares de forêts, dans lesquelles les habitants avaient droit d'usage et de pacage; de quatre domaines, de onze étangs, tant petits que grands; d'un moulin banal, de diverses rentes, s'élevant environ à six cents livres, et des dîmes d'Alligny, estimées quatre cents. Le seigneur avait droit de haute, moyenne et basse justice, de chasse à cors et cris dans toute l'étendue de la terre, d'élever un signe patibulaire à deux ou trois piliers, en vertu d'une concession des anciens ducs de Bourgogne, et d'une seconde autorisation accordée par les rois de France; il jouissait, en outre, des droits d'indire, de retenue, de mesure, de tierces, à raison de treize gerbes l'une, de banvin, de langues d'aumailles, d'amendes, de taverne, pour lequel il lui était dû une pinte de vin et un petit pain; de coutume d'honneur, qui consistait, outre les redevances ordinaires, en deux boisseaux et demi de grains (3).....

(1) A cinq cent soixante-seize mètres au-dessus du niveau de la mer.

(2) Voyez l'article d'Alligny, p. 83.

(3) Terrier de Conforgien.

Tous les sujets étaient serfs et de serve condition, mainmortables, corvéables, taillables à volonté une fois par an, tenus au guet-et-garde autour du manoir seigneurial, aux réparations des fossés et des murailles, en qualité de retrayants, et devaient une poule de coutume par feu à la Saint-Martin d'hiver....

Le château, bâti dans la vallée, au sud-ouest, près d'un étang, est une construction du quinzième siècle, consistant principalement en une vaste tour carrée, à trois étages, hérissée de meurtrières et surmontée d'un toit pyramidal. L'ancienne salle d'armes, située au premier étage, a quarante pieds de long sur vingt-un de large. Le souvenir de la chapelle castrale s'est conservé dans le nom de *Derrière-la-Chapelle* que porte encore une pièce de terre voisine. On y remarquait autrefois plusieurs tours, dont l'une s'appelait *Tour-du-Guet*, et une seconde *Tour-du-Prêche*, en mémoire de ce qu'elle servit, au seizième siècle, de temple aux huguenots de Saulieu et des environs. Les ministres calvinistes d'Arnay, de Couches et de Châtillon-sur-Seine, faisaient, en effet, de fréquentes apparitions à Conforgien dans l'intérêt de la secte (1).

Cette terre a eu des seigneurs de son nom. Lambert de Conforgien assista, en 1146, à l'assemblée de Vézelay et partit, l'année suivante, avec la noblesse française pour la Palestine; ses descendants, entre autres Renaud, qui vivait en 1289, marchèrent sur ses traces (2). Elle passa, au quatorzième siècle, dans la maison de Clugny, qui l'a possédée plus de trois cents ans. Henri, qui en était seigneur en 1426, fut conseiller du duc de Bourgogne, et se distingua par sa prudence et sa valeur. Il mourut en

(1) COURTÉPÉE, tome VI, p. 270.

(2) COURTÉPÉE, *Description de Bourgogne*, tome VI, p. 270.

1452, et laissa la baronnie à Hugues, son fils, chevalier (1), bailli d'Autun, qui fonda en 1492, dans l'église collégiale de Saulieu, une chapelle en l'honneur de Notre-Dame-de-Pitié, qu'il dota, et où il fut inhumé. Elle était desservie par deux chapelains à la nomination des barons de Conforgien, ses successeurs. Il avait épousé Louise de Sainte-Croix, dont il eut plusieurs enfants (2). Louis, l'aîné, baron de Conforgien, de Beaumont, de Mâcon, de Beurey-Boguet... fut tenu sur les fonts de baptême par Louis XII, qui le fit lui-même chevalier, la veille de la bataille d'Aignadel, gagnée sur les Vénitiens, le 14 mai 1509. Il mourut quelque temps après et fut inhumé dans le sanctuaire de l'église de Saint-Martin, au côté droit du maître-autel, où l'on voit son épitaphe, que nous avons rapportée plus haut.

Guillaume de Clugny se distingua sous le nom de baron de Conforgien. Il s'attacha de bonne heure à Henri le Béarnais, et eut part à ses combats et à sa gloire. Il défendit vaillamment, en 1602, la ville de Genève contre les troupes de Charles-Emmanuel de Savoie qu'il défit. Aussi les Genevois, reconnaissants, déposèrent l'armure du libérateur dans leur arsenal, comme un monument perpétuel de sa valeur (3).

Jean de Refuge, chevalier, baron de Coësmes, G. de l'Isle-du-Gat-d'Olonne et la maison de Jaucourt pos-

(1) Hugues fonda deux *Libera*, chaque dimanche, dans l'église de Saint-Martin, dont il était seigneur laïc. Guillaume fut évêque de Poitiers et garde du scel de Louis XI. Ferri de Clugny, lieutenant-général de la chancellerie en 1450, et official d'Autun, se distingua dans le droit. Il fut nommé, neuf ans plus tard, évêque de Tournay, puis envoyé en ambassade à Rome et créé cardinal en 1480. Il mourut, trois ans après, dans cette capitale du monde chrétien. L'évêque d'Alexandrie prononça son oraison funèbre.

(2) Claude, le puîné, fut la souche des branches du Brouillart et d'Effours.

(3) *Courtrépès*, tome v, p. 271.

sedèrent ensuite la terre de Conforgien. Le sire de Saint-Mesmin, qui l'avait acquise au dix-huitième siècle, la revendit à César-Gabriel de Choiseul, duc de Praslin, baron de Thoisy, de Chassy.... dont la petite-fille épousa Victurnin de Beauveau, auquel elle porta cette seigneurie. Le prince Etienne de Beauveau, leur fils, en est aujourd'hui propriétaire.

Iland-lès-Saulieu, situé dans la vallée, à l'ouest de Conforgien, formait une autre seigneurie en toute justice, qui fut démembrée en partie de la baronnie d'Alligny, et dont elle relevait pour cette part. Elle avait elle-même dans sa mouvance ou sa dépendance, les fiefs de Bazolles, de Champ-Comeau, de Fétigny en partie, de La Ferrière, de Lavault, de Ruère, de Chassagne..... Les habitants de ces hameaux étaient retrayants de sa forteresse, et, comme tels, tenus au guet-et-garde et aux réparations des fossés, du pont dormant..... Ce manoir, vulgairement dit Tour-d'Iland, était bâti dans une prairie, au nord-est du village. Il n'en reste que quelques vestiges de fossés, de tours et de souterrains, sur lesquels ont crû des buissons. Il occupait l'étendue d'un journal de terre (1).

Tous les sujets étaient serfs et de serve condition, main-mortables, corvéables, taillables au jour de Saint-Barthélemy, à peine de sept sous d'amende, censitaires au jour de Notre-Dame de mars; ils devaient le droit d'indire dans les quatre cas ordinaires, les dîmes et tierces de quinze gerbes l'une, cinq sous sept deniers de champoi, une poule de coutume par feu, à Noël. Gens de potte, ils ne pouvaient, en conséquence, ni faire d'assemblée publique, ni jeter d'impôts sur eux-mêmes, ni bâtir de moulin, de battoirs ou autres engins sans la permission du seigneur, qui jouissait de droits féodaux fort étendus, comme de pêche, de chasse à cors et à cris... La rivière

(1) Terrier d'Alligny.

de Tarnain, qui séparait cette baronnie de celle d'Alligny, était banale pour les deux seigneurs (1).

La terre d'Iland a passé dans beaucoup de mains. Après avoir été possédée par diverses maisons, elle entra, au quinzième siècle, dans celle de Cussigny, dont un membre, Bernard, la vendit, en 1480, à Lucas Barbier, seigneur de Vésigneux. Sébastien, fils de ce dernier, en fit refaire le terrier en 1530, et la laissa, onze ans après, à Jacqueline de Vésigneux, sa nièce, dont la fille, Louise de Montmorillon, la porta à César de Bourbon, comte de Busset. Jean-Louis, leur petit-fils, en fit dénombrement en 1651, et la vendit, à son tour, quelques années plus tard, à Charles de Montsaulnin, seigneur de Montal, lieutenant-général de grande réputation. Son arrière-petite-fille, Anne-Marie de Montal, épousa, en 1736, Charles-Paul de La Rivière, vicomte de Tonnerre et de Quincy, auquel elle porta cette terre et tous les biens de sa maison (2).

Lavault, au nord d'Iland, a pris son nom de sa situation dans une vallée. Ce fief, avec moyenne et basse justice, était une dépendance de la seigneurie dont nous venons de parler. Les habitants, ainsi que ceux du fief principal, étaient, en outre, retrayants de Saulieu, et, comme tels, tenus à une partie des frais d'entretien des murailles et fossés de cette ville, et au guet-et-garde en temps de guerre et de péril.

Mâcon-les-Saulieu, dans la vallée, à l'est de Saint-Martin, formait aussi une seigneurie en toute justice, mouvante du duché de Nivernais, à cause de la châtellenie de Liernais. L'ancien manoir est bâti dans une gorge et entouré d'un étang marécageux, qui en rend le séjour insalubre. Il a été reconstruit en 1771. On y remarquait

(1) *Ibid.* ; voyez l'article d'Alligny, p. 79.

(2) Voyez l'article de Dun-les-Places, p. 207.

autrefois une chapelle, dédiée à saint Jean-Baptiste, dont le seigneur avait le patronage.

Cette terre appartenait, en 1410, à Pierre de Cussigny, chevalier, sire de Vianges, du Pont-d'Aizy..... Bernard, son petit-fils, vendit Iland en 1480. Mâcon passa ensuite à Louis de Clugny, baron de Conforgien, qui donna quelques pièces de terre, dans cette seigneurie, pour fonder son anniversaire dans l'église de la paroisse, et en fit renouveler le terrier en l'an 1500. Elle entra plus tard dans la famille Espiard, dont une branche, qui la possédait en 1690, prit le nom. Jean-Baptiste Espiard de Mâcon en était seigneur en 1774. Il épousa Anne-Augustine Espiard de La Cour, et en eut, entre autres un fils, Jean-Baptiste-Alexandre, mort en 1839, sans postérité. Cette terre appartient aujourd'hui à M. de Sarcus.

VII.

SAVILLY, *Sapilliacum*, *Savilliacum*.

A dix kilomètres environ au sud de Liernais, au sommet des montagnes, dont la plus haute compte cinq cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, au bord de l'antique voie romaine, qui traversait le canton (1), est bâti le village de Savilly; il se compose d'un groupe de chaumières, que domine sa vieille église. Cette situation élevée, et d'où la vue est sévère, n'est pourtant pas sans agrément. La commune ne renferme que trois cent quatre-vingts habitants.

(1) Elle passe sur le sommet de la montagne, à l'est. Plusieurs archéologues ont cru reconnaître à Savilly l'ad. xii de l'*Itinéraire d'Antonin*, ce qui prouverait son ancienneté.

La paroisse de Savilly, à laquelle est réunie celle de Villiers, située dans la vallée, au nord-ouest, ne jouit de ce titre que depuis 1775 environ. Jusque-là elle avait formé l'annexe de Bar-le-Régulier, village distant de trois kilomètres, au nord-est. Elle était alors du diocèse d'Autun, et relevait de l'archiprêtré de Saulieu, du bailliage et du grenier à sel de cette ville. Le patronage de la cure et les dîmes appartenaient au chapitre de Semur en Auxois, à cause du prieuré de Bar. Cette paroisse a été desservie par le curé de Blanot depuis le commencement de ce siècle jusqu'en 1853.

L'église, placée sous l'invocation de la sainte Vierge (1), et entourée du cimetière, est un petit édifice où l'on remarque trois époques. Le chœur, au-dessus duquel s'élève un clocher en bois, date du quatorzième siècle; la nef remonte à la fin du douzième; le portail de l'ouest présente les caractères de la renaissance. Mais tout cet ensemble est tellement ruineux, qu'il s'écroulera sous peu s'il n'y est fait de promptes réparations. Le chœur surtout est profondément lézardé, et ne serait déjà plus debout sans des pièces de bois placées en contre-forts. Le presbytère, situé au sud, est une construction qui ne date que de 1852.

Savilly était, au septième siècle, une terre appartenant à Corbon, seigneur de Corbigny. Son fils, le bienheureux Varé, la légua, en 706, à l'abbaye de Saint-Andoche de Saulieu, qui la perdit peu de temps après, par l'injustice de Charles-Martel. Ce prince la donna, vers 731, à un de ses leudes, en récompense de ses services contre les Sarrasins. Barthélemy de Liernais, qui en était seigneur en 1208, la légua, pour fonder son anniversaire, et peut-être aussi pour l'acquit de sa conscience, au prieuré de Bar-le-Régulier. Six ans plus tard, Aubert de Lucenay

(1) L'Assomption.

abandonna au monastère le fief qu'il possédait à Savilly, tout en se réservant les droits de guet-et-garde à sa maison-forte de Visigneux, de laquelle étaient retrayants tous les habitants d'autour de l'église. Jean, prévôt d'Alligny, fit, dans le même temps, un semblable abandon. De cette époque les religieux devinrent seigneurs hauts et bas justiciers de l'endroit. En 1260, ils cédèrent à l'évêque d'Autun, pour sa vie durant seulement, la *ville de Savilé* et une charrue de bœufs. Le prieur, Étienne de Brazey, accorda, en 1433, aux sujets de cette seigneurie, moyennant une quarté d'avoine par feu, les *usages, chauffages, usufruits et parcours en toute saison* dans les bois de la *Corée*, de la *Piole*, de la *Gruère* et de la *Grenite*. Cette concession fut, au seizième siècle, le sujet d'un long procès; mais ces divers droits leurs furent reconnus et confirmés, en 1563, par le prieur Jacques Barthie, et, en 1626, par Charles de Roberval. Le chapitre de Semur en Auxois succéda à tous les droits du prieuré en 1725.

Le fief de Fontagnerot, joignant le village, à l'ouest, appartenait, en 1730, à Antoine-Léonard-Germain de Bouton, conseiller du roi, qui le laissa à Augustin, son fils, issu de son mariage avec Claude Blanot, lequel en jouissait en 1765. Trois ans après, les habitants de Savilly consentirent à payer une somme de huit livres pour leur part des réparations et du nettoiement des fossés du château de Visigneux.

VIII.

VILLIERS, *Villare*.

Ce nom indique qu'autrefois il exista en ce lieu une maison des champs ou métairie romaine, dont on retrouva, au temps passé, quelques vestiges. La commune, peuplée

de deux cent soixante habitants seulement, est limitrophe de Savilly, auquel elle est réunie pour le spirituel. Son territoire est très-montagneux. Le chef-lieu, formé d'une agglomération assez considérable de chaumières, est situé sur le versant sud-est d'une colline, au pied de laquelle coule le ruisseau de Blanot. L'église, édifice de petite dimension, est basse et humide. Il n'y existe pas de voûte. La paroisse, autrefois du diocèse d'Autun, de l'archiprêtré et du bailliage de Saulieu, était un bénéfice à la collation du prieur de Mesvre, auquel appartenait une partie des dîmes. Il était aussi seigneur haut-justicier du fief de La Grange de Montmorin, situé au sud ; mais il fut forcé de le vendre en 1527, pour payer sa part de la rançon du roi François I^{er}.

On remarque à Villiers un antique manoir, encore armé de ses tours, et qui domine le village. Il était le siège d'une seigneurie en toute justice, qui eut des possesseurs de son nom. Cette terre entra, au quatorzième siècle, dans la maison de Damas, branche de Cormaillon. Guyot de Damas en était seigneur en 1487. Elle passa ensuite aux Clugny. Paul, chevalier, baron de Menessaire, la vendit vers 1563. Pierre Bidault, bourgeois de Saulieu, qui la possédait en 1775, la laissa à ses descendants, auxquels elle appartient encore (1).

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

(1) COURTÉPÉE, tome VI, p. 381.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
CANTON DE MOULINS-ENGILBERT	1
Moulins-Engilbert, ville, paroisse, église, communautés religieuses, hommes illustres, fiefs et seigneuries . . .	2
Isenay, paroisse, église, preuré; le Tremblay, etc. . .	23
Maux, paroisse, église, prieuré, seigneuries	28
Montaron, sa situation, son territoire, ferme-modèle, pa- roisse, église, prieuré et seigneuries	32
Onlay, situation, antiquités, population, église, commu- nauté religieuse et seigneuries	35
Préporché, nom, paroisse, église et seigneuries. . . .	39
Saint-Honoré-la-Montagne, population, paroisse et église, prieuré, thermes romains, château, seigneuries, etc. .	42
Sermages, bataille, paroisse et église, fiefs, etc. . . .	52
Vandenesse, bourg, paroisse et église, Guillaume Thollet, marquisat	55
Villapourçon, son nom, paroisse et église, châtellenie, fiefs.	59
CANTON DE MONTSAUCHE.	64
Montsauche, son nom, le champ des Gaulois, église, pa- roisse, seigneurs	65
Alligny-en-Morvand, sa situation, église, château; le Meix- Jeannin, paroisse, baronnie, seigneurs, etc.	74
Chaumard, nom, paroisse, fiefs et seigneuries.	85
Gien-sur-Cure, situation, paroisse, fiefs, etc.	88
Gouloux, chemin romain, paroisse, pont, cascade, sei- gneurie	90
Moux, paroisse, église, camp romain, fiefs.	93
Ouroux, son nom, ses antiquités, paroisse, seigneurie, etc.	98

	Pages.
Planchez, nom, température, légende, incendies, émeute, fiefs	405
Saint-Agnan-la-Chapelle, son érection en paroisse, chapelle, confrérie, fief	444
Saint-Brisson, situation, château, un huguenot, paroisse, châtellenie	449
CANTON DE CORBIGNY	425
Corbigny-Saint-Léonard, son origine, abbaye et abbés, paroisse, siège, les calvinistes, foires, etc.	426
Cervon, la Belle-Pierre, bourg, collégiale, comté, seigneuries	445
Gâcogne, paroisse, Raffigny, fiefs	459
Mhère, son nom; le Haut-du-Banquet, paroisse, fiefs	464
Mouron en Morvand, paroisse, procès; Coulon, Tavenault, tour d'Épiry.	469
Vauclaux, son nom, sa situation, église et seigneuries	475
CANTON DE LORMES.	477
Lormes, sa situation, ses antiquités; église, baronnie, maladrerie, bailliages, barons, hommes illustres.	478
Bazoches, paroisse, église, château, comté, seigneurs, etc.	200
Brassy, situation, paroisse et prieuré, incendie, fiefs.	208
Chaloux, les Normands, église, vieux château, les Gaux.	216
Dun-les-Places, église des Places, prieuré de Saint-Marc, camp retranché, comté et seigneuries.	220
Empury, antiquités, paroisse et église	243
Marigny-l'Église, villa romaine, église, châtellenie, fiefs	245
Pouques, situation; le val Saint-Georges, église, etc.	252
Saint-André-en-Morvand, église, paroisse, seigneuries.	263
Saint-Martin-du-Puy, paroisse, baronnies, seigneurs, prieuré	268
MORVAND AUTUNOIS.	279
Monthelon, sainte Chantal, paroisse, baronnie, etc.	281
Tavernay-en-Morvand, antiquités, Guy Besors, seigneuries.	284
CANTON DE LUCENAY-L'ÉVÊQUE.	286
Lucenay-l'Évêque, paroisse, bourg, baronnie, les écorcheurs; Visigneux	Ibid.
Anost, situation, église, Rousseillon, seigneuries	295
Barnay, situation, voie romaine	302

La Celle-les-Autun, Saint-Merri, église; La Vesvre, etc. . .	303
Chissey-en-Morvand, château, paroisse, seigneurs, les alliés.	308
Cussy-en-Morvand, situation, foires et marchés, sei- gneuries.	312
La Petite-Verrière, sa situation, son nom, seigneuries, etc.	316
Reclennes, paroisse, château, seigneuries.	319
Roussillon, paroisse, la <i>Roussillonade</i> , affranchissement, marquisat, seigneurs.	321
Sommant, situation, église, prieuré, château, etc. . .	340
CANTON DE SAINT-LÉGER-SOUS-BEUVRAY	345
Saint-Léger-sous-Beuvray, église, confrérie, seigneuries. .	346
Étang-sur-Aroux, église; La Perrière, Jean Germain, fiefs; Laizy, Brion, Mandrin	350
La Comelle-sous-Beuvray, situation, paroisse; le Jeu, etc.	356
Saint-Didier-sur-Aroux, église, étang de Roulon; Cha- rancy, etc.	358
Thil-sur-Aroux, situation, prieuré, seigneuries	362
Verrières-sous-Glaine, nom, paroisse, église, roches de Glaine, châteaux de Bouton, de Vautheau, etc. . .	365
MORVAND AVALLONNAIS.	375
CANTON D'AVALLON.	<i>Ibid.</i>
Avallon, son importance, sa situation, son nom, églises, communautés religieuses, fortifications, comté, sièges, épidémies, etc.	376
Island-le-Saulsois, antiquités, église, seigneuries; le Saulce.	419
Magny-les-Avallon, paroisse, église, châtellenie; Maraut, etc.	423
CANTON DE QUARRÉ-LES-TOMBES	432
Quarré-les-Tombes, physionomie du pays, paroisse, prieuré, tombeaux antiques, bataille, Gérard de Roussillon, affranchissement, baronnie et seigneurs	433
Bussière-Cordois, antiquités, paroisse, église; baronnie de Villarnoult, seigneurs.	449
Chastellux, prieuré, paroisse, château, comté, barons et comtes	456
Saint-Brancher, antiquités, église; Saint-Aubin, etc. . .	487
Saint-Germain-des-Champs, paroisse et église, fiefs et sei- gneurs	490

	Pages.
Saint-Léger-de-Fourcharet, Vauban, paroisse, prieuré, Sainte-Marie-de-la-Pierre-qui-Vire, seigneuries.	496
Sainte-Magnance, un pèlerin ; prieuré, paroisse, chapelle, château, seigneurie	504
CANTON DE VÉZELAY	508
Domecy-sur-Cure, paroisse, abbaye de Cure, abbés, mines, seigneuries	509
Pierre-Perthuis, nom, château, châtellenie, seigneurs. . .	517
MORVAND SÉDOLEUCIEN	521
CANTON DE SAULIEU.	522
Saulieu, son origine, voie d'Agrippa, abbaye de Saint- Andoche, chapitre et église, paroisse, épidémies, siège, comté, hommes illustres.	<i>Ibid.</i>
Plat-Pays, commune, fiefs.	542
La Mothe-Ternant, son nom, sa situation ; paroisse, église, prieuré du Val-Croissant, baronnie, comté, seigneurs. . .	<i>Ibid.</i>
La Roche-en-Breny, bourg, église, château, baronnie ; maisons de Bourbon-Montperroux, de Dyo, de Monta- lembert ; fiefs de Crespy, de Vernon	552
Molphey, église, paroisse, seigneurie	563
Monlay, paroisse, église, chapelle, Sainte-Segraux . . .	565
Saint-Andeux, sa situation, La Pierre-Culin, paroisse, baronnie, seigneurs	566
Saint-Didier-en-Morvand, territoire, église, seigneuries de Chanteau, de Maison-Baude, de Montaction.	569
Saint-Germain-de-Modéon, sol, paroisse, prieuré, chapelle Saint-Martin, châtellenie, fief de Romanet	573
Saint-Léger-de-Fourches, aspect, situation, paroisse, église, famille de Guijon, château d'Eschamps	578
Thoisly-la-Berchère, bourg, château, chapelle, église, baronnie, seigneurs	582
Villargoix, son nom, sa situation ; église, château, baronnie, maison de Balathier	587
CANTON DE PRÉCY-SOUS-THIL	593
Arcenay, église, ermitage, seigneurie, maison de Conygham. <i>Ibid.</i>	<i>Ibid.</i>
La Cour-d'Arcenay, situation, église, baronnie, seigneurs.	596
Dompierre-en-Morvand, paroisse, église, seigneurie et fiefs ; commune de Thôtes	599

Rouvray-en-Morvand , nom , importance , église , paroisse , curés , affranchissement , jeu de l'arquebuse , baronnie , seigneurs.	603
Soincey , église , seigneurie , fiefs	644
CANTON DE LIERNAIS	643
Bar-le-Régulier , situation , aspect , prieuré , église , paroisse , château , Notre-Dame-de-Grâce.	617
Blanot , église , paroisse , fait miraculeux , seigneuries , orage.	622
Brasey-en-Morvand , château , église , forêt de Saint-Germain , chapelles.	627
Menessaire-les-Patué , situation , église , château , marquisat , maisons de Clugny , de Fussey	630
Saint-Martin-de-la-Mer , nom , église , châteaux de Conforgien , d'Iland , de Mâcon , seigneurs	636
Savilly , situation , église , seigneurie.	643
Villiers , population , château , maison de Damas	646

ERRATA.

Page 3 , note , dernière ligne , 5 juillet 1535 , *lisez* : 1635.

5 , ligne 20 , l'un président , *lisez* : un président.

8 , note , ligne 8 , Vigouroux , *lisez* : Vigoureux.

106 , ligne 20 , l'hôte , *lisez* : l'hôte.

152 , ligne 26 , après ces mots : Au cerf passant d'or , ajoutez ,
avec cette belle devise : « Fiance en Dieu ,
fiance Certaines. »

194 , ligne 25 , 1474 , *lisez* : 1474.

192 , note (6) , ligne 2 , Lussery , *lisez* : Luxery.

193 , note , ligne 6 , Mouchellenot , *lisez* : Montchellenot.

302 , ligne 15 , de celui , *lisez* : de ce fief.

347 , note , dernière ligne , *nomem* , *lisez* : *nomen*.

349 , note , 1^{re} ligne , sous les ruines , *lisez* : sont les ruines.

325 , ligne 14 , en mille manière , *lisez* : en nulle manière.

334 , ligne 29 , *s'ils sont chens* , *lisez* : *s'ils sont cheus*.

338 , note (4) , Vignereux , *lisez* : Vignerux.

342 , ligne 21 , *déchehuz* , *lisez* : *decehuz*.

374 , ligne 28 , de Charmace , *lisez* : de Charmasse.

494 , ligne 17 , mouvant du... *lisez* : mouvante du...

584 , avant-dernière ligne , Chanteaux , *lisez* : Champeaux.

610 , dernier alinéa , 1^{re} ligne , avait droit , *lisez* : avaient droit.



